AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

Aux familles ALOHOU et SAKOHO de Pabegou
À la famille SARE Kpao

« *Notre grand-père, ainsi que son élite, ont été défaits. Pourquoi ? Comment ? Les nouveaux venus seuls le savent. Il faut le leur demander ; il faut aller apprendre chez eux l'art de vaincre sans avoir raison* ».

(La Grande Royale dans une conversation avec le chef des Diallobés dans *L'aventure ambiguë* de Cheick Hamidou Kane)

Plus d'un siècle après son débarquement théâtral en Afrique Orientale Allemande, les souvenirs des populations de cette région restent, comme le souligne un site Internet officiel tanzanien, encore vivaces sur les actes posés par Carl Peters (1856-1918), l'« *homme aux mains tachées de sang* » (*Mikono wa damu*)[1]. Nombre de publications de ces dernières années s'appuient de plus en plus sur les activités de ce colonialiste pour élucider telle ou telle autre thématique liée à la colonisation allemande. À l'endroit de tous ces travaux, parfois de grande valeur scientifique, on est tenté de formuler quelques questions : De quel Carl Peters s'agit-il ? Carl Peters fut-il seulement l'homme d'action auquel font allusion ces études ? Ne fut-il pas plutôt un phénomène complexe et à plusieurs dimensions ? Le personnage historique, connu du public allemand de son époque, n'est-il pas différent de celui qui est véhiculé par les écrits de Carl Peters lui-même ? Ces deux premiers personnages ont-ils quelque chose en commun avec le « héros littéraire » des pangermanistes et nationaux-socialistes ? Comment faire la part entre le personnage réel de Carl Peters et le mythe qui entoure ses activités? Quels étaient en réalité les objectifs des faiseurs de ce mythe? Ce sont autant de questions que la présente étude se propose d'élucider.

Qu'il me soit ici permis de remercier ceux qui ont accepté de « *frotter et limer leur cervelle contre la mienne* » (Montaigne) dans la réalisation de ce travail : Le Dr Benoît NATABOU, chef du département d'Allemand de l'université d'Abomey Calavi (Bénin) pour son soutien amical ; le Dr Wolfgang ZIMMER de l'université de la Sarre a eu le mérite de me mettre sur la voie de cette recherche ; mon espoir est qu'il trouve en ce travail le résultat de

[1] « In the following decades no colonising power showed much concern with paece and civilisation in exploiting its colonies, but Tanganyika was to suffer the most under the cruel methods of Karl Peters, otherwise known as Mikono wa damu, "the Man with Blood on his Hands", who left a trail of blood-shed and desolation ». http://www.ntz.info/gen/n00497.html en date du 10 février 2005.

l'initiation à la rigueur dont il m'a fait bénéficier. Ma gratitude particulière va à mon directeur de thèse, le professeur Michel GRUNEWALD, d'abord pour avoir soutenu ma candidature à l'allocation de recherche, ensuite, pour la direction de la présente étude et les orientations constructives que je lui dois.

Pour leur attention particulière à mon égard et pour la lecture de ce travail, je remercie vivement M. Michel POLENYK de l'université de la Réunion, le professeur Alphonse MBUYAMBA de l'université de Kinshasa (RDC), messieurs Vital LAHAL et Jean-Marie STRENK.

Qu'il me soit enfin permis d'exprimer ma gratitude à quelques-unes des personnes qui m'ont aidé, encouragé et soutenu durant mes années de recherches : Mes ami(e)s Julian et Elisabeth Piras, la famille de feu Lothar Gerber de Saarbrücken, Ludovic Dakossi, Fidel Ouedraogo, Anna et Agata Mroczkowska, etc.

Que tous ceux qui m'ont soutenu de près et de loin dans la réalisation de ce travail trouvent ici l'expression de ma gratitude.

Saarbrücken, avril 2006

Constant Kpao Sarè

Table des matières

1. INTRODUCTION 1
1.1. Carl Peters : personnage historique, homme de lettres et personnage de fiction 2
1.2. Etat de la recherche, matériau et méthode d'analyse 4
2. CARL PETERS ET L'OPINION ALLEMANDE 11
2.1. Le jeune Carl Peters avant son entrée en politique coloniale 12
2.1.1. L'enfance et l'adolescence 12
2.1.2. Le séjour à Londres 16
2.2. Carl Peters, personnage public 20
2.2.1. Peters et le mouvement colonial allemand 20
2.2.2. L'expédition Usagara 27
2.2.3. La Conférence de Berlin sur le Congo 31
2.2.4. L'image de Carl Peters après la Conférence de Berlin 34
2.3. Une image qui se brouille 39
2.3.1. Echec dans l'administration des territoires protégés et dans l'expédition Emin Pacha 39
2.3.2. L'attitude de Carl Peters après le traité Helgoland-Zanzibar 44
2.3.3. Le Commissaire du Reich 46
2.3.4. L'affaire des pendaisons du Kilimandjaro au Reichstag 50
2.3.5. L'image de Carl Peters après les débats au Reichstag 54
2.4. Une image ambivalente dans l'opinion allemande 58
3. CARL PETERS MIS EN SCÈNE PAR LUI-MÊME 63
3.1. Les premiers écrits de Carl Peters : une caisse de résonance de l'idéologie colonialiste 65
3.1.1. Paupérisation de l'Afrique 67
3.1.2. L'exportation de la question sociale 71
3.1.3. L'exploitation de la main-d'œuvre africaine 77
3.1.4. L'émigration 83
3.1.5. La lutte entre les nations pour la survie 89
3.1.7. Jusqu'à l'extermination des races dites inférieures 103
3.2. Les autobiographies de Carl Peters : la fabrication d'un personnage . 108
3.2.1. Peters vu par lui-même : comment son personnage apparaît dans ses textes 109
3.2.2. Peters adopte la pose du patriote 115
3.2.3. Peters s'assimile à un grand conquérant 120
3.3. Une auto-mythification 130
4. CARL PETERS VU A TRAVERS LE PRISME DE LA FICTION .. 133
4.1. Carl Peters au service de la glorification de diverses formes de la germanité 142
4.1.1. Le Germain 143
4.1.1.1. L'esprit faustien 146

4.1.1.2. L'Allemand authentique victime de la trahison des Allemands 153
4.1.2. Carl Peters, incarnation des vertus des Bas-Allemands 168
4.1.3. Carl Peters, incarnation des vertus prussiennes 184
4.2. Carl Peters, prototype du grand homme 194
4.2.1. Carl Peters mis en parallèle avec Bismarck, le « *Realpolitiker »* 195
4.2.2. Carl Peters, un personnage de chef 205
4.2.2.1. Carl Peters au service de l'idéologie du chef (du *Führer*) 205
4.2.2.2. Les qualités de chef propres à Carl Peters 210
4.2.2.2.1. Peters, un dictateur 211
4.2.2.2.2. Peters, tribun populaire 216
4.2.2.2.3. Peters, un précurseur du principe du *Führer* 218
4.3. Carl Peters au service de l'apologie de la colonisation allemande 224
4.3.1. Le « romantisme » de l'Afrique orientale : le « Petersland » 225
4.3.2. La « Fidélité des Askaris » : au commencement était Carl Peters 233
4.3.3. La colonisation : un devoir envers la race blanche 241
4.3.3.1. Peters, défenseur de la civilisation européenne 242
4.3.3.2. Peters, un missionnaire de la culture allemande 252
4.4. Le développement littéraire d'un mythe 257
5. CARL PETERS AU SERVICE DES CAUSES POLITIQUES 259
5.1. Remarque préliminaire : Carl Peters, un « monument national » ? 262
5.2. Carl Peters au service de la recherche de l'espace vital 270
5.2.1. « Notre place au soleil » 271
5.2.2. Au service de la vision pangermaniste de l'espace vital 280
5.2.3. Au service de la revendication nazie d'espace vital 288
5.3. Carl Peters au service du révisionnisme colonial 300
5.4. Carl Peters au service du procès de la République de Weimar 315
5.5. Carl Peters au service de l'anglophobie 320
5.6. Carl Peters au service de l'idéologie « *Blut und Boden* » 326
5.6.1. Le « sang et sol » allemand en Afrique 326
5.6.2. Carl Peters et son engagement *völkisch* en Afrique 330
5.7. Carl Peters au service de l'aryanisme 335
5.7.1. Carl Peters, un envoyé du « peuple originel » (*Urvolk*) 336
5.7.2. Carl Peters, un exemple dans la lutte contre le mélange des races 341
5.8. Carl Peters au service de l'antisémitisme 347
5.8.1. Les Juifs auraient combattu Carl Peters 348
5.8.2. Carl Peters, l'Aryen « anti-race » des Juifs 354
5.9. Le mythe de Carl Peters au service du discours *völkisch* et national-socialiste 360
6. CONCLUSION GENERALE 363
6.1. Le développement du mythe de Carl Peters 364
6.2. Survivance d'un mythe ? 367

6.2.1. Le contexte de la guerre froide 368
6.2.2. Après la réunification de l'Allemagne 374
7. BIBLIOGRAPHIE 377
7.1. Textes analysés 378
7.1.1. Ouvrages de Carl Peters : recueils d'articles, récits de voyage, journaux intimes, autobiographies, etc. 378
7.1.2. Ouvrages sur Carl Peters : romans, biographies romancées, chants, essais biographiques, journaux intimes, pièces de théâtre, film, etc. . 379
7.1.2.1. Les Wilhelminiens 379
7.1.2.2. Les publicistes de la République de Weimar 381
7.1.2.3. Les auteurs du Troisième Reich 382
7.2. Littérature Secondaire 384
7.2.1. Etudes sur Carl Peters : thèses, articles et autres publications 384
7.2.2. Ouvrages sur l'histoire allemande, la colonisation allemande, le pangermanisme et le national-socialisme 387
7.3. Ouvrages généraux 405
7.3.1. Dictionnaires et outils divers 405
7.3.2. Autres ouvrages : histoire, littérature, politique, mythe, idéologie 406
7.4. Autres sources citées 409
8. INDEX DES NOMS PROPRES 411
9. TABLE DES ABREVIATIONS 417
10. ANNEXES 419
10.1. Chronologie en rapport avec les activités de Carl Peters 420
10.2. Table des illustrations 422
10.2.1. Les photos de Carl Peters 422
10.2.2. Les illustrations à caractère apologétique 423

1. INTRODUCTION

1.1. Carl Peters : personnage historique, homme de lettres et personnage de fiction

Carl[1] Peters (1856-1918) a toujours présenté sa personnalité comme le seul facteur déterminant dans ses activités. Dans son ouvrage *Afrikanische Köpfe* (1915), il écrit : « *L'homme n'est pas l'œuvre de son époque, mais c'est l'homme qui fait son temps* »[2]. À la fin de sa vie, il affirme encore que ses activités coloniales se comprennent seulement par un « *je suis ce que je suis* »[3]. Pourtant, on peut concevoir son personnage comme une entité plus complexe que sa seule personnalité, comme un phénomène, un processus observable, qui couvre trois dimensions : il est un personnage historique, un homme de lettres et, enfin, un personnage de fiction.

Le personnage historique de Carl Peters est le plus connu du grand public. Il est entré dans l'histoire comme l'homme qui débarque en Afrique orientale, signe des traités avec des populations autochtones et assure ainsi à l'Allemagne

[1] Ce fils de pasteur a été baptisé sous le nom de Karl. Mais, il préférera plus tard la forme « Carl ». L'éditeur de son œuvre, Walter Frank, affirme que la préférence pour la forme « Carl » était intentionnelle. Cf. Frank, Walter : « Nachbericht », in : *Gesammelte Schriften I,* p. 488. Il faut remarquer que les publications, surtout dans les *Alldeutsche Blätter* et chez les écrivains du 3e Reich, firent ressortir la forme Karl. Par souci de conformité, nous retiendrons dans ce travail la forme « Carl ». Néanmoins, tout chercheur qui s'intéresse à la personne de Carl Peters ne devra pas perdre de vue la seconde graphie. Car, l'ignorer revient à laisser de côté beaucoup d'informations de bibliothèques et même des archives classées sous le nom « Karl Peters ».

[2] « Nicht die Zeiten machen die Männer; sondern die Männer gestalten die Zeiten », Peters, Carl : *Afrikanische Köpfe, Charakterskizzen aus der neueren Geschichte Afrikas.* Berlin, Wien, Ullstein, 1915, p. 7. Sauf en cas de précisions, les traductions sont de nous et les textes originaux sont cités en note de bas de page.

[3] « Zunächst ist es mir zu jeder Zeit wahres Bedürfnis gewesen, meine angeborene Persönlichkeit zur Geltung zu bringen, das natürliche „Ich bin ich" zu behaupten », Peters, Carl : *Lebenserinnerungen (*1918), in : Le même : *Gesammelte Schriften*. éd. par Walter Frank. 1er vol. Berlin, München, Beck, 1943, p. 22. L'ouvrage sera désormais désigné sous le titre abrégé *Gesammelte Schriften*.

la domination sur le territoire qui a été désigné sous l'appellation de l'Afrique Orientale Allemande[1].

À ce personnage historique, il faut ajouter une dimension d'homme de lettres, puisqu'il a publié non seulement des ouvrages sur ses activités coloniales, mais aussi des réflexions sur la politique mondiale de son époque. Il suffit pour s'en convaincre de noter que Walter Frank est parvenu à réunir en un volume uniquement les publications de Carl Peters qui ont rapport aux relations germano-britanniques[2]. C'est dire qu'on pourrait envisager une autre recherche sur Carl Peters qui ne touche pas directement à l'Afrique. De cette deuxième dimension, seules les réflexions liées à ses activités en Afrique sont intéressantes pour notre étude.

On peut enfin percevoir Carl Peters comme un « héros » littéraire. Car, comme on le verra, une auto-mythification se laisse aisément découvrir dans ses publications, l'auteur essayant d'incarner le colonialisme allemand. De même, compte tenu du traumatisme causé par la perte des colonies allemandes après la Première Guerre mondiale, des écrivains de différentes époques ont récupéré le « héros » littéraire à des fins qui feront aussi l'objet de notre étude.

Ainsi, le personnage de Carl Peters, tel qu'on peut globalement l'examiner, constitue en quelque sorte la somme de ses trois dimensions du personnage historique, de l'homme de lettres et de personnage de fiction. Contrairement aux assertions d'historiens de tout bord[3], qui estiment que pour

[1] Il est aussi présenté comme tel dans certains ouvrages d'historiens. Voir, par exemple, Ki-Zerbo, Joseph : *Histoire de l'Afrique Noire. D'hier à demain*. Paris, Hatier, 1978, p. 410-411.

[2] Voir, Peters, Carl : *Gesammelte Schriften*. Éd. par Walter Frank, vol. III. Berlin, München, 1944, 530 pp.

[3] Bair, Henry Martin : *Carl Peters and German colonialism. A study in the ideas and actions of imperialism*. Thèse, université de Stamford, Calif., 1968, p. 248 ; Büttner, Kurt : *Die Anfänge der deutschen Kolonialpolitik in Ostafrika. Eine kritische Untersuchung anhand unveröffentlichter Quellen*. Berlin, Akademie Verlag, 1959, p. 6 ou encore Müller, Fritz Ferdinand : *Deutschland, Sansi-*

comprendre les activités de Carl Peters, il faudrait s'éloigner de toutes les parutions à caractère propagandiste, la présente étude part du principe qu'on ne saurait vraiment cerner son personnage sans examiner ces trois dimensions. À travers ses propres écrits comme dans les reproductions de son histoire par d'autres, on peut découvrir chaque fois un personnage différent de l'homme d'action qu'il fut.

Etant donné que sa vie et ses activités sont racontées dans ces récits divers, ajoutant ou escamotant certains épisodes et créant un personnage différent du personnage historique, nous nous croyons autorisé à parler d'un « mythe de Carl Peters ». Ce genre de mythe qui est fondé par des textes littéraires est, en général, désigné comme un « *mythe littéraire* », c'est-à-dire :

> *Un récit (ou un personnage impliqué dans un récit) symbolique, qui prend valeur fascinante (idéale ou répulsive) et plus ou moins étendue à laquelle il propose en fait l'explication d'une situation ou bien un appel à l'action*[1].

1.2. Etat de la recherche, matériau et méthode d'analyse

Les historiens qui se sont intéressés au personnage historique de Carl Peters ont souvent expliqué ses activités coloniales par une interrogation que Holger Schacht et Elmar Wagener formulent ainsi : « *Carl Peters est-il exclusivement un produit de son époque ?* »[2]. Ce petit écrit paru dans la revue *Praxis Geschichte* a le mérite de rappeler que le débat historiographique sur Carl Peters tourne souvent autour de cette question. Les auteurs de cet article

---

bar, Ostafrika. Geschichte einer deutschen Kolonialeroberung 1884-1890. Berlin, Rütten & Loening, 1959, p. 24.

[1] Dabezies, André : « Des mythes primitifs aux mythes littéraires », in : Brunel, Pierre (dir.) : *Dictionnaire des mythes littéraires*. Monaco, Rocher, 1988, p. 1131.

[2] Schacht, Holger u. Wagener, Elmar : « Carl Peters - nur ein Kind seiner Zeit? », in : *Praxis Geschichte, Heft 1 : Imperialismus*, 1993. p. 26.

répondent à cette question par la négative. Pour eux, les activités de Carl Peters s'expliquent aussi bien par sa propre personnalité que par l'euphorie colonialiste de la fin du XIX^{e} siècle.

Pourtant, cette solution de compromis n'a pas de tout temps existé chez les historiens. Trois positions se confrontent sur la question. Certains chercheurs, notamment ceux du III^{e} Reich, estiment que Carl Peters est l'homme qui poussa au loin, grâce à sa personnalité, le mouvement colonial allemand. Walter Frank (1905-1945) affirme que Carl Peters a, à lui seul, incarné « *l'idée d'un empire colonial* »[1]. Percy Ernst Schramm (1894-1970) est du même avis quand il soutient que Carl Peters a fait avancer à lui seul le mouvement colonialiste à travers ses apparitions publiques, ses ouvrages et articles[2]. Comme on peut s'en rendre compte ici, ces auteurs tombent dans la généralisation en confondant la colonisation allemande en Afrique orientale et la colonisation allemande tout court. Ceci amène d'autres historiens à soutenir l'idée contraire. Pour eux, les activités coloniales de Carl Peters n'ont été que la résultante de courants de pensée politiques et philosophiques de son époque. Cette position se retrouve surtout chez les auteurs anglo-saxons. Ainsi, Henry Martin Bair et Judith Arthurs Winfield, deux historiens américains, estiment qu'il est impossible de saisir les conceptions coloniales de Carl Peters et ses pratiques

[1] « [hat] *eine kolonial- und weltpolitische Konzeption in sich getragen* », Frank, Walter : « Einleitung : Carl Peters », in : *Gesammelte Schriften* I, p. 12.

[2] « Als Organisator und Propagandist der Kolonialbewegung rüttelte er in Sitzungen und Versammlungen, mit Druckschriften und Artikeln die Regierung, die Wirtschaftskreise, die breite Öffentlichkeit auf, um das Erreichte zu sichern und weiter auszubauen », Schramm, Percy Ernst : *Deutschland und Übersee. Der deutsche Handel mit anderen Kontinenten, insbesondere Afrika. Von Karl V. bis Bismarck. Ein Beitrag zur Geschichte der Rivalität im Wirtschaftsleben*. Braunschweig, Berlin, Hamburg, Kiel, Westermann, 1950, p. 410.

dans les colonies sans prendre en compte l'influence de son époque. Pour eux, Carl Peters ne représenterait que les doctrines en cours à son époque[1].

En Allemagne d'après guerre, ce qui différencie les chercheurs sur Carl Peters, c'est plus le discours idéologique lié à la guerre froide que le contenu. Ils ont unanimement refusé d'entrer dans la polémique décrite ci-dessus et ont unanimement présenté le colonialiste comme un psychopathe et aventurier[2]. À ces études scientifiques, il faut ajouter des ouvrages plus récents qu'on pourrait qualifier de « sensationnels », c'est-à-dire destiné au grand public[3].

Mais, si ces chercheurs ont examiné les faits et actes du personnage historique de Carl Peters, ses propres textes et surtout les écrits d'autres auteurs (contemporains et postérieurs à son époque) n'ont pas fait l'objet d'études. C'est ce vide qu'Arne Perras a essayé de combler par sa thèse présentée à l'université d'Oxford. Intitulée *Carl Peters and German Imperialism*, cette étude a le mérite de proposer une biographie assez critique de Carl Peters[4], en

[1] Bair, Henry Martin : *Carl Peters and German colonialism. A study in the ideas and actions of imperialism*. Thèse, université de Stamford, Calif., 1968. Winfield, Judith Arthurs : *Carl Peters and Cecil Rhodes. A comparative study of imperialist theory and practice*. Thèse, université de Connecticut, 1972.

[2] Cf. Müller, Fritz Ferdinand : *Deutschland, Sansibar, Ostafrika. Geschichte einer deutschen Kolonialeroberung 1884-1890*. Berlin, Rütten & Loening, 1959, p. 99 ; Cf. aussi Büttner, Kurt : *Die Anfänge der deutschen Kolonialpolitik in Ostafrika. Eine kritische Untersuchung anhand unveröffentlichter Quellen*. Berlin, Akademie Verlag, 1959, p. 31. Dans son étude sur Bismarck et l'impérialisme, l'historien de la République Fédérale d'Allemagne Hans-Ulrich Wehler est du même avis ; il estime que Carl Peters n'était qu'un psychopathe. Cf. Wehler, Hans Ulrich : *Bismarck und der Imperialismus*. 4e éd. München, dtv, 1976, p. 338.

[3] Bald, Detlef / Heller, Peter / Hundsdörfer, Volkhard et Paschen, Joachim : *Die Liebe zum Imperium. Deutschlands dunkle Vergangenheit in Afrika. Ein Lesebuch zum Film.* Bremen, Übersee-Museum, 1978, 220 pp. ; Wieben, Uwe : *Carl Peters. Das Leben eines deutschen Kolonialisten*. Rostock, Neuer Hochschulschriftenverlag, 2000, 109 pp. Ce livre n'a d'intérêt que grâce à sa partie perspective qui offre une étude sur la réception de l'œuvre de Carl Peters de son vivant jusqu'à nos jours. Baer, Martin et Schröter, Olaf : *Eine Kopfjagd. Deutsche in Ostafrika. Spuren kolonialer Herrschaft*. Berlin, Links, 2001, 220 pp.

[4] Peras, Arne : *Carl Peters and German Imperialism 1856-1918 : A Political Biography*. Oxford, Clarendon Press, 2004, XI, 286 pp.
Par le passé, Heinrich Schnee (1871-1949) collecta les renseignements pour écrire une biographie de Carl Peters, mais finit par ne produire qu'un article. Schnee, Heinrich : « Carl Peters als Reichskom-

s'appuyant sur une recherche d'archives en Allemagne, en Angleterre et en Tanzanie. Ce qu'on peut reprocher à ce travail, c'est de n'avoir pas examiné systématiquement les textes de Carl Peters et d'autres auteurs allemands et d'avoir procédé à un choix arbitraire des textes. Sur ce point, la thèse de Hermann Krätschell, malgré son petit volume, était plus modeste et plus concluante. L'auteur s'est singulièrement intéressé au rôle joué par les articles de Carl Peters dans l'enracinement du nationalisme en Allemagne. Ce choix l'amène à présenter ce colonialiste comme un personnage-clé du mouvement nationaliste allemand, en général, et de la pensée raciste, en particulier[1].

Notre ambition, dans la présente étude, étant de découvrir entre autres l'image qui fut donnée de Carl Peters dans les récits divers de ses activités, il nous paraît indispensable de prendre en compte aussi bien ses propres ouvrages (une vingtaine) que ceux d'autres auteurs allemands (une quarantaine). Les premiers ouvrages ont paru entre 1880 et 1918 et comprennent des recueils d'articles, des récits de voyage, des journaux intimes, des mémoires et autobiographies, etc. Quant aux seconds, ils ont été publiés entre 1884 et 1945. On y trouve des romans, des biographies romancées, des chants, des essais, des pièces de théâtre, un film, etc. Nous avons procédé de manière systématique à la collecte de tout ce matériau en consultant divers catalogues bibliographiques et

missar », in : *Deutsches Biographisches Jahrbuch. 1917-1920*. Stuttgart, Berlin, Deutsche Verlagsanstalt, 1928, pp. 285-299.
Walter Frank a eu aussi l'ambition d'écrire une biographie politique de Carl Peters. « Seit dem Sommer 1939 arbeite ich an einer umfassenden politischen Biographie von Carl Peters », écrit-il. (Cf. Frank, Walter : « Vorwort : Carl Peters », in : *Gesammelte Schriften* I, p. V ; cf. aussi Frank, Walter : « Der geheime Rat Paul Kayser. Teil II », in : *Historische Zeitschrift*, vol. 168, 1943, p. 552, note 1). Après bien des années de travail, il se décide à publier plutôt les œuvres complètes de Carl Peters. Celles-ci ont paru en trois volumes ; Peters, Carl : *Gesammelte Schriften*. Éd. par Walter Frank. Berlin, München, Beck, en 3 vol., 1943/1944).

[1] Krätschell, Hermann : *Carl Peters. 1856-1918. Ein Beitrag zur Publizistik des imperialistischen Nationalismus in Deutschland*. Thèse, Berlin-Dahlem, 1956, p. 67.

ouvrages de référence en matière de littérature coloniale allemande[1]. Nous sommes ainsi parvenu à établir une liste bibliographique plus proche de l'exhaustivité.

En prenant appui sur ce corpus, nous proposons une autre démarche pour comprendre le « phénomène Carl Peters ». Moins que sa personnalité et son œuvre, c'est son image, l'apologie dont il a été l'objet, de son vivant comme à titre posthume et, enfin, l'utilisation de son personnage par des propagandistes successifs du Deuxième et du III^{e} Reich qui sont au cœur de notre étude. Notre méthode d'analyse consistera à examiner, non seulement, le texte et le contexte, mais également des éléments paratextuels (titres, images, film, épigraphes, dédicaces, préfaces, notes, exergues, etc.).

Le premier chapitre, qui fait suite à cette introduction, sera une tentative d'éclairer les contextes idéologique, historique et politique qui favorisèrent la montée du personnage historique de Carl Peters dans l'opinion allemande. En d'autres termes, il s'agit d'observer l'évolution de son image dans le public allemand. Ici, ce sont les livres et écrits d'historiens, les articles de journaux et documents divers qui seront exploités.

[1] **Georgs, Carl** : *Schlagwort-Katalog. Verzeichnis der im deutschen Buchhandel erschienenen Bücher und Landkarten in sachlicher Anordnung*, vol. 2, 1888 à vol. 12, 1913 ; ***British Museum***. *General catalogue of printed books photolithography* edition to 1955, vol. 187. London, Trustees, 1963 ; **Dougnac, M.-T.** : *Catalogue général des livres imprimés de la bibliothèque nationale*. Tome CXXXIV. Paris, Imprimerie nationale ; ***Meyers*** *Großes Konversationslexikon. Ein Nachschlagewerk des allgemeinen Wissens*. 6^{e} éd. Leipzig, Wien, Bibliographisches Institut, 1909 ; **Brockhaus** Enzyklopädie en 24 vol., Mannheim, F.A. Brockhaus,1992-1997 ; *Jahresberichte für deutsche Geschichte*. Neue Folge. Akademie der Wissenschaften der DDR Zentralinstitut für Geschichte. Abteilung Information und Dokumentation. Berlin, Akademie Verlag, vol. 1, 1925 - vol. 40, 1942 ; **Benninghoff-Lühl, Sibylle** : *Deutsche Kolonialromane 1884 – 1914 in ihrem Entstehungs- und Wirkungszusammenhang*. Bremen, Übersee-Museum, 1983, 327 pp. [Reihe F Bremer Afrika Archiv Band 16] ; **Warmbold, Joachim** : *„Ein Stückchen neudeutsche Erd'…" Deutsche Kolonial-Literatur. Aspekte ihrer Geschichte, Eigenart und Wirkung, dargestellt am Beispiel Afrikas*. Frankfurt am Main, Haag und Herchen, 1982, II, 292 pp. ; **Müller, Fritz Ferdinand** : *Deutschland, Sansibar, Ostafrika. Geschichte einer deutschen Kolonialeroberung 1884-1890*. Berlin, Rütten & Loening, 1959, p. 24-25 ; ainsi que la bibliothèque privée de monsieur **Wolfgang Zimmer**.

Dans le reste de ce travail, le personnage historique s'éclipsera pour faire place au personnage littéraire. Comment, d'une part, Carl Peters s'est-il présenté comme un héros de la colonisation et comment, d'autre part, a-t-il pu être transformé en personnage de fiction par d'autres auteurs ? Il s'agira, à cette étape, d'observer l'apparition et le déploiement de son personnage dans les textes. Ainsi, dans le deuxième chapitre, nous nous intéresserons à l'œuvre de Carl Peters lui-même, pour tenter de faire ressortir le portrait que, publiciste, il dresse de lui-même.

Dans le troisième chapitre, nous étudierons les différents aspects de la constitution du discours mythifiant dans les textes d'autres auteurs allemands, depuis le début des activités de Carl Peters (1884), et ce, jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agira d'examiner les divers thèmes auxquels les auteurs associent le « héros littéraire » qu'ils ont fait de Carl Peters.

Pour pouvoir observer la manière dont chaque époque a traité le personnage littéraire de Carl Peters, nous nous intéresserons également aux différents discours dans lesquels ses activités sont mises à contribution. Ainsi, le quatrième chapitre constitue une étude des différentes « manipulations » qui ont été faites de son personnage à des fins politiques. Dans ce chapitre, nous examinerons l'utilisation qui a été faite des activités de Carl Peters au service de causes politiques en Allemagne wilhelminienne, pendant la République de Weimar et durant le III^{e} Reich.

Après cette étude de l'image de Carl Peters dans l'opinion allemande et dans les textes, nous évoquerons, en guise de perspective, les débats dans lesquels son personnage a été évoqué depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à nos jours.

2. CARL PETERS ET L'OPINION ALLEMANDE

Le but de ce premier chapitre est de découvrir l'image de Carl Peters dans l'opinion publique allemande. Pour ce faire, nous examinons son personnage historique à travers les ouvrages d'histoire, les articles de journaux et autres documents (en l'occurrence des comptes rendus du Reichstag) qui ont réservé leurs colonnes à ses activités coloniales[1]. Notre démarche consistera à présenter quelques étapes de sa vie, en nous intéressant chaque fois à l'accueil que le public allemand a réservé à sa personne. Après un aperçu sur sa jeunesse, nous étudierons deux questions : comment son personnage historique est-il devenu intéressant pour l'opinion publique allemande et quelle a été l'évolution de son image ?

2.1. Le jeune Carl Peters avant son entrée en politique coloniale

2.1.1. L'enfance et l'adolescence

Le jeune Carl Peters a connu une vie familiale religieuse, ensuite une scolarité mouvementée et enfin une vie estudiantine influencée par l'œuvre d'Arthur Schopenhauer (1788-1860)[2]. Son cursus scolaire le préparait à la vie de pasteur. Né à Neuhaus sur l'Elbe le 27 septembre 1856 comme fils du Pasteur Carl Peters et d'Elise Peters, née Engel, il était le huitième de onze enfants. Après quelques années de scolarité dans son village natal, il fut envoyé à Lüneburg après sa confirmation. Il n'y resta qu'une année, car son père préférait l'école conventuelle (*Klosterschule*) de Ilfeld. Mais, le chemin qui lui était tracé

[1] Anlagen zu den Stenographischen Berichten über die Verhandlungen des Reichstages. Berlin, 1870-1906; *Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstages.* Session IV, vols. II, III, VII. Berlin, 1896-1897.

[2] Cette partie s'inspire de l'article de Schnee, Heinrich : « Carl Peters als Reichskommissar », in : *Deutsches Biographisches Jahrbuch. 1917-1920*. Stuttgart, Berlin, Deutsche Verlagsanstalt, 1928, pp. 285-299.

vers la vie de pasteur lui fut fermé à la suite de la disparition de son père en 1872[1]. Elève en classe de seconde inférieure (*Untersekunda*), il dut à l'attribution d'une bourse d'échapper à la décision familiale de lui faire suivre une formation de douanier et put continuer sa scolarité à Ilfeld. C'est au lycée de Ilfeld qu'il fit la connaissance de la majorité de ses futurs compagnons de la conquête coloniale comme Rudolph von der Schulenburg, Karl Jühlke et St. Paul-Illaire. C'est aussi dans ce lycée qu'il développa une personnalité marquée par le social-darwinisme[2] ; il avait un caractère extrêmement prétentieux. À son sujet, le conseil des professeurs entrevoyait ceci après son admission au baccalauréat (*Abitur*) : « *Carl Peters est assez doué. Mais il gagnerait à être constamment assidu et à ne pas bloquer sa formation par son caractère capricieux et qui tend à la vanité et à la prétention* »[3]. Ne peut-on pas penser que la surestimation de ses propres capacités explique aussi un certain nombre de ses actions en matière coloniale?

Etudiant en histoire et en philosophie à l'université Friedrich-Wilhelm de Berlin, Carl Peters a été beaucoup influencé par l'ouvrage *Le Monde comme volonté et représentation* (1818) d'Arthur Schopenhauer, lequel reconnaissait

[1] Dans ses mémoires, Carl Peters met plutôt l'accent sur le fait qu'il aurait hérité de son père la passion pour l'Afrique. Il raconte que le pasteur Peters avait l'habitude de lui faire scruter la carte de l'Afrique à la recherche des territoires parcourus par Klaus von der Decken (1833-1865) ou encore par David Livingstone (1823-1873). Il décrit la bibliothèque familiale remplie des biographies de grands conquérants comme Miltiade (540-489 avant J.-C.), Thémistocle (528-462 avant J.-C.), les frères Gracchus (Tiberus et Caius), Jules César (100-44 avant J.-C.), Frédéric II le Grand (1712-1786) ou Napoléon I^{er} (1769-1821). À ce sujet, lire Peters, Carl : *Lebenserinnerungen (*1918), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 17-18.

[2] Carl Peters explique son penchant pour le social-darwinisme par des combats pour la survie qu'il dut mener dans la rue. Dans *Lebenserinnerungen* (1918), il décrit sa vie au sein d'une clique de voyous. Peu assidu à l'école, il s'adonnait souvent à des bagarres de rue et, comme il le précise, parfois contre des personnes beaucoup plus âgées que lui (Peters, Carl : *Lebenserinnerungen* (1918), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 25). Ce « *romantisme de la horde* » a été constaté par Hermann Glaser dans les publications allemandes de la fin du XIX^{e} siècle et du début du XX^{e} siècle. Cf. le chapitre « Horden-romantik », in : Glaser, Hermann : *Spießer-Ideologie. Von der Zerstörung des deutschen Geistes im 19. und 20. Jahrhundert.* Köln, Wissenschaft und Politik, 1974, p. 139-141.

[3] Mentionné par Schnee, Heinrich : « Carl Peters als Reichskommissar », in : *Deutsches Biographisches Jahrbuch. 1917-1920*. Stuttgart, Berlin, Deutsche Verlagsanstalt, 1928, p. 286.

l'existence d'une volonté nécessairement libre, aveugle, mais génératrice du monde[1]. Parce qu'il termina ses études en 1879 avec un travail sur cet auteur[2], Carl Peters se présente comme un passionné du « *schopenhauerianisme* » ; à plusieurs reprises, il affirme être ébloui par la clarté du style du philosophe du pessimisme[3]. Pourtant, dans son volumineux livre *Willenswelt und Weltwille* qu'il publie en 1883 chez Brockhaus, Peters est d'avis que les rapports humains ne doivent être fondés ni sur la raison (Emmanuel Kant) ni sur la compassion (Arthur Schopenhauer), mais sur la force de la volonté. À propos de cet ouvrage, il affirme vouloir formuler sa conviction théiste en partant de la philosophie de Schopenhauer : « *J'essaie de prouver qu'il est impossible d'expliquer le monde en ignorant l'existence d'une intelligence omniprésente qui exista avant le monde, en conçut le plan et créa l'univers* »[4], écrit-il dans une lettre à sa famille en parlant de son livre. Or, ce n'est pas Dieu qui est au centre de son analyse, mais le concept de « volonté » chez Schopenhauer. À l'opposé de Schopenhauer qui reconnaissait qu'à condition d'avoir la volonté de vivre, l'homme résiste à la mort en « *se réincarnant* »[5], Carl Peters propose un autre principe, notamment la *volonté active* : sans la volonté active du sujet, rien ne peut être créé, car c'est la

[1] Schopenhauer, Arthur : *Die Welt als Wille und Vorstellung*, vol. I., éd. par Eduard Grisebach. Leipzig, 1892, p. 160.

[2] Peters, Carl : *Arthur Schopenhauer als Philosoph und Schriftsteller. Eine Skizze*. Berlin, Otto Hentze, 1880, 36 pp.

[3] Voir, Peters, Carl : *Die Gründung (*1906), in : *Gesammelte Schriften I*, pp. 126-127 ; Peters, Carl : *Lebenserinnerungen* (1918), in : *Gesammelte Schriften I*, pp. 44-49.

[4] « Ich suche nachzuweisen, dass kein Welterklärungsversuch möglich ist, ohne die Annahme einer allwaltenden vorweltlichen Intelligenz, welche den Weltplan und das Weltall aus sich heraus geboren hat ». Lettre du 31 mai 1881, citée par Essner, Cornelia : « Carl Peters », in : La même : *Deutsche Afrikareisende im 19. Jahrhundert. Zur Sozialgeschichte des Reisens*. (Stuttgart), Steiner, 1985, p. 169, note 240.

[5] Cf. Schopenhauer, Arthur : *op. cit.*, p. 353.

confrontation des volontés qui fait le monde[1]. Dans sa logique, la volonté individuelle est :

> *Inépuisable, infatigable, insatiable, une tension et un désir constants, toujours en mouvement, sans trêve ni repos. C'est un penchant inapaisable qui fait l'essence de ce monde. Plus elle évolue, plus elle tient à continuer ; plus elle possède quelque chose, plus elle veut en avoir*[2].

À ses yeux, la volonté est plus importante à l'Homme que l'intelligence[3]. C'est pourquoi *l'homme énergique* devrait faire de la volonté son principe de vie, car cette volonté le replonge sans cesse dans la lutte pour la survie. Carl Peters oppose ainsi au principe pessimiste « schopenhauerien » de la volonté un principe qu'il veut *héroïque*. Il précise que dans les relations humaines (ou internationales), et donc dans la compétition coloniale, la volonté doit être déclarée et activée. Ainsi, la vie sociale ne doit pas se fonder sur la compassion, mais plutôt sur l'héroïsme. Cette conception du monde qu'avait Carl Peters à l'époque de ses entreprises coloniales est définie par Charles Andler comme suit :

> *Il a écrit un livre sur le pessimisme, et qui est un des types les plus achevés de ce que comporte de cynisme et de ce qu'engendre d'énergie la philosophie du désespoir poussée à bout. Où plutôt cette philosophie est l'expression même de ce frénétique vouloir allemand, pour qui l'intelligence n'apporte plus de mobiles d'action, mais pour qui l'intelligence elle-même est l'instrument de la volonté*[4].

Le rôle que cette foi en l'omnipotence de la volonté a pu jouer dans la personnalité du futur colonialiste est à prendre en compte pour mieux cerner ses

[1] Peters, Carl : *Willenswelt und Weltwille. Studien und Ideen zu einer Weltanschauung*. Leipzig, Brockhaus, 1883, p. 293.

[2] « Unendlich, ohne Pause und ohne Sättigung, ein stetes Sehnen und Schmachten, immerfort, ohne Ruhe und Rast! Es ist ein unersättlicher Trieb, der das Grundwesen dieser Welt ausmacht. So weit er auch kommt, er will immer weiter; so viel er auch hat, er will immer mehr », *ibid.,* p. 311.

[3] *Ibid.*, p. 312.

[4] Andler, Charles : Préface à Andler, Charles (éd.) : *Le pangermanisme colonial sous Guillaume II (de 1888 à 1914).* Paris, Louis Conard, 1916, p. XI.

activités coloniales. Un grand connaisseur de Carl Peters, Heinrich Schnee, le dernier gouverneur de l'Afrique Orientale Allemande et éditeur du dictionnaire colonial allemand[1], est du même avis quand il écrit : « *Sa volonté s'exprime dans certaines circonstances avec brutalité, et cela pas uniquement contre les Noirs en Afrique, mais aussi contre les Blancs ainsi que contre ses compatriotes allemands des deux sexes* »[2].

2.1.2. Le séjour à Londres

Ayant obtenu son « *Staatsexamen* » en 1880, Carl Peters pouvait alors enseigner l'histoire et la géographie. Mais, à en croire ses propres déclarations, l'enseignement n'était pour lui qu'une solution de circonstance :

> *Mon intention n'a jamais été de concrétiser de cette manière* [par l'enseignement] *mes rêves d'enfance. Je savais que, malgré tout, le monde de l'action m'était accessible. Je retournai à Hanovre en novembre 1880, fermement décidé à ne jamais me servir de mon diplôme d'enseignant. J'annonçai des conférences en littérature, histoire et art destinés aux jeunes dames. Pendant un mois, j'exposais des thèmes devant un auditoire grandissant en attendant ce qui allait se passer*[3].

Le *Deus ex machina* fut une lettre de Londres. Devenu citoyen britannique par alliance, son oncle maternel Karl Engel venait de perdre son

[1] Schnee, Heinrich (éd.) : *Deutsches Kolonial-Lexikon*. 3 vols. Leipzig, Quelle & Meyer, 1920.

[2] « Seine Willenskraft äußerte sich in manchen Fällen mit brutaler Rücksichtslosigkeit nicht bloß gegen Schwarze in Afrika, sondern bisweilen auch gegen Weiße und auch gegen deutsche Volksgenossen beiderlei Geschlechts », Schnee, Heinrich : « Carl Peters als Reichskommissar », in : *Deutsches Biographisches Jahrbuch. 1917-1920*. Stuttgart, Berlin, Deutsche Verlagsanstalt, 1928, p. 297.

[3] « Ich beabsichtigte niemals, die Pläne und Träume meiner Knabenzeit in dieser Weise zu verwirklichen. Sondern ich wusste, dass mir trotzdem die Welt des Handelns offen stand. Ich ging im November 1880 nach Hannover mit dem Entschlusse, unter keinen Umständen Gebrauch von meinem Oberlehrerexamen zu machen. Ich kündigte also Vorträge in Literatur, Geschichte und Kunst für junge Damen an. Ich hielt solche Vorträge vor einem wachsenden Auditorium für einen Monat und wartete der Dinge, die da kommen sollten », Peters, Carl : *Die Gründung* (1906), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 127.

épouse. Pour combattre la solitude quotidienne, il demande à Carl Peters de le rejoindre. À Londres, le neveu qui, à 24 ans, rêvait déjà d'un « *empire Carl Peters* », un empire colonial à son goût[1], refuse d'entrer au service de la colonisation britannique, comme le souhaitait son oncle. Croyant avoir décelé chez son neveu des potentialités mercantiles et surtout l'intérêt pour les colonies, Karl Engel, qui était sans progéniture, proposa à Carl Peters de l'adopter et faire de lui l'héritier de toute sa fortune, à la seule condition qu'il acceptât de se mettre au service de l'Empire colonial britannique. Mais, c'était sans compter avec la volonté de celui-ci de graver son nom « *une fois pour toutes dans l'histoire de l'Allemagne* »[2] ; il décline l'offre. Toutefois, ses deux séjours en Grande-Bretagne (de janvier 1881 à avril 1882, puis de novembre 1882 à août 1883) ont fini par lui ouvrir les portes des colonies. L'influence de la Grande-Bretagne sur Carl Peters peut être vue sous deux aspects : des influences théoriques et des possibilités pratiques.

D'une manière théorique, ses expériences en Grande-Bretagne ont éveillé ses vieux rêves de conquêtes qu'il avait presque abandonnés. À Londres, source d'inspiration du capitalisme allemand, selon les termes de Manfred Nussbaum[3] et, par conséquent, lieu de rencontre des hommes de la conquête coloniale, Carl Peters eut la possibilité de fréquenter la classe aisée de la société. Son oncle

[1] « Wenn ich selbst auf meinen Lebenslauf zurückblicke, so wundert mich viel mehr, als dass ich Deutsch-Ostafrika gegründet habe, die umgekehrte Tatsache, dass ich mich viel weitere Länderstrecken dem Deutschen Reiche zuführen konnte und dass es mir nicht gelungen ist, mir persönlich ein Reich nach meinem Geschmack zu erwerben », Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand! Persönlicher Bericht des Gründers*. 3e éd. Leipzig, Koehler u. Voigtländer, (1940), p. 7. (Première édition 1912). L'ouvrage sera désormais cité sous le titre abrégé *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912).

[2] « [ich] grabe meinen Namen ein für alle Mal in die deutsche Geschichte ein ». Dans une lettre à sa mère datée du 2 septembre 1884. Citée par Gründer, Horst : *Geschichte der deutschen Kolonien*. Paderborn, München, Wien, Zürich, Schöningh, 1985, p. 86. Cf aussi Wehler, Hans Ulrich : *Bismarck und der Imperialismus*. 4e éd. München, dtv, 1976, p. 337.

[3] « England als das klassische Land des Kapitalismus war dem deutschen Kapitalismus lange Zeit ein zweites Mekka : Nach England sandte der deutsche Kaufmann seine Söhne zur Ausbildung », Nussbaum, Manfred : *Vom « Kolonialenthusiasmus » zur Kolonialpolitik der Monopole. Zur deutschen Kolonialpolitik unter Bismarck, Caprivi, Hohenlohe*. Berlin, Akademie Verlag, 1962, p. 12.

avait, grâce à son mariage, des relations d'amitié avec des politiciens comme Joseph Chamberlain (1836-1914) que Carl Peters classe parmi ses « *cousins anglais* »[1]. Même si, à l'époque, Chamberlain n'était que le maire de Birmingham[2], la fréquentation de ce promoteur du colonialisme britannique et futur Ministre des colonies permet au jeune Allemand de découvrir l'apport des colonies au développement économique de la nation colonisatrice :

> *À travers l'Angleterre, je commençai à percevoir les retombées positives d'une grande politique coloniale. Je compris ce que représentait l'échange entre mère patrie et colonies au point de vue de la politique commerciale et de l'économie politique. Je remarquai ce que l'Allemagne perdait annuellement par le simple fait qu'elle devait acheter aux autres peuples étrangers son café, son thé, son riz, son tabac, ses épices, bref tous ses articles coloniaux. Je perçus ce que cela représentait pour chaque individu en Angleterre de pouvoir trouver dans les colonies l'occasion de gagner sa subsistance et de se faire une fortune indépendante, soit au service de l'Etat, soit en dehors de l'action étatique*[3].

En plus, Carl Peters qui pensait que l'Allemagne n'est pas « *une nation politique, mais une nation militaire* »[4], découvre le sentiment de fierté qu'offrait la conquête coloniale aux Britanniques, tandis que ses compatriotes continuent à développer des complexes d'infériorité par rapport aux Anglais ou aux Français : « *Aussi remarquai-je, partout où je me trouvais, le fait que les Anglais*

[1] « Meine englischen „Vettern" », Peters, Carl : *Lebenserinnerungen* (1918), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 55.

[2] Mentionné par Aydelotte, William O. : « Wollte Bismarck Kolonien? », in : Conze, Werner (éd.) : *Deutschland und Europa. Historische Studien zur Völker- und Staatsordnung des Abendlandes.* Düsseldorf, Droste, 1951, p. 61, note 54. Joseph Chamberlain sera, en effet, Ministre du commerce (1880-1886) et des colonies (1895-1903).

[3] « In ganz England ging mir die Rückwirkung einer großen Kolonialpolitik auch positiv auf. Ich erkannte, was die Wechselwirkung zwischen Mutterland und Kolonien handelspolitisch und volkswirtschaftlich bedeute und was Deutschland jährlich verliere dadurch, dass es seinen Kaffee, seinen Tee, seinen Reis, seinen Tabak, seine Gewürze, kurz, alle seine Kolonialartikel von fremden Völkern sich kaufen müsse; welchen Wert es für die einzelnen Persönlichkeiten in England habe, dass ein jeder in den Kolonien Gelegenheit finden könne, seinen Unterhalt zu verdienen und sich ein unabhängiges Vermögen zu machen, im Staatsdienst oder außerhalb desselben », Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912*),* p. 8.

[4] « Wir sind keine politische, sondern eine militärische Nation », Peters, Carl : *England und die Engländer.* 4e éd. Hamburg, Rusch, 1915, p. 124.

se sentaient conscients et fiers de leur nationalité, tandis que les Allemands avaient très souvent tendance à apparaître comme étrangers ou à jouer aux Anglais ou aux Français »[1]. Dans ses réflexions, il se rend compte que les possessions coloniales des Britanniques leur offraient une certaine autonomie financière et une possibilité de s'imposer aux autres peuples. « *Ces conceptions sont devenues le point de départ de mes aspirations coloniales pour l'Allemagne* »[2], affirme-t-il.

De manière pratique, le séjour londonien a permis à Carl Peters de s'initier en autodidacte à ce que sont les colonies. À Londres, il se consacra à l'acquisition de connaissances sur la politique coloniale en fréquentant les archives du *Record office* où il s'intéressa particulièrement aux actes des XVI[e] et XVII[e] siècles[3]. C'est aussi à Londres que Carl Peters qui, selon l'expression de l'historien Percy Ernst Schramm, « *n'avait jamais vu ni un comptoir ni une banque ni un établissement d'Outre-mer* »[4], a ses premiers contacts avec les acteurs de la colonisation. En 1883, il rencontre Stacy, un marchand américain revenu récemment d'Afrique du Sud, qu'il tenta de convaincre à créer avec lui une compagnie coloniale, avec pour principal objectif l'exploitation de l'or des territoires à conquérir. Mais, Stacy ayant refusé de travailler sous les couleurs du Reich, il ne lui resta plus qu'à tenter sa chance en Allemagne.

[1] « Auch fand ich überall, wohin ich kam, meistens die Tatsache, dass die Engländer sich selbstbewusst und nationalstolz fühlten, die Deutschen aber sehr oft das Bestreben hatten, als Fremde zu erscheinen, sich als Engländer, Franzosen usw. „aufzuspielen“ », Peters, Carl : *Lebenserinnerungen* (1918), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 56.

[2] « Diese Anschauungen sind der Ausgangspunkt meiner eigenen kolonialen Bestrebungen für Deutschland geworden », *ibid.*, p. 56.

[3] Cf. *ibd.*, p. 60.

[4] « Ein Kaufmannskontor, eine Bank oder eine Niederlassung in Übersee bekam Peters in der Zeit seiner Ausbildung nie zu sehen », Schramm, Percy Ernst : *Deutschland und Übersee. Der deutsche Handel mit anderen Kontinenten, insbesondere Afrika. Von Karl V. bis Bismarck. Ein Beitrag zur Geschichte der Rivalität im Wirtschaftsleben*. Braunschweig, Berlin, Hamburg, Kiel, Westermann, 1950, p. 408.

En définitive, force est de constater que l'origine modeste de Carl Peters ne le destinait pas *a priori* à la conquête coloniale. L'influence paternelle a marqué sa jeunesse et aurait pu faire de lui un pasteur. À ce propos, l'historien Heinz Schneppen écrit : « *Né en 1856 à Neuhaus sur l'Elbe, l'origine et la formation de Carl Peters ne faisaient pas de lui un colonialiste* »[1]. Mais l'œuvre d'Arthur Schopenhauer lui fit découvrir la puissance de la volonté (active). C'est en s'appuyant sur sa croyance en la force de la volonté que l'adepte de Schopenhauer se lance dans la politique coloniale. Enfin, le séjour à Londres finit par éveiller ses rêves de conquérant et lui faciliter le contact avec des acteurs de la colonisation. Il reconnaissait en 1887 : « *J'espère que le Reich trouvera en lui-même les voies et moyens de sa politique coloniale. Mais, nous n'avons pas honte d'avouer que nous avons reçu le déclic de nos cousins de l'autre côté de la mer du Nord* »[2].

2.2. Carl Peters, personnage public

2.2.1. Peters et le mouvement colonial allemand

L'entrée de Carl Peters dans l'agitation colonialiste a été favorisée par son refus d'adhérer à la politique coloniale menée par l'« Association Coloniale Allemande » (D.K.V. : *Deutscher Kolonialverein*). La grande poussée coloniale de la fin du XIX^{e} siècle est expliquée par les nouvelles théories sur l'impérialisme comme une tentative de résoudre les problèmes sociaux liés à

[1] « Carl Peters, 1856 in Neuhaus an der Elbe geboren, war nach Herkunft und Bildung nicht der geborene Kolonialist », Schneppen, Heinz : « Der Fall Carl Peters : Ein Kolonialbeamter vor Gericht », in : *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 49. Jahrgang, Heft 10, Berlin, (2001), p. 869.

[2] « Das deutsche Reich wird hoffentlich in seiner Kolonialpolitik selbstständige Bahnen gehen ; aber wir unsererseits brauchen uns nicht zu schämen einzugestehen, dass wir den Anstoß für unsere eigenen Bestrebungen von unseren Vettern jenseits der Nordsee empfangen haben », Peters, Carl: *Deutsch-National. Kolonialpolitische Aufsätze*. Berlin, Walther u. Apolant, 1887, p. 7.

l'industrialisation[1]. Pour contrôler le départ massif des Allemands vers l'Amérique du Nord, dû à la surpopulation, les propagandistes du colonialisme allemand ne voyaient de solution que dans une aventure coloniale.

Dans un ouvrage publié en 1879, Friedrich Fabri (1824-1891) se pose la question suivante : *L'Allemagne a-t-elle besoin de colonies?*[2]. Il y répond par l'affirmative et explique sa thèse en évoquant les avantages économiques des colonies. Selon lui, l'intérêt de la conquête coloniale résiderait dans l'exportation de la question sociale vers les colonies. Pour faire face au surpeuplement et à ses conséquences sociales, il soutient :

> *Pendant sa période de prospérité, tout puissant État a besoin d'agrandir son territoire. Cela lui permet non seulement d'exporter son surplus de main-d'œuvre, mais également de réutiliser l'énergie des émigrants en important constamment leurs produits vers la mère patrie et en augmentant leur capacité de production grâce à des échanges vivants*[3].

Ainsi, pour Fabri, la seule solution efficace pour lutter contre la surpopulation de l'Allemagne était d'exporter aussi bien des produits industriels que des personnes. À son sens, c'est de cette manière qu'on pourrait faire baisser les

[1] Le départ massif des Allemands vers l'Amérique du Nord, dû à la surpopulation, a été agité par les propagandistes du colonialisme allemand comme une raison suffisante pour entraîner le Reich dans une politique coloniale. L'industrialisation a non seulement créé un grand nombre de prolétaires en Allemagne, mais a provoqué aussi un accroissement rapide de la population dû à une amélioration des conditions d'hygiène. Peuplée de 42 millions d'habitants en 1875, l'Allemagne en comptait 49 millions en 1890. Pour comparaison : le taux d'accroissement de la population en 1911 était de 11,3 pour mille habitants, alors qu'il était de 0, 9 en France. Une conséquence directe de cette poussée démographique a été l'émigration. Celle-ci connut son point culminant entre 1881 et 1890 avec près de 1,5 millions d'émigrants. Les idées développées dans cette partie du travail s'inspirent de l'étude de Mommsen, Wolfgang J. : *Imperialismustheorien. Ein Überblick über die neueren Imperialismusinterpretationen*. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1977, p. 69-70. Cf. aussi Helbig, Ludwig : *Imperialismus*. *Das deutsche Beispiel*. 2e éd. Frankfurt am Main, Berlin, München, Moritz Diesterweg, 1971, p. 8.

[2] Fabri, Friedrich : *Bedarf Deutschland der Colonien? Eine politisch-ökonomische Betrachtung*. Gotha, Andreas Perthes, 1879, VII, 112 pp.

[3] « Jeder mächtige staatliche Bestand bedarf in den Zeiten seiner Blüte eines Ausbreitungs-Gebietes, in das er nicht nur seine überschüssigen Kräfte entlassen, sondern deren produktive Leistung auch durch einen stetigen Rückfluss ins Mutterland wieder aufnehmen und durch neue Ausströmung in lebendiger Wechselwirkung zu vermehren vermag », *ibid*., p. 13.

tensions sociales et épargner au Reich des solutions très coûteuses comme l'augmentation des salaires dans les industries ou encore la modification des privilèges agraires[1]. Dans sa logique, une solution aux problèmes en question n'est possible qu'à travers la possession des colonies.

D'autres propagandistes du colonialisme présentent l'orgueil national comme une raison suffisante pour engager l'Allemagne dans une politique coloniale. Parmi eux, on peut citer Wilhelm Hübbe-Schleiden (1846-1916). Après ses activités coloniales de 1875 à 1877 comme commerçant au Gabon, Hübbe-Schleiden se consacre à l'écriture d'ouvrages sur son expérience dans les colonies. Il perçoit l'importance des colonies dans les exploitations agricoles et les activités commerciales et qualifie l'émigration des Allemands vers d'autres pays (les États-Unis d'Amérique et la Grande-Bretagne) comme une perte de main-d'œuvre[2]. Son idée sur le sursaut national s'exprime particulièrement par une volonté d'indépendance de l'Allemagne vis-à-vis du monde anglo-saxon : « *Libérons-nous de la tutelle de la Grande-Bretagne* […] *libérons-nous de l'Amérique du Nord !* »[3], écrit-il.

En 1882, ces propagandistes du colonialisme se réunissent autour de la personne de Friedrich Fabri pour réfléchir sur la question coloniale. Grâce au rôle qu'il joua pendant plus d'un quart de siècle à la tête de la plus grande société missionnaire allemande, la « *Rheinische Mission* », grâce à son aura d'homme de confiance de Bismarck dans les questions coloniales et sa fonction de médiateur entre le gouvernement impérial, les intérêts commerciaux et les sociétés missionnaires, grâce, enfin, à ses publications, Friedrich Fabri a pu se

[1] À ce propos, cf. Fabri, Friedrich : *Bedarf Deutschland der Colonien? Eine politisch-ökonomische Betrachtung*. Gotha, Andreas Perthes, 1879, VII, pp. 2 -3. Pour plus de détails sur cette question, voir aussi l'intéressante étude de Bade, Klaus J. : *Friedrich Fabri und der Imperialismus in der Bismarckzeit. Revolution, Depression, Expansion*. Freiburg, Atlantis, 1975, pp. 80-84.

[2] Hübbe-Schleiden, Wilhelm : *Deutsche Colonisation. Eine Replik auf das Referat des Herrn Dr. Friedrich Kapp über Colonisation und Auswanderung.* Hamburg, Friedrichsen, 1881, p. 91.

[3] « Los von Großbritannien [...] los von Nordamerika », *ibid.*, p. III.

présenter comme le « *père du colonialisme allemand* »[1], pour reprendre la formulation de la *Deutsche Kolonialzeitung*. Mais les grands bourgeois qui se regroupèrent autour du Dr Friedrich Fabri, Hermann zu Hohenlohe-Langenburg (1832-1913), Rudolf von Bennigsen (1824-1902) et Johannes von Miquel (1828-1901), pour créer en 1882 la D.K.V., étaient d'avis à l'époque qu'il fallait attendre le XX^e^ siècle pour conquérir des colonies et se contenter, jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle, de l'agitation coloniale[2]. Kurt Büttner qui s'est intéressé à la représentativité de la D.K.V. remarque à juste titre que cette association est restée, d'une part, simplement porteuse de points de vue théoriques et orientée vers l'agitation coloniale et qu'elle est demeurée, d'autre part, un cercle de privilégiés[3].

Dans son agitation colonialiste, Carl Peters va quant à lui non seulement se présenter au public comme le chantre de « *la colonisation pratique* », mais aussi comme l'homme du petit peuple. N'ayant pas hérité à la mort de son oncle maternel Karl Engel, il rentre à Berlin en octobre 1883 pour tenter d'engager le Reich, et singulièrement Bismarck, dans l'activité coloniale.

Toutefois, comme le rappelle l'historien Alain J. P. Taylor, Bismarck n'était pas homme à se décider sous la contrainte[4]. Les diverses tentatives de Carl Peters de convaincre le Chancelier de fer se révélèrent vaines. Ni le Ministère des Affaires étrangères (*Auswärtiges Amt)* ni le chancelier ne donna une suite favorable à ses multiples requêtes. Malgré l'absence d'un soutien du « *Auswärtiges Amt »* pour ses démarches, Carl Peters n'hésita pas à franchir le

[1] « Vater der deutschen Kolonialbewegung », *Deutsche Kolonialzeitung,* n° 4, 1891. Citée selon Bade, Klaus J. : *Friedrich Fabri und der Imperialismus in der Bismarckzeit. Revolution, Depression, Expansion*. Freiburg, Atlantis, 1975, p. 94.

[2] Cf. Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912), p. 12.

[3] Büttner, Kurt : *op. cit.*, p. 19.

[4] Taylor, Alain John Percivale : *Germany's First Bid for Colonies : 1884-1885. A move in Bismarck's European policy*. London, Macmillan, 1938, p. 5.

Rubicon. C'est ainsi que le 28 mars 1884, il rencontra à Berlin le Comte Felix Behr-Bandelin (1834-1894), président du Club des conservateurs (« *konservativer Klub* ») et Friedrich Lange, éditeur de la *Tägliche Rundschau*. Il parvient à convaincre ceux-ci d'adhérer à ses projets. Son premier discours sur la colonisation allemande, qu'il prononce devant une trentaine de membres du Club des conservateurs, est axé sur les quatre points suivants :

> *1. Les personnes présentes sont convaincues que l'Allemagne doit entrer dans une phase énergique de colonisation nationale. 2. La colonisation doit être entreprise d'une manière pratique le plus vite et le plus fermement possible, afin d'empêcher que le flux des émigrants allemands continue d'alimenter sans retenue les races étrangères pendant des années et que les meilleurs territoires situés en dehors de l'Europe soient occupés par des étrangers. 3. Jusqu'à ce que le Reich se décide à pratiquer une politique coloniale énergique, il est nécessaire que le peuple allemand lui-même fasse des avancées pratiques dans ce sens. 4. Il faut créer une association chargée de diriger d'une manière pratique la colonisation allemande*[1].

L'idée de la « *colonisation pratique* », qui est véhiculée dans ce texte et qui se démarque clairement de la ligne suivie par la D.K.V., séduit les membres du « *konservativer Klub* » qui décident de se joindre à Carl Peters pour créer une nouvelle association coloniale. Le 3 avril une association coloniale, rivale de la D.K.V., voit ainsi le jour et est dénommée « Compagnie pour la Colonisation Allemande » (G.D.K. : *Gesellschaft für Deutsche Kolonisation*)[2]. Le Comte

[1] « 1. Die Anwesenden sind von der Überzeugung durchdrungen, dass Deutschland einzutreten habe in eine energische nationale Kolonisation. 2. Diese Kolonisation ist so schnell und so nachdrücklich als möglich praktisch einzuleiten, damit nicht noch jahrelang der Strom unserer Auswanderung ungehemmt in fremde Rassen abschließt und nicht noch mehr der besten außereuropäischen Länderstrecken von Fremden okkupiert werden. 3. Bis das Reich sich entschließt, in eine energische Kolonialpolitik einzutreten, ist es nötig, dass das deutsche Volk selbst mit praktischen Schritten in dieser Richtung vorangehe. 4. Für diese praktische Einleitung der deutschen Kolonisation ist eine Vereinigung zu bilden », Peters, Carl : *Die Gründung* (1906), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 150.

[2] Nous traduisons « Compagnie » alors qu'il s'agit en fait d'une association coloniale parce que Peters a délibérément choisi le mot « Gesellschaft » au lieu de « Verein ». C'était certainement pour marquer la différence avec le « Kolonialverein » qu'il s'était juré de combattre et peut-être aussi, comme le pense Judith A. Winfield, pour signifier clairement qu'il s'agit d'une « opération à but lucratif ». Winfield, Judith Arthurs : *Carl Peters and Cecil Rhodes. A comparative study of imperialist theory and practice*. Thèse, université de Connecticut, 1972, p. 72. Sur la création de la Compagnie pour la

Félix Behr-Bandelin en est élu président et Carl Peters vice-président. L'association regroupe des bourgeois, des officiers et d'autres personnes intéressées par l'aventure coloniale.

Pour gagner des sympathisants, l'astuce, très ingénieuse, des promoteurs de cette nouvelle association a consisté à hisser l'expansion coloniale au rang des affaires nationales de premier ordre. Dans le Manifeste, qui constitue l'acte de création de la G.D.K., rédigé par Carl Peters et intitulé « *La colonisation allemande* », ce dernier explique à la population allemande qu'il s'imposait de parer au plus pressé, au risque de se voir devancé de nouveau par des adversaires aguerris dans la colonisation qu'étaient les Britanniques. « *La nation allemande est restée bredouille dans le partage du monde depuis le XV^e^ siècle jusqu'à nos jours* »[1], proclame-t-il. Il avance des prétextes comme l'expansion territoriale, l'exportation de la culture et de la langue allemande, l'orgueil national, la grandeur et la puissance du Reich conquises au prix d'âpres luttes et de beaucoup de sang versé. À l'entendre, l'Allemagne perdrait annuellement deux cent mille de ses fils en âge de travailler au profit de ses adversaires. À l'étranger, ses fils se mettraient, assure-t-il, au service d'autres nations et l'industrie allemande elle-même manquerait de débouchés sûrs parce que l'Allemagne ne disposait pas de colonies. « *Pour corriger cette anomalie nationale, il nous faut agir d'une manière pratique et dynamique* »[2], affirme-t-il. Enfin, il fait appel au patriotisme des Allemands :

Colonisation Allemande, voir, Klauss, Klaus : *Die deutsche Kolonialgesellschaft und die deutsche Kolonialpolitik. Von den Anfängen bis 1895*. Thèse, Berlin, Humboldt, 1966, pp. 90-92.

[1] « Die deutsche Nation ist bei der Verteilung der Erde wie sie vom Ausgang des 15. Jahrhunderts bis auf unsere Tage hin stattgefunden hat, leer ausgegangen », Peters, Carl : « Deutsche Kolonisation » (1884), in : Le même : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912), p. 15.

[2] « Um diesem nationalen Missstande abzuheben, dazu bedarf es praktischen und tatkräftigen Handelns », Peters, Carl : « Deutsche Kolonisation » (1884), in : Le même : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912), p. 16.

> *Convaincus du fait qu'on ne doit plus longtemps hésiter avant de commencer d'une manière énergique cette grande œuvre nationale, nous osons demander au peuple allemand de soutenir résolument les aspirations de notre Compagnie ! La nation allemande a plusieurs fois montré qu'elle est prête à consentir des sacrifices pour soutenir des entreprises patriotiques en général. Qu'elle veuille encore une fois apporter activement sa contribution dans la réalisation de cette œuvre historique !*
> *Nous appelons chaque Allemand dont le cœur bat pour la grandeur de notre nation à adhérer à notre Compagnie. Il s'agit de rattraper le retard accumulé durant des siècles. Il s'agit de montrer au monde que le peuple allemand n'a pas seulement hérité de la gloire du Reich, mais également de l'ancien esprit nationaliste allemand de ses aïeux !*[1]

En entrant dans l'agitation coloniale avec la thèse de la « *colonisation pratique* », la G.D.K. de Carl Peters s'impose également comme une compagnie des « classes moyennes ». Parmi les souscriptions pour les actions émises par la direction de cette association, il y avait en majorité des petits entrepreneurs, des officiers, des fonctionnaires moyens et des commerçants. Les couches modestes de la société allemande, sensibilisées par la propagande des « grands » entrepreneurs de la colonisation, pouvaient se rallier à la nouvelle compagnie parce que ses actions s'obtenaient à moindre coût (jusqu'à 50 marks)[2]. À ce propos, un de ses contemporains, Maximilian von Hagen, écrit :

> *Ces parts de 50 marks ont été émises pour permettre également aux personnes modestes non seulement de participer à l'entreprise, mais aussi, en cas de réussite des expéditions, de bénéficier des lopins de terres*

[1] « Durchdrungen von der Überzeugung, dass mit der energischen Inangriffnahme dieser großen nationalen Aufgabe nicht länger gezögert werden darf, wagen wir es, mit der Bitte vor das deutsche Volk zu treten, die Bestrebungen unserer Gesellschaft tatkräftig zu fördern! Die deutsche Nation hat wiederholt bewiesen, dass sie bereit ist, für allgemein patriotische Unternehmungen Opfer zu bringen: Sie möge auch der Lösung dieser großen geschichtlichen Aufgabe ihre Beteiligung in tatkräftiger Weise zuwenden.
Jeder Deutsche, dem ein Herz für die Größe unserer Nation schlägt, ist aufgefordert, unserer Gesellschaft beizutreten. Es gilt, das Versäumnis von Jahrhunderten gutzumachen, der Welt zu beweisen, dass das deutsche Volk mit der alten Reichsherrlichkeit auch den alten deutsch-nationalen Geist der Väter überkommen hat! », Peters, Carl : « Deutsche Kolonisation » (1884), in : Le même : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912), p. 17.

[2] Voir, Peters, Carl : *Die Gründung* (1906), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 157 ; cf. aussi Pfeil, Joachim Graf von : *Zur Erwerbung von Deutsch-Ostafrika. Ein Beitrag zu seiner Geschichte*. Berlin, Curtius, 1907, p. 51.

> *correspondants aux actions achetées auprès de la Compagnie. Celle-ci entendait ainsi encourager la population à émigrer dans les nouvelles colonies*[1].

La conséquence directe de cette méthode fut non seulement le renflouement des caisses de la G.D.K., mais également l'arrivée au sein de la nouvelle association d'un bon nombre d'adhérents nouveaux. De 24 membres en mars 1884, l'association passa à 400 membres en septembre[2]. Carl Peters, qui n'était pas parvenu à se faire écouter par le groupe des grands industriels réunis au sein de la D.K.V., devint l'animateur de la « Compagnie pour la Colonisation Allemande » (G.D.K. : *Gesellschaft für Deutsche Kolonisation*).

2.2.2. L'expédition Usagara

La deuxième occasion qui s'offrit à Carl Peters de se faire remarquer par le public allemand fut l'organisation sous sa direction de l'expédition Usagara. Le 16 septembre 1884, la G.D.K. décide d'établir une colonie en Afrique. Les préparatifs de l'expédition sont entourés d'un grand mystère[3]. Très discrètement, Carl Peters et ses amis Karl Jühlke, Joachim von Pfeil et August Otto mettent sur pied une expédition qui parvient le 4 novembre 1884 en Afrique orientale. Lorsqu'ils arrivent à Zanzibar, le Sultan Saïd Bargash dirige ce territoire. Toutefois, l'influence britannique sur son administration est indéniable. Le consul général britannique, Sir John Kirk, est le chargé des affaires étrangères

[1] « Diese 50-Mark-Aktien wurden ausgezeichnet, um auch die kleinen Leute an dem Unternehmen nicht nur zu beteiligen, sondern sie bei günstigem Erfolg durch entsprechende Landvergütungen zur Auswanderung in die neue Kolonie zu verlocken », Hagen, Maximilian von : « Peters und Pfeil, die Begründer von Deutsch-Ostafrika », in : *Die Grenzboten,* Jg. 73, n° 29, Berlin, 1914. p. 103.

[2] Cf. Büttner, Kurt : *op. cit.*, p. 36.

[3] Carl Peters voyagea sous des faux noms. En Allemagne, il était M. Kirkmann ; à Trieste, il se faisait nommer Fred Hunter ; sur le navire « Titania », il était M. Bowman ; sur le navire Bagdad, il était M. Baumann et à Zanzibar, il était M. C. F. H. Peters. (Peters, Carl : *Die Usagara-Expedition* (1885), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 288).

du Sultan. Le commandant de ses troupes est un autre Anglais, le général Matthews[1].

À côté des Britanniques, il y a aussi des Belges[2], des missionnaires allemands[3] et des Arabes. Quant au Reich de Bismarck, il est représenté à Zanzibar par un consul, William O'Swald, chef de la firme O'Swald[4]. Ce dernier est particulièrement mandaté par Bismarck pour soutenir les prétentions de Madame Ruete, une sœur du Sultan Saïd Bargash, dans une affaire qui l'oppose à la dynastie locale[5]. En raison du grand nombre d'acteurs présents dans la région et, surtout, pour éviter des conflits avec les autres puissances européennes, Berlin désavoue sans équivoque la présence de Carl Peters en Afrique orientale. Ainsi, arrivé à Zanzibar et avant de prononcer son « *veni*, *vidi, vici* », ce dernier reçoit officiellement l'acte de sa désapprobation par Bismarck de la main du consul allemand. Le texte stipule :

> *Il a été porté à la connaissance du gouvernement qu'un certain Dr Peters s'est rendu à Zanzibar, pour fonder une colonie allemande sur le territoire*

[1] Mentionné par Schramm, Percy Ernst : *Deutschland und Übersee. Der deutsche Handel mit anderen Kontinenten, insbesondere Afrika. Von Karl V. bis Bismarck. Ein Beitrag zur Geschichte der Rivalität im Wirtschaftsleben*. Braunschweig, Berlin, Hamburg, Kiel, Westermann, 1950, p. 337.

[2] Dans son hôtel à Zanzibar, Carl Peters rencontra les membres de l'expédition belge du lieutenant Bekker qui avait pour mission de conquérir toute l'Afrique centrale, de Zanzibar jusqu'à l'embouchure du Congo. Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand* (1912), p. 29 ; voir aussi, Peters, Carl : *Afrikanische Köpfe. Charakterskizzen aus der neueren Geschichte Afrikas*. Berlin, Wien, Ullstein, 1915, p. 235).

[3] Heinrich Loth précise que les missionnaires allemands Krapf et Rebmann étaient présents en Afrique orientale respectivement depuis 1844 et 1846. Cf. Loth, Heinrich : *Griff nach Ostafrika. Politik des deutschen Imperialismus und antikolonialer Kampf. Legende und Wirklichkeit*. Berlin, Deutscher Verlag der Wissenschaften, 1968, p. 18.

[4] Lire, à ce propos, Wehler, Hans-Ulrich : *Bismarck und der Imperialismus*. 4e éd. München, dtv, 1976, p. 334-335.

[5] Une sœur du Sultan Saïd Bargash avait épousé un négociant Hambourgeois, Ruete, et s'était convertie au christianisme ; ce qui lui avait fait perdre les droits dus à son titre. En 1884, elle s'adressa à Bismarck qui décida de la création d'un consulat général à Zanzibar, où l'affaire Ruete pouvait être traitée en temps opportun. Voir, à ce propos, Büttner, Kurt : *Die Anfänge der deutschen Kolonialpolitik in Ostafrika. Eine kritische Untersuchung anhand unveröffentlichter Quellen*. Berlin, Akademie Verlag, 1959, p. 52. Voir aussi, Schramm, Percy Ernst : *op. cit.*, p. 345.

> *de sa majesté le Sultan de Zanzibar. Au cas où le nommé 'p. p. Peters' se signalerait effectivement à Zanzibar, que le consul allemand veuille bien l'informer qu'il n'a ni le droit à la protection du Reich en ce qui concerne la création d'une colonie ni des garanties pour sa propre sécurité. S'il s'entête à faire avancer ses plans, il le fait à ses risques et périls, et sous sa propre responsabilité*[1].

Malgré le ton ferme de la lettre, Carl Peters ne renonce pas à son projet. Le 10 novembre 1884, il s'embarque pour la région de Saadani avec ses quatre amis et quarante-deux porteurs noirs. Sans protection militaire ni diplomatique de la part du Reich, il met en pratique des procédures de séduction et de corruption qui rappellent celles qui furent utilisées par les premiers négriers blancs dans la traite négrière: offrir des objets de pacotille et divers cadeaux aux chefs locaux. La nature de ces présents (cognac, images, etc.) rappelle les pratiques esclavagistes. L'accord qu'il signe à Usagara, par exemple, le 4 décembre de la même année avec le chef Muinin Sagara, stipule entre autres :

> *Le Sultan Muinin Sagara reçoit une gamme variée de cadeaux, avec la promesse de recevoir d'autres présents dans le futur. Ainsi, il accepte d'entrer sous la protection de la « Compagnie pour la Colonisation Allemande » ou de ses responsables.*
> *En échange, le Sultan Muinin Sagara, en vertu de l'absolue et entière plénitude de sa puissance, cède au Dr Carl Peters, le représentant de la « Compagnie pour la Colonisation Allemande », le droit unique et exclusif de faire venir des colons dans toute la région d'Usagara*[2].

[1] « Es sei der Regierung zu Ohren gekommen, dass ein gewisser Dr. Peters sich nach Sansibar begeben habe, um im Gebiet Sr. Hoheit des Sultans von Sansibar eine deutsche Kolonie zu gründen. Falls der `p.p. Peters´ wirklich in Sansibar eintreffen sollte, so wolle der deutsche Konsul ihm eröffnen, dass er dort Anspruch weder auf Reichsschutz für eine Kolonie, noch auch Garantie für sein eigenes Leben habe. Gehe er dennoch mit seinem Plan vor, so geschehe dies lediglich auf seine eigene Gefahr und Verantwortung », Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912*),* p. 31 ; voir aussi, Pfeil, Joachim Graf von : *Zur Erwerbung von Deutsch-Ostafrika. Ein Beitrag zu seiner Geschichte*. Berlin, Curtius, 1907, p. 67. Sur les difficultés de la Compagnie pour la Colonisation Allemande, voir, Wehler, Hans-Ulrich : *Bismarck und der Imperialismus*. 4e éd. München, dtv, 1976, pp. 162-168.

[2] « Sultan Muinin Sagara erhält eine Reihe von Geschenken; weitere Geschenke für die Zukunft werden ihm versprochen, und er tritt hierdurch unter den Schutz der Gesellschaft für deutsche Kolonisation resp. deren Vertreter.
Dafür tritt der Sultan Muinin Sagara an Herrn Dr. Carl Peters, als den Vertreter der Gesellschaft für deutsche Kolonisation, kraft seiner absoluten und unumschränkten Machtvollkommenheit das alleinige und ausschließliche Recht, Kolonisten nach ganz Usagara zu bringen, ab », texte cité selon Büttner,

En utilisant la même méthode, notamment la signature des traités avec des chefs locaux qui ne sont pas « *conscients de la portée de leurs actes* »[1], Carl Peters prend possession en cinq semaines des territoires d'Usagara, Ukami, Nguru et Useguha qui couvrent une superficie de 140000 km^2, soit autant que le Sud de l'Allemagne. C'est la rapidité avec laquelle cette expédition est entreprise qui amène Maurice Baumont à parler de « *colonisation éclair* »[2]. Le 5 février 1885, après quatre mois d'expédition, Carl Peters exhibe enfin à Berlin les douze accords signés avec des chefs locaux sous forme de « traités »[3]. Bien que Bismarck qualifiât ces traités des « *papiers paraphés par quelques Nègres* »[4], Carl Peters reçoit le 28 février 1885 une lettre de protection du Reich[5].

Les raisons qui amènent Bismarck à attribuer cette lettre de protection font l'objet de controverses parmi les chercheurs. Ainsi, beaucoup d'arguments existent pour affirmer que ce n'est pas l'agitation de Carl Peters, mais des circonstances de politique extérieure propices qui poussent Bismarck à changer sa position envers le colonialisme. Pour Kurt Büttner, par exemple, déjà en 1885, le contexte international était suffisamment apaisé pour que Bismarck en

---

Kurt : *Die Anfänge der deutschen Kolonialpolitik in Ostafrika. Eine kritische Untersuchung anhand unveröffentlichter Quellen*. Berlin, Akademie Verlag, 1959*,* p. 121.

[1] « [Häuptlingen], denen die Tragweite ihres Handelns kaum bewusst war », Schneppen, Heinz : « Der Fall Carl Peters : Ein Kolonialbeamter vor Gericht », in : *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 49. Jahrgang, Heft 10, Berlin, (2001), p. 870.

[2] Baumont, Maurice : « Carl Peters », in : Julien, Charles-André (éd.) : *Les techniciens de la colonisation (XIX^e-XX^e siècles).* Paris, Presses Universitaires de France, 1947, p. 25.

[3] Sur la nature des traités, voir, Büttner, Kurt : *Die Anfänge der deutschen Kolonialpolitik in Ostafrika. Eine kritische Untersuchung anhand unveröffentlichter Quellen*. Berlin, Akademie Verlag, 1959, p. 45-47 ou encore Müller, Fritz Ferdinand : *Deutschland, Sansibar, Ostafrika. Geschichte einer deutschen Kolonialeroberung 1884-1890*. Berlin, Rütten & Loening, 1959, p. 43-45.

[4] « Papier mit einigen Negerkreuzen », texte cité par Wehler, Hans-Ulrich : *Bismarck und der Imperialismus*. 4^e éd. München, dtv, 1976, p. 342.

[5] Voir le texte de la lettre impériale signée le 27 février 1885 dans Büttner, Kurt : *op. cit.*, p. 123.

profite pour cesser de donner la priorité à sa politique d'alliances et cède au moins provisoirement aux pressions des partisans de la colonisation[1]. D'un autre côté, les auteurs les plus critiques par rapport aux activités de Carl Peters, comme l'Américaine Mary E. Townsend, sont d'avis qu'on est fondé à penser qu'un des motifs cachés de l'attribution de la lettre de protection est la menace de Carl Peters d'entrer au service de Léopold II, roi des Belges (1865-1909)[2], si satisfaction ne lui est pas accordée par son gouvernement.

Si la controverse historiographique sur les raisons de l'attribution de la lettre de protection offre l'intérêt de souligner le rôle joué par Carl Peters dans le mouvement colonialiste, l'évolution de son image dans l'opinion publique allemande est intéressante pour notre analyse. L'obtention de cette faveur fit croître son aura au sein du public allemand. Rappelons les conditions historiques dans lesquelles il acquit cette lettre.

2.2.3. La Conférence de Berlin sur le Congo

Le « romantisme » colonial du XIX^{e} siècle a aiguisé le nationalisme dans les Etats européens. Les exploits d'un explorateur comme Henry Morton Stanley (1841-1904) faisaient partie des best-sellers des récits de voyage. C'est à cette « *superstar des explorations en Afrique* »[3] que le roi des Belges, Léopold II

[1] Voir, Büttner, Kurt : « Restaurierungsversuche eines `Kolonialhelden´. Bemerkungen zur Einschätzung Carl Peters », in : *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität Leipzig. 9. Jahrgang.* 1959/1960, p. 391.

[2] Voir, par exemple, Townsend, Mary E. : *Macht und Ende des deutschen Kolonialreiches*. Münster, Lit, 1988, p. 110. Pour mettre fin à la propagande coloniale menée par Carl Peters dans la « *Tägliche Rundschau* », Bismarck, par la voix du secrétaire d'Etat Paul Graf von Hatzfeld, fait informer le colonialiste du fait que le Reich reconnaissait tous les territoires au sud du Zambèze comme des zones d'intérêts britanniques (Voir à ce propos, Büttner, Kurt : *Die Anfänge der deutschen Kolonialpolitik in Ostafrika. Eine kritische Untersuchung anhand unveröffentlichter Quellen*. Berlin, Akademie Verlag, 1959, p. 33). Carl Peters commença alors le chantage et menaça d'entrer au service du roi des Belges (Cf. Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912), p. 67).

[3] « Superstar der Afrikaforschung », c'est une expression de Baer, Martin et Schröter, Olaf : *Eine Kopfjagd. Deutsche in Ostafrika. Spuren kolonialer Herrschaft*. Berlin, Links, 2001, p. 31.

(1835-1909), confia des missions d'exploration du Congo. Mais, les activités de « l'Association Internationale du Congo », créée en 1878 à Bruxelles, finirent par engendrer des litiges avec le Portugal et l'Angleterre. Initiée par l'Allemagne et la France et présidée par Bismarck, la Conférence de Berlin qui débuta en novembre 1884 se proposa donc de régler « *les conditions les plus favorables au développement du commerce et de la civilisation dans certaines régions de l'Afrique* »[1]. Le 26 février 1885, ladite conférence s'acheva par l'adoption de « L'acte général de la Conférence de Berlin » qui stipulait que seule l'occupation effective des territoires justifiait le droit à disposer des établissements coloniaux[2]. Cette nouvelle donne, que Henri Brunschwig qualifie comme la plus importante décision de la Conférence de Berlin[3], a joué un rôle primordial dans la politique coloniale allemande en Afrique orientale.

Avec la nouvelle théorie des « *sphères d'intérêts* » et à cause de la course à l'Afrique orientale menée par l'Allemagne et l'Angleterre, le programme colonial de Bismarck, résumé sous la formule « *le commerce d'abord, le drapeau ensuite* »[4], comportait le risque de perdre l'Afrique orientale. Car, si les activités du commerçant de Brême, Adolf Lüderitz (1834-1886), au Sud-ouest africain et celles de l'explorateur Gustav Nachtigal (1834-1885) au Togo et au Cameroun avaient été placées sous la protection du Reich depuis 1884[5], les

---

[1] Acte général de la Conférence de Berlin. Suret-Canale, Jean et Gatter, Frank Th. : *Protocoles et acte général de la Conférence de Berlin. 1884-1885*. Bremen, Übersee-Museum, 1984, p. 256.

[2] Acte général de la Conférence de Berlin. Chap. VI, art. 34 et 35. In : Suret-Canale, Jean et Gatter, Frank Th. : *op. cit.*, p. 266.

[3] Brunschwig, Henri : *Mythes et réalités de l'impérialisme colonial français 1871 – 1914*. Paris, Armand Colin, 1960, p. 70.

[4] « Die Flagge folgt dem Handel ». Formule mentionnée par Büttner, Kurt : *Die Anfänge der deutschen Kolonialpolitik in Ostafrika. Eine kritische Untersuchung anhand unveröffentlichter Quellen*. Berlin, Akademie Verlag, 1959, p. 51.

[5] Cf. Brunschwig, Henri : *Mythes et réalités de l'impérialisme colonial français 1871 – 1914*. Paris, Armand Colin, 1960, p. 68.

firmes hambourgeoises O'swald & Co. et Hansing & Co., présentes en Afrique orientale, n'avaient jamais jugé opportun de demander la protection du Reich[1]. L'historien Percy Ernst Schramm écrit à ce sujet :

> *Le gouvernement sortit de cette impasse grâce à l'aide de l'homme dont il croyait un trimestre auparavant qu'il conduirait le Reich dans l'impasse. Le 5 février 1885, soit une semaine après la rencontre entre le consul général* [Gerhard Rohlfs] *et le Sultan Saïd Bargash, Carl Peters revint à Berlin. Tout comme il ignorait la raison pour laquelle il fut traité sans aménité en novembre 1884, de même, il ne pouvait pas deviner pourquoi il était maintenant reçu les bras ouverts. L'empereur le reçut en présence du chancelier. De tous côtés, Peters se vit reconnu et célébré. Le tout fut couronné par une lettre de protection du Reich qu'il obtint le 27 février, soit trois semaines après son retour à Berlin, pour les acquisitions effectuées au nom de sa compagnie*[2].

C'est donc à l'occasion de la préparation de la Conférence de Berlin sur le Congo que la lettre de protection obtenue par Carl Peters pour le compte de la G.D.K. marque un regain d'intérêt colonial au sein de la diplomatie berlinoise. Le 27 février 1885, lendemain de la clôture de la Conférence de Berlin sur le Congo, Bismarck et Guillaume I[er] signent une lettre de protection pour l'Afrique Orientale Allemande. L'historien Kurt Büttner, qui s'est intéressé à la genèse de ladite lettre de protection, indique que le fonctionnaire du Ministère des Affaires étrangères Heinrich von Kusserow (1836-1900) avait conçu le projet depuis le 4 avril 1884, mais n'avait pas eu de succès auprès de Bismarck. Selon lui, même

[1] Mentionné par Gründer, Horst (éd.) : *Op. cit.*, p. 95. Même sentiment chez Wehler, Hans-Ulrich : *Bismarck und der Imperialismus*. 4[e] éd. München, dtv, 1976, p. 333-334.

[2] « Aus dieser Sackgasse kam die Regierung mit Hilfe des Mannes wieder heraus, von dem sie vor einem Vierteljahr befürchtet hatte, dass er sie in eine Sackgasse drängen werde. Am 5. Februar 1885. eine Woche nach dem Empfang des Generalkonsuls durch Seyd Bargasch, traf Carl Peters wieder in Berlin ein. War ihm unklar geblieben, warum er im November so unfreundlich behandelt worden war, so konnte er jetzt wiederum nicht völlig durchschauen, weshalb er mit offenen Armen aufgenommen wurde. Der Kaiser empfing ihn in Gegenwart des Reichskanzlers; von allen Seiten sah sich Peters anerkannt und gefeiert. Das Wichtigste für ihn war, dass er bereits am 27. Februar, drei Wochen nach seiner Ankunft, einen Schutzbrief des Deutschen Reiches für die Erwerbungen erhielt, die er im Namen seiner Gesellschaft durchgeführt hatte », Schramm, Percy Ernst : *Deutschland und Übersee. Der deutsche Handel mit anderen Kontinenten, insbesondere Afrika. Von Karl V. bis Bismarck. Ein Beitrag zur Geschichte der Rivalität im Wirtschaftsleben*. Braunschweig, Berlin, Hamburg, Kiel, Westermann, 1950, p. 348.

si le plan de Kusserow avait suscité le plus grand intérêt pendant la conférence, Bismarck a tenu à attendre jusqu'à la fin de la conférence du Congo le 26 février[1], avant de signer le document. On peut donc estimer que c'est grâce à la Conférence de Berlin sur le Congo que Carl Peters put se prévaloir de la faveur du chancelier. Mais, revenons plutôt à la réception du personnage de Carl Peters au sein de l'opinion publique après cette conférence.

2.2.4. L'image de Carl Peters après la Conférence de Berlin

Avec l'attribution de la lettre de protection par Bismarck au lendemain de la Conférence de Berlin sur le Congo, la notoriété de Carl Peters atteignait son sommet. Dans l'opinion publique, son image se trouvait magnifiée. « *Au début de l'impérialisme anglais, cette forme de colonisation, faite à travers des personnes privées et suivie d'une bénédiction postérieure de la part de l'Etat, n'était pas une chose rare. L'opinion publique allemande en revanche la considérait comme un coup audacieux* », écrit Christian Geulen à ce propos[2]. Pour le commun des mortels, Carl Peters était devenu l'homme qui aida le Reich à obtenir l'Afrique Orientale Allemande. Dans les milieux propices à la colonisation, il était encore plus : c'était « *Le conquérant d'Helgoland* ». Le Comte Hermann Arnim-Muskau (1839-1919), député conservateur, exprima d'ailleurs publiquement cette dernière idée fausse lors de la session du Reichstag du 14 mars 1896[3].

[1] Il écrit: « Es entspricht dem Wesen der Bismarckschen Politik, dass er mit der Schutzbrieferteilung bis zur Beendigung der Kongokonferenz am 26. Februar wartete », Büttner, Kurt : *op. cit.*, p. 53-54.

[2] « Im früheren englischen Imperialismus war diese Art der privaten Kolonisierung mit nachträglicher staatlicher „Segnung" keine Seltenheit gewesen. Der deutschen Öffentlichkeit jedoch kam sie wie ein Husarenstück vor », Geulen, Christian : « `The Final Frontier…´. Heimat, Nation und Kolonie um 1900 : Carl Peters », in : Kundrus, Birthe (éd.) : *Phantasiereiche. Zur Kulturgeschichte des deutschen Kolonialismus*. Frankfurt am Main / New York, Campus Verlag, 2003, p. 47.

[3] Cf. *Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstages*, Session IV, vol. II (1896-1897), Berlin, 1896, p. 1430.

Mais, il faut reconnaître que la présentation de Carl Peters comme un héros aux yeux du public allemand a été, en premier lieu, rendue possible grâce à la campagne médiatique menée par lui-même et ses amis. Comme nous avons vu plus haut, l'une des méthodes de Carl Peters dans la popularisation de la G.D.K. et de sa propre personne consista à présenter son association comme issue des « classes moyennes ». Or, après la publication, dans le *Reichsanzeiger* du 3 mars 1885, de la lettre de protection qui le concernait, il se rendit compte du soutien officiel reçu par son initiative et prit conscience de sa notoriété. Ceci le décida, dans un premier temps, à mieux faire connaître ses activités par le public allemand. Ainsi, le 7 mars 1885, soit quatre jours après la publication de la lettre de protection, Carl Peters se décida à publier dans la *Tägliche Rundschau* le rapport de son expédition Usagara, menée du 10 novembre au 4 décembre 1884. Selon Hermann Krätschell, « *Presque tous les journaux allemands ont publié soit des extraits du Texte de Carl Peters, soit leur propre compte rendu* »[1]. C'est aussi dans la volonté de faire connaître ses activités que Carl Peters créa le 16 mai 1885 son propre organe de propagande colonialiste, la revue *Kolonialpolitische Korrespondenz*.

Dans un second temps, Carl Peters tenta de se positionner comme un personnage incontournable dans le mouvement colonial. C'est à partir de ce moment qu'il eut l'idée de faire cavalier seul en créant le 2 avril une société en commandite, la « Compagnie Allemande d'Afrique orientale Carl Peters et Compagnie » (*Deutsch-Ostafrikanische Gesellschaft Carl Peters und Genossen*). En faisant allusion aux nombreux membres de la G.D.K. écartés par cette nouvelle société, l'historien Kurt Bütner écrit avec une connotation marxiste et un ton ironique qu'il s'agissait là d'une « *mise sur la touche des*

[1] « Fast alle deutschen Zeitungen brachten Auszüge hiervon oder eigene Berichte », Krätschell, Hermann : *op. cit.*, p. 20.

`patriotes´ démunis »[1]. Nous nous intéresserons ici singulièrement à la notoriété que la nouvelle position de Carl Peters lui apporta.

Dès la création de sa société en commandite dont il devint le « président tout puissant », chaque démarche du chancelier à l'égard de l'Afrique orientale apporta plus de légitimité à Carl Peters. Ce fut le cas quand, pour obliger le Sultan Saïd Bargash à retirer sa plainte déposée contre la lettre de protection, Bismarck se prêta à une démonstration militaire au large de Zanzibar le 7 août 1885[2]. S'appuyant sur le fait que le chancelier le reçut deux fois de suite pendant ce qu'on a appelé « la crise de Zanzibar » (*Sansibar-Krise*), Carl Peters s'afficha publiquement comme un conseiller du chancelier en matière coloniale : « *Il* [Bismarck] *me demanda : `Que pouvons-nous faire ici ? ´ Je répondis : `Le palais du Sultan est exposé directement sur les côtes. Quelques bateaux de guerre suffiraient pour remettre l'histoire en ordre´* », écrira-t-il plus tard[3].

Fort de l'audience rencontrée désormais auprès du chancelier, Carl Peters organisa du 13 au 16 septembre 1886, avec un réel succès médiatique, le « Congrès général allemand pour la promotion des intérêts allemands d'Outre-mer » (*Allgemeiner deutscher Kongress zur Förderung der überseeischen Interessen Deutschlands*). Parmi les signataires de l'appel annonçant ce congrès, publié le 6 février 1886 dans la revue *Kolonialpolitische Korrespondenz*, on dénombre 122 importantes personnalités de toutes les régions d'Allemagne dont

[1] « *Die Ausschaltung der besitzlosen „Patrioten"* », Büttner, Kurt : *Die Anfänge der deutschen Kolonialpolitik in Ostafrika. Eine kritische Untersuchung anhand unveröffentlichter Quellen*. Berlin, Akademie Verlag, 1959, p. 77.

[2] Pour protester contre la lettre de protection attribuée à Carl Peters par Bismarck et Guillaume 1er, le Sultan Saïd Bargash de Zanzibar envoie le 27 avril 1885, par voie télégraphique, une plainte au gouvernement allemand. Cette protestation amena Bismarck à faire débarquer le 7 août deux destroyers aux larges de Zanzibar, obligeant ainsi le Sultan à retirer sa plainte. Cf. Zimmermann, Alfred : *Geschichte der Deutschen Kolonialpolitik*. Berlin, Mittler, 1914, p. 124. Cf. aussi Ki-Zerbo, Joseph : *Histoire de l'Afrique Noire. D'hier à demain*. Paris, Hatier, 1978, p. 411.

[3] « Er [Bismarck] fragte : `Was können wir da machen?´ Ich antwortete : `Das Sultanspalais liegt unmittelbar an der offenen Reede. Einige deutsche Kriegsschiffe würden die ganze Geschichte dort in Ordnung bringen´ », Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912), p. 80.

6 membres du Reichstag, 27 membres du Parlement prussien (*Preußisches Abgeordnetenhaus*), 22 propriétaires terriens, 20 hauts fonctionnaires, 13 professeurs d'université, 10 industriels, 5 officiers, etc.[1] Pendant ce congrès, des représentants les plus en vue dans le mouvement colonial comme Friedrich Fabri, Ernst von Weber[2] et Carl Peters lui-même s'exprimèrent sur des thèmes comme les missions d'évangélisation ou encore l'expansion de la langue et de la culture allemandes. Bismarck se fit officiellement représenter à cette rencontre par son conseiller particulier Ludwig Raschdau et l'empereur envoya ses encouragements et ses vœux de succès à Carl Peters[3]. Aussi ce soutien officiel au plus haut niveau de l'Etat finit-il par propulser la « Compagnie Allemande d'Afrique orientale » (*D.O.A.G. : Deutsch-Ostafrikanische Gesellschaft)* en tête de toutes les autres associations coloniales. Car, plus Carl Peters refusait de coopérer avec les autres associations[4], plus il était écouté par le chancelier. C'est ainsi qu'en octobre de la même année, il fut officiellement désigné par Bismarck pour discuter à Londres des intérêts allemands en Afrique orientale[5].

Une autre démarche coloniale de Bismarck, qui consacra la notoriété de Carl Peters dans l'opinion allemande en général et fit de lui la personne incontournable au sein des associations coloniales en particulier, fut

[1] L'appel est reproduit dans Peters, Carl : *Die Gründung* (1906), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 208-209.

[2] Ernst von Weber (1830-1902) avait publié en 1879 un livre sur la colonisation allemande. Weber, Ernst von : *Die Erweiterung des deutschen Wirtschaftsgebiets und die Grundlegung zu überseeischen deutschen Staaten. Ein dringendes Gebot unserer wirtschaftlichen Notlage*. Leipzig, Twiethmeyer, 1879, IV, 80 pp.

[3] Cf. à ce propos, Krätschell, Hermann : *op. cit.*, p. 86, note 106 et 107.

[4] À propos de son refus de coopérer avec l'« Association Coloniale Allemande » (D.K.V. : *Deutscher Kolonialverein*) et la non participation de celle-ci au congrès, Carl Peters écrit plus tard : « Der Deutsche Kolonialverein lehnte die Beteiligung an diesem Kongress ab, weil ihm gewisse Prärogativen, welche er von uns verlangte, nicht zugestanden wurden », Peters, Carl : *Die Gründung* (1906), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 209.

[5] Voir, Baer, Martin et Schröter, Olaf : *Eine Kopfjagd. Deutsche in Ostafrika. Spuren kolonialer Herrschaft*. Berlin, Links, 2001, p. 37. Voir aussi, Peters, Carl : *Die Gründung* (1906), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 200.

l'implication directe du chancelier dans l'alimentation du budget de la D.O.A.G en 1887. En convainquant l'empereur Guillaume I[er] de verser 500000 marks des fond publics dans les caisses de cette Compagnie, Bismarck voulait accélérer l'obtention du droit d'administration sur les ports de Dar es-Salaam, Bagamoya, Kilvi Kivindje, Kilvi Kisivani, Lingi, Minkindani, Tangata, Tanga, et Pangani que Carl Peters allait négocier[1]. Ce renflouement des caisses de la D.O.A.G. et le soutien qu'il avait obtenu au plus haut niveau de l'Etat firent de Carl Peters, aux yeux du public et au grand dam des autres acteurs de la colonisation, l'incarnation officielle de la colonisation allemande. Le germaniste Oloukpona-Yinnon remarque à juste titre :

> *Dès lors le grand capital a suivi, même si ce fut de manière timide : les groupes bancaires Mendelssohn-Bartholdy, Robert Warschauer, Delbruck, et les industriels tels que Krupp, Hencker-Donnersmarck, Hoechst et d'autres encore ont investi dans les affaires coloniales de la D.O.A.G., constituant ainsi une oligarchie financière qui va écraser et éliminer les petits propriétaires d'actions fondateurs de la Compagnie. C'est cette invasion de la D.O.A.G. par le grand capital qui a permis à Carl Peters d'imposer les lois de la G.D.K.* [Gesellschaft für deutsche Kolonisation] *au D.C.V* [Deutscher Colonialverein] *pour créer la ligue coloniale D.K.G.* [Deutsche Kolonialgesellschaft] *en 1887*[2].

Au nombre sans cesse croissant des membres actifs de la G.D.K., s'ajoutèrent bientôt des admirateurs de Carl Peters qui répandirent les idées coloniales dans toutes les grandes villes d'Allemagne. Les sections locales de ladite Compagnie firent, en effet, en sorte que ses principales activités soient connues du grand public[3].

---

[1] Cf. le chapitre « Die Finanzierung der D.O.A.G. durch Staatshilfe », in : Büttner, Kurt : *Die Anfänge der deutschen Kolonialpolitik in Ostafrika. Eine kritische Untersuchung anhand unveröffentlichter Quellen*. Berlin, Akademie Verlag, 1959, pp. 102-105.

[2] Oloukpona-Yinnon, Adjai Paulin : *« ...Notre place au soleil » ou l'Afrique des pangermanistes (1878-1918).* Paris, L'Harmattan, 1985, p. 76.

[3] Cf. Krätschell, Hermann : *op. cit.*, p. 29.

En résumé, on peut retenir que trois actions ont contribué à donner au personnage historique de Carl Peters son aura au sein du public allemand et sa représentativité parmi les acteurs de la colonisation allemande. Premièrement, son entrée en politique coloniale du Reich a été facilitée par sa prise de distance envers la politique menée par la *D.K.V.* Pour s'être présenté comme le chantre de la « colonisation pratique », il a obtenu le soutien des Allemands sensibilisés par toute la propagande coloniale. Ensuite, ses succès pendant son expédition Usagara ont fait de lui, aux yeux du public, une sorte d'être fabuleux, un héros de la colonisation. Enfin, l'attribution, par le gouvernement impérial, d'une lettre de protection aux territoires acquis par Carl Peters, suivi du soutien officiel dont il bénéficia au plus haut niveau de l'Etat ont confirmé la reconnaissance que lui accordèrent tous les passionnés d'aventure coloniale.

Pourtant, dans les activités qu'il entreprit après l'attribution de la lettre de protection du Reich, Carl Peters ne fit qu'accumuler des insuccès qui, progressivement, portèrent préjudice à son image.

2.3. Une image qui se brouille

2.3.1. Echec dans l'administration des territoires protégés[1] et dans l'expédition Emin Pacha

Son premier échec, Carl Peters l'essuya dans sa tentative d'administrer de son propre chef les territoires protégés d'Afrique orientale. Encouragé dans ses activités coloniales par l'obtention de la lettre de protection du Reich, il avait créé le 2 avril 1885 une société en commandite dénommée la « Compagnie Allemande d'Afrique orientale Carl Peters et Compagnie » (*Deutsch-*

[1] Pour marquer son refus de la politique coloniale étatique, Bismarck évitait le terme de « colonies » et préférait le néologisme de « *Schutzgebiete* », c'est-à-dire des « territoires protégés ». Cf. à ce propos, Gründer, Horst (éd.) : *« ...da und dort ein junges Deutschland gründen » Rassismus, Kolonien und kolonialer Gedanke vom 16. bis zum 20. Jahrhundert*. (München), DTV, 1999, p. 69. Quand nous utilisons dans la présente étude le terme de « colonie », c'est pour désigner cette réalité.

Ostafrikanische Gesellschaft Carl Peters und Genossen). Cette société devint, à partir du 26 février 1887, la « Compagnie Allemande d'Afrique orientale » (*D.O.A.G.)*. Le 2 avril, la nouvelle association accorda les pleins pouvoirs à Carl Peters qui en devient l'administrateur et le responsable politique. Le chancelier Bismarck et l'empereur Guillaume I[er] approuvèrent cette nomination[1] et Carl Peters embarqua de nouveau le 4 avril pour Zanzibar. Bien qu'il fût cette fois investi d'une mission impériale, celle de négocier avec le Sultan de Zanzibar un accord relatif aux recettes douanières, Peters ne se contenta pas seulement de cette tâche. Pour lui, il s'agissait de « *jeter en Afrique orientale les bases d'une entité allemande prospère* »[2]. Le 9 décembre 1887, il présentait les résultats de sa mission dans une lettre à Otto Arendt[3] en trois points :

1. *établissement d'une discipline absolue parmi les fonctionnaires ;*
2. *installation d'un service d'exploitation rationnel et premiers résultats dans l'exploitation des plantations ;*
3. *le traité préliminaire qui lie définitivement le Sultan*[4].

Ce que nous retiendrons de cet exposé de Carl Peters est que la mission proprement dite qui lui a été confiée était, dans l'ordre de ses priorités, la

[1] Le chancelier s'est personnellement investi dans le recouvrement des fonds de la compagnie. Des 208 parts émises par la D.O.A.G., la moitié a été réunie grâce à l'influence de Bismarck. (Cf. Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912), p. 128- 129). Quant à l'empereur, il a contribué en versant 500000 marks à la Compagnie. (Voir le point « Die Finanzierung der D.O.A.G. durch Staatshilfe », in : Büttner, Kurt : *Die Anfänge der deutschen Kolonialpolitik in Ostafrika. Eine kritische Untersuchung anhand unveröffentlichter Quellen*. Berlin, Akademie Verlag, 1959, 102-105).

[2] « Als ich mich am 4. April mit einem zahlreichen Stab von Beamten einschiffte, um in Ostafrika die Grundlagen für ein emporblühendes deutsches Gemeinwesen zu legen », Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912), p. 129.

[3] Arendt, Otto (1854- 1936). Depuis 1880 dans le mouvement colonial, il est membre fondateur de la D.K.G. en 1887. Il est auteur de plusieurs ouvrages sur la colonisation allemande : *Ziele deutscher Kolonialpolitik* (1886), *Ein Meineid? Darstellung der Verhandlungen mit dem Kolonialdirektor Dr. Kayser über die Verwendung von Dr. Carl Peters im deutschen Kolonialdienst*. (1907).

[4] « Was ich erreicht habe, ist : 1. Herstellung einer absolut intakten Disziplin in der Beamtenschaft. 2. Einrichtung eines rationellen Stationsbetriebes und Resultate in der Plantagenbewirtschaftung. 3. Der Präliminarvertrag, der den Sultan definitiv bindet ». Lettre à Otto Arendt du 9 décembre 1887, citée selon Gottberg, Otto von : « Carl Peters nach eigenen Briefen », in : *Velhagen und Klasings Monatshefte*. 41. Jahrgang. 2[e] vol. Berlin, Bielefeld, Leipzig, Wien, 1926/1927, p. 540.

dernière de ses préoccupations. Alors que l'administration du Reich n'était pas encore officielle dans les territoires protégés, il installait une administration coloniale. Sa volonté de parvenir à une véritable exploitation des colonies se lisait déjà dans la composition du personnel de son expédition. Selon un sociologue, l'exploitation coloniale fonctionne comme suit : « *L'état-major des étrangers s'empare de la direction économique du pays. Les ingénieurs, les directeurs, les négociants, les trafiquants, régissent les destins du pays exploité* »[1]. L'équipe qui accompagnait Carl Peters témoigne de cette ambition ; on trouvait parmi ses membres notamment August Leue, secrétaire général de la compagnie, Fritz Bley, rédacteur en chef, Flemming, conseiller au commerce, von Hacke, ingénieur en construction ferroviaire, des commerçants, etc.[2]

Au terme du traité signé le 30 juillet 1887 avec le Sultan de Zanzibar, Carl Peters obtint le droit d'administration sur les ports de Dar es-Salaam, Bagamoya, Kilvi Kivindje, Kilvi Kisivani, Lingi, Minkindani, Tangata, Tanga et Pangani[3]. Toutefois, sa méthode pour parvenir à ces résultats a été tellement décriée dans la presse nationale et internationale que le Reich ne pouvait pas considérer son action comme un succès diplomatique. Même la *D.O.A.G.* refusa d'entériner les accords signés par Carl Peters[4]. Ce dernier menaça alors de combattre les intérêts de sa propre compagnie si des membres de celle-ci, parmi

[1] Maunier, René : *Sociologie coloniale. Introduction à l'étude du contact des races*. Paris, Domat-Montchrestien, 1932, p. 33.

[2] Voir, à ce propos, Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912), p. 92.

[3] Le texte du traité est imprimé dans Peters, Carl : *Die Gründung* (1906), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 220-224.

[4] Les titres de certains journaux sont rapportés par Carl Peters dans ses ouvrages. Le *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* du 22 et du 23 juillet 1887 exigeait le retrait de Carl Peters de l'Afrique orientale (Peters, Carl : *Lebenserinnerungen (*1918), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 70 note 1) ; en Angleterre, on parlait du « viol du Sultan de Zanzibar par Carl Peters » (Peters, Carl : *Die Gründung (*1906), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 219). En ce qui concerne la décision de la D.O.A.G., Henry Martin Bair explique que cette association ne voulait pas payer les taxes annuelles promises par Peters au Sultan. (Bair, Henry Martin : *Carl Peters and German colonialism. A study in the ideas and actions of imperialism*. Thèse, université de Stamford, Calif., 1968, p. 166).

lesquels le Comte Joachim von Pfeil (1857-1924), continuaient à demander son rappel à Berlin. « *Je suis ferme sur ce point. S'il le faut, je tiendrai tête au gouvernement impérial* »[1], écrit-il. Ces menaces n'empêchèrent pourtant pas la direction de la D.O.A.G. de rappeler Carl Peters à Berlin le 23 décembre et de le maintenir dans une position où il n'avait plus de possibilités d'action. Il quitta finalement la D.O.A.G. le 25 février 1889 pour entrer dans une autre aventure non moins périlleuse, la recherche d'Emin Pacha.

Le deuxième échec de Carl Peters est lié à la tentative de sauvetage d'Emin Pacha (1840-1892). De son vrai nom Dr Eduard Schnitzer, Emin Pacha était un Allemand qui, depuis 1878, exerçait la fonction de gouverneur d'une province égyptienne. Mais, en 1883, la révolte du *mahdi* isola Emin Pacha de l'Egypte et du reste du monde. Ayant entrepris une expédition en 1887 pour le sauver, le Britannique Henry Morton Stanley (1841-1904) resta cependant des mois durant sans donner de ses nouvelles. C'est dans ces conditions que Carl Peters quitta Berlin le 25 février 1889 pour tenter de rallier son compatriote Emin Pacha. Toutefois, rechercher Emin Pacha n'était pour lui qu'un prétexte pour conquérir une province égyptienne. Car, si la propagande « nationaliste » a obligé aussi bien Guillaume II que Bismarck à parrainer l'expédition Emin Pacha[2], Carl Peters avait d'autres préoccupations que celles qui lui étaient

[1] « Ich bin entschlossen, wenn es sein muss, auch der Reichsregierung die Spitze zu bieten ». Lettre à Otto Arendt du 22 juin 1887, citée selon Gottberg, Otto von : « Carl Peters nach eigenen Briefen », in : *Velhagen und Klasings Monatshefte*. 41. Jahrgang. 2e vol. Berlin, Bielefeld, Leipzig, Wien, 1926/1927, p. 539.

[2] Mentionné par Müller, Fritz Ferdinand : *Deutschland, Sansibar, Ostafrika. Geschichte einer deutschen Kolonialeroberung 1884-1890*. Berlin, Rütten & Loening, 1959, p. 463. Le choix de Carl Peters par le comité d'organisation de l'expédition Emin-Pacha a provoqué des réactions dans l'opinion publique. En tenant compte des ses brutalités dans les expéditions qu'il avait dirigées, certains milieux politiques le trouvaient indigne de conduire une autre expédition en Afrique. Ainsi, *Der Beobachter* (journal du *Deutsche Volkspartei*) réfute le 16 septembre 1888 cette désignation de Carl Peters ainsi : « Denn der Name Dr. Carl Peters ist ein Programm und dieses Programm heißt : Ungeschicklichkeit, komplette koloniale Ungeschicklichkeit. Sein frühes Auftreten hat selbst bei seinen Freunden Anstoß erregt, die Art und Weise, wie er Deutsch-Ostafrika erwarb, wie er in Konflikt mit dem Sultan von Sansibar geriet », texte cité par Schwarz, Marie-Theresia : *„Je weniger Afrika, desto besser". Die deutsche Kolonialkritik am Ende des 19. Jahrhunderts. Eine Untersuchung zur ko-*

officiellement avouées. L'expédition était, reconnaissait-il, une « *tentative d'élargir notre sphère d'intérêts au nord du lac Victoria en remontant le Nil jusqu'à Lado, autrement dit annexer l'Ouganda et la province d'Emin Pacha* »[1]. Cette divergence de préoccupations entre Carl Peters et la diplomatie coloniale berlinoise fut manifeste, par exemple, dès que le Reich entra dans un « *mariage colonial* » avec la Grande-Bretagne, abandonnant toute prétention sur les territoires qui intéressaient Carl Peters.

Malgré le blocus naval de l'Afrique orientale que l'Allemagne et la Grande-Bretagne installèrent ensemble à partir du 5 novembre 1888, officiellement pour empêcher le commerce des esclaves[2], Carl Peters persista dans sa volonté de créer un « empire » correspondant à ses désirs. Il essaya de contourner le blocus pour atteindre la province égyptienne jadis administrée par Emin Pacha. Mais, son expédition fut un échec sur toute la ligne : il apprit simultanément qu'Emin Pacha était parti avec Stanley un an plus tôt, que le roi des Baganda, fuyant la menace des Arabes du *mahdi*, avait demandé la protection des Anglais et que l'Allemagne renonçait complètement à toutes ses

lonialen Haltung von Linksliberalismus und Sozialdemokratie. Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New-York, Wien, Lang, 1999, p. 166, note 167.

[1] « Die Deutsche Emin-Pascha-Expedition gehört ihren Zielen nach durchaus zur Begründungsgeschichte von Deutsch-Ostafrika. Sie war ein Versuch, unsere Interessensphäre über den Norden des Viktoriasees und Nilabwärts bis nach Lado auszudehnen, also Uganda und Emin Pascha Provinz in unser Schutzgebiet einzubeziehen », Peters, Carl : *Die Emin-Pascha-Expedition (*1891), in : *Gesammelte Schriften II*, p. 77.

[2] On découvre avec Kurt Büttner les arrière-pensées de ce « mariage colonial » : le Reich renonçait aux territoires convoités et la Grande-Bretagne s'engageait à supporter l'Allemagne dans ses négociations douanières avec le Sultan en ce qui concerne les ports de Dar es-Salaam et de Langui. Cf. Büttner, Kurt : *Die Anfänge der deutschen Kolonialpolitik in Ostafrika. Eine kritische Untersuchung anhand unveröffentlichter Quellen*. Berlin, Akademie Verlag, 1959, p. 108, note 63. Quant à Carl Peters, il considérait le « Comité antiesclavagiste » de Berlin comme un lieu de distraction. C'est ainsi qu'il écrivit le 10 janvier 1892 à son frère Hermann en parlant de « l'absurdité des conneries du mouvement antiesclavagiste » (*Humbug des Antisklavereigequatsches*). Lettre de Peters à son frère Hermann du 10 janvier 1892, citée selon Bade, Klaus J. : « Antisklavereibewegung in Deutschland und Kolonialkrieg in Deutsch-Ostafrika 1888-1890. Bismarck und Friedrich Fabri », in : *Geschichte und Gesellschaft* n° 3 (1977), p. 57.

prétentions territoriales sur Zanzibar et autres territoires en échange de l'île d'Helgoland.

2.3.2. L'attitude de Carl Peters après le traité Helgoland-Zanzibar

Le 1er juillet 1890, le gouvernement du Reich signa le traité Helgoland-Zanzibar avec la Grande-Bretagne. Par ce traité, l'Allemagne renonça à ses prétentions sur les territoires de Zanzibar, Witu et le Bouganda au profit de la Grande-Bretagne. En échange, elle reçut l'île d'Helgoland qui était sous tutelle britannique depuis 1814[1]. Dans sa thèse sur les plans coloniaux allemands en Afrique orientale, Jutta Bückendorff s'est intéressée aux raisons qui ont amené le chancelier Leo von Caprivi (1831-1899) à signer le traité Helgoland-Zanzibar. Elle pense que, dans une stratégie de *Realpolitik*, Caprivi prenait en compte la fragilité de la flotte allemande à l'époque et considérait la possession de l'île d'Helgoland préférable à celle de territoires trop convoités par les Britanniques comme Zanzibar et le Bouganda[2]. Après cet accord, les associations coloniales ont contesté le déséquilibre de l'échange, d'abord dans des journaux comme la « *Kölnische Zeitung* », la « *Münchner Allgemeine* », la « *Nationalzeitung* » et, ensuite, au cours des manifestations coloniales organisées le 3 juillet 1890 à Cologne et à Leipzig[3]. Le Britannique Henry Morton Stanley, pour sa part, ne put s'abstenir de ridiculiser la modestie des territoires qui revenaient à

[1] Cf. Baer, Martin et Schröter, Olaf : *Eine Kopfjagd. Deutsche in Ostafrika. Spuren kolonialer Herrschaft*. Berlin, Links, 2001, p. 34-36. Cf. aussi Gründer, Horst : *Geschichte der deutschen Kolonien*. Paderborn, München, Wien, Zürich, Schöningh, 1985, p. 89.

[2] Cf. Bückendorf, Jutta : *„Schwarz-weiß-rot über Ostafrika!". Deutsche Kolonialpläne und afrikanische Realität*. Münster, Lit, 1997, p. 430. Même remarque chez Mommsen, Wolfgang J. : « Triebkräfte und Zielsetzungen des deutschen Imperialismus vor 1914 », in : Le même : *Der autoritäre Nationalstaat. Verfassung, Gesellschaft und Kultur des deutschen Kaiserreiches*. Frankfurt am Main, Fischer, 1990, p. 182.

[3] Voir, à ce propos, Sell, Manfred : *Das deutsch-englische Abkommen von 1890 über Helgoland und die afrikanischen Kolonien im Lichte der deutschen Presse*. Berlin, Bonn, Dümmler, 1926, p. 61.

l'Allemagne. « *Cela revient à troquer quelques nouveaux pantalons contre un seul vieux bouton de culotte* »[1], aurait-il ironisé.

L'attitude adoptée par Carl Peters après la conclusion du traité d'Helgoland-Zanzibar peut paraître surprenante. On s'étonnera peut-être que contrairement à ses habitudes, il refusât de contester le traité[2]. Ce comportement a pourtant une explication : il espérait, à l'époque, obtenir de Berlin le poste de gouverneur de l'Afrique Orientale Allemande. Selon lui, ce poste lui avait même été promis par le Chancelier[3]. Quand il dut constater que ce rêve ne se réaliserait pas, il créa avec ses amis un lobby pour contester le traité d'Helgoland-Zanzibar : Ce nouveau mouvement dénommé « Union Générale Allemande » (*Allgemeiner Deutscher Verband)* deviendra par la suite la ligue pangermanique (A.D.V.: *Alldeutscher Verband*)[4].

Mais, faisons abstraction de la position de Carl Peters par rapport au traité Helgoland-Zanzibar et tenons-nous en à son choix de quitter la tête de l'*Allgemeiner Deutscher Verband* pour rejoindre son poste de Commissaire du Reich. Car, malgré la volonté d'Alfred Hugenberg (1865-1951) de le propulser à la tête de l'« Union Générale Allemande »[5], Carl Peters quitta ce mouvement nationaliste dès qu'il fut nommé Commissaire territorial au Kilimandjaro (*Reichskommissar zur Verfügung des Gouverneurs von Ostafrika*).

---

[1] Texte cité par Townsend, Mary E. : *Macht und Ende des deutschen Kolonialreiches*. Münster, Lit, 1988, p. 134.

[2] Bien de commentateurs ont souligné que cette nouvelle attitude de Carl Peters était surprenante. Voir, par exemple, Bückendorf, Jutta : *„Schwarz-weiß-rot über Ostafrika!". Deutsche Kolonialpläne und afrikanische Realität*. Münster, Lit, 1997, p. 430.

[3] Cf. Peters, Carl : *Missbrauch der Amtsgewalt*. Berlin, Herman Walther, 1899, p. 10. Voir aussi, Peters, Carl : *Lebenserinnerungen (*1918), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 79.

[4] Voir, à ce propos, Peters, Michael : *Der Alldeutsche Verband am Vorabend des Ersten Weltkrieges (1908-1914). Ein Beitrag zur Geschichte des völkischen Nationalismus im spätwilhelminischen Deutschland*. 2e éd., Frankfurt am Main, Berlin, Bern, New York, Paris, Wien, Peter Lang, 1996, p. 16-17.

[5] Cf. *ibid.*, p. 16.

2.3.3. Le Commissaire du Reich

Le 20 novembre 1890, le Reich ayant repris la direction des colonies à la *D.O.A.G.*, Carl Peters se contenta simplement du poste de Commissaire territorial au Kilimandjaro, mis à la disposition du gouverneur de l'Afrique Orientale Allemande. Le Kilimandjaro ne faisant pas partie de l'Afrique Orientale Allemande, mais de la sphère d'intérêts allemands fixée par l'accord germano-britannique de 1890[1], Julius von Soden (1846-1921), gouverneur de l'Afrique orientale (1893-1895), interdit formellement au nouveau « Commissaire du Reich » d'entreprendre quelque action guerrière sans son autorisation expresse[2]. Pourtant, prétextant se trouver dans une situation de guerre[3], Carl Peters fit exécuter en octobre 1891 et en janvier 1892 respectivement un homme et une femme noirs dans l'exercice de ses fonctions.

À en croire les récits de Carl Peters et de ses amis, l'homme, Mabruk (ou Mabrucki), se serait infiltré dans les locaux du Commissaire du Reich, sans la permission de ce dernier. Quant à la femme, Jagodja (ou Gidschaga), une désertion de la maison de son « maître », Carl Peters, lui était reprochée[4]. Pourtant, certains acteurs de la politique coloniale de cette époque, et non des moindres, donnent une autre version de l'affaire des pendaisons. Ils présentent Jagodja comme une jeune fille de la tribu des Djaggas, concubine de Carl Peters

[1] Mentionné par Schneppen, Heinz : « Der Fall Carl Peters : Ein Kolonialbeamter vor Gericht », in : *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 49. Jahrgang, Heft 10, Berlin, (2001), p. 870.

[2] *Bundesarchiv Koblenz*, Nachlass Walter Frank, NL1067, n° 21. Mentionné par Schneppen, Heinz : « Der Fall Carl Peters : Ein Kolonialbeamter vor Gericht », in : *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 49. Jahrgang, Heft 10, Berlin, (2001), p. 870.

[3] « Das Kriegsrecht dort führte in diesem Winter zweimal zur Vollstreckung von Todesurteilen an Negern », écrivait-il. Peters, Carl : *Lebenserinnerungen (*1918), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 83.

[4] Voir, à ce propos, le livre de Wilhelm von Kardorff : *Bebel oder Peters. Die Amtstätigkeit des kaiserlichen Kommissars Dr. Carl Peters am Kilimandscharo 1891/92*. Berlin, Schwetschke, 1907, 50 pp.

qui aurait trompé ce dernier avec Mabruk ; d'où la « sanction » que leur aurait infligée le « Commissaire du Reich ». Parmi les défenseurs de cette dernière position, on note non seulement des adversaires de la colonisation, comme le député social-démocrate August Bebel (1840-1913), mais aussi des acteurs de la colonisation comme Heinrich Schnee (1871-1949) et Julius von Soden (1846-1921), tous deux gouverneurs de l'Afrique Orientale Allemande[1]. Dans leur journal *Vorwärts*, les sociaux-démocrates dénoncèrent publiquement les agissements de Carl Peters au Kilimandjaro. Le 25 juin 1892, ce journal publie à son sujet un article intitulé « *chrétienté et potence* »[2].

À cause de l'ampleur prise par cette affaire des pendaisons, le Ministère des Affaires étrangères dut rappeler Carl Peters à Berlin en 1892 et constituer une commission d'enquête disciplinaire. Malgré les certitudes qu'on avait sur les faits dont s'était rendu coupable Peters, cette commission conclut à l'innocence du « Commissaire du Reich » dès juin 1892. Ce dernier obtint alors, en décembre 1893, de la division coloniale du Ministère des Affaires étrangères, le contrat de rédaction d'un livre sur la valeur économique de l'Afrique Orientale Allemande. Cette mission fut couronnée par la publication en 1895 d'un livre intitulé *Das Deutsch-Ostafrikanische Schutzgebiet. Im amtlichen Auftrage*[3]. Entre temps, en mai 1894, il obtint en outre le titre de « Commissaire permanent du Reich » (*Etatsmässiger Reichskommissar*) et un salaire de 600 marks, sans que lui soit pourtant assignée une fonction précise.

---

[1] Voir, Bebel, August : « Schuldig des Mordes : Kolonialheld Carl Peters », in : Le même : *Ausgewählte Reden und Schriften*, vol. 4. Bearbeitet von Anneliese Beske u. a., München, New Providence, London, Paris, Saur, 1995, p. 11. Voir aussi, Schnee, Heinrich : « Carl Peters », in : *Deutsches Biographisches Jahrbuch. 1917-1920*. Stuttgart, Berlin, Deutsche Verlagsanstalt, 1928, p. 294. Voir, enfin, Soden, Julius von : Lettre du 4 juillet 1892, mentionnée par Reuss, Martin : « The disgrace and fall of Carl Peters : morality, politics and *Staatsräson* in the time of Wilhelm II. », in : *Central European history* 14. Atlanta, 1981, p. 122.

[2] « *Christentum und Galgen* », *Vorwärts,* n° 146, du 25 juin 1892.

[3] Peters, Carl : *Das Deutsch-Ostafrikanische Schutzgebiet. Im amtlichen Auftrage*. München / Leipzig, R. Oldenbourg, 1895, IX, 467 pp.

Mais, en 1895, Rudolf Hofmeister revient sur la tentative de banalisation de l'affaire des pendaisons au Kilimandjaro. Ayant séjourné quatre mois en Afrique orientale, sans toutefois être témoin desdites pendaisons, l'officier bavarois avait rendu publique une version des faits qui ne laissait aucun doute quant à la nature des faits commis par Carl Peters. Tout en évitant de nommer ce dernier dans sa brochure intitulée « *Kulturbilder aus Deutsch-Ostafrika* », il écrit :

> *Il existe une autre affaire dont les conséquences sont plus effrayantes.*
> *Un Blanc fait assassiner un homme et une femme nègres. Ce Blanc, cet Allemand, cet assassin était un fonctionnaire de haut rang en Afrique orientale, haï et maudit publiquement par les Nègres.*
> *Pour mieux faire comprendre cet acte monstrueux, il me faut rappeler ici que la majorité des Blancs, après avoir passé un laps de temps en Afrique orientale et après s'être habitués aux conditions locales, choisissent comme amante une jeune négresse qu'ils rachètent habituellement aux vendeurs d'esclaves entre 100 et 150 roupies. Le bon monsieur nommé plus haut ne fit pas exception à cette règle ; son choix se porta sur une négresse de la tribu des Wanjema. Pendant une expédition au Kilimandjaro, notre Allemand fut mis au courant de ce que son serviteur, un jeune Nègre très laborieux du nom de Mabrucki, trouvait la même jeune fille très mignonne. Cette attirance fut le crime du jeune homme ; il devait mourir et, avec lui, la jeune fille nommée Gidschaga.*
> *Les deux condamnés eurent beau supplier qu'on les lassât en vie, leur crime était trop abominable. Rien ne pouvait les sauver de la potence, car leur crime était trop grand ! Avant leur exécution, ils pleuraient et demandaient grâce. Un signe de la main est donné et, en quelques minutes, les deux jeunes personnes rendaient leur dernier soupir. On les retrouva pendus à la branche la plus proche !*
> *Ce genre de cérémonial était beaucoup plus court chez Stanley ; il lui suffisait d'un peu de poudre et de plomb.*
> *Cette affaire des pendaisons vint devant nos tribunaux, mais le double meurtrier resta impuni*[1].

[1] « Noch schrecklicher war ein anderer Fall in seinen Konsequenzen.
Ein Weißer lässt einen Neger und eine Negerin ermorden, und dieser Deutsche, dieser Mörder, ein hoher Beamter in Ostafrika, er war verhasst und verflucht von den Negern weit und breit.
Zum besseren Verständnis dieser Scheußlichkeit möchte ich bemerken, dass die meisten Weißen, wenn sie einige Zeit in Ostafrika leben und sich an die dortigen Verhältnisse gewohnt haben, sich ein Negermädchen beilegen, welches sie gewöhnlich für ca. 100-150 Rupien vom Sklavenhändler kaufen. Auch obiger Herr verschaffte sich ein Negermädchen aus dem Stamme der Wanjema. Man befand sich auf einer Expedition nach dem Kilimandscharo, als der Deutsche erfuhr, dass einer seiner Diener, ein sehr fleißiger Schwarzer namens Mabrucki, dieses Negermädchen auch für schön fand. Dieses Schönfinden war sein Verbrechen – er musste sterben und mit ihm die junge Negerin, namens Gidschaga.

Ces révélations de Hofmeister mettent de nouveau les sociaux-démocrates aux trousses de Carl Peters. S'appuyant sur ce texte, le député social-démocrate Georg von Vollmar (1850-1922) oblige Paul Kayser (1845-1898), directeur des affaires coloniales au ministère des affaires étrangères (*Leiter der Kolonialabteilung des Auswärtigen Amtes*), à ouvrir une deuxième enquête disciplinaire contre le Commissaire du Reich au Kilimandjaro. Saisissant l'occasion des débats autour du budget de l'Afrique Orientale Allemande au Reichstag le 18 mars 1895, Vollmar rappelle que des rumeurs deviennent de plus en plus persistantes qui portent à croire qu'un Allemand (resté dans l'anonymat), trompé par sa concubine, aurait ordonné la pendaison de cette dernière en même temps que celle de son amant. Enfin, Vollmar exige du Gouvernement une nouvelle enquête disciplinaire, afin « *que le coupable soit puni ou que le dernier soupçon soit levé* »[1].

Pourtant, comme la première enquête disciplinaire, la deuxième conclut en avril 1895 également à l'innocence de Carl Peters[2]. Malgré cela, le 23 mai 1895, Rudolf Hofmeister insiste et persiste sur ses allégations à propos de l'affaire des pendaisons, en adressant une lettre au directeur des affaires coloniales, le Dr Kayser, dans laquelle il rend Carl Peters responsable du

Umsonst baten die beiden Unglücklichen um ihr Leben, nichts rettete sie, ihr Verbrechen war zu groß! Noch auf der Richtstätte baten sie unter Tränen um Gnade, - ein Wink, und in wenigen Minuten hauchten zwei junge Menschen ihren letzten Seufzer aus – am nächsten Baumast hatte man sie aufgehängt! Stanley machte bei solchen Gelegenheiten mit Pulver und Blei eine noch kürzere Prozedur.
Auch diese Angelegenheit kam vor Gericht, doch blieb auch in diesem Falle der Doppelmörder unbestraft », Hofmeister, Rudolf : *Kulturbilder aus Deutsch-Ostafrika*. Bamberg, Handelsdruckerei, 1895, p. 19-20.

[1] « [damit] entweder der Schuldige bestraft oder aber auch der letzte Verdacht beseitigt werde », *Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstages*, 9e période législative, (1895-1897), vol. 139, Berlin, 1896, p. 1571.

[2] Cf. à ce propos, Reuss, Martin : *op. cit.*, p. 124-126.

meurtre de deux de ses serviteurs, tout en produisant des noms de témoins[1]. Ensuite, malgré les manœuvres d'intimidation du directeur des affaires coloniales à l'endroit de l'auteur de la brochure « *Kulturbilder aus Deutsch-Ostafrika* »[2], l'affaire des pendaisons du Kilimandjaro fut discutée au Reichstag du 13 au 16 mars 1896 et obligea le chancelier, Chlodwig de Hohenlohe (1819-1901), à mettre sur pied une troisième commission d'enquête le 18 mars de la même année. Convaincu qu'il ne pouvait pas obtenir, cette fois, un sauf-conduit de la part du Ministère des Affaires étrangères, le « Commissaire du Reich » n'attendit pas les conclusions de l'enquête avant de quitter l'Allemagne, en juin 1896, pour se réfugier en Angleterre.

2.3.4. L'affaire des pendaisons du Kilimandjaro au Reichstag

La 59e session du Reichstag qui débuta le 13 mars 1896 avait à son ordre du jour la situation dans les territoires protégés allemands[3]. Après le point financier exposé par le député du Centre, Hans Ludwig Prinz von Arenberg (1849-1907), la discussion porta sur les scandales coloniaux. Le cas du gouverneur intérimaire du Cameroun Heinrich Leist, démis de ses fonctions en 1894 pour ses exactions dans la révolte du Dahomey[4], fut évoqué. Dans son

[1] Lettre de Hofmeister à Kayser. Reichskolonialamt (R.K.A.), n° 7249. Mentionnée par Müller, Fritz Ferdinand : *Kolonien unter der Peitsche : eine Dokumentation*. Berlin, Rütten & Loening, 1962, pp. 45-46.

[2] Sous le prétexte de sympathie avec le SPD, Rudolf Hofmeister est assigné en justice par Kayser. Cf. Schwarz, Marie-Theresia : *„Je weniger Afrika, desto besser". Die deutsche Kolonialkritik am Ende des 19. Jahrhunderts. Eine Untersuchung zur kolonialen Haltung von Linksliberalismus und Sozial-demokratie*. Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New-York, Wien, Lang, 1999, p. 293, note 599.

[3] *Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstages,* 9e période législative, Session IV, (1895-1897), vol. II, Berlin, 1896, pp. 1383-1401.

[4] Pour augmenter l'effectif de sa police locale, Eugen von Zimmerer (1843-1918), le gouverneur du Cameroun de 1891 à 1895 employa une partie des 370 esclaves affranchis qu'il acheta au roi Gbéhanzin du Dahomey (1889-1893). Pour récupérer la somme versée pour l'achat des esclaves (320 Mark pour un homme et 280 Mark pour une femme), le gouvernement camerounais décida de ne pas

intervention, August Bebel s'attaqua à la politique coloniale en général, car elle serait « *écrite avec du sang* »[1], puis lança une attaque en règle contre Carl Peters. Il déplora, en premier lieu, le fait qu'au lieu d'être à son poste dans les colonies, ce dernier se trouve en Allemagne, reçoive un salaire de 600 marks et se consacre à l'agitation en faveur de la flotte allemande. Ensuite, citant des passages du livre *Au secours d'Emin Pacha* (1891) que Carl Peters venait de publier, Bebel dénonça l'horreur des actes dont le « conquistador » s'était consciemment vanté. Enfin, il aborda l'affaire des pendaisons et exhiba une lettre d'aveu de Carl Peters destinée à un certain évêque britannique du nom de Tucker[2].

Ces nouvelles révélations d'August Bebel conduisirent le chancelier Chlodwig de Hohenlohe à ordonner, le 15 novembre 1897, une troisième enquête disciplinaire contre Carl Peters. Cette enquête aboutit à la révocation de Carl Peters du service colonial pour abus de pouvoir (*Missbrauch der Amtsgewalt*), au retrait de son titre de « Commissaire du Reich » et à la perte de son salaire. Les comptes rendus de l'enquête et les arrêtés de la cour

verser de solde aux nouveaux policiers. Ces derniers, qui devaient de surcroît subir des chicaneries de la part du gouvernement, en vinrent à des protestations. En l'absence du gouverneur Zimmerer, Heinrich Leist, le chef de l'administration de juin 1893 à février 1894, assurant l'intérim du gouverneur, soumit les épouses des policiers protestataires à des punitions corporelles draconiennes devant leur époux. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. À partir du 15 décembre 1893, 96 Dahoméens dont 43 femmes assiégèrent le siège du gouvernement pendant une semaine : c'est la révolte dite du Dahomey. À ce propos, cf. Gründer, Horst : *Christliche Mission und deutscher Imperialismus. Eine politische Geschichte ihrer Beziehungen während der deutschen Kolonialzeit (1884-1914) unter besonderer Berücksichtigung Afrikas und Chinas*. Paderborn, Schöningh, 1982, p. 154-155. Voir aussi, Gründer, Horst (éd.) : *« ...da und dort ein junges Deutschland gründen » Rassismus, Kolonien und kolonialer Gedanke vom 16. bis zum 20. Jahrhundert*. (München), dtv, 1999, p. 133 note 5.

[1] Cf. Bebel, August : « Die Kolonialpolitik ist mit Blut geschrieben », in : Le même : *Ausgewählte Reden und Schriften*, vol. 4, bearbeitet von Anneliese Beske u. a., München, New Providence, London, Paris, Saur, 1995, pp. 92-53.

[2] Cf. Bebel, August : « Schuldig des Mordes : Kolonialheld Carl Peters », in : Le même : *Ausgewählte Reden und Schriften*, vol. 4., bearbeitet von Anneliese Beske u. a., München, New Providence, London, Paris, Saur, 1995, pp. 7-14. Dans un autre discours au Reichstag le 27 avril 1897, Bebel avouait que ladite lettre n'était qu'une manœuvre destinée à combattre Peters et le colonialisme. Cf. à ce propos, *Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstages*, 9e période législative. Session IV (1896-1897), vol. 7, Berlin, 1897, p. 5602.

disciplinaire de Berlin ayant disparu lors de l'incendie des archives de Potsdam en avril 1945[1], le déroulement de l'affaire au tribunal demeure cependant mal connu et fait objet d'une polémique entre historiens. Alors que l'Américain Martin Reuss et le Tanzanien Juhani Koponen expliquent que la cour disciplinaire n'a pas pris en compte les pendaisons du Kilimandjaro dans son verdict final et que l'on trouva plus grave le fait que le Commissaire du Reich ait pris des décisions sans consulter ses supérieurs hiérarchiques[2], l'Allemand Heinz Schneppen soutient le contraire. « *Sans compétence pénale, le tribunal utilisa toutes les possibilités que le code disciplinaire lui offrait. Il n'était pas prêt à accepter l'idée qu'il existerait une morale particulière pour les actions des Européens à l'égard des Africains* »[3], affirme-t-il.

Comme on le voit, le débat sur l'équité de la sentence qui frappa Carl Peters n'est pas encore clos. Il faut signaler qu'à l'époque déjà, les amis de Carl Peters, réunis autour de Wilhelm Kardorff (1828-1907), profitèrent de ce débat pour produire des ouvrages dans le but de réhabiliter le champion de la cause coloniale. Carl Peters s'employa par tous les moyens à réfuter les allégations de Rudolf Hofmeister. D'abord, il fit acheter et brûler les numéros de la brochure

[1] Mentionné par Krätschell, Hermann : *op. cit.*, p. 90, note 212. Par ailleurs, Walter Frank qui affirmait détenir de la documentation sur le procès de Munich (Heiber, Helmut : *Walter Frank und sein Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschlands*. Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1966, p. 362) ne laissa que des correspondances de Carl Peters et sa famille. (« *Frank-Papier* » au *Bundesarchiv Koblenz*).

[2] À ce propos, Martin Reuss écrit : « Ironically, too, Peters was found innocent of the specific charge which had first raised such a sensation in the Reichstag, that he had a man and a woman hanged for adultery. The Court made clear that, in its judgment, the worst crime Peters had commited was sending untrue dispatches to his superiors », Reuss, Martin : *op. cit.*, p. 138. Quant à Koponen, il écrit : « Not because of the hangings as such but because he [Peters] was found to have concealed the events and filed groundless dispatches to his superiors », Koponen, Juhani : *Development for exploitation. German colonial policies in Mainland Tanzania, 1884-1914*. Hamburg, Helsinki, 1994, p. 363, note 161.

[3] « Das Gericht, ohne strafrechtliche Kompetenz, nutzte alle Möglichkeiten, die ihm das Disziplinarrecht bot. Es war nicht bereit, für das Handeln von Europäern gegenüber Afrikanern eine besondere Moral zu akzeptieren », Schneppen, Heinz : « Der Fall Carl Peters : Ein Kolonialbeamter vor Gericht », in : *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 49. Jahrgang, Heft 10, Berlin, (2001), p. 883.

Kulturbilder aus Deutsch-Ostafrika[1]. Ensuite, dans ses ouvrages, il chercha à convaincre ses lecteurs de l'absence de fondement des reproches faits à sa personne. « *Der Fall Peters* », « *Ein Zwischenfall in der deutschen Kolonialpolitik* », « *Deutsche Kolonialskandale* », « *Herr Bebel und der Tuckerbrief* » ou encore « *Falsche Berichterstattung im Fall Peters* » sont quelques titres d'articles de Carl Peters sur la question[2]. On sait, en outre, que Carl Peters a entièrement financé la publication d'un livre par Wilhelm Rosenthal, afin de permettre à cet auteur de relater le déroulement de l'affaire des pendaisons au tribunal selon la perspective de l'accusé[3]. Dans cette entreprise de justification, il était soutenu par les membres des diverses structures coloniales comme la « Ligue Coloniale Allemande » (D.K.G. : *Deutsche Kolonialgesellschaft)* ou la ligue pangermanique (A.D.V.)[4].

Suite aux requêtes émanant de tous ces groupes, le chancelier Bernhard von Bülow (1849-1929) proposa le 24 juin 1905 à Guillaume II de gracier Carl Peters. L'empereur se montra alors magnanime et Peters récupéra la même

[1] Mentionné par Giesebrecht, Franz : *Ein deutscher Kolonialheld. Der Fall Peters in psychologischer Beleuchtung*. Zürich, C. Schmidt, 1897, p. 31.

[2] Cf. Peters, Carl : « Der Fall Peters » in : *Gesammelte Schriften I,* pp. 79- 94 ; voir aussi « Ein Zwischenfall in der deutschen Kolonialpolitik » ; « Deutsche Kolonialskandale » ; « Herr Bebel und der Tuckerbrief » ; « Falsche Berichterstattung im Fall Peters », in : Le même : *Zur Weltpolitik (*1912)*,* p. 350-376.

[3] Mentionné par Krätschell, Hermann : Carl Peters 1856-1918. Ein Beitrag zur Publizistik des imperialistischen Nationalismus in Deutschland. Thèse, Berlin-Dahlem, 1956, p. 61. Le livre de Wilhelm Rosenthal est intitulé *Die Urteile der Disziplinargerichte gegen Dr. Carl Peters, Reichskommissar a. D.* München, G. Birk, 1907, 61 pp. Dans la campagne de réhabilitation de Carl Peters, Wilhelm von Kardorff publie également le livre *Bebel oder Peters. Die Amtstätigkeit des kaiserlichen Kommissars Dr. Carl Peters am Kilimandscharo 1891/92*. Berlin, Schwetschke, 1907, 50 pp.

[4] La « Ligue Coloniale Allemande » (D.K.G. : *Deutsche Kolonialgesellschaft*) fut crée en 1887 à Berlin. C'était une fusion entre l'« Association Coloniale Allemande » (D.K.V. : *Deutscher Kolonialverein*) et la « Compagnie pour la Colonisation Allemande » (*Gesellschaft für deutsche Kolonisation*) de Carl Peters. À propos du soutien de la ligue pangermaniste (A .D.V.) à Carl Peters, lire Perras, Arne : *Carl Peters and German Imperialism 1856-1918 : A Political Biography*. Oxford, Clarendon Press, 2004, p. 170-173. Michael Salewski résume bien ce soutien de l'A.D.V. dans le titre de la recension qu'il publie sur la thèse de Perras. (Salewski, Michael : « Pathologischer Ehrgeiz. Carl Peters war eine Galionsfigur des Alldeutschen Verbands », in : *Frankfurter Allgemeine Zeitung* n° 182 du 8 août 2005, p. 6).

année son titre de « Commissaire du Reich » (*Reichskommissar a. D.*)[1]. Malgré l'indignation des sociaux-démocrates face à cette grâce accordée à « *Peters le Bourreau* »[2], ce dernier obtint le 26 mars 1914 une pension mensuelle de 3900 marks. Cette somme fut même portée à 6000 marks à partir d'août 1918[3]. Avec le déclenchement de la Première Guerre mondiale, Peters quitta Londres et s'installa à Berlin. Le 10 septembre 1918, il rendit l'âme à Woltorf, près de Hanovre.

2.3.5. L'image de Carl Peters après les débats au Reichstag

À partir de février 1885, date marquant son obtention d'une lettre de protection, jusqu'à février 1896, date à laquelle il fut élu président de la section Berlin de la D.K.G., Carl Peters a connu la notoriété au sein des associations coloniales et la célébrité dans l'opinion allemande. Il fut successivement représentant officiel du Reich à Londres dans les négociations coloniales sur l'Afrique orientale en 1886, négociateur avec la mission catholique à Munich et à Rome à propos des intérêts allemands en Afrique orientale en 1887, négociateur du droit d'administration des ports de l'Afrique orientale avec le Sultan de Zanzibar en 1887, directeur de la mission allemande de sauvetage d'Emin Pacha en 1889, etc.. Malgré quelques événements que lui-même qualifie de déceptions, notamment sa nomination au poste de « Commissaire du Reich » (plutôt qu'à celui de gouverneur de l'Afrique Orientale Allemande) et son rappel à Berlin après la pendaison de ses serviteurs, le prestige de Carl Peters demeura

[1] Mentionné par Reuss, Martin : « The disgrace and fall of Carl Peters : morality, politics and *Staatsräson* in the time of Wilhelm II. », in : *Central European history* 14. Atlanta, 1981, p. 140.

[2] Cf. le discours d'August Bebel du 1er décembre 1906. « Die Kolonialpolitik ist mit Blut geschrieben », in : *Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstages*, Session II, vol. V, (1905-1906), Berlin, 1906, p. 4069.

[3] Cf. Schneppen, Heinz : « Der Fall Carl Peters : Ein Kolonialbeamter vor Gericht », in : *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 49. Jahrgang, Heft 10, Berlin, (2001), p. 884.

intact. Après ces épisodes, il fut même distingué par le titre pompeux de « Commissaire permanent du Reich » (*Etatsmässiger Reichskommissar*) » en 1894.

Conscient à l'époque du soutien dont il jouissait dans les milieux colonialistes, Carl Peters tenait à entretenir son image dans l'opinion publique. Pendant ses séjours dans les colonies, il insistait auprès de ses amis Friedrich Lange, éditeur du quotidien « *Tägliche Rundschau* » et Otto Arendt de l'hebdomadaire « *Deutsches Wochenblatt* » afin qu'ils continuent à publier ses discours et à rendre compte de ses actes[1]. Mais, au moment où il était au sommet de sa notoriété, survint l'affaire des pendaisons du Kilimandjaro.

Les débats au Reichstag, du 13 au 16 mars 1896, eurent pour conséquence d'altérer gravement l'image de lui-même que Carl Peters s'attachait à faire produire et diffuser dans la presse. À la suite de cet épisode, on assista à un déclin de l'aura dont jouissait le colonialiste dans les milieux favorables à la colonisation. Sa popularité subit une chute brutale, aussi bien au sein des associations coloniales que dans l'opinion publique en général.

Au Parlement, il n'a reçu de soutien ferme ni de ses amis ni, et moins encore, de ses adversaires. Les sociaux-démocrates et les libéraux de gauche (« *Freisinnige Volkspartei* » et « *Freisinnige Vereinigung* ») et le Centre catholique étaient catégoriques pour condamner les pendaisons du Kilimandjaro[2]. Ainsi, Ernst Lieber, un député du Centre demanda ouvertement à l'assistance de condamner les pendaisons du Kilimandjaro au nom de la morale

[1] Voici quelques extraits des lettres de Carl Peters de cette époque :
Le 27 avril 1889, il écrit : « *Ich halte es für nötig, dass Sie in öffentlicher Versammlung in Hannover gegen die Ihnen aus früheren Berichten und Briefen bekannten englischen Intrigen sprechen* »
Le 5 juin 1891, il écrit : « *Bitte, lancieren Sie den anliegenden Artikel in möglichst viele Zeitungen. Aus dem Inhalt sehen Sie, dass ich nicht in Wissmanns Fehler verfalle* ». Pour plus de détails sur ce point cf. Gottberg, Otto von : *op. cit.*, p. 541-542.

[2] Cf. à ce propos, Schwarz, Marie-Theresia : *„Je weniger Afrika, desto besser". Die deutsche Kolonialkritik am Ende des 19. Jahrhunderts. Eine Untersuchung zur kolonialen Haltung von Linksliberalismus und Sozialdemokratie*. Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New-York, Wien, Lang, 1999, p. 127-128 et 293-294.

chrétienne. « *Je suis fermement convaincu que le Dr Peters est ainsi condamné par le monde civilisé* », affirme-t-il[1]. Quant aux nationaux-libéraux et aux conservateurs, ils ne prirent pas le risque d'afficher une position favorable au pionnier de la colonisation allemande en Afrique orientale ; ils préférèrent rester neutres. Le seul à prendre la défense de Carl Peters fut le Comte Hermann Arnim-Muskau (1839-1919) du parti conservateur libre (*Freikonservative Partei*). Après avoir exprimé publiquement la conviction selon laquelle l'Allemagne devait à Carl Peters la récupération de l'île d'Helgoland, Arnim-Muskau se contenta cependant de présenter la version des faits de l'accusé, concernant les pendaisons du Kilimandjaro[2].

Du côté du gouvernement, on n'était plus prêt à protéger le Commissaire du Reich[3]. Paul Kayser, le directeur des affaires coloniales, qui avait déclaré au Reichstag un an plus tôt que les deux victimes des pendaisons avaient été exécutées pour espionnage, fut applaudi unanimement par le Parlement le 14 mars 1896 quand il annonça que le chancelier avait décidé d'ouvrir une troisième enquête disciplinaire contre l'apôtre des colonies[4]. Mis au courant de l'affaire le 2 avril 1896 par une lettre du chancelier Chlodwig de Hohenlohe,

[1] « So ist der Dr. Peters meiner innigsten Überzeugung nach in den Augen der gesitteten Welt gerichtet », *Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstages,* Session IV, vol. II, (1896-1897), Berlin, 1896, p. 1444.

[2] Cf. *Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstages,* Session IV, vol. II (1896-1897), Berlin, 1896, p. 1430-1434.

[3] Martin Reuss a élucidé, dans une étude, les tentatives vaines du directeur des affaires coloniales, le Dr Kayser, d'étouffer et de minimiser l'affaire des pendaisons du Kilimandjaro. Cf. Reuss, Martin : « The disgrace and fall of Carl Peters : morality, politics and *Staatsräson* in the time of Wilhelm II. », in : *Central European history* 14. Atlanta, 1981, p. 128-129. Au Parlement, le Dr Kayser compara, en effet, Carl Peters à Christophe Colomb (1450-1506), Hernán Fernando Cortés (1485-1547) et Franzisco Pizarro (encore appelé François Pizarre ; 1475-1541) et se plaignit du fait que tous les explorateurs allemands fassent l'objet de diffamation à leur retour en Allemagne. Cf. *Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstages*, Session IV, vol. II, (1896-1897), Berlin, 1896, p. 1440.

[4] Discours du 18 mars 1895, cf. *Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstages*, Session IV, vol. III, (1896-1897), Berlin, 1895, p. 1573 ; Discours du 14 mars 1886, cf. *Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstages*, Session IV, vol. II (1896-1897), Berlin, 1886, p. 1447-1448.

l'empereur Guillaume II écrivit une note marginale sur ladite lettre en soulignant que, si les accusations de Bebel étaient fondées, Carl Peters n'était qu'un « misérable » (*Schurke*) et méritait d'être puni. Dans le cas contraire, continuait l'empereur, le chancelier se devait de le défendre. En fin de compte, Guillaume II rendait le Gouvernement responsable des proportions prises par l'affaire :

> *On a l'impression qu'il a fallu attendre les attaques de Bebel pour que le Gouvernement se décide à comprendre et à punir un crime dont il n'ignorait pas l'existence et qu'au contraire, il a essayé d'étouffer l'affaire. On aurait du éviter de donner cette impression. W.*[Wilhelm][1].

Dans la presse, toutes tendances confondues, la condamnation à l'égard de Carl Peters fut totale et unanime. Les journaux traditionnellement favorables aux activités coloniales, comme la *Kölnische Zeitung* et l'*Allgemeine Zeitung* de Munich, se joignirent à la *Freisinnige Zeitung* et au *Vorwärts* des sociaux-démocrates pour approuver le coup d'arrêt porté à Carl Peters et à sa *Weltpolitik*. « *L'inventeur de la politique mondiale et des très coûteux projets de la flotte allemande a manqué d'argument hier* », écrivit le *Vorwärts* le lendemain du débat au Parlement[2]. Quant aux *Freisinnigen*, ils trouvèrent insuffisante la peine que la cour disciplinaire prononça à l'encontre de Carl Peters : « *Celui qui, en Allemagne, fait subir à un animal le même traitement que les militants des valeurs chrétiennes font subir aux populations africaines, celui là serait plus sévèrement puni* », écrivent-ils dans la *Weser-Zeitung*[3]. Même le journal de la

[1] « Es sieht so aus, als ob erst durch Bebels Eingreifen die Regierung ermuntert sei, das Verbrechen zu fassen und zu bestrafen, von dessen Existenz sie gewusst, aber es zu vertuschen gesucht. Dieser Schein hätte vermieden werden müssen. W. ». Lettre de Hohenlohe à Guillaume II, Berlin, le 22 mars 1896. Avec la note marginale de l'empereur, Palerno, le 2 avril 1896. *Bundesarchiv Koblenz*, NL 1067/21. Citée selon Schneppen, Heinz : « Der Fall Carl Peters : Ein Kolonialbeamter vor Gericht », in : *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 49. Jahrgang, Heft 10, Berlin, (2001), p. 877.

[2] *Vorwärts* du 14 mars 1896, cité selon Frank, Walter : « Der geheime Rat Paul Kayser. Teil II », in : *Historische Zeitschrift*, vol. 168. 1943, p. 560.

[3] « Wer in Deutschland ein Tier so misshandelte, wie die Vorkämpfer der christlichen Gesittung die Eingeborenen quälten, würde strenger bestraft werden ». *Weser-Zeitung* du 3 août 1896, p. 2., citée par Schwarz, Marie-Theresia : *„Je weniger Afrika, desto besser". Die deutsche Kolonialkritik am Ende*

Ligue Coloniale Allemande, la *Deutsche Kolonialzeitung,* ne défendit plus le champion de la colonisation, mais s'efforça de sauver l'idéal colonial : « *Si les adversaires des activités coloniales pensent pouvoir enterrer le mouvement colonial à travers la personne du Dr Peters, ils se trompent grandement* », rappelait-il[1].

Ainsi, Carl Peters qui connut des jours de gloire alors que les pangermanistes essayaient d'en faire l'un des leurs et qui fut un modèle pour certains groupes, ce même Carl Peters perdit une grande partie de son aura du fait de l'affaire des pendaisons de ses serviteurs au Kilimandjaro. Dans l'opinion publique, il ne fut plus que « *Peters le Bourreau* » (*Hänge-Peters*).

2.4. Une image ambivalente dans l'opinion allemande

Nous venons de retracer les diverses étapes de l'évolution de l'image de Carl Peters dans l'opinion allemande. Cette première partie a montré qu'il a eu une image ambivalente : il fut d'abord un « héros » puis, par la suite, un « démon ». C'est ici le lieu de procéder à un bilan des éléments qui ont contribué à imprimer une dimension « mythique » au personnage historique de Carl Peters auprès des Allemands.

En premier lieu, il a été non pas le seul acteur, mais un acteur de la colonisation allemande. Il a vécu à une époque où l'industrialisation a été très rapide, a entraîné des conséquences sociales et a engendré au sein de l'élite allemande une bourgeoisie d'entrepreneurs de plus en plus avide de s'intéresser aux marchés d'Outre-mer. Pendant ce temps, le prolétariat augmentait en

des 19. Jahrhunderts. Eine Untersuchung zur kolonialen Haltung von Linksliberalismus und Sozialdemokratie. Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New-York, Wien, Lang, 1999, p. 128, note 510.

[1] « Wenn die Kolonialgegner glauben, mit Dr. Peters auch die ganze Kolonialbewegung totschlagen zu können, so werden sie sich doch gewaltig irren », *Deutsche Kolonialzeitung,* n° 19, du 8 mai 1897, citée par Krätschell, Hermann : *op. cit.*, p. 60.

nombre. Parallèlement s'exprimèrent des réflexions philosophiques, théologiques et politiques dominées par des considérations liées à la prétendue supériorité naturelle de la race blanche. Or, la conquête coloniale procède d'une idée de supériorité raciale, du désir de s'imposer à un peuple dit inférieur. La « pensée colonialiste » de Carl Peters a été beaucoup influencée par le lobby capitaliste britannique et il ne s'en défendait pas. Ces éléments font de Carl Peters un représentant tout à fait caractéristique de son époque. L'historienne américaine, Judith Arthurs Winfield, écrit à juste titre : « *il aurait été surprenant que l'Europe du XIX^e^ siècle ne produise pas des hommes comme Carl Peters et Cecil Rhodes* »[1].

En second lieu, grâce à ses activités coloniales en Afrique orientale, à ses apparitions publiques et à ses écrits aiguisant le patriotisme allemand et incitant à la haine du monde britannique, le personnage de Carl Peters devint une référence inévitable pour les membres de groupes nationalistes. Son prestige au sein de la ligue pangermanique[2] est symbolique également de la notoriété dont il bénéficiait dans les milieux nationalistes. Au lendemain du « Congrès général allemand pour la promotion des intérêts allemands d'Outre-mer » en 1886, les adhésions à l'association coloniale dirigée par Carl Peters furent nombreuses. Alors que la G.D.K. ne comptait qu'un millier de membres en 1885, la « Compagnie allemande d'Afrique orientale Carl Peters et Compagnie » totalisait 3700 personnes en novembre 1886, soit un mois après le congrès, avec 34 sièges répartis dans toutes les grandes villes de l'Allemagne[3]. En raison de

[1] Winfield, Judith Arthurs : *Carl Peters and Cecil Rhodes. A comparative study of imperialist theory and practice*. Thèse, université de Connecticut, 1972, p. 383.

[2] Les publications de la ligue pangermanique ne cachent pas les sentiments anglophobes du pangermanisme. L'article de l'amiral Breusing paru en 1914 dans les *Alldeutsche Blätter*, proclame publiquement la haine que cet organe de propagande pangermanique manifeste contre la Grande-Bretagne. Il titrait : « Par ailleurs, je pense que l'hégémonie mondiale de l'Angleterre reste à être démantelée » (Breusing, Admiral z. D. : « Im übrigen meine ich, dass Englands Weltherrschaft zu zerstören sei!», in : *Alldeutsche Blätter* 24 (1914), p. 333-334).

[3] Mentionné par Krätschell, Hermann : *op. cit.*, p. 27.

cette « célébrité », Alfred Hugenberg (1865-1951) essaya, mais vainement, de convaincre Carl Peters de prendre la direction de « l'Union Générale Allemande » (*Allgemeiner Deutscher Verband) en 1890*[1]. Ensuite, grâce à la représentativité dont il jouissait parmi les groupes « nationalistes », les partis de droite (notamment la « *Deutsche Reichspartei* » et la « *Nationalliberale Partei* ») désignèrent en 1895 Carl Peters comme candidat au Reichstag[2].

Troisièmement enfin, parmi les nombreux acteurs de la colonisation allemande, Carl Peters a eu, en quelque sorte, la chance que des circonstances historiques favorables à sa cause concourent à lui donner une notoriété. Ce n'est pas simplement comme l'écrit Maximilian von Hagen, la création de la G.D.K. qui fit de lui un « héros »[3], mais le renforcement de sa notoriété après la Conférence de Berlin sur le Congo. Lorsqu'au lendemain de cette conférence, Bismarck accepta d'attribuer la lettre de protection aux territoires acquis par Carl Peters, il faisait de ce dernier un personnage d'exception aux yeux de l'opinion publique. Ainsi, la D.K.V., qui jusqu'en 1886 jouait encore le rôle d'association rivale[4], fut obligée de fusionner avec la G.D.K. de Carl Peters en 1887 pour donner naissance à la « *Deutsche Kolonialgesellschaft* ». Cette nouvelle association vit la même année le nombre de ses membres monter

[1] Alfred Hugenberg a même fait parvenir à Carl Peters une soixantaine de signatures de membres de l'« Union Générale Allemande » (*Allgemeiner Deutscher Verband)*, pour le décider à prendre la direction de la ligue. Parmi les signataires de cette invite, on retrouve Hübbe-Schleiden. Voir, à ce propos, Perras, Arne : *Carl Peters and German Imperialism 1856-1918 : A Political Biography*. Oxford, Clarendon Press, 2004, p. 171.

[2] Carl Peters ne fut pas élu. Cf. à ce propos, Peters, Carl : *Lebenserinnerungen (*1918), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 85. La précision sur les partis en question est mentionnée par Wieben, Uwe : « Dr. Carl Peters 1856-1918 », in : Le même : *Persönlichkeiten zwischen Elbe und Schaalsee.* Schwerin, cw-Verlagsgruppe, 2003, p. 86.

[3] Hagen, Maximilian von : « Peters und Pfeil, die Begründer von Deutsch-Ostafrika », in : *Die Grenzboten,* Jg. 73, n° 29, Berlin, 1914. p. 111.

[4] Le « *Deutscher Kolonialverein* » était l'une des rares associations coloniales qui refusèrent de participer au *Allgemeiner deutscher Kongress zur Förderung der überseeischen Interessen Deutschlands,* organisé par Carl Peters du 13 au 16 septembre 1886. Cf. à ce propos, Peters, Carl : *Die Gründung (*1906), in : *Gesammelte Schriften I,* p 209.

jusqu'à 15000 et se dota d'une revue mensuelle, les « *Koloniale Monatsblätter* ».

Mais, comme nous l'apprennent les sémioticiens, la mythification des personnages historiques privilégie des paradigmes opposés[1]. Dans le cas de Carl Peters, le contraste vient des circonstances politiques. Les débats au Parlement, concernant l'affaire des pendaisons, ont fait naître une image contraire à celle qui lui permettait de gagner sans cesse des partisans. Il fut l'objet de violentes attaques de la part des membres du Reichstag, combattu par la quasi-totalité des journaux, éloigné de la politique coloniale par le gouvernement, et l'image de lui qui se grava finalement dans la mémoire fut celle de « *Peters le Bourreau* » (*Hänge Peters*).

Ayant perdu son aura positive auprès de l'opinion allemande, il s'attache à la restaurer par ses ouvrages. Il fait ainsi apparaître une deuxième dimension de sa personne, celle d'homme de lettres, et crée ainsi un « héros littéraire » qui n'a rien à envier au personnage historique en tant que représentant des vertus de son époque. C'est un personnage qui incarne de nouveau les doctrines impérialistes de la fin du XIX^{e} siècle. Le chapitre qui suit se propose de rendre compte de la tentative de transformation de l'histoire en mythe entreprise par Carl Peters lui-même.

[1] À l'exemple de la mythification de Bismarck, Rolf Parr montre que la naissance du mythe peut être expliquée par des paradigmes opposés. Il éclaire le sens du contraste entre les deux pôles générateurs d'un mythe par le vers de Goethe « Moi, deux âmes, hélas, habitent dans mon sein » (Parr, Rolf : *„Zwei Seelen wohnen, ach! in meiner Brust". Strukturen und Funktionen der Mythisierung Bismarcks 1860-1918*. München, Fink, 1992, 247 pp. ; la traduction du texte de Goethe est de Malaplate, Jean : *Goethe : Faust I*. Paris, Flammarion, 1984, p. 58). Dans le même ordre d'idees, Colette Astier remarquait que l'une des lois qui régissent les articulations privilégiées de la mythologie est le contraste. Elle évoque la gloire et les amours de Napoléon, la fragilité, la force et la pugnacité de Jeanne d'Arc etc. (Astier, Colette : « Interférences et coïncidences des narrations littéraire et mythologique », in : Brunel, Pierre (dir.) : *Dictionnaire des mythes littéraires*. Monaco, Rocher, 1988, p. 1058).

3. CARL PETERS MIS EN SCÈNE PAR LUI-MÊME

Du moment de son entrée dans la politique coloniale allemande jusqu'à sa mort, Carl Peters a essayé, à travers ses écrits, de rester présent dans l'opinion publique allemande. Dans sa thèse consacrée particulièrement aux articles de Carl Peters, Hermann Krätschell montre qu'ils ont été lus par un grand nombre de personnes intéressées par la colonisation. Il estime que les 7000 lecteurs de la revue *Kolonialpolitische Korrespondenz* peuvent être considérés comme des adeptes de Carl Peters[1]. Aux lecteurs de cette revue, il faut ajouter ceux du journal *Gegenwart* et ceux des ouvrages de Carl Peters. À titre d'illustration, on peut noter que son livre *Au secours d'Emin Pacha*, publié en 1891 aux éditions Oldenbourg de Munich, a été vendu la même année à des dizaines de milliers d'exemplaires, traduit en neuf langues (une traduction anglaise la même année, une traduction française en 1895) et a connu une édition populaire en 1907 et une nouvelle édition en 1909[2].

On peut distinguer deux niveaux de textes dans l'œuvre de Carl Peters. Dans un premier temps, il y a les textes publiés pendant qu'il avait encore des activités coloniales. Il s'agit majoritairement d'articles et de récits de voyages écrits entre 1884 et 1897. Dans un deuxième temps, on a affaire à ses mémoires. Comme on le verra dans ce chapitre, ces textes présentent un nouveau Carl Peters, différent du personnage historique étudié plus haut. Nous essayerons de séparer clairement, d'une part, les textes publiés entre 1884 et 1897, année de son exclusion des activités coloniales et, d'autre part, les textes publiés après cette date. Notre ambition est de voir si le discours qu'il produit sur ses propres

[1] « Die Analyse der Leserschaft der *Kolonialpolitischen Korrespondenz* ergibt das gleiche Bild wie die der Anhängerschaft Peters´allgemein », Krätschell, Hermann : *Carl Peters 1856-1918. Ein Beitrag zur Publizistik des imperialistischen Nationalismus in Deutschland*. Thèse, Berlin-Dahlem, 1956, p. 84.

[2] Mentionné par Wieben, Uwe : *Carl Peters. Das Leben eines deutschen Kolonialisten*. Rostock, Neuer Hochschulschriftenverlag, 2000, p. 45.

activités est resté le même dans les textes qu'il a écrits pendant ses activités et dans les ouvrages publiés après son éviction des activités coloniales.

3.1. Les premiers écrits de Carl Peters : une caisse de résonance de l'idéologie colonialiste

Dans cette partie du travail, nous analysons les textes que Carl Peters publia pendant qu'il avait encore des responsabilités dans le domaine colonial. Notre objectif est de rendre compte de l'image que ses lecteurs de cette époque pouvaient avoir de lui. Entre son expédition Usagara (1884) et son exclusion des activités coloniales en 1897, Carl Peters a publié en majorité des articles dans deux organes : l'hebdomadaire *Gegenwart,* fondé en 1872 par Paul Lindau[1], et la revue *Kolonialpolitische Korrespondenz*, un organe de propagande colonialiste que Carl Peters lui-même créa le 16 mai 1885[2]. Certains de ces articles ont été repris dans ses ouvrages *Deutsch-national* (1887), *Zur Weltpolitik* (1912) et *Zum Weltkrieg* (1917) et d'autres le seront plus tard à titre posthume dans les premier et troisième volumes de ses œuvres complètes *Gesammelte Schriften*, éditées par Walter Frank[3].

En dehors de ces articles, Carl Peters publia également, en mars 1885, le récit de son expédition Usagara en plusieurs parties dans la *Tägliche Rundschau*,

[1] *Gegenwart. Wochenschrift für Literatur, Kunst und öffentliches Leben.* Mentionné par Krätschell, Hermann : *Carl Peters 1856-1918. Ein Beitrag zur Publizistik des imperialistischen Nationalismus in Deutschland*. Thèse, Berlin-Dahlem, 1956, p. 79, note 16.

[2] Voir *ibid.*, p. 84, note 80.

[3] Peters, Carl : *Deutsch-national. Kolonialpolitische Aufsätze*. Berlin, Walther u. Apolant, 1887, 186 pp. ; le même : *Zur Weltpolitik*. Berlin, Siegismund, 1912, 383 pp. ; le même : *Zum Weltkrieg*. Hamburg, Rüsch, 1917, 246 pp. ; le même : *Gesammelte Schriften*. Éd. par Walter Frank. Berlin, München, Beck, 1er vol., 1943, 516 pp. et 3e vol., 1944, 530 pp.

« *un quotidien berlinois propageant des idées chauvinistes et antisémites* »[1] et dirigé par Friedrich Lange. Dans ce journal, le récit portait le titre de « *Chronique de l'expédition dirigée par la Compagnie pour la colonisation allemande en Afrique orientale* »[2]. La même année, Carl Peters publia ce même compte rendu de mission sous forme de récit de voyage *Die Usagara-Expedition* (1885). Ensuite, au retour de son expédition Emin Pacha, il publia aussi le livre *Au secours d'Emin Pacha* (1891). Enfin, à la demande de la division coloniale du Ministère des Affaires étrangères, il publia en 1895 le livre intitulé *Das Deutsch-Ostafrikanische Schutzgebiet. Im amtlichen Auftrage*[3].

Dans ses ouvrages et articles de cette époque, Carl Peters développe de manière paradigmatique les thèmes classiques du colonialisme allemand : l'expansion coloniale comme garantie contre les troubles sociaux, le besoin de la main-d'œuvre, la question de l'émigration, la lutte entre les nations pour la survie, l'inégalité des races, etc. Ce faisant, ne se présente-t-il pas à l'opinion publique comme un représentant typique de l'idéologie colonialiste[4] ? Nous examinerons ces thèmes dans les points suivants.

[1] « […], einer chauvinistischen antisemitischen Berliner Tageszeitung ». Expression de Wehler, Hans-Ulrich : *Bismarck und der Imperialismus*. 4e éd. München, dtv, 1976, p. 337.

[2] « Bericht über die Expedition der Gesellschaft für Deutsche Kolonisation nach Ostafrika ». Titre mentionné par Walter Frank : « Nachbericht », in : *Gesammelte Schriften I*, p. 488

[3] Peters, Carl : *Das Deutsch-Ostafrikanische Schutzgebiet. Im amtlichen Auftrage*. München / Leipzig, R. Oldenbourg, 1895, IX, 467 pp.

[4] Communément, on désigne par « idéologie colonialiste » ou, dans l'expression marxiste, « philosophie du conquérant », la masse de doctrines présentées par le colonisateur ou ses contemporains pour justifier et légitimer l'expansion coloniale. À ce propos, lire, Bruhat, Jean : « Colonialisme et anticolonialisme », in : *Encyclopaedia Universalis*, corpus 5, Paris, 1968, p. 94. À propos de la connotation marxiste, lire le livre de Büttner, Kurt et Loth, Heinrich (éds.) : *Philosophie der Eroberer und koloniale Wirklichkeit. Ostafrika 1884-191.* Berlin, Akademie Verlag, 1981, XXIII, 480 pp.

3.1.1. Paupérisation de l'Afrique

L'affirmation ouverte de sa volonté de piller les richesses des colonies est la caractéristique principale du colonialisme de Carl Peters. Pour justifier la colonisation, l'exploitation maximale des richesses dans les colonies est, pour lui, plus importante que tous les prétextes liés à l'idée d'exportation de la culture allemande, de mission civilisatrice, etc. Quand il parle de colonies, il voit uniquement les avantages matériels qu'elles peuvent procurer à la nation colonisatrice. Il affirme que le plus important, dans l'entreprise coloniale, reste l'acquisition des profits matériels pour le compte de l'Allemagne. C'est dans ce sens qu'il écrit en 1891 dans la revue *Das Magazin für Literatur* ce qui suit : « *Il ne faut jamais oublier que toute l'administration coloniale n'est là que pour offrir des fondements aux entreprises économiques (...). L'administration des colonies ne doit être ni plus ni moins qu'un instrument facilitant l'installation des entreprises lucratives pour le compte de la mère patrie*[1] ».

Ensuite, la pensée coloniale de Carl Peters est caractérisée par sa recherche effrénée et ouverte de l'enrichissement de la race la plus puissante aux dépens des races les plus faibles et l'exploitation des richesses des territoires colonisés. Dans son article « Die Besiedlung unserer Kolonien » (1898), il avoue ainsi sa volonté d'œuvrer à la paupérisation de l'Afrique :

> *Je ne me suis pas rendu en Afrique pour rendre heureuses les populations indigènes. Je n'avais aucune motivation ni interne ni externe me poussant à*

[1] « Man darf niemals vergessen, dass die ganze Verwaltung von Kolonien nur dazu da ist, um eben die Grundlagen für wirtschaftliche Unternehmungen zu bieten (..). Die Verwaltung der Kolonie soll nichts sein als ein Apparat, um es möglich zu machen, gewinnbringende Unternehmungen fürs Mutterland durchzuführen », Peters, Carl : « Kolonialpolitik », in : *Das Magazin für Literatur* du 24 janvier 1891. Texte cité par Müller, Fritz Ferdinand : *Kolonien unter der Peitsche : eine Dokumentation*. Berlin, Rütten & Loening, 1962, p. 29.

> *cela. De la même manière, je n'attends pas d'un Africain qu'il vienne en Europe pour nous rendre heureux. Au contraire, j'ai fait de la politique coloniale pour être utile à mes compatriotes et servir la puissance du Reich*[1].

Enfin, pour une parfaite exploitation des territoires protégés, la démarche de Carl Peters se laisse résumer par la formule « investir afin de mieux piller »[2]. Convaincu du fait qu'à l'état naturel, les territoires d'Afrique ne seraient pas profitables à la puissance colonisatrice, il affirme que l'Allemagne doit manifester une réelle volonté d'y investir : « [...] *chaque individu qui prend au sérieux l'entreprise coloniale doit souhaiter que l'Allemagne développe ses possessions d'Outre-mer, afin qu'elles soient bénéfiques à notre peuple* »[3], écrit-il. Comme on le voit ici, l'investissement doit permettre une exploitation maximale des colonies. Dans sa volonté de piller les richesses des territoires colonisés, Carl Peters ne s'arrête pas en si bon chemin. S'il est d'accord que le Reich développe ces colonies, il précise en même temps que l'exploitation ne devrait pas être faite par une administration étatique, mais plutôt par des sociétés privées comme la sienne.

À son avis, l'exploitation des ressources devrait demeurer l'affaire des personnes privées. Cette possibilité, explique-t-il, épargnerait à l'Allemagne de devoir résoudre les éventuels problèmes sociaux dans les colonies. Le Reich

[1] « Ich bin nicht nach Afrika gegangen, um die Eingeborenen glücklich zu machen. Dazu hatte ich keinerlei innere oder äußere Veranlassung – Ebenso wenig, wie ich gefunden habe, dass die Afrikaner ein besonderes Bedürfnis empfinden, nach Europa zu gehen, um uns glücklich zu machen. Sondern ich habe Kolonialpolitik getrieben, um meinen eigenen Landsleuten und der Macht des deutschen Reiches zu dienen », Peters, Carl : « Die Besiedlung unserer Kolonien » (1898), in : *Gesammelte Schriften I.* p. 393.

[2] Belle formulation d'une thèse volumineuse publiée par l'historien Tanzanien sur la politique coloniale allemande en Afrique orientale : Koponen, Juhani : *Development for exploitation. German colonial policies in Mainland Tanzania, 1884-1914*. Hamburg, Helsinki, 1994, 740 pp.

[3] « Sondern jedermann, der es ehrlich mit der kolonialen Sache meint, muss wünschen, dass Deutschland seine überseeischen Besitzungen so entwickelt, dass sie zum realen Nutzen für unser Volk werden », Peters, Carl : « Deutsche Kolonialbewegung » (1902), in : Le même : *Zur Weltpolitik*, (1912), p. 113.

n'aurait plus de charges coloniales, alors que la vie économique et les relations commerciales entre colonies et mère patrie seraient un grand atout pour l'industrie allemande. Il souhaite que les acteurs de la colonisation gèrent les colonies dans une totale autonomie vis-à-vis du Reich. À Eugen Richter (1838-1906), le président du Parti de gauche *Freisinnige Volkspartei*, qui affirmait que Carl Peters cherchait, par cette proposition, à faire régner la terreur en Afrique orientale, ce dernier répond :

> *Monsieur Richter semble penser que l'administration autonome des colonies devrait être caractérisée par une souplesse particulière envers les tribus autochtones. Si ma supposition est juste, je vais devoir recommander à Richter de garder à l'esprit la manière dont les Carthaginois ont traité les Libyens et la façon dont les Indiens sont traités en Amérique du Nord dans les établissements anglais. La constitution de la nation colonisée n'a rien à voir avec le traitement des peuples soumis. Que ce soit du despotisme, de l'aristocratie ou de la démocratie, cela ne change rien*[1].

Ce raisonnement illustre la volonté de Carl Peters de piller les ressources des colonies sans tenir compte des directives de l'administration coloniale officielle. Tout en demandant aux dirigeants allemands de ne pas perdre de vue l'installation d'infrastructures routières, ferroviaires et sociales dans les colonies, il revendique pour les personnes privées allemandes le droit de gérer ces même colonies sans recevoir des instructions de Berlin. À ses yeux, c'est à cette seule condition que l'émigration aurait un sens et serait rentable pour son pays. Il raisonne de la manière suivante :

[1] « Herr Richter scheint zu glauben, dass Kolonien mit Selbstverwaltung sich durch besondere Weichherzigkeit gegen die eingeborenen Stämme auszeichnen. Wenn ich mit dieser Vermutung recht habe, so empfehle ich ihm, einmal nachzusehen, wie die Karthager mit den Libyphönikern in Nordafrika verfuhren, oder wie man in den freien englischen Niederlassungen in Nordamerika mit den Indianern umsprang. Die Verfassung der eroberten Nation hat mit der Behandlung der unterworfenen Völker in der Regel nichts zu tun; ob Despotismus, Aristokratie oder Demokratie : Das bleibt sich gleich », Peters, Carl : „Die Besiedlung unserer Kolonien" (1898), in : *Gesammelte Schriften I*. p. 393.

> *La condition sine qua non pour installer une colonie de peuplement demeure à mon sens, aujourd'hui plus que par le passé, la construction d'un chemin de fer. C'est de cette seule manière qu'on peut relier le territoire choisi à un port de la côte et au trafic mondial. On offre ainsi à l'émigré non seulement la possibilité de se déplacer d'une manière confortable et sans grand risque, mais également les conditions d'un bon rendement de son travail. Avec le chemin de fer, il peut recevoir ses outils de travail et ses machines et en même temps transporter ses produits sur le marché mondial*[1].

Comme on le voit ici, Carl Peters ne perd pas de vue l'installation d'infrastructures ferroviaires, lesquels devraient, selon lui, permettre une exploitation maximale des richesses des colonies. C'est dans la même logique qu'il somme le Ministère des Affaires étrangères de l'Allemagne de réaliser les conditions ci-après :

> *1. le principe de la liberté d'entreprise dans nos colonies ;*
> *2. l'autonomie d'administration des colonies selon le modèle anglais ;*
> *3. la libéralisation de l'attribution des concessions à tous ceux qui peuvent apporter une vie économique viable à nos colonies ;*
> *4. d'une manière générale, l'affirmation du principe selon lequel l'activité coloniale reste une affaire qui concerne les peuples ;*
> *5. l'exploitation sous la forme humaine et légale de la grande main-d'œuvre qui nous est offerte en Afrique, etc.*[2].

Ainsi, Carl Peters se place en dehors des discussions des colonisateurs sur la mission civilisatrice ou la christianisation et affirme purement et simplement

[1] « Die conditio sine qua non jeder Besiedlung ist für mich heute noch mehr als früher der Bau einer Eisenbahn, die die dafür ins Auge gefasste Landschaft mit einem Küstenhafen und dem Weltverkehr verbindet. Nicht nur, weil sie das Mittel bietet, den Ansiedler bequem und ohne Lebensgefahr an Ort und Stelle zu bringen, sondern auch, weil sie die unumgängliche Voraussetzung für einen lohnenden Ertrag seiner Arbeit bildet. Mit der Eisenbahn kann er seine Gerätschaften und Maschinen herausbekommen und wiederum seine Erzeugnisse auf den Weltmarkt bringen », Peters, Carl : « Die Besiedlung unserer Kolonien » (1898), in : *Gesammelte Schriften I.* p. 396.

[2] « 1. Das Prinzip der offenen Tür in unseren Kolonien. 2. Selbstverwaltung nach Analogie von England. 3. Liberalität in der Erteilung von Konzessionen alle, welche geeignet erscheinen, wirtschaftliches Leben in die Kolonie zu bringen. 4. Überhaupt Betätigung der Tatsache, dass Kolonialgründungen im wesentlichen ein Geschäft für die Völker sind. 5. Ausnutzung in humaner und gesetzlicher Form, der großen Arbeitskraft, welche uns in Afrika gegeben ist, usw. », Peters, Carl : « Deutsche Kolonialbewegung » (1902), in : Le même : *Zur Weltpolitik*, (1912), p. 115.

que coloniser est synonyme d'exploiter. « *Si nous n'apprenons pas, en tenant compte des propositions que je fais ici, à exploiter nos colonies actuelles d'une manière raisonnable et professionnelle, nous n'aurons plus jamais de perspectives de mener une politique mondiale* »[1], affirme-t-il. Cette volonté de paupérisation systématique des colonies qui anime Carl Peters, Charles-André Julien la commente ainsi : « *Le conquistador hanovrien a la franchise d'avouer que, sous la fiction du droit, ce sont les intérêts des hommes blancs qui s'imposent* »[2].

3.1.2. L'exportation de la question sociale

Nous avons vu que le thème d'exportation de la question sociale dans les colonies a trouvé des adeptes en Allemagne et que l'un des plus ardents défenseurs de cette théorie fut Friedrich Fabri[3]. Ce thème est repris également par Carl Peters dans ses nombreux articles. Sa pensée sur ce point offre trois spécificités. En premier lieu, il ne conçoit pas la conquête coloniale comme une forme d'impérialisme au sens marxiste du terme, c'est-à-dire la domination d'un peuple par un autre peuple, mais comme une possibilité pour l'Allemagne de trouver sa « place au soleil » et de résoudre, entre autres aussi, les problèmes sociaux qui se posent à elle. Cette course aux territoires d'Outre-mer qui a pour

[1] « Aber das will ich zum Schluss aussprechen, dass, wenn wir es nicht lernen, im Sinne der hier aufgeführten Vorschläge unsere gegenwärtigen Kolonien in nüchterner und geschäftlicher Weise auszubeuten, wir keine Aussicht haben, jemals wirkliche „Weltpolitik" zu betreiben », Peters, Carl : « Wirtschaftliche Kolonialpolitik » (1906), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 438.

[2] Julien, Charles-André : « Coloniaux et colonisation », in : Le même (éd.) : *Les techniciens de la colonisation (XIX^e^-XX^e^ siècles).* Paris, Presses Universitaires de France, 1947, p. 4.

[3] Voir *supra* : Peters et le mouvement colonial allemand. À propos de la position de Fabri, lire Bade, Klaus J. : *Friedrich Fabri und der Imperialismus in der Bismarckzeit. Revolution, Depression, Expansion*. Freiburg, Atlantis, 1975, pp. 80-84.

ambition de résoudre les problèmes sociaux de la Métropole est désignée par Hans-Ulrich Wehler sous le vocable d'« *impérialisme social* »[1]. Les réflexions de Carl Peters s'inscrivent bien dans cette forme d'impérialisme. Dans sa pensée, la colonisation allemande ne devrait pas être une tentative de dominer le monde, mais une solution offerte aux dirigeants pour sortir le Reich de la crise sociale :

> *Il est inutile de rappeler ici que l'Allemagne ne cherche pas la domination du monde. Nous nous contentons de « Notre place au soleil ». Nous y avons droit et, fait plus important encore, nous disposons de la puissance nécessaire pour la conquérir. De plus, la politique mondiale ne peut pas signifier que nous plongions nos mains dans tous les dossiers du monde.* [...] *Pour nous, la politique mondiale est fondée sur bien d'autres points de vue. L'Allemagne doit pratiquer la politique mondiale parce que notre budget national est entièrement tributaire de l'économie mondiale et parce que des millions – il s'agit certainement de plus de quinze millions – de citoyens allemands gagnent aujourd'hui leur pain quotidien de nos rapports avec les pays d'Outre-mer*[2].

En second lieu, les colonies ne constituent pas pour Carl Peters le lieu où doivent s'exporter les difficultés sociales, mais une voie par laquelle les Allemands pourraient résoudre leurs problèmes. Contrairement à Friedrich Fabri qui souhaitait, par exemple, la création de colonies de malfaiteurs pour y

[1] En prenant exemple sur la stratégie coloniale de Bismarck, Hans-Ulrich Wehler qualifie d'impérialisme social, « une stratégie pour les élites dirigeantes d'orienter la dynamique économique et les luttes d'émancipation sociale et politique vers l'expansion externe ou bien de compenser dans une moindre mesure la montée des prestiges nationalistes », Wehler, Hans-Ulrich : « Sozialimperialismus », in : Le même : *Imperialismus*. 3e éd. Köln, Kiepenheuer, 1976, p. 86.

[2] « Dass Deutschland nicht die Herrschaft über die Erde anstrebt, braucht nicht bemerkt zu werden. Wir sind zufrieden mit „unserem Platz an der Sonne". Zu diesem sind wir berechtigt, und, was wichtiger ist, wir haben die Macht, ihn zu erringen. Es kann ferner Weltpolitik nicht bedeuten, dass wir notwendigerweise in allen Welthändeln unsere Finger haben müssten.[...] Weltpolitik für uns beruht auf ganz anderen Gesichtspunkten. Deutschland muss Weltpolitik treiben, weil wir für unseren ganzen Volkshaushalt heute angewiesen sind auf Weltwirtschaft, weil Millionen – es sind sicherlich mehr als 15 Millionen – Deutscher Staatsbürger heute ihr tägliches Brot finden aus unseren Beziehungen mit den Ländern über See », Peters, Carl : « Deutsche Weltpolitik » (1906), Peters, Carl : *Zur Weltpolitik*, (1912), p. 161.

déporter certains condamnés[1], Carl Peters propose qu'on donne plutôt aux bourgeois entrepreneurs et commerçants, lesquels manquent d'espace (*Ellbogenraum*[2]) à cause de la surpopulation, la possibilité d'étendre leurs activités en Afrique. Dans ce sens, deux arguments ont retenu son attention :

D'une part, il estime que les activités des entrepreneurs privés en Afrique contribuent à désamorcer la potentielle bombe destructrice de la paix sociale que constitue la condition du prolétariat. Il raisonne comme suit :

> *Il faudrait soit produire des vivres pour chaque enfant prolétaire qui naît, c'est-à-dire une quantité donnée de céréales et de viande, soit fabriquer et vendre un nombre donné d'articles industriels. Pour ce faire, on devrait soit augmenter le marché interne, soit acquérir de nouveaux débouchés à l'étranger. Cette dernière possibilité exige forcément du Reich une politique mondiale systématique, car dans la course à ces débouchés, il entre automatiquement en concurrence déloyale avec toutes les autres nations industrielles du monde.*
> *On voit ainsi que la solution à toute la question sociale se trouve dans la colonisation. L'approvisionnement en vivres pour les masses dépendra dorénavant aussi du mouvement de la politique internationale. Arrêter le flux de nos exportations seulement pour un mois reviendrait à fermer les portes de beaucoup de nos entreprises industrielles. Ainsi, des milliers, des dizaines de milliers, des centaines de milliers de nos ouvriers seraient sans pain, et cela entraînerait du coup des crises économiques et par la suite des agitations révolutionnaires. C'est justement pour cela que chaque foyer allemand est, à un certain niveau, dépendant des facteurs internationaux. La politique allemande, si elle veut remplir ses devoirs les plus élémentaires, devrait alors placer l'internationalisation* [colonisation] *à l'avant plan de ses projets*[3].

D'autre part, Carl Peters propose qu'on donne la possibilité aux entrepreneurs allemands de spéculer sur les terres, afin de résoudre le problème du manque d'espace. Par « *spéculation sur les terres* »[4], il entend qu'il faut vendre des parcelles de terres d'Outre-mer aux citoyens allemands. Dans son article « Wirtschaftliche Kolonialpolitik » (1906), il explique que les personnes

[1] Cf. Bade, Klaus J. : *Friedrich Fabri und der Imperialismus in der Bismarckzeit*. *Revolution, Depression, Expansion*. Freiburg, Atlantis, 1975, p. 91-92.

[2] Peters, Carl : *Das Deutsch-Ostafrikanische Schutzgebiet. Im amtlichen Auftrage*. München / Leipzig, R. Oldenbourg, 1895, p. 2.

[3] Peters, Carl : « Deutsche Weltpolitik », in : Le même : *Zur Weltpolitik*, (1912), p. 9.

[4] « Bodenspekulationen, und zwar Bodenspekulationen ganzer Völker », Peters, Carl : « Wirtschaftliche Kolonialpolitik » (1906), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 432.

privées ont déjà recours à cette méthode en Allemagne ; elles acquièrent des parcelles à vil prix et les revendent à leurs concitoyens beaucoup plus cher[1]. Comme ces personnes, le Reich devrait poursuivre la spéculation foncière dans les territoires protégés. « *Si nous appliquons ce principe à la politique coloniale, nous comprenons que l'Etat doit évidemment acquérir en premier lieu les territoires correspondants. Cela peut se faire soit par achat, soit par une simple annexion. Cette dernière possibilité demeure naturellement la moins coûteuse* »[2], affirme-t-il.

Mais, la pensée de Carl Peters ne s'arrête pas seulement à cette spéculation sur les terres. Dans sa logique, cette alternative n'est que le début d'une série de mesures de paupérisation dont la finalité est de déposséder les Africains de leurs propriétés. Il soutient :

> *À côté de l'annexion politique qui protège un territoire des colonies contre la concurrence des autres États, la confiscation du sol et de la terre doit être poursuivie. C'est à travers cette dernière mesure que les indigènes seront dépouillés de leurs propriétés et que l'Etat colonisateur pourra devenir le seul propriétaire des territoires*[3].

[1] *Ibid.,* p. 433. Un article de l'historien Kurt Büttner montre comment Carl Peters a essayé de mettre en pratique cette méthode. En 1885, il aurait vendu à des personnes privées à Berlin des parcelles de terres acquises par ses « traités » en Afrique orientale. Cf. à ce propos, Büttner, Kurt : « Restaurierungsversuche eines `Kolonialhelden´. Bemerkungen zur Einschätzung Carl Peters », in : *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität Leipzig. 9. Jahrgang.* 1959/1960, p. 391.

[2] « Wenn wir diesen Grundsatz auf Kolonialpolitik anwenden, so finden wir, dass der Staat zunächst natürlich die entsprechenden Ländereien sich zu besorgen hat. Dies kann durch Kauf oder einfache Besitzergreifung geschehen. Das letztere ist natürlich das billigere Verfahren », Peters, Carl : « Wirtschaftliche Kolonialpolitik » (1906), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 432.

[3] « Neben der politischen Besitzergreifung, die ein Kolonialgebiet gegen den Wettbewerb anderer Staaten sichert, muss die Beschlagnahme von Grund und Boden erfolgen, durch welche die Eingeborenen enteignet werden und der besitzergreifende Staat der alleinige Eigentümer wird », Peters, Carl : « Wirtschaftliche Kolonialpolitik » (1906), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 433.

Dans sa pensée, cette confiscation des terres serait une solution aux problèmes sociaux du Reich, en ce sens qu'elle permettrait de limiter la grogne des prolétaires :

> *Le nombre de prolétaires allemands, en particulier, augmente chaque année de près d'un million de têtes. Il faudrait trouver de l'espace pour eux soit dans la patrie, soit dans l'Outre-mer. Cela suppose des vivres et des habits. À Rome comme en Grande-Bretagne, la politique coloniale commença avec cette assistance aux masses*[1].

Par rapport à l'exportation de la question sociale, la troisième caractéristique de la pensée de Carl Peters est son raisonnement qui consiste à focaliser le débat sur la résolution des problèmes sociaux de l'Allemagne sur la nécessité pour le Reich de posséder une flotte. « *Si j'étais Français, je serais contre l'expansion d'Outre-mer* », affirme-t-il dans son article intitulé « Puissance navale et politique coloniale » (1897)[2], pour souligner que, du fait de sa surpopulation, l'Allemagne ne pouvait pas se soustraire aux activités coloniales. Affirmant que le destin de l'Allemagne est ainsi solidement lié à sa capacité à mener des activités coloniales, il explique que la flotte militaire peut protéger non seulement les Allemands vivant en Europe contre la domination étrangère, mais également les émigrés dans les colonies. Ainsi, garantir la paix sociale en Allemagne, c'est faire d'elle une puissance maritime redoutable dans la compétition qui l'oppose aux nations européennes. « *Maintenant, il est clair que toute politique coloniale doit s'accompagner d'une puissance maritime*

[1] « Das deutsche Proletariat insbesondere vermehrt sich alljährlich um gegen eine Million Köpfe. Für diese gilt es, Ellbogenraum in der Heimat oder Übersee zu finden : Nahrung und Kleidung. In Rom wie in Großbritannien ging die Kolonialpolitik von dieser Fürsorge für die Massen aus », Peters, Carl : « Sozialismus und Kolonialpolitik » (1907), in : Le même : *Zur Weltpolitik*, (1912), p. 125.

[2] « Als Franzose würde ich also ein Gegner überseeischer Expansion sein », Peters, Carl : « Seemacht und Kolonialpolitik » (1897), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 391.

correspondante »[1], conclut-il. Garantir la paix sociale dans les colonies, c'est aussi protéger les Allemands qui y vivent ; ce qui ne serait pas possible sans une puissance maritime respectable. Pour lui, c'est même la raison primordiale de la construction d'une flotte. Il examine la question de la manière suivante :

> *L'accroissement de la flotte maritime est également justifié par l'influence sur mer que l'Allemagne veut avoir en temps de paix. Ici aussi, le calcul froid doit être décisif. Depuis un an et demi, je me suis engagé pour l'augmentation du nombre de nos croiseurs, en supposant que le Reich voudrait bien mener une grande et sérieuse politique coloniale, notamment à l'image de ce que l'on nomme ici* [l'article est écrit à Londres] *le mouvement « Greater Britain ». C'est-à-dire une politique qui prendra en compte la création, dans les territoires d'Outre-mer, d'espaces linguistiques et de souveraineté allemande et qui correspondra aux exigences de l'accroissement de notre population. Si cela n'est pas pris en compte, l'une des raisons principales de l'augmentation de notre flotte de croiseurs disparaît*[2].

Somme toute, Carl Peters a recouru à l'argument d'exportation de la question sociale dans les colonies pour construire sa propre pensée colonialiste. À son avis, pour résoudre les problèmes sociaux du Reich, il faudrait, d'abord, donner à la bourgeoisie la possibilité d'entreprendre des activités coloniales en Afrique, ensuite, confisquer au profit de cette dernière les terres africaines et, enfin, lui assurer une protection par l'acquisition d'une puissance maritime.

[1] « Nun ist es klar, dass eine überseeische Politik nur mit einer entsprechenden Seemacht zu betreiben ist », *ibid.*, p. 391.

[2] « Eine andere Seite der Flottenvermehrung bezieht sich auf den Einfluss, den Deutschland in Friedenszeit über See ausüben will. Auch hier muss die kühle Berechnung entscheiden. Ich bin vor anderthalb Jahren für eine Vermehrung unserer Kreuzer eingetreten in der Annahme, dass das Reich im Ernst eine große überseeische Politik treiben wolle, etwa in der Richtung, wie hier die „Greater Britain"-Bewegung verstanden wird. Das heißt: eine Politik, die die Schaffung deutscher Sprach-und Herrschaftsgebiete in überseeischen Ländern ins Auge fasst, wie sie den Voraussetzungen unserer Bevölkerungszunahme entsprechen würde. Wenn das nicht geplant wird, dann fällt damit ein Hauptgrund für die Vermehrung unserer Kreuzerflotte fort », Peters, Carl : « Die Flottenfrage », in : Le même : *Zum Weltkrieg*. Hamburg, Rüsch, 1917, p. 28.

3.1.3. L'exploitation de la main-d'œuvre africaine

La main-d'œuvre africaine a été également présentée par des pionniers du colonialisme allemand, comme Hübbe-Schleiden[1], comme une raison suffisante pour l'Allemagne d'entreprendre la conquête coloniale. Ce thème est développé aussi dans l'œuvre de Carl Peters. La main-d'œuvre africaine constitue, pour lui, une richesse de premier ordre. En 1901, il écrivait dans un article intitulé « Die afrikanische Arbeiterfrage » :

> *J'ai souvent protesté contre le fait que le continent noir, qui est naturellement mieux pourvu de muscles que toutes les autres parties du monde, ait recours aux travailleurs d'autres horizons. Le Nègre est créé par Dieu pour les gros travaux et il accomplit la plus grande partie des tâches physiques dans l'Antiquité et dans le Moyen Âge arabe. Ceci se passa à l'époque sous la pression de l'esclavage*[2].

À la fin de sa vie, alors qu'il avait reconnu la fausseté de certains de ses premiers arguments, comme la thématique de l'émigration[3], Carl Peters revint encore sur l'idée d'une intarissable richesse de l'Afrique en main-d'œuvre et écrivit :

---

[1] Wilhelm Hübbe-Schleiden fut l'un des acteurs de la colonisation qui apportèrent l'argument de la main-d'œuvre dans le débat colonial. Pour ce Hambourgeois, la colonisation se transformerait en une affaire rentable à la seule condition d'exploiter au maximum la main-d'œuvre africaine. Lire, à ce propos, son livre *Deutsche Colonisation. Eine Replik auf das Referat des Herrn Dr. Friedrich Kapp über Colonisation und Auswanderung.* Hamburg, Friedrichsen, 1881. À ce propos, voir aussi, Bade, Klaus J. : *Friedrich Fabri und der Imperialismus in der Bismarckzeit*. *Revolution, Depression, Expansion*. Freiburg, Atlantis, 1975, pp. 99-100.

[2] « Ich habe wiederholt auf das Missverhältnis hingewiesen, dass der dunkle Weltteil, welcher von der Natur mit menschlicher Muskelkraft besser versehen ist als irgendein anderer Teil der Erde, sich Arbeiter aus anderen Landstrichen einführen muss. Der Neger ist von Gott zur Roharbeit geschaffen, und er hat für die antike Kulturwelt sowohl wie für das arabische Mittelalter auch den größeren Teil der Muskelarbeit geliefert. Dies geschah damals unter dem Zwang der Sklaverei », Peters, Carl : « Die afrikanische Arbeiterfrage » (1901), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 415.

[3] Cf. Peters, Carl : « Die deutsche Kolonialpolitik und die öffentliche Meinung in England » (1886), in : *Gesammelte Schriften I*. p. 360

> *L'Afrique est riche sur plusieurs plans, mais son plus grand trésor demeure son inépuisable main-d'œuvre. Dans l'Antiquité, la majorité d'esclaves que reçurent aussi bien les marchés arabes que les marchés d'Asie mineure, d'Egypte et de Rome étaient de robustes habitants du continent noir*[1].

Deux raisons ont, plus que les autres, retenu l'attention de Carl Peters sur la question de la main-d'œuvre : En premier lieu, l'exploitation de la main-d'œuvre africaine représente, à son sens, une évidente priorité dans la colonisation. Il ne situe pas la question de la main-d'œuvre à l'étape ultime de l'exploitation coloniale, comme son maître spirituel Hübbe-Schleiden[2], mais au commencement de toute activité coloniale. Pour Carl Peters, dans l'administration coloniale, l'éducation au travail devrait prévaloir sur la christianisation et sur l'école occidentale. Cela, Peters l'avoue à Raoul de Courmont, l'évêque spiritain d'Afrique orientale, en ces termes : « *Ces missionnaires devaient former, non pas précisément des chrétiens, mais des hommes* »[3]. Mais, les hommes dont Carl Peters avait si tant besoin, ce sont, ni plus ni moins, des travailleurs, des bras valides. « *Oui, il faut l'affirmer : le vrai*

[1] « Afrika ist reich an manchen Gütern, aber sein größter Schatz ist die unverwüstliche Arbeitskraft seiner Bewohner. Auch die antike Welt empfing ihre Hauptsklavenmassen sowohl auf den arabischen wie auf den kleinasiatischen, ägyptischen und römischen Märkten in den robusten Bewohnern des Schwarzen Erdteils », Peters, Carl : *Afrikanische Köpfe. Charakterskizzen aus der neueren Geschichte Afrikas*. Berlin, Wien, Ullstein, 1915, p. 16-17.

[2] Hübbe-Schleiden, Wilhelm : *Deutsche Colonisation. Eine Replik auf das Referat des Herrn Dr. Friedrich Kapp über Colonisation und Auswanderung.* Hamburg, Friedrichsen, 1881, p. 91.

[3] Carl Peters à l'adresse de Raoul de Courmont. Cité par Gründer, Horst : *Christliche Mission und deutscher Imperialismus. Eine politische Geschichte ihrer Beziehungen während der deutschen Kolonialzeit (1884-1914) unter besonderer Berücksichtigung Afrikas und Chinas*. Paderborn, Schöningh, 1982, p. 53. Le texte original est en français.

devoir de l'administration dans les colonies est de discipliner les indigènes pour les entreprises des Blancs », affirme-t-il[1].

Il est d'avis que la colonisation se doit de maintenir les peuples colonisés dans une dépendance définitive, en les habituant à des besoins nouveaux, en les éduquant à consommer plus de produits européens. Dans sa logique, on devrait contraindre les Africains à vendre leur force musculaire pour acquérir de nouveaux biens que les Européens leur livreraient. C'est pourquoi, il s'oppose à la scolarisation des Africains qui, selon lui, ne pourrait que freiner l'exploitation des territoires. Il affirme manifestement qu'introduire la scolarisation en Afrique revient à diminuer les disponibilités en main-d'œuvre. « *Elle* [la main-d'œuvre africaine] *devra en souffrir, dès qu'on ouvrira les portes de l'éducation européenne aux Noirs* »[2], soutient-il.

En second lieu, l'exploitation de la main-d'œuvre que Carl Peters propose est très particulière ; il préconise tout simplement le travail forcé. Avant de nous intéresser à son raisonnement sur ce travail forcé, rappelons ici le processus qui le poussa à exprimer ce point de vue.

En août 1885, la revue *Kolonialpolitische Korrespondenz,* éditée par Carl Peters, publiait un avis de concours qui stipulait en substance : « *Le Directoire de la société germano-estafricaine, Carl Peters and Co, a décidé de lancer le concours suivant : Comment éduquer au mieux le Nègre pour le travail dans les plantations ?* »[3].

[1] « Ja man könnte behaupten : die eigentliche Aufgabe der Verwaltung in einer Kolonie ist die Disziplinierung Eingeborener für die weißen Unternehmungen », Peters, Carl : « Wirtschaftliche Kolonialpolitik » (1906), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 436.

[2] Peters, Carl : « Die äthiopische Bewegung », in : Le même : *Zur Weltpolitik*, (1912), p. 140.

[3] *Kolonialpolitische Korrespondenz* du 6 août 1885, citée selon la traduction de Oloukpona-Yinnon, Adjai Paulin : *« ...Notre place au soleil » ou l'Afrique des pangermanistes (1878-1918).* Paris, L'Harmattan, 1985, p. 169.

Parmi les contributions proposées au jury, composé de Paul Reichard, Gerhard Rohlfs et Georg Schweinfurth, il y avait celle du comte Joachim von Pfeil qui dut très tôt retirer ses propositions draconiennes parce qu'elles étaient en déphasage avec la pensée « antiesclavagiste » très populaire en Allemagne à l'époque[1]. Le texte du missionnaire berlinois Alexander Merensky (1837-1918) obtint le premier prix. Dans son livre primé par la *D.O.A.G.* et publié un an plus tard, Merensky rejette toute forme de violence envers les Noirs et propose, comme solution au problème de la main-d'œuvre, l'introduction des taxes d'habitation (*Besteuerung der Hütte*). À son avis, cette solution obligerait le Noir à travailler pour s'acquitter de sa taxe[2].

Cependant, l'application de la théorie de Merensky par le gouverneur de l'Afrique Orientale Allemande, Eduard von Liebert (1850-1934)[3], n'a pas pu résoudre l'équation de la main-d'œuvre. En 1905, les établissements allemands en Afrique orientale manquaient encore cruellement de travailleurs[4].

Par rapport à cette situation, Carl Peters qui vantait la crédibilité de la main-d'œuvre en Afrique a dû se justifier dans ses écrits. Ainsi, dans *Das Deutsch-Ostafrikanische Schutzgebiet* (1895), il reprend la thèse de Merensky et explique qu'il faudrait commencer par signer des contrats de travail avec les Africains puis, ensuite, les obliger à remplir ces contrats par des taxes fiscales ; il parle de « *travail forcé fiscal* » et d' « *obligation à remplir les contrats de*

[1] À propos des propositions du comte Joachim von Pfeil, lire Müller, Fritz Ferdinand : *Deutschland, Sansibar, Ostafrika. Geschichte einer deutschen Kolonialeroberung 1884-1890*. Berlin, Rütten & Loening, 1959, p. 516-517.

[2] Cf. Merensky, Alexander : *Wie erzieht man am besten den Neger zur Plantagen-Arbeit? Preisgekrönt von der Deutsch-Ostafrikanischen Gesellschaft*. Berlin, 1886, p. 20-21.

[3] À ce propos, voir, Gründer, Horst (éd.) : *« ...da und dort ein junges Deutschland gründen » Rassismus, Kolonien und kolonialer Gedanke vom 16. bis zum 20. Jahrhundert*. (München), dtv, 1999, p. 229.

[4] Mentionné par Krebs, Siegfried : « Zwangsarbeit in der ehemaligen deutschen Kolonie Ostafrika », in : *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität Leipzig. 9. Jahrgang*. 1959-1960, p. 395.

travail »[1]. Il part de l'idée selon laquelle la notion de contrat de travail n'aurait pas encore atteint le continent africain et qu'il manquerait aux Noirs une contrainte interne pour avancer sur ce plan. C'est pourquoi il importait d'instituer le travail forcé.

En plus de ces deux obligations, Carl Peters est d'avis que l'administration coloniale elle-même devrait instituer le travail forcé. Il raisonne comme suit :

> *À côté de ces mesures pénales, l'administration dispose également d'un moyen direct de s'impliquer de manière salutaire dans les contrats de travail en Afrique orientale, notamment en instituant une contrainte au travail. Il existe une possibilité de faire appliquer ce travail forcé. Cette possibilité est, d'une part, conforme aux conceptions du droit européen et, d'autre part, peut également être appliquée aux activités des territoires protégés. Je parle du travail forcé fiscal. Chez nous en Allemagne, chaque citoyen valide doit servir sa patrie comme soldat et, exception faite des classes très déshéritées, contribuer au budget national en payant son impôt ; ce qui correspond à une contrainte au travail. Si, chez nous, chaque individu normal conçoit cette contrainte étatique comme raisonnable et évidente, je ne vois pas pourquoi elle devrait être dure et injuste en Afrique*[2].

On peut retenir de ce plaidoyer que Carl Peters, qui d'ailleurs fut épargné du service militaire obligatoire en Allemagne à cause d'une insuffisance d'acuité

[1] « Fiskalischer Arbeitszwang », « Kontraktverpflichtung », Peters, Carl : *Das Deutsch-Ostafrikanische Schutzgebiet. Im amtlichen Auftrage*. München / Leipzig, R. Oldenbourg, 1895, p. 405.

[2] « Neben solchem strafrechtlichen Eingreifen nun hat die Verwaltung auch ein direktes Mittel, um segensreich auf die Arbeitsverhältnisse Ostafrikas einzuwirken, das Mittel eines erlaubten Arbeitszwanges selbst. Es gibt einen Weg, um solchen auszuüben, welchen sowohl mit den Rechtsanschauungen von Europa im Einklange steht, als auch andererseits im Schutzgebiet zu wirklichen Leistungen verwendet werden kann. Ich meine den fiskalischen Zwang. Bei uns in Deutschland muss jeder Staatsbürger, der gesund ist, als Soldat dem Vaterland dienen und muss, mit Ausnahme der ganz armen Klassen, ein jeder zu den Lasten des Staatshaushaltes durch Steuerzahlung, das ist doch umgesetzte Arbeitsleistung, beitragen. Ich sehe nicht ein, warum ein staatlicher Zwang, welcher bei uns jeder verständige Mensch als vernünftig, ja, selbstverständlich anerkennt, in Afrika als hart und ungerecht beurteilt werden sollte », *ibid.*, p. 405-406.

visuelle[1], recherche la légitimité de ses actes et de ses propositions dans le service militaire. Ailleurs, il explique le travail forcé par les réalités africaines. Dans son article « Die afrikanische Arbeiterfrage » (1891), il compare le travail forcé aux actes barbares pratiqués par certains chefs africains et au service militaire obligatoire qui était agréé en Europe :

> *En fait, les chefs locaux nous livrent finalement de beaux exemples de la façon dont il faut éduquer les Africains au travail économique : les Mtesa, Mahdi, Mirambeau, Gungunjana et Chaka, de même que les Arabes. C'est vrai que leur méthode est restée au niveau de l'esclavage. Néanmoins, nous pouvons apprendre d'eux qu'il est nécessaire d'introduire une sorte de travail forcé à l'égard des Noirs pendant une période donnée. Pour cela, nous disposons ici même en Allemagne d'un modèle de l'Etat moderne dans ses diverses formes : les obligations d'aller à l'école, de se faire vacciner, de payer ses taxes et de passer par le service militaire, etc. Particulièrement l'obligation de servir l'Etat, telle que la Prusse l'a organisée, est un vrai modèle pour l'éducation des indigènes. On doit les obliger à servir dans les colonies pendant quatre ou cinq années, non pas comme soldats, mais comme travailleurs. Il faut qu'on oblige chaque Nègre âgé de 17 à 22 ans à servir l'Etat comme travailleur et que l'Etat le mette à la disposition des entreprises privées. Cela va régler le problème de la main-d'œuvre d'un seul coup et, parallèlement, constituer une excellente école pour tous les indigènes. De cette manière, ils peuvent apprendre les cultures agricoles et artisanales européennes et découvrir la discipline et l'éducation prussienne.*
>
> *Je ne souhaite pas que cela se passe avec dureté. Qu'on leur offre de la bonne nourriture et une petite paie ! Qu'ils célèbrent leurs fêtes et se marient à dix-huit ans ! Mais, qu'ils constituent la masse principale de travailleurs pour les tâches à accomplir dans les colonies ! Cela les rapprochera plus rapidement de la civilisation que l'école et la mission d'évangélisation que je ne veux d'ailleurs pas exclure entièrement*[2].

[1] Mentionné par Zimmer, Norbert : « Carl Peters. Zu seinem 100. Geburtstag am 27. September 1956 », in : *Neues Archiv für Niedersachsen 8*, 1955 / 1956, p. 286.

[2] « Vorbilder dafür, wie man aus Afrikanern wirtschaftliche Arbeit erzielt, sind am Ende nur die eingeborenen Häuptlinge : Die Mtesas, die Mahdis, die Mirambos, die Gungunjanas und Tschakas, sodann die arabischen Herren. Aber sie alle blieben grundsätzlich auf der Stufe der Sklaverei stehen. Von ihnen können wir also nur das eine lernen, dass gegenüber den Schwarzen für absehbare Zeit noch ein gewisser Arbeitszwang anzuwenden ist. Und hierfür nun haben wir in Deutschland selbst das Vorbild des modernen Staates in seinen verschiedenen Betätigungen: Schulzwang, Impfzwang, Steuerzwang, Wehrzwang usw. - insbesondere der Dienstzwang, wie ihn das Preußentum ausgebildet hat -, bieten klassische Vorbilder zur Erziehung der Eingeborenen. Man zwinge sie, vier bis fünf Jahre in der Kolonie zu dienen, nicht als Soldaten, sondern als Arbeiter. Jeder Neger sei angehalten, von seinem 17. bis zu seinem 22. Jahr dem Staat als Arbeiter zu dienen; und der Staat verdinge diese Arbeiter alsdann an die privaten Unternehmer. Das wird die Arbeiterfrage mit einem Schlag lösen und gleich-

L'enseignement à retenir de ce raisonnement est que Carl Peters était convaincu de ce que sa méthode correspondait à la logique occidentale où des lois contraignent certaines personnes au travail. « *Je mets au défi quiconque veut me démontrer qu'il est inhumain de contraindre un paresseux au travail. Si on le pense, alors qu'on veuille bien, d'abord, fermer les maisons de correction en Europe !* », écrit-il[1].

Ainsi donc, la conception colonialiste de l'exploitation de la main-d'œuvre a aussi trouvé sa formulation dans la pensée de Carl Peters. À la différence de l'idéologie colonialiste générale qui proposait l'éducation par le travail, il avoue publiquement son « *devoir de violence* », pour reprendre le titre du roman de Yambo Ouologuem[2], et se fait le défenseur du travail forcé.

3.1.4. L'émigration

Comme la question de la main-d'œuvre, le thème de l'émigration, une autre motivation du colonialisme allemand, a également fait l'objet de nombreuses réflexions. Le publiciste colonialiste Ernst von Weber (1830-1902) par exemple proposait un partenariat avec les Boers, afin de permettre aux

---

zeitig eine vorzügliche Schule für die gesamte Eingeborenenwelt sein. Dadurch können sie europäische landwirtschaftliche Kulturen und Handwerke, preußische Disziplin und Zucht kennenlernen. Hierfür wünsche ich keinerlei Härte. Die Leute sollen ihr gutes Essen haben und auch eine kleine Bezahlung; Sie sollen ihre Feste feiern dürfen und mit 18 Jahren heiraten. Nur sollen sie die Hauptmasse für die erforderliche Arbeit in der Kolonie bilden. Das wird sie schneller mit der Zivilisation in Berührung bringen als Schule und Mission, die ich daneben nicht ausschließen will », Peters, Carl : « Wirtschaftliche Kolonialpolitik » (1906), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 436-437.

[1] « Man beweise mir, dass es inhuman ist, einen Faulpelz zum Arbeiten zu zwingen. Wenn man dies glaubt, so möge man zunächst die Arbeitshäuser in Europa abschaffen », Peters, Carl : « Die afrikanische Arbeiterfrage » (1901), in : Le même : *Zur Weltpolitik*, (1912), p. 131.

[2] Ouologuem, Yambo : *Le devoir de violence*. Paris, Seuil, 1968, 208 pp.

citoyens allemands d'immigrer en Afrique[1]. Sans grande conviction, Carl Peters fit aussi sienne cette idée d'émigration. Pour lui, l'émigration était une façon de donner aux Allemands l'occasion d'exploiter à leur profit les richesses des colonies. « *De l'autre côté des océans, il y a de l'argent à prendre. C'est la raison pour laquelle des Allemands s'y rendent* », écrit-il[2]. Mais, la position de Carl Peters par rapport à l'émigration a évolué avec le temps.

Au début de ses activités, il se contentait d'employer les arguments des précurseurs du colonialisme allemand[3]. Pour porter remède au départ massif des Allemands en Amérique du Nord, il propose d'orienter vers les colonies le flux migratoire. Dans le Manifeste qui constitua l'acte de création de la G.D.K., il décrit l'exode de ses compatriotes en Amérique du Nord comme une fuite de la puissance économique et même militaire :

> *Grand et puissant, grâce à son unité conquise par le sang, le Reich s'affiche comme la puissance dirigeante du continent européen. Pourtant, ses fils doivent partout s'affilier à des nations étrangères qui affichent à son égard soit de l'indifférence, soit de l'inimitié. Depuis des siècles, une grande partie de la population allemande émigre, se fond dans les races étrangères et finira par disparaître totalement. À l'extérieur de l'Europe, la germanité connaît continuellement un déclin national*[4].

[1] Bericht über die Verhandlungen des Allgemeinen Kongresses zur Förderung überseeischer Interessen du 13 au 16 septembre 1886. Berlin, 1886, p. 38. mentionné dans Gründer, Horst (éd.) : *« …da und dort ein junges Deutschland gründen » Rassismus, Kolonien und kolonialer Gedanke vom 16. bis zum 20. Jahrhundert*. (München), dtv, 1999, p. 183-184.

[2] « Jenseits der Weltmeere ist Geld zu holen. Deshalb gehen Deutsche dorthin, und deshalb müssen wir Schiffe bauen, um dort Einfluss und Ansehen zu gewinnen », Peters, Carl : « Seemacht und Kolonialpolitik » (1897), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 390.

[3] L'idée de la compétition entre les nations européennes était un des arguments des premiers théoriciens de la conquête coloniale. Dans son ouvrage « *Kolonien, Kolonialpolitik und Auswanderung* » (1848), l'économiste Wilhelm Roscher (1817-1894) déplorait déjà les départs massifs de ses compatriotes vers l'Amérique du Nord. Pour lui, ces départs procuraient de la main-d'œuvre aux nations concurrentes, tandis que les émigrants devenaient inconsciemment des ennemis de l'Allemagne. À ce propos, cf. Bade, Klaus J. : *Friedrich Fabri und der Imperialismus in der Bismarckzeit. Revolution, Depression, Expansion*. Freiburg, Atlantis, 1975, p. 83.

[4] « Das Deutsche Reich, groß und stark durch die mit Blut errungene Einheit, steht da als führende Macht auf dem Kontinent von Europa: seine Söhne in der Fremde müssen sich überall Nationen ein-

C'est pourquoi, il assigne à la G.D.K. les objectifs suivants :

1. réunir le capital d'investissement correspondant au projet de colonisation ;
2. choisir et acquérir des territoires d'Outre-mer ;
3. orienter l'émigration des Allemands vers les territoires acquis[1].

Quand il évoque l'émigration à ce moment, Carl Peters ne lui trouve que des avantages. Pour lui, parce qu'aucune injonction politique ne pourrait limiter l'émigration, parce qu'elle ne fonctionnerait que selon des lois économiques, il suffirait de rentabiliser le mouvement migratoire des Allemands pour résoudre les problèmes sociaux du Reich. Il raisonne comme suit :

> *L'émigration fonctionne selon des règles économiques et non selon des lois politiques. Elle suit les conditions dictées par l'espace économique mondial. Comme près de deux cent mille personnes quittent chaque année l'Allemagne, cela montre que l'Allemagne souffre de surpopulation. Car il y a un motif effectif qui explique la décision individuelle de partir et ce motif est presque exclusivement économique. Ces genres de migrations ne peuvent pas être influencées par des moyens politiques. Chercher à les empiler ressemblerait à essayer de presser un abcès contre l'organisme humain. La seule chose que l'Etat peut faire est d'organiser ce flux continuel de notre sang, de manière à permettre la formation d'une communauté nouvelle et saine et qui reste attachée à l'organisme de notre État. Autrement dit, il s'agit pour l'Etat d'acquérir des territoires à faible densité de population. Je ne pense pas que le départ des Allemands diminuerait ou augmenterait fondamentalement dans le cas où le gouvernement impérial obtiendrait des districts appropriés. En revanche, je crois qu'il est possible d'influencer durablement l'émigration à partir de la source, notamment par une amélioration des conditions économiques dans la mère-patrie. Or, tant que*

---

fügen, welche der Unsrigen entweder gleichgültig oder geradezu feindlich gegenüberstehen. Der große Strom deutscher Auswanderung taucht seit Jahrhunderten in fremde Rassen ein, um in ihnen zu verschwinden. Das Deutschtum außerhalb Europas verfällt fortdauernd nationalem Untergang », Peters, Carl : « Deutsche Kolonisation » (1884), in : Le même : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912), p. 16 ; voir aussi, Peters, Carl : *Die Gründung (*1906), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 151.

[1] « 1. Beschaffung eines entsprechenden Kolonisationskapitals, 2. Auffindung und Erwerbung geeigneter Kolonisationsdistrikte, 3. Hinlenkung der deutschen Auswanderung in diese Gebiete », « Deutsche Kolonisation » (1884), in : Le même : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand*, (1912), p. 17.

nous n'aurons pas de colonies, ce départ naturel des Allemands ressemblera au saignement d'un bouleau percé[1].

Ainsi, dans la logique de Carl Peters, la seule possibilité de rendre le flux migratoire profitable à l'Allemagne serait d'orienter et d'encourager les départs vers les colonies allemandes.

Pourtant, il changea rapidement de position par rapport à l'émigration dès que des anticolonialistes et certains acteurs de la politique coloniale mirent en cause la théorie selon laquelle l'émigration serait la solution aux problèmes sociaux de l'Allemagne. Cet argument ne faisait déjà pas l'unanimité au sein de la G.D.K. Ainsi, le Comte Joachim von Pfeil (1857-1924) voyait dans le départ des Allemands vers les colonies une politique dangereuse pour la nation allemande[2]. Pour lui, comme pour le social-démocrate August Bebel[3], l'émigration massive vers les colonies allait créer aussi des problèmes sociaux dans lesdites colonies.

[1] « Auswanderungen pflegen nach wirtschaftlichen und nicht nach politischen Gesetzen vor sich zu gehen. Sie folgen den Bedingungen des internationalen Wirtschaftsgebietes. Die Tatsache, dass jährlich etwa 200000 Deutsche auswandern, beweist, dass Deutschland an Überbevölkerung leidet; denn zum Entschluss einer solchen Umwälzung im Einzelleben gehört ein tatsächlicher Antrieb, und der ist fast ausschließlich wirtschaftlicher Natur. Derartige Auswanderung sind auch durch politische Mittel nicht zu beeinflussen; sie zurückstauen wäre dasselbe, wie wenn man einen Abszess am Organismus unterdrücke. Was der Staat tun kann, das ist, den Strom dieses fortdauernden Blutabflusses so zu leiten, dass aus ihm neue gesunde Bildungen im organischen Zusammenhang mit dem Staatskörper ansetzen. Das heißt, der Staat könnte selbst Gebiete niederer „Massenspannung" für sich erwerben. Ich glaube nicht, dass der Abfluss selbst wesentlich vergrößert oder verringert würde, falls die deutsche Reichsregierung auf passende Distrikte ihre Hand legte. Nur von der Quelle aus sind meines Ermessens nachhaltige Einflüsse auf die Auswanderung möglich – durch Verschiebung nämlich der wirtschaftlichen Verhältnisse im Mutterland. Solange wir keine Kolonien haben, gleicht nun dieser natürliche Abfluss etwa dem Verbluten einer angezapften Birke », Peters, Carl : « Alltagspolemik und Kolonialpolitik » (1884), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 336-337.

[2] Lire, à ce propos, Pfeil, Joachim Graf von : *Zur Erwerbung von Deutsch-Ostafrika. Ein Beitrag zu seiner Geschichte*. Berlin, Curtius, 1907, p. 145-149.

[3] Cf. à ce propos, « die Gravamina der sozialpolitischen notwendigen Massenauswanderung », in : Bade, Klaus J. : *op. cit.*, p. 83-84.

Toutes ces critiques ayant eu pour effet de remettre en cause les prétendus bienfaits de l'émigration, Carl Peters finit par reconnaître qu'il s'agissait, pour lui, d'intéresser ses compatriotes à la cause coloniale, en s'appuyant sur ce raisonnement. À ce moment, il reconnaît qu'il suffirait de créer des colonies agraires (des plantations) pour mettre fin à la dépression économique de l'Allemagne et écrit :

> *Compte tenu du fait que des centaines de milliers de nos compatriotes partaient à l'étranger, ce qui constituait une perte pour notre peuple, il était très naturel que la conscience populaire allemande exigeât, d'abord, de faire un pas pour arrêter ces départs. Il était également naturel pour nous, de rechercher en premier lieu l'installation des colonies de plantations. Certes, la perte de tant d'émigrants pourrait être également évitée si, à travers la possession de fertiles colonies tropicales, on résorbait les causes de l'émigration, c'est-à-dire les difficultés économiques en Allemagne. Seulement, le peuple ne comprend cette vérité que progressivement, car elle ne vient à l'esprit qu'après de mûres réflexions ultérieures*[1].

Ici, Carl Peters reconnaît que les colonies de plantations valaient mieux que les colonies de peuplement et que sa proposition d'orienter le flux migratoire allemand vers les colonies lui a simplement servi à convaincre ceux des Allemands qui étaient intéressés par la vie dans les colonies.

À partir de ce moment, il ne manque pas d'arguments pour combattre l'émigration. Dans son ouvrage *Das Deutsch-Ostafrikanische Schutzgebiet* (1895), il ne cherche plus à convaincre les Allemands à émigrer en Afrique orientale. Tout en reconnaissant que les conditions climatiques

[1] « Es war sehr natürlich, dass das deutsche Volksbewusstsein im Hinblick auf die Hunderttausende von Landsleuten, welche in der Fremde unserem Volkstum verloren gehen, zunächst die Forderung aufstellte, Schritt zu tun, um diesem Abstrom Einhalt zu gebieten, und es war ebenso natürlich, dass wir da zunächst das Verlangen nach deutschen Ackerbaukolonien aussprachen. Dass dem Verlust von so viel Auswanderern vielleicht ebenso gut vorgebeugt werden könne, wenn durch den Besitz von fruchtbaren Tropenkolonien die Ursache der Auswanderung, nämlich der wirtschaftliche Notstand daheim, gehoben wird, das ist eine Wahrheit, welche Sache der nachträglichen Überlegung ist und erst allmählich ins Volksbewusstsein dringen wird », Peters, Carl : « Die deutsche Kolonialpolitik und die öffentliche Meinung in England » (1886), in : *Gesammelte Schriften I.* p. 360.

d'Afrique orientale étaient différentes de celles de l'Amérique et de l'Australie, il rassure ses lecteurs en mentionnant que le climat de l'Afrique orientale, « *cette ombre fraîche dans laquelle nous nous trouvons* », n'est pas en mesure de se chauffer au point de dépasser « *la température d'un jour d'été au nord de l'Allemagne* »[1]. Même s'il contredit ainsi ceux qui pensent, comme le fera plus tard le professeur Hermann Landois (1835-1905) dans son poème *Kongo Lied*[2], que le soleil empêcherait les Blancs de vivre en Afrique, Carl Peters affirme que l'Afrique orientale est plutôt idéale comme colonies de plantations. À cette époque, il fait quasiment l'éloge du planteur, lequel produit dans les colonies et exporte dans sa patrie, et combat les émigrés :

> *Pour retrouver ses anciennes habitudes européennes dans les colonies, l'émigrant allemand cherche à y installer des conditions de vie semblables à celle de la mère patrie. Contrairement à lui, le planteur allemand ne se rend dans les colonies tropicales qu'avec l'ambition de produire des biens qui manquent à sa patrie*[3].

[1] « [Die Sonne] nicht im stande ist, den kühlen Schatten, in welchem wir stehen, über die Temperatur eines norddeutschen Sommertags hinaus zu erhitzen », Peters, Carl : *Das Deutsch-Ostafrikanische Schutzgebiet. Im amtlichen Auftrage*. München / Leipzig, R. Oldenbourg, 1895, p. 81.

[2] Le professeur de Münster Hermann Landois (1835-1905), évoqua le soleil qui brûlait les squelettes humains afin de décourager les potentiels émigrants. Une strophe de son poème satirique, *Kongo Lied* (1901), stipule en effet :

Neulich fragt'ich Lüderitz,	[Récemment, je demandais à Lüderitz
Ob Schwindel sei kein Witz?	Si son histoire n'était pas une blague
„Nee-tat er zur Antwort geben-	„Non, répondit-il, seulement, les Blancs
Weiße können dort nicht leben"	ne peuvent pas vivre la-bas"]

Landois, Hermann : *Franz Essink sein Liäwen un Driewen äs aolt Mönstersk Kind*. (1920). Mentionné dans Gründer, Horst (éd.) : *« ...da und dort ein junges Deutschland gründen » Rassismus, Kolonien und kolonialer Gedanke vom 16. bis zum 20. Jahrhundert*. (München), dtv, 1999, p. 247.

[3] « Denn, während der Auswanderer sich Verhältnisse sucht, welche denen des Mutterlandes möglichst gleichartig sind, um seine alten Lebensbedingungen wiederzufinden, also gleiche Zone aufsucht, will der Pflanzer gerade Produkte bauen, welche in der nicht vorkommen, muss demnach an andere und zwar die tropischen Zonen sich wenden », Peters, Carl : *Das Deutsch-Ostafrikanische Schutzgebiet. Im amtlichen Auftrage*. München / Leipzig, R. Oldenbourg, 1895, p. 8.

En résumé, on peut retenir que le point de vue de Carl Peters par rapport à l'émigration n'est pas resté stable. Au début, son argumentation visait à assurer l'indépendance du Reich vis-à-vis des autres nations impérialistes concurrentes. Dans cette logique, il encourageait la fondation d'un espace culturel et économique allemand en Afrique grâce à l'émigration. Par la suite, il chercha plutôt, à travers les activités coloniales, à résoudre des problèmes sociaux du Reich en prônant le développement du commerce et des plantations.

3.1.5. La lutte entre les nations pour la survie

En Allemagne, le colonialisme s'est fondé sur le social-darwinisme pour revendiquer la course aux territoires d'outre-mer[1]. La formule « lutte pour la survie » (*Daseinskampf*) chère aux darwinistes allemands comme Ernst Haeckel[2] apparaît dans toutes ses formes chez Carl Peters. Elle existe dans les relations entre les humains, c'est-à-dire entre l'individu et les autres membres de la société. Déjà en 1886, il expose clairement cette opinion dans un exposé sur « Le socialisme et le colonialisme » : « *La lutte pour la survie fera éternellement des vainqueurs et des vaincus. Avec la diminution de l'espace vital (Nähr- und*

[1] Les théoriciens de l'impérialisme allemand admettent que les acteurs de la colonisation n'ont pas eu recours à la pensée de Charles Darwin (1809-1882) pour justifier le fait colonial, mais qu'ils se sont plutôt appuyés sur le social-darwinisme pour entrer dans la course aux territoires d'Outre-mer. À ce propos, Horst Gründer pense que le social-darwinisme ne saurait être compris comme une simple stratégie d'auto-justification, car « *les contemporains étaient trop convaincus de la véracité de la thèse de Darwin* », Gründer, Horst : *Geschichte der deutschen Kolonien*. Paderborn, München, Wien, Zürich, Schöningh, 1985, p. 32.

[2] Cette notion fut propagée en Allemagne par le professeur de zoologie Ernst Haeckel (1834-1919) dans son ouvrage *Ueber die Entstehung und den Stammbaum des Menschengeschlechts. Zwei Vorträge*. Berlin, Lüderitz, 1868. Lire, à ce propos, l'étude de Gasman, Daniel : *The scientific origins of national socialism. Social Darwinism in Ernst Haeckel and the German Monist League*. London, Macdonald, 1971, 208 pp.

Ellbogenraum), cette lutte sera encore plus sévère entre les individus »[1]. Plus tard, il exprime de nouveau cette opinion qui combat la mentalité philanthrope, car pour lui, cette morale serait en déphasage avec les lois de la nature. « *Les habitants de la terre sont destinés à une lutte pour la survie selon des conditions éternelles, et naturelles. Aucun individu et, à la longue, aucun peuple, aucune race humaine ne peut se soustraire à cette lutte* », affirme-t-il[2].

Mais, Carl Peters formule également le thème de lutte pour la survie dans les rapports entre les nations. Dans son œuvre, cet axiome s'oriente sur deux fronts : il existe à son sens une lutte non seulement dans les relations entre les nations européennes concurrentes, mais aussi dans les rapports entre mère patrie et colonies.

Concernant les rapports entre les nations européennes, il est convaincu de ce que la lutte pour la survie doit décider du sort des nations. Il argumente ainsi :

> *C'est un vœu pieux de vouloir éviter cette lutte par un accord de paix général. Dans l'histoire comme dans l'existence de l'humanité, les conditions d'une telle paix sont absentes. Par contre, ce que nous essayons de montrer ici* [dans cet exposé]*, c'est qu'il est possible pour une nation de s'octroyer, pour une longue période, la suprématie dans cette lutte et que, grâce à la suprématie acquise par cette nation, elle pourrait s'assurer, mieux que les autres nations, des conditions de vie plus larges, un développement plus aisé et, par-là, atteindre un niveau plus élevé de culture spirituelle et matérielle*[3].

[1] « Der Kampf um's Dasein wird auf ewig Sieger und Besiegte haben, er wird mit der Schmälerung des Nähr- und Ellbogenraumes für die Individuen stets heftiger werden ». Cet exposé est imprimé dans la revue *Kolonialpolitische Korrespondenz* du 9 et 16 février 1886. Citée ici selon Helbig, Ludwig : *Imperialismus*. *Das deutsche Beispiel*. 2e éd. Frankfurt am Main, Berlin, München, Moritz Diesterweg, 1971, p. 77.

[2] « Ich weiß, dass dem Erdenbewohner ein harter Kampf ums Dasein nach ewigen, natürlichen Bedingungen bestimmt ist. Ihm entziehen kann sich kein Individuum und auf die Dauer kein Volk und keine Menschenrasse », Peters, Carl : « Die afrikanische Arbeiterfrage » (1901), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 418.

[3] « Diesen Kampf durch einen allgemeinen Friedensschluss zu beseitigen, ist ein frommer Wunsch, dem es in der Geschichte wie im Wesen der Menschheit an jeder Voraussetzung fehlt. Was wir dagegen im Folgenden nachweisen möchten, ist die Möglichkeit, in diesem Kampf auf geraume Zeit für eine Nation das Übergewicht zu erringen und auf Grund dieses Übergewichts dieser Nation breitere

Comme nombre de publicistes allemands de son époque[1], Carl Peters conçoit les divers mouvements « nationalistes » en Europe de son époque comme la manifestation de la lutte pour la survie. Dans son article « All-Deutschland » (1886), il décrit la colonisation conduite par les pays européens à la fin du XIX[e] siècle comme une « *formidable lutte des nations* »[2] qui se traduit par des idéologies comme le *pangermanisme*, le *panslavisme*, le *pan-anglo-saxonnisme* et les idées incarnées par le Français Paul Déroulède (1846-1914)[3]. À son avis, ces mouvements n'avaient qu'un seul objectif : fonder des empires géants capables de compromettre dangereusement l'avenir de la « race » allemande.

Quand il s'agit pour lui de s'exprimer plus précisément sur le sujet, Carl Peters présente particulièrement les Anglo-Saxons comme un peuple puissant qui, au nom de la loi du plus fort, allait naturellement écraser les autres peuples, si les rapports de forces ne changeaient pas. Dans un article qu'il publie dans la *Deutsche Wochenblatt* en 1898, il écrit ceci à propos de la perte de l'empire

---

Lebensbedingungen, reichere Entwickelung und damit eine höhere Stufe geistiger und materieller Kultur zu sichern, als den übrigen », *Kolonialpolitische Korrespondenz* du 9 et 16 février 1886. Citée selon Helbig, Ludwig : *op. cit.*, 1971, p. 77

[1] Dans son livre sur les buts de la colonisation allemande, le publiciste et éditeur de la « *Deutsches Wochenblatt* », Otto Arendt, présente les mouvements « pan- » comme une grande concurrence pour l'Allemagne dans la colonisation. Arendt, Otto : *Ziele deutscher Kolonialpolitik*. Berlin, 1886, p. 15.

[2] « ein mächtiges Ringen der Nationen », Peters, Carl : « All-Deutschland » (1886), in : *Gesammelte Schriften III*, p. 275.

[3] Peters, Carl : « All-Deutschland » (1886), in : *Gesammelte Schriften III*, p. 275. Le panslavisme était une idéologie développée au XIX[e] et au début du XX[e] siècle par le Slovaque Jan Herkel (1786 – 1853) et qui reposait sur l'idée de la restauration de l'unité politique de tous les Slaves. En ce qui concerne le « pan-anglo-saxonnisme », il semble qu'il s'agit ici d'un néologisme de Carl Peters pour désigner l'idée de la prééminence du monde anglo-saxon. Quant à Paul Déroulède (1846-1914), le président fondateur de la ligue des patriotes, il publia des poèmes dans lesquels il véhiculait l'idée de la revanche française sur l'Allemagne. (Sur les activités de Paul Déroulède, cf. Joly, Bertrand : *Dictionnaire biographique et géographique du nationalisme Français (1880-1900). Boulangisme, ligue des patriotes, mouvements antidreyfusards, comités antisémites*. Paris, Honoré Champion, 1998, pp. 127-130).

colonial espagnol au profit des Etats-Unis d'Amérique : « *La Nation la plus puissante crie toujours aux nations les plus faibles : 'déguerpissez !' et les pousse à côté quand elles ne se rangent pas au plus vite. Et c'est bien ainsi. Car autrement, c'est la racaille de faibles qui habitera notre planète après des millénaires, au lieu que ce soient des êtres vigoureux et courageux* »[1].

Cette doctrine de la sélection naturelle fondée sur la théorie d'évolution des espèces (Charles Darwin), que Carl Peters applique ici à la concurrence entre les puissances coloniales, existe également entre les rapports entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne. Les écrits de Carl Peters présentent cette autre nation du monde anglo-saxon comme l'ennemie jurée de l'Allemagne et mettent en garde les dirigeants du Reich contre toute tentative de minimiser la menace que constitue l'empire colonial britannique. À son avis, la politique coloniale de la Grande-Bretagne avait une seule ambition : éliminer l'Allemagne de la course aux territoires d'Outre-mer. Dans un article intitulé « *La course à la flotte de guerre* », il écrit :

> *Ainsi, des hommes d'Etat britanniques clairvoyants et énergiques ont de tout temps considéré comme leur prochain devoir politique l'anéantissement de toute flotte qui rivalise avec la flotte britannique sur ces eaux. Des escadres espagnoles, françaises, hollandaises et danoises ont été plusieurs fois envoyées au fond des mers par des canons anglais, et les hommes d'Etat lucides d'aujourd'hui sont sans doute aussi conscients de ce devoir qui est une nécessité absolue. Même si la flotte allemande reste immobile dans la mer du Nord, à Londres, on peut bien sommeiller encore sans soucis et siroter sa tasse de thé chaque matin. C'est pourquoi chaque tentative de créer des relations amicales entre les deux Etats puissants est vouée à l'échec tant que la recherche de la flotte continue. La Grande-Bretagne doit utiliser chaque occasion pour éliminer l'Allemagne de la course à la puissance maritime. Et chaque dirigeant qui ne le comprenait pas ainsi était digne de la potence. C'est pour cette raison qu'on devra aussi utiliser à*

[1] « Die stärkere Nation ruft immer noch ihr « Platz da ! » den schwächeren zu und stößt sie an der Seite, wenn sie nicht schleunigst ausbiegen. Und dies ist auch gut; denn sonst würde nach Jahrtausenden die Oberfläche unseres Planeten von schwächlichem Gesindel bevölkert sein, statt von lebenskräftigen und mutvollen Wesen », Peters, Carl : « Der Zusammenbruch der spanischen Kolonialmacht », in : *Deutsches Wochenblatt* du 22 juillet 1898, p. 337.

Londres chaque combinaison continentale qui offre un quelconque espoir de mener une guerre d'anéantissement de l'empire allemand[1].

Dans sa thèse sur la doctrine de la puissance mondiale à l'époque de l'impérialisme, l'historien allemand Sönke Neitzel estime que Carl Peters faisait ici preuve d'ignorance et qu'il se trompait éperdument sur sa conception de la menace anglaise[2]. Pourtant, jusqu'à la fin de ses jours ce colonialiste ne changea pas d'avis sur la prétendue lutte pour la survie qui aurait existé entre l'Allemagne et l'Angleterre. Dans son tout dernier article, écrit la veille de sa mort, il désignait l'Angleterre comme « *notre ennemi le plus grand* »[3]. De même, il décrivait le déroulement de la Première Guerre mondiale en Afrique orientale entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne comme « *la bataille vitale de l'Afrique Orientale Allemande* »[4]. Parlant des soldats allemands du corps

[1] « So haben denn auch von jeher klare und energische britische Staatsmänner die Vernichtung jeder in diesen Gewässern rivalisierenden Flotte als ihre nächste politische Aufgabe betrachtet. Auf den Grund der Meere versanken vor englischen Kanonen wiederholt spanische, französische, holländische und dänische Geschwader; und ohne Frage sind sich die klardenkenden Staatsmänner von heute dieser unumgänglichen Aufgabe ebenfalls bewusst. Wenn auch die deutsche Flotte am Grunde der Nordsee ruht, kann man in London wieder behaglich schlummern und morgens seinen Tee schlürfen. Deshalb ist jeder Versuch, freundliche Beziehungen zwischen den beiden gewaltigen Staaten zu schaffen, ganz fruchtlos, solange der Flottenbewerb dauert. Großbritannien muss jede Gelegenheit benutzen, Deutschland als Seemacht zu eliminieren, und der leitende Staatsmann, der dies nicht erkennte, gehörte an den Galgen. Aus diesem Grunde wird man in London jede kontinentale Kombination, welche Hoffnung zu einem Vernichtungskrieg gegen das Deutsche Reich bietet, auch benutzen müssen », Peters, Carl : « Der Flotten-Wettkampf » (1909), in : Le même : *Zur Weltpolitik,* (1912), p. 45.

[2] Lire, à ce propos, le point « Das Bedrohungsbild Großbritannien », in : Neitzel, Sönke : *Weltreich oder Untergang. Die Weltreichslehre im Zeitalter des Imperialismus*. Paderborn, München, Wien, Zürich, Ferdinand Schöningh, 2000, p. 195-196.

[3] Son article « England, unser eigentlichster Feind » a été écrit le 09 septembre 1918 ; Carl Peters mourait le lendemain. (Peters, Carl : « England, unser eigentlichster Feind » (1918), in : *Gesammelte Schriften III*, p. 506). À propos du développement de l'anglophobie dans la pensée de Carl Peters, voir aussi « Die anti-englische Bewegung in Deutschland » (1902), in : Le même : *Zur Weltpolitik,* (1912), p. 74.

[4] Peters, Carl : « Das Todesringen von Deutsch-Ostafrika » (1916), in : Le même : *Gesammelte Schriften I,* p. 466- 468.

africain, commandé par le général Paul von Lettow-Vorbeck (1870-1964), il écrit :

> *Tout en regrettant de ne pas pouvoir les aider, nous sommes fiers d'avoir de tels frères et sommes à leurs côtés. Mais, nous connaissons déjà l'ennemie qui leur fera finalement perdre la face : l'Angleterre qui est décidée à détruire à tout prix la germanité qu'elle hait. Il n'y a ni considération de quelque forme que ce soit ni ménagement à attendre de ce côté. Que nous les traitions avec douceur ou que nous appliquions la vieille règle « œil pour œil, dent pour dent », cela ne change rien*[1].

Ici, l'Angleterre est présentée comme la nation qui cherche par tous les moyens à détruire la puissance de l'Allemagne. Continuant dans cette logique, Carl Peters affirme que l'Allemagne devrait entrer en compétition coloniale avec les mêmes ambitions, notamment en cherchant à détruire l'hégémonie anglaise dans le monde :

> *Si dans le futur, les rapports entre les deux grandes puissances germaniques se dégradent, nous pourrons certainement nous consoler par le fait que ce ne serait pas la première fois dans l'histoire qu'une nation plus pauvre, mais plus guerrière* [Allemagne] *vaincrait un État maritime économiquement prospère* [Grande-Bretagne][2].

En ce qui concerne les rapports entre nations colonisatrices et territoires colonisés, Carl Peters est d'avis qu'il existait aussi une lutte pour la survie à ce

[1] « Wehmutsvoll, ihnen nicht helfen zu können, und doch stolz, solche Brüder zu haben, stehen wir beiseite. Der Feind, welchem sie in letzter Linie unterliegen müssen, ist uns genau bekannt : England, welches um jeden Preis entschlossen ist, das verhasste Deutschtum niederzuringen. Keine Rücksichtnahme irgendwelcher Art, keine Schonung ist von dieser Seite zu erwarten, ob wir nun selbst Milde gegen sie walten lassen oder ob wir nach dem uralten Gesetz verfahren : „Auge um Auge, Zahn um Zahn" », Peters, Carl : « Das Todesringen von Deutsch-Ostafrika » (1916), in : Le même : *Gesammelte Schriften I*, p. 467.

[2] « [...] sollte die Zukunft zu einer Verschärfung des Verhältnisses zwischen den beiden germanischen Großmächten führen – nun, so dürfen wir uns auf alle Fälle damit trösten, dass es nicht das erstemal in der Geschichte wäre, wo eine ärmere, aber kriegsstarke Landmacht einen reichen und handelsblühenden Seestaat zu Boden geworfen [hat] », Peters, Carl : « Deutschtum und Engländertum I » (1883), in : *Gesammelte Schriften III*, p. 273.

niveau. La conquête coloniale est, dit-il, le lieu par excellence où se manifeste cette lutte. Car elle n'a pas d'autre but que « *l'augmentation rapide et l'enrichissement de la meilleure et de la plus puissante race aux dépens des races les plus faibles, l'exploitation des richesses inutilement présentes chez celles-ci au service du progrès culturel de celle-là* »[1]. Afin d'illustrer cette idée de lutte entre colonisateurs et colonisés pour la survie, il fait l'éloge de la cruauté envers les peuples africains. Pour lui, c'est la seule façon pour les Allemands de survivre. Il fait recours à la philosophie de Méphistophélès, l'incarnation du diable dans la tragédie *Faust* de Goethe. N'est-on pas ici à une époque où *Méphisto* connaît quasiment une apologie ?[2]. En se basant sur ce personnage, Carl Peters présente sa propre méthode coloniale comme celle d'un vrai Allemand. Sa rencontre avec le chef de Nguru, le Sultan Mafungu Biniani, et le pacte de sang, qu'il conclut avec ce dernier, sont racontés comme suit : « *Nos deux avant-bras dénudés, nous nous retirâmes sur une place libre, chacun accompagné de sa troupe. Là, une profonde ouverture fut opérée au niveau des avant-bras et nous suçâmes réciproquement à l'autre ce liquide rouge* [le sang] *qui est, selon Méphistophélès, un 'liquide très particulier'* »[3]. En d'autres

[1] « Kolonialpolitik [...] ist und bleibt aber schließlich die rücksichtslose und entschlossene Bereicherung des eigenen Volkes auf anderer schwächerer Völker Unkosten », Peters, Carl : *Kolonialpolitische Korrespondenz* du 16 janvier 1886. Citée par Wehler, Hans-Ulrich : *Bismarck und der Imperialismus*. 4e éd. München, dtv, 1976, p. 333.

[2] On estime que le personnage de Méphisto a été érigé en symbole déjà pendant le IIe Reich avant de connaître la récupération par les Nazis. Lire, à ce propos, Jasper, Willi : *Faust und die Deutschen*. Berlin, Rowohlt, 1998, p. 51-60. Pour dénoncer cette idéalisation de l'esprit diabolique, Klaus Mann (1906-1949) publia son roman *Mephisto. Roman einer Karriere* (1936), dans lequel il raconte la carrière fulgurante de Hendrik Höfgen, un acteur de théâtre qui accepte de vendre son âme au « diable nazi » en échange du rôle de Méphisto dans le *Faust* de Goethe.

[3] « Unsere Oberarme wurden entblößt; wir traten, jeder seine Mannschaft hinter sich, von zwei Seiten auf einen freien Platz; Es ward ein tiefer Ritz in beider Oberarme geschnitten, und nun zogen wir gegenseitig von jenem roten Nass, welches nach Mephistopheles „ein ganz besonderer Saft" ist », Peters, Carl : *Die Usagara-Expedition (*1885), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 304.

termes, c'est seulement avec la méthode de Méphisto qu'on réussit en politique coloniale.

Cette philosophie de Méphisto, on la retrouve également dans son ouvrage *Au secours d'Emin Pacha* (1891) ; le lecteur y découvre une curieuse volonté de l'auteur de se donner l'allure d'un personnage violent. Les récits des brutalités dans cet ouvrage ont déjà été résumés dans le discours du député August Bebel au Reichstag le 13 mars 1896[1]. À propos de la façon dont il fait traiter les porteurs dans le sultanat Witu, Carl Peters écrit :

> [...] *Aussi suis-je parvenu à découvrir qu'un porteur avait jeté, le 3 juillet, son fardeau dans un champ de maïs et s'était réfugié à Hindi. Je le fis enchaîner et battre à coups de fouet devant tout le monde. De la même manière, d'autres personnes, dont je pouvais prouver qu'ils n'avaient pas porté des bagages la veille, ont été punies. Dès lors, je rendis publique une échelle des punitions qui attendaient désormais les porteurs qui se seraient rendus fautifs de désertion ou d'abandon de fardeau*[2].

À propos de la région des Wadsaggas, il écrit:

> *Je m'approchai des villages environnants des Wadsagga, afin de leur donner une bonne leçon avant la tombée de la nuit. Ils abandonnaient leur hameau à chaque fois que nous les atteignîmes. Alors, je donnai des instructions, afin que tout ce qui pouvait nous être utile soit emporté et fis mettre à feu six de leurs villages. Il m'a paru nécessaire de faire comprendre ceci à ces gens : c'est la guerre*[3].

[1] Cf. Bebel, August : « Schuldig des Mordes : Kolonialheld Carl Peters », in : Le même : *Ausgewählte Reden und Schriften*, vol. 4. Bearbeitet von Anneliese Beske u. a., München, New Providence, London, Paris, Saur, 1995, pp. 7-14.

[2] « Und es gelang mir, einen Träger festzustellen, welcher am 3. Juli seine Last in ein Maisfeld geworfen hatte und nach Hindi zurückgelaufen war. Ich ließ ihn in Ketten legen und vor allen Leuten auspeitschen. Ebenso wurden einige andere Leute bestraft, von denen ich beweisen konnte, dass sie am Tage vorher keine Lasten getragen hatten. Ich verkündigte den Trägern nunmehr eine Stufenfolge von Strafen, welche für Entlaufen und für Wegwerfen von Gepäckstücken vollzogen werden sollten », Peters, Carl : *Die Emin-Pascha-Expedition (*1891), in : *Gesammelte Schriften II*, p. 55.

[3] « Ich wandte mich nun in die benachbarten Dörfer der Wadsagga, um noch vor Einbruch der Nacht den Leuten eine ernstliche Lektion zu erteilen. Bei unserem Anmarsch wurden auch die Dörfer schnell verlassen. Ich befahl, alles, was für uns wert war, schnell herauszuräumen und ließ dann nacheinander

À propos de son attitude dans le district de Elbejet, il raconte :

> *Entre le hameau et nous, se trouvait un grand troupeau dont le berger nous recommandait d'un ton insolent de contourner son troupeau pour ne pas chasser son bétail. Le bon paysan ignorait encore que nous envisagions d'attaquer Elbejet quand une balle traversa ses côtes, immobilisant son insolente langue pour toujours*[1].

Tous ces textes se passent de commentaire ; Carl Peters y fait ouvertement l'éloge de la brutalité et se présente comme le défenseur de son peuple dans la lutte pour la vie. Selon ses propres dires, il se fondait ainsi sur le droit de conservation de soi-même. « [...] *Lorsque quelqu'un ne voulait pas me vendre librement ce qu'il possédait, je décidais de m'emparer purement et simplement de la chose, en me fondant sur le droit de conservation personnelle et sur le droit des armes qui régissait généralement l'Afrique* »[2], affirme-t-il. Un historien de cette époque, Franz Giesebrecht, écrit à propos du livre *Au secours d'Emin Pacha* (1891) : « *Le livre entier est écrit sur ce ton. Les plus importantes questions de l'humanité y ont été traitées et réglées avec un cynisme repoussant* »[3].

Avant de mettre un terme à l'étude de l'axiome de la « lutte pour la survie », il faut remarquer que, même après ses activités coloniales, Carl Peters

---

sechs von diesen Dörfern in Brand stecken. Es schien mir nötig, den Leuten klarzumachen: c'est la guerre », *ibid.*, p. 158-159.

[1] « Zwischen dem Kral und uns bestand sich eine große Herde, deren Hirte uns im frechsten Tone anrief, wir möchten um die Herde herumgehen, wir würden sonst das Vieh wegtreiben. dass wir wenige beabsichtigten, Elbejet anzugreifen, das ahnte der gute Bursche in seinem Dünkel nicht, bis eine Kugel ihm durch die Rippen fuhr und seine freche Zunge dauernd zur Ruhe brachte », *ibd.*, p. 198.

[2] « [...] wo man mir das, was man besaß, nicht freiwillig verkaufen wollte, [habe ich entschieden] mir solches, gestützt auf das Recht der Selbsterhaltung und auf das in Afrika allgemein geltende Recht der Waffen, einfach zu nehmen », *ibd.*, p. 76.

[3] « In diesem Tone ist das ganze Buch geschrieben. Mit einem widerlichen Cynismus werden die wichtigsten Menschheitsfragen behandelt und abgetan », Giesebrecht, Franz : *Ein deutscher Kolonialheld. Der Fall Peters in psychologischer Beleuchtung*. Zürich, C. Schmidt, 1897, p. 67.

ne se débarrasse pas de la conviction que cette lutte féroce est indispensable. Expliquant sa méthode d'acquisition des territoires, cette façon que les anticolonialistes jugeaient très brutale, il écrit en 1906 :

> *On peut bien penser ce qu'on veut de la méthode de conquête de la Compagnie Allemande d'Afrique orientale entre 1885 et 1886. Mais, nous pouvons aussi affirmer avec certitude que si nous n'avions pas « dévoré tout autour de nous comme des loups », nous n'aurions pas non plus obtenu le territoire que les traités internationaux nous ont pleinement réservé à la fin de l'année 1886*[1].

On peut donc retenir que la doctrine de la lutte entre les nations pour la survie se manifeste à deux niveaux dans l'œuvre de Carl Peters. Elle concerne non seulement les relations entre les nations colonisatrices, mais aussi les rapports entre nations colonisatrices et territoires colonisés. À son avis, dans les deux cas, seule la puissance militaire devrait garantir la survie au Reich. Il est convaincu que faire de la politique revient à rechercher par tous les moyens que son pays devienne le plus puissant possible. « *Il existe seulement une politique, celle des intérêts des nations* »[2], affirme-t-il.

3.1.6. De l'inégalité des races

La pensée de Carl Peters par rapport à l'inégalité des races s'appuie sur l'idée de sélection biologique[3]. Comme son professeur, Heinrich von Treitschke

[1] « Man mag über die Erwerbungspolitik der Deutsch-Ostafrikanische Gesellschaft in den Jahren 1885-1886 denken wie man will, so viel kann man mit Bestimmtheit aussprechen, dass, wenn wir nicht „um uns gefressen hätten wie die Wölfe", wir auch das Gebiet nicht erhalten hätten, welches die internationalen Verträge am Ausgang 1886 uns endgültig gesichert haben », Peters, Carl : *Die Gründung (*1906), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 203.

[2] Peters, Carl : « Der nahe Osten », in : Le même : *Zur Weltpolitik*, (1912), p. 254.

[3] L'idée d'inégalité des races humaines a été formulée par Josef Arthur de Gobineau (1816-1882). Pour l'auteur de *L'essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855), l'appartenance à la race blanche serait le facteur d'aptitude à mener une œuvre civilisatrice, tandis que la race noire se

(1834-1896)[1], il pense qu'il a plu à la nature de créer des différences entre les humains. Pareillement à l'existence de diverses espèces d'animaux et de plantes, l'existence de diverses espèces humaines serait une loi de la nature. Pour lui, il serait absurde de parler d'une égalité entre les humains :

> *Au-delà de tous les discours politiques partisans, il faut reconnaître que la nature est aristocratique. Et, c'est bien dame-nature qui a placé des barrières parmi les catégories d'humains, de la même manière qu'elle l'a fait pour les sortes et les classes d'animaux et de végétaux*[2].

Partant de cette idée de sélection naturelle, il observe le cours de l'histoire et en conclut à la supériorité de la race blanche. À ses yeux, l'esclavage et la colonisation auraient apporté la preuve de la supériorité de la race blanche. « *Devant le tribunal de l'histoire, ce sont les progrès de la race blanche qui s'imposent* », affirme-t-il[3]. Sa pensée peut être résumée en deux axiomes : la primauté du peuple allemand et l'infériorité des Noirs.

---

trouverait en bas de l'échelle de la classification entre les humains. Lire, à ce propos, Seillière, Ernest : *Le Comte de Gobineau et l'aryanisme historique*. Paris, Plon, 1903, p. 15-17. Même si Hermann Krätschell affirme que Carl Peters n'avait pas lu Gobineau (Krätschell, Hermann : *op. cit.*, p. 67, note 245), il n'en reste pas moins vrai que l'influence du Français sur la pensée occidentale de son époque et dans la philosophie allemande en particulier demeure indéniable. On peut, de ce fait, considérer que cette influence s'est étendue à Carl Peters, de manière tout au moins indirecte.

[1] Dans ses mémoires, Carl Peters dit sa fierté d'avoir suivi les cours magistraux du professeur Heinrich von Treitschke (1834-1896). Même si l'historien Arne Perras (*Carl Peters and German Imperialism 1856-1918 : A Political Biography*. Oxford, Clarendon Press, 2004, p. 19) affirme que le nom de Treitschke ne figure pas parmi les enseignants signataires du certificat d'étude de Carl Peters, on peut pourtant penser que ce dernier a pu avoir contact d'une manière ou d'une autre avec les idées du célèbre professeur. Treitschke soutient en effet que l'inégalité entre les classes sociales est une loi de la nature. Cf. Treitschke, Heinrich von : *Politik. Vorlesungen gehalten an der Universität zu Berlin*, vol. 1, éd. par Max Cornicelius. Leipzig, Hirzel, 1911, p. 50.

[2] « Die Natur ist aristokratisch, trotz aller Parteiphrasen, und es ist die Natur selbst, welche natürliche Grenzscheiden zwischen Menschenspezies gesetzt hat, genau wie zwischen die Arten und Klassen der Tiere und Pflanzen », Peters, Carl : « Sozialismus und Kolonialpolitik » (1907), in : Le même : *Zur Weltpolitik*, (1912), p. 127.

[3] « Vor dem Tribunal der Geschichte steht jedenfalls die klare Durchsetzung der weißen Rasse am höchsten », *ibid.*, p. 127.

Par rapport à la primauté du peuple allemand, la pensée de Carl Peters s'appuie sur l'idée (le mythe) de la supériorité germanique chère à Houston Stewart Chamberlain (1855-1927)[1]. Opérant une classification entre les peuples européens et se faisant l'ardent partisan de la puissance navale, il écrit :

> *Les puissances qui règnent sur les océans régissent l'histoire de l'humanité. Car elles possèdent les plus grandes routes militaires grâce auxquelles un peuple peut atteindre un autre aussi bien en vue d'un échange commercial que dans une concurrence belliqueuse. C'est bien le sang de celui qui possède le monde d'Outre-mer qui dominera notre planète pendant des millénaires* […]- *Le monde appartient aux Germains !*[2].

Mieux, sans évoquer le terme de « race aryenne », il n'est pas loin de classer le peuple allemand parmi les « peuples élus ». Il parle des Allemands comme d'un « *peuple de seigneurs* »[3]. Pour lui, les peuples européens qui ne possèdent pas de colonies seraient à classer dans la même catégorie que les Noirs. À l'endroit des anticolonialistes allemands qui qualifient d'aventures les conquêtes coloniales, il répond :

> *Cela* [refuser la colonisation] *revient à caractériser les Allemands à la face du monde comme un peuple inférieur et à disqualifier l'Allemagne pour la*

[1] S'appuyant sur la théorie de Gobineau, Houston Stewart Chamberlain (1855-1927), un Anglais germanisé, formula sans ambages l'idée de la supériorité naturelle du peuple allemand dans ses *Assises du XIX^e siècle* (1899). Chamberlain, Houston Stewart : *Die Grundlagen des XIX. Jahrhunderts*, vol. II, 10e éd., München, F. Bruckmann, 1912. Voir surtout le point « Die Germanen als Schöpfer einer neuen Kultur », pp. 825-867.

[2] « Die Mächte, die die Ozeane beherrschen, bestimmen die Geschichte der Welt. Denn sie haben die größten Heerstraßen in der Hand, auf denen Volk zu Volk gelangen kann, im friedlichen Handelsaustausch wie im kriegerischen Wettkampf. Und wer die überseeische Welt besitzt, dessen Blut wird vorherrschen auf unserem Planeten in die Jahrtausende hinein, [...] – Die Welt gehört den Germanen! », Peters, Carl : « Der Zusammenbruch der spanischen Kolonialmacht », in : Le même : *Zur Weltpolitik,* (1912), p. 247.

[3] « *Herrenvolk* », Peters, Carl : « Sozialismus und Kolonialpolitik » (1907), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 450.

> *politique mondiale. En raisonnant ainsi, nous nous abaisserons, en qui concerne la fierté nationale, au même niveau que les Serbes et - les Nègres*[1].

Ces lignes indiquent clairement que Carl Peters est de ceux qui croient à la supériorité naturelle du peuple allemand, supériorité acquise par l'évolution (Charles Darwin). Pour lui, la sélection naturelle se fait par la possibilité à maîtriser la navigation, à coloniser et à exporter sa propre culture. En 1886, il formule franchement cette pensée dans un discours prononcé pendant le « Congrès général allemand pour la promotion des intérêts allemands d'Outre-mer » (*Allgemeiner deutscher Kongress zur Förderung der überseeischen Interessen Deutschlands*). Après avoir cité des hommes comme Humboldt, Leibnitz, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Schopenhauer, Bach, Beethoven, Mozart, Wagner, etc., il affirme :

> *Messieurs ! Dans ce sens, je crois que la culture allemande est supérieure à celle de tous les autres peuples. Ces mouvements des peuples slaves à l'Est et romains à l'Ouest qui voudraient identifier leurs actions à notre culture allemande ne savent même pas ce qu'ils font. Ils ignorent l'outrage qu'ils portent ainsi au développement de l'humanité : Essayez de soustraire la culture allemande de la pensée intellectuelle mondiale et vous verrez bien ce qu'il en restera !*[2]

[1] « Das kennzeichnet das Deutschtum vor aller Welt als eine minderwertige Rasse und disqualifiziert es zur Weltpolitik. Wir geraten damit, dem nationalen Anstand nach, auf die Stufe von Serben und -Negern », Peters, Carl : « Kolonialpolitik und Kolonialskandal » (1907), in : Le même : *Zur Weltpolitik,*(1912), p. 124. Ce texte est escamoté dans le même article publié dans les œuvres complètes. À comparer avec Peters, Carl : « Kolonialpolitik und Kolonialskandal » (1907), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 442.

[2] «Meine Herren! In dieser Richtung, glaube ich, ist die deutsche Kultur allen anderen Völkern überlegen. Jene slawische Bewegung im Osten und die Romanen im Westen, die ihre Taten an unsere deutsche Kultur legen möchten, die wissen ja gar nicht was sie tun, welch' einen Frevel an der Entwicklung der Menschheit sie begehen möchten: man nehme das Deutschtum fort aus der geistigen Bewegung der Menschheit, und man sehe, was übrig bleibt! ». Discours du 15 septembre 1886 publié dans Peters, Carl : *Deutsch-National. Kolonialpolitische Aufsätze*. Berlin, Walther u. Apolant, 1887, p. 120.

En ce qui concerne l'idée d'infériorité naturelle de la race noire, elle découle, chez Carl Peters, de manière logique de la supériorité de la race blanche. Pour développer cette idée, il soutient le préjugé selon lequel les Noirs seraient destinés aux travaux physiques, et les Blancs aux tâches intellectuelles. C'est d'ailleurs pourquoi il s'oppose à la scolarisation des Africains qui, selon lui, ne pourrait que freiner l'exploitation des territoires. Il est conscient du fait qu'une fois que le Noir serait admis à l'éducation au sens européen du terme (lire et écrire), on ne pourrait plus l'utiliser dans les tâches manuelles : « *il* [le travail des Noirs] *devrait en souffrir, dès qu'on ouvrira les portes de l'éducation européenne aux Noirs* »[1]. Dans son article « Die afrikanische Arbeiterfrage » (1901), il répond à ceux qui lui reprochent d'instituer le travail forcé en Afrique orientale, de la manière suivante :

> *Pourquoi devrais-je épargner éternellement le travail forcé aux espèces inférieures qui, à travers un esclavage de plusieurs millénaires, ont apporté la preuve historique qu'elles sont véritablement prédestinées à cette contrainte et qui ont montré, dans la plupart des cas où elles ont été livrées à elles-mêmes, qu'elles ne sont en fait bonnes pour rien. Comment les défenseurs européens des Nègres expliquent-ils le fait que de véritables despotes sanguinaires se soient établis partout où le Nègre est livré à lui-même ! Je n'en veux pour preuve que le cas du Soudan et de l'Ouganda. Je pense à Gungunjana, Mirambeau et Chaka. Comment expliquer que le monde nègre soit seulement productif dans les régions où il est soumis à cette contrainte brutale ?*[2].

[1] « Die [die Arbeit des Negers] aber wird verdorben, wenn man dem Schwarzen eine europäische Schulbildung beibringt », Peters, Carl : « Die äthiopische Bewegung » (1905), in : Le même : *Zur Weltpolitik*, (1912), p. 140.

[2] « Weshalb soll wohl die Einführung staatlichen Zwanges ein- für allemal bei der Subspezies verpönt sein, welche durch eine vieltausendjährige Sklaverei den geschichtlichen Beweis geliefert hat, dass sie recht eigentlich für einen solchen Zwang prädestiniert ist, und welche meistens da, wo sie sich selbst überlassen ist, beweist, dass sie überhaupt zu nichts gut ist. Weshalb, meinen wohl die Negerschwärmer in Europa, haben sich überall da, wo der Neger sich selbst überlassen blieb, blutdürftige Despotien rohester Art gebildet. Ich erinnere an den Sudan und Uganda, an Gungunjana, Mirambo und Tschaka. Wie geht es zu, dass die Negerwelt, sich selbst überlassen, nur da leistungsfähig wird, wo sie solchem brutalen Zwang unterworfen ist? », Peters, Carl : « Die afrikanische Arbeiterfrage » (1901), in : Le même : *Zur Weltpolitik*, (1912), p. 130. Ce n'est finalement pas correct d'affirmer avec Hermann Krätschell que Carl Peters ne parla de « race » qu'à partir de 1905. (Cf. Krätschell, Hermann : *op. cit.*, p. 67).

Comme à propos de la supériorité naturelle de la race blanche, Carl Peters tire cette opinion de son observation sélective de l'histoire. Ainsi, sans procéder explicitement à une classification nette des races comme Joseph Arthur de Gobineau (1816-1882), il expose pourtant clairement l'idée selon laquelle les Noirs constituent la race inférieure. Pour lui, la traite négrière est une preuve que l'Africain est prédestiné à la soumission. Ses critères classificatoires sont, entre autres, l'affirmation selon laquelle la seule culture est la culture européenne et toute autre chose n'est que « *barbarie* ».

3.1.7. Jusqu'à l'extermination des races dites inférieures

Carl Peters réfute la théorie paternaliste qui fait des Africains un peuple « *arriéré* » qui aurait besoin de l'éducation des Blancs[1]. Pour lui, la psychologie de l'Africain évoluerait dans un sens contraire à la pensée européenne et il se trouverait à un stade de « *dégénérescence mentale* ». Dans sa volonté de démontrer que le Noir est prédestiné à l'assujettissement, il va plus loin que les théoriciens de son époque qui voyaient le Noir comme un être à l'état de nature, à qui il fallait apporter la civilisation. Partant des préjugés du publiciste Karl Oettker, lequel présentait le Noir comme un être inintelligent, qui se serait développé dans d'autres dimensions contraires aux normes hellènes, Carl Peters pense ceci :

---

[1] De tout temps, le colon adopte une attitude de patricien envers le colonisé considéré comme « plébéien » (Terme du publiciste colonialiste Hübbe-Schleiden, Wilhelm : Ä*thiopien. Studien über West-Afrika*. Hamburg, Friedrichsen, 1879, p. 294.). L'officier allemand Hermann von Wissmann (1853-1905), par exemple, défend la thèse de l'évolution anthropologique des races et affirme que l'Africain serait demeuré au stade infantile. Il a écrit un guide pour les colons, dans lequel il explique que les Noirs constituent la race qui chausse des pointures d'enfants et qui a besoin de l'éducation du Blanc, son père (Wissmann, Hermann von : *Afrika. Schilderungen und Rathschläge zur Vorbereitung für den Aufenthalt und Dienst in den deutschen Schutzgebieten*. Berlin, Mittler, 1895, p. 67).

> *Selon Oettker, le Nègre est esclave de nature. Il a besoin d'un « maître » comme le poisson a besoin de l'eau. Il est entièrement indifférent à la douleur étrangère. C'est un incorrigible menteur invétéré. C'est vrai ! Par rapport à l'intelligence et à la faculté d'adaptation, il est bien loin de l'Européen. Toute sa formation demeurera constamment un dressage. Ce n'est aucunement une sorte « d'enfant » que nous pourrions éduquer. Au contraire, il s'est développé uniquement dans une direction opposée à la nôtre. En ce qui me concerne, je vais plus loin que Oettker, et j'estime qu'il se situe au stade de dégénérescence sénile*[1].

Ayant rejeté la thèse paternaliste, Carl Peters formula la sienne. Dans le guide pour les colons en Afrique qu'il publie en 1892 sous le titre *Manières de combattre et de diriger les expéditions en Afrique*[2], il soutient que le Noir n'aime pas qu'on le traite avec gentillesse :

> *Parce que le Nègre ignore tout ce que nous désignons par « gentleman », parce qu'il privilégie ses propres motifs dans tout acte, c'est-à-dire les règles de la peur ou de l'égoïsme profond, il interprète toute modération dans la guerre comme une manifestation de peur. Une douceur exagérée à son égard après une victoire supprimera l'impression laissée par cette victoire*[3].

À plusieurs reprises dans son œuvre, il affirme que la seule manière de gérer les peuples colonisés consisterait à les brutaliser pour les mettre à la place

[1] « Nach Oettker ist der Neger Sklavennatur *sans Phrase*. Der „Herr" ist ihm so nötig wie dem Fisch das Wasser. Er ist absolut indifferent gegen fremdes Weh, ein unverbesserlicher Gewohnheitslügner. Alles richtig! An Intelligenz, besonders Auffassungsfähigkeit, steht er dem Europäer nicht nah ; aber all seine Bildung wird stets Dressur bleiben. Er ist keineswegs eine „kindliche" Art, die wir zum „Mann" erziehen können, sondern hat sich nur in einer von uns entgegengesetzten Richtung entwickelt. Ich persönlich, über Oettker hinausgehend, halte ihn umgekehrt für im Stadium seniler Degeneration », Peters, Carl : « Kolonialpolitik und Kolonialskandal » (1907), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 441.

[2] Peters, Carl : « Gefechtsweise und Expeditionsführung in Afrika », in : *Gesammelte Schriften II*, pp. 517-528.

[3] « Da der Neger alles dessen bar ist, was wir mit gentlemenlike bezeichnen, da er im anderen bei jeder Handlung nur seine eigenen Motive, die der Furcht oder des überwiegenden Egoismus voraussetzt, so sieht er in jeder Betätigung der Milde in der Kriegsführung nur einen Akt der Furcht. Eine übertriebene Milde nach dem Siege hebt den günstigen Eindruck dieses selbst wieder auf », *ibid.*, p. 521.

qui doit être la leur[1]. Dans son article « Deutsch-Ostafrika » (1911), par exemple, il soutient que ce n'est pas par la scolarisation que l'Allemagne pouvait pallier le manque de main-d'œuvre en Afrique Orientale Allemande, mais plutôt par une franche démonstration militaire. Il est convaincu que c'est seulement de cette manière que le Reich devait imposer sa volonté aux peuples colonisés : « *C'est ici que l'aspect militaire se montrera avantageux dans l'éducation apportée par les Allemands. C'est seulement de cette manière que le Noir comprend et c'est de cette façon qu'il faut le traiter. C'est finalement de cette façon qu'on pourra remédier au manque de main-d'œuvre par l'organisation* »[2].

Cette récusation catégorique des arguments philanthropiques conduit Carl Peters à une position extrémiste du social-darwinisme ; il n'exclut pas l'idée d'extermination des peuples colonisés. Dans un rapport du 16 décembre 1891 adressé au gouverneur de l'Afrique Orientale Allemande, Julius von Soden (1846-1921), il affirme : « *Les Warombos rebelles sont à exterminer comme le furent les peaux-rouges en Amérique du Nord, afin de permettre aux Allemands de cultiver leur vaste et fertile territoire* »[3].

Cette conception, il la soutient également dans ses ouvrages. Ainsi, justifiant, par exemple, le portrait d'homme sanguinaire que lui attribuèrent les

[1] Peters, Carl : *Die Gründung (*1906), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 273-274 ; voir aussi « Zur afrikanischen Arbeitsfrage », in : *Koloniale Zeitschrift* 3 (1902), p. 101 ; voir enfin « Was lehrt uns die englische Kolonialpolitik » (1897), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 371.

[2] « Und hier wird sich das militärische Moment in der deutschen Erziehung als vorteilhaft erweisen. Das versteht der Schwarze, damit ist ihm beizukommen, dadurch kann man auch das Arbeiterproblem schließlich organisierend lösen », Peters, Carl : « Deutsch-Ostafrika », in : Le même : *Zur Weltpolitik*, (1912), p. 148.

[3] « Die widerspenstigen Warombo ausrotten wie die Rothäute Nordamerikas, um ihr breites und fruchtbares Gebiet der deutschen Kultivation zu gewinnen ». Bundesarchiv Berlin 1001/385. Anlage zum Bericht des Gouverneurs an den Reichskanzler vom 26. 1. 1892. Rapport cité par Schneppen, Heinz : « Der Fall Carl Peters : Ein Kolonialbeamter vor Gericht », in : *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 49. Jahrgang, Heft 10, Berlin, (2001), p. 869.

anticolonialistes, il n'hésite pas à soutenir que l'extermination des peuples dits arriérés par les peuples « *évolués* » est bénéfique pour l'évolution de l'humanité. Dans son esprit, les peuples qui n'ont pas contribué à l'essor industriel et au développement technique devraient être exterminés :

> *Je pourrais demander s'il était préférable qu'en Amérique du Nord, au lieu des peuples européens, dominent les Peaux Rouges et qu'en Australie des Noirs dominent ou encore qu'en lieu et place des cités comme New York, Chicago et San Francisco, soient établis des Wigwams ou des Indiens, qu'au lieu de Melbourne ou Sydney poussent plutôt des Kraals (villages indigènes) de peuples noirs !*[1].

Autrement dit, pour peu que l'extermination des races réputées inférieures permette d'installer des cités modernes, elle serait soutenable. L'historienne Judith Arthurs Winfield, qui s'est intéressée à la pensée de Carl Peters, en rapport avec la question de l'extermination des peuples colonisés, remarque que dans toute l'histoire, on ne retrouve cette conception d'anéantissement des Noirs que chez le député James M. Griggs qui suggérait en 1908 l'extermination des Noirs américains pour le bien de l'humanité[2]. Mais, cette position de Carl Peters avait déjà connu des adeptes en Allemagne avant 1908 ; Julius Scharlach, un membre actif du mouvement colonialiste allemand et avocat de Carl Peters dans l'affaire des pendaisons du Kilimandjaro, avait écrit en 1906 :

> *L'histoire de toutes les colonies enseigne que coloniser n'est pas synonyme de civiliser les populations indigènes, mais plutôt de les faire reculer et finalement les exterminer.* [...] *Cette triste réalité doit être considérée comme une nécessité historiquement démontrée. Quiconque ne veut pas la*

[1] « Ich könnte fragen, ob es an sich vorzuziehen wäre, dass in Nordamerika anstatt der europäischen Bevölkerung heute noch die Rothäute und in Australien die Australneger vorherrschten, dass an Stelle von New York, Chicago und San Francisco die Wigwams der Indianer, an Stelle von Melbourne und Sydney die Krale der Schwarzen ständen! », Peters, Carl : « Sozialismus und Kolonialpolitik » (1907), in : Le même : *Zur Weltpolitik*, (1912), p. 126.

[2] Winfield, Judith Arthurs : *Carl Peters and Cecil Rhodes. A comparative study of imperialist theory and practice*. Thèse, université de Connecticut, 1972, p. 377.

> *reconnaître parce qu'elle paraît insoutenable du point de vue idéaliste, devrait s'abstenir d'entreprendre des activités coloniales*[1].

Pour formuler une première conclusion à caractère provisoire, on peut affirmer que les premiers écrits de Carl Peters n'ont été qu'une caisse de résonance des théories colonialistes élaborées à son époque. Parce qu'il était au service du Reich, il se voyait investi du devoir de sensibiliser les Allemands à la colonisation. Nous avons vu qu'il a existé une sorte de « pacte » entre le colonialisme et le social-darwinisme dans son œuvre. Après son expédition Usagara et l'obtention de la lettre de protection du Reich, il s'est engagé, à travers ses articles et ouvrages, dans une propagande visant à reprendre à son compte les théories impérialistes formulées avant lui. Car les thèmes qu'il développe l'ont été avant lui par les véritables penseurs du colonialisme allemand comme Friedrich Fabri, Wilhelm Hübbe-Schleiden, Heinrich von Treitschke, etc. En reprenant ces idées à son compte, il s'est affiché comme un représentant typique de l'idéologie colonialiste allemande. En guise de récapitulation, on peut retenir que pour Carl Peters,

a. l'activité coloniale aurait pour objectif de désamorcer la bombe sociale constituée par le prolétariat en Allemagne;
b. la spéculation sur les terres dans les colonies africaines devrait permettre de résoudre les problèmes sociaux de la Métropole ;
c. à condition qu'on institue le travail forcé, la main-d'œuvre africaine devrait être une ressource inestimable pour l'industrie allemande ;
d. pour peu que les colonies obtiennent une autonomie administrative vis-à-vis de la Métropole, l'émigration devrait être la solution aux dépressions économiques ;

[1] Scharlach, Julius: *Koloniale und politische Aufsätze und Reden*. Éd. par Heinrich Poschinger. Berlin, Mittler, 1903, p. 27.

e. la flotte de guerre devrait être l'arbitre dans la compétition vitale qui opposerait, par les activités coloniales, d'une part, les puissances coloniales et, d'autre part, colonies et mère patrie ;
f. dans l'activité coloniale, les peuples colonisateurs « *supérieurs* » pourraient anéantir les peuples colonisés « *inférieurs* ».

Mais, cette image du défenseur du colonialisme n'est pas la seule qu'on retrouve dans l'œuvre de Carl Peters. Son personnage apparaît également comme un personnage de fiction.

3.2. Les autobiographies de Carl Peters : la fabrication d'un personnage

« *D'ailleurs, ce ne fut pas mon intention de produire seulement des articles de journaux et des discours sur la politique coloniale en Allemagne. Sur ce genre d'activités d'agitation, j'ai de tout temps une opinion très peu favorable* »[1]. Ces lignes que Carl Peters écrit en 1906 sont une illustration de sa volonté de quitter le domaine de l'agitation colonialiste et se mettre au service de sa propre cause. Déçu par son exclusion des activités coloniales, il n'a pas laissé à d'autres le soin de faire le récit de sa vie et de ses activités coloniales. Il a tenté de composer une image convenable de lui-même à travers ses ouvrages.

En effet, avant même d'être officiellement exclu des activités coloniales en 1897, il avait quitté l'Allemagne en juillet 1896 pour se réfugier en Angleterre. Une fois à Londres, il créa une entreprise chargée d'explorer le Mozambique, où il croyait fermement avoir localisé Ophir, le pays de l'or dont parle la Bible. Cette exploration fut couronnée par la publication du livre *Im*

[1] « Im übrigen war es nicht etwa meine Absicht, in Deutschland bloße Zeitungsartikel und Reden über Kolonialpolitik loszulassen. Über eine solche agitatorische Tätigkeit habe ich von jeher eine sehr geringe Meinung gehabt », Peters, Carl : *Die Gründung (*1906), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 144.

Goldland des Altertums en 1902[1]. Après ce livre, Carl Peters publia successivement ses mémoires *Die Gründung von Deutsch-Ostafrika* (1906), *Wie Deutsch-Ostafrika entstand!* (1912), et *Lebenserinnerungen* (1918)[2]. Dans la présente partie du travail, nous essayons de dégager le portrait qu'il dresse de lui-même à travers ces derniers textes.

Mais, avant de procéder à une typologie des diverses images que Carl Peters donne de sa propre personne, nous essayerons d'abord d'examiner le passage des récits de voyages aux autobiographies.

3.2.1. Peters vu par lui-même : comment son personnage apparaît dans ses textes

Quand Carl Peters cesse de publier des récits de voyages et se consacre à ses mémoires, il affiche dans ses textes une volonté de se réhabiliter. Pour ce faire, il sait tirer profit de sa prose pour s'imposer dans l'opinion publique comme l'unique acteur de l'acquisition de l'Afrique Orientale Allemande. Nous mettrons ici l'accent sur le parcours narratif du personnage, Carl Peters, à deux époques différentes, en rendant compte des modifications subies par ce personnage. Le schéma *actantiel*, cette méthode d'analyse du discours mythique

[1] Peters, Carl : *Im Goldland des Altertums*. *Forschungen zwischen Zambesi und Sabi*. München, J.F. Lehmann, 1902, 408 pp. Cornelia Essner estime que la publication de ce livre, tout comme la localisation d'Ophir (Sainte Bible : I Rois IX, 28), est la preuve que Carl Peters était un adepte de l'occultisme. Essner, Cornelia: « Carl Peters », in : La même : *Deutsche Afrikareisende im 19. Jahrhundert. Zur Sozialgeschichte des Reisens*. (Stuttgart), Steiner, 1985, p. 170, note 261.

[2] *Die Gründung von Deutsch-Ostafrika. Kolonialpolitische Erinnerungen und Betrachtungen.* Berlin, Schwetschke, 1906, VI, 276 pp. ; *Wie Deutsch-Ostafrika entstand! Persönlicher Bericht des Gründers.* Leipzig, Voigtländer, 1912, 107 pp. et *Lebenserinnerungen*. Hamburg, Rüsch, 1918, 147 pp.

chère à Algirdas Julien Greimas[1], nous servira d'outil pour examiner ce phénomène. Nous comparerons le récit de son expédition Usagara, narrée à deux époques différentes. L'ouvrage *Die Usagara-Expedition* (1885) servira d'illustration pour la période pendant laquelle Carl Peters était encore en activité. Pour la période d'après ses activités, nous tirerons des exemples de son ouvrage *Die Gründung von Deutsch-Ostafrika* (1906).

Le titre original du récit sur l'expédition Usagara indique nettement qu'il ne fallait pas comprendre la réussite de la mission comme un succès à mettre à l'actif de Carl Peters, mais plutôt simplement comme une expédition de la G.D.K. L'expédition fut racontée et publiée sous forme de feuilleton dans la *Tägliche Rundschau*, à partir du n° 56 du 7 mars 1885 sous le titre complet de « *Chronique de l'expédition dirigée par la Compagnie pour la Colonisation Allemande en Afrique orientale* »[2]. C'est le même compte rendu de mission que Carl Peters publie sous forme de récit de voyage *Die Usagara-Expedition* (1885). Il y relate les circonstances dans lesquelles, lui et ses amis Karl Jühlke, Joachim von Pfeil et August Otto, se sont rendus en Afrique orientale pour signer des « traités » avec des chefs locaux :

> *Ainsi,* ***nous*** *étions parvenus à un point où* ***nous*** *devions décider du destin de* ***notre*** *entreprise. Je dois avouer que j'avais le même sentiment que celui qui a animé le conquistador du Mexique* [Hernán Fernando Cortéz] *quand il brûla ses vaisseaux après son passage. Car un retour non honorable était aussi exclu pour* ***nous****.* ***Nous*** *avons brûlé* ***nos*** *vaisseaux dès que, à* ***nos*** *risques et périls et sous* ***notre*** *propre responsabilité,* ***nous*** *avons transformé,*

[1] Le schéma actantiel de Greimas est un ensemble de rôles (actants) remplis par les personnages d'un récit : le sujet (héros), l'objet, l'opposant, l'adjuvant, le destinateur et le destinateur. Lire, à ce propos, Greimas, Algirdas Julien : *Sémantique structurale. Recherche de méthode*. Paris, Presses Universitaires de France, 1986. Dans une autre étude, Greimas montre que, pour interpréter un discours mythique, on peut comparer l'importance des rôles joués par ces actants dans des récits divers. Lire, Greimas, Algirdas Julien : « Pour une théorie de l'interprétation du récit mythique », in : Le même : *Du sens. Essais sémiotiques*. Paris, Seuil, 1970, pp. 185-230.

[2] « Bericht über die Expedition der Gesellschaft für Deutsche Kolonisation nach Ostafrika ». Titre mentionné par Walter Frank : « Nachbericht », in : *Gesammelte Schriften I*, p. 488.

> *dans les derniers jours, le projet de l'Afrique occidentale en un projet de l'Afrique orientale, plus grandiose et plus audacieux, et* ***nous*** *avons mis le cap sur Zanzibar*[1].

Dans la narration, l'auteur utilise donc la première personne du pluriel (« nous », « notre », « nos ») pour désigner tout le groupe. Ainsi, les quatre personnages du récit apparaissent comme des hommes d'action dans la mission, des héros d'aventures à la Karl May[2]. À propos de ce récit de Carl Peters, un chercheur allemand, Christian Geulen, écrit :

> *Le récit de Peters était une histoire d'aventures de quatre Allemands qui, sous de faux noms, quittaient secrètement le Reich en direction de l'Afrique, y engageaient un nombre important de serviteurs, s'enfonçaient à l'intérieur du continent, remportaient quelques luttes et surtout obtenaient, de la manière la plus raffinée, des accords obscurs avec des chefs exotiques dont l'un – toujours selon Peters – s'adonna même aux rites de fraternité classiques avec lui*[3].

Par ailleurs, le Sultan de Zanzibar Saïd Bargash est l'*adjuvant* du schéma actanciel, puisqu'il aide Carl Peters dans son action. De lui, il écrit:

---

[1] « So waren **wir** denn angelangt an dem Punkt, von dem aus die Entscheidung über das Schicksal **unseres** Unternehmens erfolgen sollte. Ich muss gestehen, ich hatte ähnliche Empfindungen, wie sie der Eroberer Mexikos gehabt haben mag, als er seine Schiffe hinter sich verbrannte. Denn ein unehrenhafter Rückzug war ja auch für **uns** unmöglich. **Unsere** Schiffe hatten wir verbrannt, als wir auf **unsere** Gefahr und Verantwortung hin noch in den letzten Tagen das Westprojekt in das in jeder Beziehung großartigere und kühnere Ostprojekt umwandelt hatten und plötzlich nach Sansibar gefahren **waren** », Peters, Carl : *Die Usagara-Expedition (*1885), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 288. La mise en relief dans le texte est de nous.

[2] Karl May (1842-1912) fut, en Allemagne l'un des grands publicistes de roman d'aventures et des récits de voyage. Les scènes de ses romans se déroulent en général en Amérique du Nord ou au moyen Orient. Il est le créateur du personnage de Winnetou.

[3] « Stattdessen war Peters Bericht eine reine Abenteuergeschichte von vier Deutschen, die unter falschen Namen heimlich das Reich verlassen, nach Afrika fahren, dort eine stattliche Anzahl von Dienern und Trägern engagieren, ins Landesinnere ziehen, manche Kämpfe bestehen und vor allem in möglichst raffinierter Weise obskure Verträge mit exotischen Häuptlingen abschließen, von denen einer sogar – laut Peters- ein klassisches Blutbrüderschaftsritual mit ihm vollzog », Geulen, Christian : « `The final Frontier…´. Heimat, Nation und Kolonie um 1900 : Carl Peters », in : Kundrus, Birthe (éd.) : *Phantasiereiche. Zur Kulturgeschichte des deutschen Kolonialismus*. Frankfurt am Main / New York, Campus Verlag, 2003, p. 47.

> *Avant de partir à Saadane, je me procurai auprès du Sultan de Zanzibar une lettre de recommandation destinée à son gouverneur. Une fois cette lettre obtenue, je me rendis avec impatience chez son excellence, accompagné du Comte Pfeil*[1].

En revanche, quand la même expédition est racontée dans ses mémoires, Carl Peters ignore simplement les autres personnages de son récit et devient lui-même l'unique actant omnipotent. Dans *Die Gründung von Deutsch-Ostafrika* (1906), il reprend le texte cité plus haut et écrit:

> *Les dés étaient jetés. Comme Fernando Cortéz, **j**'ai brûlé **mes** vaisseaux après **mon** passage. Sans informer ni les signataires des actions ni le gouvernement impérial, **je** décidai d'accoster en Afrique orientale plutôt qu'en Afrique de l'Ouest. Maintenant, il **me** fallait un succès éclatant et rapide pour justifier **mon** attitude. Sans cela, **je** ne devais plus revenir vivant en Allemagne*[2].

Comme on le voit ici, le pluriel cède la place au singulier (« je », « me », « mon »). Il devient le seul actant principal. Par ailleurs, le personnage de Carl Peters ne possède plus d'*adjuvant* dans son action. Même Saïd Bargash qui était l'adjuvant devient *l'opposant*. Cette fois il écrit du Sultan :

> *Comme je ne voulais pas entrer en collision avec les revendications juridiques du Sultan de Zanzibar, il me revenait de m'éloigner des*

[1] « Ich hatte mir vom Sultan in Sansibar in einer gewissen Art von Ironie noch einen besonderen Empfehlungsbrief an seinen Gouverneur in Saadane verschafft. Mit diesem Schreiben begab ich mich sofort in Begleitung des Grafen Pfeil, ungeduldig wie ich war, zu „Seiner Exzellenz" », Peters, Carl : *Die Usagara-Expedition (*1885), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 293.

[2] « Die Würfel waren im Rollen, und wie Fernando Cortez hatte **ich** meine Schiffe hinter mir verbrannt, als **ich**, ohne die Zeichner zu fragen und ohne die Reichsregierung zu verständigen, anstatt nach Westafrika auf Ostafrika abreiste. Nur ein klarer und schneller Expeditionserfolg konnte solches Vorgehen rechtfertigen; Ohne solchen durfte **ich** unter keinen Umständen lebend nach Deutschland zurückkehren », Peters, Carl : *Die Gründung (*1906), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 163. La mise en relief dans le texte est de nous.

territoires côtiers sur lesquels il faisait régner, grâce à ses Walis, une sorte d'hégémonie[1].

Il est une dernière raison enfin qui montre que Carl Peters avait l'ambition de se mettre en scène dans ses autobiographies ; les *opposants* à son action ne sont plus anonymes dans ses derniers ouvrages. Au contraire, ils ont pour noms Bismarck et Kayser. Ce sont eux qui sont associés à la lettre dissuasive du Reich[2].

En appliquant le schéma *actantiel* du sémioticien Algirdas Julien Greimas[3] aux textes de Carl Peters, on peut remarquer le passage de l'histoire au discours mythifiant. Résumés, les deux schémas *actantiels* de la narration de l'expédition Usagara, à deux époques distinctes, pourraient, en effet, se présenter comme suit :

Actants	Acteurs	
	Die Usagara-Expedition (1885)	*Die Gründung von Deutsch-Ostafrika* (1906)
Destinateur	Sultan de Saadane	Sultan de Saadane
Destinataire	Le Reich	Le Reich
Objet	Les traités	Les traités
Sujet	« nous » : Carl Peters et ses amis	« je » Carl Peters
Adjuvant	Saïd Bargash	-
Opposant	-	Saïd Bargash / Bismarck / Kayser

Comparaison de deux schémas actantiels de la narration de l'expédition Usagara selon le model *actantiel* mythique d' Algirdas Julien Greimas

[1] « Da ich nicht in Kollision mit den Rechtsansprüchen des Sultans von Sansibar geraten wollte, lag mir daran, zunächst vom Küstengebiet frei zu werden, in welchem er durch seine Walis wenigstens eine Art von Oberhoheit ausüben ließ », Peters, Carl : *Die Gründung (*1906), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 169-170.

[2] Cf. Peters, Carl : *Lebenserinnerungen (*1918), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 67 ; cf. aussi Peters, Carl : *Die Gründung (*1906), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 173.

[3] Greimas, Algirdas Julien : *Sémantique structurale. Recherche de méthode*. Paris, Presses Universitaires de France, 1986, p. 180.

Restons dans l'expression d'Algirdas Julien Greimas pour constater que l'« *avant vs après discursif* »[1] a ici une fonction « manipulatrice ». Tous les renversements de situation dans la narration ont pour objectif de donner au sujet (Carl Peters) une place extraordinaire : le « je » remplace le « nous ». Ensuite, les « confrontations » avec les peuples africains donnent du personnage de Carl Peters une dimension de héros ; elles sont symbolisées par l'opposition entre le sujet « je » et le Sultan Saïd Bargash. Enfin, l'opposition entre le « je » d'un côté et Bismarck et Kayser, de l'autre, symbolise l'attitude du Reich qui, selon la logique du texte, ne joua pas un grand rôle dans la colonisation. En présentant les fonctionnaires de l'exécutif allemand comme ses *opposants* dans l'action, il laisse comprendre que ce ne fut pas le Reich, mais sa seule personne qui permit l'acquisition de l'Afrique Orientale Allemande. La rupture avec Berlin fait de lui un conquérant. Ainsi, le lecteur est appelé à remarquer que les autres acteurs de la colonisation et le gouvernement impérial n'ont pas joué un rôle important dans la conquête de l'Afrique orientale.

Cette comparaison entre les schémas *actantiels* de la même expédition, narrée à deux époques différentes, rend donc compte de la volonté de Carl Peters de se propulser sur le devant de la scène. Ainsi, à travers la dernière version du récit de « l'expédition Usagara », il se présente comme le « seul colonialiste » ; il est décrit comme le principal acteur de la colonisation en Afrique orientale. Dans sa thèse intitulée *Carl Peters and German Imperialism*, Arne Perras, est du même avis quand il écrit :

> *Il semble que le fait de célébrer la violence, d'une manière littéraire, constituait pour Peters un moyen approprié de créer un mythe héroïque*

[1] Greimas, Algirdas Julien : « Pour une théorie de l'interprétation du récit mythique », in : Le même : *Du sens. Essais sémiotiques*. Paris, Seuil, 1970, p. 187.

autour de sa propre personne. Ayant étudié des textes littéraires pendant longtemps, il avait certainement compris l'importance de la langue et acquis les aptitudes à la manier pour agir sur le lecteur[1].

Il faut signaler qu'à l'époque déjà, les compagnons de Carl Peters pendant l'expédition Usagara avaient déjà remarqué et critiqué cette tentative de Carl Peters de se présenter comme le champion de la colonisation en Afrique orientale. En 1907, Joachim Pfeil, par exemple, écrivit : « *Quand il mentionne des événements s'y rapportant* [à l'expédition] *dans son ouvrage`La création de l'Afrique Orientale Allemande', il oublie les noms des personnes sur lesquelles il dut s'appuyer très souvent* »[2].

Ces remarques préliminaires montrent comment les textes de Carl Peters ont évolué en mettant en scène progressivement son propre personnage au devant de la scène. Après cette présentation de la manière dont son personnage apparaît différemment dans ses récits de voyage et dans ses mémoires, nous nous intéresserons dans les points suivants aux différentes glorifications qu'il donne de lui-même dans ses autobiographies.

3.2.2. Peters adopte la pose du patriote

L'un des aspects d'héroïsation de Carl Peters par lui-même consiste à se présenter dans ses ouvrages comme un patriote. Au contraire de la ligue

[1] « It seems that the literary celebration of violence was seen by Peters as a promising vehicle for creating a heroic myth around himself. Having studied literary texts for a long time, Peters certainly had a sense for language and the way in which it could be used to affect a reader », Perras, Arne : *Carl Peters and German Imperialism 1856-1918 : A Political Biography*. Oxford, Clarendon Press, 2004, p. 181.

[2] « Wiewohl er der einschlägigen Vorgänge in seinem Buche, „Die Grundung von Deutsch-Ostafrika", wohl Erwähnung tut, so hat er doch die Namen derjenigen Herren, auf deren Schultern er oft genug stehen durfte, vergessen », Pfeil, Joachim Graf von : *Zur Erwerbung von Deutsch-Ostafrika. Ein Beitrag zu seiner Geschichte*. Berlin, Curtius, 1907, p. 48.

pangermanique qui s'est fondée sur un patriotisme chauvin (*Hurra-Patriotismus*) pour revendiquer le droit à l'expansion territoriale[1], Carl Peters utilise plutôt le thème d'« amour de la patrie » (*Vaterlandsliebe*) pour défendre, après coup, ses activités coloniales.

En effet, quand il était en activité, Carl Peters ne présentait pas son action comme celle d'un patriote, mais se montrait plutôt fier d'appartenir au groupe de « *profiteurs* »[2] ; il voulait mener sa colonisation en tant que personne privée. Selon ses propres dires, il était prêt à entreprendre ses activités coloniales en compagnie de n'importe quel « *grand capitaliste* », fût-il Allemand ou non. C'est ainsi qu'il aurait proposé au marchand américain Stacy de former un groupe d'« *adventurers* » avec lui en 1883 et essayé de convaincre Alfred Krupp, pour obtenir de lui le financement de 20000 à 30000 marks afin d'investir dans sa propre entreprise coloniale[3]. À ce propos, un historien de cette époque, Franz Giesebrecht, écrit : « *À la fin de l'année 1883, Carl Peters rentra en Allemagne avec une idée dont il était fermement convaincu qu'elle le conduirait au pouvoir et à la richesse : il avait compris quel vaste terrain d'action constituaient les colonies anglaises pour les aventuriers et les spéculateurs* »[4]. Conscients de ce que cette volonté ouverte de faire des affaires

[1] À ce propos, voir, Peters, Michael : *Der Alldeutsche Verband am Vorabend des Ersten Weltkrieges (1908-1914). Ein Beitrag zur Geschichte des völkischen Nationalismus im spätwilhelminischen Deutschland*. 2e éd., Frankfurt am Main, Berlin, Bern, New York, Paris, Wien, Peter Lang, 1996, p. 304.

[2] Expression de Manfred Nussbaum qui caractérise ainsi les membres des compagnies privées actifs dans la colonisation. Cf. le point « die Profiteure », in : Nussbaum, Manfred : *Vom « Kolonialenthusiasmus » zur Kolonialpolitik der Monopole. Zur deutschen Kolonialpolitik unter Bismarck, Caprivi, Hohenlohe*. Berlin, Akademie Verlag, 1962, p. 142-145.

[3] Cf. Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912), p. 11-12. À ce propos, lire aussi Wieben, Uwe : *Carl Peters. Das Leben eines deutschen Kolonialisten*. Rostock, Neuer Hochschulschriftenverlag, 2000, p. 26.

[4] « Als er Ende 1883 nach Deutschland zurückkehrte, brachte er eine Idee mit, von der er die feste Überzeugung hegte, dass sie ihn zu Macht und Reichtum führen würde. Dr. Peters hatte erkannt, welch ein weites Feld für Abenteurer und Spekulanten die englischen Kolonien waren », Giesebrecht, Franz :

dans les colonies pouvait amener Carl Peters à tourner à tout moment le dos à l'Allemagne, Bismarck et Guillaume I[er], les signataires de la lettre de protection pour l'Afrique Orientale Allemande, se sont même vus obligés d'installer des garde-fous, afin que les territoires protégés restent allemands. La lettre de protection stipule en effet :

> *Nous attribuons ladite lettre à la seule condition que la Société nommée ci-dessus reste une Compagnie allemande et que les membres de la direction et les personnes ayant des responsabilités soient des citoyens du Reich* […][1].

Mieux, dans les premiers textes de Carl Peters, il n'y a pas de place pour le thème « d'amour de la patrie ». Dans son ouvrage *Deutsch-National. Kolonialpolitische Aufsätze* publié en (1887), il n'arrivait pas encore à expliquer en quoi la possession des colonies était un symbole d'orgueil national et se contentait d'appeler le lecteur à croire que ses raisons étaient purement patriotiques. « *Je ne veux pas donner ici les raisons de mon choix. Je souhaite seulement que mes lecteurs soient vraiment convaincus de ce que mes motivations étaient avant tout patriotiques* », écrit-il[2]. Cette phrase constitue de façon au moins indirecte un aveu que Carl Peters n'avait pas mené son expédition en Afrique orientale par patriotisme. C'est dire que son discours sur l'amour de la patrie, qui apparaîtra plus tard dans ses écrits, s'inscrit dans une

---

Ein deutscher Kolonialheld. Der Fall Peters in psychologischer Beleuchtung. Zürich, C. Schmidt, 1897, p. 63.

[1] « Wir verleihen der besagten Gesellschaft unter der Bedingung, dass sie deutsche Gesellschaft bleibt, und dass die Mitglieder des Direktoriums oder sonst mit der Leitung betrauten Personen Angehörige des deutschen Reiches sind, sowie den Rechtsnachfolgern dieser Gesellschaft unter der selben Voraussetzung, [....] ». Lettre impériale signée le 27 février 1885, citée selon Büttner, Kurt : *Die Anfänge der deutschen Kolonialpolitik in Ostafrika. Eine kritische Untersuchung anhand unveröffentlichter Quellen*. Berlin, Akademie Verlag, 1959, p. 123.

[2] « Die Gründe dafür will ich hier nicht ausführen. Aber meine Leser dürfen in der Tat überzeugt sein, dass sie in erster Linie nationaler Natur gewesen sind », Peters, Carl : *Deutsch-National. Kolonialpolitische Aufsätze*. Berlin, Walther u. Apolant, 1887, p. 5.

perspective de légitimation de ses activités ; nous parlerons ici du « mythe du patriote » Peters.

C'est seulement dans les mémoires de Carl Peters qu'apparaît en effet la volonté de se présenter comme un patriote. Il fait usage d'éléments de sa propre biographie pour faire croire au lecteur que son engagement pour la colonisation allemande aurait été motivé par son amour pour sa patrie. Il présente son séjour en Grande-Bretagne, plus exactement son refus d'entrer au service de la Grande-Bretagne, comme une preuve de son patriotisme. Nous avons déjà vu que ce sont des considérations égocentriques qui l'ont amené à décliner l'offre de son oncle Karl Engel de devenir Anglais. Pourtant, dans tous ses écrits à caractère autobiographique, il justifie cette attitude au nom de son « patriotisme ». Ainsi, dans *Die Gründung von Deutsch-Ostafrika* (1906), il écrit à propos de son retour en Allemagne qu'un « *cœur animé de sentiments voués à l'Allemagne et enthousiasmé par elle* »[1] le conduisit à renoncer au séjour londonien et à revenir à Berlin. Six années plus tard, il reprend le même épisode dans *Wie Deutsch-Ostafrika entstand* (1912) et écrit : « *Je veux mentionner ici que mon instinct me dissuadait de retourner à ma patrie et à mon peuple et qu'il a fallu mon patriotisme pour surpasser cet instinct* »[2]. Enfin, Carl Peters qui a affirmé à maintes reprises que ses activités se laissent simplement expliquer par sa propre personnalité, par un « *je suis ce que je suis* »[3], est très catégorique quand il relate son refus d'entrer au service colonial britannique. Il affirme :

[1] « Aber darum nicht minder, vielleicht um so energischer, pulsiert dahinter ein deutsch empfindendes und deutsch begeistertes Herz », Peters, Carl : *Die Gründung (*1906), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 133.

[2] « Ich will hier erwähnen, dass mein Instinkt mich warnte, nach meiner Heimat und zu meinem Volke zurückzukehren, und dass es ausschließlich mein Patriotismus war, der diesen Instinkt überwand », Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912), p. 9.

[3] « Zunächst ist es mir zu jeder Zeit wahres Bedürfnis gewesen, meine angeborene Persönlichkeit zur Geltung zu bringen, das natürliche „Ich bin ich" zu behaupten », Peters, Carl : *Lebenserinnerungen (*1918), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 22.

> *La formule `je suis ce que je suis´ de Shakespeare équivaut dans ce cas à un `je suis allemand´ et je refusai d'aller contre cet état de choses. Puisque je suis venu au monde en Allemagne, je trouvai évident de ne pas changer ce verdict de l'esprit universel. Ce faisant, j'optais pour une vie de souffrance et de misère au détriment du succès superficiel et de la gloire*[1].

Une autre phase de sa vie que Carl Peters présente comme la preuve de son patriotisme, de son amour pour l'Allemagne, est le début de ses activités coloniales et la création de la G.D.K. Pour lui, la fierté nationale qui fut infusée parmi les jeunes de sa génération après la victoire de l'Allemagne sur la France l'aurait décidé à rester fidèle à son pays :

> *Ma génération a vécu la guerre de 1870-71 au seuil de l'âge adulte. Les fortes impressions de Sedan et de Versailles ne pouvaient pas rester sans effets sur nos cœurs. Pour nous, le peuple allemand était militairement le plus puissant du monde. Et, quand nous regardions les cartes géographiques et constations que, parmi tous les États européens, cette puissante nation était quasiment la seule à ne pas posséder de colonies ou encore quand nous allions à l'étranger et constations que le peuple allemand était le moins respecté des peuples européens et que mêmes les Hollandais, les Danois, les Norvégiens nous considéraient avec mépris, alors notre cœur ne pouvait que se gonfler de honte et en réaction essayer de faire germer aussi en nous la fierté nationale*[2].

---

[1] « Das Shakespearesche „Ich bin ich" hieß in diesem Fall „ich bin Deutscher", und ich lehnte es ab, dieser Tatsache entgegenzuhandeln. Da ich einmal in Deutschland geboren war, hielt ich es für selbstverständlich, dieses Urteil des Weltgeistes bestehen zu lassen. Ich entschied mich damit für ein Leben des Leidens und Elends im Gegensatz zu äußerem Erfolg und Glanz », *ibid.*, p. 57.

[2] « Meine Generation hatte den Krieg von 1870-71 an der Schwelle der Mannheit mit erlebt, die gewaltigen Eindrücke von Sedan und Versailles konnten nicht wirkungslos an unseren Herzen vorbeigehen. Für uns war das deutsche das kriegsstärkste Volk der Erde. Und wenn wir dann auf die Landkarten sahen und fanden, dass von allen europäischen Staaten dieses mächtige Land fast allein ohne jeden Kolonialbesitz war, oder, wenn wir ins Ausland kamen und fanden, dass der Deutsche der Mindestgeachtete unter den Völkern Europas war, dass Holländer, Dänen, Norweger mit Verachtung auf uns heruntersahen, dann musste tiefe Beschämung unser Herz erfüllen, und in der Reaktion sich auch bei uns der Nationalstolz emporbäumen », Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912*),* p. 7-8.

On peut donc retenir que Carl Peters brosse de lui-même l'image d'un patriote dans une perspective de construction de son propre mythe. Car cette volonté n'apparaît qu'après son exclusion de la politique coloniale.

3.2.3. Peters s'assimile à un grand conquérant

Une deuxième forme d'héroïsation de sa propre personne par Carl Peters fut la recherche (la folie) de la grandeur. Ce caractère semble d'ailleurs être la caractéristique principale des publicistes de l'ère wilhelminienne. Dans son livre sur la mentalité des Allemands, le chercheur allemand Martin Doerry a caractérisé les jeunes publicistes de cette époque comme des « *hommes d'une époque de transition* » (*Übergangsmenschen*)[1]. En partant de sept personnages nés entre 1855-1865 (dont Friedrich Lange, un proche de Carl Peters[2]), il note, entre autres caractères propres à ces « *Wilhelminiens* », la recherche effrénée de l'autorité et de l'agressivité. Selon lui, les publicistes de cette époque considéraient leur autobiographie comme une partie de leur propre personnalité et y propageaient des valeurs comme la vaillance (*Mannhaftigkeit*)[3]. Cette attitude mégalomane des héros d'autobiographie auto-proclamés, elle a été remarquée par le chercheur allemand Friedhelm Streiffeler dans la littérature coloniale allemande en général. Il la qualifie de « *narcissisme impérialiste* »[4].

---

[1] Lire Doerry, Martin : *Übergangsmenschen. Die Mentalität der Wilhelminer und die Krise des Kaiserreichs*. München, Weinheim, Juventa, 1986, 197 pp.

[2] Friedrich Lange est l'éditeur de la *Tägliche Rundschau*, l'un des journaux qui était acquis à la cause de Carl Peters. Il est également le fondateur de l'association *völkisch* dénommée *Deutschbund* en 1894 et publia l'ouvrage *Reines Deutschtum. Grundzüge einer nationalen Weltanschauung. Mit einem Anhang : Nationale Arbeit und Erlebnisse*. 3e éd. Berlin, Alexander Duncker, 1904, 443 pp.

[3] Doerry, Martin : *op. cit.*, p. 170.

[4] Streiffeler, Friedhelm : « Eine psychologische Deutung des Heldentums in der kolonialen Jugendliteratur », in : Mergner, Gottfried et Häfner, Ansgar (éds.) : *Der Afrikaner im deutschen Kinder- und*

Les récits autobiographiques de Carl Peters se classent bien dans cette logique. Après l'indignation que le public allemand a exprimée contre lui dans l'affaire des pendaisons, il commence à jouer au grand conquérant. Il fut officiellement exclu des activités coloniales le 24 avril 1897. Déjà le 25 décembre de la même année, il publie un article intitulé « *Helden und Märtyrer* » dans la revue *Die Zukunft*. Dans cet article, Carl Peters se compare à Christophe Colomb (1450-1506), le découvreur de l'Amérique, Hernán Fernando Cortés (1485-1547), le conquistador envahisseur du Mexique, Walter Raleigh (1554-1618), le fondateur de la colonie de Virginie (actuelle Caroline du Nord) et à Robert Clive (1725-1774), le fondateur de la puissance britannique dans l'Inde. Dans sa logique, ces personnages qu'il évoque « *n'étaient pas seulement des héros du sentiment et de la pensée, mais aussi des hommes qui ont mené des actions géniales et parfois brutales* »[1]. Autrement dit, dans ses bonnes comme dans ses mauvaises actions coloniales, Carl Peters estimait pouvoir être comparé aux grands de l'histoire de l'humanité. « *Ces exemples tirés du destin des conquistadores, peuvent être multipliés. Ils ont presque tous connu une mauvaise fin* »[2], conclut-il son article, établissant par là même un parallèle entre son destin et celui de ses illustres prédécesseurs.

La mégalomanie qui se découvre dans cet article fut le leitmotiv principal des mémoires de Carl Peters. Lui qui est resté dans le souvenir des populations

---

Jugendbuch. Untersuchungen zur rassistischen Stereotypenbildung im deutschen Kinder- und Jugendbuch von der Aufklärung bis zum Nationalsozialismus. Eine Ausstellung im Rahmen der 11. Oldenburger Kinder- und Jugendbuchmesse aus den Beständen der Universitätsbibliothek Oldenburg, aus Privatbesitz und Sammlungen. Oldenburg, Bibliotheks- und Informationssystem der Universität Oldenburg, 1985, p. 30-36. Lire surtout le point intitulé « *Kolonialliteratur und imperialistischer Narzißmus* »

[1] « Denn wir haben hier nicht nur mit Helden der Empfindungen und des Gedankens, sondern auch mit Männern der genialen – und hin und wieder brutalen – Tat zu tun », Peters, Carl : « Helden und Märtyrer » (1897), in : Le même : *Zum Weltkrieg*. Hamburg, Rüsch, 1917, p. 195.

[2] « Diese Beispiele aus den Schicksalen der Konquistadoren ließen sich leicht vervielfältigen. Sie haben fast alle ein schlechtes Ende genommen », *ibid.*, p. 198.

africaines sous le sobriquet d'« être *sanguinaire* »[1] ou encore « *l'homme aux mains tachées de sang (Mkono-wa-damu*[2]) se fait plutôt désigner sous le pseudonyme de « *Kupanda Scharo* » ; ce qui signifie, selon sa propre traduction, « *assaillant des villes* »[3]. Dans ses écrits à caractère autobiographique, il compare sa propre « vaillance » à celles des personnages légendaires de l'histoire de l'humanité. Historien de formation et auteur d'une thèse de doctorat sur la paix de Venise[4], il fait généralement usage de ses connaissances historiques pour se présenter comme un grand conquérant. Nous essayerons de présenter d'une manière chronologique les personnages légendaires auxquels il se mesure dans son œuvre.

Carl Peters fait parfois recours à la victoire des Achéens dans la guerre de Troie (XIII[e] siècle avant J.-C.). Dans *Wie Deutsch-Ostafrika entstand* (1912), il usurpe à son profit, sans signaler expressément la citation à laquelle il a recours, les vers de Friedrich von Schiller pour annoncer la fin de sa première expédition. Pour relater les circonstances dans lesquelles il retournait en Allemagne après la signature des traités, il écrit en effet :

Denn dem väterlichen Herd	[*Car les navires sont tournés*
sind die Schiffe zugekehrt,	*Vers les foyers des aïeux,*
und zur Heimat geht es wieder[5].	*C'est dans la patrie qu'ils vont nous ramener*]

[1] « *Bluthund* ». Mentionné par Zeller, Joachim : « `...Sein Wirken und der Gedenkstein sind umstritten´ Die Denkmäler für Carl Peters im Geschichtsunterricht », in : *Geschichte, Erziehung, Politik. Magazin für historische und politische Bildung* Heft 6. Berlin, 1997, p. 363.

[2] « „Mkono-wa-damu"- der Mann mit den blutigen Händen », Baer, Martin et Schröter, Olaf : *Eine Kopfjagd. Deutsche in Ostafrika. Spuren kolonialer Herrschaft*. Berlin, Links, 2001, p. 92.

[3] « Stürmer der Städte », Peters, Carl : *Die Emin-Pascha-Expedition (*1891), in : *Gesammelte Schriften II*, p. 376.

[4] Peters, Carl : *Untersuchungen zur Geschichte des Friedens von Venedig*. Berlin, Hannover, Hahn, 1879, VII, 160 pp.

[5] Peters, Carl : *Die Usagara-Expedition (*1885), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 307. La traduction du texte de Schiller est de Mis, Léon : *Ballades de Goethe et de Schiller*. Introduction, traduction, notes de Léon Mis. Paris, Aubier, 1944, p. 323.

Ces trois derniers vers de la première strophe du poème *La fête de la victoire*[1] de Friedrich von Schiller n'ont pas seulement la fonction d'affirmer qu'il fallait se réjouir de la réussite de sa mission. Carl Peters donne à son texte une fonction cognitive en rappelant le souvenir des Achéens, ces conquérants grecs que Friedrich von Schiller chante dans *La fête de la victoire*. Comme ces vainqueurs de la guerre de Troie revenant au bercail avec leurs vaisseaux pleins de butin, Carl Peters met en valeur le fait qu'il rentre en Allemagne avec une sacoche pleine de traités. Le succès de sa mission et le choix du registre Schillérien ont pour finalité commune de sensibiliser le lecteur au fait qu'il était un grand conquérant.

Ensuite, Carl Peters compare ses activités coloniales à celles des personnages qui ont été légendaires dans les conflits entre Rome et Carthage. Il s'identifie aussi bien au général carthaginois Hannibal (247-183 avant J.-C.) qu'à l'homme politique romain Caton (234-149 avant J.-C.). Déjà en 1897, il se compare à Caton (dit l'Ancien ou le Censeur)[2] et affirme qu'il cherchait uniquement la grandeur de l'Allemagne à travers la colonisation. « *Mon „Ceterum Censeo" est le suivant : Soit le Reich sera au XX^e^ siècle une grande puissance maritime et coloniale, soit il cessera définitivement d'être une grande puissance* »[3], affirme-t-il. La transposition à peine voilée de ces paroles de persévérance, prononcées par Caton, a pour but de montrer au lecteur qu'il s'agit

[1] Schiller, Friedrich von : *Das Siegesfest*, in : *Schillers Werke*. Nationalausgabe. 2^e^ vol. Gedichte. Éd. par Norbet Oellers. Weimar, Hermann Böhlaus Nachfolger, 1983, p. 189.

[2] Caton (234-149 avant J.-C.), homme politique romain, il s'attacha à briser la puissance de Carthage. De lui proviennent les paroles historiques *Ceterum censeo Carthaginem esse delendam* : « Dans tous les cas, je demande la destruction de Carthage ».

[3] « Mein „Ceterum Censeo" bleibt : Das deutsche Reich wird im zwanzigsten Jahrhundert eine große See-und Kolonialmacht sein, oder es wird überhaupt keine große Macht mehr sein », Peters, Carl : « Was lehrt uns die englische Kolonialpolitik » (1897), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 389.

bien d'une affaire de grandeur nationale. Le message est clair : Carl Peters veut propager l'idée selon laquelle il visait la grandeur du Reich à l'image de Caton qui cherchait la suprématie mondiale de Rome en s'attaquant à la puissance de Carthage.

Par la suite, dans son livre *Die Gründung von Deutsch-Ostafrika* (1906), il laisse comprendre que, comme Carthage qui connut sa grandeur grâce à la volonté d'Hannibal d'anéantir Rome, lui Carl Peters partait à la conquête des colonies. Répondant à ceux qui lui reprochent d'avoir seulement cherché ses propres intérêts dans la colonisation, il écrit :

> *Je suis certain qu'à l'époque, il a existé également à Carthage beaucoup de personnes qui parlaient de la manière suivante : „Oui, Hannibal réalise seulement ses propres ambitions !" Il est certain qu'Hannibal était ambitieux. Mais, la raison de son ambition était la grandeur de sa patrie et la destruction de Rome, l'ennemie jurée de sa patrie*[1].

Troisièmement, la mégalomanie de Carl Peters l'amène à se comparer aux conquérants de l'empire byzantin (III^{e} siècle après J.-C.) et de l'empire mongol. Dans *Lebenserinnerungen* (1918), il évoque l'œuvre des conquérants grecs de Byzance et le personnage de Dschingis-Kahn (1155-1227) pour soutenir l'idée selon laquelle il était prédestiné à être un conquérant. Lui qui affirme ne croire ni à la théorie de la réincarnation ni au bouddhisme[2], il se réfère dans nombre de ses ouvrages à cette théorie pour faire croire au lecteur qu'il a un destin sacré de conquérant :

[1] « Sicherlich wird es auch in Karthago viele Leute gegeben haben, welche sagten : „Ach, Hannibal handelt ja nur aus Ehrgeiz!" Ohne Frage war Hannibal Ehrgeiz; aber der Inhalt seines Ehrgeizes war die Größe des Vaterlandes und die Vernichtung Roms, dessen Todfeindes », Peters, Carl : *Die Gründung (*1906), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 181.

[2] Cf. Peters, Carl : *Lebenserinnerungen (*1918), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 18. ; Peters, Carl : *Die Gründung (*1906), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 128.

> *Mon ami défunt, le Dr Hübbe-Schleiden, le précurseur de la pensée occulte en Allemagne, m'a confié une fois qu'il était psychologiquement développé au point de se rappeler les parties de la vie antérieure* [réincarnation] *sur la terre. C'est ainsi qu'il m'aurait déjà rencontré au III^e siècle après J.-C. à Alexandrie. Lui-même aurait été à cette époque un philosophe de l'école cynique et moi un gouverneur byzantin. Je l'aurais souvent invité chez moi et nous nous serions bien entretenus. Par la suite, je serais revenu à la vie sous la forme réincarnée de Dschingis Khan*[1].

L'empire byzantin au III^e siècle après J.-C. correspond à la fondation de Constantinople sur le site de Byzance (324-330). Carl Peters se transporte à l'époque de la colonisation grecque pour se présenter comme un conquérant. Quant à Dschingis-Kahn, il fut le prince asiatique dont le nom signifie « *dominateur du monde* » et qui soumit toutes les tribus mongoles à son autorité puis conquit une grande partie de l'Empire chinois[2]. En rapportant cette comparaison de son personnage à celui de « Dschingis-Kahn », Carl Peters indique naturellement au lecteur qu'il était prédestiné à devenir un grand conquérant.

Une autre légende à laquelle Carl Peters fait recours pour exprimer sa folie des grandeurs est celle des conquistadors. Les conquistadors ont été des conquérants par excellence qui, avec des moyens très limités, ont donné à l'Espagne son « empire » américain[3]. Carl Peters évoque l'œuvre de Hernán Fernando Cortés (1485-1547), le plus célèbre de ces conquistadors, pour présenter ses propres expéditions coloniales. Dans *Die Gründung* (1906), il

[1] « Mein verstorbener Freund Dr. Hübbe-Schleiden, der Vorkämpfer der okkulten Weltanschauung in Deutschland, erzählte mir einmal, er sei psychisch so weit entwickelt, dass er sich früherer Lebensabschnitte auf der Erde erinnere. So habe er mich bereits im dritten Jahrhundert n. Chr. in Alexandrien kennengelernt. Dort habe er als kynischer Philosoph gelebt, ich aber sei byzantinischer Gouverneur gewesen. Ich habe ihn häufig zu mir kommen lassen und mich mit ihm unterhalten. Später sei ich als Dschingis Khan wieder geboren », Peters, Carl : *Lebenserinnerungen (*1918), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 17

[2] Cf. à ce propos, *Brockhaus. Die Enzyklopädie.* 20e éd., vol. 5, Leipzig, Mannheim, Leipzig, Brockhaus, 1997, p. 722.

[3] Cf. *Encyclopaedia Universalis*, corpus 5, Paris, 1968, pp. 363-364.

décrit son départ secret pour l'Afrique orientale en le comparant au voyage de Hernán Cortés au Mexique :

> *Les dés étaient jetés. Comme Fernando Cortés, j'ai brûlé mes vaisseaux après mon passage. Sans informer ni les signataires des actions ni le gouvernement impérial, je décidai d'accoster en Afrique orientale plutôt qu'en Afrique de l'Ouest. Maintenant, il me fallait un succès éclatant et rapide pour justifier mon attitude. Sans cela, je ne devais plus revenir vivant en Allemagne*[1].

On sait cependant que l'envahisseur du Mexique ne fit pas incendier ses vaisseaux, comme le veut la légende, mais qu'il se contenta plutôt de les désarmer et saborder. L'intention de Fernando Cortés ne fut pas non plus de couper les ponts avec l'Espagne, mais de susciter la confiance parmi ses partisans et d'éviter des désertions[2]. Pourtant, Carl Peters a ici recours à la légende de Hernán Cortés pour expliquer qu'il coupait le lien avec le Reich pour mieux accomplir sa mission de conquistador. Cette fausse identification délibérée, pour se classer dans la typologie d'Umberto Eco[3], a pour objectif de profiter de la légende des conquistadors pour se montrer au lecteur en conquérant.

L'œuvre de Napoléon I^{er} (1769-1821) fait également partie des références de Carl Peters. À son frère Hermann, il écrivait déjà le 16 août 1885 : « *Je veux expérimenter ce que Napoléon I^{er} fit : entrer dans le Caire par le Sud* »[4]. Ici,

[1] « Die Würfel waren im Rollen, und wie Fernando Cortez hatte ich meine Schiffe hinter mir verbrannt, als ich, ohne die Zeichner zu fragen und ohne die Reichsregierung zu verständigen, anstatt nach Westafrika auf Ostafrika abreiste. Nur ein klarer und schneller Expeditionserfolg konnte solches Vorgehen rechtfertigen; Ohne solchen durfte ich unter keinen Umständen lebend nach Deutschland zurückkehren », Peters, Carl : *Die Gründung (*1906), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 163.

[2] Cf. *Encyclopaedia Universalis*, corpus 5, Paris 1968, p. 593.

[3] Eco, Umberto : *Les limites de l'interprétation*. Paris, Grasset, 1992, p. 186.

[4] « Immerhin hoffe ich, es noch zu erleben, wie Napoléon I. meinen Einzug in Kairo von Süden aus zu halten! ». Lettre de Carl Peters à son frère Hermann. Citée par Wehler, Hans Ulrich : *Bismarck und der Imperialismus*. 4^{e} éd. München, dtv, 1976, p. 338. Voir aussi, Koponen, Juhani : *Development for*

Carl Peters compare ses activités coloniales à l'expédition d'Egypte (1798-1799) dirigée par Napoléon. C'est la même volonté, celle de se présenter comme un conquérant, qui le pousse à faire des allusions aux conquêtes de Napoléon I[er] dans ses mémoires. Dans « *Die Gründung von Deutsch-Ostafrika* » (1906), par exemple, il écrit :

> *Après avoir rendu mon travail d'habilitation, je m'installai à Berlin à partir de fin juin. À cause de cette venimeuse opposition interne et externe, ma décision de créer réellement une colonie devint inébranlable. Pour décrire mon état d'esprit à l'époque, je ne trouve pas mieux que de reproduire ici, à la lettre près, un exposé que je tins à cette époque : « S'il est permis de comparer une petite chose à une grande, alors je dirai que, quand j'ai quitté Hanovre pour Berlin, j'avais le même sentiment que Napoléon eut à son retour de Moscou. Malheureusement, je trouvai à Berlin des conditions analogues que celles que Napoléon y trouva aussi à son époque »*[1].

Enfin, il faut remarquer qu'en dehors de ces références aux conquérants légendaires que Carl Peters désigne comme les « *anciens conquistadors* »[2], il se présente également comme le plus grand des « *nouveaux conquistadors* »[3], c'est-à-dire le plus éminent parmi les acteurs de la conquête coloniale du XIX[e] siècle. Il classe ces derniers dans une catégorie inférieure à celle de ses propres « prouesses ». Jusqu'à la fin de ses jours, il se prit pour le plus grand des acteurs de la colonisation européenne en Afrique.

---

exploitation. German colonial policies in Mainland Tanzania, 1884-1914. Hamburg, Helsinki, 1994, p. 47, note 6.

[1] « Ich blieb von Ende Juni ab in Berlin, nachdem ich meine Habilitationsschrift abgeliefert hatte, und gegenüber dieser gehässigen Opposition von innen und außen wurde mein Entschluss, wirklich eine Kolonie zu gründen, unerschütterlich. Um meine damalige Stimmung zu kennzeichnen, kann ich nichts Besseres tun als ein etwa gleichzeitiges Referat hier wörtlich abzudrucken: „Ich fühle mich, wenn es erlaubt ist, Kleines mit Großen zu vergleichen, etwa wie Napoleon auf dem Rückzuge von Moskau sich gefühlt haben mag, als ich Ende Juni von Hannover nach Berlin wieder übersiedelte. Leider traf ich auch hier die Verhältnisse analog, wie sie Napoleon damals in Berlin fand », Peters, Carl : *Die Gründung (*1906), in : *Gesammelte Schriften I*, p. 154.

[2] « Alte Konquistadoren », Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912*),* p. 27.

[3] « Neue Konquistadoren », *ibid.,* p. 27.

Ainsi, revenant sur l'expédition Emin Pacha dans son tout dernier ouvrage, *Afrikanische Köpfe* (1915), il défend l'idée selon laquelle la mission de sauvetage dirigée par Stanley n'était pas à ce point digne d'éloges : « *Emin Pacha aurait bien pu retourner en Allemagne sans l'intervention de Stanley. Moi-même, j'ai parcouru le même trajet en 1890, avec une troupe beaucoup plus petite* », se vante-t-il[1]. Dans le même livre, il se compare à Wissmann et Stanley et écrit :

> *Quand j'entrai à Ugogo, je n'avais dans ma troupe que 11 Somaliens équipés de trop peu de munitions et 23 porteurs prêts à combattre que je dus en partie laisser abattre par des fusils à baguette et du métal limé. Ainsi, arrivé chez les Wagogo, je n'avais pas d'autre solution que de combattre moi-même. Devant cette dernière tribu, Wissmann, avec ses 150 soldats soudanais, se déclara trop faible pour combattre à Mpwapwa et Stanley, malgré sa troupe de 1000 personnes, a dû payer un tribut pour passer. C'est la preuve que l'on surestimait ces populations autochtones. Quant à moi, je suis convaincu qu'avec ma petite troupe, celle que j'avais à Ugogo au début de mon expédition, j'aurais écrasé la rébellion dite de Buschiri, si seulement l'on m'avait laissé faire*[2].

L'officier allemand Hermann von Wissmann (1853-1905) a été chargé par le gouvernement impérial d'écraser la rébellion arabe dirigée par Salim bin

[1] « Emin Pascha hätte, wenn es sich um die Rückkehr handelte, diesen Weg jeden Tag auch ohne Stanley machen können, so wie ich hernach 1890 mit einer sehr kleinen Schar ihn gemacht habe », Peters, Carl : *Afrikanische Köpfe, Charakterskizzen aus der neueren Geschichte Afrikas.* Berlin, Wien, Ullstein, 1915, p. 178.

[2] « In Ugogo hatte ich nur noch 11 Somalis mit sehr ungenügender Munition, und 23 fechtbereite Träger, welche ich zum Teil aus Vorderladern mit zerfeiltem Draht schießen lassen musste. Ich musste also das Schießen in dem Gefecht mit den Wagogo wesentlich selbst besorgen. Dies war ein Stamm, den Wissmann, der mit 150 Sudanesischen Soldaten in Mpuapua war, sich für zu schwach erklärte, anzugreifen, und dem Stanley mit mehr als 1000 Leuten bereit war, Tribut zu zahlen. Man mag hieraus erkennen, wie solche Eingeborenen damals überschätzt wurden. Ich bin überzeugt, dass ich mit demselben Kraftaufwand wie in Ugogo auch zu Beginn der Expedition das Hindernis der sogenannten Buschiri-Rebellion beiseite geworfen haben würde, wenn man mich hätte gewähren lassen », *ibid.*, p. 201, note.

Abushiri (de 1889 à 1890) sur la côte de l'Afrique orientale[1]. Quant à l'explorateur Henry Morton Stanley (1841-1904), il dirigea les opérations de sauvetage de Livingstone et d'Emin Pacha en Afrique[2]. Mais, dans le texte cité ci-dessus, la mégalomanie de Carl Peters l'amène à déclarer qu'il était plus vaillant que Wissmann et Stanley réunis.

Ainsi donc, dans ses mémoires, Carl Peters n'a eu d'autre ambition que de se propulser lui-même dans la catégorie des personnalités extraordinaires. Après l'affaire des pendaisons, très peu d'Allemands voulaient s'identifier à Carl Peters. Dans la mémoire collective, il est resté sous la dénomination « *Peters le Bourreau* » (*Hänge-Peters*)[3]. Pour faire naître de nouveau une image positive de lui-même, il essayait ainsi de se présenter comme un véritable héros de la colonisation. Les procédés narratifs que l'auteur utilise ont aussi pour finalité de le propulser sans cesse sur le devant de la scène. Dans ses ouvrages, il est toujours l'unique personnage en butte à l'hostilité des dirigeants allemands par rapport à la colonisation. Ses textes parus après ses activités prennent un caractère « épique » et dressent du personnage principal, Carl Peters, le portrait d'un patriote et d'un grand conquérant.

[1] Sur l'action d'Hermann von Wissmann pendant la révolte arabe, lire Gründer, Horst : *Geschichte der deutschen Kolonien*. Paderborn, München, Wien, Zürich, Schöningh, 1985, p. 87-88.

[2] Pour la première mission de Stanley, lire Stanley, Henry Morton : *Wie ich Livingstone fand*. Traduction de *How I found Livingstone* par Heinrich Pleticha. 3e éd., Stuttgart, Wien, Erdmann, 1995, 368 pp. Pour la deuxième mission, lire Stanley, Henry Morton : *In darkest Africa or the quest, rescue and retreat of Emin, governor of Equatoria*. 2 vols. London, Searle, 1890.

[3] « Hänge-Peters ». Mentionné par Zeller, Joachim : *op. cit.,* p. 363.

3.3. Une auto-mythification

Carl Peters qui meurt en 1918 est un personnage déjà dénaturé, c'est-à-dire différent du personnage historique. Du moment de son entrée dans la politique coloniale allemande à sa mort, il a essayé, à travers ses écrits de s'imposer dans l'opinion publique allemande comme un « *Grand Allemand* », l'homme qui donna de nouveau vie à la grandeur de l'Allemagne dans le monde. Mais, selon ses occupations du moment, il affiche un engagement particulier. Tout comme on retrouve à peine des doctrines colonialistes dans ses mémoires, de même on ne trouve pas d'héroïsation de ses propres activités dans ses premiers écrits. Ne pas faire la part des choses conduit souvent à des globalisations erronées, comme celles de Christian Geulen qui affirme : « *Dans ses textes, on retrouvera à peine des preuves des préjugés raciaux au sens classique du terme vis-à-vis des Africains. Car, même à l'endroit de ces derniers, Peters refusa chaque représentation de supériorité et d'infériorité* »[1]. Pour éviter de telles erreurs d'interprétation des textes, nous avons suivi l'ordre chronologique de l'évolution de sa pensée. Nous y retrouvons deux moments :

Dans un premier temps, responsable d'une compagnie privée et au service du Reich, Carl Peters oriente ses ouvrages vers la légitimation de la colonisation allemande. Il développe des thèmes colonialistes et darwinistes qui caractérisaient la pensée philosophique, éthique et religieuse en Europe du XIX^{e} siècle et se fait le représentant typique de l'idéologie colonialiste allemande.

Ensuite, dans une attitude justificative de ses propres activités coloniales, le militant du colonialisme allemand, qu'il était, cesse d'être une caisse de

[1] « Man wird in seinen Texten kaum Belege für rassistische Vorurteile im klassischen Sinne etwa gegenüber den Afrikanern finden. Denn auch ihnen gegenüber lehnte Peters jede Vorstellung Höher- oder Minderwertigkeit ab », Geulen, Christian : « `The Final Frontier…´. Heimat, Nation und Kolonie um 1900 : Carl Peters », in : Kundrus, Birthe (éd.) : *Phantasiereiche. Zur Kulturgeschichte des deutschen Kolonialismus*. Frankfurt am Main / New York, Campus Verlag, 2003, p. 50.

résonance pour les théories colonialistes de son époque et focalise l'attention du lecteur sur son propre personnage. Pour retrouver sa notoriété perdue au profit de l'image tristement célèbre de « *bourreau et de sanguinaire* », il opte pour un discours mythifiant. Il fabrique de lui-même un personnage disposant des caractères qui n'étaient pas propres au personnage historique : le patriote et le conquérant.

Au regard de ces projections élogieuses que Carl Peters a dressées de lui-même et de ses propres activités, on peut affirmer que son « mythe » a d'abord existé dans son œuvre. Cette représentation apologétique de soi-même a été également accompagnée, alimentée et soutenue par des écrits d'autres auteurs allemands, du vivant de Carl Peters comme à titre posthume. Dans le chapitre suivant, nous examinerons les discours au service desquels son personnage a été mis dans les ouvrages de ces auteurs.

4. CARL PETERS VU A TRAVERS LE PRISME DE LA FICTION

Le processus de réhabilitation de Carl Peters ne se retrouve pas uniquement dans ses propres mémoires. La littérature coloniale a également accompagné la tentative de redorer le blason de ce colonialiste, parfois à titre posthume. La littérature coloniale allemande, on le sait, ne se limite pas seulement aux textes publiés pendant la période coloniale, mais comprend également des écrits publiés après la perte par l'Allemagne de ses colonies[1]. Dans le présent chapitre nous étudierons la manière dont ces textes publiés pendant l'époque wilhelminienne, la République de Weimar et le III^{e} Reich ont traité l'histoire et le personnage de Carl Peters.

Pendant qu'il vivait encore, Carl Peters a été un des personnages privilégiés de la littérature coloniale allemande. Dans les récits de voyages, les mémoires, les chants, les romans, les essais, etc., ses activités coloniales ont connu un traitement quasi apologétique. Exception faite de ses adversaires qui, parfois pour des raisons morales et éthiques, parfois pour des raisons personnelles, se sont montrés critiques à l'égard de ses activités, les auteurs qui se sont intéressés à Carl Peters l'ont présenté comme un grand pionnier de la colonisation et ont tenté de le réhabiliter. C'est peut-être l'occasion de remarquer qu'à cette époque, comme d'ailleurs durant toute la période qui fait l'objet de notre étude, les auteurs qui s'évertuaient, pour une raison ou pour une autre, à critiquer les activités de Carl Peters ne connaissaient pas le succès, mais plutôt des procès pour diffamation. Ainsi, après avoir dévoilé l'affaire des pendaisons du Kilimandjaro dans sa brochure intitulée *Kulturbilder aus*

[1] À propos de la littérature coloniale allemande publiée pour le cas de l'Afrique, lire Warmbold, Joachim : *„Ein Stückchen neudeutsche Erd'...“ Deutsche Kolonial-Literatur. Aspekte ihrer Geschichte, Eigenart und Wirkung, dargestellt am Beispiel Afrikas*. Frankfurt am Main, Haag u. Herchen, (1982), 292 pp.

Deutsch-Ostafrika (1895), Rudolf Hofmeister fut assigné en justice[1]. Le même sort attendait Franz Giesebrecht quand il publia son livre *Ein deutscher Kolonialheld. Der Fall Peters in psychologischer Beleuchtung* en 1897[2].

En revanche, les auteurs qui affichaient ouvertement leur volonté de présenter Carl Peters comme un grand héros d'une colonisation entrevue de façon positive connaissaient des succès. Ainsi, les romans de Frieda von Bülow, une compagne de Carl Peters dans les colonies[3] qui s'inscrivent bien dans la perspective de réhabilitation de Carl Peters ont connu un grand succès à telle enseigne que la *Kolonialzeitung* célébrait cette romancière comme « *la créatrice du roman colonial allemand* »[4]. Carl Peters apparaît dans son roman *Der Konsul* (1891) à travers le personnage du Baron Max von Sylffa, consul d'une ville arabe de U., qui est rappelé en Allemagne parce qu'il ne respecte pas ses

[1] Mentionné par Schwarz, Marie-Theresia : *„Je weniger Afrika, desto besser". Die deutsche Kolonialkritik am Ende des 19. Jahrhunderts. Eine Untersuchung zur kolonialen Haltung von Linksliberalismus und Sozialdemokratie*. Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New-York, Wien, Lang, 1999, p. 293, note 599. Rudolf Hofmeister publia *Kulturbilder aus Deutsch-Ostafrika*. Bamberg, Handelsdruckerei, 1895, 31 pp.

[2] Mentionné par Streiffeler, Friedhelm : « Eine psychologische Deutung des Heldentums in der kolonialen Jugendliteratur », in : Mergner, Gottfried et Häfner, Ansgar (éds.) : *Der Afrikaner im deutschen Kinder- und Jugendbuch. Untersuchungen zur rassistischen Stereotypenbildung im deutschen Kinder- und Jugendbuch von der Aufklärung bis zum Nationalsozialismus*, Oldenburg, 1985, p. 31. Franz Giesebrecht publia *Ein deutscher Kolonialheld. Der Fall Peters in psychologischer Beleuchtung*. Zürich, C. Schmidt, 1897, 80 pp. Dans un autre de ses livres, il qualifie Carl Peters de « psychopathe », Giesebrecht, Franz (ed). : *Die Behandlung der Eingeborenen in den deutschen Kolonien. Ein Sammelwerk*. Berlin, Fischer, 1898, p. 4.

[3] Frieda Freiin von Bülow (1857-1909). Compagne de Carl Peters en Afrique orientale, elle est la fondatrice de la « *Deutsch-nationaler Frauenbund* ». Certaines sources indiquent même qu'une relation amoureuse a existé entre Carl Peters et Frieda von Bülow (Cf. à ce propos Perras, Arne : *Carl Peters and German Imperialism 1856-1918 : A Political Biography*. Oxford, Clarendon Press, 2004, p. 121-122). Du retour en Allemagne, elle s'est consacrée à l'écriture. Elle est l'auteur de romans comme *Der Konsul* (1891), *Im Lande der Verheissung* (*1899)*, *Tropenkoller. Episode aus dem deutschen Kolonialleben* (*1896*) et de récits de voyage comme *Reiseskizzen und Tagebuchblätter aus Deutsch-Ostafrika* (*1889*), etc.

[4] « Die Begründerin des deutschen Kolonialromans. Zum 75. Geburtstage von Frieda Freiin von Bülow », in : *Deutsche Kolonialzeitung*, Jg. 44, 1932, p. 272. Citée selon Benninghoff-Lühl, Sibylle : *Deutsche Kolonialromane 1884 – 1914 in ihrem Entstehungs- und Wirkungszusammenhang*. Bremen, Übersee-Museum, 1983, p. 236, note 18.

supérieurs. Dans *Tropenkoller (*1896), traduit ensuite en français sous le titre de *Le vertige des tropiques* (1902), il s'appelle Udo Biron, « l'assesseur des forêts »[1] envoyé par le Gouvernement allemand à Satuta et qui fait pendre un marchand d'esclaves. Enfin, dans *Im Lande der Verheißung (*1899), le roman le plus populaire[2] de Frieda von Bülow, Carl Peters apparaît dans le rôle de Ralf Krome, chef de plusieurs expéditions en Afrique orientale, à qui le gouvernement de Berlin refuse d'octroyer le poste de Gouverneur.

Le personnage de Carl Peters est également objet de fiction dans le roman *Afrikanischer Lorbeer* (1907) d'Alfred Funke[3]. L'action se passe ici après l'exclusion de Carl Peters des activités coloniales. Après ses activités en Ouganda pour le compte du « Comité antiesclavagiste » de Berlin, le capitaine Sassendorf est envoyé comme remplaçant de Carl Peters à Uleia, une région d'Afrique orientale. En dépit de quelques conversations entre les différents personnages de ce roman pendant lesquelles le nom de Carl Peters est évoqué, l'auteur s'offre la liberté de faire jouer au capitaine Sassendorf le rôle du vrai Carl Peters. Dans la fiction, ce n'est pas Carl Peters qui fait exécuter Jagodja et Mabruk, mais plutôt le capitaine Sassendorf. Toutefois, contrairement à son

[1] Bülow, Frieda von : *Le vertige des tropiques. Episode de la vie aux colonies allemandes*. Traduit de l'allemand par Pierre de Pardiellan. Berlin, F. Fontane, 1902, p. 10.

[2] Dans son étude sur la littérature coloniale, Joachim Warmbold mentionne que ce roman a d'abord paru en 1899 sous forme de feuilleton dans les *Velhagen & Klasings Monatshefte* (XIII. Jg., Hefte 9-12), a atteint six rééditions entre 1899 et 1914 et a connu trois éditions pendant le III[e] Reich (1937, 1940, 1943). Cf. Warmbold, Joachim : *„Ein Stückchen neudeutsche Erd'…" Deutsche Kolonial-Literatur. Aspekte ihrer Geschichte, Eigenart und Wirkung, dargestellt am Beispiel Afrikas*. Frankfurt am Main, Haag und Herchen, 1982, p. 84, note 89 et p. 204, note 8. Il faut préciser que l'édition de 1943 a été adaptée au discours nazi. Les péripéties narratives qui n'ajoutent pas grand chose à l'allure qu'ils veulent donner à Carl Peters (alias Ralf Krome) ont été purement et simplement escamotées de la nouvelle édition. C'est ce qui justifie d'ailleurs l'ajout du sous-titre « Un roman colonial sur Carl Peters » (*Im Lande der Verheissung. Ein Kolonialroman um Carl Peters*. Berlin, Oswald Arnold, 1943).

[3] Alfred Funke (1869–1941) : publiciste, il est auteur d'ouvrages comme *Afrikanischer Lorbeer. Kolonialroman*. Berlin, „VITA" Deutsches Verlagshaus, 1907, 556 pp. ; *Carl Peters. Der Mann, der Deutschland ein Imperium schaffen wollte*. Berlin, Metten, 1937, 64 pp. ; *Bismarck, der deutsche Mensch*. Berlin, Kyffhäuser, 1939, 399 pp., etc.

prédécesseur, Sassendorf parvient à convaincre les dirigeants allemands du bien-fondé de ses actes et à avoir raison des sociaux-démocrates.

L'apologie de Carl Peters de son vivant n'a pas seulement eu lieu dans les romans. Dans la période allant de 1889 à 1918, nous avons également trouvé trois chansons à son honneur publiées par Kurt Hoffmann[1], des récits de voyage[2], des essais biographiques[3], ainsi qu'un grand nombre de récits divers consacrés notamment à l'affaire de pendaisons[4].

En comparaison du nombre de textes publiés pendant l'ère wilhelminienne, les auteurs de la République de Weimar ont produit très peu de textes sur Carl Peters. On sait qu'à cette époque, les auteurs de littérature coloniale étaient plus intéressés par le thème du révisionnisme colonial et qu'en conséquence leur héros favori était Paul von Lettow-Vorbeck (1870-1964), le général qui dirigea le

[1] Hoffmann, Kurt : *Deutsche Lieder und Gesänge*. Dresden, Pierson, 1905, p. 209-215 (Contient des chants suivants : *Festlied für den Carl Peters-Kommers der Deutschen Kolonialgesellschaft*, Abteilung Berlin, du 27 septembre 1890 ; *Bei Peters Rückkehr aus Afrika*, für die Ortsgruppe Berlin des Deutschen Verbandes gedichtet, Juin 1893 et *Carl Peters-Lied*, für seine Vaterstadt Neuhaus a./E auf deren Wunsch gedichtet, Mars 1894). Cet auteur est connu pour ses chansons élogieuses dédiées aux « conquistadors » de la colonisation. À propos de Hoffmann, cf. Djomo, Esaïe : *« Des Deutschen Feld, es ist die Welt! ». Pangermanismus in der Literatur des Kaiserreichs, dargestellt am Beispiel der deutschen Koloniallyrik. Ein Beitrag zur Literatur im historischen Kontext.* Thèse, Saarbrücken. St. Ingbert, Röhrig, 1992, p. 64-72.

[2] Tiedemann, Adolf von : *Tana-Baringo-Nil. Mit Carl Peters zu Emin Pascha*. Berlin, Walther & Apolant, [1ère éd. 1891], 2e éd., 1892, 332 pp. ; Rumbaur, Otto : *Stanleys sämtliche Reisen in Afrika und Emin Paschas, Wissmanns, Dr. Peters Erlebnisse im dunkeln Erdteil*. 2 vol. Berlin, A. Weichert, s.d., 800 pp.

[3] Paul, Albert Otto (éd.) : *Deutsche Forscher in Afrika*. Leipzig, Kunst und Wissenschaft, (1914), 40 pp. (Contient un petit essai biographique « Carl Peters », p. 24-30) ; Lichtenstein, Alfred : *Dr. Carl Peters*. Charlottenburg, Virgil, 1908, 28 pp. ; Ruhle, Friedrich : *Dr. Carl Peters*. Münster, Verlag der Aschendorffschen Buchhandlung, 1895, 202 pp.

[4]Arendt, Otto : *Ein Meineid? Darstellung der Verhandlungen mit dem Kolonialdirektor Dr. Kayser über die Verwendung von Dr. Carl Peters im deutschen Kolonialdienst*. Berlin, Schwetschke, 1907, 63 pp. ; Kardorff, Wilhelm von : *Bebel oder Peters. Die Amtstätigkeit des kaiserlichen Kommissars Dr. Carl Peters am Kilimandscharo 1891/92*. Berlin, Schwetschke, 1907, 50 pp. ; Rosenthal, Wilhelm : *Die Urteile der Disziplinargerichte gegen Dr. Carl Peters, Reichskommissar a. D*. München, G. Birk, 1907, 61 pp. ; le même: *Die Disziplinarurteile gegen den Reichskommissar a. D. Dr. Carl Peters. Eine sachliche Kritik*. Berlin, Schwetschke, 1907, 31 pp. ; Scharlach, Julius : *Zur Verteidigung von Dr. Carl Peters. Rede vor dem Disziplinarhofe zu Berlin*. Berlin, Walther, 1898, 99 pp.

corps africain d'Afrique orientale pendant la Première Guerre mondiale[1]. Néanmoins, on peut signaler la parution en 1929 d'un roman publié par Edith von Salburg ayant pour titre *Carl Peters et son peuple*[2]. Dans la thématique de ce roman, on peut déjà remarquer une césure puisque l'affaire des pendaisons du Kilimandjaro est carrément escamotée. En revanche, Peters est utilisé pour dénoncer ce qu'on désignait à cette époque comme « *Le mensonge colonial* ». L'auteur s'y évertue en effet à montrer comment Peters a pu gagner l'amitié des Africains et mener une colonisation paisible. En dehors du roman d'Edith Salburg, on peut citer les biographies à caractère apologétique *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild*, publiée en 1922 par Hans Traugott Schorn, de même que *Carl Peters* (1932) de Paul Leutwein[3], fils de l'ancien gouverneur de l'Afrique du Sud-Ouest, Theodor Leutwein.

Mais, on ne saurait terminer l'évocation des publications de l'époque de la République de Weimar sans parler du livre provocateur que Balder Olden (1882-1949) publia en 1927 et qui met Carl Peters au centre d'une création littéraire assez osée pour son époque. Intitulé *Je suis ce que je suis*[4], le roman de Balder Olden fut considéré par les acteurs de la réhabilitation de Carl Peters comme un véritable scandale. L'auteur y présente Carl Peters comme un individu normal avec ses forces et ses faiblesses et l'accuse d'avoir poussé au suicide son oncle maternel Karl Engel qui l'avait invité à Londres. La

[1] Lire Loth, Heinrich: « General Paul von Lettow-Vorbeck », in : Le même : *Propheten, Partisanen, Präsidenten. Afrikanische Volksführer und ihre Widersacher*. Berlin, Deutscher Verlag der Wissenschaft, 1973, pp. 69-81.

[2] Salburg, Gräfin Edith : *Carl Peters und sein Volk. Der Roman des deutschen Kolonialgründers*. Weimar, Alexander Duncker, 1929, 308 pp. Ce roman a atteint sa 6e édition en 1942.

[3] Schorn, Hans Traugott : *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild*. Hamburg, Rüsch, 1922, 104 pp. Leutwein, Paul : *Carl Peters und seine weltpolitische Bedeutung*. In : Beissel, Rudolf et Barthel, Fritz (éds.) : *Karl May Jahrbuch 1920. 3. Jahr*. Dresden, Karl May-Verlag, 1919, pp. 401-436 ; Leutwein, Paul : *Carl Peters*. Lübeck, Charles Coleman, 1932, 44 pp.

[4] Olden, Balder : *Ich bin ich. Der Roman Carl Peters*. Berlin, Wegweiser, (1927), 307 pp.

description des passions amoureuses entre les personnages de Peters et de Violet valut à Balder Olden une action en justice, intentée par la veuve Thea Peters. Tout en se déclarant incompétent pour « *juger du caractère des hommes devenus historiques* »[1], le tribunal de première instance de Berlin condamna Balder Olden en février 1929 pour diffamation.

Enfin, il a fallu attendre l'avènement des Nazis pour que le personnage de Carl Peters fasse entièrement partie d'une « *vraie renaissance de la littérature coloniale* »[2]. Un grand nombre d'auteurs de l'époque du III[e] Reich ont publié des biographies à caractère apologétique sur lui en le présentant comme *Un défenseur de l'espace vital, L'homme qui voulait créer un empire pour l'Allemagne* et en décrivant son œuvre comme *Un destin d'Allemand, L'itinéraire d'un patriote,* etc.[3]. Par ces titres d'ouvrages, les auteurs d'après 1933 hissèrent Carl Peters au rang de grand Allemand. Ainsi, dans une collection d'ouvrages consacrée en 1936 aux grands Allemands comme Arminius, Fichte, Kant, etc., Paul Baecker publia un essai sur Carl Peters[4]. De même le film *Carl Peters* (1941) faisait partie des préférés des cinéphiles au même titre que le film consacré à Bismarck[5]. Dans cette période, deux livres ont

[1] « Es sei nicht Sache des Gerichts, über Charakter historisch gewordener Menschen zu urteilen », Mentionné dans l'épilogue au roman Olden, Balder: *Ich bin ich. Der Roman Carl Peters*. Berlin, Wegweiser, (1927), p. 307.

[2] « Wahre Renaissance der Kolonialliteratur », expression de Wieben, Uwe : *Carl Peters. Das Leben eines deutschen Kolonisten*. (Rostock, Neuer Hochschulschriftenverlag), 2000, p. 81

[3] Coerver, Hubert : *Carl Peters. Ein Kämpfer um deutschen Raum*. Leipzig, Berlin, B.G. Teubner, 1937, 48 pp. ; Funke, Alfred : *Carl Peters. Der Mann, der Deutschland ein Imperium schaffen wollte*. Berlin, Metten, 1937, 64 pp. ; Klampen, Erich zu : *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*. Berlin, Hans Siep, 1938, 229 pp. ; Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), 197 pp.

[4] Baecker, Paul : *Carl Peters 1856-1918*. In : Andreas, Willy et Scholz, Wilhelm von (éds.) : *Die großen Deutschen. Neue deutsche Biographie*, vol. 4, Berlin, Propyläen, 1936, pp. 228-243.

[5] Mentionné par Hildebrand, Klaus : *Vom Reich zum Weltreich. Hitler, NSDAP und koloniale Frage 1919-1945*. München, Fink, 1969, p. 435. Même remarque chez Laak, Dirk van : « Die afrikanische

particulièrement fait référence, à travers le personnage de Peters, à la question de l'espace vital ; il s'agit du roman *Maria in Petersland* et de la pièce de théâtre *Weg in die Welt*[1]. Le roman publié en 1937 par Josef Viera - de son vrai nom Josef Sebastian Vierasegerer -, sensibilise les Allemands à l'idée d'émigrer vers les anciennes colonies du Reich. À l'image de Maria, l'héroïne du roman, qui vient s'installer avec son amant Anton Schilten dans le *Petersland,* la colonie jadis acquise par Carl Peters, les Allemands du III^{e} Reich sont appelés à s'établir dans les colonies.

Du point de vue idéologique, on peut trouver un parallèle entre ce roman et la pièce de théâtre *Weg in die Welt* publiée par Josef Buchhorn en 1940 ; les deux œuvres incitent la population à se montrer plus active dans le domaine colonial. Pendant que Josef Viera demande aux Allemands de s'installer dans le *Petersland*, Josef Buchhorn s'appuie sur le personnage de Peters pour montrer comment l'engagement des citoyens finit par avoir raison des hésitations de leurs dirigeants. Les scènes de sa pièce de théâtre se passent soit à Berlin (*Unter den Linden*), soit dans la maison où vit retiré Bismarck (*Im Sachsenwald*). On y découvre Carl Peters essayant infatigablement de convaincre le Chancelier de fer sur la nécessité d'obtenir des colonies. Et, comme il n'y parvient pas, il prend le pari de montrer l'exemple aux Allemands, en indiquant « *la voie qui mène au monde* », comme le souligne le titre de cette pièce de théâtre.

En résumé, on peut noter que le désir des auteurs de la littérature coloniale de réhabiliter le personnage de Carl Peters a concerné de façon continuelle trois

---

Welt als Wille und deutsche Vorstellung. Jede Epoche träumt die nächste : von der nehmenden zur gebenden Kolonisierung », in : *Frankfurter Allgemeine Zeitung* n° 192 du mardi 20 août 2002, p. 36.

[1] Viera, Josef : *Maria in Petersland. Roman*. Breslau, Bergstadt, 1937, 332 pp. ; Buchhorn, Josef : *Weg in die Welt. Ein Schauspiel um den deutschen Mann Carl Peters*. Schöneberg, Max Schwabe, (1940), 153 pp.

époques de l'histoire allemande : la période avant la Première Guerre mondiale, la République de Weimar et l'époque hitlérienne.

Du point de vue de leur thématique, les textes étudiés ici se laissent ranger dans la catégorie dénommée « *völkische Literatur* ». Par littérature *völkisch*, il faut entendre un ensemble de textes publiés continuellement depuis la fin du XIX^e^ siècle jusqu'à la fin du nazisme en Allemagne et qui propageaient essentiellement les valeurs reconnues comme les plus typiques pour les Allemands définis comme un peuple se distinguant par sa race[1]. Dans une étude sur cette littérature, le philologue Kay Dohnke remarque ceci : « *Même le genre littéraire du roman colonial qui a relativement peu duré, avec ses scènes exotiques et la confrontation de diverses ethnies, convenait à mettre en pratique la conception raciste völkisch* »[2]. Dans le cas précis des textes produits sur Carl Peters, on peut estimer que l'existence de cette littérature a été rendue possible grâce à un mouvement dialectique entre images négatives et positives. Les images négatives ont été définies sous l'influence des groupes d'opposants à Carl Peters, la « *clique anti-Peters* », pour reprendre l'expression de Maximilian von Hagen[3]. Les anti-Peters sont, pour la plupart, des missionnaires, des sociaux-démocrates et d'autres anticolonialistes. Quant aux images positives, elles ont été produites par les amis de Carl Peters, les chroniqueurs et publicistes de la conquête coloniale qui étaient actifs dans des associations comme la

[1] À propos du mouvement *völkisch*, lire Puschner, Uwe : *Die völkische Bewegung im Wilhelminischen Kaiserreich. Sprache, Rasse, Religion*. Darmstadt, WBG, 2001, 464 pp. et Puschner, Uwe ; Schmitz, Walter et Ulbricht, Justus H. (éds.) : *Handbuch zur « Völkischen Bewegung » 1871-1918*. München, Saur, 1999, 978 pp.

[2] « Auch das relativ kurzlebige Genre des Kolonialromans mit seinen exotischen Schauplätzen und der Konfrontation verschiedener Ethnien eignete sich zur Umsetzung völkisch-rassistischer Weltanschauung », Dohnke, Kay : « Völkische Literatur und Heimatliteratur 1870-1918 », in : Puschner, Uwe ; Schmitz, Walter et Ulbricht, Justus H. (éds.) : *Handbuch zur « Völkischen Bewegung » 1871-1918*. München, Saur, 1999, p. 668.

[3] Hagen, Maximilian von : « *Peters und Pfeil, die Begründer von Deutsch-Ostafrika* », in : *Die Grenzboten* Jg. 73, n° 29. Berlin, 1914. p. 109.

« Ligue Coloniale Allemande » (D.K.G. : *Deutsche Kolonialgesellschaft*) ou encore la ligue pangermanique (A.D.V.: *Alldeutscher Verband*)[1].

Dans cette constellation, les critiques contre le personnage de Carl Peters provoquent une exaltation de ses œuvres par ses défenseurs. Le mythe de Carl Peters apparaît ainsi comme une alternance de critiques et d'éloges. Tous les textes produits sur les activités de Carl Peters naissent de cette dialectique d'images contraires. Cette dynamique a été remarquée notamment par Thomas Mann quand il félicitait Balder Olden d'avoir paradoxalement rappelé le « *téméraire personnage* »[2] de Carl Peters à travers son roman critique *Ich bin ich* (1927). Du fait de l'appartenance des auteurs étudiés aux associations qui se voulaient « nationalistes », les thèmes véhiculés se laissent classer en trois types de discours : la glorification de la germanité, l'éloge du grand homme et l'apologie de la colonisation allemande.

4.1. Carl Peters au service de la glorification de diverses formes de la germanité

La première facette du triptyque consacré à la représentation de Carl Peters par les auteurs étudiés est celle de la glorification de la germanité. On sait que l'éloge de la grandeur de l'âme germanique[3] a été transposé dans le domaine colonial grâce aux activités du mouvement *völkisch*. Il s'agit ici d'un groupe disparate de nationalistes conservateurs allemands dont l'activisme - apparu

[1] Pour plus de détails, voir *infra :* Remarque préliminaire : Carl Peters, un « monument national » ?

[2] « Die kühne Figur ». Mentionné par Wieben, Uwe : *Carl Peters. Das Leben eines deutschen Kolonialisten*. Rostock, Neuer Hochschulschriftenverlag, 2000, p. 80.

[3] Lire, à ce propos, la thèse en trois volumes de Ridé, Jacques : *L'image du Germain dans la pensée et la littérature allemandes de la redécouverte de Tacite à la fin du XVI^e siècle. Contribution à l'étude de la genèse d'un mythe*. En 3 tomes. Paris, Champion, 1977, 625 pp. ; 1274 pp. ; 473 pp.

dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle pour se confondre par la suite avec le nazisme - dépassait le seul cadre allemand et atteignait aussi le domaine colonial[1]. Les auteurs que nous avons étudiés se servent du personnage de Carl Peters dans la fabrication d'une religion *völkisch*. En général, ils ont nettement exprimé la germanité (*Deutschtum*) de Carl Peters à travers des titres d'ouvrages comme *Carl Peters, un nouveau type d'homme allemand* ; *Carl Peters, le dernier Viking* ; *Carl Peters, le Viking des colonies* ou encore *Carl Peters, un destin allemand*[2]. Derrière ces titres se cachent des discours qui font l'éloge des anciens Germains, tentent de retrouver les vertus germaniques propres à la Basse-Allemagne (*Niederdeutschland*) et vantent la grandeur de la Prusse.

4.1.1. Le Germain

Le personnage de Carl Peters a été utilisé pour présenter des caractéristiques que les Allemands auraient héritées des anciens Germains. Le portrait du vrai Germain, tel que les propagandistes *völkisch* le décrivent, est un personnage de grande taille avec des yeux bleus et des cheveux blonds[3]. Dans leur tentative de décrire Carl Peters comme un vrai Allemand, les auteurs que nous avons étudiés n'ont pas manqué de transposer ce portrait physique du

[1] Lire, à ce propos, le point « Lebensraum » dans Puschner, Uwe : *Die völkische Bewegung im Wilhelminischen Kaiserreich. Sprache, Rasse, Religion*. Darmstadt, WBG, 2001, p. 151-152.

[2] « Carl Peters, ein neuer deutscher Lebenstyp », in : Schorn, Hans Traugott : *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild*. Hamburg, Rüsch, 1922, pp. 92-104 ; Baecker, Paul : *Der letzte Wiking. Carl Peters erobert Ostafrika*. Berlin, Junge Generation, (1934), 95 pp. ; Burg, Paul : *Carl Peters, der Wiking der deutschen Kolonialpolitik*. In : Le même : *Forscher, Kaufherren und Soldaten. Deutschlands Bahnbrecher in Afrika.* Leipzig, Hase & Koehler, (1936), pp. 165 – 191 ; Klampen, Erich zu : *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*. Berlin, Hans Siep, 1938, 229 pp.

[3] Uwe Puschner découvre ces caractères physionomiques des Germains dans les textes des publicistes *völkisch*, comme ceux de Ludwig Wilser et de Hans Mayer. Cf. Puschner, Uwe : *op. cit.*, p. 91.

Germain au colonialiste. Ils laissent sous-entendre que les traits physiques de ce pionnier de la colonisation correspondent à ceux des anciens Germains. Frieda von Bülow, par exemple, emprunte à son contemporain Friedrich Nietzsche (1844-1900) l'image du « surhomme » (*Übermensch*) pour présenter Carl Peters. Dans son roman *Le vertige des tropiques* (1896), elle décrit Udo Biron, le personnage de Carl Peters dans la fiction romanesque, comme suit :

> *Il avait le type allemand, tandis que sa sœur avait plutôt l'air d'une Bohémienne. Grand, large d'épaules, la poitrine bombée, la tête petite et anguleuse reposant sur une large nuque, les yeux bleus, le nez un peu écrasé, les cheveux blonds et bouclés, il ressemblait assez exactement à ce que Nietzsche a dénommé le monsieur-brute blonde*[1].

En dehors de ces traits physiques, on trouve aussi à Carl Peters des caractères qui font de lui un vrai Germain. Dans le même roman, Udo Biron est présenté de la manière suivante : « *Intrépide comme un Germain, il ne craignait pas le danger mais l'ignorait entièrement, et tout adversaire puissant représentait pour lui une bonne occasion pour démontrer sa propre force* »[2]. Enfin, l'auteur ne manque pas de comparer le courage d'Udo Biron à celui de Siegfried, ce héros des *Nibelungen* qui est considéré par les propagandistes *völkisch* comme le modèle du vrai Germain[3] : « *Son audace effrénée a quelque*

[1] « Er [Udo Biron] sah viel germanischer aus als seine den Zigeuner-Typus streifende Schwester; er war hochgewachsen und breitschultrig, die Brust gewölbt, der Kopf klein und eckig auf starkem Nacken, die Augen blau, die Nase stumpf und das lockige Harr blond, - alles in Allem ein Bild der „Blonden Herrenbestie" Nietzsches », Bülow, Frieda Freiin von : *Tropenkoller. Episode aus dem deutschen Kolonialleben*. Berlin, F. Fontane, 1905, p. 11-12. Les traductions françaises de ce livre sont tirées de Bülow, Frieda von : *Le vertige des tropiques. Episode de la vie aux colonies allemandes*. Traduit de l'allemand par Pierre de Pardiellan. Berlin, F. Fontane, 1902, [ici] p. 13.

[2] « Er hatte die Unerschrockenheit eines Germanen, dem die Gefahr nicht Grauen erregt, weil er keinen Gedanken an sie verschwendet und dem ein mächtiger Gegner hochwillkommen ist zur Erprobung der eigenen Kraft », *ibid.*, p. 120.

[3] Lire, à ce propos, Münckler, Herfried et Storch, Wolfgang : *Siegfrieden. Politik mit einem deutschen Mythos*. Berlin, Rotbuch, 1988, p. 54.

chose de contagieux. Cet homme a le vrai tempérament de Siegfried »[1], lit-on à la fin du roman.

Dans ces extraits de textes, le personnage de Carl Peters incarne les caractères dont les Allemands se vantaient d'avoir hérité de leurs ancêtres les Germains : Il représente l'Allemand du Nord, grand, blond et aux yeux bleus (de Nietzsche[2]), possède la vaillance du Germain (Siegfried) et est différent des « Bohémiens ». Cette apologie des valeurs germaniques qui venait d'être inaugurée par Frieda von Bülow, a continué chez tous les auteurs qui se sont intéressés à Carl Peters. Ainsi, chez les auteurs de l'époque du III[e] Reich, ce personnage entre en ligne de compte dans une tentative d'identifier l'engagement des Nazis à celui des Germains[3] ; il est présenté comme un descendant des Germains. Dans son essai sur Carl Peters paru en 1944, le géographe Ewald Banse se prête à ce jeu et classe Carl Peters dans la généalogie des Chérusques. « *Ses deux parents viennent du Sud de la Basse-Saxe ; Le père est de la région de Peine et la mère des environs de Deister. C'est dans ces régions qu'à la lignée des Chérusques s'est superposée jadis celle des Saxons* »[4], écrit-il.

Cependant, les auteurs de toutes ces époques ne se sont pas contentés de dresser de Carl Peters le portrait physique et moral d'un Germain et de le classer

[1] Bülow, Frieda von : *Le vertige des tropiques. Episode de la vie aux colonies allemandes*. Traduit de l'allemand par Pierre de Pardiellan. Berlin, F. Fontane, 1902, p. 243.

[2] À propos de la réception de Nietzsche par les mouvements nationalistes allemands, lire Penzo, Giorgio : *Der Mythos vom Übermenschen. Nietzsche und der Nationalsozialismus*. Traduit par Barbara Häußler. Frankfurt am Main, Lang, 1992, 307 pp.

[3] Les Nazis et Hitler lui-même s'identifiaient volontiers aux Germains. À ce propos lire Sünner, Rüdiger: *Schwarze Sonne. Entfesselung und Missbrauch der Mythen in Nationalsozialismus und rechter Esoterik*. Freiburg, Basel, Wien, Herder, (1999), p. 8-10.

[4] « Beide Eltern stammten aus dem Süden Niedersachsens, der Vater aus der Gegend von Peine, die Mutter aus der des Deisters, aus Gebieten also, wo voreinst cherustisches Stammestum von sächsischem überlagert worden ist », Banse, Ewald : Carl Peters. In : Le même : *Unsere großen Afrikaner. Das Leben deutscher Entdecker und Kolonialpioniere*. Berlin, Paschke, 1940, p. 252.

dans l'ascendance des Chérusques. Ils lui trouvent également des vertus providentielles de la nation germanique en soutenant, d'une part, qu'il incarnait « l'esprit faustien » et, d'autre part, qu'il a connu la trahison de son peuple, comme tout grand Germain.

4.1.1.1. L'esprit faustien

Dans leur tentative de présenter Carl Peters comme un vrai Germain, les auteurs qui se sont intéressés à son personnage ont trouvé en lui l'incarnation de « *l'âme faustienne* », cette figure idéale d'homme de l'autoreprésentation allemande qui était « *croissant*[e] *dans les plaines du Nord, sises entre l'Elbe et le Tage* »[1]. On sait que cet « esprit faustien », que le penseur allemand Oswald Spengler a classé parmi les éléments du « *déclin de l'occident* »[2], a été l'un des thèmes préférés du mouvement *völkisch* et national-socialiste. Spengler lui-même définit l'impérialisme comme « *la maîtrise de la civilisation faustienne, c'est-à-dire de la terre entière, par un seul principe concepteur, non pas à travers la compensation et la concession, mais par la victoire et l'anéantissement* »[3].

[1] Expression de Spengler, Oswald : *Le déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle. Première partie : Forme et réalité*. (1919-1923). Traduit de l'Allemand par M. Tazerout, Paris, Gallimard, 1948, p. 179.

[2] Lire surtout le chapitre « Sciences faustienne et apollinienne », Spengler, Oswald : *op. cit.*, p. 359-411. Lire à ce propos Thinès, Georges : « L'esprit faustien selon Oswald Spengler », in : Masson, Jean-Yves (éd.) : *Faust ou la mélancolie du savoir*. Paris, Desjonquères, 2003, p. 158-169.

[3] « [...] Imperialismus, Beherrschung der faustischen Zivilisation, also der ganzen Erde, durch ein einziges gestaltendes Prinzip, nicht durch Ausgleich und Zugeständnis, sondern durch den Sieg und Vernichtung », Spengler, Oswald : *Preußentum und Sozialismus* (1919). München, C.H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1921, p. 84.

Dans son ouvrage *Faust und die Deutschen*, le politologue allemand Willi Jasper montre que la présentation de Faust, personnage rendu quasiment légendaire par le drame de Goethe, comme incarnation des vertus germaniques a été l'œuvre du mouvement nationaliste allemand chez qui ce personnage était devenu le symbole de la création artistique et culturelle, un personnage dont la soif ne se limite pas à tout connaître, mais qui est avide de mettre en pratique ses connaissances[1].

Dans cette constellation, Carl Peters qui est originaire de la région arrosée par l'Elbe, fit des études d'histoire et de philosophie, publia des livres et finalement se montra actif dans la colonisation allemande constitua un bon modèle pour ses nombreux biographes qui tentèrent d'utiliser son personnage pour montrer la présence de « l'esprit faustien » au sein du peuple allemand. Dans les textes analysés, les auteurs découvrent chez Carl Peters, d'une part, des qualités des grands promoteurs de la littérature et de l'art allemands et, d'autre part, des vertus de leurs dirigeants les plus célèbres. Cet « esprit faustien » est mis au service de visées de propagande diverses dont le but final est de soutenir la colonisation.

Ainsi, pendant le règne de Guillaume II et la République de Weimar, ce thème est présenté comme lié à la politique d'expansion territoriale et de conquête coloniale. Les auteurs de l'ère wilhelminienne se fondent sur le traitement qu'a connu l'affaire des pendaisons du Kilimandjaro au Parlement et déplorent le fait que, selon eux, leurs contemporains auraient combattu la force *faustienne* en désavouant Carl Peters. Dans leur logique, rejeter les actions de

[1] Willi Jasper explique qu'il a existé en Allemagne un mythe du chevalier (*Reiter-mythos*) qui avait ravi la vedette au personnage de Faust du XVI^e^ au XVIII^e^ siècle : « *C'est seulement sous l'angle nationaliste du XIX^e^ siècle que le personnage titanique faustien de Goethe a pu s'élever au statut d'icône de l'autoreprésentation allemande (germanique), de même valeur que le mythe du chevalier* » /« Erst im nationalistischen Blickwinkel des 19. Jahrhunderts konnte Goethes faustische Titanengestalt zu einer dem Reiter-Mythos ebenbürtigen Ikone deutsch-germanischer Selbstdarstellungen aufsteigen », Jasper, Willi : *Faust und die Deutschen*. Berlin, Rowohlt, 1998, p. 51.

Carl Peters est contre-productif, car cela conduit à combattre un esprit qu'on devrait plutôt encourager. Dans un essai publié en 1908, dans le volume 6 de la brochure *Persönlichkeiten. Illustrierte Essays über führende Geister unserer Tage*, Alfred Lichtenstein écrit à ce propos :

> *La volonté de se détacher du monde qui anime nos milieux compétents est aussi profondément ancrée dans le sang du savant Carl Peters et s'y manifeste à des occasions (de la même manière que, dans le livre « Don Juan et Faust » écrit par Grabbe, un auteur génial mais malheureux, le magicien allemand est entouré de tous les agréments de débauche et se souvient des problèmes métaphysiques). C'est cette volonté qui, chez nous en Allemagne, suscita « l'affaire Carl Peters »*[1].

Ici, l'auteur ne fait pas recours au personnage de Faust chez Goethe, mais au personnage antagoniste de Don Juan produit par Dietrich Christian Grabbe (1801-1836)[2]. Avant de comparer le personnage de Faust à Carl Peters, il précise qu'il s'agit d'un personnage allemand qui fait bien la symbiose entre la réalité et les activités de l'esprit, la physique et la métaphysique. Par ailleurs, il affirme que cet esprit qui est intrinsèque à la personnalité de Carl Peters a occasionné la chute de ce dernier. Ainsi, l'auteur utilise un chiasme pour reprocher aux adversaires de Carl Peters d'avoir combattu cet « esprit faustien » :

esprit faustien = expansion coloniale

combattre Carl Peters = rejeter l'*esprit faustien*

[1] « Die Weltentfremdetheit der maßgebenden Kreise, die dem Wissenschaftler Dr. Carl Peters allerdings auch tief im Blute steckt und die selbst dort gelegentlich durchbricht (etwa wie im *Don Juan und Faust* des genialen aber unglücklichen Grabbe, wenn der deutsche Zauberer sich mitten unter all den Genüssen einer ausschweifenden Sinnlichkeit an metaphysischen Probleme erinnert) die ist es, die bei uns in Deutschland den „Fall Peters" hervorrief », Lichtenstein, Alfred : *Dr. Carl Peters*. Charlottenburg, Virgil, 1908, p. 12.

[2] À propos du personnage de Faust chez Grabbe, lire Hartmann, Petra : *Faust und Don Juan. Ein Verschmelzungsprozess, dargestellt anhand der Autoren: Wolfgang Amadeus Mozart, Johann Wolfgang von Goethe, Nikolaus Lenau, Christian Dietrich Grabbe, Gustav Kühne und Theodor Mundt*. Stuttgart, ibidem-Verlag, 1998, pp. 71-83.

Cette campagne a continué chez les auteurs de la République de Weimar qui ont rappelé à l'opinion publique l'intérêt que les Allemands ont à rester attachés aux valeurs germaniques. En s'appuyant sur le personnage de Carl Peters, ils ont tenté de réveiller « l'esprit faustien » en Allemagne d'après-guerre. Hans Traugott Schorn, par exemple, argumente ainsi :

> *Oui, Carl Peters est un nouveau type d'homme allemand. Oui, toute sa vie est une nouvelle pensée qui, parce qu'elle est juste et vraie, doit prévaloir sur toutes les autres et ne doit, en aucun cas, être souillée par des mensonges* [...]. *L'Allemagne a le devoir d'honorer Carl Peters, et elle le fera, car il est un Allemand nettement typé, comme le furent le vieux Fritz* [Frédéric II le Grand]*, Bismarck, Goethe, Blücher, Jahn et Fichte. Déjà sa volonté faustienne de conquérir le monde, au sens purement intellectuel, le caractérise comme tel. Il est avant tout l'incarnation de l'homme d'action allemand qui ne cherche pas uniquement à entretenir la nationalité allemande en se basant sur des arguments idéalistes. Il le fait également d'une manière pratique à la manière anglaise*[1].

Le choix des personnages qui sont évoqués dans ces lignes obéit à un programme bien défini, celui de mettre en avant « l'idéologie germanique ». On retrouve en effet, d'une part, des personnages qui, par leurs idées, ont pour certains d'entre eux contribué à consolider le nationalisme en Allemagne : Johann Wolfgang von Goethe (1749-1832), l'icône de l'art classique, Johann Gottlieb Fichte (1762-1814), le philosophe promoteur du sursaut national et Friedrich Ludwig Jahn (1778-1852), l'un des précurseur du mouvement *völkisch*[2]. Selon l'étude de Uwe Puschner, la lecture des ouvrages de ces

[1] « Ja, Carl Peters ist ein neuer deutscher Lebenstyp. Ja, sein ganzes Leben ist ein neuer Gedanke, der, weil er richtig und wahr ist, gelten muss und nicht niedergelogen werden kann. [...]. Deutschland muss und wird Peters hochhalten, denn er ist ein so klar abgestempelter Deutscher wie der alte Fritz [Friedrich der Große], Bismarck, Goethe, Blücher, Jahn und Fichte. Schon sein Faust'scher Welteroberungsdrang in geistigwissenschaftlichen Sinne kennzeichnet ihn als solchen. Er ist vor allem der deutsche Praktiker, der nicht nur nach idealen Gründen zur Pflege der deutschen Nationalität fragt, sondern auch im englischen Sinne die praktische Seite würdigt », Schorn, Hans Traugott : *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild*. Hamburg, Rüsch, 1922, p. 101.

[2] Friedrich Ludwig Jahn (1778-1852) fut le pédagogue allemand qui, après la victoire des troupes napoléoniennes sur la Prusse à Iéna (1806), se donna comme objectif d'éduquer les Allemands aux

personnages a été fortement suggérée par les propagandistes du mouvement *völkisch*[1]. La comparaison qui est faite ici entre eux et Carl Peters fait apparaître ce dernier comme une véritable référence littéraire pour son époque. D'autre part, on retrouve dans le texte cité ci-dessus des références aux hommes d'action comme Bismarck, Frédéric le Grand et le maréchal prussien Gebhard Leberecht Blücher (1742-1819) qui contribua à la victoire de la Prusse sur la France à Leipzig (1813). Ces trois personnages figurent tous sur la liste des grands Allemands dont la force fut déjà glorifiée par Heinrich von Treitschke[2]. Ainsi, Carl Peters est comparé aux personnages qui ont, à travers leurs idées ou par l'action, contribué à l'enracinement de l'idée nationale en Allemagne. Cette dualité - glorification récurrente de la force et de l'action, d'une part, et de la soif du savoir et de l'art, d'autre part - qu'incarne le personnage de Faust dans la pensée des propagandistes du nationalisme allemand est ainsi présente dans le personnage de Peters, cet homme auquel est attribuée une véritable « *volonté faustienne* ».

Un autre auteur de la République de Weimar, Paul Leutwein, prend le lecteur à témoin du sort injuste qu'à une époque passée, les dirigeants allemands ont fait subir à un homme incarnant selon lui « l'esprit faustien », à la fois les activités de l'esprit et la vaillance. La biographie de Carl Peters qu'il publie en 1932 dans la brochure *Colemans Kleine Biographien* suit cette argumentation :

---

valeurs purement germaniques. Pour lui, il fallait regrouper les Allemands autours des symboles forts de la germanité et redonner aux jeunes la force de leurs ancêtres ; la gymnastique était son bâton de pèlerin. Lire, à ce propos, Bungardt, Karl Matthias: *Friedrich Ludwig Jahn als Begründer einer völkisch-politischen Erziehung. Idee und Gestaltung*. Würzburg, Tritsch, 1941, 97 pp.

[1] Cf. Puschner, Uwe : *Die völkische Bewegung im Wilhelminischen Kaiserreich. Sprache, Rasse, Religion*. Darmstadt, WBG, 2001, p. 93.

[2] Remarque mentionnée par Grunewald, Michel : « Revues et réseaux conservateurs allemands (1890-1960) », in : Grunewald, Michel et Puscher, Uwe (eds.) : *Le milieu intellectuel conservateur en Allemagne, sa presse et ses réseaux (1890-1960)*. Bern, Peter Lang, 2003, p. 25.

> *Carl Peters est aujourd'hui encore la personnalité politique la plus controversée de la récente histoire allemande. Dans sa nature, l'homme d'action fulminant vivait à côté du paisible savant philosophe, l'écrivain auteur d'ouvrages de politique mondiale prévoyant à côté du conquistador et l'historien rétrospectif à côté du révolutionnaire. En même temps, son action vivante se déroula à une époque mal disposée à l'égard des hommes dotés de talents multiples et qui se fiait plutôt aux spécialistes. On comprend pourquoi il n'a pas été compris par les décideurs de son temps. Toutefois, c'est ainsi que son rôle principal de combattant révolutionnaire lui a été assigné*[1].

Enfin, chez les auteurs d'après 1933, on note aussi une tentative de présenter « l'esprit faustien » comme la condition sine qua non de l'obtention de l'espace vital. Ce thème est utilisé en vertu des implications pédagogiques qui lui sont prêtées pour éduquer les Allemands aux vertus germaniques. On affirme que Carl Peters est parvenu à acquérir des colonies, malgré la politique défavorable de son époque, simplement parce qu'il incarnait à la fois un esprit intellectuel et des vertus de pragmatisme. Paul Burg, par exemple, affirme : « *Ce remarquable homme politique colonial était animé d'une volonté véritablement faustienne de conquérir le monde. C'est avec raison qu'on le désigna comme le VIKING DE LA POLITIQUE COLONIALE ALLEMANDE* » [2].

Il faut noter que l'utilisation du thème de « l'esprit faustien » par les auteurs de l'époque du III[e] Reich pour sensibiliser la population sur la question

[1] « Carl Peters ist noch heute die umstrittenste politische Persönlichkeit der neueren deutschen Geschichte. In seiner Natur lebte der stürmende Tatmensch neben dem stillen philosophischen Gelehrten, der glänzende weitblickende weltpolitische Schriftsteller neben dem Konquistador, der rückblickende Historiker neben dem Revolutionär. Gleichzeitig fällt sein lebendiges Wirken in eine Zeit, die, jeder Vielseitigkeit abhold, sich dem Spezialistentum ergab. Begreiflich, dass er von den Maßgebenden seiner Zeit nicht verstanden wurde. Aber damit war ihm auch seine Hauptrolle als bahnbrechender Umstürzler zugewiesen », Leutwein, Paul : *Carl Peters*. [1932], Lübeck, Charles Coleman, 1943, p. 38.

[2] « Dieser bedeutende Kolonialpolitiker war von einem wahrhaft faustischen Welteroberungsdrang, und man hat ihn wohl nicht unzutreffend den Wiking der DEUTSCHEN KOLONIALPOLITIK genannt », Burg, Paul : *Carl Peters, der Wiking der deutschen Kolonialpolitik*. In : Le même : *Forscher, Kaufherren und Soldaten. Deutschlands Bahnbrecher in Afrika.* Leipzig, Hase & Koehler, (1936), p. 190. Les lettres capitales sont celles du texte original.

de l'espace vital est loin d'être l'apanage de quelques auteurs inconnus. On retrouve ce raisonnement aussi chez le géographe Ewald Banse. Dans son ouvrage intitulé *Nos grands Africains*, il écrit de Carl Peters : « *Si nous observons la mentalité de cet homme à la fois politique et vaillamment énergique, nous admirerons cette combinaison entre un esprit aigu et clair, une volonté de fer et une tension impétueuse de la volonté* »[1]. Pour cet auteur, c'est la conjugaison entre les activités de l'esprit et celles de l'action qui aurait permis à Carl Peters d'acquérir des colonies pour le compte de l'Allemagne. On retrouve aussi le recours à la notion d'« esprit faustien » chez l'historien Walter Frank (1905-1945), le directeur de l'« institut pour l'histoire de la nouvelle Allemagne » (*Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschlands*)[2] : « *Carl Peters incarne deux forces, celle de l'action et celle de la contemplation. Il est à la fois l'un des plus grands hommes d'action et l'un des plus grands écrivains de notre nation. Mais, cela ne diminue en rien la richesse et la puissance de cette personnalité exceptionnelle* »[3].

Mais, Carl Peters n'apparaît pas uniquement comme un nouveau Faust. À l'instar des héros de la germanité, son « destin » révèle également la tendance du peuple allemand à trahir les plus grands parmi les siens.

[1] « Betrachten wir die Geistigkeit dieses politischen und wehrhaften Tatmenschen [Peters], so bewundern wir die Verbindung eines scharfen, klaren Verstandes mit eisernem Willen und stürmischem Drange », Banse, Ewald : Carl Peters. In : Le même : *Unsere großen Afrikaner. Das Leben deutscher Entdecker und Kolonialpioniere*. Berlin, Paschke, 1940, p. 277.

[2] À propos de Walter Frank, lire l'étude de Heiber, Helmut: *Walter Frank und sein Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschlands*. Stuttgart, Deutscher Verlag Anstalt, 1966, p. 636-645.

[3] « Dass Carl Peters beide Kräfte, die Kraft der Aktion und die der Kontemplation, in sich trug, dass er zu den größten Handelnden und zugleich zu den großen Schriftstellern unserer Nation gehört, das macht nicht zum wenigsten den Reichtum und die Kraft dieser ungewöhnlichen Persönlichkeit aus », Frank, Walter : « Vorwort : Carl Peters », in : *Gesammelte Schriften* I, p. V.

4.1.1.2. L'Allemand authentique victime de la trahison des Allemands

Le second thème sur lequel les auteurs étudiés s'appuient pour présenter Carl Peters comme un « vrai Germain » est celui de l'homme victime d'un destin propre à tous les grands Germains. Dans la fin tragique de certains héros germains, trahis par leurs proches, ils voient une malédiction qui touche les vrais Allemands. C'est ce sentiment d'apitoiement sur le sort des grands Allemands que le chercheur allemand Herfried Münckler, faisant référence à la mort de Siegfried, le héros des *Nibelungen* tombé sous les coups du traître Hagen, a placé au centre d'une étude intitulée « *Siegfrieden* »[1].

Pour soutenir cette théorie, les auteurs qui se sont intéressés au personnage de Carl Peters fondent leur argumentation, d'une part, sur le refus du gouvernement impérial de soutenir, en tout cas lors de ses premières expéditions, les aventures coloniales de Carl Peters et, d'autre part, sur l'exclusion de ce dernier de la politique coloniale. Le thème de la trahison est présenté de façons diverses, selon les époques des auteurs.

Pendant l'époque wilhelminienne, on a exploité le thème de la trahison pour susciter la sympathie envers Carl Peters auprès de l'opinion publique allemande. L'objectif des auteurs étant de dissuader les Allemands de condamner Peters, ils propageaient l'idée selon laquelle le peuple allemand aurait toujours maltraité ses héros. Dans les textes de cette époque, le lecteur découvre uniquement que Peters a été trahi par son peuple, sans que lui soit toutefois révélé qui était le traître. Ce sentiment existe par exemple dans les

[1] On estime que la conscience nationale allemande a été toujours formée en se fondant sur le chant des *Nibelungen*, une sorte d'épopée ayant pour thème la fin tragique du peuple allemand. Dans une étude récente, le politologue Herfried Münckler montre que les divers propagandistes du nationalisme, dont les apôtres du mouvement *völkisch* et les Nazis, se sont seulement contentés de mettre sur la même symbolique des personnages comme Siegfried, le héros tragique des Nibelungen, Arminius et Guillaume II. Lire, Münckler, Herfried et Storch, Wolfgang : *Siegfrieden. Politik mit einem deutschen Mythos*. Berlin, Rotbuch, 1988, p. 54-60.

chants de Kurt Hoffmann. À maintes reprises, ce dernier fait allusion au thème de la trahison comme un « péché originel » du peuple allemand. En 1890, il déplore le manque de soutien du Reich à Carl Peters dans ses activités coloniales, en ces termes:

Dir sei ein donnernd Hoch gebracht,	[*Que des vivats soient poussés*
Karl Peters, der in Sturm und Nacht	*en ton honneur, Carl Peters.*
Sich treu bewährt und wiederkehrt	*Sous la tempête comme de nuit,*
Vom heißen Süden unversehrt,	*tu es resté fidèle et nous reviens*
Der, auch verkannt	*sain et sauf du brûlant Sud*
Vom Vaterland,	*Même méconnu de la patrie,*
Zu ihm in fester Treue stand[1].	*tu lui restes pourtant très fidèle.*]

Le même auteur décrit l'éviction de Carl Peters de la politique coloniale et les effets juridiques qui ont suivi ce bannissement comme la manifestation d'un esprit de trahison qui serait propre à son peuple. À propos du rappel de Carl Peters en Allemagne après les pendaisons du Kilimandjaro, il écrit en juin 1893 :

Der alte Erbfeind unsrer deutschen Rasse,	[*La vieille ennemie héréditaire de notre race allemande,*
Die Zwietracht, hebt ihr Haupt voll Hohn;	*La discorde, hausse la tête avec dédain ;*
Der Neid, die Schelsucht [!] *stacheln auf*	*La convoitise et la (jalousie) incitent*
Zum Hasse	*à haïr*
Die besten Männer der Nation[2].	*Les meilleurs hommes de la nation*]

La désignation de la « discorde » comme la « *vieille ennemie héréditaire* » de la nation allemande est une évocation de la trahison qu'ont connue les grands héros au cours de toute l'histoire allemande.

[1] Première Stophe du chant *Festlied für den Carl Peters-Kommers der Deutschen Kolonialgesellschaft*, Abteilung Berlin, du 27 septembre 1890. In : Hoffmann, Kurt : *Deutsche Lieder und Gesänge*. Dresden, Pierson, 1905, p. 209.

[2] Quatrième strophe du chant *Bei Peters Rückkehr aus Afrika, für die Ortsgruppe Berlin des Deutschen Verbandes gedichtet*. Juin 1893. In : Hoffmann, Kurt : *Deutsche Lieder und Gesänge*. Dresden, Pierson, 1905, p. 212.

Ce sentiment d'apitoiement sur le sort des « grands Allemands » est également exploité, à plus d'un titre, dans l'œuvre de Frieda von Bülow. Dans *Le vertige des tropiques* (1896), paru entre le rappel de Carl Peters à Berlin et sa condamnation par un tribunal, la romancière utilise le thème de la trahison pour susciter la pitié de l'opinion allemande et soutenir Peters. Du personnage Udo Biron (c'est Carl Peters), elle écrit qu'il est « *victime du Moloch de l'opinion publique* »[1]. Assesseur des forêts, Udo Biron est envoyé par le gouvernement allemand à Satuta pour étudier les possibilités qu'offrent les bois de cette colonie. Une fois en Afrique orientale, l'Allemand tombe sur la piste d'un Arabe marchand d'esclaves, le pourchasse, libère les esclaves et fait pendre le marchand. Ayant reçu une lettre du gouvernement le rappelant à Berlin pour expliquer ce comportement, il est pris d'une crise de fièvre et en meurt. Pour qualifier le sort d'Udo Biron, l'auteur utilise déjà la formule « *Coup de poignard dans le dos* »[2], cette légende qui connaîtra par la suite une grande diffusion pendant la République de Weimar dans un autre contexte.

Le thème de la trahison se retrouve aussi dans *Im Lande der Verheißung* (1899). On le retrouve dans la quasi-totalité des lettres que Ralf Krome, le personnage de Carl Peters dans la fiction romanesque, adresse à Maleen. Parfois, Ralf Krome décrit les difficultés qu'il rencontre comme la trahison d'un dieu (germain), sans dire lequel. Dans une lettre de condoléances qu'il adresse à Maleen après le décès de Dietlas, l'époux de cette dernière, il s'apitoie sur son propre sort de la façon suivante :

[1] Bülow, Frieda von : *Le vertige des tropiques. Episode de la vie aux colonies allemandes*. Traduit de l'allemand par Pierre de Pardiellan. Berlin, F. Fontane, 1902, p. 256.

[2] « Ein Dolchstoß aus dem Hinterhalt », Bülow, Frieda Freiin von : *Tropenkoller. Episode aus dem deutschen Kolonialleben*. Berlin, F. Fontane, 1905, p. 274.

> *Vous avez certainement déjà pris connaissance de mon propre destin dans les grandes lignes. N'a-t-on pas l'impression qu'un dieu envieux m'enlève sans cesse des mains la proie de la victoire au dernier moment ? Mais, je suis toujours ce que je suis, et j'ai l'intention de tenir tête à la jalousie des dieux.*
> *« La maison s'effondre,*
> *Mais elle n'est pas en détresse »*
> *N'est-ce pas? Nous reconstruisons tout en plus beau*[1].

Ici, Ralf Krome déplore le fait que l'Allemagne ait refusé d'entériner les traités qu'il a fait signer aux populations africaines le long du Nil. Ailleurs, il fait également allusion à un dieu (germain), resté également anonyme, pour désapprouver le fait qu'on ne l'ait pas nommé Gouverneur. Dans une autre lettre à Maleen, il écrit :

> *Je crois fermement que si vous étiez à mes côtés, cet échec m'aurait été épargné. Je serais aujourd'hui le gouverneur de notre – de ma colonie, si j'avais pu me soumettre à l'intérieur* [de l'Allemagne] *comme à l'étranger. Il y a six ans, je vous disais que je me soumettrais constamment au verdict du succès. Mon échec a prouvé que j'ai mérité ce verdict. Je n'ai pas su être maître des circonstances externes et je mérite le sort qui m'arrive. Mais, la différence existe dans la manière dont un homme réagit à une pareille catastrophe. Si je m'effondre maintenant, je ne suis qu'une fripouille.*
> *« Vois, le beau monde,*
> *Ta main puissante*
> *L'a mis à bas ;*
> *Tu l'as détruit,*
> *Il croule, il tombe,*
> *Terrassé par un demi-dieu »*[2].

[1] « Mein eigenes Schicksal wird Ihnen in den Umrissen bereits bekannt geworden sein. Ist es nicht, als ob ein neidischer Gott mir stets im letzten Augenblick die Siegesbeute aus den Händen risse? Aber ich bin noch immer ich und denke dem Neid der Götter zu trotzen.

„Das Haus ist zerbrochen,
Doch hat's keine Not"

Nicht Wahr? Wir bauen eben von neuem und schöner », Bülow, Frieda Freiin von : *Im Lande der Verheißung. Ein deutscher Kolonial-Roman*. (1899), Dresden, Carl Reißner, 1914, p. 278.

[2] « Diese Niederlage wäre mir erspart worden, wenn ich Sie in meiner Nähe gehabt hätte, das glaube ich fest. Ich wäre heute Gouverneur unserer – meiner Kolonie, wenn ich mich innerlich und äußerlich hätte fügen können. Vor sechs Jahren sagte ich Ihnen einmal, dass ich mich der Entscheidung des Erfolgs stets unterwerfen werde. Durch meine Niederlage habe ich bewiesen, dass ich sie verdient habe. Ich bin der äußeren Umstände nicht Herr geworden, und mir geschieht mein Recht. Aber darin ist

Dans la strophe qui termine ce texte, la force invisible qui empêche la nomination de Carl Peters au poste de gouverneur est qualifiée de « demi-dieu ». En fait, l'auteur cite ici un texte du *Faust* de Goethe sans préciser la citation à laquelle il fait recours. Or, dans le texte de Goethe, ces paroles du « *chœur d'esprits (invisible)* » reprochent au personnage de Faust de contribuer à détruire le monde. De même, le personnage de Ralf Krome accuse une force indéfinie de détruire son œuvre.

Parfois aussi, Ralf Krome évoque l'ingratitude de la patrie allemande. Dans une de ses dernières lettres à Maleen écrite de Londres, il fait allusion à sa condamnation par un tribunal allemand et écrit :

> *Pensez aux années de lutte écoulées ! Ne fus-je pas obligé de nager continuellement à contre-courant ? N'avais-je pas dû surmonter à chaque étape de mon combat une masse de scrupules et doutes qui animaient mes compatriotes ? Exception faite de mon entourage personnel immédiat, avait-on cru en moi ? Avait-on eu confiance en moi une seule fois? La majorité de mes compatriotes ne m'avaient-ils pas blâmé et critiqué même pendant mes plus grands succès?*
> *Depuis ma plus tendre adolescence, une seule pensée a guidé mon âme : faire de ma patrie une « Allemagne plus Grande ». Je me sentais une vocation pour cela et j'en avais la force.*
> *Mais, j'ai échoué à cause d'une grande erreur de calcul : j'ai oublié de compter avec le caractère propre au peuple allemand.*
> *Ce peuple qui parle et écrit beaucoup, ce peuple d'hommes de critiques, de doutes, de reproches, ce peuple d'idéologues sentimentaux n'est franchement pas capable de montrer une ferme volonté de pouvoir. Il voit en ses conquérants des criminels. Eh bien ! Attendons voir où le navire nous entraînera, s'il reste guidé par les hommes pareils à ceux qui m'ont décrié*[1].

---

doch ein Unterschied, wie ein Mann auf eine solche Katastrophe reagiert. Würde ich jetzt zusammenbrechen, so gehörte ich auf den Lumpenhaufen.
Hast du sie zerstört,
Die schöne Welt,
Mit mächtiger Faust;
Sie stürzt, sie zerfällt!
Ein Halbgott hat sie zerschlagen! [...] », *ibid.*, p. 375-376. La traduction de la strophe qui ferme ce texte est de Malaplate, Jean : *Goethe : Faust I*. Paris, Flammarion, 1984, p. 76-77.

[1] « Denken Sie an die vergangenen Jahre des Ringens! Musste ich nicht immer und immer gegen den Strom schwimmen? Hatte ich nicht bei jedem Schritt vorwärts eine Armee von Skruplern und Zweif-

Enfin, il faut le signaler, cette tentative de présenter la fin des activités de Carl Peters comme une trahison des Allemands à son égard n'était pas seulement l'œuvre des publicistes. Dans son plaidoyer face à la cour disciplinaire de Berlin, Julius Scharlach (1842-1908), avocat du Commissaire territorial Carl Peters dans l'affaire des pendaisons du Kilimandjaro, affirme que la présence de son client à la barre est symbolique de la trahison dont ont toujours été victimes les grands Germains. À cet effet, il fait recours aux vers de Goethe dans *Faust* et avertit son auditoire :

> *Juste après les premières accusations contre le Dr Peters au Reichstag, le Dr Kayser lui offrit une photographie de lui-même. La dédicace portée sur cette photographie indique que celui-ci lui est dédié « au vu des récentes diffamations qui ont été prononcées en politique coloniale », avec la devise suivante:*
> *« Ceux qui de ce savoir avaient pu s'approcher*
> *Qui n'ont pas, imprudents, su contenir leur âme,*
> *Ont toujours eu pour prix la croix ou le bûcher* »[1].

lern zu überwinden? Glaubte und vertraute man mir ein einziges Mal außerhalb meiner persönlichen Umgebung? Bin ich nicht selbst in den Tagen meiner größten Erfolge von der Majorität meiner Landsleute getadelt und bekrittelt worden? Seit meiner frühen Jünglingszeit hat der eine Gedanke meine Seele bewegt : mein Vaterland zu einem „Größeren Deutschland" zu machen. Ich fühlte den Beruf dazu und die Kraft. Aber ich bin an einem großen Rechenfehler gescheitert : ich vergaß mit dem deutschen Volkscharakter zu rechnen. Dieses viel redende, viel schreibende Volk von Kritikern, Zweiflern, Tadlern und sentimentalen Ideologen ist eines kraftvollen Willens zur Macht einfach nicht fähig. In seinen Eroberern sieht es Verbrecher. Nur zu! Wir wollen sehen, wohin das Schiff treibt, mit Männern am Steuer, wie die, die mich gerichtet haben », *ibd.*, p. 382.

[1] « Kurz nach den ersten Angriffen gegen Dr. Peters im Reichstage schenkte Herr Dr. Kayser demselben seine Photographie mit einer Widmung in der es heißt, dass sie ihm „im Hinblick auf die jüngsten kolonialpolitischen Schmähungen" zugedacht sei und mit dem Motto :
„Die Wenigen, die was davon erkannt,
Die thöricht g'nug ihr volles Herz nicht wahrten,
Hat man von je gekreuzigt und verbannt », Scharlach, Julius : *Zur Verteidigung von Dr. Carl Peters. Rede vor dem Disziplinarhofe zu Berlin*. Berlin, Walther, 1898, p. 83. L'auteur, qui a tiré la dernière strophe de ce texte du Faust de Goethe, a omis le troisième vers. Celui-ci stipule dans le texte de Goethe : *Dem Pöbel ihr Gefühl, ihr Schauen offenbarten* [*Au peuple ont dévoilé leur pensée et leur flamme*]. La traduction de la strophe de Goethe est de Malaplate, Jean : *Goethe : Faust I*. Paris, Flammarion, 1984, p. 42.

Comme on peut le remarquer dans tous ces textes de l'époque wilhelminienne, il est vain de chercher de façon précise l'auteur de la prétendue trahison dont Carl Peters aurait été victime. On parle du peuple, de la patrie, des Allemands, d'un dieu envieux, d'un demi-dieu, etc., sans signaler l'institution qui est incriminée. Cette tentative de présenter sous un aspect tragique la fin des activités de Carl Peters fut aussitôt récupérée par ce dernier. Dans ses derniers ouvrages, il exprime sa détresse, en comparant la désapprobation de sa méthode coloniale par le Parlement allemand à l'assassinat du héros de la forêt de Teutobourg, Arminius (18 avant J.-C. - 19 après J.-C.)[1], par les siens. « *Le meurtre d'Hermann le Chérusque par sa propre tribu a été typique de notre histoire entière. Chaque peuple n'a pas seulement les dirigeants, mais aussi les destins qu'il mérite* », écrit-il[2].

Mais, déjà pendant la République de Weimar, cette accusation vague a commencé par céder sa place à des visées politiques bien définies. Les auteurs ont habilement donné forme à cette force qui aurait trahi Carl Peters. Le traître est maintenant identique à celui que les forces antidémocratiques de cette époque désignaient comme le traître de la Première Guerre mondiale, dans leurs

[1] Ce chef des Chérusques, resté dans la mémoire collective allemande comme Hermann, détruisit les légions romaines de Varus vers l'an 9 après J.-C., au cours de la bataille de la forêt de Teutobourg. Mais, ce triomphe n'empêcha pas Germanicus (15 avant J.-C. – 19 après J.-C.) de le vaincre en l'an 16 avec la complicité de certains dignitaires germains. Cf. à ce propos, Kosch, Wilhelm : *Deutsches Literatur-Lexikon*, vol. II, 2e éd.. Bern, A. Krancke, 1953, p. 941. Lire aussi une biographie d'Arminius écrite par Aubin, Hermann : « Arminius », in : Andreas, Billy et Scholz, Wilhelm von (éds.) : *Die großen Deutschen. Neue deutsche Biographie*, vol. I, Berlin, Propyläen, 1942, p. 9-22. Voir, enfin, Hesse, Otto Ernst : « Hermann der Cherusker », in : Arnim, Hans von (éd.) : *Kämpfer. Großes Menschentum aller Zeiten*, vol. 1, Berlin, Leipzig, Wien, Bern, Franz Schneider, (1923), pp. 79- 93.

[2] « Die Ermordung Hermann des Cheruskers durch seinen eigenen Stamm ist typisch für unsere ganze Geschichte gewesen. Jedes Volk hat nicht nur die Regierung, sondern auch die Schicksale, die es verdient », Peters, Carl : *England und die Engländer.* 4e éd. Hamburg, Rusch, 1915, p. 93.

attaques contre les dirigeants de la République de Weimar[1]. Cette argumentation est développée dans un écrit de Paul Leutwein publiée dans le *Karl-May-Jahrbuch* de 1920. L'auteur place au même niveau la désapprobation des pendaisons du Kilimandjaro par le Reichstag et la signature du traité de Versailles par l'Allemagne :

> *La seule époque qui a vécu quelque chose de plus terrible* [que la condamnation de Peters]*, c'est la nôtre. Elle a connu la honte qui accompagna la signature de l'armistice et la honte encore plus terrible de l'acceptation des conditions de paix dont la réalisation est impossible et qui piétinent l'honneur du peuple allemand. En comparaison à L'INFÂME RECONNAISSANCE DE LA RESPONSABILITÉ DE GUERRE par le peuple allemand et à la LÂCHE LIVRAISON de cent hommes d'Etat et de généraux dont l'ancien monarque, le propre destin de Peters ne lui paraîtrait plus étonnant, s'il vivait encore aujourd'hui*[2].

Ici, l'auteur estime d'abord que Carl Peters a connu une trahison semblable à celle que, selon lui, l'Allemagne aurait subie à l'issu de la Première Guerre mondiale. À la suite de cela, il ne s'attaque pas aux forces victorieuses de cette guerre. Mais, il s'en prend plutôt, d'une part, à ceux qui ont admis la responsabilité de l'Allemagne dans le déclenchement de la guerre et, d'autre part, à ceux qui ont permis la chute de la monarchie. Ainsi, il utilise la prétendue trahison qu'aurait connue le colonialiste pour lutter contre les dirigeants de la République de Weimar. Le personnage de Carl Peters est de fait mis au service

[1] Cf. à ce propos Sontheimer, Kurt : *Antidemokratisches Denken in der Weimarer Republik. Die politischen Ideen des deutschen Nationalismus zwischen 1918 und 1933*. München, Nymphenburger, 1962, p. 269-270.

[2] « Erst die heutige Zeit mit ihrer Schmach der Annahme des Waffenstillstandes, mit der noch furchtbaren Schmach der Annahme von Friedensbedingungen, deren Erfüllung unmöglich ist und die die Ehre des Deutschen Volkes völlig in den Staub treten, hat Schlimmeres gesehen. Würde Peters noch leben, so würde ihm angesichts des ERBÄRMLICHEN SCHULDBEKENNTNISSES des deutschen Volkes, angesichts der FEIGEN AUSLIEFERUNG von hundert Staatsmännern und Generälen, einschließlich des einstigen Monarchen, sein eigenes Schicksal nicht mehr verwunderlich vorkommen », Leutwein, Paul : *Carl Peters und seine weltpolitische Bedeutung*. In : Beissel, Rudolf et Barthel, Fritz (éds.) : *Karl May Jahrbuch 1920. 3. Jahr*. Dresden, Karl May-Verlag, 1919, p. 432-433. Les lettres capitales sont celles du texte original.

de ceux qui propagent la légende du coup de poignard dans le dos (*Dolchstoß*)[1]. Cette légende explique la défaite de l'Allemagne à l'issu de la Première Guerre Mondiale, non par la puissance des armées ennemies, mais par la trahison des opposants au grand État Major, notamment les démocrates. L'armée serait restée invaincue mais n'aurait pas pu empêcher la destruction de la patrie par des forces de la trahison.

Le livre *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild* (1922) de Hans Traugott Schorn illustre, à plus d'un titre, cette légende. Cet auteur soutient l'idée selon laquelle l'exclusion de Carl Peters des activités coloniales serait symbolique de la trahison d'un allemand authentique par son propre peuple. Il compare cette exclusion à la fin tragique de Götz de Berlichingen (1480-1562), un personnage noble surnommé « *à la main de fer* » qui dirige la révolte des Paysans (*Bauernkrieg : 1524/25)* et finit par être livré à la Ligue Souabe, à cause de la trahison de ses hommes[2]. Déjà dans l'avant-propos, Hans Traugott Schorn compare la publication de son livre avec celle du drame *Götz von Berlichingen* par Goethe :

> *Jadis glorieuse, l'Allemagne est aujourd'hui sans maître et* [...] *représente un empire assujetti que les brigands se disputent avec férocité. C'est pourquoi c'est un devoir pour nous, comme Goethe le fit avec l'œuvre de Götz de Berlichingen, de nous libérer intérieurement en prenant comme exemple l'œuvre de Carl Peters et en la faisant grandir* [...] *Le peuple allemand a profondément manqué à son grand fils. Pour manifester leur légitime indignation par rapport au traitement infligé à Carl Peters, les meilleurs Allemands sentent le besoin de répéter les paroles que Michel-Ange prononça concernant Dante :*
>
> > *Oh, toi patrie de l'ingratitude ! Tu t'es porté préjudice,*
> > *En le faisant tomber ! Toi qui infliges les douleurs les plus*
> > *atroces à tes meilleurs fils.*

[1] Lire, à ce propos, Rudolph, Ludwig Ritter von: *Die Lüge, die nicht stirbt. Die „Dolchstoßlegende" von 1918*. Nürnberg, Glock u. Lutz, 1958, 146 pp.

[2] Sur la vie de Götz de Berlichingen, lire la thèse de Ulmschneider, Helgard : *Goetz von Berlichingen. Ein adeliges Leben der deutschen Renaissance*. Sigmaringen, Thorbecke, 1974, 317 pp.

Le monde a seulement besoin de lire son nom !
Un homme a-t-il jamais été si sévèrement banni ?
Pourtant, a-t-on jamais connu un homme aussi grand ?[1]

À la fin de son livre, Hans Traugott Schorn revient de nouveau sur la comparaison entre la fin des activités de Carl Peters et celle de Götz de Berlichingen :

En pensant au destin de Carl Peters, je ressentis au même instant la ressemblance de caractère entre le chevalier Franconien [Götz de Berlichingen] *du temps de l'empereur Maximilien I^er^ et l'homme de politique coloniale bas-saxon du temps de Guillaume I^er^, l'empereur de la famille des Hohenzollern. Les deux furent des hommes d'action et des hommes de lettres. À cause de l'infidélité et des intrigues, tous deux connurent souffrance et malheur. L'un fut rejeté par la Ligue Souabe et l'autre par le Reichstag. Le bannissement de l'empire mit fin à la vie de l'un, l'exil volontaire rongea les derniers jours de l'autre. Toutefois, les deux demeurent de vrais hommes allemands. Dans l'esprit de ces hommes le peuple allemand peut se rajeunir et poursuivre de nouveau une virile action nationale*[2].

[1] « Heute, wo das einst so glorreiche Deutschland herrenlos und somit [...] ein Sklavenreich, das die Räuber mit Gewalt an sich reißen, geworden ist, ist es uns ein Bedürfnis, gleich wie Goethe an der Lebenstat des Götz von Berlichingen, an dem schöpferischen Lebenswerke von Carl Peters uns innerlich zu befreien und zu erhöhen [] Schwer hat das deutsche Volk an seinem großen Sohne gesündigt und wohl die besten Deutschen möchten in gerechter Empörung über die Peters widerfahrene Behandlung die Worte Michelangelos bezüglich Dantes wiederholen :

O Vaterland des Undanks! Dir zum Schaden Hast du
ihn ausgestoßen! Du, das stets
Die Besten mit dem schwersten Schmerz beladen.
Nur seinen Namen braucht die Welt zu lesen!
Denn war ein Mann unwürdiger je verbannt
Und ist ein Mann so groß wie er gewesen? ».

Schorn, Hans Traugott : *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild*. Hamburg, Rüsch, 1922, p. 7. L'histoire symbolique de Götz de Berlichingen fut écrite sous forme de drame par Goethe. Lire Goethe, Johann Wolfgang : *Götz von Berlichingen mit der eisernen Hand : Ein Schauspiel*. [1771-73] Mit Anmerkungen von Volker Neuhaus. Stuttgart, Reclam, 2001, 128 pp. **Michel-Ange** (Michelangelo Buonarotti : 1475-1564), architecte et peintre italien, il est l'un des grands maîtres de la renaissance italienne. **Dante, Alighieri** (1265-1321), écrivain et homme politique italien, il fut l'un des six hauts magistrats de Florence, sa ville natale. Mais appartenant au parti des guelfes « blancs » (modérés), il fut exilé par les « noirs » en 1302.

[2] « Da hatte ich das Schicksal von Carl Peters vor mir und im gleichen Augenblick empfand ich das Wesensverwandte zwischen dem fränkischen Ritter aus der Zeit des Kaisers Maximilian und dem niedersächsischen Kolonialpolitiker aus den Tagen des Hohenzollern Wilhelms I. Beide waren Männer der Tat und der Feder. Durch Treulosigkeit und Intrige wurde beider Leid und Unglück herbeigeführt, - bei dem einen durch den Schwäbischen Bund, bei dem anderen durch den deutschen Reichstag.

Dans ces textes, l'auteur souligne que Carl Peters était en tout point un vrai Germain. D'abord, comme Götz de Berlichingen, il incarnerait en même temps la création artistique et l'action (ce que nous avons désigné plus haut comme « *esprit faustien* »). Ensuite, comme Götz de Berlichingen, il aurait connu la trahison de son peuple. Enfin, la Confédération souabe et le Reichstag symbolisent respectivement le peuple allemand pendant le règne de l'empereur Maximilien I[er] (1459-1519), empereur germanique (1508-1519), et pendant l'ère wilhelminienne. Ainsi, l'auteur ne fait pas de différence entre la prison que connut le héros de la révolte des paysans et l'exil que dut subir le colonialiste hanovrien. Il voit, dans les deux cas, la manifestation du « péché originel » propre à l'âme germanique : la tendance à trahir les vrais Allemands.

Quand il s'agit de préciser les auteurs de la trahison qu'aurait connue Carl Peters, Hans Traugott Schorn place sur un même plan l'ingratitude de l'Allemagne envers ses fils, l'exclusion de Carl Peters des activités coloniales et la perte des colonies après la Première Guerre mondiale. Il raisonne comme suit :

> *A t-on jamais gagné à être Allemand? C'est bien dans cette interrogation que nous trouvons aujourd'hui l'importance nationale de Peters, c'est-à-dire dans l'œuvre d'éducation politique de la bourgeoisie allemande au travail pratique.*
> *Les collaborateurs les plus proches de Carl Peters dans ses activités coloniales en Afrique l'ont constamment présenté comme un nouveau modèle d'homme allemand. L'architecte Hörnecke, par exemple, m'a écrit ceci : « Notre situation politique actuelle exige impérativement un homme comme Carl Peters. Mais, où trouver un homme ayant cette trempe? On a l'impression que notre situation va encore devenir plus mauvaise. Notre système, dans lequel des hommes comme Carl Peters ne pouvaient pas obtenir le poste approprié et l'influence qu'ils méritaient, était coupable de*

Reichsacht verdüsterte das Leben des einen, freiwillige Verbannung das des andern. Beide sind nichtsdestoweniger wahre deutsche Männer, in deren Geist sich das deutsche Volk verjüngen und zu neuer nationaler Mannestat erheben kann », *ibid.*, p. 100-101.

> *tout. N'eut été ce système, nous serions allés jusqu'au bout comme l'a fait Frédéric* [Guillaume]. *Carl Peters aurait pu faire de même »*[1].

Trois remarques méritent d'être faites à propos de ce texte. D'abord, l'auteur insiste sur le fait que l'Allemagne serait le pays de l'ingratitude envers ses propres fils. Ensuite, il fait allusion à la « colonisation » ordonnée par Frédéric-Guillaume (1620-1688), électeur de Brandebourg, sur la côte ouest-africaine (actuelle République du Ghana) en 1683[2], et déplore non seulement la perte des colonies allemandes après la Première Guerre allemande, mais également l'absence de Carl Peters à l'époque où il s'exprime (le texte est écrit en 1922). Enfin, il recherche les raisons de la trahison subie par Carl Peters dans le caractère des Allemands de son époque. De cette façon, le personnage de Carl Peters apparaît pour Hans Traugott comme un instrument qui permet d'instruire un procès contre ceux qui dirigent la République de Weimar.

Cette tendance à condamner la République de Weimar existe également dans un essai que Hans Siegfried Weber publia à cette époque sur Carl Peters dans l'ouvrage collectif *Kämpfer. Großes Menschentum aller Zeiten* (1923) :

> *Nous autres ne devons pas considérer ces événements avec indifférence. Il s'agit ici d'une haine instinctive de l'homme moyen envers l'homme d'exception. En Allemagne, tout homme qui ne se laisse pas classer*

[1] « „Bezahlt es sich Deutscher zu sein?" Gerade hierhin liegt für uns heute seine nationale Bedeutung, nämlich in der politischen Erziehung des deutschen Bürgertums zu praktischer Arbeit.
Die Peters nahe gestandenen Mitarbeiter an seinem afrikanischen Werke haben ihn stets als neues deutsches Vorbild gewürdigt. So schrieb mir z.B. Herr Regierungsbaumeister Hörnecke : „Unsere politische Lage erfordert gebieterisch einen Mann wie Peters. Aber wo ist solch ein Mann? Es scheint als ob uns noch sehr schlechter gehen muss. Unser System war an allem Schuld, bei dem Männer wie Peters nicht die ihnen gebührende Stelle, den ihnen zukommenden Einfluss bekommen konnten, sonst hätten wir sicherlich wie Friedrich der Einzige durchgehalten. Und ein solch Einziger war auch Carl Peters », Schorn, Hans Traugott : *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild*. Hamburg, Rüsch, 1922, p. 101.

[2] Lire, à ce propos, Heyden, Ulrich van der : *Rote Adler an Afrikas Küste. Die brandenburgisch-preußische Kolonie Großfriedrichsburg in Westafrika*. Berlin, Selignow, 2001, 104 pp.

> *schématiquement est d'emblée suspect. C'est à cause de ce péché originel du peuple allemand que Carl Peters a finalement échoué*[1].

Ainsi, pour les auteurs qui s'expriment à l'époque de la République de Weimar sur Carl Peters, les trahisons que connurent les héros germains, l'éviction de Peters des activités coloniales et la défaite à l'issue de la Première Guerre mondiale sont la manifestation d'un « péché originel » du peuple allemand. Ils ne cherchent pas les responsables de la chute de Carl Peters dans le passé, mais dans un esprit censé perdurer jusqu'à leur époque.

Les auteurs qui consacrèrent des œuvres à Carl Peters après 1933 n'innovèrent pas par rapport à ceux que nous venons d'évoquer. Les textes parus sous le III^e^ Reich utilisent également le personnage de Peters pour répandre l'idée selon laquelle les Allemands authentiques ont toujours été trahi par leur peuple. Dans ce cas précis, cette campagne a pour objectif de diaboliser tout l'ancien système : tous les livres au centre desquels se trouve le personnage de Peters après 1933 sont autant de charges contre l'ère wilhelminienne et la République de Weimar. Le livre intitulé *Le dernier Viking* (1934) de Paul Baecker illustre à plus d'un titre ces accusations lancées contre « l'ancien régime ». Pour évoquer l'exclusion de Carl Peters de ses activités coloniales, le Dr Ponfick, un dirigeant de la D.K.G., fait même allusion au « *crépuscule des dieux* » (*Götterdämmerung*), mythe germain de la fin du monde, quand il décrit la fin des activités coloniales de Carl Peters :

[1] « Wir anderen dürfen nicht mit Gleichmut diese Geschehnisse betrachten. Es handelt sich hier um den instinktiven Hass der Durchschnittsmenschen gegen den Ausnahmemenschen. Wer sich nicht schematisch einordnen lässt, der ist in Deutschland schon von vornherein verdächtig. An dieser Erbsünde des deutschen Volkes ist Peters letzten Endes gescheitert », Weber, Hans Siegfried : *Carl Peters*. In : Arnim, Hans von (éd.) : *Kämpfer. Großes Menschentum aller Zeiten*, vol. 4., Berlin, Leipzig, Wien, Bern, Franz Schneider, (1923), p. 194.

> *Bismarck fit allusion à l'aveugle Höder* [dieu germanique, fils du Wotan] *qui assassina Balder* [ou Baldr: dieu nord-germanique enfermé dans le royaume de la mort] *sous l'instigation et avec l'aide de Loki* [dieu nord-germanique du feu] *pour qualifier le manque de discernement en matière coloniale à cause des intérêts politiques. Pour ma part, je pense que cette assertion décrit le mieux la position des Allemands du II^e Reich par rapport aux conquêtes coloniales de Lüderitz, de Nachtigal et particulièrement celles du Dr Carl Peters*
> *Peut-être a-t-il fallu à l'Allemagne et aux Allemands de recevoir le coup de massue de Versailles et d'affronter le manque de matières premières et d'espace colonial de l'après-guerre pour comprendre ce que nous avons perdu. Peut-être est-ce une bénédiction pour nous que la bassesse de nos ennemis nous ait planté la flèche empoisonnée du mensonge colonial dans la chair*[1].

Ici, le même destin est réservé à Carl Peters et au dieu germanique Balder, assassiné par son propre frère, le dieu Höder. Cette comparaison a pour finalité de faire croire au lecteur que le pionnier de la colonisation serait un Allemand authentique et aurait connu le même sort que Balder, un sort réservé à tous ceux qui défendent les vraies vertus germaniques. Par ailleurs, on notera que l'auteur n'incrimine pas les forces victorieuses de la Première Guerre mondiale, mais présente ce qu'il appelle « *mensonge colonial* » comme une « *bénédiction* ». C'est pour lui une manière de dénouer le manque de discernement qui aurait caractérisé les Allemands du II^e Reich et de la République de Weimar. Ainsi, tous les régimes qui ont précédé l'avènement des Nazis sont mis en cause et rejetés.

[1] « Bismarcks Wort vom blinden Hödur, der Baldur mit Lokis Rat und Hilfe mordet – von ihm selbst gerade auf die koloniale Einsichtslosigkeit aus parteipolitischer Verblendung gemünzt -, hat für nichts so zugetroffen wie für die Einstellung der Deutschen des Zweiten Reiches zu den kolonialen Schöpfungen von Lüderitz, von Nachtigal und vor allem von Dr. Carl Peters.
Vielleicht hat es der Keulenschläge von Versailles bedurft, um Deutschland, um den Deutschen in der Rohstoffnot und der Siedlungsnot der Nachkriegszeit den Gedanken an die Bedeutung des verlorenen aufdämmern zu lassen. Vielleicht ist es ein Segen für uns, dass die Niedertracht unserer Feinde uns den Giftpfeil der kolonialen Schuldlüge ins Fleisch getrieben hat », Ponfick, Geheimrat Dr. : « Kolonien! Raum für Wagemut und Jugend! », in : Baecker, Paul : *Der letzte Wiking. Carl Peters erobert Ostafrika*. Berlin, Junge Generation, (1934), p. 92-93.

L'utilisation du thème de la trahison dans l'accusation de tout l'ancien régime a aussi intéressé les dirigeants nazis au plus haut niveau. Le ministre de la propagande Joseph Goebbels a également eu recours à ce thème lorsqu'il s'est servi du mythe de Carl Peters. Le film *Carl Peters* qu'il fait projeter sur les écrans en 1941 véhicule en effet l'idée d'un sort hostile à tout représentant authentique des valeurs germaniques. Le personnage de Carl Peters s'exprime par exemple ainsi : « *Mon ami Jühlke est enterré au pied du Kilimandjaro. Sur sa tombe, j'ai fait graver les mots : nous tombons pour l'Allemagne* » ou encore « *Pauvre Allemagne, tu es ta propre ennemie la plus dangereuse !* ». Toutes ces paroles ont été prononcées pendant le débat sur l'affaire des pendaisons du Kilimandjaro au Reichstag. De cette manière, l'éviction de Carl Peters de l'entreprise coloniale n'est plus vue comme la conséquence de ses exactions dans les colonies, mais comme un destin propre à tous ceux qui entreprennent de défendre des vertus germaniques. Par la reprise de ces accusations, le réalisateur du film entendait sensibiliser les Allemands sur le thème de la « haine de soi-même » qui caractériserait le peuple allemand. Mais, la réaction de Goebbels après avoir vu ce film montre qu'il était plutôt obnubilé par l'idée de mettre en cause les régimes qui avaient précédé l'avènement des Nazis. C'est ce qui explique son insatisfaction par rapport au film *Carl Peters* qui, à son avis, ne mettrait pas suffisamment à mal l'ancien régime. Dans son journal intime, il note le 15 mars 1941 : « *J'ai vu le film Carl Peters de la compagnie Bavaria. Avec Albers. Ce n'est pas réussi. Trop de chronique et très peu d'action. La tendance est trop exagérée et les passages contre l'ancien régime n'enflamment pas. J'en suis très insatisfait* »[1].

[1] « Carl-Peters-Film der *Bavaria* gesehen. Mit Albers. Der Film ist nicht gemeistert. Zuviel Leitartikel und zu wenig Handlungen. Die Tendenz ist zu dick aufgetragen, die Passagen gegen das ehemalige Regime zünden nicht. Ich bin sehr unbefriedigt davon ». Cité par Krützen, Michaela : *Hans Albers. Eine deutsche Karriere*. Weinheim, Berlin, Quadriga, 1995, p. 200.

En résumé, dans les œuvres qu'ils consacrèrent à Carl Peters, les auteurs analysés ici ont fait un tri minutieux parmi les grands personnages de la mythologie germanique et de l'histoire allemande pour évoquer ceux qui ont été victime de trahison de la part de leur proches : Balder, Arminius, Götz de Berlichingen, etc. La fin des activités coloniales de Carl Peters est représentée comme un nouvel exemple du sort injuste réservé à tous ceux qui défendent la germanité. Mais, selon les intérêts politiques de leur époque, les auteurs ont utilisé dans des projections différentes le thème de la prétendue trahison qu'aurait subie Peters. Pendant l'époque wilhelminienne, ce thème est évoqué comme une sorte de défauts propres à l'âme germanique, sans que soit toutefois désigné clairement un traître. En revanche, pendant la République de Weimar, le thème de la trahison est rapporté à la défaite allemande à l'issue de la Première Guerre mondiale (*Dolchstoß*). Enfin, pendant le III^{e} Reich, le « traître » désigne tout l'ancien système allant du II^{e} Reich à la République de Weimar.

4.1.2. Carl Peters, incarnation des vertus des Bas-Allemands

Dans leur tentative d'utiliser les activités coloniales de Carl Peters pour faire l'apologie des vertus germaniques, les auteurs qui se sont intéressés à son personnage ne se sont pas contentés de le décrire comme une incarnation des anciens Germains, dotée de l'âme *faustienne* et ayant connue la trahison de ses proches. Ils l'ont également mis au service de la glorification des Bas-Allemands et vantent les capacités de la Basse-Allemagne (*Niederdeutschland*) à conserver les vertus germaniques. Ce discours, on le sait, s'inscrit dans le cadre du discours nationaliste allemand et de ce que le germaniste Hartung

Günter rattache aux « *tendances positivement völkisch* »[1] qui ont été par exemple défendues par August Julius Langbehn (1851-1907). Dans son ouvrage intitulé *Rembrandt éducateur*, paru en 1890, ce précurseur du mouvement *völkisch* plaide pour la réhabilitation de la société purement paysanne, agraire et pré-moderne. Cette société serait, selon Langbehn, encore vivante en Basse-Allemagne (*Niederdeutschland*). Il présente la région située entre la Weser et l'Elbe comme celle qui aurait le mieux conservé le caractère germanique originel des Allemands[2]. Dans cet ordre d'idées, Carl Peters, le colonialiste né à Neuhaus sur l'Elbe, représente un exemple intéressant pour les propagandistes des valeurs originellement allemandes. Pour eux, les termes « Basse-Allemagne » et « Basse-Saxe » (Niedersachsen) rattachés à Peters désignent la même réalité. Selon les époques, leur discours prend des formes variées.

Ainsi, avant la première Guerre mondiale, les auteurs se sont contentés de propager l'idée selon laquelle la Basse-Saxe (*Niedersachsen*), particulièrement la région de l'Elbe, aurait produit un grand conquérant, un héros allemand authentique, Carl Peters. Cette représentation fut amplement soutenue par ceux que Martin Doerry qualifie de représentants de la « mentalité des Wilhelminiens », assimilés par lui à des « hommes d'une époque de transition »[3]. L'un de ces jeunes publicistes nés entre 1855-1865 que Martin Doerry étudie est Friedrich Lange. Il s'agit précisément de l'éditeur de la

[1] « Positiv völkische Tendenzen », Hartung, Günter : « Völkische Ideologie », in : Puschner, Uwe ; Schmitz, Walter et Ulbricht, Justus H. (éds.) : *Handbuch zur « Völkischen Bewegung » 1871-1918*. München, Saur, 1999, p. 32.

[2] [Langbehn, August Julius] : *Rembrandt als Erzieher. Von einem Deutschen*. 71e éd. Leipzig, Hirschfeld, 1926, 380 pp. Publié sous l'anonymat en 1890, cet ouvrage fut un *bestseller* en Allemagne et atteint 43 éditions entre 1890 et 1893. Sur cette problématique lire aussi l'étude de Behrendt, Bernd : « August Julius Langbehn, der Rembrandtdeutsche », in : Puschner, Uwe ; Schmitz, Walter et Ulbricht, Justus H. (éds.) : *op. cit.*, p. 94-113.

[3] Lire Doerry, Martin : *Übergangsmenschen. Die Mentalität der Wilhelminer und die Krise des Kaiserreichs*. München, Weinheim, Juventa, 1986, 197 pp.

Tägliche Rundschau, l'un des journaux acquis à la cause de Carl Peters, fondateur de l'association *völkisch* dénommée *Deutschbund* et qui publia en 1904 un ouvrage intitulé « *La germanité pure* »[1]. Dans cet ouvrage, on peut remarquer la volonté de l'auteur de présenter les activités coloniales, particulièrement celles menées par la G.D.K. de Carl Peters, comme le résultat d'une intuition propre aux Bas-saxons. Car, pour expliquer ses premières divergences d'opinions avec Carl Peters, Friedrich Lange soutient qu'il était plutôt attristé de n'avoir pas été associés aux projets de cet autre Bas-Saxons qu'était Carl Peters. Il formule son amertume de l'époque comme suit :

> *Au cours d'une réunion convoquée par le Dr Peters à Hanovre, monsieur Bennigsen par exemple* […] *présenta nos intentions, en exprimant sa méfiance totale vis à vis d'une association sans ressources financières et qui, jusqu'à ce jour, était composée de jeunes inconnus. Et ce coup* [que nous porta Peters] *nous toucha à l'époque doublement parce qu'il nous avait été porté, à nous deux qui nous sentions volontiers comme des Bas-Saxons, par un des nôtres que nous admirions*[2].

Ici, l'auteur s'appuie sur l'action de Rudolf von Bennigsen (1824-1902)[3] dans le mouvement nationaliste en Allemagne. Comme par hasard, ce promoteur de l'esprit national en Allemagne est un Bas-Saxon comme Friedrich Lange et Carl

[1] Lange, Friedrich : *Reines Deutschtum. Grundzüge einer nationalen Weltanschauung. Mit einem Anhang : Nationale Arbeit und Erlebnisse*. 3e éd. Berlin, Alexander Duncker, 1904, 443 pp.

[2] « Herr von Bennigsen zum Beispiel […] verteilte in einer von Dr. Peters in Hannover einberufenen Versammlung unsere Absichten, indem er sein völliges Misstrauen zu einer mittellosen Gesellschaft von bis dahin unbekannten jungen Leuten aussprach. Und dieser Schlag [von Peters] schmerzte uns damals doppelt, weil er uns Beiden, die wir uns gerne als Niedersachsen fühlten, von einem verehrten Landsmanne verabreicht wurde. », *ibid.*, p. 266.

[3] Le juriste Rudolf von Bennigsen (1824-1902), au service du Royaume de Hanovre, démissionna de son poste en 1856 pour protester contre le rejet de sa candidature à un mandat de député par le roi George V (1865-1936) de Grande-Bretagne. En septembre 1859, il est membre fondateur du *Nationalverein*. En 1878, il s'insurge à nouveau contre la loi socialiste de Bismarck. Il est perçu comme l'un des grands défenseurs du libéralisme en Allemagne.

Peters, Lange se fonde sur leur patriotisme régional commun pour expliquer pourquoi il supportera plus tard les projets de Peters.

Avant la publication du livre de Friedrich Lange, on pouvait déjà retrouver cette glorification de l'esprit bas-allemand dans le « romantisme » colonial. Elle est développée par exemple dans les chants de Kurt Hoffmann. À la demande du village de Neuhaus sur l'Elbe, celui-ci compose en mars 1894 une chanson en l'honneur de Carl Peters qui mérite d'être citée ici :

Heil dem Ort, in dessen Mauern	*Vive le lieu dont les murs,*
Einst des Helden Wiege stand,	*Jadis, furent le berceau du héros !*
Den mit immergrünem Lorbeer	*Le lieu qu'avec gratitude,*
Dankbar schmückt das Vaterland,	*La patrie décore de lauriers pervenche.*
Der in unsrer Kolonien	*Le lieu qui apporta la plus belle prospérité*
Kranz die schönste Blüte wand:	*À la couronne de nos colonies.*
Heil sei Neuhaus an der Elbe,	*Vive Neuhaus sur l'Elbe*
Wo Karl Peters Wiege stand.	*Où naquit Carl Peters !*
Feurig für Kolonien	*Passionné pour les colonies*
Stritt der Held in Schritt und Wort;	*Le héros lutta par l'action et la parole ;*
Der Begeist'rung heil'ge Flamme	*La flamme solennelle de l'enthousiasme,*
Facht' er an in Süd und Nord;	*Il attisa au Sud et au Nord ;*
Wie der Waldbrand wuchs sie zündend	*Comme un incendie de forêt,*
Rings im Vaterlande fort !	*L'enthousiasme embrasa continuellement la patrie !*
Vaterland und Kolonien!	*Patrie et colonies !*
War des Helden Losungswort.	*C'était le mot d'ordre du héros.*
Seine Taten sah'n die Völker	*Les peuples voyaient ses actes*
Voller Staunen tatenlos;	*Dans l'inaction totale et avec étonnement.*
Siegreich schickt' er seine Streiter	*Victorieusement, il envoyait ses compagnons*
In des dunklen Erdteils Schoß;	*À l'intérieur du continent noir.*
Unter seiner Gegner Augen	*Aux yeux de ses ennemis,*
Wuchs die Macht ihm riesengroß,	*Sa puissance montait énormément*
Und der Britten stolzen Hoffnung	*Et le héros donna le coup de grâce*
Gab der Held den Todesstoß.	*À la fière espérance des Britanniques.*
Für den deutschen Emin Pascha	*Pour l'Allemand Emin Pacha*
Bracht' er sich zum Opfer dar.	*Il s'offrit en sacrifice.*
Tausend dunkle Todesarme	*Mille obscurs bras de mort*
Reckten dräuend die Gefahr;	*Apportaient redoutablement le danger ;*
Doch durch unerforschte Lande	*Pourtant, des territoires non explorés*
Zog er sieghaft, wie der Aar!	*Il parcourut victorieusement comme un aigle !*
Furchtlos bracht' er sich zum Opfer	*Sans crainte, il s'offrit en sacrifice*
Auf des Vaterlandes Altar.	*Sur l'autel de sa patrie.*
Listenreich und Kühn und tapfer,	*Rusé, téméraire et courageux,*
Auch im Unglück treu und echt,	*Resté fidèle et authentique même dans le malheur,*
Macht' er seine schwarzen Krieger	*Il fit de ses guerriers noirs,*
Stets zum Sieger im Gefecht:	*Constamment des combattants victorieux,*

Landerwerber, Städtestürmer,	*Des conquérants de terres, des assaillants de villes.*
Leuchtend Vorbild dem Geschlecht,	*Il est un modèle éclatant de sa lignée,*
Scharfen Geistes, nimmer müde,	*La lignée des esprits pointus et infatigables,*
Auch im Unglück treu und echt!	*Restés fidèles et authentiques même dans le malheur*]
Und nach Neuhaus an der Elbe,	[*Et à Neuhaus sur l'Elbe*
Dessen größter Sohn er war,	*Dont il était le plus illustre fils*
Kehrt' nach tatenreichem Leben	*Il rentra après une vie d'action*
Er zurück nach manchem Jahr :	*Au bout de plusieurs années:*
Und der Rührung Träne schimmert	*Et l'émotion des larmes lui jette une lueur*
Ihm im Auge hell und klar!	*Vive et claire dans les yeux !*
Heil sei Neuhaus an der Elbe,	*Vive Neuhaus sur l'Elbe,*
Das den großen Sohn gebar! [1].	*Qui vit naître le grand fils !*]

Dans cette chanson, la présentation de Carl Peters comme un héros n'est pas simplement fondée sur ses activités coloniales, mais surtout sur son lieu d'origine, la région de l'Elbe : Il est le héros de cette région (1ère strophe), il possède l'esprit colonisateur (2e strophe), il incarne un modèle de sa lignée (5e strophe), il est le plus grand fils de Neuhaus sur l'Elbe (6e strophe).

Après 1918, les auteurs ne se contentent pas de présenter Carl Peters comme un des plus illustres fils de la Basse-Saxe. Leur discours sur les valeurs de la Basse-Allemagne leur sert aussi quand ils évoquent la politique d'expansion territoriale. Ils soutiennent l'idée selon laquelle le Bas-Allemand aurait eu de tout temps un esprit colonisateur (*Kolonisationsgeist*) et que Carl Peters aurait perpétué cette tradition. Certains font même référence aux conquêtes des anciens Saxons et affirment que Carl Peters poursuit l'œuvre de ses ancêtres. Hans Traugott Schorn, par exemple, écrit :

> *La patrie du petit Carl fut jadis une colonie d'avant-postes sur le territoire ennemi des Slaves et des Wendes. À l'époque Bardowiet, Magdeburg, Erfurt et Ratisbonne* [En Allemand Regensburg] *constituaient les plus importantes portes d'entrée sur les frontières orientales de l'Allemagne. Le vieil esprit colonial toujours vivant des aïeux allemands s'était éveillé de nouveau chez l'ardent fils de pasteur qui devrait être un pionnier de la*

[1] *Carl Peters-Lied, für seine Vaterstadt Neuhaus a./E. auf deren Wunsch gedichtet*. Mars 1894. In : Hoffmann, Kurt : *Deutsche Lieder und Gesänge*. Dresden, Pierson, 1905, p. 214-215.

> *culture allemande dans les forêts vierges d'Afrique, à l'image du courageux Bas-saxon dans sa marche sur les fleuves Oder et la Vistule*[1].

L'évocation de la patrie de Carl Peters vise ici tout simplement à suggérer que les aventures de Carl Peters en Afrique orientale sont comparables aux conquêtes de la dynastie saxonne (du IX^e^ et X^e^ siècle) à l'Est de l'Allemagne.

D'autres auteurs poussent ce rapprochement jusqu'à affirmer sans équivoque que les habitants de la région de Neuhaus sur l'Elbe avaient, de tout temps, tendance à entretenir des rapports avec les territoires d'outre-mer. C'est ce que suggère un essai sur Carl Peters publié par Hans Siegfried Weber en 1923 :

> *Le domicile du Pasteur à Neuhaus était aussi imprégné de ce caractère propre aux presbytères allemands. C'est dans cette maison qu'a grandi Carl Peters, le huitième de neuf* [sic] *enfants. Avec près de mille habitants, le charmant village de Neuhaus était entouré du paysage bas-saxon composé de luxuriantes forêts de hêtres et de chênes. Cette région appartenait au duché de Lauenburg et était restée dans le royaume de Hanovre en 1815. Avec son trafic continu, l'Elbe devait naturellement tourner l'esprit de la population de Neuhaus vers l'océan et vers Hambourg, la ville hanséatique situé non loin de là. Toutes les familles de Neuhaus avaient des rapports avec l'Outre-mer*[2].

[1] « Die Heimat des kleinen Carl war einmal eine deutsche Vorpostenkolonie im feindlichen Slawen- und Wendengebiet damals, als Bardowiet, Magdeburg, Erfurt und Regensburg die wichtigsten Durchgangsplätze an der deutschen Ostgrenze bildeten. Der alte deutsche fortschreitende Kolonisatorengeist der Ahnen war in dem lebendigen Pastorensohn neu erwacht, der im afrikanischen Urwald ein Vorkämpfer deutscher Kultur werden sollte, wie einst der zähe Niedersachse auf dem Vormarsch zur Oder und Weichsel », Schorn, Hans Traugott : *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild*. Hamburg, Rüsch, 1922, p. 23-24.

[2] « Von diesen Eigenschaften des deutschen Pfarrhauses war auch jenes Heim in Neuhaus erfüllt, in dem Carl Peters als achtes Kind unter neun Geschwistern heranwuchs. Die niedersächsische Landschaft mit üppigen Buchen- und Eichenwäldern umgab das anmutige Dorf Neuhaus mit seinen etwa 1000 Einwohnern. Dieser Ort gehörte zu dem Teile des Herzogtums Lauenburg, der 1815 bei dem Königreich Hannover verblieben war. Die Elbe mit ihrem ununterbrochenen Verkehr musste den Geist der Neuhäuser Bevölkerung naturgemäß aufs Weltmeer und nach der nahe gelegenen Hansastadt Hamburg hinlenken. In fast allen Familien von Neuhaus bestanden überseeische Beziehungen », Weber, Hans Siegfried : *Carl Peters*. In : Arnim, Hans von (éd.) : *Kämpfer. Großes Menschentum aller Zeiten*. vol. 4. Berlin, Leipzig, Wien, Bern, Franz Schneider, (1923), p. 170.

Il y a enfin une dernière raison qui pousse les auteurs de la République de Weimar à insister sur l'origine basse-saxonne de Peters : Ils utilisent le personnage de Carl Peters pour soutenir la doctrine du « *Blut und Boden* », cette doctrine thématisée en 1928 par Richard Darré (1895-1953) et qui fut vulgarisée plus tard par les Nazis[1]. Cette intention est évidente dans le roman *Carl Peters und sein Volk* (1928) d'Edith Salburg où le retour aux valeurs paysannes et à la vie de la campagne est un des thèmes principaux développés. Comme Langbehn, Salburg retrouve ces valeurs particulièrement dans la Basse-Allemagne. Dans son livre, le personnage de Peters qui quitte pour quelques jours la vie agitée de Londres et rend visite aux parents de son amie Violet, une demoiselle anglaise, ne se contente pas d'apprécier la vie tranquille menée par les villageois ; il la compare à la vie de la Basse-Allemagne. Le narrateur raconte :

> *Mais, ici à la campagne, il y avait une Angleterre ancienne et joyeuse que Carl* [Peters] *apprenait à comprendre et à aimer. Et, comme jadis dans la très vieille cité où s'élevait l'entrepôt de la ligue hanséatique, il remarqua que ces durs visages humains étaient bas-allemands quant à leur forme et leur expression. Ici, aucun trait ne rappelle une race étrangère. Pendant une randonnée, il le dit à Mademoiselle Violet : « Vos meilleures manières de vivre correspondent à une partie des habitudes de la race basse-allemande. Vous n'êtes qu'une partie de nous, une partie qui se maintient et qui est pour vous la source porteuse de forces »*[2].

Ici, l'auteur insiste sur le fait que Peters est intéressé par la vie de la campagne et révèle ainsi son identité basse-allemande. On notera également que dans le

[1] Pour plus de détails sur cette doctrine, cf. *infra* : L'idéologie « Blut und Boden ».

[2] « Es gab aber hier auf dem Lande ein altes fröhliches England, das Carl verstehen und lieben lernte. Und wieder, wie damals in der uralten City, wo der Speicher der Hansa ragte, fiel es ihm auf, dass diese harten Menschengesichter niederdeutsch waren in Schnitt und Ausdruck. Hier fand sich niemals ein fremdrassiger Zug. Er sagte es bei einem Heimwandern zu Miss Violet : „Euer Volksleben, wo es am besten ist, bedeutet einen Typ aus niederdeutscher Rasse. Ein Stück von uns, das sich erhält und für euch die spendende Quelle der Kraft bleibt" », Salburg, Gräfin Edith : *Carl Peters und sein Volk. Der Roman des deutschen Kolonialgründers*. (1929), 4e éd., Weimar, Alexander Duncker, 1937, p. 68.

même roman, pour justifier en quelque sorte la colonisation, l'auteur sensibilise le lecteur au fait que les Allemands pouvaient aussi retrouver cette même forme de vie an Afrique orientale. Le narrateur décrit ainsi un petit dispensaire allemand situé à Dar es-Salaam :

> *Il* [Peters] *fut saisi d'émerveillement en voyant l'hôpital. C'était un lieu éclairé, modeste et très pratique dans sa disposition. On y respire la guérison, la chaleur et la bonté. On est en présence des caractères propres aux femmes de sa patrie, ces femmes qui parcourent la vie avec droiture, comme sa mère et ses sœurs, comme des jeunes filles toutes fraîches, comme de fidèles amies. Dans ce territoire étranger où il fait un temps lourd, on retrouve un souffle d'elles, un souffle généreux. « J'entends le bruit de mon Elbe », s'écrie-t-il, « Oui, ici on récupère sa bonne santé »*[1].

Dans ce texte, la vie à Dar es-Salaam est décrite comme une réplique de la vie en Basse-Saxe, telle que les propagandistes *völkisch* se la représentaient. On y repère des éléments du sol (l'Elbe), mais aussi le sang allemand (les femmes, la mère, les sœurs…). L'auteur crée ainsi une sorte de symbiose entre la Basse-Allemagne et l'Afrique. Il n'établit pas de parallèle entre Dar es-Salaam et n'importe quelle ville de l'Allemagne - les villes étant conçues par la pensée *völkisch* comme polluées - mais choisit de comparer spécifiquement la vie saine de la région située sur l'Elbe et celle des colonies. Comment ne pas voir ici une résurgence de l'esprit propre à Langbehn quand il revendiquait dès 1890 le retour aux valeurs germaniques dans son ouvrage intitulé *Rembrandt éducateur* ?

[1] « Das Krankenhaus nahm ihn [Peters] dann gefangen. Es war so hell und schlicht, in seiner Anordnung so praktisch. Es atmete Genesung aus, Wärme, Güte, die Eigenart der Frauen seiner Heimat, dieser Frauen, die aufrecht durchs Leben gingen, seiner Mutter, seiner Schwestern, der frischen Mädchen, der treuen Kameradinnen. Von ihnen allen wehte hier ein Atemzug, gebefreudig in dieser schwülen Fremde. „Ich höre hier meine Elbe rauschen," sagte er. „Ja, hier wird man gesund." », *ibid.*, p. 206.

L'insistance sur l'origine basse-allemande avec toutes les connotations qu'elle implique est présente également chez les auteurs d'après 1933 qui se sont intéressés au personnage de Carl Peters. On sait que les Nazis se sont également fondés sur le thème de la Basse-Allemagne pour propager leur idéologie[1]. Dans les textes publiés sur Carl Peters à partir de 1933, les auteurs s'appuient sur ce thème pour propager trois types de discours :

Dans un premier temps, ils soutiennent l'idée selon laquelle le peuple allemand serait une communauté de sang et de sol (*Blut und Boden*). Pour ce faire, ils retrouvent dans la Basse-Saxe un paysage non corrompu et la vie paysanne typiquement allemande et affirment que Carl Peters était allé en Afrique pour rechercher, pour le compte de l'Allemagne, des territoires ayant les mêmes caractéristiques que cette région. Cette idée existe dans la biographie *Carl Peters erobert Ostafrika* publiée en 1934 par Richard Wichterich. Il décrit de la manière suivante les activités auxquelles se livrait la famille du pasteur Peters : « *La paisible noblesse des travaux champêtres emplissait le cœur de Carl Peters et des autres membres de la grande famille : parents, filles et garçons. Ils vivaient ici au milieu du peuple, à la source d'énergie originelle de la vie allemande* »[2]. Ici, c'est la vie paysanne de la Basse-Allemagne qui est présentée comme un prototype de la vraie vie allemande. Dans le même livre, l'auteur affirme que ce sont les randonnées de Carl Peters à travers le paysage bas-allemand qui ont fait de lui un représentant des valeurs purement

[1] Lire, à ce propos, l'étude de Köstlin, Konrad : « Niederdeutsch und Nationalsozialismus. Bemerkungen zur Geschichte einer Beziehung », in : Dohnke, Kay ; Hopster, Norbert et Wirrer, Jan (éds.) : *Niederdeutsch im Nationalsozialismus. Studium zur regionalern Kultur im Faschismus*. Hildesheim, Georg Olm, 1994, pp. 36-58.

[2] « Die große Peterssche Hausgenossenschaft, die Eltern wie Mädel und Jungen, ist erfüllt vom stillen Adel dieser Bauernarbeit. Hier leben sie mitten im Volk, am ursprünglichsten Kraftquell deutschen Lebens », Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), p. 14.

germaniques. Pour raconter le séjour de Carl Peters à Lüneburg, Wichterich écrit :

> *Les randonnées à travers la lande de Lüneburg sont les plus beaux moments. Particulièrement les dimanches, le sac à dos rempli de provisions, on parcourt de grandes distances à travers le merveilleux paysage allemand couvert de bruyères. Une foule d'impressions les plus profondes se gravent dans le cœur du garçon* [Peters] *lorsqu'il se promène dans ce pays sacré de l'Allemagne des temps très anciens. Le paysage de landes est sublime et solitaire. Le randonneur y vit une nostalgie insaisissable. Ici, il est au cœur de l'Allemagne et sur le sol sain de la culture germanique. Partout dans ce pays, le randonneur attentif trouve des traces de l'ancienne histoire du farouche peuple saxon. Comme jadis, le genévrier âgé de plusieurs siècles, cet arbre de vie des Germains, pousse ici aujourd'hui encore. De puissants blocs de glaciers cohabitent avec de mystérieuses tombes de géants germaniques*[1].

Deuxièmement, les auteurs de l'époque du III[e] Reich ont utilisé le thème de la Basse-Allemagne au service de la campagne pour la recherche de l'espace vital. En se fondant sur le personnage historique de Carl Peters, ils ont vanté l'esprit colonisateur des peuples de la Basse-Allemagne. Cette volonté est affichée publiquement à travers le monument que la ville de Hanovre fit ériger en 1935 en l'honneur du colonialiste hanovrien. On y lit la mention suivante : « *AU GRAND BAS-SAXON CARL PETERS QUI ACQUIT POUR NOUS L'AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE* »[2]. À travers Carl Peters, on fait ici l'éloge du Bas-saxon et de l'expansion territoriale.

[1] « Am schönsten aber sind die Wanderungen durch die Lüneburger Heide, besonders sonntags geht's mit Rücksackverpflegung auf große Fahrt in die wundervolle deutsche Heidelandschaft. Eine unermessliche Fülle tiefster Eindrücke senkt sich in das Herz des Knaben [Peters], wenn er durch dieses heilige Land deutscher Vorzeit wandert. Erhaben und einsam ist die Heidelandschaft. Unfassbares Heimweh steigt in dem Wanderer auf. Hier ist er mitten Deutschland, auf geheiligtem germanischem Kulturboden. Überall findet der aufmerksame Wanderer Spuren der uralten Geschichte des trotzigen Sachsenvolkes auf diesem Land. Dort wächst damals wie heute der vielhundertjährige Wacholder, der Lebensbaum der Germanen. Gewaltige Gletscherblöcke wechseln mit geheimnisvollen germanischen Hünengräbern », *ibid.*, p. 18-19.

[2] « DEM GROSSEN NIEDERSACHSEN CARL PETERS, DER DEUTSCH-OSTAFRIKA FÜR UNS ERWARB ». L'image du monument est reproduite dans Zeller, Joachim : « `...Sein Wirken und der Gedenkstein sind umstritten´. Die Denkmäler für Carl Peters im Geschichtsunterricht », in : *Ge-*

Ce thème de l'espace vital en lien avec l'origine basse-saxonne de Peters est présent dans les textes de cette époque consacré au colonialiste. Dans son livre *Carl Peters' Nationalpolitisches Vermächtnis. Der Deutsche und sein Lebensraum* (1938), Hermann Böhme affirme que Carl Peters a pu obtenir des colonies pour le compte de l'Allemagne parce qu'il était un digne fils de la Basse-Saxe :

> *Carl Peters était un vrai Bas-saxon. De cette race, il ne détenait pas seulement la raison pure et orientée vers la réalité, mais également la résistance, la détermination et l'habitude, souvent considérée comme peu agréable, qui consiste à nommer les choses par leur vrai nom. Par ailleurs, une force difficilement ébranlable se cachait en lui-même et qui ne demandait qu'à être ranimée. Il était mal disposé envers tout sentiment obscur et flou, car celui-ci efface la réalité*[1].

La recherche de l'espace est également un thème majeur dans le roman *Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*, d'Erich zu Klampen. Cet auteur affirme lui aussi que les Bas-Allemands figurent parmi ceux qui ont écrit les plus grandes pages de l'histoire coloniale européenne. C'est dans cette optique qu'il souligne avec complaisance que le roi Léopold II de Belgique, lequel exerça un protectorat sur l'Etat libre du Congo, était d'une ascendance allemande, et qu'il était un prince du duché de Saxe-Cobourg. Pour expliquer la raison pour laquelle Carl Peters a été tenté de se mettre au service du roi de

---

schichte, Erziehung, Politik. Magazin für historische und politische Bildung Heft 6. Berlin, 1997, p. 364.

[1] « Carl Peters war ein echter Niedersachse. Ihm eignete nicht nur der klare, auf das Tatsächliche gerichtete Verstand dieses Volksstammes, auch dessen Zähigkeit und Zielstrebigkeit besaß er und dessen oft wenig angenehm empfundene Art, die Dinge beim wahren Namen zu nennen. Dazu kam noch, dass eine schwer zu bändigende Kraftfülle in ihm nach Betätigung rief. Jedem unklaren, verschwommenen Gefühl war er abhold, da es das Wirkliche verwischt », Böhme, Hermann (éd.) : *Carl Peters' Nationalpolitisches Vermächtnis. Der Deutsche und sein Lebensraum*. Hannover, Helwing, 1938, p. 5.

Belgique[1], il met en relation directe les origines communes entre les deux hommes :

> *D'abord, ce n'était qu'un jeu de pensées. Mais, plus le bateau s'approchait de sa patrie, plus ses réflexions prenaient des formes plus concrètes. Le roi Léopold de Belgique a créé le Congo comme un État libre, un État sur lequel non pas la Belgique, mais seulement Léopold lui-même exerce le protectorat. Léopold est un prince de descendance allemande, un prince de l'ancienne famille du Duché de Saxe-Cobourg. Peut-être Léopold acceptera-t-il de mettre son protectorat sur un État libre allemand en Afrique*[2].

Dans le même roman, le narrateur a recours à un thème déjà évoqué plus haut (quand nous examinions les textes publiés pendant la République de Weimar[3]) et compare les activités coloniales de Carl Peters aux conquêtes territoriales menées par des rois germaniques issus de la dynastie saxonne :

> *Le caractère de la race saxonne a été formé par la lutte. Pour garantir leur liberté, les Saxons ont lutté contre la volonté de domination des princes allemands. En tant que peuple de frontière, ils durent combattre les peuples slaves et contrecarrer leurs avancées progressives. Un roi de sang saxon arrêta l'avancée des troupes hongroises qui menaçaient d'envahir l'Allemagne* [allusion à Henri I[er] l'Oiseleur].
> *De la même manière, les Saxons durent mener une lutte pour le pain quotidien, car, couvert de chênes, leur sol ne portait qu'un maigre fruit.*
> *Avec l'accroissement de la population, l'espace devint étroit. Pour pallier cette situation, un prince régnant saxon eut l'idée d'initier la colonisation*

[1] Sur les vraies raisons qui ont amené Carl Peters à penser à se mettre au service de la Belgique, cf. Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912), p. 67. La formule de Balder Olden, à ce propos, est assez amusante : « Si dans trois jours, je n'ai pas une suite favorable, je pars pour Bruxelles », écrit-il dans son roman *Ich bin ich* (1927), p. 207.

[2] « Erst ist es nur ein Spielen mit dem Gedanken, aber je mehr sich das Schiff der Heimat näherte, um so festere Formen nimmt er an. König Leopold von Belgien hat den Kongostaat als einen Freistaat gegründet, darüber nicht Belgien, sondern nur Leopold persönlich das Protektorat ausübt. Und König Leopold von Belgien ist ein Fürst aus deutschem Blut, ein Fürst aus dem alten Hause der Herzöge von Sachsen-Coburg. Vielleicht ist Leopold bereit, auch die Schutzherrschaft über einen deutschen Freistaat in Afrika auszuüben », Klampen, Erich zu : *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*. Berlin, Hans Siep, 1938, p. 79.

[3] Cf. *supra*, p. 143.

> *allemande. Henri le Lion envoya son armée en direction de l'Elbe et, à chaque fois qu'il conquérait une région, les paysans la mettaient en valeur pendant des siècles.*
> *Le peuple allemand n'a-t-il pas besoin aujourd'hui d'un deuxième Henri le Lion* [en la personne de Peters]*?*[1]

L'auteur fait ici allusion non seulement à l'extension du territoire de la Saxe par Henri le Lion, Duc de Saxe (1142-1180), mais également aux conquêtes des territoires des Slaves et des Hongrois par Henri I^er^ l'Oiseleur, roi de Germanie (919-936). Pour cet auteur, Carl Peters mène en Afrique la même lutte pour l'espace vital que celle qu'ont menée ces rois de la dynastie saxonne. Par ailleurs, il sensibilise ouvertement la population allemande sur le fait que le III^e^ Reich aurait un besoin vital de personnages de la trempe d'Henri le Lion et Carl Peters.

La comparaison entre les activités de Carl Peters et les conquêtes des Bas-Allemands est aussi présente chez un autre auteur de l'époque du III^e^ Reich, Alfred Funke. Dans son livre *Der Mann, der Deutschland ein Imperium schaffen wollte*, il écrit : « *Peters était un vrai Allemand. Malgré la déception et le manque de reconnaissance de son fanatique ardeur pour son peuple, il était un Allemand du sang bas-saxon et possédait les plus grands talents qui le prédestinaient à avoir des pensées politiques clairvoyantes et à faire preuve d'une volonté inébranlable* »[2]. Après avoir inscrit Carl Peters dans la généalogie

[1] « Der Kampf hat das Geschlecht der Sachsen geformt. Sie standen gegen die Herrschergelüste deutscher Fürsten für ihre Freiheit, sie kämpften als Grenzvolk gegen die Slawen, die immer weiter vorrückten. Ein König aus sächsischem Blut bot den Reiterscharen der Ungarn Einhalt, die Deutschland zu überfluten drohten.
Fast ebenso schwer war aber auch der Kampf um das Brot, denn der Boden, der Eichen trägt, gibt nur kümmerliche Frucht. Als Menschen mehr wurden, als der Raum sie beengte, da wuchs im Hirn eines Sachsenfürsten der Plan einer deutschen Kolonisation. Heinrich der Löwe führte seine Heerscharen über die Elbe, und das Land, das sein Schwert eroberte, bewahrte der Bauer mit seinem Pflug über die Jahrhunderte. Kann nicht dem deutschen Volk ein zweiter Heinrich der Löwe erstehen? », Klampen, Erich zu *: op. cit.,* p. 20-21.

[2] « Peters war ein durch und durch deutscher Mensch, trotz Enttäuschung und Undank von einer fanatischen Hingabe an sein Volk, ein Deutscher aus niedersächsischem Blute, mit den größten Gaben ausgerüstet, die ihn zum Träger weitschauender politischer Gedanken und zum Vollstrecker eines un-

des anciens Saxons, le même auteur présente ces derniers comme des conquérants. À propos du livre *Au secours d'Emin Pacha,* publié par Carl Peters en 1891, il écrit en effet :

> *C'est un livre sur le courage héroïque et méprisant la mort, un livre sur la volonté ferme, telle qu'elle était déjà exprimée dans le sang des anciens Saxons. Grâce à leurs flottes primitives, ces derniers partirent jadis de la mer du Nord, traversèrent la Manche et se retrouvèrent sur la côte de l'Europe occidentale. Fermant devant eux la terreur et la détresse, ils accostèrent à Lisbonne qu'ils rançonnèrent. Ce livre veut rappeler ces navigateurs et ces guerriers germains qui, bien avant les habitants des côtes britanniques, apprirent l'art de naviguer contre le vent. Peters n'est-il pas un descendant de cette ancienne tribu de la Saxe ?*[1]

Comme les auteurs de l'époque du III[e] Reich insistaient tellement sur l'action des Saxons dans leur « colonisation » à l'Est de l'Allemagne, l'historien Walter Frank n'eut pas de difficultés pour affirmer que Carl Peters s'était, en fait, inspiré de l'esprit des anciens Saxons pour tenter de gagner Bismarck à la cause coloniale. Dans l'introduction aux œuvres complètes de Carl Peters, Walter Frank présente en effet la Basse-Saxe comme une région de l'Allemagne où règne l'esprit des conquérants lombards :

> *Déjà une fois, bien avant notre ère, la Basse-Saxe a lancé d'elle-même une course vers une nouvelle politique mondiale et coloniale. Lorsqu'avec l'entrée du bataillon prussien à Hanovre en 1866 le souffle de la grande histoire y fait de nouveau son entrée, l'esprit des conquérants lombards commença à se réveiller en Basse-Saxe.* […] *Carl Peters et sa politique*

---

beugsamen Willens bestimmten », Funke, Alfred : *Carl Peters. Der Mann, der Deutschland ein Imperium schaffen wollte*. Berlin, Metten, 1937, p. 7.

[1] « Es ist das Buch heldenhafter und todverachtender Tapferkeit und harten Willens, wie sie den alten Sachsen schon im Blute staken, als sie mit ihren primitiven Flotten von der Nordseeküste her im Kanal erschienen und an der Küste Westeuropas hinsegelten, Schreck und Not vor sich herjagend, vor Lissabon ankernd und brandschatzend – dieser germanischen Seefahrer und Krieger, die zuerst die Kunst lernten, gegen den Wind zu kreuzen, lange bevor die Bewohner britischen Gestades sie kannten. Stammte nicht Peters aus diesem alten Sachsenblute? », *ibid.*, p. 40.

coloniale constituent une réponse de la Basse-Saxe à Bismarck et à son Reich[1].

Dans ce texte, l'auteur distingue trois étapes dans l'histoire de l'Allemagne. D'abord, il affirme que l'esprit des Lombards, ce peuple germain établi entre l'Elbe et l'Oder qui envahirent l'Italie au VI^e^ siècle, reste présent dans les couches les plus profondes de l'esprit allemand. Ensuite, il assure que cet esprit « lombard » fut de retour en Basse-Saxe depuis 1866 grâce aux Prussiens. Enfin, déplorant « l'hésitation » de Bismarck à pratiquer une politique coloniale officielle, il laisse comprendre qu'il a fallu attendre l'arrivée du Bas-Saxon Carl Peters en politique coloniale pour apporter au Reich de Bismarck cette dimension qui lui manquait.

On notera enfin que les auteurs qui ont publié sur Carl Peters après l'avènement des Nazis utilisent les supposées vertus de la Basse-Allemagne pour propager l'idée que les Bas-Saxons ont de tout temps été les vrais défenseurs de la germanité. Ils recherchent dans l'histoire de la Saxe des personnages ayant contribué, d'une manière ou d'une autre, à défendre soit une tribu allemande, soit l'idée nationale. Pour eux Carl Peters est à ranger dans cette catégorie d'hommes. Dans son roman intitulé *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika* (1938), Erich zu Klampen, par exemple, célèbre le culte du Widukind (743-804), ce chef saxon du VIII^e^ siècle qui déclencha la lutte contre Charlemagne en 778[2]. S'il le fait, c'est pour associer

[1] « Schon einmal vor unserem Zeitalter hat Niedersachsen einen großen Anlauf zu neuer Welt- und Kolonialpolitik aus sich herausgeschleudert. Als im Jahre 1866 mit dem preußischen Bataillon der Geist großer Geschichte wieder in Hannover einmarschierte, da begann sich aus Niedersachsen wieder jener Geist der „langobardischen Eroberer" zu erheben, [...] : In Carl Peters und seiner Kolonialpolitik hat Niedersachsen auf Bismarck und sein Reich geantwortet », Frank, Walter : « Einleitung : Carl Peters », in : *Gesammelte Schriften* I, p. 4.

[2] Au terme d'une bataille de plus de trente ans, les Saxons dirigés par Widukind (ou Wittekind) furent soumis à Verden en 782. Widukind fut baptisé en 785 à Attigny, avec Charlemagne comme parrain. Cf. Simson, Bernard von : « Widukind », in : *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. 42, Berlin, Duncker u. Humblot, 1971, p. 364 -369. Lire aussi les travaux de Rundnagel, Erwin : « Der Mythos von

l'œuvre du colonialiste de Neuhaus à celle du Widukind et de tous les Saxons morts pendants la résistance des Saxons contre Charlemagne. Il écrit :

> *La patrie ! Quel mot délicieux ! Quel mot saint ! Ah !, si on pouvait graver dans le cœur de chaque Allemand cette phrase d'un poète bas-saxon, un poète de la tribu de Carl Peters : « Un homme qui n'aime et ne vénère pas sa patrie n'est qu'une crapule qui ne mérite pas le bonheur dans sa patrie ». Cette phrase, qui est d'une époque plus récente, reflète l'esprit du Widukind qui défendit la liberté de son peuple jusqu'au dernier souffle.*
> *Les roues de l'expédition crépitent d'une manière régulière à travers la contrée. Le rythme perçant se transforme en paroles : « aussi longtemps que les chênes pousseront de toute leur force autour des fermes et des maisons, la vieille façon de vivre ne s'éteindra pas en Basse-Saxe ». Dans les veines de Carl Peters circule aussi le sang saxon, le sang de ces hommes qui préférèrent offrir leur vie que d'abandonner la patrie sur ordre du roi des Francs*[1].

À la lumière de ce qui précède, on peut retenir que des auteurs ont mis le personnage de Carl Peters au service de l'apologie des valeurs propres à la Basse-Allemagne. Selon les intérêts politiques de leurs époques, ils ont mis ce thème au service des discours différents. Ainsi, si les auteurs de l'ère wilhelminienne se sont contentés de présenter Carl Peters comme un personnage

---

Herzog Widukind », in : *Historische Zeitschrift*. vol. 155, 1937, pp. 232- 255 et pp. 475-505 ; Rundnagel, Erwin : « Der Tag von Verden », in : *Historische Zeitschrift*. vol. 157, 1938, pp. 457-490 ; Rundnagel, Erwin : « Der Ursprung der gegenwärtigen Beurteilung Widukinds und Karls des Großen », in : *Historische Zeitschrift*, vol. 160, 1939, pp. 90-103. Chez les nationaux-socialistes, Widukind est parfois présenté, à cause de sa conversion au christianisme, comme un traître à son peuple (lire le roman de Jansen, Werner: *Verratene Heimat. Roman*. 1932, Braunschweig, Berlin, Hamburg, Westermann, 1932, 278 pp.). Mais souvent aussi, il est présenté comme le vainqueur de Charlemagne (lire la pièce de Banse, Ewald et Forster, Friedrich : *Der Sieger. Ein deutsches Trauerspiel.* Leipzig, Scholtze, 1934, 68 pp.).

[1] « Heimat ! Ein köstliches Wort, ein heiliges Wort ! O könnte man doch jedem Deutschen den Satz ins Herz brennen, den ein Dichter Niedersachsens, der Heimat Carl Peters, schuf : „Wer die Heimat nicht liebt und die Heimat nicht ehrt, ist ein Lump und des Glücks in der Heimat nicht wert". Aus diesem Satz aus neuester Zeit klingt der Geist eines Widukinds, der die Freiheit seines Volkes bis zum letzten Einsatz verteidigte. Gleichmäßig stampfen die Räder des Zuges durch die Landschaft. Der harte Rhythmus formt sich zu Worten : „Solange noch die Eichen wachsen, in aller Kraft um Hof und Haus, solange stirbt in Niedersachsen die alte Stammesart nicht aus". Auch in Peters Adern rollt Sachsenblut, das Blut von Männern, die lieber ihr Leben dahingaben, als auf Geheiß des Frankenkönigs die Heimat zu verlassen », Klampen, Erich zu : *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*. Berlin, Hans Siep, 1938, p. 20.

incarnant des qualités des héros germains, pendant la République de Weimar et le III[e] Reich, on a vanté l'esprit colonisateur qui anime les Bas-Allemands et présenté le pionnier hanovrien de la colonisation allemande comme l'homme qui a fait renaître cet esprit.

En dehors de la glorification des valeurs purement germaniques qui auraient leurs origines en Basse-Allemagne, le personnage de Carl Peters a été encore utilisé à d'autres fins. Plus d'un auteur, en effet, ne résistèrent pas à une autre tentation *a priori* contradictoire avec la précédente : en faire une incarnation de vertus prussiennes.

4.1.3. Carl Peters, incarnation des vertus prussiennes

Conçu comme une forme d'organisation politique, culturelle et humaine, le prussianisme, on le sait, a été également revendiqué par les tenants de la colonisation allemande[1]. Les divers propagandistes de cette idéologie qui recherche la prééminence de la Prusse ont fait l'éloge des exploits des grands hommes réputés prussiens. On s'étonnera peut-être que le Bas-Saxon Carl Peters ait été invoqué dans le discours prussianiste. Précisons immédiatement que dans le mouvement *völkisch*, comme l'a bien montré Louis Dupeux, le déterminant le plus important du prussianisme était l'aspect racial[2]. Dans son petit livre *Prussianité et Socialisme* (1918), Oswald Spengler, le théoricien le plus connu

[1] Lire, à ce propos, Hardtwig, Wolfgang : « Von Preußens Aufgabe in Deutschland zu Deutschlands Aufgabe in der Welt. Liberalismus und borussianisches Geschichtsbild zwischen Revolution und Imperialismus », in : *Historische Zeitschrift*, vol. 231, 1980, pp. 265-324.

[2] Voir Dupeux, Louis : « Le prussianisme de la „Révolution conservatrice" allemande (1919-1933) », in : *Revue d'Allemagne* n° 19,3, 1987, p. 247-248.

du prussianisme, affirme : « *Il y a des vraies natures prussiennes partout en Allemagne* »[1].

Mais avant la publication de ce livre, une controverse opposa des auteurs qui se sont intéressés à l'œuvre de Carl Peters dans le but de savoir si ce dernier méritait l'attribut de « prussien ». Certains voyaient en effet en lui un Prussien, alors que d'autres lui déniaient cette qualité. Alors que Carl Peters lui-même essayait d'expliquer ses activités en Afrique comme celle d'un vrai Prussien, Frieda von Bülow, l'une des femmes à l'avoir utilisé comme modèle littéraire, lui dénia cette qualité. Dans son récit sur l'affaire des pendaisons qu'il écrivit en 1896 et fit publier par Wilhelm von Kardorff sous le titre *Bebel ou Peters* en 1906, Carl Peters se compare, par exemple, à un fonctionnaire prussien : « *Je n'avais pas le commandement sur la troupe colonial. Mais, j'avais le droit de la réquisitionner éventuellement comme le fait un premier président (Oberpräsident) prussien sur une garnison stationnée dans sa province*»[2].

Pourtant, la position de Frieda von Bülow à ce sujet a toujours été sans équivoque. Pour elle, le caractère trop contestataire du colonialiste hanovrien ne permet pas qu'on le présente comme un « Prussien ». Cet avertissement apparaît déjà dans son premier roman *Der Konsul* (1891). Ici, le personnage de Carl Peters apparaît sous les traits du Baron Max von Sylffa, le consul allemand d'une ville arabe nommée U. S'opposant aux instructions de ses supérieurs, il entreprend de son propre chef des négociations avec l'autorité portuaire de U., piétinant du coup les intérêts des Anglais et des Français déjà présents sur le terrain. Surpris par le coup réussi par Sylffa, les Français s'étaient empressés de

[1] « Es gibt echt preußische Naturen überall in Deutchland », Spengler, Oswald : *Preußentum und Sozialismus* (1919). München, C.H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1921, p. 29.

[2] « Über die Schutztruppe hatte ich keinerlei Befehlsgewalt, sondern nur das Recht, etwaige Requisitionen, etwa wie sie ein preußischer Oberpräsident über das in seiner Provinz garnisonierende Militär hat, vorzunehmen », Kardorff, Wilhelm von : *Bebel oder Peters. Die Amtstätigkeit des kaiserlichen Kommissars Dr. Carl Peters am Kilimandscharo 1891/92*. Berlin, Schwetschke, 1907, p. 9.

le désigner comme le « *Menchikov prussien* »[1]. Déjà cette formule laisse présager de la fin de l'histoire. Comme l'amiral russe Aleksander Menchikov (1787-1868), commandant en chef pendant la guerre de Crimée, battu par les Franco-Britanniques en 1854, Sylffa finit par tomber sous les manigances des Français et des Anglais présents à U. Informé de l'incident diplomatique qui se tramait ainsi, Berlin décide de rappeler son consul à qui on reprochait son humeur querelleuse tout au plus digne d'un étudiant et sa folie des grandeurs. Lorsque Sylffa adresse une lettre à son oncle K. pour tenter de lui expliquer les raisons de son indiscipline, ce dernier lui répond :

> *Tu t'es condamné toi-même, mon cher Max. Car tu as prouvé que tu es incapable de servir comme fonctionnaire de l'Etat. Tout homme qui ne sait pas obéir n'est pas digne du service prussien. Notre Prusse est fondée grâce à l'héroïsme et à beaucoup de forces de l'esprit. Mais, ce n'est ni l'héroïsme ni la force de l'esprit qui fit la grandeur de la Prusse, mais plutôt l'esprit de la subordination, de l'obéissance inconditionnelle. L'aurais-tu oublié?*[2]

La même idée est défendue dans un autre livre du même auteur intitulé *Im Lande der Verheißung* (1899). Ici, la romancière laisse ses personnages, Silffa et Maleen, discuter la question de savoir si Carl Peters mérite le qualificatif de « prussien ». La conversation tourne autour du Dr Ralf Krome :

> **[Silffa]** *:* *«* [...] *Il est pour le moment lié au Ministère des Affaires étrangères. Là-bas, on le prend unanimement pour une force de première classe. Mais, il ne sait pas se soumettre à l'autorité et cela fait de lui une personne indigne du service prussien ».*

[1] « preußischen Mentschikow », Bülow, Frieda Freiin von : *Der Konsul. Vaterländischer Roman aus unseren Tagen*. Berlin, A. Fontane, 1891, p. 245.

[2] « Du hast dir selbst das Urteil gesprochen, lieber Max, denn du hast bewiesen, dass du zum Staatsbeamten untauglich bist. Untauglich zum Dienst im preußischen Staate ist jeder, der nicht parieren kann. Unserem Preußenlande ist viel Heldenmuth entsprossen und viel Geisteskraft. Aber weder der Heldenmuth noch die Geisteskraft sind es gewesen, die Preußens Größe schufen, sondern der Geist der Subordination, - des Gehorsams ohne Widerspruch. Hattest du das vergessen? », *Ibid.*, p. 275.

> **[Maleen]** ***:*** *« S'il y parvenait - c'est-à-dire à se soumettre – il ne pourrait aucunement être ce qu'il est ».*
> **[Silffa]** ***:*** *« Mais, s'il le pouvait et le voulait pourtant, il le ferait en s'efforçant de contraindre tout le monde. C'est à ce moment qu'il serait vraiment grand. Seulement à ce moment ».*
> **[Maleen]** ***:*** *(Elle secoua la tête en guise de protestation) « Je crois qu'une personne véritablement grande s'impose envers et contre tout et tous ».*
> […]
> **[Silffa]** ***:*** *Tout peuple a un intérêt certain et immédiat à ce que ses hommes les plus valeureux acceptent de se soumettre à une autorité. Dans la prière, chaque serviteur de la patrie doit demander à Dieu la ferme volonté, le courage et la sagesse de ceux qui nous dirigent. Si ces conditions sont remplies, madame la Baronne, vous verrez comment la puissance longtemps retenue se libérera. Vous découvrirez la fermeté, la sûreté et la volonté avec lesquelles les ordres donnés seront exécutés.*
> **[Maleen]** ***:*** *Cela, c'est l'esprit prussien*[1].

Dans ces textes, Frieda von Bülow est d'avis que Carl Peters ne mérite pas d'être traité de « Prussien », parce qu'il se rebelle contre l'autorité. La caractéristique principale du Prussien, semble-t-elle affirmer, est le respect de la hiérarchie. Par cette prise de position, elle refuse de présenter les activités coloniales de Carl Peters comme une œuvre « prussienne ». On peut considérer la position défendue par Frieda von Bülow comme représentative de l'idée qu'on se faisait de Carl Peters à l'époque de Guillaume II, puisqu'on ne retrouve pas de textes de cette époque qui soutiennent la thèse contraire.

[1] « Silffa : „Er ist augenblicklich ja dem Auswärtigen Amt attachiert. Sie erkennen ihn dort ausnahmslos als eine Kraft allerersten Ranges an; aber – er kann sich nicht unterordnen, und das macht ihn eigentlich für den preußischen Reichsbeamtendienst unmöglich." Maleen bemerkte : „Wenn er es könnte" (sich unterordnen, meinte sie), „dann könnte er gar nicht sein, was er ist." „Wenn er es aber dennoch könnte und wollte", entgegnete Silffa, „dann würde er, indem er sich selbst bezwänge, alle [zu] bezwingen. Und dann wäre er wirklich groß. Erst dann". Sie bewegte verneinend den Kopf. „Ich meine, ein wirklich Großer setzt sich selbst durch gegen alles und alle." [...] Silffa : „Sicheren und unmittelbaren Gewinn hat ein Volk durch den Willen der Wertvollsten, sich ein- und unterzuordnen. Um eins freilich mag jeder Vaterlandsdiener Gott auf den Knien bitten : um einen festen Willen, um Mut und Zielsicherheit an der Stelle, von der uns die Befehle kommen. Wenn dann von dort einmal die Parole ausgegeben wird : vorwärts! Dann sollen Sie sehen, Baronin, wie die lang zurückgehaltene drängende Kraft losbricht! Mit welcher Geschlossenheit, welcher Sicherheit, welcher Lust dann der ersehnte Befehl zur Ausführung kommt!" „Das ist Preußentum", meinte sinnend Maleen », Bülow, Frieda Freiin von : *Im Lande der Verheißung. Ein deutscher Kolonial-Roman*. (1899), Dresden, Carl Reißner, 1914, p. 306-310.

En revanche, pendant la République de Weimar, plusieurs auteurs ont clairement défendu la position selon laquelle Carl Peters pouvait bien être considéré comme un vrai Prussien. On est ici, en effet, à une période où les forces antidémocratiques, qui s'étaient engagés dans la réhabilitation du personnage de Carl Peters[1], avaient conclu un pacte tacite avec les *Junkers* pour déstabiliser la République[2]. Dans cette constellation, les auteurs qui se sont intéressés à Carl Peters ont tout intérêt à le présenter comme un Prussien. Parmi les tenants de cette opinion, certains insistent sur ses activités coloniales pour soutenir qu'il n'existe aucune raison de le décrire comme un personnage qui ne respecterait pas l'esprit prussien. Cette position est celle de Hans Siegfried Weber. Dans son essai sur Carl Peters publié en 1923, il rejette le raisonnement du personnage Silffa cité ci-dessus et soutient plutôt :

> *Ce serait se tromper que de désigner Carl Peters comme un personnage indiscipliné et indigne de la Prusse parce qu'il ne se soumit pas volontiers aux systèmes incarnés par les conseillers secrets. La Prusse a horreur des serviles subordinations. En revanche, tout ce qui est bureaucratique n'est pas prussien. Le Junker, qui est aux antipodes de l'idéal de l'homme d'affaires anglais, est aussi, par son orgueil et son amour de l'indépendance, l'ennemi juré de la bureaucratie paperassière. Il est guidé par le sang et l'instinct, tandis que la bureaucratie est régie par des paragraphes sans vie. En conséquence, si Carl Peters se trouvait toujours en conflit avec le fonctionnariat bureaucratique, s'il s'était montré insubordonné, son attitude ne pouvait que révéler la conséquence d'un comportement prussien. Ce n'est pas faux si l'on a qualifié l'obéissance prussienne comme une sorte d'adaptation aux situations. Dans la conception prussienne, la vraie obéissance conçue d'une manière*

[1] Voir *supra* : Remarque préliminaire : Carl Peters, un « monument national » ?.

[2] On estime qu'il a existé une complicité tacite entre le nazisme et le prussianisme. Kurt Großweiler explique qu'il a existé une sorte de « guerre froide », une campagne menée par les aristocrates Prussiens, les *Junkers*, et les forces antidémocratiques pour lutter contre la République de Weimar, la démocratie parlementaire et le marxisme. Cf. Grossweiler, Kurt : « Junkertum und Faschismus », in : Seeber, Gustav et Noack, Karl-Heinz (éds.) : *Preußen in der deutschen Geschichte nach 1789*. Berlin, Akademie Verlag, 1983, p. 290. Lire aussi Petzold, Joachim : « Preußentum und Faschismus in den ersten Jahren der Weimarer Republik », in : Bachmann, Peter et Knoth, Inge (éds.) : *Preußen. Legende und Wirklichkeit*. Berlin, Dietz, 1985, p. 211-218.

> *responsable est celle qui est fondée sur l'action individuelle. Dans ce sens, le combat de Carl Peters contre une bureaucratie qui étrangle la volonté libre et individuelle était véritablement une lutte de Prussien*[1].

Pour le même auteur, l'engagement de Carl Peters dans les activités coloniales constitue une preuve irréfutable de l'esprit de détermination propre aux Prussiens et suffit à faire de lui un « Grand Prussien » dont les Allemands d'après 1918 feraient bien de d'inspirer. Dans sa logique, la grandeur de la Prusse résiderait dans l'action des « hommes de fer » comme Carl Peters. « *Les grands Prussiens ne l'étaient pas de naissance. Mais, ils sont devenus des héros et des hommes d'Etat prussiens de leur propre intention* »[2], conclut-il. Autrement dit, le fait que Carl Peters entreprit l'activité coloniale sans l'aval du gouvernement impérial est une action qui, grâce à la détermination qu'elle reflète, suffit à faire de lui un digne représentant des vraies valeurs prussiennes.

Il faudra attendre cependant l'avènement des Nazis pour voir apparaître, dans les textes sur Carl Peters, une véritable récupération de ce personnage dans l'exposition des qualités que les auteurs veulent faire passer pour « prussiennes ». Certains Nazis comme Goebbels n'identifiaient-ils pas

[1] « Es wäre falsch, Peters einen disziplinlosen, unpreußischen Menschen zu nennen, weil er sich nicht willig der Geheimratsmaschine unterordnete. Das Preußentum kennt keine unterwürfige Subordination. Im Gegenteil ist alles Bureaukratische unpreußisch. Gerade der preußische Junker, der gewiss nichts von dem Ideal des englischen Privatmannes an sich hat, ist in seinem Stolz und Unabhängigkeitsgefühl der geschworene Gegner der Akten- und Papiermenschen, in denen an Stelle des Blutes oder der Triebe unlebendige Paragraphen vorherrschen. Wenn also Peters ewig in Fehde lag mit dem bureaukratischen Beamtentum, wenn er hier ungehorsam war, so wäre das eher ein Ausfluss des Preußentums. Man hat nicht mit Unrecht den preußischen Gehorsam als die Anpassung an die Lage bezeichnet. In der Eigenmächtigkeit ruht nach preußischer Auffassung der richtige verantwortungsvoll aufgefasste Gehorsam. In diesem Sinne war auch der Kampf von Carl Peters gegen eine das freie persönliche Wollen erstrickende Bureaukratie etwas durchaus Preußisches », Weber, Hans Siegfried : *Carl Peters*. In : Arnim, Hans von (éd.) : *Kämpfer. Großes Menschentum aller Zeiten*, vol. 4, Berlin, Leipzig, Wien, Bern, Franz Schneider, (1923), p. 169.

[2] « Die größten Preußen waren von Hause sehr oft keine Preußen, aber sie wurden durch eigenen Entschluss preußische Helden und preußische Staatsmänner », *ibid.,* p. 199.

volontiers leur mouvement à celui de la Prusse?[1]. Afin de décrire le personnage de Carl Peters comme un Prussien, les auteurs de l'époque du III[e] Reich que nous avons étudiés tirent des exemples de toutes les étapes de sa vie. Richard Wichterich, par exemple, soutient qu'il a reçu une éducation pro-prussienne de son père. Du pasteur Peters, il écrit :

> *Un fonctionnaire hanovrien dont les portes affichent ces mots qui constituent la règle de conduite de son foyer : « l'unité allemande sous la domination de la Prusse ». Cela n'est aucunement du goût des habitants de Hanovre, la capitale prussophobe. Mais, notre pasteur de campagne s'en moque éperdument. Il sait qu'il est sur la bonne voie. L'esprit en éveil, il sent l'état de fermentation de l'Europe, remarque que la prédominance militaire de la France grandit de nouveau et voit le danger qui vient des pays slaves situés à l'Est de l'Allemagne. De nouvelles guerres pointent à l'horizon contre une Allemagne faible du fait de ses divisions internes. Pour pallier cet état de choses, il n'y a qu'une seule chose à faire : l'union allemande sous la domination de la Prusse*[2].

Le message est clair : l'auteur soutient qu'on n'a pas besoin d'examiner longuement les activités de Carl Peters pour se rendre à l'évidence qu'il était né en apôtre de la Prusse. En général, les auteurs d'après 1933 utilisent le personnage de Carl Peters dans deux types de visées propagandistes :

[1] Goebbels lui-même parlait en ces termes : « L'idée dont nous sommes porteurs est prussienne. Les valeurs et les symboles pour lesquels nous luttons sont inspirés de l'esprit prussien et les buts que nous comptons atteindre sont inspirés de l'esprit prussien. Les buts que nous comptons atteindre ne sont que l'actualisation des idéaux qu'ont promus Frédéric Guillaume 1[er], Frédéric le Grand et Bismarck », Goebbels cité dans Büsch, Otto et Arnold, Udo (éds.) : *Das Preußenbild in der Geschichte*. Berlin, Gruyter, 1981, p. 248.

[2] « Ein hannoverscher Beamter, über dessen Türe geschrieben steht und in dessen Haus das Wort gilt „Deutsche Einheit unter Preußens Führung!" - der gefällt den Herren in der preußenfeindlichen Hauptstadt Hannover nicht besonders. Aber das kümmert unsern Landpastor wenig. Er weiß, dass er auf dem richtigen Wege ist. Mit wachen Sinnen empfindet er den gärenden Zustand Europas, sieht wie Frankreichs militärisches Übergewicht wieder wächst, wie aus dem slawischen Osten Gefahren heraufziehen. Neue Angriffskriege gegen das schwache, weil zerrissene Deutschland liegen in der Luft. Eins kann hier nur helfen : Die deutsche Einigung unter Preußens Führung », Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), p. 8.

En premier lieu, ils font à travers Peters l'apologie de la méthode de combat prussienne. Ce thème est présent dans le livre *Der letzte Wiking* (1934) de Paul Baecker. Cet auteur identifie d'emblée Carl Peters à un personnage digne de la Prusse. Pour ce faire, il cherche dans la généalogie de Carl Peters un apôtre de la Prusse. Il raisonne comme suit :

> *Pour forger ses conceptions sur la politique coloniale et le nationalisme, Carl Peters trouva dans la maison paternelle un terrain d'enracinement particulièrement propice. Bien qu'il fût pasteur, son père était un homme ayant des capacités et des intérêts variés et doté d'une détermination extraordinaire. Politiquement, il était affilié au Parti national-libéral. Très tôt, le mot d'ordre de sa maison était « l'unité allemande sous la domination de la Prusse*[1].

Après avoir montré comment, à travers l'éducation reçue de son père, Carl Peters était devenu un apôtre de la Prusse, Paul Baecker utilise son personnage et ses activités coloniales pour faire l'apologie des méthodes de combat prussiennes : « *À chaque fois qu'il dut livrer bataille, Carl Peters mit en pratique la bonne vieille stratégie militaire prussienne : éviter le plus possible d'attaquer avec sa poignée d'hommes, mais plutôt foncer tout seul dès qu'il se rendait à l'évidence que le combat était inévitable* »[2], écrit-il.

En second lieu, les auteurs d'après 1933 mettent le discours sur le prussianisme au service de la propagande pour la recherche de l'espace vital. Ici,

[1] « Das Elternhaus war auch für den späteren National- und Kolonialpolitiker Carl Peters ein besonders günstiger Wurzelboden. Sein Vater blieb einfacher Pfarrer. Aber er war ein Mann von vielseitigen Interessen und Fähigkeiten wie von ungewöhnlicher Energie. Politisch hielt er sich zur nationalliberalen Partei. « Deutsche Einheit unter Preußens Führung », das war schon früh die Losung seines Hauses », Baecker, Paul : *Der letzte Wiking. Carl Peters erobert Ostafrika*. Berlin, Junge Generation, (1934), p. 12.

[2] « sah sich aber [Peters] zum Kampfe gezwungen, dann galt für ihn die gute alte preußische Regel : sich mit seiner handvoll Leuten möglichst nicht angreifen zu lassen, sondern selber anzugreifen, sobald er erkannte, dass der Kampf unvermeidlich war », *ibid.*, p. 56.

ils ne font pas de différence entre le « borussisme »[1] des Prussiens et la recherche de l'espace vital que revendiquaient les Nazis. C'est pourquoi ils placent les activités coloniales de Carl Peters dans la continuité de celles de Frédéric-Guillaume, dit « le Grand Électeur » (1620-1688), le vrai fondateur de la Prusse moderne. Ils soutiennent que la présence de Carl Peters en Afrique orientale est la continuation de l'œuvre amorcée par « le Grand Électeur ». Cette argumentation est soutenue, par exemple, par Joseph Buchhorn. Dans sa pièce de théâtre *Weg in die Welt*, on peut lire le dialogue suivant entre les personnages von Dirksen et le Comte Pfeil, des compagnons de Carl Peters dans l'activité coloniale. La scène se passe à Berlin (*Unter den Linden*) dans les années quatre-vingts du XIX[e] siècle :

> ***Von Dirksen*** *: N'avions-nous pas déjà essayé de nous affirmer au niveau mondial? De nous lancer dans les entreprises coloniales? Ne nous sommes nous pas heurtés à l'époque à la résistance de toutes les puissances maritimes?*
> ***Graf Pfeil*** *: Mon Lieutenant, vous faites allusion à l'époque à laquelle l'Aigle rouge de Brandebourg brillait au-dessus de l'Océan africain* [sic]*? L'époque à laquelle le Hollandais Raule* [Benjamin Raule (1634-1708)] *créa pour le Grand électeur une flotte dont les voiles étaient remplies d'audace? Et l'incroyable arriva qu'un petit État continental lève l'ancre vers le Sud à l'époque et y installe des forts d'appui parmi des peuples étrangers ennemis, avec ces paroles : me voici ! Et le lendemain ? Etait-il aimé?*
> ***Von Dirksen*** *(acquiesce de la tête)*
> ***Graf Pfeil*** *: Faites-vous raconter par quelqu'un qui vient de là-bas. Cet épisode de la tension outre-mer de Brandebourg fait certainement partie de l'histoire ; mais elle reste inoubliable là-bas. Car aujourd'hui encore, les résidus des briques rouges de Brandebourg sont encore visibles dans le sable africain. Aujourd'hui encore, les délabrements des forts d'appui cohabitent avec les cocotiers et les forêts mangroves et le bronze scintille*

[1] Par « borussisme » (*Borussianismus*), l'évêque de Mayence, Emmanuel Wilhelm von Ketteler (1811-1877), entendait : « Une idée fixe relative à la vocation de la Prusse, une représentation confuse du devoir mondial de la Prusse, doublée de la conviction que cette profession et ce devoir étaient une nécessité absolue […]» / « Eine fixe Idee über den Beruf Preußens, eine unklare Vorstellung einer Preußen gestellten Weltaufgabe, verbunden mit der Überzeugung, dass dieser Beruf und diese Aufgabe eine absolute Notwendigkeit sei [...] », Ketteler, Wilhelm Emmanuel Freiherr von : *Deutschland nach dem Krieg von 1866*. Mainz, Kirchheim, 1867, p. 30-31.

> *des plantes qui y pullulent. Aujourd'hui encore vous pouvez lire sur un poteau indicateur, toutefois en anglais, « Großfriedrichsburg, erected by the Kurfürst Friedrich of Brandenburg, 1683 »*[1].

Ici, l'auteur fait allusion aux expéditions mercantiles ordonnées par Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg et duc de Prusse (1640-1688), dans le but d'installer sur la côte ouest-africaine (actuelle République du Ghana) la colonie *Großfriedrichsburg* en 1683[2]. En présentant les activités coloniales de Carl Peters comme une suite du projet « *Brandenburg-Preußen in Afrika* », l'auteur met ainsi le personnage de Carl Peters au service du « borussisme ». De cette manière, Carl Peters et ses amis sont propulsés au même rang que les défenseurs de l'espace vital de l'époque nazie et leurs activités sont par ailleurs présentées comme un épanouissement d'un modèle prussien.

[1] « **Von Dirksen** : Haben wir nicht einmal, früher schon, den Versuch unternommen, uns in der Welt zu tummeln? Zu kolonisieren? Und sind wir dabei nicht auf den Widerstand aller damals seefähigen Welt gestoßen? **Graf Pfeil** : Sie meinen die Zeiten, wo der rote Adler Kurbrandenburgs über dem afrikanischen Ozean aufleuchte, Herr Premierlieutenant? Der Holländer, der Raule, dem großen Kurfürsten eine Flotte geschaffen und ihre Segel mit höchstem Wagemut gefüllt hat? Und das schier Unglaubliche geschah, dass ein kleiner Binnenstaat in dem damals ach so märchenfernen Süden Anker warf und Trutzburgen inmitten fremder feindlicher Welt hinsetzte : da bin ich. Morgen! Was beliebt? **Von Dirksen** (Nickt) **Graf Pfeil** : Lassen sie sich von einem, der drunter war, berichten : gewiss, diese Episode kurbrandenburgischer Hochspannung Übersee ist gewesen; aber – auch heute noch unvergessen da drunten. Denn da liegen heute noch die Reste der roten brandenburgischen Ziegel im afrikanischen Sand und stehen heute noch inmitten von Kokospalmen und Mangrovenwäldern die Reste der Trutzburgen und blinkt aus wucherndem Pflanzengewächs die Bronze ihrer einmal sehr lebendigen Stücke. Und heute noch können Sie da, allerdings auf englisch, von einem Wegweiser lesen, „Groß-Friedrichsburg, erected by the Kurfürst Friedrich of Brandenburg, 1983 », Buchhorn, Josef : *Weg in die Welt. Ein Schauspiel um den deutschen Mann Carl Peters*. Schöneberg, Max Schwabe, (1940), p. 21-22.

[2] À propos des projets du Grand Électeur en Afrique de l'Ouest, cf. le chapitre « Brandenburg-Preußen in Afrika », in : Gründer, Horst (éd.) : *« ...da und dort ein junges Deutschland gründen » Rassismus, Kolonien und kolonialer Gedanke vom 16. bis zum 20. Jahrhundert*. (München), dtv, 1999, p. 25-30. Lire aussi les articles de Lesser, Richard : « Die Kolonialpolitik des Großen Kurfürsten », in : *Deutsche Kolonialzeitung* n° 1 (1884), p. 196-200 et « Die deutschen Kolonialbestrebungen in Westafrika », in : *Österreichische Monatsschrift für den Orient* n° 10 (1884), p. 112-118. Lire enfin le livre de Heyden, Ulrich van der : *Rote Adler an Afrikas Küste. Die brandenburgisch-preußische Kolonie Großfriedrichsburg in Westafrika*. Berlin, Selignow, 2001, 104 pp.

Tout bien considéré, on peut retenir que le personnage de Carl Peters a servi dans l'éloge de la germanité sous ses différentes formes. Les auteurs étudiés se servent de son œuvre dans la fabrication d'une sorte de religion *völkisch* et, plus tard, national-socialiste, une religion basée sur l'idée de la grandeur de l'âme germanique. Ils s'appuient sur les activités coloniales de Peters pour vanter des vertus qui, selon eux, seraient typiquement allemandes. Dans cette campagne, les héros mythiques du crépuscule des dieux (Balder) et des anciens Germains célèbres (Arminius) et des héros d'époques plus tardives (Götz de Berlichingen, etc.) ont été ressuscités. Ensuite, les auteurs ont fait l'apologie des vertus germaniques qui, à leur sens, auraient été conservées en Basse-Allemagne (*Niederdeutschland*) : les œuvres des anciens Saxons, de la dynastie saxonne, etc. sont vantées par eux. Enfin, ils ont soutenu le « mythe » de la grandeur de la Prusse et de sa mission « borussiste », pour indiquer que Carl Peters serait un colonialiste digne de la Prusse. Selon les époques et les intérêts politiques des auteurs, on retrouve donc des discours différents au sujet de Carl Peters, selon l'usage que l'on veut faire de son exemple.

4.2. Carl Peters, prototype du grand homme

En dehors de l'apologie des vertus germaniques, le personnage de Carl Peters a été sollicité par les auteurs étudiés pour développer un autre thème typique au mouvement antidémocratique et plus tard au nazisme : l'éloge du grand homme, du chef charismatique qui deviendra le « *Führer* ». Dans la perspective qui nous intéresse et en fonction des époques, on observe de façon récurrente la présence de deux thèmes dans les œuvres consacrées à Peters : dans une partie des textes, il se trouve élevé au rang du père de la « *Realpolitik* », Bismarck, auquel on l'assimile, y compris en évoquant les

difficultés qu'il connut. Dans l'autre partie des textes, les auteurs vont jusqu'à faire du colonialiste l'incarnation du chef charismatique qui plus tard, sous le nom de « *Führer* », sera le seul guide à même de diriger l'Allemagne.

4.2.1. Carl Peters mis en parallèle avec Bismarck, le « *Realpolitiker* »

Employé pour la première fois en 1853 par l'historien allemand August Ludwig von Rochau (1810-1873)[1], le terme de « *Realpolitik* » est entré dans l'usage courant du français et désigne « *une stratégie politique qui s'appuie sur le possible, négligeant les programmes abstraits et les jugements de valeur, et dont le seul objectif est l'efficacité* »[2]. Mais, ce qu'on a appelé *Realpolitik* chez Bismarck, c'est sa « *politique mondiale sans guerre* »[3] qui s'est traduite en politique coloniale par une stratégie du « laisser-faire » dans l'Outre-mer[4]. Cette stratégie du chancelier que l'historien Horst Gründer qualifie de « *politique*

[1] Lire Rochau, August Ludwig von : *Grundsätze der Realpolitik, angewendet auf die staatlichen Zustände Deutschlands*. Stuttgart, Göpel, 1853, 224 pp. August Ludwig von Rochau présentait la *Realpolitik* comme une « politique pratique » ayant « l'unité allemande pour seul objectif ». Le *Realpolitiker* est à son sens le dirigeant charismatique capable de montrer sa propre puissance aussi bien en politique intérieure qu'en politique étrangère. « Herrschen heißt Macht über, und Macht üben kann nur der, welcher Macht besitzt », écrit-il. (*ibid.*, p. 25).

[2] *Grand dictionnaire encyclopédique Larousse*. Tome 3, Paris, Larousse, 1984, p. 8760.

[3] À propos de la politique d'alliance de Bismarck, lire Dülffer, Jost : « Bismarck und das Problem des europäischen Friedens », in : Le même (éd.) : *Otto von Bismarck. Person – Politik – Mythos*. Berlin, Akademie Verlag, 1993, pp. 107 – 121.

[4] Le 26 juin 1884, Bismarck expliquait au Reichstag pourquoi les personnes privées avaient le droit de mener des activités coloniales et pourquoi il évitait d'engager le Reich dans une colonisation officielle à la française : « […] Das ist der Unterschied : bei dem System, welches ich das französische nannte, will die Staatsregierung jedes Mal beurteilen, ob das Unternehmen ein richtiges ist und ein Gedeihen in Aussicht stellt ; bei diesem System überlassen wir dem Handel, dem Privatmann die Wahl, und wenn wir sehen, dass der Baum Wurzel schlägt, anwächst und gedeiht und den Schutz des Reiches anruft, so stehen wir ihm bei, und ich sehe auch nicht ein, wie wir ihm das rechtmäßig versagen können ». Texte cité dans Gründer, Horst (éd.) : *»...da und dort ein junges Deutschland gründen« Rassismus, Kolonien und kolonialer Gedanke vom 16. bis zum 20. Jahrhundert*. (München), dtv, 1999, p. 92.

coloniale pragmatique »[1] est sollicitée par les auteurs étudiés dans une construction du personnage de Carl Peters. Pour ce faire, ils ne s'embarrassent pas de l'incompatibilité réelle qui a existé entre les méthodes coloniales de ce colonialiste et celles du Chancelier de fer.

En effet, contrairement à Bismarck, Carl Peters conçoit la *Realpolitik* comme une politique qui ménagerait uniquement les intérêts de la nation allemande, même aux dépens de la paix internationale. À la politique coloniale pragmatique du chancelier, il oppose la « colonisation pratique »[2], celle qui devrait se débarrasser des contraintes de politique internationale et offrir des colonies à l'Allemagne. Il pense que la *Realpolitik* de Bismarck est nuisible à la nation allemande et donne à comprendre que « sa colonisation pratique » à lui serait une œuvre de défense des intérêts du Reich :

> *J'ai toujours pensé que le « mariage colonial avec la Grande-Bretagne » et la tentative d'entretenir de « meilleurs rapports avec l'Angleterre » correspondait à un manque de clarté dans les têtes dirigeantes. Le Reich ne pouvait pas à la fois mener une politique mondiale et rêver à l'amitié des Britanniques. Je suis certain que c'est cette erreur logique qui explique la position de notre gouvernement contre mon expédition Emin Pacha*[3].

Malgré cette incompatibilité entre la « *politique coloniale pragmatique* » de Bismarck et la « *colonisation pratique* » de Carl Peters, les auteurs ont

[1] « *Die Strategie pragmatischer Kolonialpolitik* », Gründer, Horst (éd.) : *« ...da und dort ein junges Deutschland gründen » Rassismus, Kolonien und kolonialer Gedanke vom 16. bis zum 20. Jahrhundert*. (München), dtv, 1999, p. 90.

[2] Sur l'idée de la « colonisation pratique » de Carl Peters, cf. *supra* : Peters et le mouvement colonial allemand.

[3] « Ich habe also von jeher die „Kolonialehe mit England" und das Anstreben „Besserer Beziehungen zu England" für eine Unklarheit in den leitenden Köpfen gehalten. Das deutsche Reich konnte nicht gleichzeitig in eine Weltpolitik einlenken und von Freundschaft mit den Briten träumen. Ich bin sicher, dass die Haltung unserer Regierung gegen die von mir geleitete Emin-Pascha-Expedition aus solchem logischen Irrtum entstanden ist », Peters, Carl : *Lebenserinnerungen (*1918), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 72.

recours à l'exemple de Bismarck pour faire à titre posthume l'apologie du colonialiste. « *Carl Peters est en premier lieu un Realpolitiker* », écrit l'un d'eux, Hermann Böhme[1]. Ce type de discours sur Peters se trouve pendant la République de Weimar et le III[e] Reich où une même raison motive le recours de certains auteurs à Bismarck pour parler de Peters : c'est la mise en relation avec le caractère charismatique[2] du Chancelier de fer qui sert à évoquer le colonialiste.

Après 1918, ces auteurs font particulièrement recours à l'image de Bismarck reconnu comme symbole de l'unanimité nationale[3]. Même si les buts qu'ils poursuivent sont en contradiction avec les objectifs des promoteurs du mythe de Bismarck[4], les auteurs qui se sont intéressés au personnage de Carl Peters utilisent l'aura du Chancelier de fer afin de donner tout le relief souhaité à leur entreprise de réhabilitation du colonialiste. Dans le livre *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild* (1922) de Hans Traugott Schorn, on trouve par exemple les considérations suivantes :

---

[1] « Carl Peters ist in erster Linie Realpolitiker ». Böhme, Hermann (éd.) : *Carl Peters' Nationalpolitisches Vermächtnis. Der Deutsche und sein Lebensraum*. Hannover, Helwing, 1938, p. 7.

[2] Sur la question de savoir si Bismarck était un personnage charismatique, deux thèses se confrontent. La position de l'historien Hans-Ulrich Wehler, selon laquelle il faut répondre à cette interrogation par l'affirmative, a été réfutée par Christian Jansen. Pour ce dernier, le chancelier de fer n'était pas vu comme un personnage charismatique par ses contemporains. À ses yeux, le charisme de Bismarck fait partie de son mythe puisque construit par la propagande *völkisch* et national-socialiste. À ce propos, lire Jansen, Christian : „Otto von Bismarck : Modernität und Repression, Gewaltsamkeit und List. Ein absolutistischer Staatsdiener im Zeitalter der Massenpolitik", in : Möller, Frank (éd.) : *Charismatische Führer der deutschen Nation*. München, Oldenbourg, 2004, p. 63-83.

[3] L'historienne Sandrine Kott a souligné dans son étude sur Bismarck qu'à la recherche de « *la légitimité nationale et républicaine du régime de Weimar* », les républicains ont recouru au charisme de Bismarck en produisant le film *Bismarck* en 1925.. Kott, Sandrine : *Bismarck*. Paris, Presses des Sciences Po, 2003, p. 103.

[4] Les auteurs, que nous avons étudiés, faisaient partie des forces « antidémocratiques » et n'avaient nullement l'intention de participer à la consolidation de la République de Weimar. Ils cherchaient plutôt à déstabiliser ce régime. À ce propos, cf. *infra* : Carl Peters au service du procès de la République de Weimar.

> *On reconnaît facilement qu'un homme a des responsabilités familiales vis-à-vis de sa famille et des devoirs généraux vis-à-vis du monde. Si chacun se débarrasse de ces devoirs, le Reich s'effondre, de même que le monde entier ! Ces paroles d'or nous font penser spontanément à notre cher et regretté Carl Peters, l'homme de politique coloniale, l'homme d'action génial et créateur de l'Afrique Orientale Allemande, un homme qui, peut-être après Bismarck, demeure le plus grand Allemand qui se retrouve dans l'histoire allemande la plus récente*[1].

Comme on peut s'en rendre compte ici, Carl Peters se trouve mis sur le même plan que Bismarck : le portrait du père de famille et de l'homme qui empêche l'effondrement du Reich suffit à faire des deux personnages les symboles de l'unité nationale. Non seulement Schorn ignore l'œuvre des autres dirigeants allemands pendant et après la présence de Bismarck à la chancellerie, notamment Guillaume Ier et Guillaume II, et présente Carl Peters comme « *le plus grand Allemand* » après Bismarck. Il insiste aussi sur le fait que Peters, comme le Chancelier de fer, fut un « *Realpolitiker* ».

Pour compléter son portrait de Peters, émule de Bismarck, Schorn ne recule pas devant un autre type de parallèle. Ainsi, pour justifier les violences commises en Afrique orientale par Carl Peters, il rappelle les méthodes utilisées par Bismarck lors de la création de la confédération de l'Allemagne du Nord :

> *Tout comme la guerre menée par Carl Peters au Kilimandjaro était une action non autorisée par les dirigeants du Reich, de la même façon la fondation de la confédération de l'Allemagne du Nord était, comme l'a montré le professeur de droit* [Gerhard] *Anschütz, une action non autorisée. La confédération de l'Allemagne du Nord n'a pas été juridiquement construite*[2].

[1] « Man erkennt leicht, dass ein Mensch seiner Familie gegenüber Familienpflichten, der Welt gegenüber allgemeine Pflichten hat. Schüttelt jeder diese Pflichten von sich ab, so zerfällt das Reich, so zerfällt die ganze Welt! Diese goldenen Lebensworte erinnern uns unwillkürlich an unseren großen verstorbenen Kolonialpolitiker Carl Peters, den genialen Tatenmenschen und Gründer von Deutsch-Ostafrika, der vielleicht nach Bismarck der größte Deutsche ist, der sich in der neueren deutschen Geschichte findet », Schorn, Hans Traugott : *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild*. Hamburg, Rüsch, 1922, p. 7.

[2] « So gut wie die Kriegsführung am Kilimandscharo eine unerlaubte Handlung war, so ja auch nach Ansicht des Rechtslehrers Anschütz die Gründung des Norddeutschen Bundes ein unerlaubter Akt

Le recours à l'exemple du Chancelier de fer pour se faire les propagandistes du colonialiste Peters a continué pendant le III^e^ Reich. On sait que l'idée de la *Realpolitik* de Bismarck n'a pas inspiré directement les Nazis dont le modèle était Adolf Hitler, le *Führer*. Mais, comme l'a montré Sandrine Kott, les nationaux-socialistes ont su actualiser la référence à Bismarck, en le présentant comme « *une incarnation, inaboutie mais exemplaire, du Führer* »[1]. Parmi les plus illustres acteurs de cette campagne, cette historienne nomme Walter Frank (1906-1945) avec son manuel scolaire intitulé *Le peuple et le chef* (*Volk und Führer*). Or, Walter Frank est en même temps l'historien nazi qui s'est le plus illustré dans l'apologie de Carl Peters en publiant les œuvres complètes de ce dernier. Mais, il n'était pas le seul dans son engagement. Sous le III^e^ Reich, d'autres auteurs ont utilisé l'image de Bismarck pour évoquer le personnage de Carl Peters. Pour ce faire, ils ont recouru à toute la biographie du chancelier.

Ainsi, il arrive fréquemment que les auteurs en question insistent sur les origines géographiques communes de Peters et Bismarck. Citons à cet égard la biographie de Carl Peters écrite par Hermann Böhme qui commence par ce paragraphe :

> *Située sur la partie inférieure de l'Elbe et bâtie sous forme de terrasse sur sa rive orientale, la petite ville de Lauenburg fut jadis la capitale d'un Duché éponyme. Ce petit territoire, dont le dernier duc, le Prince Bismarck, porta le titre de Premier Chancelier du tout nouveau Reich, comportait deux régions qui marquèrent particulièrement son destin. La première est Mölln, région qui marque la fin de la voie suivie par le sage fou Till Eulenspiegel et où se trouve aujourd'hui encore la tombe de ce philosophe populaire allemand du Moyen Âge. La seconde région est*

gewesen, weil dieser sich ja juristisch nicht konstruieren ließ », Schorn, Hans Traugott : *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild*. Hamburg, Rüsch, 1922, p. 56.

[1] Kott, Sandrine : *Bismarck*. Paris, Presses des Sciences Po, 2003, p. 137.

> *Neuhaus sur l'Elbe. De là est sorti un homme* [Peters] *qui n'était pas moins animé que Bismarck par la volonté de présenter au monde une Allemagne grande et fière*[1].

Une tentative analogue d'identification entre Peters et Bismarck est faite dans le film *Carl Peters* qui date de 1941. S'adressant à Léo Kayser (joué par Herbert Hübner), le directeur des affaires coloniales présenté dans le film comme un Juif, le personnage de Carl Peters s'exprime ainsi : « *Bismarck et moi avons grandi dans la région arrosée par l'Elbe et avons été baptisés avec l'eau de ce fleuve. Je ne me ferai pas la bassesse de vous demander avec quelle eau vous avez été baptisé* ».

D'autres auteurs dépassent ce simple rappel des origines communes liant Peters et Bismarck et soutiennent l'idée selon laquelle Bismarck et Peters auraient eu les mêmes ambitions pour l'Allemagne. Erich zu Klampen, par exemple, affirme que ces deux hommes ont souhaité la construction d'une flotte militaire et ont donc voulu l'expansion territoriale :

> *La flotte allemande est maintenant une réalité. Ensemble, Bismarck et Carl Peters termineront l'œuvre de construction de l'Afrique Orientale Allemande, un territoire et un espace pour l'industrie et le commerce allemands. Ensemble, ils offriront du travail à des centaines de milliers d'ouvriers et de paysans allemands*[2].

[1] « An der unteren Elbe, terrassenartig an ihrem östlichen Ufer emporkletternd, liegt das kleine Städtchen Lauenburg, das einst die Hauptstadt eines Herzogtums gleichen Namens war. In diesem Ländchen, dessen letzter Herzog dem Titel nach der erste Kanzler des neugegründeten Deutschen Reiches, Fürst Bismarck, war, gibt es zwei Orte, die das Schicksal zu besonderer Bedeutung emporhob. Der eine ist Mölln, in dem der Weg des weisen Narren Till Eulenspiegel sein Ende gefunden hat und das noch heute das Grabmal dieses deutschen Volksphilosophen des Mittelalters zeigt. Der andere ist der Flecken Neuhaus an der Elbe, aus dem ein Mann hervorging, der nicht weniger als Bismarck von dem Willen beseelt war, Deutschland vor aller Welt groß und stolz zu machen », Böhme, Hermann : *Carl Peters. Der Begründer von Deutsch-Ostafrika*. Leipzig, Reclam, 1939, p. 3.

[2] « Die deutsche Flotte ist da. Mit Bismarck zusammen wird Peters das Werk vollenden, ein deutsches Ostafrika, Land und Raum für den deutschen Handel und für die deutsche Industrie, und vor allem Arbeit für hunderttausende deutscher Arbeiter und deutscher Bauern », Klampen, Erich zu : *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*. Berlin, Hans Siep, 1938, p. 89.

L'auteur de ces lignes ne fait pas de différence entre l'engagement de Carl Peters dans la campagne pour la flotte allemande et la politique d'alliance menée par Bismarck pour protéger la paix internationale. On sait que la construction de la flotte militaire allemande fut seulement lancée en 1898[1], donc après l'éviction de ces deux personnages de leurs activités respectives. Pourtant, Klampen n'hésite pas prendre des libertés avec l'histoire pour présenter les deux personnages comme des adeptes de l'expansion coloniale allemande.

Cette même identification entre la politique coloniale de Bismarck et la méthode de Carl Peters est présente dans la pièce de théâtre *Weg in die Welt* de Josef Buchhorn qui date de 1940. Dans une conversation avec Carl Peters, le personnage de Bismarck de cette pièce de théâtre s'explique comme suit :

> *Que s'est-il passé avec les premiers plans coloniaux du gouvernement du Reich? Déjà en 1879, j'ai exigé du Reichstag des garanties sur intérêt pour l'entreprise de la maison Godeffroy qui était installée à Samoa. N'est-ce pas?*
> *Avez-vous oublié la suite de cette affaire, docteur?*
> *Plus récemment, j'ai introduit une proposition de subvention sur nos importantes communications par bateau à vapeur? Que s'est-il passé?*
> *Auriez-vous vraiment oublié le débat autour de ces propositions, docteur?*
> *Le Reichstag rejeta simplement l'une comme l'autre de mes démarches…*[2].

[1] Le plan de construction de la première flotte allemande a été l'œuvre de l'amiral Alfred von Tirpitz (1849-1930). En 1898, la loi sur la première flotte allemande a été adoptée par le Reichstag. (Lire Berghahn, Volker R. : « Zu den Zielen des deutschen Flottenbaus unter Wilhelm II. », in : *Historische Zeitschrift* vol. 210, 1970, p. 48-50).

[2] « Wie war doch das Schicksal der ersten kolonialen Vorlage der Reichsregierung, als ich 1879 eine Zinsgarantie für die Unternehmungen des Hauses Godeffroy auf Samoa dem deutschen Reichstag verlangte? Hm?! Haben Sie den Ausgang dieser Affäre vergessen, Herr Doktor? Und- kürzlich erst, als ich eine Vorlage zur Subventionierung unserer wichtigsten überseeischen Dampferverbindungen bei demselben Reichstag einbrachte, was war da? Sollte Ihnen der Geschäftsgang dieser Vorlagen wirklich nicht mehr gegenwärtig sein, Herr Doktor?! Der Reichstag lehnte die eine wie die andere glatt ab... », Buchhorn, Josef : *Weg in die Welt. Ein Schauspiel um den deutschen Mann Carl Peters*. Schöneberg, Max Schwabe, (1940), p. 30-31.

Par son allusion à l'historique projet de loi relatif aux îles Samoa, initié par Bismarck[1], l'auteur de ces lignes attribue les mêmes ambitions à Bismarck et à Carl Peters. Si on l'en croit, ils auraient tous deux souhaité la colonisation.

Un troisième groupe d'auteurs qui ont publié après l'avènement des Nazis assurent que Bismarck et Carl Peters ont tous deux mené un combat contre ceux qui voulaient détruire le Reich et qu'ils ont fini par être leurs victimes. Ils soutiennent que les deux hommes ont eu les mêmes adversaires politiques et ont été en fin de compte trahis. Cet argument est présent chez Richard Wichterich. Dans son premier livre *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten* (1934), il écrit au sujet des *Freisinnigen* et des sociaux-démocrates qu'ils « *étaient opposés aux idées téméraires de Carl Peters parce qu'ils croyaient ainsi parvenir à entraver le travail du chancelier au niveau du Reichstag* »[2]. Dans son second livre, *Carl Peters erobert Ostafrika*, publié la même année, Richard Wichterich reprend la même argumentation et affirme que ce sont les mêmes ennemis du Reich qui ont rejeté les projets de Carl Peters et ceux de Bismarck :

> *Après des mois d'attente, Carl Peters reçut du Ministère des Affaires étrangères une réponse négative ; les ennemis du Reich ne voulaient pas de ses projets. Ces ennemis du Reich proviennent du Centre et de la gauche bourgeoise. Ce sont ces mêmes groupes qui à l'époque se sont joints à la social-démocratie internationale pour bloquer les courageux projets coloniaux de Bismarck*[3].

[1] En 1879, la firme hambourgeoise « *Deutsche Handels-und Plantagen-Gesellschaft der Südsee-Inseln zu Hamburg* » devait perdre ses actions en faveur de leurs créanciers anglais. Pour venir en aide à la firme allemande, Bismarck proposa une loi qui fut bloquée au Reichstag par les libéraux de gauche et le centre catholique. À ce propos, lire Wehler, Hans-Ulrich : *Bismarck und der Imperialismus*. 4e éd. München, dtv, 1976, pp. 215-223.

[2] « Grimmige Verachtung hat er [Liebert] für die Freisinnigen und Sozialdemokraten, die sich dem kühnen Ideenschwung von Peters schon um deswillen verschlossen, weil sie damit die Arbeit Bismarcks im Reichstag stören zu können glaubten », Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 169.

[3] « Nach monatelangem Warten erhält Peters vom Auswärtigen Amt in Berlin eine abschlägige Antwort. Übelste Ränkespiele aus innerlich reichsfeindlichen Kreisen des Zentrums und der bürgerlichen Linken, die schon damals vor der internationalen Sozialdemokratie zittert, verhindern, dass der kühne

L'idée selon laquelle les « ennemis du Reich » ont fini par avoir raison de Bismarck et de Carl Peters est défendue aussi dans la pièce de théâtre *Weg in die Welt* de Josef Buchhorn. Pour montrer que l'éviction de Bismarck de la chancellerie et l'exclusion de Carl Peters des activités coloniales ont été occasionnés par les mêmes forces destructrices, il imagine sans aucun souci de la réalité historique une rencontre entre Bismarck et Peters alors que tous deux ont derrière eux leur carrière. La scène se passe dans la résidence privée de Bismarck (*Im Sachsenwald*) :

> ***Peters*** *(Il enfonce sa canne dans le sable) : Nous voici, enfin, chez nous, Excellence ! Vous et moi. (Se ressaisit) : Excusez mon manque de respect.*
> ***Bismarck*** *: Oui, Vous et moi ! C'est juste... Vous n'avez pas besoin de vous excuser.*
> *Que Dieu pardonne ceux qui nous ont fait redevenir nous-mêmes, sans que nous l'ayons voulu ! (Une pause dans le dialogue).*
> *(Puis,* ***Bismarck*** *rompt le silence) : Si seulement on pouvait nous épargner de vivre, impuissants, ce qui se passe autour de nous et la manière dont tout cela se passe !*
> ***Peters*** *: Excellence ! Si cela devenait insupportable, vous pourriez intervenir pour prodiguer des conseils, avertir et mettre en garde.*
> ***Bismarck*** *: Certes ! Mais, même s'ils acceptaient de m'écouter, personne n'arrêterait, docteur.*
> ***Peters*** *: Excellence ! Votre parole continue à avoir de l'importance.*
> ***Bismarck*** *: Non, pas en Allemagne, docteur ! Là-dessus, je ne me fais pas d'illussions...Le jeune souverain* [Guillaume II] *essaie, par peur, de me tenir à distance des lieux où je pourrais agir.*
> *N'a-t-on pas instruit secrètement le Ministère des Affaires étrangères d'éviter tout contact avec moi? Vous voyez bien ce que cela signifie* [...]
> *(Encore une pause dans le dialogue) Mais enfin, pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir plus tôt, docteur ? Pourquoi attendez-vous la veille de votre départ à travers la Manche pour venir me voir?*[1]

Plan von Bismarck ernsthaft geprüft wird », Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), p. 42.

[1] « **Peters** (mit dem Stock im Sande stochernd) : Jetzt sind wir bei uns, Durchlaucht. Ich wie Sie. (Schrickt auf) : Verzeihen Sie die Respektlosigkeit. **Bismarck** : Sie wie ich. Es stimmt... Da ist nichts zu verzeihen. Möge Gott denen verzeihen, die uns so in uns gestellt haben, ohne dass wir wollten. (Pause im Gespräch) (Dann Bismarck ausbrechend) : Wenn man wenigstens nicht zuzuschauen brauchte, was um einen vorgeht, und wie es geschieht! **Peters** : Gottlob fahren Eure Durchlaucht ja

Les dernières phrases placées dans la bouche de Bismarck ont pour objectif de mettre en relief l'aspect parallèle des destins de Carl Peters et Bismarck. L'auteur présente les deux personnages comme deux hommes qui sont victimes de leurs adversaires. À la fin du dialogue, cependant, le spectateur entend Peters dire son espoir que son œuvre comme celle de Bismarck sera reprise par une génération future :

> ***Bismarck*** *: Et c'est pour cela que vous abandonnez votre œuvre, Dr Peters ? (Une petite pause)*
> ***Peters*** *: Après que je fus séparé d'elle.*
> ***Bismarck*** *: Comme moi.*
> ***Peters*** *:* […] *Excellence ! Une jeunesse est en train de grandir. C'est elle qui donnera un nouveau souffle à mon œuvre. Cela, ce n'est pas seulement mon espoir. C'est une certitude divine*[1].

Conformément à l'idée des Nazis selon laquelle Bismarck était « *l'incarnation inaboutie du Führer* », la pièce de Buchhorn suggère tout simplement que pour Peters comme pour le Chancelier de fer, l'accomplissement de l'œuvre interrompue est à venir.

---

dazwischen, wenn es zu unerträglich wird und raten und mahnen und – warnen. **Bismarck** : Bloß: es hört keiner darauf, Doktor. Und schon gar nicht da, wo sie acht darauf haben sollten. **Peters** : Ihr Wort wirkt nach wie vor, Durchlaucht. **Bismarck** : Nicht in Deutschland, Doktor. Ich mache mir nichts vor... Der junge Herr ist ängstlich bemüht, mich von allem fernzuhalten, wo ich wirken könnte. Ist nicht das Auswärtige Amt durch eine geheime Verfügung dahin instruiert, dass jegliche Verbindung mit mir unerwünscht sei? Was das bedeutet, werden Sie ja ermessen. [...] (Wieder Pause im Gespräch) Warum sind Sie nicht früher zu mir gekommen, Doktor Peters, und jetzt erst, wo Sie vor der Fahrt über den Kanal stehen? », Buchhorn, Josef : *Weg in die Welt. Ein Schauspiel um den deutschen Mann Carl Peters*. Schöneberg, Max Schwabe, (1940), p. 140-141.

[1] « **Bismarck** : Und darum – gehen Sie von Ihrem Werk, Herr Doktor Peters ? **Peters** : Nachdem ich von ihm – genommen bin? (Kleine Pause) **Bismarck** : Wie ich. **Peters** : [...] Und dann Durchlaucht : eine Jugend wächst heran, die wird meinem Werk neuen Atem leihen. Das ist nicht nur meine Hoffnung, das ist göttliche Gewissheit », *ibid.*, p. 151-152.

4.2.2. Carl Peters, un personnage de chef

4.2.2.1. Carl Peters au service de l'idéologie du chef (du *Führer*)

En plus de la tentative d'identifier Carl Peters à Bismarck, son identification au personnage du chef a fait partie, dès le départ, des perceptions du colonialiste véhiculées par la littérature qui lui a été consacrée. Ces tentatives d'en faire l'incarnation du vrai chef, du « *Führer* », attendu par les Allemands se feront de plus en plus fréquentes à mesure que l'Allemagne apparaît aux yeux des auteurs en questions comme un pays en crise ou comme le pays d'Adolf Hitler après 1933.

L'identification de Peters au personnage d'un chef charismatique est déjà repérable avant 1918[1]. Dès l'époque de Guillaume II en effet, les auteurs ont recours au personnage de Carl Peters pour formuler l'idée selon laquelle le peuple allemand est seulement capable de s'affirmer parmi les grandes nations s'il s'appuie sur des hommes d'exception. Le roman *Im Lande der Verheißung* (1899) de Frieda von Bülow illustre, à plus d'un titre, cette attente du vrai chef appelé à guider les Allemands. Dans une conversation avec Chester, le consul anglais, Maleen parle de la manière suivante à propos de Ralf Krome, le personnage inspiré de Carl Peters dans la fiction romanesque : « *Vous ne l'aimez pas, je le sais déjà. Pourtant, il est le plus grand chef que nous ayons aujourd'hui* »[2].

[1] Cette recherche du chef charismatique était d'ailleurs orientée contre l'autorité de Guillaume II en qui les adeptes de l'idée du guide exceptionnel ne trouvaient pas les qualités du souverain absolu comme Frédéric-Guillaume, le fondateur de l'autorité prussienne. Lire à ce propos le chapitre „The Idea of the Prussian Authority", in : Nova, Fritz : *The national socialist Fuehrerprinzip and its background in German thought*. Thèse de l'université de Pennsylvanie, Philadelphie, 1943, pp. 95-113.

[2] « Sie lieben ihn nicht – ich weiß schon. Er ist aber doch der größte Führer, den wir gegenwärtig haben », Bülow, Frieda Freiin von : *Im Lande der Verheißung. Ein deutscher Kolonial-Roman*. (1899), Dresden, Carl Reißner, 1914, p. 134.

Dans le même roman, l'auteur affirme que la différence entre le peuple allemand et les autres peuples réside dans le fait que, pour donner leur pleine mesure, les Allemands ont besoin d'hommes exceptionnels, de guides. Pour illustrer cette thèse, elle laisse un personnage, Silffa, raconter l'histoire de Thomas d'Aquin (1225-1274) et de son maître (il s'agit vraisemblablement d'Albert le Grand : 1200-1280). Dans la fiction romanesque, Thomas d'Aquin, prêtre dominicain, donne une leçon à Paris en présence de son maître et se voit reprocher par ce dernier la prononciation d'un mot. Bien qu'il soit convaincu de ne s'être pas trompé, Thomas d'Aquin corrige sa prétendue faute. Par la suite, un autre maître s'évertuant à donner raison à Thomas d'Aquin, ce dernier rétorque : « *Il s'agit moins de la manière dont un mot est prononcé, le plus important est qu'un dominicain obéisse* »[1]. En se fondant sur cette anecdote, l'auteur ne se lance pas dans une apologie du comportement des religieux dominicains, mais dans une démonstration qui a pour but de montrer que les Allemands ont besoin d'hommes d'action. À l'endroit de Ralf Krome, elle laisse alors un autre personnage, Maleen, raisonner de la manière suivante :

> *Si tout le monde pensait de la même manière que Thomas d'Aquin et vous* [Silffa]*, dit-elle, nous formerions certes une puissance très fermée sur elle-même. Mais nous serions restés figés dans ce système inébranlable comme un rocher, à la manière des Chinois. Or, un homme comme Krome, lequel ose se frayer ses propres chemins et enfoncer toutes les barrières, nous oblige, en tant que peuple aussi, à frayer de nouvelles voies et à prendre de nouveaux risques, des risques qui ont leurs avantages et leurs désavantages. Un homme d'action autonome attire vers lui-même la masse d'hésitants et ceux-ci se voient contraints de suivre les pistes qu'il a choisies sans les consulter. Il peut les conduire dans une direction quelconque, mais dans tous les cas, il les fait avancer. C'est de cette manière que nous grandissons. Nous obtenons de nouveaux membres qui, à leur tour, doivent bouger et mettre l'organisme entier en action*[2].

[1] « Es kommt wenig darauf an, wie ein Wort ausgesprochen wird, aber sehr viel darauf, dass ein Dominikaner gehorcht », *ibid.*, p. 307-308.

[2] « Wenn alle so dächten, wie der Thomas von Aquino und Sie, sagte sie, so würden wir freilich wohl eine sehr geschlossene Macht bilden, aber wir würden auch in diesem felsenfesten Gefüge erstarren,

Selon l'auteur de ce texte, la particularité du peuple allemand résiderait dans le fait qu'il a besoin d'un guide, de la trempe de Peters et que grâce à lui, il révélait tout ce dont il est capable.

Un autre auteur de l'époque wilhelminienne, Alfred Lichtenstein, se fonde sur l'indignation exprimée par le Parlement allemand à propos des pendaisons du Kilimandjaro pour soutenir l'idée selon laquelle il manquait un authentique guide à l'Allemagne de cette époque. Dans un essai intitulé *Carl Peters* publié dans la brochure *Persönlichkeiten* en 1908, il formule l'espérance suivante :

> *Quand se lèvera face aux accusations contre nos Africains* [nos explorateurs en Afrique] *au Reichstag ou ailleurs un homme pour prononcer des paroles claires et nettes, comme le fit jadis le fils du pasteur de Röcken* [sic]*? Quand viendra l'homme fort capable d'imposer de nouvelles valeurs dans la discussion des questions coloniales et dans leur jugement, un homme qui prononce quelques évidences qui, certes, engendreront dans un premier temps une tempête d'indignations morales de la part de l'opinion publique, mais auxquelles on devra s'habituer extérieurement et intérieurement, comme l'a déjà fait la politique coloniale anglaise depuis longtemps ?*[1]

Ici, l'auteur exprime clairement l'idée selon laquelle il manquerait un « homme fort » pour montrer la voie à suivre aux dirigeants de son époque. Cet homme fort ne pouvait être à ses yeux que de le trempe de Carl Peters.

---

wie die Chinesen. So ein eigene Wege wagender, alle Schranken durchbrechender Krome zwingt uns, auch als Volk neue Bahnen einzuschlagen, Wagnisse einzugehen, die Gewinn oder Verlust bringen. Ein eigenmächtiger Tatmensch reißt die Menge der Bedächtigen nach sich, und sie sieht sich gezwungen, auf den Wegen, die er, ohne zu fragen, erschloss, weiterzugehen. Irgendwohin – aber jedenfalls vorwärts. Und auf diese Art wachsen uns neue Glieder an, die sich regen müssen und auf den Gesamtorganismus rückwirken », *ibid.*, p. 308.

[1] « Wann wird endlich, wenn im Reichstag oder anderswo anklagen, wie sie gegen unsere Afrikaner gewöhnlich sind, ein Mann aufstehen und klar und deutlich Sätze aussprechen, wie es einst der Röckener [sic] Pfarrersohn tat? Wann wird der starke Mann kommen, der für kolonialpolitische Fragen und ihrer Beurteilung neue Werte schafft, der einige Selbstverständlichkeiten ausspricht, die zwar in der Öffentlichkeit zunächst einen Sturm sittlicher Entrüstung erregen werden, mit denen man sich äußerlich und innerlich so vertraut machen muss, wie es die englische Kolonialpolitik schon seit langem getan hat? », Lichtenstein, Alfred : *Dr. Carl Peters*. Charlottenburg, Virgil, 1908, p. 14.

Cette attente du chef charismatique capable de montrer aux Allemands de son époque le chemin à suivre et dont Carl Peters aurait déjà été un échantillon, on la retrouve également dans les textes qui datent de la République de Weimar. Les auteurs en question décrivent cette République comme une « démocratie sans guide » (*Führerlose Demokratie*) et Carl Peters comme le guide qui aurait pu aider ses compatriotes. Cet enseignement est développé en 1923 par Hans Siegfried Weber dans un essai intitulé *Carl Peters*. Weber regrette dans ce texte la disparition de Carl Peters et invite les démocrates et les libéraux à fonder leur façon de gouverner sur le charisme des chefs :

> *La vie de Carl Peters est tragique de bout en bout. Sa tragédie personnelle est étroitement liée à celle du peuple allemand.* […] *C'est au sein de l'Etat du Grand électeur* [Frédéric-Guillaume] *et de Frédéric II le Grand que pour la première fois en Allemagne, on a reconnu l'importance du chef. C'est uniquement sur cette base qu'un peuple peut prospérer et grandir. Face à ces faits, tous les discours sur le gouvernement démocratique et libéral ne sont que de faux et dangereux slogans capables de détruire un pays*[1].

Après avoir constaté l'absence d'un guide à leur époque, les auteurs de la République de Weimar qui ont écrit sur Peters ont unanimement glorifié la volonté de domination qui se manifestait chez ce colonialiste, c'est-à-dire son « *don inhabituel de décider de la volonté des autres* »[2], pour reprendre la formule de Frieda von Bülow. Pour ce faire, ces auteurs en question n'avaient qu'à s'inspirer des souvenir de Peters qui, dans ses textes, se vante en effet

[1] « Peters' Leben ist tragisch durch und durch. Seine persönliche Tragödie ist eng verbunden mit der des deutschen Volkes. [...] Im Staate des Großen Kurfürsten und Friedrichs des Großen erwuchsen als Grundlage jeder Staatsführung zum ersten Male in Deutschland die Anerkennung und das Vertrauen zu dem Führer. Auf dieser Basis allein kann ein Volk ruhen und darauf aufbauend gedeihen und wachsen. Gegenüber dieser Tatsache verblassen alle Reden von einer „Demokratischen und liberalen Regierungsweise" zu unrichtigen und gefährlichen, den Staat zerstörenden Schlagworten », Weber, Hans Siegfried : *Carl Peters*. In : Arnim, Hans von (éd.) : *Kämpfer. Großes Menschentum aller Zeiten*, vol. 4, Berlin, Leipzig, Wien, Bern, Franz Schneider, (1923), p. 199-200.

[2] « Die ungewöhnliche Gabe, den Willen anderer zu bestimmen », Bülow, Frieda Freiin von : *Reiseskizzen und Tagebuchblätter aus Deutsch-Ostafrika*. Berlin, Walther & Apolant, 1889, p. 74.

d'avoir brutalisé et dominé ses camarades d'enfance et, par la suite, ses compagnons dans les expéditions[1]. C'est ce penchant pour la domination que les auteurs étudiés présentent comme un caractère propre au vrai chef qu'il a effectivement été à leurs yeux. Ce sentiment existe dans le livre *Carl Peters und sein Volk* (1929) d'Edith Salburg. Décrivant la jeunesse de Carl Peters, cet auteur écrit :

> *Il est terriblement habile dans la bagarre. Il est malin comme un diable. Parce qu'il veut dominer, il rassemble autour de lui ses partisans. Il sait commander, oui, il sait commander. Il a toujours des partisans à son service. C'est ainsi que commence son existence – on a affaire à un jeune garçon chez qui l'âme d'un chef existe déjà*[2].

À propos des expéditions de Carl Peters et de ses compagnons, le même auteur laisse le narrateur raconter :

> *Dans un lieu qui était progressivement devenu le centre de tous les intérêts, on vivait de beaux moments avec les meilleurs hommes qui travaillaient ici, ces hommes qui rentraient des expéditions réussies, souvent épuisés mais dotés d'un grand courage. C'étaient des heures inoubliables faites d'un travail d'équipe, de soutiens mutuels et d'instructions. Fascinés par le chef et par sa grandeur d'esprit, ces hommes n'écoutaient que lui*[3].

[1] Cf. Peters, Carl : *Lebenserinnerungen* (1918), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 25-26.

[2] « Er ist mächtig gewandt im Verhauen, er ist teuflisch schlau. Weil er herrschen will, schafft er sich einen Anhang. Befehlen kann er, ja, befehlen. Gefolgschaft ist immer da für ihn. Das ist der leitende Auftakt in seinem Leben – ein kleiner Junge, in dem die Führerseele schon lebendig ist », Salburg, Gräfin Edith : *Carl Peters und sein Volk. Der Roman des deutschen Kolonialgründers*. (1929), 4e éd., Weimar, Alexander Duncker, 1937, p. 17.

[3] « Reiche Stunden mit den besten der Männer, die unter Peters hier arbeiteten, mit jenen, die oft erschöpft, aber hohen Mutes von erfolgreichen Expeditionen heimkehrten, unvergessliche Stunden der Zusammenarbeit, der gegenseitigen Stützung und Belehrung wurden hier an einer Stelle verlebt, die allmählich ein Mittelpunkt für alle Interessen ward [!]. Sie standen unter dem Bann des Führers, von seiner Großzügigkeit ergriffen, sie hörten nur ihn », *ibid.*, p. 211-212.

Ici aussi, c'est la gestion du pouvoir par Carl Peters, singulièrement sa conduite des expéditions en Afrique, que l'auteur décrit comme le symbole des qualités de ce que devait être un vrai chef.

En se basant sur cette volonté de domination, un autre auteur de la République de Weimar, Hans Traugott Schorn, fait de Carl Peters un modèle pour la jeunesse de son époque et des générations futures :

> *La discipline militaire et la rigueur dans les rapports avec les autres, l'obligation pour chacun de faire son devoir aussi bien que le chef lui-même et de le faire en ayant conscience de la mission commune* […] *: Voici ce que la vie de Carl Peters nous enseigne et qui doit être la règle de conduite pour chaque Allemand digne de ce nom* [1].

Ainsi donc, déjà avant l'avènement des Nazis, le personnage de Carl Peters a été mis à contribution pour propager la croyance selon laquelle l'Allemagne aurait besoin d'un « grand guide » pour réaliser de grandes choses.

4.2.2.2. Les qualités de chef propres à Carl Peters

Si pendant le règne de Guillaume II et la République de Weimar, les publicistes (antidémocratiques) ont propagé surtout le thème du « *Führer* attendu », pendant le III[e] Reich, la notion de *Führer* est instituée en modèle et associée à l'art de gouverner de tout grand dirigeant[2]. On affirmait qu'à tous les

[1] « Militärische Selbstzucht und Strenge im Verkehr mit den Leuten, von denen jeder so gut seine Pflicht zu tun hat wie der Führer selbst und die er gerne tut im Bewusstsein der gemeinsamen Aufgabe, [...] das ist es, was uns das Leben von Carl Peters lehrt und was jedem Deutschen, der diesen Namen verdient, vorbildlich sein muss », Schorn, Hans Traugott : *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild*. Hamburg, Rüsch, 1922, p. 102.

[2] Adolf Hitler lui-même tournait en dérision le chancelier de fer à cause de sa *Realpolitik*, mais vantait plutôt son « poing ». Dans *Mein Kampf*, Hitler écrit : « Ce qui est refusé à la douceur, il appartient au poing de le conquérir. Si nos ancêtres avaient fait dépendre jadis leurs décisions de l'absurde mentalité

postes de responsabilité, il fallait des hommes ayant des traits de caractères d'un *Führer*[1]. Pour évoquer Carl Peters, les auteurs de l'ère hitlérienne ont utilisé le thème du *Führer* ; ils se sont voués à la recherche en lui de traits de comportement propres à illustrer leur doctrine du chef :

4.2.2.2.1. Peters, un dictateur

Pour faire de Carl Peters l'archétype du chef, du *Führer*, les auteurs que nous avons étudiés s'appuient sur des épisodes précis de la vie de Carl Peters pour lui trouver des qualités d'un vrai dictateur. Dans la doctrine nazie, le *Führer* représente un personnage qui, comme Adolf Hitler, est capable de maintenir les hommes sous son emprise et légitimer son autorité ; « *C'est le dictateur attendu* »[2]. Certains auteurs dont les livres parurent sous le III^e^ Reich soutiennent qu'à l'époque où Peters était écolier, il possédait déjà les aptitudes d'un *Führer*, d'un dictateur. Dans les biographies de Carl Peters publiées à caractère apologétique en 1934, Richard Wichterich a particulièrement soutenu cette thèse. Dans *Carl Peters erobert Ostafrika*, il raconte l'enfance de Carl Peters à Neuhaus, son « militantisme » au sein des associations scolaires et les bagarres de rues auxquelles il a participé, puis en vient à la conclusion suivante :

---

pacifiste actuelle, nous ne posséderions pas au total le tiers de notre sol national actuel », Hitler, Adolf : *Mein Kampf*. 2^e^ vol. München, 1925/27, p. 141.

[1] C'est dans ce sens que l'historien national-socialiste Hans Erich Feine soutenait en 1933 : « Ceci est une réalité inéluctable de l'être et de l'histoire allemande : le peuple allemand n'est capable de réaliser de grandes œuvres que s'il sent le besoin de suivre un *Führer* ayant reçu un appel divin et possédant une géniale force créatrice / [...] auch das ist ein im Wesen und in deutscher Geschichte tief begründeter Zug [...], dass das deutsche Volk dann zu größten politischen Taten befähigt ist, wenn es einem berufenen Führer von genialer Schöpferkraft folgen darf », Feine, Hans Erich : *Nationalsozialistischer Staatsumbau und deutsche Geschichte*. Stuttgart, Kohlhammer, 1933, p. 2.

[2] « Der kommende Diktator », ainsi parlait Goebbels d'Hitler. Cité par Barth, Erwin : *Joseph Goebbels und die Formierung des Führer-Mythos 1917 bis 1934*. Erlangen, Jena, Palm u. Enke, 1999, p. 43.

> *À Neuhaus, il était le chef incontesté. Ses ordres étaient promptement exécutés. Dans le cas contraire, la troupe rebelle pouvait s'attendre à quelque chose. Dans la bagarre, Carl Peters était très fort. Mais, le plus souvent, cela n'était pas nécessaire dans le cercle restreint de ses amis. Son autorité était établie sur des principes naturels. Il était tout simplement né pour être un chef. Les habitants de Ilfeld aussi devaient le sentir*[1].

À propos de l'époque où Carl Peters était élève au lycée de Ilfeld, Wichterich écrit :

> *L'établissement d'Ilfeld est une école très cotée. Des enfants de ministres, des princes, des comtes et beaucoup d'autres jeunes gens fréquentent cette école de la noblesse prussienne. Mais, cela n'impressionne guère Carl Peters. En tant que Bas-Saxon conscient de sa propre valeur, il se sent de la même catégorie sociale que tous ses camarades. Sur le plan de l'esprit, de l'endurance et de la force physique, il est même supérieur à la majorité de ses amis. Il les considère uniquement comme ses camarades et, même quand ceux-ci veulent prendre des airs hautains, il finit par gagner leur respect. Au début de chaque rencontre, il s'impose. En aucun cas, il ne pense laisser s'étioler ses talents de chef dans le nouvel environnement*[2].

S'appuyant toujours sur la jeunesse de Carl Peters, Wichterich présente Carl Peters comme un personnage ayant la capacité de s'imposer à ses concitoyens. Il fait l'éloge du caractère de « *hooligan* », pour reprendre les

[1] « In Neuhaus war er der unbestrittene Führer; seine Befehle wurden prompt ausgeführt, anderenfalls konnte die rebellische Gefolgschaft sich auf etwas gefasst machen. Im Verhauen war der Karl ganz groß. Immerhin war das im engeren Freundeskreis nicht oft nötig. Seine Autorität ruhte auf natürlichen Grundlagen, er war zum Führer einfach geschaffen. Das sollten auch die Ilfelder spüren », Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), p. 22.

[2] « Die Ilfelder Anstalt ist eine vornehme Sache. Ministersöhne, Prinzen, Grafen und viele andere junge Herren sind Schüler dieser preußischen Adelsschule. Auf Carl macht das keinen Eindruck. Als selbstbewusster Niedersachse fühlt er sich ihnen allen ebenbürtig. An Geist, Energie und Körperkraft übertrifft er die meisten. Kameraden sind sie für ihn, und wenn sie hochnäsig sein wollen, dann erringt er einfach ihre Anerkennung. Gleich zu Anfang bringt er das in die Reihe. Er denkt gar nicht daran, seine Führereigenschaften in der neuen Umgebung verkümmern zu lassen », *ibid.*, p. 20.

termes de l'historienne Judith Arthurs Winfield[1], qui distinguait Carl Peters dans son enfance. Pour Wichterich, le fait que Peters ne respecte pas la hiérarchie serait une confirmation supplémentaire de sa capacité à jouer le rôle que cet ouvrage publié en 1934 assimile à celui du *Führer* qui a su faire fi des différences sociales entre les Allemands :

> *Malgré toute l'amitié, Carl Peters remarque toujours un grain d'arrogance propre à la « société féodale ». Toute sa vie, il méprise cet esprit de classe qui, à l'époque du II^e Reich, a empêché notre peuple de former une véritable communauté homogène. Très souvent, il est victime de cette position qu'il adopte ; mais il ne peut pas faire autrement. Il préfère mourir que de cesser cette lutte ! Impitoyablement, il cherche à imposer sa propre personnalité. Il ne cherche de reconnaissance ni auprès de ses enseignants ni auprès de ses supérieurs ni auprès des autorités ni auprès des hautes classes de la société. Ici, il ne fait rien pour se faire aimer. Il recherche plutôt constamment à gagner la considération de ses camarades, de ses collaborateurs et, plus tard, celle de ses subordonnés. Il veut se montrer digne de cette reconnaissance qui, pour lui, est le caractère primordial du vrai Führer*[2].

Dans son second livre publié la même année et intitulé *L'itinéraire d'un patriote*, Richard Wichterich, s'inspirant des pratiques nazies, assimile la brutalité et la dureté à des qualités qui distinguent le vrai chef. De Carl Peters, il écrit :

[1] Winfield, Judith Arthurs : *Carl Peters and Cecil Rhodes. A comparative study of imperialist theory and practice*. Thèse, université de Connecticut, 1972, p. 35.

[2] « Bei aller Kameradschaft sieht er doch immer einen Rest von Überheblichkeit in der „feudalen Gesellschaft". Sein Leben lang beherrscht Carl die grimmige Verachtung dieses Klassengeistes, der unser Volk zur Zeit des Kaiserreiches nie zur echten Gemeinschaft hat werden lassen. Oft genug schadet er sich selbst mit diesem Trotz, aber er kann nicht anderes. Lieber zugrunde gehen, als hier nachgehen! Seine eigene Persönlichkeit sucht er rücksichtslos durchzusetzen. Bei Lehrern, Vorgesetzten, Behörden und hohen Gesellschaftskreisen sucht er keine Anerkennung. Keinen Schritt tut er hier, um sich beliebt zu machen. Aber an der Achtung der Kameraden, Mitarbeiter und später Untergebenen liegt ihm viel. Er will sich dieser Anerkennung wert erweisen. Sie scheint ihm als notwendige Eigenschaft wahren Führertums », Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), p. 21.

> *« Je suis ce que je suis », le Führer incontesté contre lequel toute opposition est vaine et qui ne connaît pas de difficultés infranchissables ! Il est sévère et brutal envers lui-même et, s'il le faut, envers son entourage et ses adversaires. Un homme qui compte sur ses propres forces peut-il être autrement perçu que Carl Peters l'était?*[1].

Si on observe de près le portrait brossé de Carl Peters dans ces extraits, en plus du non-respect des anciennes hiérarchies sociales, il a au moins deux traits de caractère qui font partie du portrait du chef tel que les Nazis l'envisageaient : il sait s'imposer avec la dernière énergie, tout en accordant la plus grande importance aux liens qui se tissent entre lui et ceux qui font partie du groupe dont il est le chef.

On retrouve des indications de même nature dans un autre livre de l'époque hitlérienne, celui du journaliste Johann Froembgen qui fait également l'apologie de la dictature. Pour mettre en exergue les ressemblances entre la méthode dictatoriale de Carl Peters et celle des Nazis, cet auteur insiste sur les services que l'autoritarisme de Carl Peters aurait, à son sens, rendus à sa compagnie. À cet effet, il écrit :

> *Il* [Peters] *confia toute liberté d'action à un petit comité dont il prit la direction absolue. Au sein de ce comité, les avis étaient, avant tout, partagés sur les territoires à acquérir. Un groupe d'opposants exigea la spéculation foncière en Amérique du Sud en lieu et place de la conquête coloniale en Afrique. Mais, la volonté impétueuse de Carl Peters s'imposa contre toute opposition. Après avoir vaincu toute opposition, il se fit nommer premier responsable de la Compagnie. Maintenant, il possédait également, de droit, le pouvoir de Führer*[2].

[1] « „Ich bin ich", der unbestrittene Führer, gegen den es keinen Widerspruch und für den es keine unüberwindbaren Hindernisse gibt! Hart und brutal ist er gegen sich, und, wenn es sein muss, gegen die Umgebung und die Widersacher. Können wir uns einen auf sich und seine Eigenkraft angewiesenen Eroberer anders vorstellen, als es Peters war? », Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 58.

[2] « Er [Peters] übertrug die gesamte Aktionsfähigkeit einem kleinen Ausschuss, in dem er die unbedingte Führung hatte. Vor allem gingen die Meinungen über die zu erwerbenden Gebiete auseinander. Eine gegnerische Gruppe fordert statt Kolonialerwerbs in Afrika Landesspekulationen in Südamerika. Aber Carl Peters' stürmischer Wille setzte sich gegen alle Widerstände durch. Nach Niederringung der

On sait que cette gestion despotique de la G.D.K. par Carl Peters n'a pas manqué de provoquer des conflits au sein de cette compagnie. Ses différends avec le Comte Joachim von Pfeil, un membre de l'expédition Usagara, en constituent une illustration[1]. En dépit de ces conflits, l'auteur du texte cité ci-dessus fait l'éloge de la méthode de gestion par Carl Peters et la trouve « digne d'un *Führer* ».

Avant de mettre un terme au présent point, signalons que des structures de propagande officielle du parti nazi ont également glorifié le caractère despotique de Carl Peters. Dans la pièce en un acte publiée par la « Direction de la jeunesse nazie » (*Reichsjugendführung der NSDAP)* et intitulée *Carl Peters gewinnt Deutsch-Ostafrika*, les éditeurs habillent quasiment Carl Peters d'un uniforme militaire. Dans un dessin (sur la page de couverture de cette pièce de théâtre), le personnage de Carl Peters est représenté comme un officier, de grande taille et paré de décorations : des croix et des médailles sont épinglées sur son uniforme militaire et sur son couvre-chef[2]. Cette identification de Carl Peters avec l'uniforme, qui symbolise la dictature qui avait cours sous Hitler, permet de faire *a posteriori* de lui un modèle du Nazi. Les réalisateurs du film *Carl Peters*

Opposition wurde er zum ersten Vorsitzenden ernannt. Er hatte jetzt auch förmlich die Führergewalt », Froembgen, Johann : *Wissmann, Peters, Krüger*. Stuttgart, Frank´sche Verlagshandlung, 1941, p. 109.

[1] Le Comte Joachim von Pfeil publie un livre dans lequel il dénonce les agissements aristocratiques de Carl Peters vis-à-vis des membres de ses différentes expéditions en Afrique (Cf. Pfeil, Joachim Graf von : *Zur Erwerbung von Deutsch-Ostafrika. Ein Beitrag zu seiner Geschichte*. Berlin, Curtius, 1907, p. 2-3). Pour sa part, Tiedemann relate aussi l'autoritarisme de Carl Peters pendant l'expédition Emin-Pacha. À propos d'un membre de l'expédition, Fricke, Tiedemann écrit : « Herr Fricke scheidet übrigens von nun an aus den handelnden Personen aus; [...]Dem wurde mit einem Schlage ein Ende gemacht, als Dr. Peters auf der Bildfläche erschien. Er entließ Fricke sofort des Dienstes, gab ihm Reisegeld als Zwischendeckpassagier nach Kapstadt, und so schwamm dieser Wackere denn einige Tage darauf wieder auf hoher See neuen Abenteuern und Audienzen entgegen », Tiedemann, Adolf von : *Tana-Baringo-Nil. Mit Carl Peters zu Emin Pascha.* Berlin, Walther & Apolant, 2e éd., 1892, p. 17.

[2] Reichsjugendführung der NSDAP (éd.) : *Carl Peters gewinnt Deutsch-Ostafrika.* Berlin, s. éd., 1939, p. 1 de couverture [cf. illustration n° 17].

(1941), commandé par Goebbels lui-même, ont pour leur part un autre message à faire passer à travers le personnage de Carl Peters. Ils l'utilisent pour faire passer l'idée des Nazis selon laquelle le *Führer* serait la source même du droit. On voit en effet Carl Peters s'arroger le droit de régner sur ses compagnons avec une main de fer et de décider de la vie de ses serviteurs. Comme l'écrit la philologue allemande Dorothea Hollstein à propos du *Führer* dans les films nazis, « *Il* [le Führer] *a le droit de régner d'une manière absolue* […] *et même de faire exécuter des personnes (Carl Peters)* »[1].

4.2.2.2.2. Peters, tribun populaire

Le deuxième trait de caractère de Carl Peters que les auteurs de l'époque du III[e] Reich qualifient comme une spécificité qu'il partage avec le *Führer* est son talent d'orateur. Comme on le sait, les qualités rhétoriques d'Hitler ont contribué à le porter au pouvoir[2]. Joseph Goebbels lui-même parlait d'Adolf Hitler, le 6 novembre 1928, en disant que : « *Cet homme possède toutes les qualités pour être un roi. Il est le véritable tribun populaire* »[3]. Dans l'exercice consistant à assimiler Carl Peters à une sorte de *Führer* avant la lettre, les auteurs d'après 1933 n'hésitent pas à mettre en exergue cette autre qualité qui justifie encore davantage leur projet de mettre sur un même plan le colonialiste

[1] « Er [Der Führer] darf diktatorisch herrschen und [...] gar hinrichten lassen (*Carl Peters*) », Hollstein, Dorothea : *Antisemitische Filmpropaganda. Die Darstellung des Juden im nationalsozialistischen Spielfilm*. Berlin, Pullach, Verlag Dokumentation, 1971, p. 195.

[2] Hermann Glaser écrit à ce propos, « Die Gabe, Massen bewegen zu können, trug Hitler zur Macht », Glaser, Hermann : *Spießer-Ideologie. Von der Zerstörung des deutschen Geistes im 19. und 20. Jahrhundert.* Köln, Wissenschaft und Politik, 1974, p. 91.

[3] « Alles hat dieser Mann, um König zu sein. Der geborene Volkstribun ». Cité selon Barth, Erwin : *Joseph Goebbels und die Formierung des Führer-Mythos 1917 bis 1934*. Erlangen, Jena, Palm u. Enke, 1999, p. 43.

et le chef nazi. Ce que Paul Baecker écrit au sujet de ce don d'orateur qu'avait Carl Peters fait même penser à certaines séquences connues où l'on voit Hitler exerçant ses talents oratoires : « *Consciemment et d'une manière planifiée, il développa ses talents d'orateur. Au lycée de Ilfeld, un professeur le désigna une fois comme le tribun populaire de l'école* »[1].

Cette mise en valeur de Carl Peters comme un orateur, on la retrouve chez Richard Wichterich, avec en plus une évocation plus que transparente de ses talents de propagandiste :

> *Carl devient le réorganisateur, le gestionnaire et l'orateur* [d'un groupe d'élèves]. *Sa propagande est inlassable. Dans la cour de l'école conventuelle, il se présente devant ses camarades et les soumet au charme de son beau discours. Soudain apparaît le directeur de l'école qui, d'un ton marqué de reproche et de reconnaissance, parle aux élèves : « Chers élèves, je voudrais vous présenter ici votre tribun populaire, en la personne de l'émeutier et agitateur Peters »*[2].

Notons ici un élément qui confirme encore l'intention de Wichterich de mettre Carl Peters et Hitler sur le même plan : les propos du directeur rappellent d'une manière à peine voilée l'expression « *véritable tribun populaire* » appliquée à Hitler par Goebbels et citée ci-dessus. De cette manière, le rôle du « *père-meneur de la horde* »[3], pour reprendre la formule de Serge Tchakhotine, que jouait Carl Peters pendant sa jeunesse, est ici identifié au rôle de « *meneur de foule* » joué par Adolf Hitler. Nous avons ici une preuve supplémentaire que les

[1] « Bei diesem Treiben bildete er auch seine rednerischen Fähigkeiten bewusst und planmäßig aus. - Auf dem Gymnasium in Ilfeld nannte ihn ein Lehrer einmal den Volkstribunen der Schule - », Baecker, Paul : *Der letzte Wiking. Carl Peters erobert Ostafrika*. Berlin, Junge Generation, (1934), p. 12.

[2] « Carl wird Reorganisator, Geschäftsführer und Redner. Unermüdlich ist seine Propaganda. Im Klostergarten steht er vor den Kameraden und zwingt sie in den Bann seiner glänzenden Rede. Unbemerkt tritt der Direktor hinzu. `Schüler´, so ruft er halb tadelnd, halb anerkennend, `da will ich euch euren Volkstribun zeigen, den Hetzer und Wühler Peters´ », Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), p. 22.

[3] Tchakhotine, Serge : *Le viol des foules par la propagande politique*. Paris, Gallimard, 1952, p. 245.

auteurs qui ont évoqué Peters après 1933 opéraient très consciemment des rapprochements entre Carl Peters et Hitler. Cette assimilation du colonialiste à un tribun populaire, on la retrouve dans le film des Nazis *Carl Peters* (1941) à propos duquel Dorothea Hollstein a noté :

> *La recherche effrénée de l'éloquence propre aux dirigeants du Parti national-socialiste est reproduite avec pertinence dans le modèle du Führer aryen. Le penchant à la vantardise revient en même temps dans les films, par exemple, quand l'action décrit les succès rapidement réalisés sans présenter les détails par lesquels ces résultats ont été obtenus. Une illustration particulièrement flagrante de cette stratégie se retrouve dans « Carl Peters », un film qui* […] *montre à peine les lassitudes des expéditions en Afrique et se contente plutôt de mettre au premier plan le talent oratoire du héros*[1].

4.2.2.2.3. Peters, un précurseur du principe du *Führer*

En plus de l'éloge de la dictature et des dons oratoires de Carl Peters, les auteurs d'après 1933 que nous avons étudiés présentent Carl Peters comme un personnage qui, déjà à son époque, avait des traits de caractère propres au *Führer*. Comme pour l'Allemagne après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, on sait que chez les Nazis, l'idée du *Führer* procède d'un principe messianiste ; c'est quasiment un appel divin que le *Führer* reçoit et qui le persuade qu'il a une mission à accomplir[2]. Les auteurs en question n'hésitent pas devant

[1] « Die Redesucht der nationalsozialistischen Parteiführer ist im Typus des arischen Führers treffend wiedergegeben. Der Hang zur Prahlerei kehrt in den Filmen gleichfalls wieder, etwa, wenn das Geschehen schnell errungene Erfolge schildert, ohne im einzelnen nachzuweisen, wie sie zustande gekommen sind. Ein besonderes krasses Beispiel dafür ist *Carl Peters*, ein Film, der [...] kaum etwas von den Strapazen der Afrika-Expeditionen zeigt, sondern stattdessen das Redetalent des Helden in den Vordergrund rückt », Hollstein, Dorothea : *Antisemitische Filmpropaganda. Die Darstellung des Juden im nationalsozialistischen Spielfilm*. Berlin, Pullach, Verlag Dokumentation, 1971, p. 217.

[2] En 1929, Goebbels écrivait ces mots dans le « *Berliner NSDAP-Zeitung »* à l'occasion du quarantième anniversaire d'Hitler : « *Wir glauben daran, dass das Schicksal ihn dazu berufen hat, dem deutschen Volk den Weg zu zeigen* ». Citée par Kershaw, Ian: *Der Hitler-Mythos. Volksmeinung und*

l'exagération quand ils dépeignent Peters comme un précurseur du *Führerprinzip*. L'emphase dans leurs textes a atteint un tel niveau qu'on serait porté à croire qu'ils font de Peters l'inventeur du principe du *Führer*. C'est le cas de Paul Baecker qui, dans son livre intitulé *Le dernier Viking* (1934), établit un lien entre la présence de la croix du Sud sur le drapeau de la D.O.A.G. et le principe de *Führer* :

> *Conformément à la méthode de travail de Carl Peters, la direction de la Compagnie pour la Colonisation Allemande fut convoquée à une rencontre le soir du 5 février 1885, le jour même de son retour d'Afrique. L'objet du jour était la création de la nouvelle forme* [de la compagnie] *qui était nécessaire. Déjà le 12 février, la Compagnie Allemande d'Afrique orientale conçut son propre drapeau, en s'inspirant de l'ébauche de Carl Peters. Le drapeau comportait naturellement les couleurs du Reich et était frappé de la croix du Sud, dans l'angle supérieur gauche sur un fond de couleur rouge on voyait des étoiles de couleur blanche. Dans le règlement intérieur de la nouvelle Compagnie, le principe du Führer a été encore renforcé dans son application par rapport à l'ancienne : le nouveau président fut naturellement Carl Peters*[1].

Dans le même livre, Paul Baecker se fonde sur la gestion du pouvoir au sein de la D.O.A.G. par Carl Peters pour assimiler ce dernier à l'un de ceux qui ont inventé le principe de *Führer*. Dans la direction de cette Compagnie, soutient-il, il n'y avait pas de place pour la bureaucratie prussienne, mais il y régnait des

Propaganda im Dritten Reich. Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1980, p. 25. Lire aussi Sünner, Rüdiger : *Schwarze Sonne. Entfesselung und Missbrauch der Mythen in Nationalsozialismus und rechter Esoterik*. Freiburg, Basel, Wien, Herder, (1999), p. 9-15.

[1] « Es kennzeichnet die Arbeitsweise von Dr. Carl Peters, dass er den Ausschuss der Gesellschaft für deutsche Kolonisation schon zum Abend des Tages, an dem er von seiner Expedition zurückkehrte, des 5. Februar 1885, zusammenrief, um die notwendige neue Form zu schaffen. Bereits am 12. Februar gab sich die Deutsch-Ostafrikanische Gesellschaft ihre eigene Flagge nach dem Entwurf von Peters, natürlich in den deutschen Reichsfarben; in der linken oberen Seite zeigte sie im roten Felde mit weißen Sternen das Kreuz des Südens. In ihrer Verfassung war zunächst das Führerprinzip noch strenger durchgeführt als in der alten Gesellschaft : Ihr Präsident wurde natürlich Carl Peters », Baecker, Paul : *Der letzte Wiking. Carl Peters erobert Ostafrika*. Berlin, Junge Generation, (1934), p. 40.

rapports qui étaient ceux d'un guide (Carl Peters) avec ses partisans (les autres membres de la Compagnie) :

> *Dans sa* [de Peters] *Compagnie, c'était plutôt un petit comité qui avait les pleins pouvoirs dictatoriaux. Au sein même de ce comité, ce qui importait pour lui, c'était de se garantir une majorité crédible. Comme lycéen, et par la suite comme étudiant, il avait déjà expérimenté cette stratégie dans les « partis » ou associations qu'il créa à l'époque. Pour la première fois dans l'histoire des associations allemandes, le principe du Führer fut ici manifestement ancré dans la vie d'une organisation*[1].

La description de la vie de Carl Peters témoigne ici clairement d'une volonté d'ériger le principe de *Führer* en une vertu qu'on place à un niveau très haut. Le texte commence par une apologie de la dictature et finit par affirmer sans ambages que le pionnier de la colonisation allemande en Afrique orientale est l'homme qui introduisit le principe de *Führer* dans la vie associative en Allemagne.

Cette tentative d'établir *a posteriori* un lien étroit entre Carl Peters et les Nazis est également très clairement formulée dans le livre populaire des Nazis *Das Volksbuch unserer Kolonien* publié par Paul H. Kuntze qui n'hésite pas à le présenter quasiment comme l'inventeur de certains symboles nazis. Peu soucieux de la vérité historique, Kuntze introduit une continuité, qui en fait n'a pas existé, entre la croix frappée sur le drapeau que Carl Peters fit concevoir pour la *D.O.A.G.*[2] et la croix gammée, symbole d'identification du N.S.D.A.P.

[1] « In seiner Gesellschaft hatte vielmehr ein kleiner Ausschuss diktatorische Vollmacht, und für ihn selber kam es nur darauf an, sich in diesem Ausschuss eine zuverlässige Mehrheit zu sichern, wie er das ja schon als Schüler und Student bei den von ihm gegründeten „Parteien" oder Verbindungen geübt hatte. Zum ersten Male wurde hier das Führerprinzip im deutschen Vereinsleben sichtbar », *ibid.*, p. 26.

[2] Voir le drapeau de la Compagnie Allemande d'Afrique orientale dans Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912), p. 96. Le drapeau y est décrit ainsi : « Wir wählten eine weiße Flagge mit schwarzem durchgehendem Kreuz, links oben mit einem roten Eckfeld, in welchem die fünf weißen Sterne des südlichen Kreuzes strahlten », Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand (*1912), p. 75 [voir illustration n° 13].

depuis 1920. Dans un chapitre intitulé « De la croix de l'ordre allemand au drapeau de Carl Peters », il explique l'origine de la croix du Sud figurant sur le drapeau de la D.O.A.G. comme suit :

> *L'utilisation de la croix aux branches coudées sur les drapeaux et les pavillons remonte au temps des croisades. L'ordre des chevaliers teutoniques avait pour emblème une croix noire sur un fond blanc. Cette croix a été frappée sur le drapeau de la confédération de l'Allemagne du Nord, sur le drapeau militaire du II^e^ Reich et, enfin, sur celui du III^e^. De la même manière, on peut voir sur le drapeau conçu par Carl Peters en 1885 pour la Compagnie Allemande d'Afrique orientale non seulement le symbole de la croix du Sud, mais également la croix verticale des colons de l'Allemagne de l'Est, c'est-à-dire celle des chevaliers teutoniques.* […] *On peut partir du principe que Carl Peters était conscient du fait que la première colonisation allemande dans l'Outre-mer n'était qu'une suite logique de la colonisation de l'Est de l'Allemagne. Ainsi, avec son nouveau drapeau, il tisse un lien étroit entre deux siècles de colonisation allemande*[1].

Ici, l'auteur va jusqu'à faire fi de ce qu'on sait de l'origine de la croix gammée (Svastika ou Swastika), ce symbole religieux hindou dont l'apparition en Europe est située au IV^e^ siècle avant J.-C.[2]. Il préfère inscrire l'apparition de cette croix

[1] « Die Verwendung des senkrechten Kreuzes in Flaggen und Fahnen stammt aus der Zeit der Kreuzzüge. Ein schwarzes Kreuz auf weißem Grunde bildete das Abzeichen der deutschen Ordensritter. Als solches wurde dieser Kreuzbalken in die Flagge des Norddeutschen Bundes, in die Kriegsflagge des Kaiserreiches und nun auch in die des Dritten Reiches übernommen. Ebenso aber enthält auch die von Peters für Ostafrika geschaffene Flagge außer dem Sinnbilde des Kreuzes des Südens mit Absicht das senkrechte Balkenkreuz der Kolonisatoren des deutschen Ostens, der Deutschherren. [...] Es ist anzunehmen, dass Peters die Tatsache bekannt war, dass auf dem überseeischen Kolonisationsgebiete des deutschen Ostens auch die erste deutsche überseeische Kolonisation nach Afrika und Amerika entstanden ist, so dass in der neuen Flagge symbolisch die Verbindung zweier Jahrhunderte deutscher Kolonialtätigkeit vollzogen worden ist », « Vom Deutschordenskreuz zur Petersflagge », in : Kuntze, Paul H. : *Das neue Volksbuch der Kolonien*. Leipzig, Dollheimer, 1942, p. 29. Ce livre fut d'abord publié sous le titre *Das Volksbuch unserer Kolonien*. Leipzig, Dollheimer, 1938 [voir illustration n° 12].

[2] Dans son étude sur l'utilisation abusive des mythes par les Nazis, Rüdiger Sünner écrit: « Das Hakenkreuz, mythologisches Symbol für zyklische Bewegung und kosmische Regeneration, ziert die Tempelräume des Dalai Lama - und war das wichtigste Emblem unter Hitler, der darin ein „heiliges Zeichen der Germanen" sah und in seinem Schatten millionenfachen Mord beging », Sünner, Rüdiger: *Schwarze Sonne. Entfesselung und Missbrauch der Mythen in Nationalsozialismus und rechter Esoterik*. Freiburg, Basel, Wien, Herder, (1999), p. 8. Lire aussi le point « Die Symbolik des Hakenkreuzes », in : Reich, Wilhelm: *Die Massenpsychologie des Faschismus*. [1946] Wiesbaden, Marix, 2005, p. 103-107.

dans l'histoire germanique, en passant par l'ordre teutonique (fondé en 1190), la confédération de l'Allemagne du Nord (1867-1870) jusqu'au national-socialisme, en passant par le drapeau de Carl Peters.

Comme ils sont d'avis que Carl Peters est un précurseur du principe de *Führer*, les auteurs d'après 1933 n'hésitent pas à l'ériger en modèle pour la jeunesse nazie. Selon eux, c'est depuis Carl Peters que la fidélité de la jeunesse envers son guide est devenue une vertu. Dans un chapitre intitulé « *La jeunesse allemande n'oublie pas Carl Peters* », Richard Wichterich découvre une sorte de continuité entre les idées de Carl Peters et celles qui sont en honneur au sein de la *Hitlerjugend*. Son livre se termine sur ces mots d'espoir :

> *La jeunesse marche sur les traces des seigneurs du renouveau allemand. Elle grandit à l'image de son Führer* [Hitler] *et à l'image des grands de l'histoire allemande. Le héros de la colonisation allemande, Carl Peters, est aussi présent dans sa pensée. La devise de cet homme était « tout pour l'Allemagne ! ». Aujourd'hui, cette devise est aussi la règle de conduite de la jeunesse*[1].

Ici, le but de l'auteur est tout simplement de montrer que les valeurs dont Carl Peters est représentatif sont celles qui inspirent maintenant la jeunesse nazie. Ainsi, il incite la jeunesse à prendre exemple sur le pionnier de la colonisation allemande en Afrique orientale, dont il fait le prototype de la fidélité au *Führer* dont les cohortes de la *Hitlerjugend* sont des propagandistes. En d'autres termes, en plus de ses qualités de chef, Carl Peters aurait aussi les qualités requises pour servir d'idéal à la jeune génération.

---

[1] « Mitten im Heerbann der deutschen Erneuerung marschiert die Jugend. Am Vorbild ihrer Führer, am Vorbild der Großen in der deutschen Geschichte wächst sie empor. Auch der Kolonialheld Carl Peters ist ihr gegenwärtig. „Alles für Deutschland!" – Das war der Wahlspruch dieses Mannes, es ist auch der Wahlspruch der neuen Jugend », Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), p. 106.

Une variante de cet espoir que Carl Peters représente pour la nouvelle génération est celle qui est justifiée par l'existence même d'Hitler. Si la jeunesse nazie devait suivre l'exemple du colonialiste, c'est parce que, aux yeux de certains auteurs d'après 1933, Adolf Hitler lui-même poursuivait l'œuvre de Carl Peters. Ce sentiment est présent dans le livre d'Erich zu Klampen intitulé *Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika* (1938). Ici, Carl Peters, l'homme qui a finalement échoué dans ses ambitions, n'a pas échoué en vain, mais il a en quelque sorte accompli un sacrifice afin que plus tard la grandeur allemande puisse s'exprimer au plus haut niveau. Celui qui l'exprime au niveau suprême est naturellement Adolf Hitler ; c'est ce que montre l'extrait suivant :

> *Nous parlions de la tragédie de l'histoire allemande. Nous parlions de vains sacrifices consentis par des hommes allemands. Non, ce n'étaient pas de vains sacrifices. Tous ces hommes, qui ont perdu leur vie dans le combat pour une Allemagne plus grande, ont lutté pour nous. Nous sommes seulement plus heureux qu'eux. Nous vivons la victoire. En ce sens, Carl Peters est aussi un des nôtres. Sa pensée connaît une réincarnation ; le Führer* [Hitler] *déclare publiquement à la face du monde : Nous voulons nos droits !*[1]

Ainsi donc, pour faire apparaître Carl Peters comme un *Führer* avant la lettre, les textes parus après 1933 lui ont trouvé des qualités de chef énergique et d'orateur habile à haranguer les foules. Pour finir, ils l'ont présenté comme le précurseur du principe de *Führer*. Il convient ici de faire remarquer que la tentative de présenter Carl Peters comme un précurseur du principe de *Führer* a été approuvée par le service chargé de la promotion de la littérature allemande (*Reichsstelle zur Förderung des deutschen Schrifttums*) d'Alfred Rosenberg

[1] « Wir sprachen von der Tragik der deutschen Geschichte. Wir sprachen von vergeblichen Opfern deutscher Männer. Nein, es war kein Opfer umsonst. Sie alle, die ihr Leben ließen im Kampf für ein größeres Deutschland, sie alle kämpften für uns. Wir sind nur glücklicher als sie. Wir erleben den Sieg. Auch Carl Peters ist darum einer von uns. Auch sein Gedanke erlebt seine Auferstehung. Der Führer kündet der Welt : Wir wollen unser Recht! », Klampen, Erich zu : *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*. Berlin, Hans Siep, 1938, p. 230.

(1893-1946). Ainsi, à propos du livre intitulé *Le testament politique de Carl Peters*[1], publié par Hermann Böhme, ce service affirme que Carl Peters avait les mêmes aspirations que plus tard les Nazis :

> *Il est étonnant, même pour ceux qui connaissent les écrits de Carl Peters, de voir dans ces extraits comment Peters était déjà proche des aspirations du III*[e] *Reich cinquante années plus tôt. On y trouve des pensées qui sont quasi littéralement identiques à celles du Führer* [Hitler] *et de ses premiers compagnons de lutte. Certaines des prédictions politiques de Peters se sont presque réalisées fidèlement*[2].

4.3. Carl Peters au service de l'apologie de la colonisation allemande

Dans le recours qu'ils ont fait du personnage de Carl Peters, les auteurs qui l'ont mis en scène dans les textes les plus variés et sous des formes les plus diverses n'ont pas utilisé son modèle de colonialiste uniquement pour en faire l'incarnation des vertus allemandes ou le précurseur du chef charismatique. Les biographies, essais, romans, etc. dédiés à Carl Peters font également partie d'un discours récurrent - surtout après 1918 - sur la nécessité pour l'Allemagne de retrouver des colonies. Carl Peters, le Germain, le chef charismatique, etc. apparaît, comme on pouvait s'y attendre, directement comme l'homme des colonies, l'homme qui s'est illustré dans l'un « *des espaces imaginaires les plus*

[1] Böhme, Hermann (éd.) : *Carl Peters' nationalpolitisches Vermächtnis. „Der Deutsche und sein Lebensraum"*. Hannover, Helwing, 1938, 106 pp.

[2] « Auch für den Kenner der Schriften von Carl Peters ist es überraschend, aus diesen Auszügen zu ersehen, wie nahe Peters den Gedankengängen des Dritten Reiches bereits vor 50 Jahren stand. Es finden sich Gedankengänge, die fast wörtlich übereinstimmen mit denen des Führers und seiner ersten Mitkämpfer. Einzelne politische Voraussagen von Peters sind fast buchstäblich eingetroffen ». « Gutachten der Reichstelle zur Förderung des deutschen Schrifttums », in : Böhme, Hermann (éd.) : *op. cit.*, p. 2 de couverture.

féconds et les plus constants pour l'esprit allemand », l'Afrique[1]. Le dernier volet du triptyque constitué par la représentation de Carl Peters est l'utilisation qui est faite de lui dans l'apologie de la colonisation allemande. Cette apologie couvre trois types de discours à contenus différents : une sorte de « romantisme » de l'Afrique orientale, la légende de la fidélité des Askaris, et la présentation de la colonisation allemande comme un devoir à l'égard de sa propre race.

4.3.1. Le « romantisme » de l'Afrique orientale : le « Petersland »

L'évocation du « Petersland » par certains auteurs recouvre ce qu'on pourrait appeler un certain « romantisme » de l'Afrique orientale, c'est-à-dire une mise en scène de cette (ancienne) colonie de l'Allemagne[2] avec pour but de la présenter comme l'empire fictif de Carl Peters. La mise en fonction du personnage de Carl Peters dans cette entreprise teintée de romantisme (au sens commun du terme) s'est faite de deux façons. Tandis qu'avant la Première Guerre mondiale, on sensibilisait la population allemande à la nécessité

[1] « Afrika aber ist tatsächlich einmal einer der reichhaltigsten und dauerhaften deutschen Phantasieräume gewesen », formulation de l'historien Dirk van Laak. Laak, Dirk van : « Die afrikanische Welt als Wille und deutsche Vorstellung. Jede Epoche träumt die nächste: von der nehmenden zur gebenden Kolonisierung », in : *Frankfurter Allgemeine Zeitung,* n° 192, du mardi 20 août 2002, p. 36.

[2] Se référant à ce qu'écrivaient les publicistes allemands à propos de l'Afrique orientale, le journal berlinois *Der Tag* écrit en 1961 : « Parmi les colonies allemandes, il y en avait une qui servait de territoire d'immigration ; c'était l'Afrique du Sud-Ouest. Le Togo était considéré comme une sorte d'entreprise exemplaire. Quant à l'Afrique Orientale Allemande, elle était le lieu du grand rêve colonial pour toute une génération d'Allemands. Les mots souahélis comme « Safari » ou « Askari », qui étaient également présents dans les chansons des éclaireurs [Wandervögel] entre les deux guerres mondiales, ne proviennent pas de l'Occident du continent noir, mais de la romantique côte orientale influencée par la culture arabe *»*. *Der Tag* du 3 décembre 1961, cité selon Loth, Heinrich : *Griff nach Ostafrika. Politik des deutschen Imperialismus und antikolonialer Kampf. Legende und Wirklichkeit*. Berlin, Deutscher Verlag der Wissenschaften, 1968, p. 7. Une de ces chansons des éclaireurs [*Wandervögel*] est reproduite dans la pièce en un acte sur Carl Peters destinée à la jeunesse nazie. Toutes les trois strophes de la chanson se terminent par les mots « Askaris » et « Safari ». Reichsjugendführung der NSDAP (éd.) : *Carl Peters gewinnt Deutsch-Ostafrika.* Berlin, s. éd., 1939, p. 16.

d'immigrer dans les colonies, à partir de la République de Weimar, on propageait le thème du «paradis perdu»[1] pour évoquer ces mêmes colonies.

Les ouvrages d'avant guerre présentent les territoires protégés d'Afrique orientale comme des terres fertiles enchanteresses et exotiques et les habitants de cette colonie allemande comme des personnes joviales. Celui à qui le Reich devait cette colonie était naturellement Carl Peters. Il est vrai qu'un chercheur, Joachim Warmbold, a déjà montré qu'il s'agissait pour les auteurs de cette époque d'envelopper sous de belles apparences des méthodes et des façons de faire peu humaines, en laissant passer entre les lignes des doctrines bien définies. La formulation choisie par Warmbold, « *Afrique Orientale Allemande dans un costume de la Gartenlaube* »[2], résume bien cette réalité. Faute de pouvoir rendre compte de toutes les implications liées au « romantisme » de l'Afrique orientale dans le cadre de la présente étude, nous nous contenterons d'examiner les objectifs que les auteurs visaient à travers ce thème en s'appuyant sur le personnage de Carl Peters et en lançant une véritable campagne tendant à enjoliver l'univers colonial.

Le but principal visé par les auteurs d'avant 1918 à travers cette campagne était assurément de convaincre les Allemands de s'intéresser à la colonisation et, peut-être, d'émigrer vers les colonies. C'est en tout cas ce que montre l'œuvre de Frieda von Bülow. Déjà en 1894, cet auteur s'insurge contre les idées fausses que ses compatriotes se faisaient sur la vie dans les colonies.

[1] La présentation de l'Afrique Orientale Allemande comme un « paradis perdu » fait partie d'un mouvement de nostalgie coloniale. À propos de la nostalgie coloniale en Allemagne après la Première Guerre mondiale, lire le chapitre « Wie schön war die Zeit. `Kolonialschuldlüge´ und Kolonialnostalgie in der Weimarer Republik », in : Baer, Martin et Schröter, Olaf : *Eine Kopfjagd. Deutsche in Ostafrika. Spuren kolonialer Herrschaft*. Berlin, Links, 2001, pp. 145-155.

[2] « Deutsch-Ostafrika im Gartenlaube-Kostüm », in : Warmbold, Joachim : *„Ein Stückchen neudeutsche Erd'…" Deutsche Kolonial-Literatur. Aspekte ihrer Geschichte, Eigenart und Wirkung, dargestellt am Beispiel Afrikas*. Frankfurt am Main, Haag und Herchen, 1982, p. 83-94. La *Gartenlaube* était une revue parue en Allemagne entre 1853 et 1943 et qui a servi d'instrument de propagande pour les mouvements *völkisch* et national-socialiste.

Dans un récit de voyage qu'elle publie dans la revue *Monatsschrift für das gesamte Frauenleben*, elle écrit :

> *« Vous pouvez vous imaginer », ainsi m'écrivit tout récemment un bon camarade, « comment nos dames se représentent les colonies africaines : du sable, un soleil ardent, quelques huttes, des palmiers dans lesquels sont perchés des singes et des perroquets, sous chaque brin d'herbe un serpent venimeux, dans chaque brousse un lion ou un monstre grinçant ses crocs et tout le pays couvert de sauvages anthropophages qui ne font que manier des javelots très tranchants et des flèches empoisonnées »*[1]

Dans le roman *Le vertige des tropiques* (1896), on retrouve les paroles de Frieda von Bülow citées ci-dessus dans la bouche d'Udo Biron, le personnage de Carl Peters. Lisant un livre sur l'Afrique, cet assesseur des forêts envoyé par l'Allemagne à Satuta s'exclame : « *Non ! Quel tas de farceurs infâmes ! Quel tas de menteurs ! À quoi peuvent nous servir tous ces euphémismes, ces exagérations et ces accrocs à la vérité ? Il est grandement temps que l'on dépeigne les choses d'ici sous leur vrai jour et que l'on renonce à nous raconter des histoires à la Münchhausen sur l'Afrique* »[2]. Pour combattre la fausse « *opinion répandue* »[3] que ses contemporains avaient de l'Afrique, Frieda von Bülow se propose de décrire à sa façon la vie dans les colonies. Dans ses romans apparaît le thème du « paradis d'Afrique orientale ».

[1] « „Sie können sich denken", so schrieb mir neulich ein guter Kamerad „wie sich unsere Damen die afrikanischen Kolonien vorstellen: Sand, glühend heiße Sonne, einige Hütten, Palmen, bedeckt mit Affen und Papageien, unter jedem Grashalm eine giftige Schlange, hinter jedem Busch ein zähnefletschender Löwe oder sonst ein Ungetüm, das ganze Land durchstreift von menschenfressenden Wilden, die nur mit haarscharfen Speeren und vergifteten Pfeilen hantieren" », Bülow, Frieda Freiin von : « Allerhand Alltägliches aus Deutsch-Ostafrika », in : *Die Frau. Monatsschrift für das gesamte Frauenleben unserer Zeit*. 2. Jg, Heft 1, Berlin, 1894, p. 25.

[2] Bülow, Frieda von : *Le vertige des tropiques. Episode de la vie aux colonies allemandes*. Traduit de l'allemand par Pierre de Pardiellan. Berlin, F. Fontane, 1902, p. 14-15. Börries Freiherr von Münchhausen (1874-1945), publiciste allemand.

[3] « Dies ist in der Tat eine verbreitete Auffassung », Bülow, Frieda Freiin von : « Allerhand Alltägliches aus Deutsch-Ostafrika », in : *Die Frau. Monatsschrift für das gesamte Frauenleben unserer Zeit*. 2. Jg, Heft 1, Berlin, 1894, p. 25.

Dans *Im Lande der Verheißung* (1899), elle donne la parole à tous les personnages pour s'exprimer sur la beauté d'Ungudja, un territoire de l'Afrique Orientale Allemande. La conversation ci-dessous, entre Maleen et Ralf Krome (Carl Peters), tourne autour de ce territoire :

> **[Ralf Krome]** *: Comment trouvez-vous ce territoire, madame?*
> **[Maleen]** *: C'est beau ici.*
> **[Ralf Krome]** *: N'est-ce pas ? C'est une végétation d'une fertilité qui rappelle le jardin d'Eden. Votre frère aime à dire : « À Ungudja, quand on met une petite branche en terre, le lendemain, c'est un arbre qu'on retrouve à cet endroit ». C'est ce que dit votre frère. Avez-vous déjà visité les plantations d'œillets ?*
> **[Maleen]** *: non, nulle part. Je suis ici depuis trois jours seulement.*
> **[Ralf Krome]** *: Oh ! Vous devriez les voir. Les orangeraies, les champs de tabac et de coton également. Avez-vous déjà vu une fleur de cotonnier?*
> **[Maleen]** *: Non.*
> **[Ralf Krome]** *: Je les trouve plus belles que des roses. Figurez-vous aussi que tout ce luxe fleurit malgré la décadente économie de vol menée par les Arabes ! Pensez à ce que le même sol devrait apporter avec une exploitation rationnelle ! C'est de l'or. Nous créerons ici une Inde allemande. À l'avenir, les millions que l'Allemagne dépense chaque année pour des marchandises d'Outre-mer doivent rester dans le pays*[1].

Maleen est à Ungudja depuis quelques jours et le consul allemand, M. Fürstendank, lui demande comment elle trouve le paysage. Elle répond : « *J'en suis charmée. Je me sens plongée dans le monde mystérieux des contes des mille*

[1] « „Wie gefällt es Ihnen hier, gnädige Frau?" „Es ist schön hier" „Nicht wahr? Es ist eine Vegetation hier, eine Fruchtbarkeit, die an den Garten Eden erinnert. Ihr Bruder pflegt zu sagen : Wenn man bei Ungudja einen kleinen Zweig irgendwo in die Erde steckt, ist am nächsten Tag ein Baum daraus geworden. Das sagt Ihr Bruder. Sind sie schon in den Nelkenplantagen gewesen?" „Nein; nirgends. Ich bin ja kaum drei Tage hier". „O, - die müssen Sie sehen! Und die Orangenhaine und die Tabaksfelder und die Baumwolle! Haben Sie schon eine Baumwollblüte gesehen?" „Nein" „Ich finde sie schöner als Rosen. Bedenken Sie auch, dass all diese Pracht hier bei der verlotterten Raubwirtschaft der Araber blüht! Denken Sie was derselbe Boden bei rationeller Bewirtschaftung bringen müsste! Er ist Gold. Wir werden hier ein deutsches Indien schaffen. Die Millionen, die Deutschland alljährlich allein für Kolonialwaren an das Ausland gibt, sollen künftig im Lande bleiben », Bülow, Frieda Freiin von : *Im Lande der Verheißung. Ein deutscher Kolonial-Roman*. (1899), Dresden, Carl Reißner, 1914, p. 41-42.

et une nuits »[1]. Quand Rainer, un autre personnage du roman, regrette d'être obligé de partir d'Ungudja, le narrateur raconte à son sujet :

> *Les pensées de Rainer avaient pris une nouvelle direction après le retour de son chef. « Krome a naturellement encore de nouveaux projets, pensa-t-il, et a certainement encore besoin de forces sûres pour leur réalisation. Adieu les beaux jours dans ce Paris arabe. Adieu aussi la vie familiale et cordiale avec Maleen et Georg »*[2].

Les descriptions faites dans ces extraits ont un but évident : attirer les Allemands vers ce territoire. Ralf Krome trouve les fleurs du cotonnier plus belles que les roses, Maleen compare la vie dans cette colonie au monde des mille et une nuits. Carl Peters apparaît comme le fondateur de ces « Indes allemandes », de ce « Paris arabe ».

Dans *Afrikanischer Lorbeer* (1907), un autre roman contemporain de Peters, le capitaine von Sassendorf envoyé à Uleia, une région située en Afrique orientale, comme chef de Station (*Kaiserlicher Stationschef*) se montre non seulement ravis de rejoindre son nouveau poste qu'il considère comme une « terre allemande »[3], mais déplore de la manière suivante le sort de Carl Peters, son prédécesseur dans cette région : « *Sans me permettre de critiquer la cour disciplinaire, je n'arrive pas à nier que je me sens mal dans l'âme de savoir que*

[1] « Ich bin entzückt! Ich fühle mich in die Märchenwelt von Tausend und eine Nacht versetzt! », *ibid.,* p. 45.

[2] « Auch Rainers Gedanken hatten über der Entdeckung der Rückkehr seines Chefs eine neue Richtung eingeschlagen. „Natürlich hat Krome wieder neue Unternehmungen eingeleitet", dachte er, „und braucht wieder bewährte Kräfte zur Ausführung. Die Tage des Wohllebens in diesem arabischen Paris und das trauliche Familienleben mit Maleen und Georg sind nun wohl am Ende », *ibd.*, p. 121-122.

[3] « Auch hier [in Berlin] war deutscher Boden, wie in Uleia », affirme-t-il. Funke, Alfred : *Afrikanischer Lorbeer. Kolonialroman*. Berlin, „VITA" Deutsches Verlagshaus, 1907, p. 422.

l'homme qui nous a offert l'Afrique orientale est d'une certaine manière en exil. Car personne ne peut oser nier qu'il nous a offert cette colonie »[1].

Après la perte des colonies, le « romantisme » de l'Afrique orientale sert la cause du révisionnisme colonial, c'est-à-dire les campagnes pour la restitution à l'Allemagne de ses colonies perdues. La colonie jadis obtenue par Carl Peters pour le compte du Reich apparaît désormais comme un « paradis perdu ». Josef Buchhorn, par exemple, compare l'Afrique Orientale Allemande à une terre promise dont les Allemands ont été chassés. Dans sa pièce de théâtre *Weg in die Welt* (1940), le personnage du Dr Jühlke emploie un vocabulaire biblique pour désigner les territoires protégés d'Afrique orientale. Il parle de la terre promise de Carl Peters (*Sein Gelobtes Land*) et précise qu'elle n'a rien à voir avec « *la terre promise des Juifs* »[2]. Le message est pourtant clair : comme les Juifs attendent le retour à leur terre promise, les Allemands devraient également espérer retourner sur les colonies offertes par Carl Peters. L'auteur incite ainsi l'Allemagne à revendiquer les colonies perdues. Comme on peut le remarquer, la campagne en question prend place pendant le III[e] Reich. C'est à cette période que le biographe de Carl Peters, Richard Wichterich, forgera le terme de « Petersland ». Dans ses deux livres publiés en 1934, il se plaint que l'Allemagne ne possède pas un « Petersland » à l'image de la Rhodésie, pays dénommé ainsi pour immortaliser l'œuvre du colonisateur britannique Cecils Rhodes (1853-1902)[3].

[1] « Ohne mir eine Kritik des Disziplinargerichts anzumaßen – aber das kann ich nicht leugnen, dass es mir in der Seele weh tut, den Mann gewissermaßen im Exil zu wissen, der uns Ostafrika geschenkt hat. Denn dass er das getan [hat], wird wohl keiner zu leugnen wagen », *ibid.*, p. 28.

[2] « Weil Sie von dem gelobten Land sprechen, Herr Premierleutnant, und der Ton seltsam klingen konnte, in dem Sie es sagten : der Peters hat nichts mit den Juden », Buchhorn, Josef : *Weg in die Welt. Ein Schauspiel um den deutschen Mann Carl Peters*. Schöneberg, Max Schwabe, (1940), p. 17.

[3] Cf. Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), p. 104. Voir aussi, Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 75.

La revendication de Wichterich a été soutenue par d'autres auteurs de l'époque hitlérienne. Ainsi, trois années après la publication de ses deux livres, le roman de Josef Viera portait le titre de *Maria in Petersland*, une manière fictive de rendre immortelle l'œuvre de Carl Peters. Dans l'intrigue du roman, l'auteur sensibilise le lecteur à l'idée de s'installer de nouveau sur les territoires jadis conquis par Carl Peters. Cette volonté de l'auteur est illustrée par le retour de Maria, le personnage principal, dans le pays imaginaire de « Petersland ». Dès l'arrivée de Maria dans ce pays, le narrateur oriente l'attention du lecteur sur le bonheur qu'on pouvait y vivre. La première chose qui est décrite est la paix qui règne sur ces terres dont le nom est associé à celui de Carl Peters. L'accostage de Maria sur les côtes du « Petersland » est salué par des rameaux de palmiers symbolisant la paix : « *Petersland ! Petersland ! Les palmiers de la plage semblaient lui souhaiter la bienvenue. Elle se sentit remplie de bonheur* »[1]. L'accueil de Maria dans le « Petersland » est un symbole de l'arrivée prétendument paisible des Allemands en Afrique orientale. Comme ce personnage qui est bien accueilli dans l'empire fictif de Carl Peters, les lecteurs du livre sont ainsi appelés à s'installer de nouveau dans les colonies. Par le biais de l'histoire contée ici, c'est donc le retour de l'Allemagne dans ses anciennes colonies qui est revendiqué.

Un autre thème développé dans le roman de Josef Viera est celui de l'espace. « Petersland », c'est le lieu que Maria choisit pour célébrer son mariage avec Anton Schilten[2]. Le mariage ne symbolise pas ici le lien entre la mère patrie et les colonies, puisque les deux partenaires sont venus directement de l'Allemagne. L'auteur rappelle ici la possibilité pour les Allemands de faire

[1] « Petersland! Petersland! Schienen die Palmen am Strand zu ihrem Willkommen zu rauschen und sie fühlte sich glücklich », Viera, Josef : *Maria in Petersland. Roman*. Breslau, Bergstadt, 1937, p. 37.

[2] *Ibid.,* p. 41.

souche dans les colonies et celles-ci sont présentées au lecteur comme une possibilité de régler le problème d'espace vital de l'Allemagne.

La vie dans les colonies apparaît enfin dans le roman *Maria in Petersland* comme la solution aux maux de natures diverses qui minent l'Allemagne et une meilleure manière de recréer la vraie vie allemande : « *Dès que Maria posa les pieds pour la première fois sur ce sol, elle oublia un instant toutes les choses qui l'entouraient. Elle oublia même l'homme* [son fiancé]*. Elle était tellement remplie d'un seul sentiment puissant et saint : ceci est un territoire allemand !* »[1]. Ainsi, le voyage de Maria dans le « Petersland » la met à l'abri des problèmes de la Métropole tout en résolvant la question du manque d'espace. Par cette narration, l'auteur présente Carl Peters non seulement comme celui qui savait redonner vie à « l'espace sans peuple »[2], mais aussi comme un homme envers qui le Reich a une dette qui ne peut pas être oubliée. Klaus Hildebrand estime que les personnages présentés dans les romans dont Carl Peters était l'un des héros étaient destinés à servir de modèles aux lecteurs « *comme les meilleurs représentants de leur peuple, ceux qui craignaient l'étroitesse de la patrie et avaient émigré* [pour cette raison] *dans les colonies lointaines*[3] ».

[1] « Als Maria nun erstmals ihren Fuß auf die Erde dieses Landes setzte, vergaß sie für einen Augenblick alle Dinge ringsum, vergaß auch den Mann. So sehr erfühlt war sie von dem großen heiligen Gefühl : dies hier ist deutsches Land! », *ibd.,* p. 37.

[2] Un dessin de la *Kolonialzeitung* du 1er juin 1929 montre les contours du continent africain, en couleur noire, traversé par une mention « Raum ohne Volk », en blanc. La légende qui accompagne le dessin indique : « 60 Millionen [population allemande] ohne Raum ». Reproduite par Zeller, Joachim : « `...Sein Wirken und der Gedenkstein sind umstritten´ Die Denkmäler für Carl Peters im Geschichtsunterricht », in : *Geschichte, Erziehung, Politik. Magazin für historische und politische Bildung* Heft 6. Berlin, 1997, p. 367.

[3] « […] als die im Grunde besten Vertreter ihres Volkes gezeichnet, die die Enge der Heimat verlassen hatten und in die Ferne der Kolonien ausgewandert waren, [...] », Hildebrand, Klaus : *Vom Reich zum Weltreich. Hitler, NSDAP und koloniale Frage 1919-1945*. München, Fink, 1969, p. 422-423.

4.3.2. La « Fidélité des Askaris » : au commencement était Carl Peters

Un autre thème qui fut utilisé au niveau de l'apologie de la colonisation allemande par les auteurs qui s'appuyaient sur les activités de Carl Peters est la légende de la fidélité des « Askaris ». Les « Askaris » étaient, pendant la Première Guerre mondiale, des soldats indigènes du corps africain (*Schutztruppe*) de l'Afrique Orientale Allemande[1]. Comme en témoigne le *Deutsches Kolonial-Lexikon* de 1920, la vision que les Allemands se faisaient des « Askaris » était généralement négative. On disait d'eux qu'il s'agissait d'un « *Ersatz de couleur* »[2] ou encore d'un « *moyen auxiliaire jamais fiable* »[3]. Cela n'empêcha cependant pas des auteurs révisionnistes[4] et, par la suite, des Nazis[5]

[1] *Brockhaus. Die Enzyklopädie.* 20e éd., vol. 2, Leipzig, Mannheim, Leipzig, Brockhaus, 1996, p. 213.

[2] « *Farbiger Ersatz* », Schnee, Heinrich (éd.) : *Deutsches Kolonial-Lexikon*, vol. I, Leipzig, Quelle & Meyer, 1920, p. 575.

[3] « *Ein immer zweifelhaftes Aushilfsmittel* », *ibid.*, p. 576.

[4] Dans la campagne pour la récupération des colonies africaines, perdues après la Première Guerre mondiale, le thème de la fidélité des « Askaris » a été développé par les propagandistes dans le but de battre en brèche les arguments de l'incapacité de l'Allemagne à coloniser. L'engagement particulier de Paul Lettow-Vorbeck (1870-1964), le général allemand qui dirigea la résistance allemande en Afrique orientale jusqu'en novembre 1918, est une illustration à cette campagne. À travers ses discours publics, ses publications et ses contacts avec les anciens combattants de l'Afrique Orientale Allemande, le général Paul Lettow-Vorbeck a entretenu la légende de la fidélité des « Askaris » à l'Allemagne. Dans son roman *Heia Safari* (1920), il développe le thème de « mensonge colonial ». Lettow-Vorbeck, General von : *Heia Safari!. Deutschlands Kampf in Ostafrika. Der deutschen Jugend unter Mitwirkung seines Mitkämpfers Hauptmann von Ruckteschell*. Leipzig, Köhler u. Amelang, 1920, 282 pp.

[5] Les Nazis se sont aussi intéressés à l'œuvre des « Askaris » dans leur lutte contre « la honte noire » (*schwarze Schmach*). Pour combattre l'image déshonorante des soldats noirs stationnés sur le Rhin par la France occupante, ils eurent besoin de l'exemple des soldats noirs restés fidèles à l'Allemagne (*kaisertreue Soldaten*). Voir l'étude de Fohr-Prigent, Estelle : « La `Honte Noire´. Racisme et propagande allemande après la Première Guerre mondiale », in : *Relations Internationales, n° 106,* 2001, pp. 165-177. Il faut signaler que le thème de la « honte noire » a existé déjà pendant le République de Weimar, ainsi que le témoigne ce roman de Kreuzer, Guido: *Die schwarze Schmach. Der Roman des geschändeten Deutschland*. Leipzig, Leipziger Graphische Werke, 1921, 285 pp. L'auteur dépeint dans son roman les actes déshonorant le peuple allemand que les soldats africains et mongols stationnés sur le Rhin auraient commis avec le soutien de leurs supérieurs français : Une fille allemande est inculpée pour avoir assassiné le caporal sénégalais Oumarou. Un sous lieutenant

d'utiliser à leurs fins et dans un sens positif le mythe des Askaris. L'utilisation que des textes parus après 1918 ont fait de ce thème développé à partir de la République de Weimar en l'associant à l'idée que leurs auteurs se faisaient de l'œuvre de Carl Peters mérite d'être relevée ici. S'ils avaient recours à ce « mythe », c'était évidemment pour vanter d'une façon précise les bienfaits qui selon eux avaient été ceux de la colonisation allemande et singulièrement de Carl Peters. L'objectif est ici simplement de mettre en valeur un autre aspect de l'œuvre de Peters et de l'entreprise coloniale : leur vertu « civilisatrice » à l'égard des races réputées inférieures, illustrée notamment par la fidélité montrée par les « Askaris » à leur égard. C'est Peters, nous disent ces auteurs, qui a éduqué les futurs « Askaris » à quitter le niveau de simples « sous-hommes » jusqu'à ce qu'ils deviennent presque de vrais Allemands courageux et dévoués. Ce sont ces vraies qualités de Germains, en effet, que Lettow-Vorbeck, prête aux « Askaris » dans son roman *Heia Safari !* paru en 1920, quand il écrit :

> *« Nous serons à tes côtés jusqu'au dernier souffle ! ». Cela ne ressemble-t-il pas à l'expression de notre essence de Germains la plus propre avec sa fidélité simple et discrète, avec sa vaillante fermeté qui pousse à serrer les dents ? Rüdiger de Bechelaren et les grenadiers du vieux Fritz* [Frédéric II le Grand] *ne se sont-ils pas comportés de la même manière ? Et pourtant, c'étaient de simples soldats noirs, les « Askaris » allemands, qui me parlaient ainsi en novembre 1918, après quatre longues années de guerre face à une superpuissance mille fois plus armée que nous*[1].

marocain, Mustapha Hassan est chargé par ses supérieurs, contre son gré, d'installer une maison de tolérance pour « nos Marocains et Sénégalais », etc.

[1] « `Wir werden bei dir bleiben, bis wir fallen!´ Klingt das nicht wie der Ausdruck unseres eigensten germanischen Wesens mit seiner schlichten, wortkargen Treue, mit seiner mannhaften Festigkeit, die die Zähne aufeinanderbeißt? Haben nicht Rüdiger von Bechelaren, haben nicht die Grenadiere des alten Fritz so empfunden und gehandelt? Und doch waren es einfache schwarze Soldaten, deutsche Askaris, die so zu mir sprachen, noch im November 1918, nach mehr als vier langen Kriegsjahren gegen hundertfache Übermacht », Lettow-Vorbeck, General von : Heia Safari!. Deutschlands Kampf in Ostafrika. Der deutschen Jugend unter Mitwirkung seines Mitkämpfers Hauptmann von Ruckteschell. Leipzig, Köhler u. Amelang, 1920, p. V.

Dans les textes de la République de Weimar, ces qualités de courage et de fidélité que Lettow-Vorbeck vante chez ses « Askaris » apparaissent comme le fruit des méthodes utilisées envers les Noirs par Carl Peters. Les auteurs n'ont pas de doute sur l'origine de ces qualités et mérites germaniques acquis par les « Askaris » : ils le doivent à Carl Peters. Dans son livre *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild* (1922), Hans Traugott Schorn raconte l'inhumation de Carl Peters en 1918 comme suit :

> *Installé entre les rameaux de palmiers et les guirlandes, le drapeau de l'Afrique Orientale Allemande symbolisait le message de condoléances de cette colonie où environ 200 Allemands et 1100 Noirs entreprenaient au même moment encore une attaque courageuse contre la Rhodésie britannique, en suivant l'exemple sur le défunt fondateur* [Peters]*. Carl Peters avait jadis arraché pour nous cette colonie avec mépris de la mort, pour ainsi dire en bravant un torrent de flèches et des lances dans la brousse africaine, à la manière de Bismarck qui remporta pour nous la couronne impériale sous les feux des bataillons français*[1].

Pour l'auteur de ce texte, c'est la prétendue bravoure de Carl Peters qui aurait servi de modèle aux « Askaris » pendant la Première Guerre mondiale.

Cet argument se retrouve également dans des études parues à l'époque et qui se voulaient scientifiques. Ainsi, on peut lire les lignes suivantes dans un écrit d'Otto von Gottberg paru dans la revue *Velhagen und Klasings Monatshefte* en 1926 :

> *En tant que commandant des troupes, il* [Wissmann] *apportait aux « Askaris » du territoire protégé les soins qu'un officier doit à ses hommes et, en même temps, il nous a acquis le dévouement des Nègres. De là naquit quelque chose de tout à fait inconnu dans les colonies. À Lettow-Vorbeck*

[1] « Die Deutschostafrikanische Flagge verkörperte zwischen Palmenzweigen und Girlanden den Totengruß der Kolonie, wo noch etwa 200 Deutsche und 1100 Farbige nach dem Vorbilde des entschlafenen Gründers einen kühnen Einfall ins britische Rhodesien gerade unternahmen. Carl Peters hatte sie einst mit Todesverachtung gleichsam aus dem Pfeil- und Speerhagel im afrikanischen Busch uns errungen, so wie Bismarck die deutsche Kaiserkrone uns im Feuer der französischen Bataillone gewann », Schorn, Hans Traugott : *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild*. Hamburg, Rüsch, 1922, p. 88.

> *d'en cueillir les fruits. Jusqu'à la Guerre mondiale, les Blancs croyaient que le Nègre ne respecterait que la puissance et n'hésiterait pas à se laisser à l'ennemi quand la force penche à sa faveur* [Allusion à la formule « moyen auxiliaire jamais fiable » de Heinrich Schnee[1]]. *Il n'en est rien : le dernier commandant des troupes impériales de l'Afrique Orientale Allemande peut se vanter de la fidélité que même des Askaris affamés lui ont témoignée dans toutes les situations ainsi qu'en face d'une armée vingt fois plus puissante. Il a gardé le secret de Wissmann. Mais, le plus grand des deux Africains, à travers ses actes et leurs dernières incidences, demeure Carl Peters. Sans ses conquêtes, Wissmann ne serait connu que comme explorateur*[2].

L'auteur de ces lignes affirme que les officiers allemands comme Lettow-Vorbeck et Wissmann n'ont fait que récolter les fruits de l'œuvre accomplie par Carl Peters. Selon lui, c'est l'éducation des « Askaris » entreprise par Carl Peters qui aurait permis les réussites militaires de ces deux officiers allemands.

Chez les auteurs d'après 1933, le discours sur la fidélité des « Askaris » sert à faire l'apologie de la colonisation allemande. Ainsi, Paul Leutwein pouvait écrire des « Askaris » en 1937 : « *Leur combat dans tous ces aspects est une épopée dont l'écho résonne aujourd'hui encore parmi les populations africaines et qui est la preuve merveilleuse de la forme intérieure de la*

[1] « *Ein immer zweifelhaftes Aushilfsmittel* », Schnee, Heinrich (éd.) : *Deutsches Kolonial-Lexikon*, vol. I, Leipzig, Quelle & Meyer, 1920, p. 576.

[2] « Als Kommandeur bringt er den Askaris der Schutztruppe die Fürsorge unsers Offiziers für seine Leute entgegen und gewinnt uns die herzliche Anhänglichkeit der Mohren. Ein in Koloniallanden noch Neues wächst aus dieser Wurzel deutschen Soldatengeistes, und Lettow soll die Früchte ernten. Bis zum Weltkrieg schwuren Weiße, der Neger hielte nur zur Macht und liefe zum Feind über sobald zum Feind die Zunge der Wage sinke. Doch der letzte Kommandeur der kaiserlichen Schutztruppe für Deutsch-Ostafrika darf sich der Treue auch hungernder Askaris in Glück wie Unglück und gegen zwanzigfache Übermacht rühmen. Er hat das Geheimnis Wissmanns geborgen. Der größere der beiden großen Afrikaner ist freilich Peters in seinen Taten wie in ihrem letzten Wirken. Ohne seine Eroberungen wäre Wissmann nur als Forschungsreisender bekannt », Gottberg, Otto von : « Carl Peters nach eigenen Briefen », in : *Velhagen und Klasings Monatshefte*. 41. Jahrgang. 2e vol. Berlin, Bielefeld, Leipzig, Wien, 1926/1927, p. 629.

colonisation allemande »[1]. Dans la logique des auteurs qui se sont intéressés à Carl Peters, le rôle joué par celui-ci envers les Askaris serait une preuve complémentaire des vertus de la colonisation allemande. Pour Josef Viera, dans son roman *Maria in Petersland*, ceci ne fait en tout cas aucun doute :

> *Les habitants de Petersland se sont conformés à quelques détails près à cette obligation héroïque. Cet « Askari » le savait, tous les hommes de son espèce le savaient et se comportaient conformément à cette obligation : l'Allemagne jouissait en Afrique d'une image positive. Ces hommes primitifs n'ont jamais songé à calomnier des Allemands par convoitise ou par jalousie. Il ne reste qu'à affirmer que tous les hommes animés de la volonté de jeter le discrédit sur les Allemands devraient prendre exemple sur les habitants de Petersland*[2].

Comme on le voit dans ce texte, les habitants du « Petersland », ce pays devenu presque légendaire fondé par Carl Peters, sont présentés comme des « Askaris » et le narrateur exhorte tout le monde à prendre exemple sur ces « Askaris ». Le lecteur est appelé à adhérer à l'idée que l'œuvre accomplie par Carl Peters aurait porté encore d'autres fruits si elle avait pu être poursuivie.

Les textes évoqués ci-dessus ne sont pas les seuls à jouer du mythe des « Askaris ». Le rôle de Carl Peters dans la naissance du sentiment de fidélité des « Askaris » envers l'Allemagne est également thématisé dans la biographie romancée *Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika* (1938), écrite par Erich zu Klampen. Pour cet auteur, si les Noirs sont restés fidèles à Lettow-

[1] « Ihr Kampf ist ein einziges Heldenlied, das noch heute bei den Eingeborenen Afrikas widerhallt und das die innere Kraft der deutschen Kolonialherrschaft wunderbar beweist », Leutwein, Paul : *Die deutsche Kolonialfrage*. Berlin, Safari, 1937, p. 15.

[2] « Die Männer in Petersland waren dieser heldischen Verpflichtung in weitgehendem Maße nachgekommen. Das wusste dieser Askari, all seine Artgenossen wussten es, und danach handelten sie : der deutsche Name hatte in Afrika einen guten Klang. Diesen primitiven Menschen fiel es nicht bei, aus Neid und Missgunst den deutschen Menschen zu verunglimpfen. Und es ist nur noch zu sagen, dass all jene in der Welt, die mit Schmutz nach dem deutschen Menschen werfen, von den Völkern in Petersland lernen könnten », Viera, Josef : *Maria in Petersland. Roman*. Breslau, Bergstadt, 1937, p. 332.

Vorbeck, c'est grâce à un serment que Carl Peters aurait prêté devant le chef de Nguru de défendre ce territoire. Il écrit :

> *Debout devant ses troupes, le général Lettow-Vorbeck pense à ces jours d'août 1914 où il laissa à ses sous-officiers « Askaris » le choix de déposer les armes et de quitter le service du Reich. Il se rappelle la réponse de l'un d'eux, un vieil homme : « Nous les Askaris, nous sommes des Allemands et ne quitterons jamais l'officier allemand* [Lettow-Vorbeck] *». En fait, il s'agit ici d'un serment et les Noirs, les sauvages, ont tenu à ce serment durant quatre années. C'est parce qu'ils ont remarqué que l'Allemagne a tenu la promesse faite par Carl Peters il y a bien d'années au souverain de Nguru : « Nous voulons protéger ton peuple et lui apporter les bienfaits de l'homme blanc »*[1].

Même si tous les « Askaris » n'ont pas été recrutés dans le petit territoire de Nguru, l'auteur se fonde ici sur l'œuvre de Carl Peters pour renforcer la légende de la fidélité des « Askaris » à l'Allemagne. Notons au passage qu'il n'hésite pas à associer d'une manière anachronique le nom de Carl Peters à une réalité postérieure à ses activités.

Dans le même roman, Erich zu Klampen raconte en plus les combats menés par la « *Schutztruppe* » pendant la Première Guerre mondiale en Afrique orientale en mettant en exergue le fait que la colonie jadis obtenue par Carl Peters fut le seul territoire qui tint vraiment tête aux armées ennemies[2]. À son sens, c'est tout simplement en prenant Carl Peters pour exemple que Lettow-

[1] « Lettow-Vorbeck steht vor seiner kleinen Truppe. Er denkt an die Tage im August 1914, als er seinen Askariunteroffizieren freistellte, die Waffen niederzulegen und aus dem Dienst des Deutschen Reiches auszuscheiden. Da hat einer, ein Alter, geantwortet : « Wir Askaris sein Deutsch. Wir verlassen nicht den deutschen Offizier [Lettow-Vorbeck] ». Es war ein Schwur gewesen, und die Schwarzen, die Wilden, hatten diesen Eid vier Jahre lang gehalten. Sie spürten, dass Deutschland gehalten hatte, was vor vielen, vielen Jahren Peters dem souveränen Herrscher von Nguru versprochen hatte : « Wir wollen dein Volk schützen und ihm die Güter des weißen Mannes bringen », Klampen, Erich zu : *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*. Berlin, Hans Siep, 1938, p. 226.

[2] À propos des combats de la Première Guerre mondiale dans les colonies allemandes, lire Louis, William Roger : *Das Ende des deutschen Kolonialreiches. Britischer Imperialismus und die deutschen Kolonien, 1914-1919*. Düsseldorf, Bertelsmann, 1971, 140 pp.

Vorbeck a pu, grâce à ses « Askaris », mener la résistance qui fut la sienne. À ce propos, on lit :

> *Après d'héroïques combats, Tsingtau* [Ts'ing-Tao] *est tombé aux mains des Japonais.*
> *Le pavillon levé, l'escadre étrangère de l'Allemagne commandée par le Comte* [Maximilian von] *Spee coule.*
> *La troupe policière du Togo doit déposer les armes.*
> *Mais, en Afrique Orientale Allemande, une petite troupe désespérée, dirigée par le général Lettow-Vorbeck, mène la résistance contre une puissance militaire cent fois supérieure.*
> *L'attention de Peters et mise en éveil. L'Afrique Orientale Allemande, son Afrique Orientale Allemande mène la résistance contre le monde entier. Lettow-Vorbeck? Qui est Lettow-Vorbeck? Un homme, un Allemand qui, comme Peters, a reconnu que les lois européennes de la guerre ne servent à rien dans les brousses africaines. Il sait qu'il ne peut pas attendre un éventuel soutien militaire de sa patrie et qu'il ne doit compter que sur ses propres forces.*
> *Mais, il sait également qu'un seul homme* [Peters]*, est jadis parvenu à forcer le blocus anglais et à retrouver Emin Pacha, alors qu'au même moment, une troupe anglaise des centaines de fois plus puissante, dirigée par Stanley et soutenue par la flotte du blocus naval, n'osait pas affronter la résistance des Noirs.*
> *Peters a montré que ce n'est pas le nombre de combattants, mais uniquement l'esprit des guerriers qui donne la victoire*[1].

Un autre auteur d'après 1933, Hermann Böhme, va encore plus loin dans l'apologie de la colonisation allemande à travers les « Askaris » ; il explique

[1] « „Tsingtau [Ts'ing-Tao] nach heldenhafter Verteidigung in die Hände der Japaner gefallen"
„Das Deutsche Auslandsgeschwader unter Graf Spee mit wehender Flagge in die Tiefe gegangen"
„Die Polizeitruppe Togos muss die Waffen strecken"
„In Deutsch-Ostafrika kämpft eine kleine verzweifelte Truppe unter Führung des Obersten von Lettow-Vorbeck gegen eine hundertfache Übermacht.
Peters horcht auf. Deutsch-Ostafrika, sein Deutsch-Ostafrika bietet der Welt Widerstand. Lettow-Vorbeck? Wer ist Lettow-Vorbeck? Ein Mann, ein Deutscher, der wie Peters erkannt hat, dass im afrikanischen Busch die Gesetze europäischer Kriegsführung keine Gültigkeit haben. Er weiß, dass er keine Unterstützung von der Heimat erwarten kann, dass er ganz allein auf die eigene Kraft angewiesen ist. Aber er weiß auch, dass es einem einzelnen Mann gelang, die englische Blockade zu durchbrechen und zu Emin-Pascha vorzudringen, trotzdem eine mehrhundertfache starke englische Truppe unter Stanley nicht gegen den Widerstand der Schwarzen zu marschieren wagte, eine Truppe, die dazu von der Blockadeflotte unterstützt wurde. Peters hat bewiesen, dass nicht die Zahl entscheidet, sondern allein der Geist », Klampen, Erich zu : *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*. Berlin, Hans Siep, 1938, p. 217.

purement et simplement la fidélité des « Askaris » aux Allemands par l'amitié qui liait Carl Peters aux Noirs. À cet effet, il raconte, dans son livre *Der Begründer von Deutsch-Ostafrika*, l'histoire d'un certain Mareale, un vieil ami noir de Carl Peters. Dans la réalité, Mareale, le Sultan de Marangu, fut un témoin à charge contre Carl Peters, dans l'enquête disciplinaire sur les pendaisons du Kilimandjaro. C'est lui qui révéla le 18 août 1892 que Jagodja, la servante de Carl Peters pendue, était bien la concubine de ce dernier[1]. Pourtant, dans la fiction du livre, Mareale est le chef d'une région située près du Kilimandjaro, et un personnage fasciné par la méthode de Carl Peters à telle enseigne qu'il accepta aussitôt le « protectorat » de l'Allemagne sur son territoire. Par la suite, lorsque les troupes allemandes durent se retirer du Kilimandjaro pendant la Première Guerre mondiale, Mareale décida de partir avec elles, pour ne pas être contraint de servir les Anglais. Finalement, raconte le narrateur, « *Le vieil homme ne pouvait plus supporter le climat des basses régions. Il meurt quelques semaines après avoir quitté sa patrie montagneuse bien aimée* »[2]. Deux enseignements, nous semble-t-il, sont à tirer de cette anecdote, et ils vont dans le sens de l'entreprise de défense et d'illustration de la colonisation allemande dont les ouvrages ici analysés témoignent. Le premier est que les « Askaris » préféraient sacrifier leur vie pour les Allemands, plutôt que de se mettre au service de l'Angleterre. Le second est que, comme Mareale, ils sont restés fidèles à l'Allemagne grâce à la vénération qu'ils avaient pour Carl Peters.

[1] Cf. Schneppen, Heinz : « Der Fall Carl Peters : Ein Kolonialbeamter vor Gericht », in : *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 49. Jahrgang, Heft 10, Berlin, (2001), p. 873.

[2] « Aber das Klima in den niederen Regionen konnte der alte Mann nicht mehr ertragen. Wenige Wochen, nachdem er Abschied von seiner geliebten Bergheimat genommen hatte, ereilte ihn der Tod », Böhme, Hermann : *Carl Peters. Der Begründer von Deutsch-Ostafrika*. Leipzig, Reclam, 1939, p. 69.

En fin de compte, pour les auteurs qui se sont intéressés au personnage de Carl Peters après 1918 et sous Hitler, le colonialiste n'est pas seulement celui qui a transformé des Noirs en « Askaris » fidèles au Reich. C'est aussi grâce à son action et à l'aura qui l'entoura que les « exploits » des officiers allemands (comme Lettow-Vorbeck) dans les guerres coloniales ont été possibles.

4.3.3. La colonisation : un devoir envers la race blanche

Les auteurs qui se sont intéressés à Carl Peters ont enfin évoqué une troisième raison pour faire l'apologie de la colonisation allemande, celle qui consiste à présenter ses activités coloniales comme un devoir envers la « race blanche ». Pour comprendre la logique de ces auteurs, il suffit de se mettre dans la philosophie des colons, surtout des missionnaires, qui considéraient l'exportation de la civilisation européenne comme une raison morale suffisante de la colonisation[1]. Pendant l'époque hitlérienne, les publicistes du mouvement colonialiste parlaient même de la colonisation comme liée au « *Destin de la race blanche* »[2]. Selon les auteurs étudiés, Carl Peters est, d'une part, celui qui défend et répand la civilisation européenne en Afrique et, d'autre part, un

[1] Lire, à ce propos, l'article de Gründer, Horst : « Gott will es! Eine Kreuzzugsbewegung am Ende des 19. Jahrhunderts », in : *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht* n° 28 (1977), p. 210-224. On estime que cet argument était le seul qui faisait l'unanimité dans tous les partis politiques en Allemagne. Il fut même soutenu par les sociaux-démocrates. Sur cette problématique, lire l'étude de Nishikawa, Masao : « Zivilisierung der Kolonien oder Kolonisierung durch Zivilisation? Die Sozialisten und die Kolonialfrage im Zeitalter des Imperialismus », in : Radkau, Joachim et Imanuel, Geiss (éds.) : *Imperialismus im 20. Jahrhundert*. *Gedenkschrift für George W. F. Hallgarten.* München, C. H. Beck, 1976, S. 87-112.

[2] Lire, Seegert, Joachim : *Koloniale Schicksalsstunde der weißen Rasse. Ein Aufriss, eine Abrechnung und eine Mahnung*. Berlin, Leipzig, Bong, 1934, 46 pp. Lire aussi, Seegert, Joachim: *Die dritte Heimat. Kolonialland, eine deutsche Schicksalsfrage*. Berlin, Leipzig, Bong, 1933, 125 pp.

patriote qui se comporte selon le principe qui veut que tout Allemand ait pour vocation impérieuse de répandre la culture germanique.

4.3.3.1. Peters, défenseur de la civilisation européenne

Le thème de la défense de la civilisation européenne apparaît sous une forme spécifique chez les auteurs qui se sont intéressés aux activités de Carl Peters. À en croire les producteurs de ces textes, ce dernier se serait rendu en Afrique orientale non seulement pour répandre la culture européenne, mais surtout pour faire triompher les principes de la civilisation occidentale. Les premières protestations des populations autochtones contre les activités de Carl Peters et de sa D.O.A.G. furent perçues en Allemagne comme inspirées par une « *révolte arabe* » contre l'introduction de la culture européenne[1]. Cette situation amena les missionnaires[2] et les dirigeants allemands à accorder une attention particulière à l'Afrique orientale en développant des arguments liés à l'introduction des principes de la civilisation européenne contre le commerce des esclaves pratiqué sur la côte orientale africaine ; ce qu'on désigna en Allemagne comme le « *mouvement antiesclavagiste* »[3]. « *La confrontation entre*

[1] Lire, à ce propos, le point « Rebellion and realities », in : Koponen, Juhani : *Development for exploitation. German colonial policies in Mainland Tanzania, 1884-1914*. Hamburg, Helsinki, 1994, p. 363, p. 77-84.

[2] Les travaux de Heinrich Loth montrent que c'est cette crainte généralisée qui explique la coopération entre les missionnaires et l'administration coloniale en Afrique Orientale Allemande. Lire, à ce propos, Loth, Heinrich : « Die Gründung von Deutsch-Ostafrika und die christliche Mission », in : *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl- Marx-Universität Leipzig. 8. Jahrgang*. 1958/1959, p. 339-347. Lire aussi, Loth, Heinrich : « Die politische Zusammenarbeit der christlichen Mission mit der deutschen Kolonialmacht in Afrika », in : *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft. VII. Jahrgang*. *Heft 5*. 1959, p. 1337 - 1344.

[3] Lire, à ce propos, le chapitre « Die Hintergründe der Antisklavereibewegung in Deutschland », in : Büttner, Kurt : *Die Anfänge der deutschen Kolonialpolitik in Ostafrika. Eine kritische Untersuchung anhand unveröffentlichter Quellen*. Berlin, Akademie Verlag, 1959, pp. 108-110. Lire aussi Bade,

le Coran et l'évangile » était le thème de la propagande des missionnaires allemands[1].

Dans beaucoup de textes que nous avons étudiés, les auteurs s'appuient sur ces arguments pour présenter Carl Peters non seulement comme un propagateur mais aussi comme un défenseur de la culture occidentale. Ainsi, pendant l'époque wilhelminienne et la République de Weimar, bien des auteurs ont cherché à montrer qu'il y avait bien une « *lutte pour la survie* », pour rester dans la rhétorique de l'époque, qui opposait l'occident au monde arabe dans la région de l'Afrique où s'illustra Carl Peters. Les différents personnages de Carl Peters dans les romans de Frieda von Bülow sont ceux qui font barrage à l'expansion de la culture arabe. Dans *Le vertige des tropiques* (1896), Udo Biron (Carl Peters) fait pendre un Arabe marchand d'esclaves, libère les esclaves et rapporte au missionnaire allemand Günther un enfant dont les parents n'ont pas pu être identifiés. Ignorant qu'il s'agissait d'une petite fille, il proposa même au missionnaire de baptiser l'enfant de son propre prénom, Udo. Ainsi l'auteur oppose la présence arabe aux activités des colons allemands.

Cette opposition existe également dans *Im Lande der Verheißung* (1899) du même auteur. Dans ce roman, Ralf Krome (alias Peters) est présenté comme l'ennemi juré des Arabes. Le narrateur raconte : « *Pour Mohammed, Krome était la bête noire, l'ennemi le plus dangereux des Arabes d'Afrique. Il louerait ouvertement Allah, si une maladie ou un accident venait à arrêter soudainement*

Klaus J. : « Antisklavereibewegung in Deutschland und Kolonialkrieg in Deutsch-Ostafrika 1888-1890. Bismarck und Friedrich Fabri », in : *Geschichte und Gesellschaft* n° 3 (1977), p. 31-58.

[1] « Auseinandersetzung zwischen „Koran und Evangelium" », Gründer, Horst : *Christliche Mission und deutscher Imperialismus. Eine politische Geschichte ihrer Beziehungen während der deutschen Kolonialzeit (1884-1914) unter besonderer Berücksichtigung Afrikas und Chinas*. Paderborn, Schöningh, 1982, p. 183.

l'élan de ce jeune homme présomptueux »[1]. Dans le même roman, Ralf Krome raisonne comme suit :

> *C'est ici que les Arabes ont repoussé les Portugais. Et c'est ainsi que la culture de cette côte bénie a été détruite et que l'économie déréglée, l'économie irraisonnée et les razzias d'esclaves menés par des Arabes ont tout mis en œuvre pour transformer un pays jadis florissant en un désert. Maintenant, sous la gestion de l'Allemagne, ce pays connaîtra une deuxième époque glorieuse. Il suffit de le vouloir. Moi, je le veux*[2].

À travers ce qu'écrivait Frieda von Bülow, on peut aisément voir que l'un des objectifs des colonialistes de cette époque était d'inciter les Allemands à s'intéresser à la colonisation en raison d'un conflit de civilisations qui aurait poussé les Allemands à s'intéresser à l'Afrique.

Cette évocation du conflit de civilisations a également continué pendant la République de Weimar. Ici, les auteurs ne présentent pas Carl Peters simplement comme un rempart de la civilisation européenne. Il apparaît en plus comme celui qui défend ainsi les peuples colonisés contre le danger arabe et singulièrement l'esclavagisme des Arabes. Pour propager cette idée, les auteurs soulignent tout naturellement que c'est parce que les Africains ont compris cette réalité que Carl Peters a réussi à signer des « traités » avec eux. C'est l'idée que défend Edith Salburg dans son roman *Carl Peters und sein Volk* (1929). Quand elle recherche les raisons qui ont amené les chefs locaux à parapher les traités dont Carl Peters lui-même a obtenu la conclusion, elle souligne uniquement la promesse de ce dernier de lutter contre l'esclavage : « *Il est dorénavant interdit de chercher des*

[1] « Mohamed verabscheute in Krome den gefährlichsten Feind des Arabertums in Afrika, und hoch hätte er Allah gepriesen, wenn eine Krankheit oder ein Unglücksfall dem verwegenen jungen Manne ein jähes Ende bereitet hätte », Bülow, Frieda Freiin von : *Im Lande der Verheißung. Ein deutscher Kolonial-Roman*. (1899), Dresden, Carl Reißner, 1914, p. 51.

[2] « Die Araber haben hier die Portugiesen verdrängt, und damit ist die Kultur dieser gesegneten Küste niedergegangen und arabische Lotterwirtschaft und Raubbau und Sklavenjagden haben das möglichste getan, um das einst blühende Land in Wüste zu verwandeln. Nun soll unter deutscher Bewirtschaftung eine zweite glänzende Blütezeit kommen. Nur wollen muss man, und ich will », *ibid.*, p. 68-69.

esclaves de notre nouveau territoire protégé. Peters avait déjà caressé en secret le vœu de mettre progressivement fin à l'esclavage qui y régnait »[1], écrit-elle. Dans les pages suivantes, elle va plus loin et fait quasiment de Carl Peters un philanthrope et un promoteur de l'entente entre Noirs et Blancs : « *Nous transformons des déserts brûlés en plantations et en jardins et faisons des esclaves des travailleurs libres qui nous servent avec plaisir* »[2], affirme le personnage de Peters dans ce roman. Faisant allusion aux activités de Carl Peters dans le Royaume du Bouganda - ces mêmes activités que Bismarck qualifia d' « *entreprise criminelle* »[3] -, c'est en véritable défenseur des valeurs chrétiennes qu'Edith Salburg transforme le personnage principal de son roman : « *Il existe un conflit entre les cultures chrétienne et arabe au nord du lac Victoria en Ouganda. L'Ouganda doit devenir notre bastion à partir duquel nous arrêterons la marée musulmane et la repousserons vers le nord. L'Ouganda doit nous appartenir* »[4], déclare le personnage de Peters dans ce roman. Cette œuvre de défense de la culture européenne, nous dit ensuite l'auteur, Carl Peters a pu l'accomplir en dépit de la modestie des moyens dont il disposait. C'est avec soixante hommes qu'il est parvenu à défendre les chrétiens du Royaume de Bouganda contre les razzias arabes. D'ailleurs, le campement

[1] « Keine Sklaven sollten mehr aus dem neuen Schutzgebiet geholt werden dürfen. Peters hatte hier bereits den unausgesprochenen Hintergedanken, der hier noch herrschenden Sklaverei allmählich überhaupt ein Ende zu bereiten », Salburg, Gräfin Edith : *Carl Peters und sein Volk. Der Roman des deutschen Kolonialgründers*. (1929), 4e éd., Weimar, Alexander Duncker, 1937, p. 135.

[2] « Aus verbrannten Wüsteneien machen wir Ackerland und Gärten, aus Sklaven freie Arbeiter, die uns gerne dienen », *ibid.,* p. 155.

[3] « das Kriminelle Unternehmen », Bismarck cité par Gründer, Horst : *Christliche Mission und deutscher Imperialismus. Eine politische Geschichte ihrer Beziehungen während der deutschen Kolonialzeit (1884-1914) unter besonderer Berücksichtigung Afrikas und Chinas*. Paderborn, Schöningh, 1982, p. 192.

[4] « Die Auseinandersetzung zwischen Christentum und Arabertum nördlich vom Viktoriasee in Uganda. Uganda muss zu unserem Bollwerk gemacht werden, um die mohammedanische Flut abzuriegeln, einzudämmen nach Norden. Uganda muss unser werden », Salburg, Gräfin Edith *: op. cit.,* p. 265-266.

que Peters installe sur la rive d'un fleuve est présenté comme une sorte d'arche de Noé qui sert de refuge aux chrétiens du Bouganda :

> *Il* [Peters] *installa son campement non loin de la rive d'un fleuve. Et il se passa quelque chose de beau. Des groupes de chrétiens Bagandas avec leurs femmes et leurs jeunes filles, ardemment pieux et fermement convaincus de leur appartenance à la chrétienté, accoururent en masse, se jetèrent à terre devant la troupe allemande comme devant des libérateurs venus pour les sauver. Ils apportèrent des fleurs et des fruits, de l'eau douce, des habits et des vivres. Quelque chose de biblique les entourait qui semblait ramener des siècles lointains. Leurs guides étaient assis devant leur tente, les recevaient et suivaient leurs prières et leurs chants. Oui, c'était beau. « Nous voudrions vous suivre », prièrent les chrétiens. Peters ne prit pas cela au sérieux. Mais, deux jours après, comme il se préparait à partir et à diriger son expédition vers l'Ouganda, il fut stupéfait. L'image ressemblait de plus en plus à une image d'autres époques et devenait de plus en plus biblique*. […][1]

Ce portrait de Carl Peters est bien conforme au discours révisionniste de la République de Weimar ; le thème de la défense de la civilisation occidentale et de ses valeurs est mis au service de la revendication des colonies perdues par l'Allemagne. Comment, en effet, ce personnage qui lutta contre l'esclavage et libéra le Bouganda de la « barbarie arabe », pouvait-il être jugé négativement conformément aux reproches que les forces victorieuses de la Première Guerre mondiale ont formulés en l'endroit de l'administration coloniale allemande ?

Dans les textes parus après 1933, les auteurs qui ont recours au personnage de Carl Peters pour évoquer le conflit de civilisations introduisent

[1] « Sein Lager bezog er dann nahe dem Flussufer. Und nun kam Schönes. Scharen von christlichen Wagandas fluteten heran, Frau und Mädchen, glühend fromm, kindergläubig in ihrem Christentum, warfen sich vor der deutschen Schar nieder wie vor den Erlösern, die für sie gekommen waren. Sie brachten Blumen und Früchte, süßes Wasser, Gewänder, Lebensmittel. Etwas Biblisches war um sie, das längst vergangene Jahrhunderte zurückzubringen schien. Die Führer saßen vor ihrem Zelt, empfingen sie und lauschten ihrem Gebet und Gesang. Ja, es war schön. „Wir möchten mit euch ziehen" baten die Christen. Peters nahm es nicht ernst. Aber als er dann nach zwei Tagen aufbrach, um den Übergang seiner Expedition nach Uganda zu leiten, war er verblüfft. Immer zeitenfremder, immer biblischer gestaltete sich das Bild. […] », *ibd.,* p. 266-267.

par rapport à l'époque précédente un nouveau thème qui dénote que le discours sur le thème du conflit des civilisations prend une tonalité nouvelle. L'historien Klaus Hildebrand a montré qu'après la publication du livre de Joachim Seegert intitulé *L'heure du destin colonial de la race blanche*, le discours colonialiste nazi a acquis une nouvelle connotation, celle de la défense de la « *race blanche* »[1]. Le thème qui domine ici est la nécessité de sauvegarder la pureté raciale des Blancs et non plus la défense des Noirs contre les esclavagistes. Dans les textes publiés sur Carl Peters, la défense de la race blanche est envisagée de manière simple : selon les auteurs d'après 1933, la meilleure manière de parvenir à ce but est de répandre la culture occidentale dans le monde de façon volontariste. Richard Wichterich, par exemple, s'exprime à ce sujet de la manière suivante :

> *L'histoire mondiale a constamment montré qu'il est une aspiration légitime et nécessaire pour une nation de pouvoir étendre ses propres mœurs, sa culture supérieure et de ses us et coutumes. Carl Peters exprime de la manière suivante sa saine conception de l'histoire : « Périclès et Alexandre le Grand, Hamilcar Barca et Hannibal, Tiberius Gracchus et César, les Pitt en Angleterre* [le premier et le second Pitt William] *et les princes de la maison d'Orange-Nassau aux Pays-bas portent tous en leur nom les expressions vitales les plus énergiques de leur nation, parce que dans leur action d'hommes d'Etat, ils puisent dans LEUR PROPRE RACE pour l'édification d'une culture supérieure ».*
> *Inlassablement, Carl Peters a voulu détourner l'attention de son peuple du bavardage stérile des tribunes politiques et des passions partisanes et l'obliger à se concentrer sur la chose qui est la plus grande : L'AVENIR DE SA RACE*[2].

[1] Seegert, Joachim : *Koloniale Schicksalsstunde der weißen Rasse. Ein Aufriss, eine Abrechnung und eine Mahnung*. Berlin, Leipzig, Bong, 1934, 46 pp. Voir, à ce propos, Hildebrand, Klaus : *Vom Reich zum Weltreich. Hitler, NSDAP und koloniale Frage 1919-1945*. München, Fink, 1969, p. 413.

[2] « Ausbreitung der eigenen Art, hoher Kultur und Sitte, ist ein Ziel, das die Weltgeschichte noch stets als berechtigt und notwendig anerkannt hat. „Perikles und Alexander der Große, Hamilkar Barkas und Hannibal, Tiberius Gracchus und Caesar, die Pitts in England und die Oranier in Holland verkörpern" – so schreibt Peters aus seiner gesunden Geschichtsauffassung heraus – „in ihren Namen die energischsten Lebensäußerungen ihrer Nationen, weil ihre staatsmännische Wirksamkeit die EIGENE RASSE nachdrücklich einsetzt für die Gestaltung hoher Kultur".

Dans ces lignes, les activités de Carl Peters n'ont pas seulement pour objectif d'obtenir des colonies, mais de garantir un avenir prospère et dominateur à la race blanche.

C'est dans cet esprit et non plus celui qui prévalait avant 1933 que, Richard Wichterich présente l'expédition allemande de sauvetage d'Emin Pacha dirigée par Carl Peters comme une entreprise de défense de la culture européenne contre la menace arabe. À propos de l'entente conclue entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne pendant que Carl Peters dirigeait cette expédition, ce qu'on a appelé « mariage colonial »[1], il écrit :

> *Des navires de guerre allemands et anglais bloquent l'accès à la côte insurgée sur laquelle Arabes et Noirs, sous la direction de l'assassin Buschiri, détruisent pratiquement tout ce que l'énergie et la culture européennes ont créé. La quasi-totalité des établissements européens partent en fumée.* [...] *Finalement, Carl Peters parvient à échanger un mot avec l'Amiral* [Robert] *Fremantle qui commande les troupes anglaises de son prestigieux vaisseau amiral.* [...] *Amiral, votre manque de confiance à mon égard m'honore. Seulement, vous empiétez sur mes droits. La libération d'Emin Pacha est bien une affaire européenne. C'est de cela qu'il s'agit*[2].

Immer wieder will Peters den Blick seines Volkes über das Geschwätz der Rednertribunen und Parteileidenschaften hinweglenken auf das höchste : DIE ZUKUNFT DER RASSE », Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), p. 42.

[1] Le 5 novembre 1888, l'Allemagne et l'Angleterre installent un blocus naval en Afrique orientale pour empêcher le commerce des esclaves. Cf. le chapitre « Die Hintergründe der Antisklavereibewegung in Deutschland », in : Büttner, Kurt : *Die Anfänge der deutschen Kolonialpolitik in Ostafrika. Eine kritische Untersuchung anhand unveröffentlichter Quellen*. Berlin, Akademie Verlag, 1959, pp. 108-110.

[2] « Deutsche und englische Kriegsschiffe blockieren die aufrührerische Küste, wo Arber und Neger unter der Führung des verschlagenen Mordbrenners Buschiri fast alles, was europäische Energie und Kultur geschlagen haben, zerstören. Fast sämtliche europäische Ansiedlungen gehen in Flammen auf. [...] Endlich gelingt es Peters, mit dem kommandierenden englischen Admiral Fremantle an Bord seines stolzen Flaggschiffs zu sprechen : [...] „Herr Admiral, Ihr Misstrauen ehrt mich. Aber das ist doch ein glatter Rechtsbruch. Die Befreiung Emin Paschas ist eine europäische Angelegenheit. Darum geht es », Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), p. 61- 62.

Ici, notons que les Arabes et les Noirs apparaissent coalisés, ce qui change l'éclairage par rapport aux œuvres d'avant 1933. L'auteur présente la révolte de Buschiri comme une attaque contre la culture européenne et les actions de Carl Peters comme autant d'actes mis exclusivement au service de la civilisation européenne.

Cette inflexion est importante car elle montre que les auteurs d'après 1933 ne font plus des Arabes les adversaires uniques des colonialistes. Ils sont convaincus que la mentalité africaine - ils ne parlent pas de culture - aurait pu détruire la civilisation occidentale, si des pionniers, comme Carl Peters, ne s'étaient pas quasiment érigés en hérauts de la culture européenne. Les propagandistes nationaux-socialistes ne parlaient-ils pas à partir de 1934 d'« *envoyer des Allemands dans les colonies allemandes afin de former un rempart de protection contre la révolution des hommes de couleur* »[1]? C'est probablement pour soutenir cette idée que les auteurs qui se sont intéressés à Carl Peters pendant cette période le présentent comme le modèle de ces Allemands qui se sont rendus en Afrique pour empêcher les soulèvements des peuples colonisés. Cette idée est défendue dans la pièce de théâtre *Weg in die Welt* de Josef Buchhorn. La discussion suivante entre les personnages du Dr Kayser et de Carl Peters tourne autour des cruautés commises par Carl Peters dans les colonies :

[1] « Deutsche in eigene Kolonien zu senden und damit einen Schutzwall gegen die Revolution der Farbigen zu errichten », Seegert, Joachim : *Koloniale Schicksalsstunde der weißen Rasse. Ein Aufriss, eine Abrechnung und eine Mahnung*. Berlin, Leipzig, Bong, 1934, p. 40-41. L'auteur de ce texte conçoit le bolchevisme comme une doctrine capable de se répandre vite dans les colonies, occasionner une « révolution des Noirs » et faire perdre ainsi à la « race blanche » sa place de « race supérieure ». Pour lutter contre ce danger, il propose d'envoyer des Allemands dans les colonies. Un autre auteur parlait du « crépuscule de la race blanche », Astel, Karl : *Rassendämmerung und ihre Meisterung durch Geist und Tat als Schicksalsfrage der weißen Völker*. München, Eher, 1935, 32 pp. Sur cette problématique, cf. Hildebrand, Klaus : *Vom Reich zum Weltreich. Hitler, NSDAP und koloniale Frage 1919-1945*. München, Fink, 1969, p. 413.

> ***Peters** : Là-bas* [en Afrique]*, la règle de conduite était la suivante : confronter le sang au sang et, s'il le fallait, sacrifier la vie des Noirs afin de sauver celle des Blancs.*
> ***D. Kayser** : Ce ne sont pas là des méthodes du monde civilisé.*
> ***Peters** : Le monde civilisé dans lequel nous avions à combattre était différent de votre monde civilisé à vous, monsieur le directeur des affaires coloniales. Voyez vous-même : uniquement parce qu'il voulait démontrer sa puissance, le chef de guerre Chaka fit égorger des milliers de ses guerriers sans autre forme de procès. Dans le même but, le chef Gungunjoja fit amputer, sans donner une raison valable, la main à trois mille de ses hommes pendant une soirée. Pour se conformer à la volonté de son père défunt, le roi Mtesa* [du Bouganda] *fit assassiner – mais avec raison – des milliers d'hommes et remplir de leur sang une fosse creusée de ses propres mains*[1].

En évoquant les barbaries des chefs locaux africains pour imposer leur puissance à leur peuple respectif, Josef Buchhorn affirme que ces méthodes des indigènes pouvaient aussi nuire aux Blancs. À ses yeux, Carl Peters chercherait donc par son action tout simplement à défendre la culture européenne contre les Noirs.

Notons pour finir le contraste que les auteurs en question se plaisent à dresser entre les croyances africaines et européennes. Cet argument existe par exemple dans le livre *Der letzte Wiking* (1934) de Paul Baecker qui illustre ce conflit par une bataille entre la troupe de Carl Peters et l'armée des Massaïs. Il écrit :

> *Le 23 décembre, une soudaine éclipse solaire que les Massaïs attribuait au sorcier blanc vint à son* [de Peters] *secours. La soirée de Noël fut ponctuée de nouvelles attaques* [de la part des Massaïs]*. Derrière la couverture des charges, Peters laisse ses hommes lancer des fusées sur les assaillants et les*

[1] « **Peters** : Da heißt es : Blut gegen Blut zu setzen, und, wenn es sein muss, Leben Schwarzer zu opfern, um Leben Weißer zu retten. **Dr. Kayser** : Das sind keine Methoden gesitteter Welt! **Peters** : Die gesittete Welt, in der wir zu kämpfen und uns zu behaupten hatten, sah anders aus als Ihre Welt, Herr Kolonialdirektor. Der Häuptling Tschaka ließ, nur um seine Macht zu zeigen, Tausende seiner Krieger ohne Grund niederhauen. Der Häuptling Gungunjona ließ ohne Grund an einem Nachmittag dreitausend seiner Leute die Hände abhacken. Der Häuptling Mtesa ließ, allerdings – mit Grund, soviel tausend Menschen hinschlachten, bis eine eigens gegrabene Grube voll Blut gelaufen war, weil sein verstorbener Vater im Träume ihn so geheißen hatte... », Buchhorn, Josef : *Weg in die Welt. Ein Schauspiel um den deutschen Mann Carl Peters*. Schöneberg, Max Schwabe, (1940), p. 138.

> *obligea à renoncer pour toujours à leurs agressions et à s'éloigner avec respect*[1].

Ici, on remarque l'intention de l'auteur d'opposer non seulement Carl Peters aux Massaïs, mais surtout les croyances des deux. L'apparition de l'éclipse solaire (croyance des Massaïs) les amène à arrêter le combat. Ils reprennent le combat le jour de la fête de Noël (croyance de Peters). Ainsi, les ripostes de Carl Peters symbolisent la défense de la civilisation occidentale.

La même argumentation est reprise dans la pièce en un acte écrite à l'attention de la jeunesse nazie et intitulée *Carl Peters gewinnt Deutsch-Ostafrika* (1939). Les auteurs y présentent les batailles de Carl Peters contre les Massaïs avec un exergue proposé par Goebbels lui-même : « *Il faut être un homme de caractère trempé pour posséder la force interne de s'opposer à un monde ennemi* »[2]. Ici aussi, les Massaïs sont décrits comme les forces des ténèbres qui cessent de combattre contre Carl Peters parce que « *la nature elle-même leur ordonna de cesser le combat. L'étendue du paysage s'obscurcit soudain. Une ombre cacha le soleil* »[3]. À cette croyance des Massaïs, les auteurs opposent celle de Carl Peters ; les Massaïs reprennent le combat le 24 décembre : « *Le soir qu'on désigne en Europe comme un soir saint* »[4], précisent-ils.

[1] « Am 23. Dezember kommt eine plötzliche Sonnenfinsternis, die die Massai dem weißen Zauberer zuschreiben, ihm zu Hilfe. Der Weihnachtsabend bringt neue schwere Angriffe. Hinter der Deckung der Lasten lässt Peters seine Leute beim Licht von Raketen auf die Angreifer schießen, bis diese doch allmählich den Mut verlieren und sich in immer respektvollere Entfernung zurückziehen », Baecker, Paul : *Der letzte Wiking. Carl Peters erobert Ostafrika*. Berlin, Junge Generation, (1934), p. 59.

[2] « Nur ganze Kerle haben die innere Kraft, sich einer feindlichen Welt entgegenzuwerfen (Dr. Goebbels)», Reichsjugendführung der NSDAP (éd.) : *Carl Peters gewinnt Deutsch-Ostafrika.* Berlin, s. éd., 1939, p. 6.

[3] « Aber die Massai griffen nicht an. Die Natur selbst gebot ihnen Halt. Die weite Landschaft verdüsterte sich plötzlich. Ein Schatten legte sich über die Sonne », *ibid.*, p. 13.

[4] « So kam der Abend, den man in Europa den „Heiligen" nennt, der 24. Dezember des Jahres 1889, das Fest des Friedens auf der ganzen Welt », *ibd.*, p. 13.

Dans les deux livres, les métonymies ont pour finalité de faire des activités de Carl Peters une œuvre de défense de la civilisation européenne : « Soleil » pour « culture des Africains » et « Noël » pour « culture européenne ». Les analogies, qui représentent le conflit de civilisations, sont ainsi établies :

Massaïs : culture africaine = croyance en des divinités (Exemple Soleil).

Carl Peters : culture européenne = croyance en Dieu (Exemple Noël).

4.3.3.2. Peters, un missionnaire de la culture allemande

Quand les auteurs qui se sont intéressés au personnage de Carl Peters présentent ce dernier comme le défenseur de la civilisation européenne, ils insistent sur un aspect particulier de la question : leur but final est de présenter ce colonisateur comme un modèle pour tous ceux qui veulent exporter la culture allemande dans le monde. Cette représentation correspond d'ailleurs à la conception *völkisch* et national-socialiste selon laquelle les Allemands avaient le devoir d'exporter leur culture[1]. On sait également avec Joachim Warmbold qu'en général les héros de la littérature coloniale en Afrique ont été présentés comme « *les Teutons en mission en Afrique* »[2] qui cherchaient à « *y infuser une*

[1] Ayant examiné le personnage du nordique (*Nordmann*) dans l'œuvre de Hans Grimm - « *le seul romancier völkisch de grande valeur* », comme le désigne Geissler, Rolf : *Dekadenz und Heroismus. Zeitroman und völkisch-nationalsozialistische Literaturkritik.* Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1964, p. 142 -, le chercheur allemand Edgar Kirsch en vient à la conclusion suivante : « *Le nordique est donc l'homme de la classe des « seigneurs » et un homme de performance, fécond et désintéressé. Il est le Führer choisi par le destin pour mettre de l'ordre dans le chaos de l'humanité et remplacer la primitivité par la culture. Là où cette position de Führer ne lui est pas reconnue, il doit la récupérer par lui-même et il en a le droit parce qu'il est prêt à reconnaître le devoir qui lui incombe ainsi* » Kirsch, Edgar : *Hans Grimm und der nordische Mensch*. München, Albert Langen/Georg Müller, 1938, p. 58.

[2] C'est le titre d'un chapitre sur les héros de littérature coloniale allemande : « the teutons on African Outposts », Warmbold, Joachim : *Germania in Africa. Germany's Colonial Literature*. New York, Bern, Frankfurt am Main, Paris, Peter Lang, 1989, p. 165.

bonne dose du sang nordique »[1]. Ces personnages existent aussi dans les textes publiés sur Carl Peters même avant l'avènement des Nazis. Dans *Der Konsul* (1891) par exemple, Frieda von Bülow charge le Baron Max von Sylffa, le personnage de Carl Peters dans la fiction romanesque, d'une mission culturelle, celle d'amener les Allemands à parler leur langue dans les colonies. Sylffa a même proposé à Nathanael Lindenlaub, un allemand d'origine juive, de changer l'écriteau de son restaurant. Au lieu de « *Restaurant Nathanael* » qui sonne plus français, l'enseigne est devenue « *Nathanael Lindenlaub's Gastwirtschaft* »[2].

Pour mettre Carl Peters au service de l'expansion de la culture allemande, d'autres auteurs d'avant-Guerre notent que c'est lui qui aurait contribué à immortaliser la présence des grands Allemands en Afrique. Comme c'était de coutume chez les explorateurs, Carl Peters se vante dans ses mémoires d'avoir débaptisé des monts, des montagnes, des fleuves, etc. de leur dénomination locale au profit de noms allemands et affirme que ce fut l'occasion pour lui d'immortaliser des pionniers de la colonisation allemande. Ainsi c'est à son initiative, affirme-t-il, qu'il y a les monts Emin-Pacha, la chaîne de montagnes Junker, la colline Wissmann, la baie Arendt, les chaînes de montagnes Reichard, etc.[3]. Ce côté de l'action de Carl Peters est évoqué, par exemple, par Friedrich Ruhle. À propos de ce qui se passa à Hargazo, une région de l'Afrique Orientale Allemande, il écrit :

[1] Il choisit comme exergue à ce chapitre, le texte suivant : « What we need down there is a good infusion of Nordic blood », *ibid.*, p. 165.

[2] Bülow, Frieda Freiin von : *Der Konsul. Vaterländischer Roman aus unseren Tagen*. Berlin, A. Fontane, 1891, p. 40 et 60.

[3] « Emin-Pascha-Berge », « Junker-Kette », « Wissmann Hügel », « Arendt-Bucht », « Reichard-Ketten » sont mentionnés dans Peters, Carl : « Aus meinem afrikanischen Tagebuche », in : Westermann, George (éd.) : *Westermanns illustrierte deutsche Monatshefte*. Bd. 69. Braunschweig, Westermann, 1891, p. 524-530. **Wilhelm Junker**, explorateur allemand en Afrique, il a écrit *Reisen in Afrika 1875-1886* (1889). **Paul Reichard** et **Otto Arendt** ont été des membres de la D.O.A.G. et **Hermann von Wissmann** fut un officier allemand en Afrique Orientale Allemande.

> *Dans les couleurs du soleil couchant, les contours de la montagne se détachaient de façon très belle et pittoresque. En raison du puissant lien qui existait entre nos héros agissant sur ces terres lointaines et leur chère patrie, Peters baptisa cette grandiose chaîne de montagnes « Les monts de l'empereur Guillaume II » et le sommet le plus remarquable « Le Rocher des Hohenzollern »*[1].

Enfin, pour mettre Carl Peters au service de l'expansion de la culture allemande, certains textes publiés avant 1933 insistent pour faire ressortir qu'en Afrique orientale, l'action de Carl Peters a fait de lui un interlocuteur valable des missions chrétiennes. Ils présentent ses rapports avec l'Église catholique comme une façon de défendre la culture allemande. Dans son roman *Carl Peters und sein Volk* (1929), Edith Salburg affirme que les négociations de Carl Peters avec l'Église ont permis purement et simplement l'introduction de l'enseignement de la langue allemande en Afrique orientale :

> *La mission française d'Afrique orientale accepta d'introduire l'enseignement de la langue allemande dans ses écoles. À tout point de vue, une grande concession fut ainsi faite à l'homme dont la parole est impressionnante* [Peters] *que les dignitaires de l'Église voyaient ici d'un œil attentif. Promptement, Carl Peters eut l'idée suivante : Que c'est louable de servir l'Église catholique, si on peut le faire par conviction ! Elle sait apprécier les choses à leur juste valeur ; elle est généreuse*[2].

[1] « Vor dem glühenden Abendhimmel hoben sich die Umrisse des Berges besonders scharf und malerisch empor. Im Hinblick auf das mächtige Band, das unsere Helden hier in weiter Ferne nur um so inniger mit der geliebten Heimat umschlang, nannte Peters den großartigen Gebirgszug „Kaiser Wilhelm II-Berge", den bemerkenswertesten Gipfel aber, der vor ihm aufragte, „Hohenzollern-Fels" », Ruhle, Friedrich : *Dr. Carl Peters.* Münster, Verlag der Aschendorffschen Buchhandlung, 1895, p. 101.

[2] « Die französischen Missionen Ostafrikas erklärten sich bereit, die deutsche Sprache in ihren Schulen einzuführen, ein großes Entgegenkommen in jeder Hinsicht wurde dem Mann mit dem schlagenden Wort zuteil, den die hohen kirchlichen Würdenträger sich hier aufmerksam ansahen. Blitzartig kam Karl der Gedanke : „Es muss sich lohnen, der katholischen Kirche zu dienen, wenn man es aus Überzeugung tun kann. Sie weiß zu würdigen, großzügig ist sie », Salburg, Gräfin Edith : *Carl Peters und sein Volk. Der Roman des deutschen Kolonialgründers*. (1929), 4e éd., Weimar, Alexander Duncker, 1937, p. 173.

Ainsi, l'auteur de ces lignes fait bon marché de la réalité historique et laisse de côté le fait que Carl Peters se soit rapproché de la mission française pour contrecarrer les activités de la « *British East Africa Compagnie* », la grande concurrente de la *D.O.A.G.*[1]. En fonction de ses visées, il est plus efficace pour cet auteur d'affirmer que Carl Peters visait uniquement à faire avancer l'apprentissage de la langue allemande dans les écoles françaises.

Les textes publiés après 1933 ont continué à exploiter cette idée ; On y affirme que Carl Peters ne cherchait pas autre chose que la grandeur de la culture allemande et on y compare son action culturelle à celle des grands personnages allemands. Dans son roman *Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika* (1938), Erich zu Klampen, pour sa part, ne s'embarrasse pas de vérités historiques quand il raconte les négociations menées par Carl Peters avec des représentants de l'Église catholique à Munich et à Rome. Dans une exagération qu'on peut qualifier d'épique, il compare l'action de Carl Peters ici à une revanche sur le (*Kulturkampf*[2]) que Bismarck avait perdu contre l'Église :

> *L'envoyé de la Prusse au Vatican,* [Kurd von] *Schlözer, introduit Peters près des différents cardinaux et, grâce à la bonne coopération entre le diplomate Schlözer et Peters, toutes les questions qui faisaient objet de conflit sont éclaircies en peu de jours. Cette mission lui sembla être la plus*

[1] L'historien Heinrich Loth montre que Carl Peters s'est approché de l'Église catholique uniquement dans le but de contrecarrer la mission britannique qui gênait les activités de la *D.O.A.G.* en Afrique orientale. À ce propos, il écrit : « Ils [Peters et la D.O.A.G.] voyaient dans la mission catholique un contrepoids idéal contre l'hégémonie de la mission anglaise en Afrique orientale. À un moment donné, ils étaient même en contradiction avec la position du gouvernement de Bismarck » / « Sie sahen in den katholischen Missionen ein erwünschtes Gegengewicht zu den englischen Missionseinflüssen, wenn sie damit auch zeitweise im Widerspruch zur Regierung Bismarck standen ». Loth, Heinrich : « Die politische Zusammenarbeit der christlichen Mission mit der deutschen Kolonialmacht in Afrika », in : *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft. VII. Jahrgang*. *Heft 5*. 1959, p. 1339. Cf. aussi Loth, Heinrich : « Die Gründung von Deutsch-Ostafrika und die christliche Mission », in : *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl- Marx-Universität Leipzig. 8. Jahrgang*. 1958/1959, p. 340.

[2] À propos du *Kulturkampf* de Bismarck, lire Eggers, Kurt : *Rom gegen Reich. Ein Kapitel deutscher Geschichte um Bismarck*. Berlin, Nordland-Verlag, 1941, 110 pp.

> *difficile des deux. Négocier avec le Vatican quelques mois après un grave conflit entre l'Église catholique et le Reich ! Le « Kulturkampf », que Bismarck perdit, n'est pas encore oublié. En guise d'adieu, Schlözer tint ces propos à l'endroit de Carl Peters : Bismarck vous en sera très reconnaissant*[1].

On voit ici que Erich zu Klampen n'hésite pas à donner au personnage de Carl Peters une envergure que les historiens ne lui reconnaîtront certainement pas. Mais, cette exagération est tout à fait compréhensible si on se situe dans l'objectif de la construction du mythe de Carl Peters. Afin d'atteindre ses fins, l'auteur a besoin de mettre son personnage à la fois au niveau de Bismarck, l'homme le plus illustre de son époque, et de montrer que par-dessus le marché, il va réussir là où celui-ci a échoué. Peu importe en fin de compte que l'objet des négociations en question ait été très prosaïque ; l'essentiel est de parvenir à montrer que le combat pour la culture du colonialiste Peters avait été plus fructueux que celui du chancelier. « *Celui qui connaît les œuvres complètes de Carl Peters se rendra à l'évidence du fait que la politique culturelle lui tient sérieusement à cœur* »[2], renchérit Hermann Böhme, un autre auteur de cette époque.

[1] « Der preußische Gesandte beim Vatikan, Schlözer, führt Peters bei den zuständigen Kardinälen ein, und dank der guten Zusammenarbeit des Diplomaten Schlözer mit Peters sind alle Streitfragen in wenigen Tagen geklärt. Dieser Auftrag schien ihm der schwierigere der beiden zu sein. Verhandlungen mit dem Vatikan wenige Monate nach einem schweren Konflikt zwischen der katholischen Kirche und dem deutschen Reich! Noch ist der Kulturkampf, in dem Bismarck unterlag, nicht vergessen. „Bismarck wird Ihnen sehr dankbar sein", das sind die letzten Worte, die Schlözer beim Abschied sagt », Klampen, Erich zu : *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*. Berlin, Hans Siep, 1938, p. 125.

[2] « Wer ihn [Peters] aus seinem Gesamtwerk kennt, wird wissen, wie sehr ihm die Kulturpolitik am Herzen gelegen hat », Böhme, Hermann (éd.) : *Carl Peters' Nationalpolitisches Vermächtnis. Der Deutsche und sein Lebensraum*. Hannover, Helwing, 1938, p. 7.

4.4. Le développement littéraire d'un mythe

Le mythe de Carl Peters forgé par le colonialiste lui-même a été également nourri par les publications d'autres auteurs. Son personnage tel qu'il est présenté dans les romans, pièces de théâtre, film, etc. est un personnage déconnecté du personnage historique qu'il a été. Ainsi, de son vivant comme après sa mort et jusqu'à la fin de l'époque nazie, Peters est un héros auquel on prête des exploits qui le situent au niveau des grands Allemands ou de ceux qui sont censés tels. Ainsi, on explique complaisamment qu'il est un digne héritier des grands conquérants allemands, qu'il a le charisme propre aux grands chefs, qu'il a créé un paradis colonial, le « Petersland », etc.[1]. Les auteurs des textes analysés ici assimilent Peters tantôt aux personnages mythiques de la germanité, tantôt aux grands chefs des époques glorieuses de l'histoire allemande. Ils l'ont utilisé au profit de discours divers : la glorification de la germanité, l'éloge du chef dont le Reich aurait besoin et l'apologie du colonialisme allemand.

Pour faire l'apologie de la germanité, les auteurs ont recouru aux personnages légendaires dont les hauts faits peuvent être mis en relation avec tout ou partie des activités coloniales de Carl Peters. Mis à part le thème de *Faust*, ils ont découvert en Carl Peters l'héritage de leurs illustres ancêtres respectifs. À travers l'histoire des anciens Germains, ils ont présenté le pionnier de la colonisation allemande en Afrique orientale comme un homme qui se situe dans la lignée des grands conquérants. Selon la même méthode, ils ont aussi décrit Carl Peters comme un vrai Bas-Saxon, digne incarnation des valeurs propres aux

[1] Lire Baecker, Paul : *Der letzte Wiking. Carl Peters erobert Ostafrika*. Berlin, Junge Generation, (1934), 95 pp. ; Burg, Paul : *Carl Peters, der Wiking der deutschen Kolonialpolitik*. In : Le même : *Forscher, Kaufherren und Soldaten. Deutschlands Bahnbrecher in Afrika.* Leipzig, Hase & Koehler, (1936), pp. 165 – 191 ; Viera, Josef : *Maria in Petersland. Roman*. Breslau, Bergstadt, 1937, 332 pp. ; Funke, Alfred : *Carl Peters. Der Mann, der Deutschland ein Imperium schaffen wollte*. Berlin, Metten, 1937, 64 pp.

habitants de cette région considérée comme le « *berceau de la germanité* ». Enfin, la grandeur de l'histoire de la Prusse est mise à contribution pour dépeindre les activités coloniales de Carl Peters. La recherche de la grandeur mondiale de la Prusse (le prussianisme) est identifiée à la recherche de territoires d'Outre-mer (l'impérialisme).

Les auteurs qui se sont intéressés à Carl Peters étaient très convaincus que l'Allemagne avait besoin d'un grand guide pour connaître la destinée à laquelle elle aspirait légitimement. Assimilé à Bismarck ou au *Führer* attendu puis installé à la tête du Reich, Carl Peters possédait selon ces auteurs toutes les qualités d'un chef d'exception.

Évidemment, le recours au personnage de Carl Peters avait aussi pour objectif de faire l'apologie du colonialisme allemand. Ce thème était très important pour toute une frange de l'opinion allemande après 1918, les révisionnistes d'entre les deux Guerres mondiales. À l'attention de ces lecteurs, les auteurs ont développé deux aspects. D'une part, ils ont entretenu le rêve colonial au sein de leur lectorat en développant le mythe du « Petersland », une sorte de paradis terrestre. D'autre part, ils ont diffusé la « légende des Askaris » si chère à Lettow-Vorbeck. Enfin, le personnage de Carl Peters a été mis au service du thème de la défense et d'exportation de la culture allemande.

On peut dire que le mythe de Carl Peters a une allure protéiforme. C'est un personnage qui change perpétuellement de visage en fonction des époques auxquelles sont écrits les livres sur lui et en fonction des stratégies politiques des auteurs. Cela pose le problème de l'adaptation d'un personnage historique à des messages politiques. À quelles fins politiques le mythe de Carl Peters est-il utilisé? Cette question sera abordée dans le chapitre suivant.

5. CARL PETERS AU SERVICE DES CAUSES POLITIQUES

Les thèmes étudiés dans le chapitre précédent paraissent à première vue hétéroclites ; ils vont de la glorification de la germanité à l'apologie de la colonisation, en passant par l'éloge des chefs allemands. Néanmoins, on peut leur trouver un même fil conducteur, celui de la propagande politique. Comme le suggère le titre du présent chapitre, la création et l'utilisation du mythe de Carl Peters se sont inscrites au sein d'un discours qui avait pour but de faire adhérer l'opinion allemande à des doctrines politiques précises.

C'est la philosophe américaine Hannah Arendt (1906-1975) qui, la première, établit un lien entre l'impérialisme et le mouvement *völkisch* et national-socialiste. Dans son volumineux ouvrage *The origins of Totalitarianism* (1951), dont la version allemande est préfacée par son maître Karl Jaspers (1883-1969)[1], Hannah Arendt pose une thèse qui consiste à affirmer que les discours liés à la supériorité raciale, à l'antisémitisme, au nationalisme, au mouvement Pan-, etc. n'ont pu être mis en pratique en Europe et s'imposer aux mentalités ainsi que dans les milieux politiques que parce qu'ils ont été savamment expérimentés dans le discours sur la colonisation africaine. À propos de Carl Peters, elle assure :

> *Les premiers à comprendre l'influence décisive de l'expérience sud-africaine furent les leaders de la foule qui, tel Carl Peters, décidèrent qu'ils devaient eux aussi faire partie d'une race de maîtres. Les possessions coloniales africaines offraient le sol le plus fertile à l'épanouissement de ce qui devait devenir l'élite nazie. Les dirigeants nazis avaient vu là, de leurs propres yeux, comment un peuple pouvait être transformé en race et comment, à la seule condition de prendre l'initiative du processus, chacun pouvait élever son propre peuple au rang de race maîtresse*[2].

[1] Arendt, Hannah : *Elemente und Ursprünge totaler Herrschaft*. Frankfurt am Main, Europäische Verlagsanstalt, 1955, 731 pp. Lire surtout le chapitre « Imperialismus », p. 193 - 452.

[2] Arendt, Hannah: *Les origines du totalitarisme. L'impérialisme*. Traduit de l'Anglais par Martine Leiris, Paris, Fayard, 1982, p. 144.

On ne saurait taire la controverse menée à l'encontre du raisonnement de Hannah Arendt, ses détracteurs lui reprochant une aisance dans la généralisation historique et même une banalisation du mal (le totalitarisme)[1]. C'est pourquoi il nous faut avant tout préciser que cette partie du travail se donne simplement comme ambition de montrer qu'il a existé en Allemagne un programme mis en œuvre d'une manière continue depuis l'époque wilhelminienne jusqu'à la fin du III[e] Reich et que le personnage de Carl Peters a servi dans la propagation des différents discours qui ont constitué ce programme. Ces discours consistent à s'appuyer sur des « modèles » de colonialistes pour convaincre les Allemands de ces différentes époques que l'Allemagne devait devenir conforme aux visées politiques des mouvements *völkisch* et national-socialiste.

Moins que l'œuvre du colonialiste qu'il fut, c'est une certaine idée de Carl Peters qui est mise au service d'une campagne visant à légitimer ce qu'un chercheur a désigné comme une « *idéologie de petits-bourgeois* »[2]. Ces idées propagées par le mouvement *völkisch* de l'époque wilhelminienne (comme l'espace vital, l'antisémitisme, l'aryanisme, l'anglophobie, etc.[3]) ont été ensuite diffusées pendant la République de Weimar par les forces antidémocratiques[4] et pendant le III[e] Reich par les propagandistes du Parti national-socialiste (N.S.D.A.P. : *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei*)[5]. Etant donné que

[1] Lire le point „Die Banalität des Bösen", in : Fristeva, Julia : *Das weibliche Genie I. Hannah Arendt*. Berlin, Wien, Philo, p. 231-246.
[2] C'est le titre d'un livre de Glaser, Hermann : *Spießer-Ideologie. Von der Zerstörung des deutschen Geistes im 19. und 20. Jahrhundert*. Köln, Wissenschaft und Politik, 1974, 215 pp.

[3] Lire le chapitre « Vom antisemiten zum deutschvölkischen Rassemenschen », in Puschner, Uwe : *Die völkische Bewegung im Wilhelminischen Kaiserreich. Sprache, Rasse, Religion*. Darmstadt, WBG, 2001, p. 49-200.

[4] À ce propos, lire Sontheimer, Kurt : *Antidemokratisches Denken in der Weimarer Republik. Die politischen Ideen des deutschen Nationalismus zwischen 1918 und 1933*. München, Nymphenburger, 1962, 413 pp.

[5] Lire, à ce propos, Ley, Michael et Schoeps, Julius H. (éds.) : *Der Nationalsozialismus als politische Religion*. Bodenheim, Philo-Verl-Ges., 1997, 280 pp.

les auteurs que nous avons étudiés ont intégré le colonialiste Peters dans le développement de leurs idées qui correspondaient aux doctrines diverses évoquées ci-dessus, ne peut-on pas envisager son personnage comme un élément du discours *völkisch* et national-socialiste? À la différence du chapitre précédent où nous avons essayé d'examiner la manière dont le personnage de Carl Peters a été remis à l'honneur à titre posthume, nous rendrons ici compte des discours politiques au profit desquels son personnage fut « instrumentalisé ». À cet égard, une remarque préliminaire sur les différents groupes ou tendances qui se sont intéressés à son œuvre s'impose.

5.1. Remarque préliminaire : Carl Peters, un « monument national » ?

Après sa mort le 10 septembre 1918, Carl Peters devint en quelque sorte un « monument national » grâce à la récupération de son personnage par plusieurs groupes. Bien qu'il soit survenu à quelques semaines de la fin de la Première Guerre mondiale, ce décès n'est pourtant pas passé inaperçu. On observe déjà une tentative de certains groupes de récupérer les funérailles du colonialiste pour tenter de laisser des traces durables dans le souvenir des Allemands. C'est ainsi que l'engagement de ses amis a eu pour effet d'obliger la ville de Hanovre à l'enterrer dans un endroit réservé aux personnalités de marque, le cimetière de Engesohden, contrairement au désir de sa veuve d'enterrer son époux à Neuhaus, son village natal[1]. Les amis en question, ce sont des membres du mouvement colonialiste allemand, ceux-là même qui avaient

[1] Mentionné par Wieben, Uwe : *Carl Peters. Das Leben eines deutschen Kolonialisten*. Rostock, Neuer Hochschulschriftenverlag, 2000, p. 65-66.

déjà mis en place une véritable machine de réhabilitation du champion de la colonisation qu'il était à leurs yeux. Ils étaient actifs dans deux associations :

Certains étaient membres de la « Ligue Coloniale Allemande » (D.K.G. : *Deutsche Kolonialgesellschaft*). Sans le soutien officiel ni de l'Office colonial allemand (R.K.A. : *Reichskolonialamt*) ni du gouvernement de Dar es-Salaam, ils sont parvenus à concevoir le premier monument en l'honneur de Carl Peters en 1914 portant la mention : « *AU PRECURSEUR DE LA POLITIQUE COLONIALE ALLEMANDE - AU FONDATEUR DE L'AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE, LE DR CARL PETERS - GRACE À SES ŒUVRES, L'ÎLE D'HELGOLAND EST REVENUE AU REICH EN 1890* »[1]. Conçu grâce aux sommes d'argent collectées par d'anciens acteurs de la colonisation allemande comme Otto Arendt (1854- 1936), Fritz Bley (1853-1931), etc., ce monument en bronze de 2,3 mètres de haut devait être érigé à Dar es-Salaam. Mais, quand il y fut débarqué en août 1914, le déclenchement de la Première Guerre mondiale empêcha son inauguration. Néanmoins, la guerre n'empêcha pas les membres de la D.K.G. d'obtenir en 1916 qu'une place publique fût dénommée « Place Carl Peters » à Hanovre[2].

D'autres amis de Carl Peters étaient des membres de la ligue pangermanique (A.D.V.: *Alldeutscher Verband*), ces gens qui « *se croyaient plus allemands que les Allemands* »[3] et qui considéraient la politique coloniale

[1] « DEM VORKÄMPFER DEUTSCHER KOLONIALPOLITIK – DEM BEGRÜNDER VON DEUTSCH-OSTAFRIKA – DR. CARL PETERS. AUF GRUND SEINER TATEN KAM HELGOLAND 1890 ZUM DEUTSCHEN REICHE », Mentionné par Zeller, Joachim : « `...Sein Wirken und der Gedenkstein sind umstritten´. Die Denkmäler für Carl Peters im Geschichtsunterricht », in : *Geschichte, Erziehung, Politik. Magazin für historische und politische Bildung* Heft 6. Berlin, 1997, p. 365.

[2] Voir l'image de la « *Karl-Peters-Platz* » dans Wienhold, Lothar : « Pro & contra : `Kolonialpionier´ Carl Peters », in : *Geschichte lernen* Heft 31, 1993, p. 23.

[3] Formule du livre de Chickering, Roger : *We men who fell most German. A cultural study of the Pan-German League, 1886-1914*. Boston, London, Sydney, George Allen, 1984, 365 pp.

du Reich comme leur « domaine privé » et Carl Peters comme l'initiateur de leur mouvement[1]. Les membres influents de cette ligue furent les plus ardents défenseurs de Carl Peters. Wilhelm von Kardorff (1828-1907), le premier président de la *Centralverband Deutscher Industrieller* (1876) et plus tard membre de l'A.D.V., prit la défense de Carl Peters dans l'affaire des pendaisons à travers la publication d'un livre[2]. Un autre membre de l'A.D.V, Julius Scharlach (1842-1908), fut l'avocat défenseur de Carl Peters dans la même affaire des pendaisons et publia également l'allocution qu'il avait prononcée[3].

Après 1918, la réhabilitation de Carl Peters se passe dans un cadre précis, celui du révisionnisme colonial. Certains groupes s'emparèrent de son œuvre pour revendiquer la restitution à l'Allemagne des colonies perdues. Il s'agit notamment d'anciens officiers des troupes coloniales comme Franz Xavier Ritter von Epp (1868-1946), d'anciens responsables de l'administration coloniale comme le dernier gouverneur de l'Afrique Orientale Allemande Heinrich Schnee (1871-1949), etc. Leurs activités ont été marquées par une vague d'actions pour célébrer le souvenir de Carl Peters[4]. À partir de 1919, on assiste à des campagnes de sensibilisation dans le but d'ériger sur le sol allemand le mémorial de Carl Peters dont l'inauguration à Dar es-Salaam avait été empêchée, comme nous l'avons dit, en août 1914 par le déclenchement de la

[1] Cf. à ce propos, Alldeutscher Verband (éd.) : « Dr. Carl Peters », in : *Alldeutsche Blätter,* n° 40, du 30 septembre 1916, p. 373. Voir aussi le chapitre « Peters als Initiator der Alldeutschen Bewegung », in : Krätschell, Hermann : *Carl Peters 1856-1918. Ein Beitrag zur Publizistik des imperialistischen Nationalismus in Deutschland*. Thèse, Berlin-Dahlem, 1956, p. 27-40.

[2] Lire Kardorff, Wilhelm von : *Bebel oder Peters. Die Amtstätigkeit des kaiserlichen Kommissars Dr. Carl Peters am Kilimandscharo 1891/92*. Berlin, Schwetschke, 1907, 50 pp.

[3] Lire, à ce propos, le livre de Scharlach, Julius : *Zur Verteidigung von Dr. Carl Peters. Rede vor dem Disziplinarhofe zu Berlin*. Berlin, Walther, 1898, 99 pp.

[4] Notre étude s'inspire ici massivement de l'étude de Zeller, Joachim : « `...Sein Wirken und der Gedenkstein sind umstritten´. Die Denkmäler für Carl Peters im Geschichtsunterricht », in : *Geschichte, Erziehung, Politik. Magazin für historische und politische Bildung* Heft 6. Berlin, 1997, pp. 365-366.

Première Guerre mondiale. Ce monument fut finalement inauguré le 3 juin 1931 sur l'île d'Helgoland. Le 27 septembre de la même année, un bloc erratique fut posé devant la maison du pasteur Peters à Neuhaus sur l'Elbe. Il portait la mention « *À NOTRE DR CARL PETERS, FONDATEUR DE L'AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE. NÉ LE 27/9/1856* »[1] et matérialisait la commémoration du soixante-quinzième anniversaire de la naissance du colonialiste hanovrien. On notera que les révisionnistes dont il est question ici n'eurent pas une plume féconde au service de Carl Peters. Même Heinrich Schnee qui avait l'intention d'écrire la biographie de ce dernier ne lui consacra finalement qu'un article[2].

Pendant la période nazie, les actions pour ériger des monuments à Carl Peters se poursuivent. Le 27 octobre 1935, un troisième monument fut inauguré à Hanovre, en présence de membres éminents du Parti national-socialiste (N.S.D.A.P.), de la D.K.G., de la « Ligue Coloniale du Reich » (R.K.B : *Reichskolonialbund*) et des personnalités de la *Wehrmacht*, des SA, des SS, etc. Parmi les orateurs de la cérémonie se trouvaient Heinrich Schnee et Franz Xavier Ritter von Epp (1868-1946) devenu directeur de l'« Office chargé de la politique coloniale » (*Kolonialpolitisches Amt*)[3]. Le monument, de quatre mètres et demi de haut avec quatre faces rectangulaires, affiche sur une face les contours du continent africain que survolent un aigle et le nom « *CARL PETERS* ». Sur une autre face du monument figure un portrait géant de Carl

[1] « UNSERM DR. CARL PETERS BEGRÜNDER VON DEUTSCH-OSTAFRIKA GEB. 27.9.1856 ». Mentionné par Zeller, Joachim : *op. cit.,* p. 365.

[2] Schnee, Heinrich : « Carl Peters », in : *Deutsches Biographisches Jahrbuch. 1917-1920*. Stuttgart, Berlin, Deutsche Verlagsanstalt, 1928, p. 285 -299.

[3] À propos du rôle de Franz Xavier Ritter von Epp dans la politique coloniale du N.S.D.A.P., lire le point « Ritter von Epp : Offizier zwischen Krone und Hakenkreuz », in : Hildebrand, Klaus : *Vom Reich zum Weltreich. Hitler, NSDAP und koloniale Frage 1919-1945*. München, Fink, 1969, p. 113-117.

Peters avec l'inscription : « *AU GRAND BAS-SAXON CARL PETERS QUI ACQUIT POUR NOUS L'AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE* »[1].

Le rôle des personnages et institutions du N.S.D.A.P. nommés ci-dessus ne se limite pas à leur participation à l'inauguration de ce monument. Ils sont aussi parvenus, par des actions diverses, à faire accepter le personnage de Carl Peters par Hitler. Ainsi, le 27 janvier 1936, Heinrich Schnee écrit une lettre au *Führer* avec le contenu suivant :

> *La Ligue Coloniale Allemande existe depuis plus d'un demi-siècle. Sans les activités des deux associations dont elle est issue, notamment l'Association Coloniale Allemande créée en 1882 et la Compagnie pour la Colonisation Allemande fondée en 1884 par le Dr Carl Peters, les colonies allemandes, pour autant qu'on puisse en juger, n'auraient pas du tout existé. Car le prince de Bismarck a expressément prouvé qu'il ne se serait pas engagé dans l'acquisition des colonies sans la naissance de ces mouvements coloniaux. Et, la plus grande colonie allemande, l'Afrique Orientale Allemande, devait son existence uniquement à l'action du Dr Carl Peters et de sa Compagnie*[2].

Le couronnement de ces activités fut la décision d'Adolf Hitler, le 28 septembre 1937, de lever tous les effets juridiques de l'arrêt de la cour disciplinaire de Berlin, au profit de la veuve Thea Peters, née Herbers. Ainsi, on peut lire ceci dans le n° 6 du *NS-Reichsspiegel* en 1937 :

---

[1] « DEM GROSSEN NIEDERSACHSEN CARL PETERS, DER DEUTSCH-OSTAFRIKA FÜR UNS ERWARB ». Les deux faces du monument sont reproduites dans Zeller, Joachim : *op. cit.,* p. 364.

[2] « Die Deutsche Kolonialgesellschaft besteht seit über einem halben Jahrhundert. Ohne die Tätigkeit ihrer beiden Muttervereine, des 1882 gegründeten Deutschen Kolonialvereins und der 1884 von Dr. Carl Peters errichteten Gesellschaft für deutsche Kolonisation, würde es nach menschlichem Ermessen überhaupt keine deutschen Kolonien gegeben haben. Denn Fürst Bismarck hat ausdrücklich bezeugt, dass er ohne das Entstehen jener kolonialen Bewegung im deutschen Volk nicht zur Erwerbung von Kolonien geschritten wäre. Und die größte deutsche Kolonie, Deutsch-Ostafrika, verdankte ihre Entstehung ausschließlich der Tätigkeit von Dr. Carl Peters und der von ihm gegründeten Gesellschaft », Lettre de Heinrich Schnee au Führer Adolf Hitler du 27 janvier 1936, reproduite dans Hildebrand, Klaus : *op. cit.*, p. 879.

> *En reconnaissance des grands mérites du défunt Commissaire du Reich, le Dr Carl Peters, fondateur de l'Afrique Orientale Allemande, le Führer a, par voie de grâce, levé le 28 septembre 1937 les effets juridiques de la condamnation disciplinaire du 15 décembre 1897, au profit de sa veuve Thea Peters. Cette mesure permet à la veuve nommée ci-dessus de faire valoir ses droits à pension, à compter du 1er janvier 1937. L'intéressée recevra en outre une indemnité forfaitaire correspondant à sa pension de veuve non perçue par le passé*[1].

Pour ériger le personnage de Carl Peters en « monument national », la machine de propagande du N.S.D.A.P. s'est quant à elle inscrite dans la stratégie classique de ce mouvement : l'embrigadement de la jeunesse et l'endoctrinement de la population. C'est la « Direction de la jeunesse nazie » (*Reichsjugendführung der NSDAP*) qui publia une pièce de théâtre en un acte sur Carl Peters destinée au public jeune[2]. Outre la « Direction de la jeunesse nazie », il faut ajouter les actions du Ministère de l'Information et de la Propagande. La production du film *Carl Peters* (1941) fut l'un des projets que Joseph Goebbels suivit personnellement. Le 20 octobre 1937, il écrivit dans son journal intime : « *Une nuit agitée et pleine de cauchemars. J'attends avec impatience que le jour s'annonce. J'ai beaucoup à faire. Demandowski* [Ewald von : dramaturge du N.S.D.A.P.] *a de nombreuses questions sur le film. Je dois lire quelques manuscrits et particulièrement celui du film colonial Carl Peters* »[3]. Pendant le tournage du film, Goebbels aurait aussi publiquement

[1] « Der Führer [hat] am 28. September 1937 in Würdigung der großen Verdienste des verstorbenen Reichskommissars, Gründer von Deutsch-Ostafrika, Dr. Carl Peters, im Gnadenwege die Rechtsfolgen des Disziplinarhofurteils vom 15 Dezember 1897 zugunsten seiner Witwe Thea Peters in der Weise aufgehoben, dass die Genannte vom 1. Januar 1937 ab in den Genuss des gesetzlichen Witwengeldes gesetzt wird und für das in die Vergangenheit entfallende Witwengeld eine einmalige Pauschalvergütung erhält ». *NS-Reichsspiegel,* 1937, n° 6, p. 2. Texte cité ici selon la note de l'éditeur dans Peters, Carl : *Gesammelte Schriften*. Éd. par Walter Frank. 1er vol. Berlin, München, Beck, 1943, p. 92, note 3.

[2] Reichsjugendführung der NSDAP (éd.) : *Carl Peters gewinnt Deutsch-Ostafrika.* Berlin, s. éd., 1939, 24 pp.

[3] « Eine traumschwere und unruhige Nacht. Ich warte lange auf den Morgen. Viel zu tun. Demandowski hat eine Menge Filmfragen. Ich muss nun einige Manuskripte lesen, vor allem zu einem

félicité le réalisateur Herbert Selpin pour son « *excellent* » travail. Dans son journal intime, il écrit le 8 novembre 1940 :

> *Visite à Barrandow* [Banlieue de Prague, lieu du tournage du film]. *Des ateliers de film visités. Ils sont grands, modernes et réalisés avec prévoyance. Ils nous appartiennent à 51 pour cent. Tournage du film Carl Peters. Avec* [Hans] *Albers. Ce sera une réussite. Cent Nègres prisonniers y participent. Rassemblés, les pauvres diables tremblent de peur et de froid. On me présente des maquettes de ce que sera le film Carl Peters.* [Herbert] *Selpin fait là du bon travail*[1].

Basé sur un scénario de Ernst von Salomon (1902-1972), le film a été produit par la société *Bavaria*, avec Herbert Selpin comme metteur en scène. Les promoteurs du film parvinrent à convaincre à coup de fortes sommes[2] Hans Albers (1891-1960), l'acteur le plus talentueux et le mieux payé du III[e] Reich, à

Kolonialfilm „Carl Peters“ », Reuth, Ralf Georg (éd.) : *Joseph Goebbels Tagebücher*, vol. 3, 1935-1939. München, Zürich, Riper, 1992, p. 1143.

[1] « Besuch auf dem Barrandow. Filmateliers besichtigt. Groß, modern und weitsichtig angelegt. Sie gehören zu 51% uns. Aufnahme zum Carl Peters Film. Mit Albers. Daraus wird etwas. 100 Neger aus der Gefangenschaft wirken da mit. Die armen Teufel stehen angetreten und zittern vor Angst und Kälte. Ich sehe Muster zum Peters-Film. Selpin macht da gute Arbeit », extrait du journal intime de Joseph Goebbels, cité selon Krützen, Michaela : *Hans Albers. Eine deutsche Karriere*. Weinheim, Berlin, Quadriga, 1995, p. 240-241. Les personnages figurants noirs du film, dont parle Goebbels, étaient effectivement des soldats de l'armée française emprisonnés pendant la Deuxième Guerre mondiale. Mentionné par Hollstein, Dorothea : *Antisemitische Filmpropaganda. Die Darstellung des Juden im nationalsozialistischen Spielfilm*. Berlin, Pullach, Verlag Dokumentation, 1971, p. 334, note 344.

[2] Pour son rôle dans le film *Carl Peters*, Hans Albers reçoit de la compagnie *Bavaria* 140000 marks plus 43000 marks de prime. Uniquement cette dernière somme est estimée deux fois plus importante que la paie totale du deuxième acteur du film. (Remarque mentionnée dans Krützen, Michaela : *op. cit*., p. 165). Cf. aussi *Die Chronik des Films. In Zusammenarbeit mit dem Deutschen Institut für Filmkunde*. Frankfurt am Main, Gütersloch, München, Chronik, 1994, p. 167. À propos des informations sur les acteurs du film, cf. Prinzler, Hans Helmut : *Chronik des deutschen Films. 1895-1994*. Stuttgart, Weimar, Metzler, 1995, p. 144. On peut y lire, à la date du 21 mars 1941, ceci : « Carl Peters. Regie : Herbert Selpin. Buch : Ernst von Salomon, Walter Zerlett-Olfenius, Selin. Kamera : Franz Koch. Musik : Franz Doelle. Mit Hans Albers, Karl Dannemann, Fritz Odemar. Aus dem Leben des deutschen Afrikaforschers und Kolonialisten. Staatspolitisch und künstlerisch wertvoll ». Pour plus de détails sur les acteurs, voir, Selpin, Herbert : « Carl Peters », in : *Illustrierter Film-Kurier,* n° 3185, Berlin, 1941, p. 1 [cf. illustration n° 19].

jouer le rôle de Carl Peters. Pour expliquer le choix de Hans Albers, la compagnie *Bavaria* écrit ceci à Joseph Goebbels le 17 juillet 1940 :

> *Pour le rôle du personnage principal (Carl Peters), nous sommes partis du principe selon lequel, il doit être joué par un acteur affirmé et préféré du public, si nous voulons atteindre la popularité escomptée. Je crois que, de cette façon, la force de persuasion politique du film augmentera nettement*[1].

Pendant l'époque hitlérienne, le souvenir de Carl Peters fut perpétué encore d'autres façons : on lui consacra un timbre-poste, mis en vente en 1934, on sortit des cartes postales à son effigie[2], on baptisa de rues de son nom, de même que des écoles[3] et en 1939 ce fut un navire de guerre qui fut baptisé « Carl Peters »[4].

Ces remarques préliminaires ne sont pas inutiles car elles montrent bien que différents groupes, à des époques différentes, ont tenté de faire de Carl Peters une sorte de « monument national ». Pourtant, même si on peut retrouver avec exactitude ces groupes qui ont recouru au personnage de Carl Peters, on ne

---

[1] « Bei der Besetzung der Hauptrolle sind wir davon ausgegangen, dass, wenn dieser Film die gewünschte Volkstümlichkeit erreichen soll, sie von einem ausgesprochenen Publikumsschauspieler dargestellt werden muss. Ich glaube, dass die politische Schlagkraft des Film dadurch bedeutend gesteigert wird ». Hans Schweikart, chef en production de la compagnie *Bavaria*, à Goebbels le 17 juillet 1940. Cité par Krützen, Michaela : *Hans Albers. Eine deutsche Karriere*. Weinheim, Berlin, Quadriga, 1995, p. 240.

[2] Mentionné par Schacht, Holger u. Wagener, Elmar : « Carl Peters - nur ein Kind seiner Zeit? », in : *Praxis Geschichte, Heft 1 : Imperialismus*, 1993, p. 27. Voir le timbre dans Steer, G. L. : *Judgment on German Afrika*. London, Hodder and Stoughton, 1939, page de titre [cf. illustration n° 14].

[3] Klaus Hildebrand mentionne quelques écoles qui furent particulièrement actives dans l'héroïsation de Carl Peters : Realgymnasium Köln-Nippes, St. Mathias Gymnasium Breslau, General-Litzmann-Gymnasium Kosel O.G. et la Carl-Peters-Schule de Pankow. Dans ces écoles les élèves les mérites étaient récompensées par le drapeau de Carl Peters (*Carl-Peters-Flagge*). Cf. Hildebrand, Klaus : *op. cit.*, p. 404, note 562.

[4] Un navire de la marine de guerre (Tender) a été baptisé « Carl Peters » en 1939. Cf. le site Internet de la marine allemande : http://www.german-navy.de/kriegsmarine/ships/fleettender/carlpeters/history.html. Consulté le 20 décembre 2004.

saurait procéder sans se tromper à une classification des publicistes et des textes selon leur appartenance idéologique. Car, même en se fondant sur les années de parutions des ouvrages, on court le risque de désigner par exemple certains auteurs comme des Nazis, même s'ils ne l'étaient pas. Cette impossibilité de classer les textes et leurs auteurs en fonction de critères idéologiques stricts est notée par le chercheur allemand Kay Dohnke à propos de la littérature *völkisch* en général quand il écrit que « *le classement des textes et de leur auteur* [par des critères idéologiques] *constitue dans beaucoup de cas un acte d'interprétation* »[1]. Dans les points suivants, notre démarche ne consistera pas à procéder à une typologie de textes entre auteurs *völkisch* et nationaux-socialistes, mais à examiner la « mise en fonction » du personnage de Carl Peters au service de différents discours qui ont été le propre du mouvement « nationaliste »[2] allemand en essayant à chaque fois de les situer dans leur contexte historique.

5.2. Carl Peters au service de la recherche de l'espace vital

En Allemagne, la propagande sur le prestige national s'est toujours accompagnée de l'idée de la recherche de l'espace[3]. Cette campagne a été menée par des associations *völkisch* (comme la *Deutsch-völkische Vereinigung* et la

[1] « Die Zuordnung der Texte und damit ihrer Autoren [anhand ideologischer Differenzkriterien] stellt in vielen Fällen bereits einen Interpretationsakt dar », Dohnke, Kay : « Völkische Literatur und Heimatliteratur 1870-1918 », in : Puschner, Uwe ; Schmitz, Walter et Ulbricht, Justus H. (éds.) : *Handbuch zur « Völkischen Bewegung » 1871-1918*. München, Saur, 1999, p. 651.

[2] Ces idéologies répandues par les mouvements « nationalistes » allemands ont été étudiés dans le livre de Glaser, Hermann : *Spießer-Ideologie. Von der Zerstörung des deutschen Geistes im 19. und 20. Jahrhundert*. Köln, Wissenschaft und Politik, 1974, 215 pp.

[3] Sur la question de l'espace pendant le II[e] Reich et la République de Weimar, lire la thèse d'habilitation de Neitzel, Sönke : *Weltreich oder Untergang. Die Weltreichslehre im Zeitalter des Imperialismus*. Paderborn, München, Wien, Zürich, Ferdinand Schöningh, 2000, 453 pp. Sur l'espace vital des Nazis, lire la thèse de Hildebrand, Klaus : *Vom Reich zum Weltreich. Hitler, NSDAP und koloniale Frage 1919-1945*. München, Fink, 1969, 955 pp.

ligue pangermanique[1]) et, plus tard, par les propagandistes du N.S.D.A.P. Elle a été formulée à travers des leitmotivs variés selon les époques ; on retrouve des slogans comme la recherche de « Notre Place au soleil », la nécessité d'avoir un « espace pangermanique » et la conquête de « l'espace vital ». Dans les points suivants, nous rendrons compte de la manière dont ces thèmes ont été développés en prenant appui sur le personnage et l'œuvre de Carl Peters.

5.2.1. « Notre place au soleil »

Dans les textes analysés, le personnage de Carl Peters a été « instrumentalisé » au service du combat pour que l'Allemagne ait sa « place au soleil ». Dans cette campagne, commencée pendant le règne de Guillaume II par Bernhard von Bülow (1849-1929), à l'époque secrétaire au Ministère des Affaires étrangères[2], la ligue pangermanique avait pu se vanter d'avoir « *fait le travail préparatoire le plus efficace dans la compréhension* [de ce thème] *par*

[1] Voir, à ce propos, le point « Lebensraum » dans Puschner, Uwe : *Die völkische Bewegung im Wilhelminischen Kaiserreich. Sprache, Rasse, Religion*. Darmstadt, WBG, 2001, p. 151-152.

[2] Le futur successeur du chancelier Chlodwig de Hohenlohe à partir de 1900 déclara devant le Reichstag dès le 6 décembre 1897 : « Wir wollen niemand in den Schatten stellen, aber wir verlangen auch unseren Platz an der Sonne », Cité par Fesser, Gerd : *Der Traum vom Platz an der Sonne. Deutsche „Weltpolitik" 1897-1914*. Bremen, Donat, 1996, p. 25. Par cette formule, le chancelier Bülow informait les grandes puissances coloniales, comme la France, la Grande-Bretagne ou encore la Russie, de l'intention du Reich d'investir lui aussi les mers. L'allusion au soleil a beau être limitée à l'adresse des autres puissances occidentales, elle ne manqua pas d'imprégner le vocabulaire des colonialistes et de devenir, selon l'expression d'Adjai Paulin Oloukpona-Yinnon, le « plus célèbre slogan de bataille de la propagande coloniale allemande », Oloukpona-Yinnon, Adjai Paulin : *« ...Notre place au soleil » ou l'Afrique des pangermanistes (1878-1918).* Paris, L'Harmattan, 1985, p. 12. Comme le montre une étude de Wolfgang Mommsen (1817-1903), l'agitation populiste pour les colonies a été menée aux dépens du chancelier Bülow. Sa déclaration, bien qu'orientée vers l'opinion publique internationale sans la ferme volonté d'accélérer les conquêtes coloniales, fit de lui une cible des critiques des partis conservateurs. Mommsen, Wolfgang J. : « Triebkräfte und Zielsetzungen des deutschen Imperialismus vor 1914 », in : Le même : *Der autoritäre Nationalstaat. Verfassung, Gesellschaft und Kultur des deutschen Kaiserreiches*. Frankfurt am Main, Fischer, 1990, p. 182-183.

l'opinion publique »[1]. En s'appuyant sur les activités coloniales de Carl Peters, des publicistes de l'époque wilhelminienne et ceux de la République de Weimar ont également participé à propager les deux conceptions que le mouvement *völkisch* avait de la notion d'espace vital (*Lebensraum*[2]) : D'une part, défendre l'intégrité territoriale de l'Allemagne et, d'autre part, gagner de nouveaux territoires.

Concernant l'idée selon laquelle « *aucune parcelle du territoire allemand* [ne devait] *être perdue* »[3], les auteurs sont d'avis que les frontières allemandes du Reich ne devraient en aucun cas être oubliées au profit de la conquête coloniale. Or, grâce aux activités des acteurs de la colonisation allemande en Afrique orientale comme Carl Peters, sous le chancelier Caprivi le Reich avait pu « échanger » des prétentions territoriales à Zanzibar contre l'île allemande d'Helgoland qui était sous administration britannique depuis 1814[4]. La récupération de cette île est considérée par des auteurs de l'époque wilhelminienne comme l'œuvre de Carl Peters. Dans une chanson dédiée à Carl Peters sur la demande de la ligue coloniale allemande, Kurt Hoffmann, par

[1] «[...] zur Aufklärung der öffentlichen Meinung wertvollste Vorarbeit getan zu haben ». *Alldeutsche Blätter* 16 (1905), n° 16, p. 134. Texte cité selon Peters, Michael : « Der Alldeutsche Verband », in : Puschner, Uwe ; Schmitz, Walter et Ulbricht, Justus H. (éds.) : *op. cit.*, p. 310.

[2] La vulgarisation de la notion de *Lebensraum* fut l'œuvre de Friedrich Ratzel. Dans de nombreux articles publiés à la fin du XIXe siècle et au début du XX^{e} siècle, ce professeur de géographie de Leipzig et membre fondateurs de la ligue pangermanique (A.D.V.) applique la théorie de la lutte pour la survie à la recherche de l'espace vital. Il a publié entre autres articles, « Das Leben und der Erdraum », in : *Festgabe für Albert Schäffle zur 70. Wiederkehr seines Geburtstages am 24. Februar 1901*, Tübingen, 1901, p. 104-189. Mentionné par Puschner, Uwe : *Die völkische Bewegung im Wilhelminischen Kaiserreich. Sprache, Rasse, Religion*. Darmstadt, WBG, 2001, p. 153 et « Über den Lebensraum », in : *Die Umschau* 1 (1897), p. 363-367. Mentionné par Neitzel, Sönke : *Weltreich oder Untergang. Die Weltreichslehre im Zeitalter des Imperialismus*. Paderborn, München, Wien, Zürich, Ferdinand Schöningh, 2000, p. 85, note 20.

[3] « kein Fußbreit deutschen Landes [...] verloren geht », Puschner, Uwe : *op. cit.*, p. 153.

[4] Lire *supra* : L'attitude de Carl Peters après le traité Helgoland-Zanzibar.

exemple, affirme que l'Allemagne a pu ainsi se « réunifier » avec Helgoland. C'est, du moins, ce que la strophe suivante semble affirmer :

Und ward dir Emin auch entrückt,	[*Même si tu n'as pas pu sauver Emin* [Pacha]
Dem du erst spät die Hand gedrückt,	*À qui tu n'as serré la main que plus tard,*
Wird doch dein Streben groß und rein	*Ton œuvre restera grande et pure*
In Deutschland nicht vergessen sein:	*Elle ne sera jamais oubliée en Allemagne*
Denn deine Hand	*Car ta main*
Sie wob das Band,	*Tissa le lien*
Das uns vereint mit Helgoland[1].	*Qui nous unit à Helgoland*]

En faisant de Carl Peters celui qui avait réuni à la patrie l'île d'Helgoland, Kurt Hoffmann le présente ainsi comme le modèle de ceux qui affirmaient qu'aucun espace allemand ne devrait être perdu au profit de la recherche de la place de l'Allemagne au soleil.

Mais, c'est surtout au niveau de la seconde définition de la notion d'espace vital que le personnage de Carl Peters joua un grand rôle. Selon cette interprétation, l'Allemagne avait l'obligation de s'afficher comme une « grande puissance » capable de mener des conquêtes coloniales en Afrique, en Asie et en Amérique latine ; on parla de la « Grande-Allemagne » (*Gross-Deutschland*)[2]. Pour soutenir cette idée, les auteurs de l'époque wilhelminienne ont repris le thème classique du « *retard de l'Allemagne dans le partage du monde* » (*Zu spät gekommene Nation*). Ils affirment que l'Allemagne est restée sans possessions d'Outre-mer jusqu'à l'entrée de Carl Peters dans la politique coloniale. À ce propos, Friedrich Ruhle écrit : « *Dans le partage du butin du monde, l'Allemagne était rentrée bredouille et il semblait qu'elle devait rester exclue*

[1] Huitième strophe du chant *Festlied für den Carl Peters-Kommers der Deutschen Kolonialgesellschaft*, Abteilung Berlin, du 27 septembre 1890. In : Hoffmann, Kurt : *Deutsche Lieder und Gesänge*. Dresden, Pierson, 1905, p. 211.

[2] Cette conception fut formulée par Otto Richard Tannenberg (de son vrai nom Rudolf Martin) dans son ouvrage *Groß-Deutschland. Die Arbeit des 20. Jahrhunderts*. Leipzig, Gohlis, 1911. Mentionné par Puschner, Uwe : *op. cit.*, p. 154.

des avantages que possède une puissance coloniale »[1]. Selon l'auteur de ces lignes, le retard de l'Allemagne dans le domaine colonial était un frein à la grandeur du Reich de Bismarck. Il cite la surpopulation, l'émigration, la perte de bras valides et la non-extension de la sphère linguistique allemande comme des fléaux qui minaient l'avenir du Reich. À en croire ses réflexions, c'est pour pallier cette crise que le Reich avait besoin d'hommes capables de lui garantir sa « place au soleil », des hommes de la trempe de Carl Peters. Il juge la situation provoquée par l'étroitesse de l'espace allemand comme suit :

> [...] *Dans cette situation, la question se posait de savoir comment on pouvait organiser le départ massif et incessant des Allemands, afin que cette émigration ne soit pas dommageable à la patrie mais lui apporte plutôt des avantages. C'est ainsi que la question coloniale fit son apparition et, une fois soulevée, intéressa de plus en plus d'autres groupes. Elle fut débattue dans plusieurs associations. L'on parla et publia beaucoup sur ce thème. Mais, le mouvement colonial ne parvint pas à prendre son essor parce qu'il lui manquait un homme pour l'animer. L'homme de l'action fut Peters*[2].

Si les auteurs en question ignorent consciemment les autres hommes qui ont été actifs au niveau de la colonisation allemande et soulignent que le Reich ne possédait pas de territoires protégés avant Carl Peters et qu'il a fallu l'entrée de ce dernier en politique coloniale pour les obtenir, leur intention est de sensibiliser la population à la nécessité pour l'Allemagne de posséder un espace suffisant. Parmi les nombreuses affirmations présentant l'œuvre de Carl Peters

[1] « Deutschland war bei der Teilung der Welt leer ausgegangen, und es schien, als ob es von den Vorteilen einer Kolonialmacht ausgeschlossen bleiben sollte », Ruhle, Friedrich : *Dr. Carl Peters*. Münster, Verlag der Aschendorffschen Buchhandlung, 1895, p. 2.

[2] « Bei einer solchen Sachlage musste die Frage sich aufdrängen, wie der unaufhaltsame Strom der deutschen Auswanderung zu lenken sei, damit diese dem Mutterlande nicht zum Schaden gereiche, sondern im Gegenteil Vorteil bringe. Es entstand die koloniale Frage, die, einmal angeregt, immer weitere Kreise zog. In zahlreichen Vereinen wurde die Angelegenheit verhandelt; es wurde viel geredet und viel geschrieben. Die koloniale Bewegung kam aber nicht aus den Kinderschuhen heraus, denn es fehlte die bewegende Kraft. Der Mann der Tat war Peters », *ibid.*, p. 4.

comme un exemple palpable de la possibilité pour le Reich d'obtenir sa « place au soleil », citons celle d'Otto Paul : « *Nous autres Allemands ne devons pas oublier que Carl Peters nous a offert notre plus grande colonie, c'est-à-dire l'Afrique Orientale Allemande* »[1].

Pour soutenir l'idée de la « Grande-Allemagne », les auteurs de l'époque wilhelminienne soutiennent aussi la thèse selon laquelle la quête de la « place au soleil » est une véritable question de survie. Ils estimaient que l'empire colonial britannique en particulier, cet « *empire où le soleil ne se couche jamais* », constituait un danger pour l'Allemagne[2]. Pour lutter contre ce danger, les publicistes de cette époque eurent besoin de se référer à des modèles qui avaient lutté contre le péril dénoncé par eux. C'est pourquoi ils présentèrent Carl Peters comme l'exemple même du personnage capable de garantir la survie de l'Allemagne. N'avait-il pas mené ses activités dans une région où la concurrence entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne était rude ? Ce thème est présent dans le roman *Im Lande der Verheißung* (1899) de Frieda von Bülow, en particulier dans le dialogue suivant entre Maleen et Georg Dietlas où Carl Peters est présenté, à travers le personnage de Ralf Krome, comme l'homme qui pourrait sauver l'Allemagne :

> ***Maleen*** *: Je pense qu'il t'est vraiment égal que l'Allemagne soit une puissance coloniale. L'essentiel est que tu puisses bien vendre ton tabac. Vous êtes tous des matérialistes, vous les hommes ennuyeux et prosaïques, vous tous !*
> ***Georg Dietlas*** *: Ralf Krome aussi?*
> ***Maleen*** *: Lui? Non. Sauf lui.*

[1] « Wir Deutschen aber dürfen nicht vergessen, dass Peters uns die größte Kolonie, nämlich Deutsch-Ostafrika, erworben hat », Paul, Albert Otto (éd.) : *Deutsche Forscher in Afrika*. Leipzig, Kunst und Wissenschaft, (1914), p. 30.

[2] Lire, à ce propos, le point « „Ein Reich, in dem die Sonne nie untergeht" : Großbritannien und das Empire », in : Neitzel, Sönke : *Weltreich oder Untergang. Die Weltreichslehre im Zeitalter des Imperialismus*. Paderborn, München, Wien, Zürich, Ferdinand Schöningh, 2000, p. 107-113.

> ***Georg Dietlas*** *: Vois-tu, mon enfant ?, l'Allemagne n'est pas encore perdue*[1].

Ici, Ralf Krome est présenté comme le seul personnage capable de sauver l'Allemagne de la perdition parce qu'il subordonne ses propres intérêts à la grandeur de la patrie dont il veut faire une puissance coloniale.

Cette idée de l'abnégation est l'un des traits essentiels du personnage principal, Krome, sur lequel Frieda von Bülow se base pour présenter Carl Peters comme l'un des acteurs de l'acquisition de l'espace dont l'Allemagne avait besoin. Lors de ses nombreuses prises de paroles, Krome s'exprime de nouveau conformément à ce message que l'auteur veut lui faire porter aux lecteurs. Il explique en effet ainsi à sa compagne Maleen l'enjeu de ses activités pour l'Allemagne :

> *Oui, la vérité, comme je l'ai dit, est la suivante : les puissances européennes et les États-Unis d'Amérique du Nord mènent un combat sans merci, pour accéder aux marchés mondiaux et posséder la dernière partie non distribuée du monde. Il s'agit d'une véritable lutte pour la vie de laquelle on ne sort jamais vainqueur si on se montre sensible. Dans cette lutte, c'est exclusivement la détermination la plus impitoyable qui conduit à la victoire. J'ai essayé de contraindre ma patrie à une action énergique. Mais, cette œuvre de ma jeunesse a échoué parce que les Allemands ont une vue étroite des choses et sont hypersensibles. Au nom de l'Allemagne, j'ai mis la main sur d'admirables territoires africains, et l'Allemagne a jeté mes traités dans les griffes du lion anglais. Comme j'ai fait ce que je pouvais, malgré le manque de soutien, l'on m'a assigné en justice et je fus condamné. C'est ainsi que l'Allemagne montre sa gratitude.* […]
> *L'Allemagne peut abandonner la course pour son hégémonie dans le monde !. L'Angleterre lui enlèvera tôt ou tard ses colonies administrées d'une manière malheureuse. Le Reich deviendra alors rapidement une puissance de deuxième et troisième rang, une nation qui n'entrera plus en ligne de compte dans les grandes questions mondiales.*

[1] « **Maleen** : Dir ist im Grunde egal, glaube ich, ob Deutschland eine Kolonialmacht wird oder nicht, wenn du nur deinen Tabak gut verkaufst. Ihr seid eben alle Materialisten, ihr langweiligen, prosaischen Männer – alle! **Georg Dietlas** : Ralf Krome auch? **Maleen** : Der ? Nein ; - der nicht. **Georg Dietlas** : Na, also siehst du, mein Kind. Noch ist Deutschland nicht verloren », Bülow, Frieda Freiin von : *Im Lande der Verheißung. Ein deutscher Kolonial-Roman*. (1899), Dresden, Carl Reißner, 1914, p. 29.

> *Si cela ne tenait qu'à moi, les savants allemands peuvent continuer à se casser la tête sur les hommes originels et remplir des pages ! Que les juristes allemands continuent à examiner la précision des paragraphes de chaque événement ! Pendant ce temps, l'Angleterre continuera à s'accaparer sans aucun sentimentalisme les parties du monde qui sont encore sans maître*[1].

Par ces mots mis dans la bouche de Ralf Krome, l'auteur légitime le droit qu'il affirme pour les Allemands à disposer des territoires africains. Carl Peters est l'homme qui a travaillé sans relâche pour assurer la place de l'Allemagne au soleil, cette place dont la possession apparaît ici comme une question de survie pour le Reich.

Si chez les auteurs de l'époque wilhelminienne, la recherche de la « place au soleil » vise à offrir au Reich une position respectable parmi les nations colonisatrices et à construire la « Grande-Allemagne », ceux de l'époque de la République de Weimar, pour leur part, se placent dans une autre perspective : ils tentent de montrer aux Allemands combien leur situation après 1918 est devenue nuisible à la réalisation des aspirations d'un grand peuple. Carl Peters leur sert à montrer à leurs lecteurs comment ils peuvent se projeter dans l'avenir. Dans le roman *Carl Peters und sein Volk* (1929), Edith Salburg montre comment les railleries d'une demoiselle anglaise, Violet, à propos de l'exiguïté de l'espace

[1] « Ja, es ist, wie ich sagte : die europäischen Großmächte und die Vereinigten Staaten von Nordamerika führen einen Kampf aufs Messer um die Weltmärkte und um den letzten Rest noch unverteilten Erdbodens. Und das ist ein einfacher Existenzkampf, in dem mit Empfindsamkeit schlechterdings nicht weiter zu kommen ist, sondern in dem lediglich die rücksichtsloseste Entschlossenheit zum Sieg führen kann. Ich habe versucht, meine Nation zu einem schneidigen Vorstoß zu zwingen, und diese Arbeit meiner Jugend ist gescheitert an deutscher Kurzsichtigkeit und Empfindelei. Ich habe im Namen Deutschlands die Hand auf herrliche, afrikanische Landstriche gelegt, und Deutschland hat meine Verträge dem englischen Löwen vor die Pranken geworfen. Und weil ich mich, von jeder Unterstützung verlassen, durchgeschlagen habe, wie ich konnte, hat man mich vor Gericht gestellt und verurteilt. So dankt Deutschland. [...] Deutschland mag den Wettstreit um die Vorherrschaft aufgeben. England wird ihm über kurz oder lang seine unglücklich verwalteten Kolonien abnehmen, dann sinkt es rasch zur Macht zweiten und dritten Ranges, die in den großen Weltfragen nicht mehr in Betracht kommt. Meinetwegen mögen doch seine Gelehrten sich die Köpfe über den Urmenschen zerbrechen und Folianten voll schreiben! Meinetwegen mögen doch seine Juristen jedes Vorkommnis auf seine Paragraphengenauigkeit hin prüfen! Indessen ergreift aber England ohne sentimentales Larifari alles, was von der Erde noch zu haben ist », *ibid.*, p. 399-401.

allemand, ont décidé Carl Peters à tenter d'acquérir des colonies pour le compte du Reich. Le personnage de Carl ayant fait une comparaison entre la vie de la campagne en Grande-Bretagne et en Basse-Allemagne, la discussion suivante prend place entre lui et Violet :

> **[Violet]** *: « Votre folie des grandeurs est démesurée. Dieu vous punira ». Il riait avec des yeux étincelants. « Comment pouvez vous oser comparer notre pays libre et heureux au vôtre si exigu ? Vos possibilités limitées avec les nôtres qui sont étendues dans le monde ?». À cet instant, il se dressa sur ses pieds d'une manière rigide.*
> **[Carl]** *: Possibilités limitées, Mademoiselle Violet? Vous n'avez pas appris l'histoire allemande, Vous n'avez rien qu'un regard insulaire qui se perd dans le brouillard. Nous allons étaler nos possibilités*[1].

Les possibilités de l'Allemagne que le personnage de Carl se promet de démontrer ici sont sans ambiguïté. Il apparaît comme celui qui a évité à l'Allemagne d'être « *un peuple sans espace* », pour rester dans la rhétorique de cette époque.

En éveillant chez les lecteurs des sentiments nostalgiques, d'autres auteurs de la République de Weimar insistent sur le fait que tant que l'Allemagne ne se lancera pas dans de nouvelles tentatives coloniales, son avenir sera compromis. C'est le cas de Hans Traugott Schorn qui, dans le chapitre de son livre intitulé « *La nouvelle Allemagne en Afrique orientale* », s'exprime d'une façon qui, rétrospectivement, constitue un appel à peine déguisé à l'action :

> *Ici en Afrique orientale, l'Allemagne avait pu s'octroyer l'empire colonial si indispensable, un empire aussi important que les Indes britanniques, un*

[1] « **[Violet]** : „Ihr Größenwahn ist maßlos. Gott wird Sie strafen". Er lachte mit blitzenden Augen. „Wie können Sie es wagen, unser freies, glückliches Land mit der Enge des Ihren zu vergleichen? Eure begrenzten Möglichkeiten mit unseren weltumfassenden?" Da hatte er sich steif aufgerichtet.
[Carl] : Begrenzte Möglichkeit, Fräulein Violet? Sie haben deutsche Geschichte nicht gelernt, Sie haben nichts als einen Inselblick, der sich verliert in Nebeln. Wir werden unsere Möglichkeiten beweisen », Salburg, Gräfin Edith : *Carl Peters und sein Volk. Der Roman des deutschen Kolonialgründers*. (1929), 4e éd., Weimar, Alexander Duncker, 1937, p. 68.

> *empire qui aurait offert de nouvelles perspectives d'emploi aux milliers d'hommes correspondants à son excédent de population. Ici en Afrique Orientale Allemande, se trouvait la réponse aux mouvements sociaux du Reich et l'on pourrait mieux l'organiser avec le temps. Cela n'aurait aucunement porté atteinte à la paix internationale ! L'Angleterre disposait déjà de ses immenses territoires. La France utilisait à son service l'Algérie, l'ancien grenier à blé de Rome. Pourquoi l'Allemagne ne devrait-elle pas obtenir sa place au soleil ? ...*[1].

De textes comme celui de Schorn, il ressort une leçon tout à fait limpide : l'Allemagne d'après 1918 a, plus encore que par le passé, un besoin vital de trouver sa place au soleil. C'est cette idée qui est au centre d'un essai sur Carl Peters publié par Hans Siegfried Weber en 1923. Selon cet auteur, la conquête de l'espace est plus que jamais d'actualité pour les Allemands. C'est pourquoi il appelle ses lecteurs à suivre l'exemple de Carl Peters :

> *Nous les Allemands ne pouvons plus vivre dans les frontières de la Prusse ancienne. Nous ne pouvons pas nous contenter d'entretenir l'esprit de la patrie et des terres. Notre champ doit devenir à nouveau le monde. Pourtant, nous ne voulons et ne devons pas tomber dans l'imitation de la colonisation capitaliste anglo-saxonne. Nous pouvons apprendre certaines choses de l'Angleterre, comme l'a fait Carl Peters, mais nous avons un devoir particulier à remplir, un devoir que nous apprendrons à assumer progressivement, mais dont le chemin nous est déjà montré par l'esprit des chevaliers de l'ordre teutonique*[2].

[1] « Hier in Ostafrika hätte Deutschland das so notwendige einheitliche Kolonialreich von der Bedeutung Britisch-Indiens sich erwerben können, das Tausenden seines Bevölkerungsüberschusses neue Betätigungsmöglichkeiten geboten hätte. Hier war ein Sicherheitsventil gegen soziale Störungen in der Reichsmaschine, das sich mit der Zeit immer besser bewährt hätte! Dem Völkerfrieden hätte der Erwerb keineswegs geschadet! England hatte bereits seine ungeheuren Gebiete. Frankreich machte sich gerade die einstige Kornkammer Roms, das heutige Algerien dienstbar. Warum sollte nicht Deutschland auch seinen Platz an der Sonne haben? --- ». « Das neue Deutschland in Ostafrika », in : Schorn, Hans Traugott : *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild*. Hamburg, Rüsch, 1922, p. 40.

[2] « Wir Deutschen können nicht mehr nur im Umfang des alten Preußen leben, wir können auch nicht nur den Geist der Heimat und Äcker pflegen. Unser Feld muss wieder die Welt werden. Und trotzdem wollen und dürfen wir nicht versinken in der Nachahmung der angelsächsisch-kapitalistischen Kolonisation. Wir können sicherlich manches von England lernen, wie das Carl Peters getan hat, aber wir haben eine besondere Aufgabe zu erfüllen, in die wir erst allmählich ganz hineinwachsen können, welche aber bereits in dem alten preußischen Ordensrittergeist vorgezeichnet liegt », Weber, Hans Siegfried : *Carl Peters*. In : Arnim, Hans von (éd.) : *Kämpfer. Großes Menschentum aller Zeiten*, vol. 4, Berlin, Leipzig, Wien, Bern, Franz Schneider, (1923), p. 200.

5.2.2. Au service de la vision pangermaniste de l'espace vital

L'autre grand thème du discours au service de la recherche de l'espace vital dans lequel les auteurs utilisent le personnage de Carl Peters est lié directement à l'idée que les pangermanistes[1] se faisaient de l'Afrique Orientale Allemande : ce territoire était considéré par eux comme faisant partie intégrante des « *dernières frontières* » de l'Allemagne, pour reprendre la formule du chercheur allemand Christian Geulen. Ce dernier définit comme suit « *The Final Frontier* » :

> *Ce fut cette projection fantasmatique d'un processus anonyme et naturel qui devrait garantir le maintien et la perfection de sa propre identité et de sa grandeur et qui conduisit des impérialistes comme Peters dans la steppe africaine et les amena à présenter, avec des variantes toujours nouvelles, une politique coloniale active comme le dernier salut de la nation*[2].

Dans cette logique, l'Afrique Orientale Allemande était considérée par les promoteurs de la ligue pangermanique (A.D.V.) comme un espace allemand destiné à recevoir des populations allemandes et à s'intégrer dans un vaste

[1] Le pangermanisme est *une idéologie et un mouvement visant à regrouper sous une même autorité politique les peuples d'origine germanique*. Grâce à la campagne menée par l'A.D.V., l'idée visant à réunir les peuples d'origine germanique sous la direction d'un Reich puissant a été également exprimée hors de l'espace germanique. On parla aussi de pangermanisme colonial. Lire, à ce propos, Andler, Charles (éd.) : *Le pangermanisme colonial sous Guillaume II (de 1888 à 1914).* Paris, Conard, 1916, 335 pp. Lire aussi Peters, Michael : « Der Alldeutsche Verband », in : Puschner, Uwe ; Schmitz, Walter et Ulbricht, Justus H. (éds.) : *Handbuch zur « Völkischen Bewegung » 1871-1918*. München, Saur, 1999, p. 304-306.

[2] « Es war diese phantasmatische Projektion eines anonymen, natürlichen Prozesses, an dem mitzuarbeiten die einzige Garantie des Erhalts und der Vervollkommnung der eigenen Identität und Größe darstellte, die Imperialisten wie Peters sowohl in die afrikanische Steppe als auch dazu trieb, in immer neuen Varianten eine aktive Kolonialpolitik als die Rettung der Nation zu präsentieren », Geulen, Christian : « `The Final Frontier…´. Heimat, Nation und Kolonie um 1900 : Carl Peters », in : Kundrus, Birthe (éd.) : *Phantasiereiche. Zur Kulturgeschichte des deutschen Kolonialismus*. Frankfurt am Main / New York, Campus Verlag, 2003, p. 51.

« espace pangermanique »[1]. Pour eux, après avoir vaincu la France, l'Allemagne n'aurait franchi qu'une première étape de ce qui devait être son développement en terme d'espace[2]. Elle aurait besoin d'un « empire » qui pouvait aussi se consolider par des conquêtes coloniales. Uwe Puschner écrit à ce propos : « *Aux yeux du mouvement völkisch, la fondation du Reich, cette petite Allemagne, en 1871 par Bismarck était seulement le début d'une Allemagne* […] *pangermanique* »[3].

Ce thème est omniprésent dans les textes publiés sur Carl Peters pendant la République de Weimar et le III^e^ Reich. Les auteurs le présentent comme l'homme grâce à qui « l'espace pangermanique » avait été obtenu en Afrique orientale. La technique utilisée par ces auteurs à cette fin consiste à inscrire les activités du colonialiste dans la suite logique de la fondation et de la consolidation du Reich.

Dans les textes qui datent de la République de Weimar, deux aspects historiquement compatibles sont développés à propos de la recherche de « l'espace pangermanique » : D'une part, on explique le commencement des activités de Carl Peters comme une volonté de poursuivre la fondation du Reich commencée par Bismarck et donc une tentative d'acquérir un nouvel « espace

[1] Lire, à ce propos, la thèse de Djomo, Esaïe : *« Des Deutschen Feld, es ist die Welt! ». Pangermanismus in der Literatur des Kaiserreichs, dargestellt am Beispiel der deutschen Koloniallyrik. Ein Beitrag zur Literatur im historischen Kontext.* Thèse, Saarbrücken. St. Ingbert, Röhrig, 1992, 296 pp.

[2] C'est cette tentative d'utiliser l'annexion de l'Alsace-Lorraine dans la construction d'une nouvelle histoire que dénonce le poète Heinrich Mann, en 1918, quand il évoque la « *falsification de tout ce qui constituait notre caractère national par les fanatiques pangermanistes* », Mann, Heinrich : « Sinn und Idee der Revolution », in : *Münchner Neueste Nachrichten* du 1^er^ décembre 1918. Texte cité selon la traduction de Banuls, André : *Heinrich Mann. Le poète et la politique*. Paris, Klincksieck, 1966, p. 269.

[3] « Bismarcks kleindeutsche Reichsgründung von 1871 war in völkischen Augen aber nur „ein Anfang" zu einem alldeutschen, pangermanischen [...] „Germanien" », Puschner, Uwe : *Die völkische Bewegung im Wilhelminischen Kaiserreich. Sprache, Rasse, Religion*. Darmstadt, WBG, 2001, p. 138.

pangermanique ». D'autre part, on voit son œuvre comme une réalisation des ambitions territoriales de Guillaume II, c'est-à-dire la réalisation d'un empire qui se hausse à la dimension des grands empires mondiaux[1]. Ces deux aspects de la question existent dans le roman *Carl Peters und sein Volk* (1929) d'Edith Salburg. L'obtention de l'Afrique Orientale Allemande par Carl Peters est présentée comme une façon d'agrandir les frontières du Reich bismarckien. Dans un monologue, le personnage de Carl Peters s'exprime ainsi sur les raisons qui le poussent à quitter Londres pour rentrer à Berlin avec la conviction ferme d'acquérir les colonies pour l'Allemagne :

> *Vu les nouveaux rapports de force dans le monde, nous autres Allemands ne pouvons plus justifier notre conscience nationale uniquement par les victoires de 1870. Cette Allemagne victorieuse, cette Prusse dominatrice qui nous a offert Bismarck, oui, cette Allemagne réclame un agrandissement. C'est son droit et son devoir. Même avant Sedan, la germanité fut la marque d'honneur de l'Allemagne dans la compétition internationale et nous étions les guides intellectuels du monde. L'Allemagne est en marche. Ici* [à Londres]*, j'ai découvert entièrement mon cœur d'Allemand. Avec ce cœur d'Allemand, je me dirige vers la patrie pour entrer dans l'action pour elle. Le processus de gestation auquel elle est soumise s'est révélé à moi. C'est ici que cela devait se passer. J'ai appris à connaître ce qui est nécessaire. Je dois retourner dans ma patrie*[2].

[1] Dans son discours prononcé à l'occasion du 25e anniversaire de la fondation du Reich, Guillaume II déclare : « L'empire Allemand est devenu un Empire Mondial. Partout vivent des milliers de nos compatriotes, en de lointains endroits de la terre… Messieurs, c'est votre devoir solennel de m'aider à unir cet immense Empire Allemand à notre pays natal ». Cité selon Arendt, Hannah: *Les origines du totalitarisme. L'impérialisme*. Traduit de l'Anglais par Martine Leiris, Paris, Fayard, 1982, p. 302, note 50.

[2] « Wir Deutsche können nicht mehr angesichts der Weltverhältnisse unser ganzes Nationalbewusstsein begründen auf die Siege von 1870. Dieses siegreiche Deutschland, dieses führende Preußen, das uns einen Bismarck gab, schreit nach der Ausdehnung, die sein Recht, die sein Pflicht ist. Schon vor Sedan ist der Stempel des Deutschtums sein Ehrenmerkmal gewesen im internationalen Weltstreit, und auch geistig waren wir Führer. Deutschland marschiert. Ich habe hier mein ganzes Deutsches Herz entdeckt. Ich reise an ihm der Tat für die Heimat entgegen. Der Gärungsprozess, in dem sie schwer atmend ist, wurde mir offenbar. Hier – hier musste das geschehen. Was Not tut, habe ich erkennen gelernt. Ich muss zurück », Salburg, Gräfin Edith : *Carl Peters und sein Volk. Der Roman des deutschen Kolonialgründers*. (1929), 4e éd., Weimar, Alexander Duncker, 1937, p. 70.

Dans la continuité en quelque sorte de cet « éveil » que le Reich avait connu en 1870 et dans l'esprit du pangermanisme, l'auteur associe aussi l'œuvre de Carl Peters à celle de Guillaume II. Pour elle, l'empereur et son sujet auraient tous deux recherché à consolider le Reich par leur option pour une flotte de guerre. Elle affirme même que l'empereur avait été attentif à la campagne menée par Carl Peters pour soutenir l'idée de la construction de la flotte de guerre en 1898. Elle écrit :

> *Il y a des années qu'il avait participé activement à la création de la ligue pangermanique et soutenu celle-ci comme il le pouvait. Puis il était devenu l'initiateur d'un vivace mouvement d'agitation pour la flotte allemande. Aussitôt qu'il avait lancé cette idée, elle avait trouvé un résonnement dans tout le Reich. L'empereur lui avait demandé de l'informer en détail sur la situation au Kilimandjaro et l'avait décoré*[1].

Ici, l'auteur place sur un même plan la création de la ligue pangermanique, l'agitation pour la flotte de guerre et l'obtention de l'Afrique Orientale Allemande. Ainsi, l'acquisition de ce nouvel « espace allemand » par Carl Peters est présentée comme un modèle palpable des ambitions que nourrissait l'empereur pour un « empire colonial ».

Chez les auteurs de l'époque nazie, la recherche de « l'espace pangermanique » est également vue comme la poursuite de l'œuvre de Bismarck. Ils décrivent eux aussi les activités coloniales de Carl Peters comme une contribution à l'agrandissement des frontières du Reich. Pour soutenir cette thèse, le journaliste Johann Froembgen place quasiment sur le même plan la

[1] « Er war es gewesen, der schon vor Jahren den Alldeutschen Verband mitbegründet und ihn gefördert hatte, soviel er nur konnte. Jetzt wurde er der Urheber einer lebensfähigen Flottenbewegung. Kaum hatte er die eingesetzt, fand sie Widerhall im ganzen Reiche. Der Kaiser hatte sich eingehend von ihm über die Verhältnisse am Kilimandscharo berichten lassen und ihn ausgezeichnet », *ibid.*, p. 279.

création d'un club d'étudiants (*Proppenbund*[1]) par Carl Peters et la fondation du Reich par Bismarck. Dans un ouvrage volumineux en trois parties racontant chacune les activités de Wissmann, Paul Krüger et Carl Peters, il écrit à propos de ce dernier :

> *En premier lieu, il* [Peters] *a réalisé quelque chose d'important : la création du « Proppenbund ». La période était propice aux créations. Le jeune Reich vivait ses années de création. Le monde entier était fébrile et connaissait une activité agitée. On avançait dans les affaires avec plus d'optimisme que de réflexions, et on croyait aveuglément au pouvoir de la conjoncture qui, comme un vent frais et joyeux, apportait le grand changement. Un pauvre étudiant créa aussi le « Proppenbund ». Il s'entoura de personnes et tissa des liens académiques afin de mieux exprimer son besoin d'action*[2].

Afin de montrer qu'à la création du Reich, Carl Peters a eu l'idée de poursuivre l'œuvre accomplie par Bismarck et de l'amplifier, les auteurs d'après 1933 ne s'embarrassent pas de vérité historique. Une seule chose compte à leurs yeux : la cohérence censée exister entre ce qui a été accompli en 1870 et ce que leur « héros » a réalisé plus tard. Dans leur désir d'utiliser l'exemple de Carl Peters ils expliquent toutes les étapes de la vie de Carl Peters, même celles qui ne correspondent pas aux années de création du Reich, en établissant des parallèles avec l'évolution de l'Allemagne. De sa vie familiale jusqu'à ses actions en Afrique orientale, en passant par sa vie scolaire et son séjour en

[1] Dans son autobiographie *Lebenserinnerungen (*1918), Carl Peters se présente comme l'initiateur d'une association d'étudiants dénommée *Proppenbund*. En fait, il s'agit ici d'un club d'étudiants qui se retrouve autour de la bière allemande. Cf. Peters, Carl : *Lebenserinnerungen (*1918), in : *Gesammelte Schriften I,* p. 50.

[2] « Zunächst allerdings hatte er wichtigeres erledigt. Der „Proppenbund" musste gegründet werden. Das Gründen lag im Zuge der Zeit. Das junge Deutsche Reich erlebte seine Gründerjahre. Ein Fieber hatte alle Welt ergriffen, eine nervöse Betriebsamkeit. Man stürzte sich mit mehr Optimismus als Überlegung in die Geschäfte und glaubte blindlings an die Kraft der Konjunktur, die wie ein frisch-fröhlicher Wind den großen Wirbel aufrührte. Ein armer Student gründete also wenigstens den „Proppenbund". Er sammelte Leute um sich, schuf akademische Verbindungen, in denen sich sein Tatendrang auslebte », Froembgen, Johann : *Wissmann, Peters, Krüger*. Stuttgart, Frank´sche Verlagshandlung, 1941, p. 91.

Grande-Bretagne, tout y passe dans cette utilisation qu'ils font du personnage de Carl Peters. L'essentiel pour eux consistait à montrer à leurs lecteurs que l'obtention de l'Afrique Orientale Allemande était une conséquence logique de la fondation du Reich et s'inscrivait dans la même logique nationale que l'œuvre accomplie par Bismarck.

Dans le roman *Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika* (1938) d'Erich zu Klampen, par exemple, le personnage de Carl Peters explicite bien cette idée ; il pense ceci : « […] *car la colonie doit devenir un territoire allemand, même si elle ne fait pas partie intégrante du Reich. Il y a beaucoup d'espace en dehors des frontières de l'Etat. L'Allemagne est plus grande que le Reich* »[1]. On peut se rendre compte ici que l'Afrique Orientale Allemande n'est pas désignée comme une colonie du Reich, mais bien comme partie intégrante de l'Allemagne. En d'autres termes, la colonisation est une façon d'étendre les frontières du Reich. Pour étayer cette thèse, Klampen montre que c'est uniquement la nouvelle de la fondation du Reich qui a conduit Carl Peters à quitter Londres pour revenir à Berlin. Le personnage de Karl Engel, expatrié en Grande-Bretagne, déclare à son neveu Carl Peters qui décide de rentrer à Berlin et conquérir des colonies pour le compte de l'Allemagne : « *Vous autres les jeunes d'aujourd'hui, vous êtes plus heureux que nous. Nous, nous ne possédions ni pays ni patrie desquels nous devrions être fiers* »[2].

Cet argument qui consiste à se baser sur le sentiment de « patriotisme » que la fondation du Reich, par Bismarck, aurait engendré parmi les pionniers de la colonisation allemande pour présenter ces derniers comme des acteurs de

[1] « [...] denn die Kolonie soll deutsches Land werden, auch wenn es nicht zum Gebiete des deutschen Reiches gehört. Es liegt ja viel Land außerhalb der staatlichen Grenzen. Deutschland ist größer als das Deutsche Reich », Klampen, Erich zu : *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*. Berlin, Hans Siep, 1938, p. 78.

[2] « Ihr seid glücklicher als wir, ihr Jungen, denkt Engels. Wir hatten keine Heimat, kein Vaterland, auf das wir stolz sein konnten », *ibid.*, p. 17.

l'élargissement de l'espace de la nation allemande existe aussi chez Christian Klaadt. Dans le livre *Das Schicksal des großen deutschen Kolonialpioniers* qu'il publie en 1941 avec le soutien de trois organisations nationales-socialistes (*Auslandsorganisation der NSDAP*, *Oberkommando der Kriegsmarine* et *Reichsbund Deutscher Seegeltung*), on peut lire au sujet de Carl Peters :

> *Il comprit que l'Allemagne, sa patrie qu'il aimait ardemment, était devenue le plus puissant peuple militaire du monde. Il vécut Sedan, la proclamation de l'Empereur à Versailles et l'évolution de ce grand Reich uni. Pourtant, quand il observait la carte du monde à la recherche de l'espace vital qui manquerait un jour à ce peuple laborieux et dont la population s'accroissait de plus en plus, il comprenait ceci : l'Allemagne manque de colonies. Un tiers de la terre appartient aux Britanniques, lesquels se sont appropriés les meilleures et les plus riches places du monde. Même les nations les plus petites – les Portugais, les Hollandais, les Danois, les Espagnols – avaient quelque part sur la terre leur grande part d'espace vital dont ils exploitaient les ressources. Seule l'Allemagne était une exception*[1].

Ici, l'entreprise coloniale en Afrique orientale est vue comme une façon de poursuivre purement et simplement ce qui a été accompli à Sedan.

Dans ses biographies à caractère apologétique de Carl Peters, Richard Wichterich argumente de la même manière. Dans *Carl Peters erobert Ostafrika* (1934), pour appuyer encore l'idée que Carl Peters était quasiment prédestiné à devenir un second Bismarck, il situe la naissance de sa vocation à l'époque où il avait quatorze ans :

[1] « Er sah, dass Deutschland, seine glühend geliebte Heimat, das stärkste Soldatenvolk der Welt geworden war. Er erlebte Sedan, die Kaiserproklamation von Versailles und das Werden dieses großen, einigen Reiches. Wenn er aber auf der Landkarte nach dem Lebensraum suchte, den dies wachsende, fleißige Volk einmal brauchen würden, dann wusste er : Deutschland fehlten Kolonien. Ein Drittel des Erdballs gehörte den Briten, die überall in der Welt die besten, reichsten Plätze an sich gebracht hatten. Auch kleinere Nationen – Portugiesen, Holländer, Dänen, Spanier – hatten ihren großen Anteil am weiten Raum der Erde und an seinen Gütern. Nur Deutschland nicht », Klaadt, Christian : *Carl Peters in Deutsch-Ost. Das Schicksal des großen deutschen Kolonialpioniers*. Berlin, Steiniger, (1941), p. 6.

> *À quatorze ans, Carl Peters vécut les victoires de l'Allemagne prussienne de 1870. Grande fut la joie dans la maison du pasteur Peters à Neuhaus, le jour où le Chancelier de fer mit ensemble les tribus allemandes à Versailles pour fonder le Reich. Avec l'annonce de la fondation du Reich, le jeune Carl Peters jura de se montrer digne d'une aussi grande patrie et, s'il le fallait, mourir pour elle. Il resta fidèle à ce serment toute sa vie*[1].

Dans son second livre intitulé *L'itinéraire d'un patriote* qu'il publie la même année, Richard Wichterich présente de nouveau les activités de Carl Peters comme la véritable poursuite de la fondation du Reich. Le livre commence sur ces phrases qui présentent Peters comme celui qui avait pour vocation d'éveiller les énergies des Allemands :

> *Que savent encore nos contemporains des activités et du destin du Dr Carl Peters ? Très peu, pour ne pas dire, rien du tout ! Et la génération montante ? Sait-elle qu'il y a moins de cinquante ans, dans une période de prospérité économique et sociale, un jeune Allemand* [Peters] *se donna du mal pour indiquer à son peuple la voie des objectifs qui étaient plus nobles que l'accumulation de la richesse matérielle et de l'opulence superficielle? Sait-elle encore qu'il n'avait que vint-sept ans quand il incitait ses compatriotes, devenus politiquement satisfaits d'eux-mêmes et somnambules sous le règne du génial chancelier, à se souvenir des engagements pris par l'Allemagne pendant les batailles de Sadowa* [En allemand Königgrätz] *et de Sedan ? Sait-elle qu'il réveillait les Allemands du sommeil afin qu'ils mettent une fois pour toutes l'unité allemande acquise au service d'une saine recherche de la puissance mondiale ?*[2].

[1] « Als vierzehnjähriger erlebt Carl Peters dann die preußisch-deutschen Siege von 1870. Groß und echt ist die Freude im Petershaus zu Neuhaus, als der eiserne Kanzler die Deutschen Stämme in Versailles zum Deutschen Reich zusammenschmiedet. Bei der Kunde der Reichsgründung schwört der junge Peters „sich eines so großen Vaterlandes würdig zu machen und wenn nötig für dasselbe unterzugehen". Diesem Schwur ist er sein Leben lang treu geblieben », Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), p. 14.

[2] « Was weiß die Mitwelt vom Wirken und Schicksal Dr. Carl Peters ? Wenig, um nicht zu sagen gar nichts! Und erst die heranwachsende Generation! Weiß sie, dass vor nicht einmal fünfzig Jahren ein junger Deutscher [Peters] in einer Periode wirtschaftlichen und sozialen Aufstiegs sich abmühte, seinem Volke höhere Ziele zu zeigen als Mehrung materiellen Reichtums und äußeren Glanzes? dass er, eben erst siebenundzwanzig Jahre alt, seine unter der Führung des genialen Kanzlers politisch schläfrig und selbstzufrieden gewordenen Landsleute an die auf den Schlachtfeldern von Königgrätz und Sedan übernommenen Verpflichtungen erinnerte und sie aufrüttelte, die endlich vollzogene Volkseinheit für gesundes Weltmachtstreben einzusetzen? », Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 8.

Ce qu'écrit Wichterich ici est tout à fait clair : il décrit les activités coloniales de Carl Peters en leur accordant une dimension qui ne fait aucun doute sur le désir de le placer au rang des quelques rares pionniers de la puissance allemande. Notons à cet égard, pour finir, la manière caractéristique dont l'auteur évoque le blocus naval érigé par la Grande-Bretagne et l'Allemagne pendant que Carl Peters dirigeait son expédition de sauvetage d'Emin Pacha :

> *Avec amertume, Carl Peters se souvient vingt ans plus tard de ce traitement inhumain : « Après Sadowa et Sedan, cela* [ce blocus] *demeure l'événement qui marqua impitoyablement l'histoire allemande ! ». Devrait-il désespérer et abandonner? Revenir bredouille? Ne pas réaliser une grande idée que lui-même trouvait juste? Qui était en fait son commanditaire? Était-ce le gouvernement impérial ou le peuple allemand? À qui devait-il obéissance? Que lui prescrit son sens du devoir? La réponse qu'il donne à ces questions est nettement caractéristique de sa volonté et de son pouvoir d'action* [...]. *Il se mit à l'œuvre*[1].

5.2.3. Au service de la revendication nazie d'espace vital

Le personnage de Carl Peters a été enfin « instrumentalisé » par les auteurs d'après 1933 au service de l'idée d'espace vital telle que les Nazis la concevaient. S'il est vrai que le *Führer* Adolf Hitler focalisait fondamentalement ses prétentions spatiales sur l'Est de l'Europe[2], on sait

[1] « Mit Bitterkeit erinnert sich Peters noch zwanzig Jahre später dieser unwürdigen Behandlung : „Dieser Tatsache bleibt neben Sadowa und Sedan am ehernsten der deutschen Geschichte bestehen!". Sollte er verzagen und es aufgeben? Unverrichteter Dinge wieder heimkehren? Eine große, von ihm als richtig erkannte Idee nicht ausführen? Wer war sein Auftraggeber? Die Reichsregierung oder das deutsche Volk? Wem schuldete er Gehorsam? Was schrieb ihm das Pflichtbewusstsein vor? Die Antwort, die er hierauf gab, ist so eindeutig und kennzeichnend für seine Willensstärke und Tatkraft [...]. Also ging er ans Werk », *ibid.*, p. 118.

[2] Dans la bible du nazisme « *Mein Kampf* », Adolf Hitler formulait clairement ceci : « Damit ziehen wir Nationalsozialisten bewusst einen Strich unter die außenpolitische Richtung unserer Vorkriegszeit. Wir setzen dort an, wo man vor sechs Jahrhunderten endete. Wir stoppen den ewigen Germanenzug

également qu'il a approuvé les activités des propagandistes des mouvements coloniaux d'inspiration nazie comme Heinrich Schnee et Franz Xavier Ritter von Epp[1]. Un témoignage de cette attitude d'Hitler à l'égard du révisionnisme colonial est une carte postale éditée en 1934 en Allemagne sur laquelle on pouvait voir le drapeau nazi avec sa croix gammée, des palmiers et la carte de l'Afrique situant les anciennes colonies allemandes du Togo, du Cameroun, de l'Afrique du Sud-Ouest et de l'Afrique Orientale Allemande. La carte postale porte en outre la mention suivante qui fait état directement de la position d'Hitler :

> *L'Afrique : Notre espace vital se trouve aussi ici ! « Il y a beaucoup de choses dont l'Allemagne doit bénéficier des colonies, et nous avons nécessairement besoin de colonies comme toute autre puissance »,* [dit] *le chancelier du Reich Adolf Hitler a l'envoyé du „Sunday Express", le 11 février 1933*[2].

Les auteurs que nous avons étudiés ont également mis à contribution l'œuvre de Carl Peters dans les textes associant l'Afrique et la recherche de l'espace vital. Ils le présentent comme un modèle pour la jeunesse, digne de servir à l'éducation de cette jeunesse et à sa sensibilisation à la question de l'espace vital. Ils font recours à Carl Peters sur deux plans : D'une part, ils s'appuient sur son personnage pour revendiquer les colonies en Afrique et,

---

nach dem Süden und Westen Europas und weisen den Blick nach dem Land im Osten », Hitler, Adolf : *Mein Kampf*. 2e vol. München, 1925/27, p. 741.

[1] Lire, à ce propos, le point « Die Tolerierung und Förderung der Kolonialpropaganda durch Partei und Staat », in : Hildebrand, Klaus : *Vom Reich zum Weltreich. Hitler, NSDAP und koloniale Frage 1919-1945*. München, Fink, 1969, p. 390-392.

[2] « Afrika. Auch hier liegt unser Lebensraum! „Es gibt eine große Menge Dinge, die Deutschland aus den Kolonien beziehen muss, und wir brauchen Kolonien genau so nötig wie irgendeine andere Macht". Reichskanzler Adolf Hitler zum Vertreter der „Sunday Express" am 11. 2. 33 ». La carte postale est imprimée dans Gründer, Horst (éd.) : *« ...da und dort ein junges Deutschland gründen » Rassismus, Kolonien und kolonialer Gedanke vom 16. bis zum 20. Jahrhundert*. (München), dtv, 1999, p. 339.

d'autre part, ils le font passer pour l'initiateur de la campagne pour la recherche de l'espace en Europe.

Les publicistes qui soutiennent activement que l'exemple de Carl Peters est la preuve palpable de l'existence permanente pour l'Allemagne d'un besoin d'espace tissent un lien hasardeux entre la situation qui prévalait à l'époque de la grande poussée coloniale et celle de l'Allemagne d'après 1933. Ils affirment que les mêmes raisons qui poussèrent Carl Peters dans les colonies existent également à leur époque. La pièce en un acte consacrée à Carl Peters en 1939 par la « Direction de la jeunesse nazie » (*Reichsjugendführung der NSDAP*) commence, par exemple, de la façon suivante :

> *L'Allemand Carl Peters a reconnu avant la Première Guerre mondiale que l'espace vital manquait au peuple allemand. En Angleterre, il comprit comment un peuple ayant un grand empire colonial résiste solidement et fermement à tous les orages et à toutes les luttes et comment sa puissance interne s'accroît. Avec la passion du combattant, il défendit l'exigence suivante : L'Allemagne réclame des colonies ! Bien que la patrie l'ait à peine soutenu, il rassembla une petite troupe de camarades courageux et enthousiastes. Ensemble, ils se rendirent en Afrique inexplorée et Peters acquit morceau par morceau l'Afrique orientale, à la faveur de raids dangereux et difficiles en territoire tropical. Ainsi, en mettant en jeu sa propre vie, Peters devint le créateur de la plus grande colonie allemande. Le Reich attribua son droit de protection sur l'Afrique orientale. Si nous observons la vie dure, combattante et courageuse de Carl Peters, nous reconnaîtrons que l'exigence ci-après est beaucoup plus urgente aujourd'hui qu'à son époque : nous avons besoin d'espace pour vivre !*[1].

[1] « Der Deutsche Carl Peters erkannte vor dem ersten Weltkrieg, dass dem deutschen Volk der Lebensraum fehlte. In England sah er, wie ein Volk mit großem Kolonialbesitz allen Stürmen und Kämpfen stark und fest gegenübersteht und seine innere Kraft wächst. Mit kämpferischer Leidenschaft trat er für die Forderung ein : Deutschland verlangt Kolonien! Obwohl ihm aus der Heimat kaum eine Unterstützung zuteilt wurde, sammelte er einen kleinen Trupp mutiger und begeisterter Kameraden. Sie fuhren in das unerschlossenen Afrika und Peters erwarb Stück um Stück Ostafrikas in mühsamen und gefährlichen Zügen durch das tropische Land. So wurde Peters unter Einsatz seines Lebens Schöpfer der größten deutschen Kolonie. Das Deutsche Reich übernahm die Schutzhoheit über Ostafrika. Wenn wir das harte, kämpferische und tapfere Leben Carl Peters sehen, erkennen wir für unsere Zeit noch dringender als damals die Forderung : Wir brauchen Raum zum Leben! », Reichsjugendführung der NSDAP (éd.) : *Carl Peters gewinnt Deutsch-Ostafrika.* Berlin, s. éd., 1939, p. 1.

Le même thème est présent dans l'essai biographique intitulé *Carl Peters, un combattant pour l'espace allemand* publié par Hubert Coerver. Après avoir proposé une version apologétique des activités de Carl Peters en Afrique orientale, cet auteur aboutit à la conclusion selon laquelle de nombreux Allemands auraient trouvé l'espace vital qui leur faisait défaut, grâce aux activités de ce dernier. Ecoutons ce qu'il écrit en donnant à sa prose un souffle quasiment épique :

> *Carl Peters a quitté son peuple afin de rester éternellement auprès de lui. Des milliers d'Allemands trouvèrent l'espace vital dans les territoires qu'il conquit pour le compte du Reich. Des plantations et des villes florissantes y virent le jour. Des voies ferrées et des routes furent tracées dans toute la jeune colonie. La terre et les établissements situés sur la côte de l'Océan indien étaient allemands. Le seul et unique pionnier de cette colonisation était CARL PETERS, celui que sa propre patrie frappa d'opprobre, le combattant pour l'espace vital allemand*[1].

L'éditeur de ce petit livre, Georg Usadel, précéda ces considérations de nature éthique d'une préface qui en dit long sur l'utilité que les Nazis reconnaissaient à l'exemple de Carl Peters en fonction des objectifs qui étaient les leurs. Dans cette préface, on lit en effet :

> *Aucun Allemand n'a reconnu si tôt le manque d'espace de son peuple et entrepris avec autant de succès la lutte contre ce manque que le Dr Carl Peters. C'est son énergie qui permit au Reich de conquérir sa province d'Outre-mer la plus grande, l'Afrique Orientale Allemande.* [...] *La vie de Carl Peters fut une lutte constante pour l'espace vital allemand. Il fut un pionnier de la colonisation allemande. C'est pourquoi, il est l'une de nos plus grandes personnalités, une personnalité que nous ne devrons jamais oublier.* [...] *Si nous passons en revue son existence, nous comprendrons*

[1] « Carl Peters ging von seinem Volke, um ewig bei ihm zu sein. Tausende deutscher Menschen fanden Lebensraum in den Ländern, die er dem Reiche gewann. Blühende Planzungen und Städte entstanden. Eisenbahnen und Straßen erschlossen die junge Kolonie. Deutsch waren Werk und Erde am Gestade des Indischen Ozeans. Der Bahnbrecher aber war nur er, den sein Staat einmal ächtete, CARL PETERS, der Kämpfer um deutschen Raum », Coerver, Hubert : *Carl Peters. Ein Kämpfer um deutschen Raum*. Leipzig, Berlin, B.G. Teubner, 1937, p. 43.

> *qu'il est nécessaire pour notre peuple de mener aujourd'hui une politique coloniale. Nous nous rendrons également compte que l'œuvre accomplie par cet homme, en mettant en jeu sa propre vie, ne sera jamais perdue pour nous*[1].

Afin de montrer le rôle de modèle rempli par Carl Peters dans la recherche de l'espace vital, nos auteurs n'hésitent pas à prendre des libertés avec la réalité historique. Bien que le « peuple sans espace » propagé par Hans Grimm n'ait été populaire qu'après 1918, on s'efforce en effet de faire croire que cette idée était déjà présente dans les esprits à l'époque de Carl Peters. Richard Wichterich, par exemple, affirme :

> *Du « peuple sans espace » et du « peuple de la dispersion » – ces deux notions étaient courantes déjà à l'époque – Carl Peters voulait en faire une nation fière et capable de s'installer, même à l'étranger, sur son propre sol. Il voulait que les parties de cette nation qui sont encore éparpillées dans le monde entier se sentent économiquement et culturellement liées à la mère patrie et contribuent à faire grandir la puissance et le prestige de l'Allemagne dans le monde*[2].

Dans un autre livre que Wichterich publie la même année, en collaboration avec Fritz Th. Pabst, la même idée est de nouveau présente, avec

[1] « Kein Deutscher hat die Raumnot seines Volkes so frühzeitig erkannt und zugleich so erfolgreich den Kampf dagegen aufgenommen wie Dr. Carl Peters. Seiner Tatkraft verdankte das Reich allein die Gewinnung seiner größten Überseeprovinz : Deutsch-Ostafrika. [...] Das Leben Dr. Carl Peters war ein steter Kampf um deutschen Lebensraum, ein Bahnbrechen für deutsche Pionierarbeit. Er ist darum einer unserer Großen, die wir nie vergessen dürfen. [...] Wenn wir sein Dasein an uns vorüberziehen lassen, verstehen wir die Notwendigkeit deutscher Kolonialpolitik für unser Volk und wissen, dass alles, was dieser Mann unter Einsatz seines Lebens schuf, niemals für uns verloren sein kann ». Préface de Usadel, Georg : « Erbe und Verpflichtung. Lesestoffe für den Deutsch- und Geschichtsunterricht », in : Coerver, Hubert : *op. cit.*, p. 2 de couverture. Georg Usadel était un publiciste auteur par ailleurs des *Assises de l'éthique nationale-socialiste* (Usadel, Georg : *Zucht und Ordnung : Grundlagen einer nationalsozialistischen Ethik*. Hamburg, 1942, Hanseat. Verl.-Anst., 76 pp.).

[2] « Aus dem Volk ohne Raum und dem Volk der Zerstreuung – diese Begriffe waren damals schon geläufig – wollte er [Peters] eine stolze, auch draußen auf eigenem Grund siedelnde Nation gestalten helfen, deren noch so weit in der Welt verstreute Teile sich wirtschaftlich und kulturell eng mit dem Mutterlande verbunden fühlen und zur Steigerung deutscher Macht und Geltung in der Welt beitragen sollten », Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 8.

une nuance complémentaire ; Carl Peters devient maintenant, en plus du pionnier de l'espace vital allemand, un promoteur d'une communauté nationale soudée :

> *L'Allemagne doit sortir de ses frontières européennes trop étroites. Elle doit envahir les mers. Elle doit posséder ses propres colonies. Pour Carl Peters, c'était une question vitale. Le peuple allemand éparpillé dans le monde entier, suite à un MOUVEMENT MIGRATOIRE NON ORGANISÉ, doit devenir de nouveau une COMMUNAUTE BIEN SOUDÉE. Tous les émigrants doivent être dirigés vers un espace allemand. L'ALLEMAGNE A INDENIABLEMENT BESOIN D'UN NOUVEL ESPACE VITAL ! Mais, elle a besoin d'espace qui lui soit propre et étroitement lié à la mère patrie !*[1].

Afin de populariser les idées de Carl Peters autour de la question de l'espace vital, le théâtre fut également utilisé à l'époque nazie. En 1940, le problème de l'étroitesse de l'espace vital en Allemagne est mis en scène en partant du personnage de Carl Peters dans la pièce de théâtre *Weg in die Welt*, publiée avec le soutien du N.S.D.A.P. (*Das Hauptlektorat im Presseamt des Kolonialpolitischen Amtes der NSDAP*)[2]. Les scènes qui présentent l'expansion en Afrique orientale comme une solution au problème de l'espace se passent soit à Berlin, soit sur le navire Titania, soit simplement en Afrique orientale, avec Carl Peters comme personnage principal. Ainsi, dans une scène qui se déroule à Berlin (*Unter den Linden*) - la discussion porte sur l'exposé « *Deutsche*

[1] « Deutschland muss heraus aus seinem zu engen Lebensraum in Europa, muss hinaus auf die Meere, muss Seefahrt treiben, muss eigenes Kolonialland erwerben. Das ist für Peters eine deutsche Schicksalsfrage. Aus einem über die ganze Erde zerstreuten Volk – DIE FOLGE PLANLOSER AUSWANDERUNG – muss wieder ein GESCHLOSSENER VOLKSKÖRPER werden. In eigenes Land soll der Auswanderer Strom sich ergießen. DEUTSCHLAND BRAUCHT NEUEN LEBENSRAUM! Aber eigenen, eng verbunden mit dem Mutterland! », Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), p. 35. Les lettres capitales sont celles du texte original.

[2] Signalé dans Buchhorn, Josef: *Weg in die Welt. Ein Schauspiel um den deutschen Mann Carl Peters*. Schöneberg, Max Schwabe, (1940), p. 3 de couverture.

Kolonisation » présenté par Carl Peters - le personnage de Behr-Bandelin de cette pièce de théâtre raisonne comme suit :

> *Hors de nos frontières, il y a ce dont nous avons besoin : un pays de colonisation pour l'excédent de la population allemande qui, contrairement au prolétariat d'émigration, fera prospérer l'univers. Sur les terres lointaines, les matières premières foisonnent qui doivent nous revenir directement et sans ces lourdes taxes dommageables à notre économie. Il y a de débouchés pour l'industrie allemande. Il y a … Que n'y trouve-t-on pas, chers messieurs ? Si maintenant quelqu'un arrive* [il parle de Peters] *qui est capable de diriger les voiles allemandes dans la direction du vent, n'est-ce pas une raison assez suffisante d'être heureux et de se montrer reconnaissant à son endroit ?*[1].

Le texte expose clairement non seulement l'impossibilité de rester en Allemagne (faute d'espace) pour des hommes comme Carl Peters, mais également la possibilité de régler les problèmes sociaux de l'Allemagne à travers l'expansion coloniale.

Pour illustrer la bonne manière de s'approprier cet espace vital en Afrique, Josef Buchhorn s'appuie tout naturellement sur la méthode de Carl Peters et laisse sous-entendre que son exemple est toujours d'actualité. À en croire la logique de cette pièce de théâtre, les Allemands de l'époque hitlérienne devaient investir les mers, et se lancer de nouveau dans l'aventure coloniale. La première scène se déroule dans le bureau du chancelier avec le décor suivant : une carte de l'Europe et une carte du monde sont suspendues au mur ; la discussion tourne autour de la possibilité offerte à l'Allemagne d'acquérir les colonies :

[1] « Draußen liegt, was wir brauchen: Land zum Siedeln für einen Überschuss deutscher Menschheit, die anders als Auswanderungsproletariat Dung der Welt wird. Draußen liegen gehäuft Rohstoffe, die ohne ausländischen Umschlag und so : ohne lästige und für unsere Volkswirtschaft unbekömmliche Abgaben zu uns gelangen müssen; ist Möglichkeit für den Absatz deutscher Industrie; ist... was ist nicht alles, meine Herren? Wenn nun einer kommt und die deutschen Segel in die Windrichtung dieser Welt zu stellen und zu behaupten fähig ist, ist da nicht aller Grund, froh und dankbar zu sein? », *ibid.*, p. 19-20.

> ***Bismarck*** *: Avez-vous l'intention de me donner un cours de géographie ? Merci, je n'en ai pas besoin.*
> ***Peters*** *(ignore la remarque et continue par indiquer sur la carte) : Là … (indique toujours sur la carte) au beau milieu de l'Europe, l'Allemagne reste éternellement figée dans ses frontières. À moins d'une nouvelle guerre, ses frontières resteront les mêmes. L'Allemagne étouffe progressivement parce qu'elle ne peut plus bomber la poitrine.*
> *Et là … C'est le monde, grandement ouvert à toute personne qui a le courage d'intervenir pour se procurer l'espace que la patrie ne peut plus offrir. C'est de l'espace assez étendu pour recevoir les émigrants trop réprimés et les entretenir pour leur patrie. L'Angleterre, la France … tous ont commencé depuis longtemps. Seulement …*
> ***Bismarck*** *: Nous…*[1]

La deuxième scène se passe dans la maison de campagne de Bismarck (*Im Sachsenwald*) où Carl Peters vient rencontrer le chancelier. Ici, Carl Peters a déjà acquis les colonies et revient rendre compte au chancelier, comme le montre le dialogue suivant :

> ***Bismarck*** *: Docteur Peters, la première fois que vous êtes venu me voir, je vous ai pris pour un homme à l'esprit peu clair, pour un jeune homme ambitieux et attiré par l'aventure. Je me disais ceci : « voilà un jeune homme facilement exalté et qui veut aller dans le monde avec des considérations nébuleuses. Pour lui, il n'y a jamais matière à hésiter. Il n'a pas le sens du compromis ».*
> *Mais, quand vous êtes revenu de votre premier voyage, que vous avez conquis l'arrière-pays du Zanzibar, rassemblé des expériences plus solides et êtes devenu un homme totalement indépendant, à ce moment, je me suis dit : « Derrière cet homme se cache plus de valeur qu'il ne laisse apparaître au premier contact. Alors je vous ai encouragé. Je ne l'ai pas fait à chaque occasion et dans toutes les circonstances. Je ne voyais pas le monde seulement avec vos yeux, mais je vous ai quand même encouragé. Et je vous ai même soutenu tandis que vous, avec vos manières entêtées et rigides, vous m'avez purement et simplement compliqué la situation.*

[1] « **Bismarck** : Gedenken Sie mir ein Kolleg über Geographie zu halten? Danke; ich bin versorgt. **Peters** (Ohne auf den Einwurf einzugehen) : Da (wieder auf die Karten deutend) Deutschland, inmitten Europas, in Grenzen eingezwängt, die unverrückbar liegen, ohne neuen Krieg jedenfalls so bleiben. Deutschland in zunehmender Atemnot, weil es die Brust nicht dehnen kann. Und dort – die Welt. Weitoffen für jeden, der den Mut hat zuzugreifen, um sich Raum zu verschaffen, den die Heimat nicht mehr herzugeben vermag. Raum genug, den Abstrom allzu beengter Menschheit aufzunehmen und ihn so – der Heimat zu erhalten. England, Frankreich – alle haben längst zugegriffen; nur – **Bismarck** : Wir - », *ibd.*, p. 26-27.

> ***Peters*** *: Je vous en sais gré, Excellence !*
> ***Bismarck*** *: Mais, je ne l'ai pas fait afin que vous me manifestiez votre gratitude, mais parce que cela était nécessaire pour le peuple entier. Autrement, vous seriez resté un inconnu...*[1].

Dans les deux scènes dont nous venons de citer des extraits, le colonialiste de l'époque wilhelminienne est présenté comme un modèle dont les Allemands de 1940 pouvaient toujours s'inspirer. C'est ce que signale déjà l'image de la page de couverture du texte de cette pièce de théâtre[2]. Le dessin présente la carte de l'Afrique en couleur blanche, symbolisant la distribution de ces territoires entre les puissances européennes. Les seuls points de la carte marqués en noir représentent les anciennes colonies allemandes du Togo, du Cameroun, de l'Afrique du Sud-Ouest et de l'Afrique Orientale Allemande. La carte de l'Afrique est enfin dominée par le buste de Carl Peters.

Enfin, le thème de la recherche de l'espace est également présent dans le film *Carl Peters* (1941). Déjà dans la première séquence, le thème du « *peuple sans espace* » est illustré de la manière suivante : Un train entre en gare de Neuhaus, les villageois se bousculent pour le prendre, le personnage de Carl Peters demande à un paysan la raison pour laquelle il s'est décidé à partir, à émigrer. À cette question, le villageois répond : « *Pourquoi ? Le champ devient étroit* ». Cette réponse est transposée, par la suite, dans la bouche du pionnier de

[1] « **Bismarck** : Als Sie zu mir kamen, Doktor Peters, habe ich Sie für einen unklaren Kopf gehalten; für einen jungen Mann, in dem der Ehrgeiz brannte, den das Abenteuer lockte. Leicht entflammt, dachte ich, ist der und will mit nebulosen Vorstellungen in die Welt. Wenn und Aber liegen dem nicht. Er hat keine Ausgleichsladung an Bord...
Als Sie dann von Ihrer ersten Ausfahrt wieder heimkehrten, das ostafrikanische Hinterland von Sansibar und Erfahrungen mitbrachten, die mehr wogen, und einen Kerl, der sich, ganz auf sich angewiesen, bewährt hatte, da habe ich mir gesagt : hinter dem ist doch mehr, als es zuerst schien. Und da habe ich Sie gefördert. Nicht in allem und jederzeit. Ich sah die Welt nicht nur mit Ihren Augen. Aber : doch gefördert. Und hin auch zu Ihnen gestanden, wo sie es mir in Ihrer sturen und starrköpfigen Art schier unmöglich machten.
Peters : Das habe ich Ihnen stets gedankt, Durchlaucht.
Bismarck : Um des Danks willen habe ich das nicht getan. Sondern, weil es für das Ganze von Nutzen war. Wäre es das nicht gewesen, wären Sie ein beliebiger Herr X geblieben... », *ibd.*, p. 147.

[2] Cf. illustration n° 15.

la colonisation, Carl Peters. À plusieurs reprises, il explique les raisons de son entrée dans la conquête coloniale ainsi : « *Pourquoi ? Parce que la terre et le sol allemands ne satisfont plus les besoins de la population allemande qui devient de plus en plus nombreuse* ». Le colonialiste devient ainsi, pour reprendre les termes d'une revue de l'époque, celui qui « *lutte pour la réputation et la présence active des Allemands dans le monde* »[1].

On peut constater à travers tous les exemples cités ci-dessus que les activités coloniales de Carl Peters furent présentées par les Nazis comme le modèle de ce que devaient faire les Allemands dans leur recherche d'espace. « *Si nous exigeons nos anciens territoires protégés, il* [Peters] *est à nos côtés, invisible. Un peu de son esprit souffle sur nous, cet esprit qui accomplit l'acte grandiose de conquête de l'empire allemand sur le sol africain* », écrit Alfred Funke[2].

Tous les textes qui viennent d'être évoqués ne doivent toutefois pas faire perdre de vue que la recherche d'espace vital dans les colonies ne fut pas pour les Nazis l'aspect prioritaire de leur campagne pour l'espace vital. Comme on le sait, nonobstant ses discours qui parfois encourageaient les associations coloniales, Hitler ne se lassa pas distraire par celles-ci au point d'oublier ses ambitions territoriales en Europe[3]. Klaus Hildebrand a souligné qu'à partir de 1933, l'historien Manfred Sell a, dans son livre *Die neue deutsche*

[1] « [Peters] kämpft um Ansehen und Mitwirkung der Deutschen draußen in der Welt ». *Filmillustrierte* n° 12 du 16 mars 1941. Texte cité par Hollstein, Dorothea : *op. cit*., p. 127.

[2] « Wenn wir heute unsere ehemaligen Schutzgebiete zurückfordern, so steht er [Peters] uns unsichtbar zur Seite. Es weht uns etwas von seinem Geiste an, der den großen Griff nach dem deutschen Imperium auf afrikanischer Erde wagte », Funke, Alfred : *Carl Peters. Der Mann, der Deutschland ein Imperium schaffen wollte*. Berlin, Metten, 1937, p. 64.

[3] Lire, à ce propos, le chapitre « Afrika in den Äußerungen Hitlers und im Urteil der „Traditionalisten" », in : Hildebrand, Klaus : *Vom Reich zum Weltreich. Hitler, NSDAP und koloniale Frage 1919-1945*. München, Fink, 1969, p. 713-744.

Kolonialpolitik, montré aux Nazis que la propagande pour les colonies et la recherche de l'espace à l'Est peuvent être complémentaires[1]. La recherche de l'espace vital en Afrique et la recherche de celui-ci en Europe deviennent ainsi le plus souvent liées ; cela se vérifie en tout cas dans les textes que nous avons étudiés. Dans les textes d'après 1933, les auteurs démontrent que les activités de Carl Peters ne visent pas uniquement l'acquisition de l'espace vital en Afrique, mais qu'elles constituent également un appel à chercher cet espace même en Europe. Paul Baecker, par exemple, affirme : « *Mais, plus que les pertes matérielles, l'Allemagne connaîtra une autre privation dans la perte de nos colonies, un insuccès qui nous fait penser au héros Carl Peters et qui stipule : Malgré quelques espaces libres à l'Est, l'Allemagne demeure petite et restreinte* »[2].

Pour expliquer comment l'exemple des activités de Carl Peters constitue une sorte de motivation à la recherche de l'espace en Europe, certains auteurs rappellent le retour à l'Allemagne de l'île d'Helgoland après la signature du traité Helgoland-Zanzibar. Hermann Böhme, par exemple, voit dans l'obtention de cette île celle d'une forteresse capable de protéger le Reich contre les envahisseurs étrangers :

> *De tous les territoires conquis par Carl Peters, il ne nous reste aujourd'hui que l'île d'Helgoland, le bastion situé sur la côte allemande de la mer du Nord. En cas d'attaque armée par une puissance maritime ennemie, cette île constituera un avant-poste pour défendre notre patrie. Mais, plus encore que toute forme de fortification, ce qui constitue la plus puissante forteresse de la nation, ce sont les cœurs dans lesquels vivent la fidélité, la fierté et le sentiment patriotique de Carl Peters. Nous ne pouvons pas mieux honorer cet Allemand inoubliable qu'en réclamant*

[1] Cf. *ibid.*, p. 413.

[2] « Aber mehr noch als diese materiellen Verluste wird Deutschland einen Verlust im Verlust unserer Kolonien beklagen, auf den uns gerade die Erinnerung an Peters, den Helden, stößt : Deutschland ist klein, ist eng, trotz manches leeren Raumes im deutschen Osten », Baecker, Paul : *Der letzte Wiking. Carl Peters erobert Ostafrika*. Berlin, Junge Generation, (1934), p. 94.

> *notre droit de posséder des colonies avec la même fermeté qui a caractérisé son engagement*[1].

Si Hermann Böhme affirme que Carl Peters a permis de montrer la voie à l'agrandissement de l'espace vital allemand essentiellement dans les colonies, d'autres précisent qu'il a montré en particulier la voie vers l'expansion allemande en Europe de l'Est. Les adeptes de cette dernière position remontent dans l'histoire allemande pour expliquer qu'il existe bien une continuité du génie allemand dans l'œuvre de Carl Peters. Grâce à tous les liens historiques et de « race » qui l'unissent aux anciennes entreprises de colonisation allemande depuis le Moyen Âge et aussi par son entreprise coloniale en Afrique, Carl Peters apparaît, à leurs yeux, comme un véritable « raccourci » du génie allemand en matière coloniale. Cette idée est tout à fait présente dans la pièce de théâtre *Weg in die Welt* (1940) de Josef Buchhorn. Dans un dialogue entre les personnages de Carl Peters et de Bismarck, l'auteur soutient l'idée selon laquelle Carl Peters aurait recherché également les colonies en Europe de l'Est :

> ***Peters** : Je pense aussi qu'il est possible de régler le problème d'espace en restant en Europe …*
> ***Bismarck** (Laisse choir le dossier qu'il avait en main) : Dites-moi comment cela est possible, docteur Peters ? ! !*
> ***Peters** : Par la guerre contre la Russie.*
> ***Bismarck** (Laisse tomber le dossier sur la table et se retourne de manière tangible vers Peters)*
> ***Peters** : Les seuls territoires que l'Allemagne puisse coloniser en Europe se trouvent à l'Est. Si nous parvenons à gagner ces territoires, nous aurons renoué logiquement avec la politique d'Henri I^er^*[Roi de Germanie 919-936]

[1] « Helgoland, das Bollwerk vor der deutschen Nordseeküste, ist augenblicklich das einzige, was uns von Carl Peters' Erwerbung geblieben ist. Es wird im Falle eines Angriffs durch feindliche Seestreitkräfte ein Vorposten sein, der unser Vaterland zu schützen weiß. Größerer Schutz aber als alle Befestigungen und stärkstes Bollwerk der Nation sind die Herzen, in denen die Treue, der Stolz und das Nationalbewusstsein eines Carl Peters lebendig sind. Und nicht besser können wir diesen unvergesslichen Deutschen ehren, als wenn wir mit derselben Beharrlichkeit, die sein ganzes Streben auszeichnete, an unserem Recht auf unsere Kolonien festhalten », Böhme, Hermann : *Carl Peters. Der Begründer von Deutsch-Ostafrika*. Leipzig, Reclam, 1939, p. 74.

> *et de l'empereur Lothaire de Supplinburg* [Empereur germanique 1125-1137][1].

L'évocation de ces deux souverains allemands a pour objectif de justifier, par le recours à l'histoire, le fait que l'Allemagne était en droit de chercher l'espace à l'Est. Henri I[er] l'Oiseleur (875-936) ne lutta-t-il pas avec succès contre les Slaves et les Hongrois ? En mettant ces paroles dans la bouche de Carl Peters, l'auteur a recours à ce personnage pour légitimer la campagne militaire à l'Est dans laquelle les Nazis vont se lancer.

En résumé, que le champ géographique de leur engagement se situe à l'Est de l'Europe ou bien en Afrique, tous les textes évoqués ici montrent que les publicistes de l'époque du III[e] Reich ont « instrumentalisé » le personnage de Carl Peters au bénéfice de leur campagne sur l'espace vital. Ils ont bien tenté de cette façon de tisser un lien *a posteriori* entre Peters et les Nazis.

5.3. Carl Peters au service du révisionnisme colonial

En dehors du thème de l'espace vital, les auteurs que nous avons étudiés utilisent également le personnage et l'œuvre de Carl Peters pour la cause du « révisionnisme colonial ». Par « révisionnisme », il faut entendre ici une très populaire doctrine qui réclamait, entre les deux Guerres mondiales, la restitution des colonies à l'Allemagne. Ce thème fut agité à la fois par les nostalgiques de

[1] « **Peters** : Es gäbe einen Weg in Europa selbst, solcher Raumnot zu steuern – **Bismarck** (Lässt die Akte sinken) : Diesen Weg werden Sie mir jetzt nennen, Herr Doktor Peters?!! Peters: Das wäre der Krieg mit Russland. **Bismarck** (Hat die Akte auf den Tisch fallen lassen und sich spürbar Peters zugewandt) **Peters** : Deutsches Kolonialland inmitten Europas liegt allein im Osten. Das zu gewinnen, wäre folgerichtig wieder aufgenommene Politik des ersten Heinrich und des Kaisers Lothar von Supplinburg », Buchhorn, Josef : *Weg in die Welt. Ein Schauspiel um den deutschen Mann Carl Peters*. Schöneberg, Max Schwabe, (1940), p. 35-36.

l'époque coloniale, ceux qui s'exclamaient : « *Adieu beaux jours !* »[1], ainsi que par les propagandistes du nationalisme qui développèrent le thème du « *mensonge colonial* »[2]. Tous ont construit leur discours en s'appuyant en particulier sur les activités de Carl Peters.

Après 1918, les auteurs insistent sur le caractère pacifique et philanthropique qu'auraient eu les activités de Carl Peters. Comme la rhétorique de cette époque voulait qu'on présentât l'administration coloniale allemande comme la « *meilleure colonisation* »[3] qui ait existé, ils se sont contentés de présenter uniquement les « bonnes » méthodes de Carl Peters. Ils ne se bornent pas à escamoter les épisodes brutaux de la vie du « héros colonial » mais embellissent les actes qu'ils décrivent et qui furent accomplis par lui. Cette façon de réhabiliter le colonialiste hanovrien, on la retrouve dans le livre *Carl Peters und sein Volk* (1929) d'Edith Salburg. Ce roman compare par exemple la manière dont Anglais et Allemands ont traité les Africains dans les colonies. À propos d'une fête organisée par les Anglais à Zanzibar, le narrateur raconte :

[1] Belle formule d'un chapitre sur le révisionnisme : « Wie schön war die Zeit. `Kolonialschuldlüge´ und Kolonialnostalgie in der Weimarer Republik », in : Baer, Martin et Schröter, Olaf : *Eine Kopfjagd. Deutsche in Ostafrika. Spuren kolonialer Herrschaft*. Berlin, Links, 2001, pp. 145-155.

[2] Ce thème fut fortement formulée par Heinrich Schnee dans son *best-seller* paru en 1924, traduit en français, anglais, espagnol et italien, et qui atteignit sa douzième réédition en 1940. Dans cette « bible des révisionnistes coloniaux », Heinrich Schnee revendique : « La perte des colonies allemandes est justifiée par l'affirmation de l'échec de l'Allemagne dans l'œuvre civilisatrice et par son prétendu impérialisme colonial agressif. Ce prétexte et tout ce qui l'accompagne se sont avérés comme une farce. Dès lors, la base sur laquelle les forces alliées ont construit le chapitre du traité de Versailles concernant les colonies est faussée. Ainsi, toutes les raisons par lesquelles les forces alliées ont justifié leur traitement des colonies auprès de l'Allemagne et du monde deviennent erronées. De là, il en résulte une exigence de restitution à l'Allemagne de ses colonies perdues », Schnee, Heinrich : *Die koloniale Schuldlüge*. 12e éd., München, Knorr & Hirth, 1940, p. 101-102.

[3] Dans la préface de son dictionnaire sur la colonisation allemande, Heinrich Schnee écrit : « Die wesentlichste Vorbereitung für den Erfolg liegt aber in den Eigenschaften des deutschen Volkes. Es war längst, ehe es deutsche Kolonien gab, eine bekannte Tatsache, dass die Deutschen in fremden Kolonialgebieten ausgezeichnete, von den Regierungen jener Länder vielfach sehr begehrte Kolonisten abgaben », Schnee, Heinrich (éd.) : *Deutsches Kolonial-Lexikon*. 1er vol., Leipzig, Quelle & Meyer, 1920, p. IX.

> *Les Européens étaient les hôtes d'honneur. On traitait sommairement les Nègres. C'était l'image d'une entente complète sous prédominance anglaise. Après un court instant, tout cela est devenu pour Frieda quelque chose de non important et qui avait l'air d'un opéra.*
> *Au moment où les dames de la mission britannique la cherchèrent afin d'entreprendre une promenade d'agrément, elle n'était plus là. Elle était retournée calmement à la maison pour échanger sa tenue contre la tunique d'infirmière. Tandis que dans le hall la fête ne faisait que commencer vraiment, elle se promenait, accompagnée de son serviteur, dans les ruelles obscures où un souffle de vent s'était uni au souffle de la mer. Elle passa devant des parois sans fenêtres, des maisons silencieuses. Le contraste était ici partout comme d'ordinaire dans le Sud. Sur le calcaire humide, elle se dirigea à pas pressés vers le château résidence en face duquel était située la ménagerie du Sultan.*
> *L'infirmière* [Frieda] *allait donner volontairement des soins aux malades*[1].

Dans la réalité, comme dans l'intrigue du roman, Frieda est une compatriote de Carl Peters. On peut constater dans le texte cité ci-dessus qu'elle s'occupe des Noirs, pendant que les Anglais font la fête et ont peu de considération pour les Noirs. Dans la suite du texte, le narrateur raconte ce que fait Frieda pendant la nuit de la fête des Anglais : elle visite les malades à domicile, les sans-abri et soutient les femmes des *harems*. En récompense, elle récolte la confiance et les félicitations aussi bien de son chef Carl Peters que du Sultan. Le dialogue suivant, entre les personnes Frieda et Carl Peters, en est une illustration :

> [Peters] *: Est-il vrai que vous avez soigné avec succès une femme d'un harem?*

[1] « Die Europäer waren die Ehrengäste. Summarisch behandelte man die Neger. Es war ein Bild unendlicher Eintracht – unter englischer Vorherrschaft. Aber nach kurzer Zeit bekam es für Frieda etwas Belangloses, Opernhaftes. Als sich dann die Damen der britischen Mission nach ihr umsahen, um lustwandelnd noch allerlei zu erleben, war sie nicht mehr da – sachte heimgegangen, um ihr Kleid gegen die Schwesterntracht zu vertauschen. Während in der festlichen Halle die Fröhlichkeit nun erst recht begann, wanderte sie, von dem Diener begleitet, durch die nächtlichen Gassen, in denen ein duftender Windhauch mit dem Atem des Meeres sich vereinigte. Vorbei an fensterlosen Mauern, an schweigenden Häusern. Kontrast war alles hier, wie zumeist im Süden. Über nassen Kalk, Lehm, Korallenzacken eilte sie zum Residenzschloss hin, dem gegenüber am Meer die Menagerie des Sultans stand. Die Schwester ging zu einer Krankenpflege, die sie freiwillig übernommen hatte », Salburg, Gräfin Edith : *Carl Peters und sein Volk. Der Roman des deutschen Kolonialgründers*. (1929), 4e éd., Weimar, Alexander Duncker, 1937, p. 193.

> [Frieda] *: Oui. Une jeune et belle créature avec une plaie très infectée. Il a fallu la traiter comme un enfant mal éduqué. Maintenant, elle m'aime.*
> [Peters] *: Voilà ! L'offre du Sultan fera naturellement secouer la tête aux autres ici, les Portugais, les Britanniques et les Welsches* [les peuples romains]. *Entre-temps, nous serons déjà loin. Nous n'avons besoin de rien préparer, nous partons aujourd'hui.*
> [Frieda] *: Aujourd'hui ?*
> [Peters] *: Naturellement ! Soyez ponctuel, s'il vous plaît*[1].

Dans la même intention, celle de présenter la colonisation allemande comme une authentique entreprise philanthropique, l'auteur décrit les bons rapports qui auraient existé entre Carl Peters et les Africains :

> *Malgré tous les aléas climatiques et les intrigues des Anglais, Peters et ses amis étaient restés gagnants avec de nombreuses acquisitions importantes et avaient acquis la sympathie des Sultans, lesquels ont préféré conclure le pacte de sang avec les Allemands que d'accepter d'être les vassaux des Anglais. Dans les territoires découverts par le nommé Baroni, l'explorateur Von der Decken, les us et coutumes allemands n'ont pas été oubliés. À plusieurs reprises, on a rappelé à Carl Peters et à ses amis ceci : « Nous tenons à notre pacte de sang. Nous vous avons attendus. Pourquoi n'êtes-vous pas venus depuis longtemps ? Vous pouvez vous installer ici ». Cela s'est passé dans le territoire Moschi au Kilimandjaro. Partout, on disait : « Nous aimons les Allemands plus que les Anglais ! Venez et installez-vous chez nous ! ». Le Sultan Mandar, le seigneur absolu de tout le territoire des Chagga, Aruscha-Ugeno, avait conclu avec le Dr Jühlke un accord éternel par lequel il reconnaissait le protectorat de la « Compagnie Allemande d'Afrique orientale ». Il conserva sa propriété privée et son titre. Jühlke devrait même, en cas du succès de la colonisation des Chagga, éduquer à la manière allemande les fils du Sultan. Cela pouvait donner à penser aux Anglais*[2].

[1] « **[Peters]** : Ist es richtig, dass sie eine Frau aus dem Harem mit Erfolg behandelten?
[Frieda] : Ja. Ein junges, schönes Geschöpf mit einer schwer verseuchten Wunde. Man musste es behandeln wie ein verzogenes Kind. Jetzt liebt es mich.
[Peters] : So? Das Angebot des Sultans wird natürlich die übrigen hier, die Portugiesen, die Briten und Welschen Kopfstehen machen. Inzwischen sind wir schon fort. Wir brauchen gar nichts vorzubereiten und fahren heute.
[Frieda] : Heute?
[Peters] : Natürlich! Seien Sie bitte pünktlich », *ibid.*, p. 198.

[2] « Trotz aller klimatischen Schwierigkeiten und englischen Intrigen waren Peters und seine Freunde mit zahlreichen wichtigen Erwerbungen Sieger geblieben, hatten sich die Sympathien der Sultane erworben, die sich lieber zu deutscher Blutsfreundschaft als zu englischem Vasallentum bekannten. In den Gebieten, wo einst der sogenannte Baroni, der Forscher Freiherr von der Decken, Wurzel gefasst hatte, war deutsche Art unvergessen. Vielfach rief man ihnen entgegen. „Wir halten unsere Blutsbrü-

Le programme politique qui se situe à l'arrière-plan de cette présentation de la colonisation allemande et singulièrement de l'action de Peters est tout à fait clair. Il s'agit pour les « révisionnistes » de battre en brèche l'idée d'une colonisation allemande brutale et inhumaine qui fut invoquée par les forces alliées de la Première Guerre mondiale pour arracher à l'Allemagne ses colonies.

La même romancière dont il est question ici pousse même le trait jusqu'à affirmer à travers son récit que c'est une réelle amitié qui avait vu le jour entre les Africains et les Noirs. À ce propos, elle fait dire au personnage de Carl Peters :

> *Le Sultan de Zanzibar était mon ami ! Il l'a été vraiment. Il ne l'a pas été d'une manière romantique et bouleversante comme nous pensons ici en Europe. Nous ne nous sommes pas rencontré la nuit dans un bistrot, encore moins pendant les festivités du carnaval en compagnie de belles dames. En cet homme de l'Orient, j'ai trouvé l'authenticité, un homme qui se livrait tel qu'il était, un homme à la distinction et au raffinement propres aux très vieilles races, un homme à la recherche de ce que la vie a de plus élevé qu'il considère légitime d'atteindre sans jamais le trouver*[1].

En présentant Carl Peters, pour ainsi dire, comme un « humaniste », Edith Salburg apporte sa contribution à la lutte contre ce que les auteurs de cette

derschaft. Wir haben auf euch gewartet. Warum kamt ihr nicht längst? Ihr mögt hier wohnen bleiben". Das geschah im Moschigebiet, am Kilimandscharo. „Wir lieben die Deutschen mehr als die Engländer!" klang es dort fast überall. „Kommt und bleibt!" der Sultan Mandar, unumschränkter Herr des gesamten Dschaggalandes Aruscha-Ugeno, hatte einen Vertrag auf ewige Zeiten mit Dr. Jühlke geschlossen, wodurch er sich in den Schutz der Deutsch-Ostafrikanischen Gesellschaft begab. Nur sein Privatbesitz und Titel blieb vorbehalten. Jühlke sollte sogar bei Erfolgen der Kolonisation von Dschagga die Söhne des Sultans deutsch erziehen lassen. Das mochte den Engländern zu denken geben », *ibid.,* p. 174-175.

[1] « Der Sultan von Sansibar war mein Freund! Das ist er wirklich gewesen. Nicht so, wie wir hier Freunde sind, romantischer, erschütternder. Wir beide haben uns nicht im Zecherkreise einer wilden Nacht gefunden und nicht im Karnevalstreiben mit Weibern schaler Lust hingegeben. In diesem Menschen des Orients trat mir das Ursprüngliche, von vornherein Preisgegebene entgegen, der natürlich edle, natürlich vornehme, verfeinerte Mensch uralter Rassen, voll Sehnsucht nach dem Höchsten des Lebens, das er sich zuerkennt als ein Recht und das er niemals findet », *ibid.*, p. 228.

époque appelaient le « *mensonge colonial* » par lequel les ennemis de l'Allemagne dénonçaient une colonisation inhumaine.

Dans son utilisation du personnage de Carl Peters au service du révisionnisme colonial, Edith Salburg ne met pas seulement en accusation les adversaires du Reich. Elle est d'avis que la perte des colonies ne fut pas seulement l'œuvre des forces étrangères à l'Allemagne, mais également le résultat de la passivité que ses compatriotes ont trop souvent montrée. En prenant précisément l'exemple de la carrière de Carl Peters, elle montre comment le comportement de certains Allemands a conduit à la perte des colonies. Le personnage de Peters de son roman « *avait le pressentiment que l'Allemagne vivait un esclavage plus horrible que la traite des Noirs africains. En effet, ces derniers furent vendus tandis que la patrie allemande se vendit elle-même* »[1]. Mais l'auteur insiste sur tous les obstacles qui ont brisé l'élan de Peters et elle constate à son sujet : « *Plus que la fièvre, les rayons solaires et les dangers de mort en Afrique, c'est Berlin qui a contribué à vieillir Carl Peters* »[2]. Par le raccourci auquel il est procédé ici, l'échec de Carl Peters en politique coloniale est présenté comme un signe avant-coureur du désastre qui a frappé l'Allemagne en 1918. De cette manière, on voulait faire passer aux lecteurs des années vingt le message selon lequel la possession des colonies était synonyme d'indépendance et que, de ce fait, l'Allemagne d'après-guerre n'était donc plus indépendante.

[1] « Eine Versklavung ahnte er, gegen die das Sklaventum der Schwarzen Afrikaner nichts gewesen [ist]. Die wurden verkauft. Das Heimatland, das verkaufte sich selbst », *ibid.*, p. 308.

[2] « Berlin hatte ihn älter gemacht als Fieber, Sonnenbrand und Lebensgefahren in Afrika », *ibid.*, p. 172.

Ce furent les œuvres publiées après 1933 qui véhiculèrent le plus activement le discours révisionniste en s'appuyant sur l'œuvre de Carl Peters. Ils ont développé à cet effet trois arguments :

Leur premier argument consiste, selon le même schéma que pendant les années vingt, à présenter la colonisation allemande comme l'un des meilleurs modèles de colonisation. Pour ce faire, les auteurs en questions font tout pour minimiser les exactions qui furent reprochées à Carl Peters et qu'on ne peut pas nier. Dans son livre intitulé *Le dernier Viking*, Paul Baecker compare les brutalités reprochées à Carl Peters aux méthodes coloniales des autres pays colonisateurs. Le Dr Ponfick, un dirigeant de la D.K.G., y argumente de la façon suivante :

> *Comme une comète, Carl Peters, le Viking allemand, est monté au firmament de l'histoire allemande et en est redescendu. Comme une ombre, les territoires protégés de l'Allemagne sont passés devant nous en l'espace d'une génération. Dans toute la lamentation et la honte de Versailles, peut-être est-ce à ces territoires qu'on a le moins pensé.* […] *Que constituent les quelques ridicules dérapages et délits coloniaux grossis dans des buts politiciens et qui étaient en vérité des maladies infantiles d'un peuple colonial apprenant avec sérieux et zèle l'art colonial, en comparaison aux océans de sang et de larmes, de déshonneurs et d'horreurs par lesquels l'histoire coloniale de l'Espagne, du Portugal, de la France, de la Grande-Bretagne, de la Russie, de la Hollande, et de la Belgique souillèrent la conscience du monde blanc ? Dans quelle partie du monde la France et la Grande-Bretagne ont-elles mieux rempli leur mission chrétienne que l'Allemagne?*[1].

[1] « Wie ein Komet ist er am Himmel deutscher Geschichte aufgestiegen und hinabgesunken, Dr. Carl Peters, der deutsche Wiking, und wie ein Schatten sind die deutschen Schutzgebiete innerhalb eines Menschenalters an uns vorübergezogen. In all dem Jammer und all der Schmach von Versailles hat man ihrer vielleicht am wenigsten gedacht.[...]
Was sind die paar lächerlichen, parteipolitisch aufgebauschten kolonialen Missgriffe und Übeltaten – Kinderkrankheiten eines mit Ernst und Eifer lernenden Kolonialvolkes – gegenüber den Ozeanen von Blut und Tränen, von Schändlichkeiten und Scheußlichkeiten, mit denen die koloniale Geschichte Spaniens und Portugals, Frankreichs und Englands, Russlands, Hollands und Belgiens das Gewissen der weißen Welt belastet! Wo hat Frankreich oder England seine christliche Mission so erfüllt wie das Deutsche Reich? », Ponfick, Geheimrat Dr. : « Kolonien! Raum für Wagemut und Jugend! », in : Baecker, Paul : *Der letzte Wiking. Carl Peters erobert Ostafrika*. Berlin, Junge Generation, (1934), p. 92-93.

Un enseignement majeur est à retenir de cette citation : L'Allemagne a été victime d'accusations montées de toutes pièces au sujet de son action coloniale. Car si on y regarde de près, comme le suggère l'auteur, en comparant l'action des administrations coloniales des autres puissances européennes avec les « erreurs coloniales » de Carl Peters, force est de constater que la colonisation allemande a servi les intérêts de la race blanche. La conclusion qu'il faut tirer de ces « démonstrations » est simple : l'Allemagne est moralement en droit de revendiquer ses colonies perdues.

La même démarche est suivie par Richard Wichterich. Autant il décrit les pendaisons du Kilimandjaro, ordonnées par Carl Peters, comme l'œuvre d'un conquérant, autant il minimise les faits. Dans sa logique, lesdites pendaisons ne doivent pas être qualifiées de crimes, mais d'acte de légitime défense d'un Allemand. Il écrit alors : « *Puisque Peters doit mettre plus de la moitié de sa compagnie à la disposition de secteurs avoisinants menacés, sa préoccupation au sujet de sa propre sécurité ne devient que plus grand. Il décrète de ce fait l'état de guerre. Par deux fois, il dut prononcer contre des Nègres récalcitrants des condamnations à mort pour assurer son autorité* »[1]. Le but final de cette justification des exactions de Carl Peters est une réhabilitation morale qui dépasse la personne du « conquérant ». Cette réhabilitation est en même temps celle de l'Allemagne et constitue un prétexte pour légitimer les campagnes en vue de récupérer des colonies perdues par l'Allemagne après la Première Guerre mondiale. Cette intention apparaît encore plus clairement dans le second livre *Der Weg eines Patrioten* que Wichterich publie la même année. Revenant sur le chapitre des pendaisons du Kilimandjaro, il avance :

[1] « Da Peters über die Hälfte seiner Kompanie an gefährdete Nachbarlandschaften abgeben muss, wird er um die Sicherheit seiner Stellung sehr besorgt und führt deshalb den Kriegszustand ein. Zweimal muss er zur Sicherung seiner Autorität an unbotmäßigen Negern Todesurteile vollstrecken », Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), p. 103.

> *Par deux fois, il dut prononcer contre des Nègres des condamnations à mort pour assurer son autorité. Les deux pendaisons eurent lieu dans un espace de six mois et n'étaient aucunement ordonnées pour les mêmes motifs. Ces deux événements furent le point de départ de l'agitation et du scandale autour de Peters. Le mensonge colonial, qui vola à l'Allemagne ses colonies jadis administrées d'une manière exemplaire, a été également justifié par ces événements*[1].

Un deuxième argument développé par les auteurs après 1933 consiste à présenter la récupération des colonies comme un devoir de l'Allemagne envers les peuples colonisés qui souhaitent le retour de leurs anciens maîtres. Cette idée est défendue dans l'ouvrage de Senta Dinglreiter qui titrait en 1935 son récit de voyage comme suit : « *Quand reviendront finalement les Allemands ?* »[2]. Pour les auteurs de cette période, il est clair que les Africains attendent le retour des Allemands avec impatience et qu'ils pensent avec nostalgie à l'époque où Carl Peters les colonisait. D'où la perception très positive des colonialistes allemands mis au service de cette idée. Dans le roman *Maria in Petersland* de Josef Viera par exemple, la présentation du personnage principal, Maria, est faite avec cet objectif. Ne mentionnons à cet égard qu'un épisode qui évoque Maria à son arrivée. La première chose qu'elle y fait, rapporte le narrateur, est de se

[1] « Zweimal musste er zur Sicherung seiner Autorität an Negern Todesurteile vollstrecken. Die Hinrichtungen lagen zeitlich etwa ein halbes Jahr auseinander und standen in keinem Kausalzusammenhang. Diese beiden Ereignisse waren der Ausgangspunkt für die Petershetze und den nachfolgenden Peters-Skandal; auf ihrem Grund baute sich später die Kolonialschuldlüge auf, die als es galt, Deutschland seine mustergültig verwalteten Kolonien zu rauben, für einen solchen Diebstahl herhalten musste », Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 129.

[2] Pendant l'époque nazie, ce thème fut très développé. On soutenait que les Africains attendaient impatiemment le retour des Allemands dans les colonies. À ce propos, lire le livre de Dinglreiter, Senta : *Wann kommen die Deutschen endlich wieder? Eine Reise durch unsere Kolonien in Afrika*. Leipzig, Hase & Koehler, 1935, 216 pp.

préoccuper du bien être de ses porteurs : « *Occupez-vous d'abord de mes porteurs. Je dois m'assurer qu'ils sont convenablement servis* »[1].

Pour démontrer à quel point les Alliés à Versailles ont fait injustice à l'Allemagne, les personnages incarnant Carl Peters dans les romans écrits après 1933 sont dépeints de façon récurrente comme des amis authentiques des peuples africains. À cet effet, on n'hésite pas à faire d'eux de vrais antiesclavagistes. À propos de l'arrivée de Carl Peters et de ses amis en Afrique orientale, Erich zu Klampen écrit par exemple :

> *Le son du tam-tam des Nègres traverse la brousse africaine. Le prochain tam-tam lui fait écho et la nouvelle se répand. Sur des centaines de kilomètres, la nouvelle se répand : « Des hommes blancs sont arrivés. Ils marchent à travers la brousse. Ce ne sont pas des Anglais. Ils sont des envoyés d'un nouveau peuple, d'un empereur plus puissant que la reine d'Angleterre. Ils ont de bonnes intentions. Ils veulent protéger nos peuples contre l'hégémonie des Arabes. Ils veulent calmer nos faims et nous apporter beaucoup de précieux bienfaits de la civilisation des Blancs. Ils ne sont que quatre, mais ils sont plus puissants que les Arabes et les Anglais »*[2].

Il faut noter ici l'opposition qui est faite entre, d'une part, les Arabes et les Anglais esclavagistes et, d'autre part, Carl Peters et sa troupe qui apportent le bonheur aux populations autochtones. Les Allemands apparaissent ici tout simplement comme l'exception parmi les colons, des hommes venus en Afrique orientale pour débarrasser la région de l'esclavage dû aux Arabes et aux

[1] « Erst meine Träger. Ich muss wissen, dass für sie ordnungsgemäß gesorgt wird », Viera, Josef : *Maria in Petersland. Roman*. Breslau, Bergstadt, 1937, p. 290.

[2] « Der dumpfe Schlag der Negertrommeln dröhnt durch den afrikanischen Busch, die nächste Trommel nimmt den Schlag auf und wieder die nächste. Über Hunderte von Kilometern dringt die Nachricht : „Weiße Männer sind angekommen, sie sind abgesandte eines neuen Volkes, eines Kaisers, mächtiger als die Königin von England. Sie haben Gutes im Sinne. Sie wollen unsere Völker schützen gegen die Willkür der Araber, sie wollen unseren Hunger stillen und uns die vielen kostbaren Güter des weißen Mannes bringen. Es sind nur vier, aber sie sind mächtiger als Araber und Engländer“ », Klampen, Erich zu : *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*. Berlin, Hans Siep, 1938, p. 65.

Anglais. Le roman se termine sur cette promesse des « *bons Allemands* »[1], pour rester dans la rhétorique de cette époque : « *Peters, nous entendons ton dernier appel :* [tu nous dis] *conservez-moi mon Afrique orientale ! Jusqu'à ta tombe résonnera la phrase de Lettow-Vorbeck en direction de sa troupe combattante :* [il leur a promis] *Nous reviendrons !* »[2].

Un troisième argument développé dans les textes publiés sur Carl Peters après 1933, afin de revendiquer la récupération des colonies perdues, est le thème de la nécessité de la revanche. Dans ces textes, on ne s'embarrasse pas de vérités historiques sur les causes de la Première Guerre mondiale et on se borne à en évoquer les aspects coloniaux ; on affirme purement et simplement que les forces alliées auraient déclaré la guerre à l'Allemagne dans un esprit « revanchard » dont la finalité était d'anéantir le Reich et que cette revanche amenait les ennemis de l'Allemagne à convoiter aussi ses possessions d'Outre-mer[3]. À ce propos, Erich zu Klampen écrit :

> *La voix isolée de Carl Peters s'est perdue dans la solitude. Entre Londres et Paris, entre Londres et Moscou, entre Moscou et Paris, le télégraphe circule. Le roi Edouard VII de Grande-Bretagne noue ses alliances en un réseau indissociable.* […]
> *Le slogan « Revanche pour Sadowa » avait entraîné la guerre franco-allemande de 1870/71. Aujourd'hui, le monde tremble devant la volonté de revanche du peuple français. Dans les salles de conférences et dans les rues, on entend « Revanche pour Fachoda ».* […]
> *À la gare, les enfants agitent l'Union Jack. Plus que l'idée de Fachoda, c'est une autre pensée qui guide les esprits ici : Sedan ! Revanche pour Sedan !*

[1] « Wann kommen sie wieder, die guten Deutschen », Expression de Dinglreiter, Senta : *op. cit.*, p. 11.

[2] « Wir hören deinen letzten Ruf, Peters : „Bewahrt mir mein Ostafrika" und in dein kühles Grab hinein klingt das Wort, das Lettow-Vorbeck der kämpfenden Truppe zurief : „wir kommen wieder! », Klampen, Erich zu : op. cit., p. 230.

[3] Il faut remarquer d'entrée de jeu que ces points de vue n'ont jamais été ceux de Carl Peters. En 1917, il écrivait en effet : « *En réalité, la question coloniale ne fait pas partie des causes de la guerre. J'ai vécu le déclenchement de la guerre en août 1914 à Londres et je sais de quoi je parle* », Peters, Carl : « Kolonialpolitik als Kriegsursache » (1917), in : Le même : *Zum Weltkrieg*. Hamburg, Rüsch, 1917, p. 240.

> *La France veut l'Alsace-Lorraine et la revanche. Le franc français circule en Russie et l'Angleterre tient, enfin, la possibilité de détruire le Reich. Ce Reich dont l'industrie devient de plus en plus prospère, ce Reich qui ne cesse de lancer de grandes quantités de ses produits sur le marché mondial, ce Reich qui cherche inlassablement la suprématie dans le marché mondial, ce Reich est l'ennemi juré de la Grande-Bretagne*[1].

Finalement, les auteurs d'après 1933 que nous avons étudiés tiennent à passer surtout un message : nation amputée de ses colonies, l'Allemagne est désormais menacée dans son existence même. Dans leur esprit, les colonies ne sont pas uniquement l'expression de l'orgueil national, mais un besoin vital pour garantir l'existence du Reich. En cela leurs propos sont conformes au discours officiel qui était tenu par les propagandistes du colonialisme de cette époque. Dans son livre intitulé *Die deutsche Kolonialfrage* (1937), Paul Leutwein n'affirmait-il pas : « *Le mensonge colonial et le rapt des colonies allemandes qui l'a accompagné sont une partie du diktat de Versailles. Ce diktat mérite d'être combattu avec tous les moyens possibles, afin d'offrir quelque possibilité de survie à l'Allemagne* »[2]?

Cette revendication se retrouve dans nombre de textes centrés sur l'œuvre de Carl Peters. Pour les auteurs de cette époque, les colonies sont indispensables à la vie même de l'Allemagne. Si leur perte devait encore durer, cela signifierait à plus ou moins brève échéance la fin de la nation allemande. Paul Baecker, par

[1] « Peters' Stimme ist einsam verhallt. Zwischen London und Paris, zwischen London und Moskau, zwischen Moskau und Paris spielt der Telegraph. Eduard VII., König von England, knüpft die Fäden zu einem unzerreißbaren Netz. [...] Der Ruf „Rache für Sadowa" leitete den Deutsch-französischen Krieg 1870/1871 ein. Und jetzt zittert die Welt vorm Rachegeschrei des französischen Volkes. In den Versammlungssälen, auf den Straßen hallt es : „Rache für Faschoda!" [...] Die Kinder auf dem Bahnhof schwenken den Union Jack, denn stärker noch als der Gedanke an Faschoda ist ein anderer Sedan! Rache für Sedan!. Frankreich will Elsass-Lothringen und die Revanche. In Russland rollt der französische Franken, und England will das Reich vernichten, dessen Industrie immer stärker wächst, das in immer größerem Umfang Waren auf den Weltmarkt wirft und die Herrschaft über den Weltmarkt zu erringen sucht », Klampen, Erich zu : *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*. Berlin, Hans Siep, 1938, p. 208.

[2] Leutwein, Paul : *Die deutsche Kolonialfrage*. Berlin, Safari, 1937, p. 16.

exemple, est de cet avis et se félicite que les nouveaux maîtres de l'Allemagne (on est en 1934) aient repris le flambeau qu'avait dû abandonner Carl Peters :

> *Peut-on s'imaginer un instant les conséquences de la perte de nos colonies et de l'écartement de l'Allemagne des mers? Cela équivaut à la perte du meilleur sang allemand. Pour pallier cet état de choses, le nouveau Reich revendique et exige le retour de l'esprit héroïque. Or, de toute l'histoire allemande et particulièrement l'histoire coloniale allemande, nulle autre personne n'a mieux incarné cet esprit que Carl Peters*[1].

Les auteurs que nous évoquons vont très loin dans le rôle qu'ils assignèrent à la question des colonies comme élément du conflit mondial. Ils soutiennent purement et simplement la thèse selon laquelle la perte de la Première Guerre mondiale et des colonies aurait été rendue possible grâce à l'anticolonialisme. Leur avis est qu'en affaiblissant le mouvement colonial, les groupes anticolonialistes auraient fragilisé la puissance allemande et permis la perte de la guerre et des colonies. À ce propos, Rudy Steinborn écrit :

> *La chute du Commissaire du Reich Carl Peters, sous les applaudissements d'une foule qui, le doigt dressé, faisaient le décompte de ses erreurs, était un signe avant coureur du déclin d'une époque menacée de perdre la mesure de la gravité de la situation. Pendant que les peuples voisins se préparaient activement à entourer l'Allemagne d'un cercle de fer, cette époque se basait sur des raisons morales et sur la raison d'Etat pour attaquer l'homme qui voulait offrir à son peuple le travail, l'orgueil et la puissance, à travers l'acquisition de nouveaux territoires. En obtenant la chute de Carl Peters, lequel tirait la sonnette d'alarme sur le danger qui guettait l'Allemagne, cette époque croyait avoir évité le danger. Mais, elle se trompait, car ce n'est pas le mieux-être et le bonheur de la majorité des hommes, mais plutôt le destin des États qui fait l'histoire*[2].

[1] « Macht man sich klar, was für dieses mitunter beste deutsche Blut der Verlust der Kolonien, der Verschluss deutscher Welt über See, bedeutet? Das deutsche Reich predigt und fördert die Wiederkehr des heldischen Geistes, des Geistes, wie er in Deutschlands Geschichte und vor allem in Deutschlands kolonialer Geschichte durch keinen besser vertreten wird als durch Carl Peters », Baecker, Paul : *Der letzte Wiking. Carl Peters erobert Ostafrika*. Berlin, Junge Generation, (1934), p. 95.

[2] « Der Sturz des Reichskommissars Carl Peters unter dem Beifall einer Menge, die mit erhobenem Finger seine Fehler nachrechnete, war ein warnendes Zeichen in einer Epoche, der das Gefühl abhanden zu kommen drohte für den Ernst ihrer Lage. Während sich die umliegenden Völker anschickten,

En affirmant que le désaveu infligé à Carl Peters était la manifestation des derniers soubresauts d'une époque agonisante, l'auteur fait un amalgame qu'il faut souligner : le refus des entreprises coloniales était le symptôme du déclin qui frappait le Reich. Finalement, si l'Allemagne a perdu la guerre et les colonies, c'est parce qu'elle était un peuple en déclin. Autrement dit, pour redevenir l'Etat fort qu'elle avait vocation à être, l'Allemagne n'avait pas d'autre choix que de revendiquer les colonies perdues.

C'est la même conviction qui est développée par Erich zu Klampen. Dans son roman *Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*, le narrateur affirme lui aussi que les arguments utilisés par les forces alliés pour prendre à l'Allemagne ses colonies constituent uniquement une reprise des arguments développées en son temps par les anticolonialistes contre Carl Peters :

> *Assis à sa table de travail, M. Smith feuillette des extraits de journaux jaunis. Il lit les manchettes à propos de la campagne de dénigrement de Carl Peters animée par les journaux officiels et non-officiels entre 1885 et 1905. En remplaçant seulement le nom de Carl Peters par les mots « Les Allemands » ou « L'Allemagne », il obtient ceci : D'incapables aventuriers sans aucune expérience conquirent l'empire colonial allemand. Avec une brutalité inhumaine, ils réprimèrent les Noirs, les contraignirent à l'esclavage et piétinèrent leurs droits. La colonisation allemande fut écrite dans le sang. Des milliers de Noirs furent assassinés. Les femmes indigènes furent contraintes de se soumettre à la cruauté de leurs maîtres. Si elles préféraient suivre la voix de leur sang, elles étaient simplement pendues. L'Allemagne n'a pas besoin de colonies, car elles ne sont qu'un lourd fardeau pour le Reich. Le marché mondial reste ouvert à l'Allemagne*[1].

einen eisernen Ring um Deutschland zu legen, klagte sie in den Mann, der seinem Volke durch die Erschließung von Neuland Arbeit, Stolz und Kraft schenken wollte, mit moralischen Gründen die Härte der Staatsräson an und glaubte mit der Vernichtung Peters', der die heraufziehende Gefahr für Deutschland sah, diese auch schon gebannt zu haben. Aber sie irrte sich. Nicht der Fortschritt und nicht das Glück der meisten ist der Inhalt der Geschichte, sondern das Schicksal der Staaten », Steinborn, Rudy : « Der Sturz des Reichskommissars Dr. Carl Peters », in : *Archiv für Landes- und Volkskunde von Niedersachsen*. (1940), p. 204.

[1] « Mr. Smith sitzt an seinem Schreibtisch und durchblättert die vergilbten Ausschnitte. Er liest die Schlagzeilen der amtlichen und nichtamtlichen Peters-Hetzte in den Jahren 1885-1905. Er braucht nur den Namen Peters zu streichen und ihn durch das Wort : Deutsche oder Deutschland zu ersetzen. Er

M. Smith, le personnage anglais, qui symbolise ici les forces victorieuses de la Première Guerre mondiale, se contente dans le texte de citer les articles nocifs à Peters parus dans la presse allemande, en prenant juste la peine de remplacer « Peters » par « Allemagne ». Pour Klampen, on a bien ici la preuve que les anticolonialistes allemands ont conduit leur pays à sa perte. En fragilisant les activités de Carl Peters, les groupes anticolonialistes ont en fait déstabilisé l'Allemagne. D'où la charge dans laquelle il se lance contre les « Allemands apolitiques » :

> *Voici toute votre sagesse, vous les Allemands apolitiques. Vous ne voyez ni votre propre faute ni celle du gouvernement ni celle de l'empereur. Vous ne voyez pas que la graine, que vous avez semée par votre manque de lucidité, est en train de germer. Vous avez préparé le champ (du déclin de l'Allemagne) quand vous avez rejeté avec dédain les plans de Carl Peters. Il voulait fonder un empire colonial qui nous soit propre et créer un espace dans lequel des Allemands règneraient politiquement et économiquement. Mais, vous avez permis qu'il soit combattu et exclu des affaires politiques par un Juif. Vous avez répandu la semence quand vous avez soutenu les Boers. Vous avez favorisé la croissance de la graine quand vous vous êtes érigés en pédagogues du monde et avez claironné : « Le salut du monde viendra de l'Allemagne ». Vous dites que vous n'en portez aucune responsabilité ! Vous avez cru au fait que le pouvoir de votre Empereur est légitimé par la grâce de Dieu. Vous avez laissé au gouvernement le soin de s'occuper de la politique et vous vous êtes contentés de vous occuper de votre travail et de vos affaires. Voilà votre faute. Vous ne vous sentiez pas responsables du destin de votre patrie et de votre peuple. Voilà pourquoi un homme comme Carl Peters a pu être exclu et chassé de son poste par des étrangers à notre peuple. Voilà pourquoi sa voix se perdit sans être entendue*[1].

---

schreibt : Unfähige Abenteurer, ohne jede Erfahrung eroberten das deutsche Kolonialreich. Mit unmenschlicher Brutalität schlugen sie die Schwarzen nieder, zwangen sie in die Sklaverei und traten ihr Recht mit Füßen. Blut zeichnet den Weg der deutschen Kolonisatoren auf ihren Zügen. Zu Tausenden wurden die Schwarzen dahingemordet. Die eingeborenen Weiber wurden gezwungen, sich der Willkür ihrer Herren preiszugeben. Gehorchten sie der Stimme ihres Blutes, so wurden sie gehängt. Deutschland braucht keine Kolonien. Sie belasten nur das Reich. Der Weltmarkt steht Deutschland offen », Klampen, Erich zu : *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*. Berlin, Hans Siep, 1938, p. 226-227.

[1] « Das ist eure ganze Weisheit, ihr unpolitischen Deutschen. Ihr seht nicht die eigene Schuld, die Schuld der Regierungen, die Schuld des Kaisers. Ihr seht nicht, dass eine Saat aufgeht, die ihr in eu-

Nous avons cité cet extrait de Klampen car il résume bien le reproche cardinal adressé à l'époque nazie aux Allemands quand il s'agit de rechercher les causes de l'échec de l'entreprise coloniale. Aux yeux de Klampen comme des autres auteurs, Peters fait partie de ces hommes d'exception qui auraient pu infléchir dans le sens de la grandeur le destin de l'Allemagne. Ces hommes ont été cependant « lâchés » par un peuple qui n'avait aucun sens de son intérêt politique, ce peuple qui, de surcroît, se trouva manipulé par des Juifs, c'est-à-dire par ses pires ennemis selon la « vulgate » nationale-socialiste.

5.4. Carl Peters au service du procès de la République de Weimar

Sur le plan politique, l'utilisation du personnage de Carl Peters n'a pas servi seulement au procès d'une certaine léthargie politique ou d'un manque de courage et de lucidité propres aux Allemands et à leurs élites et qui ont occasionné la perte de l'entreprise coloniale. Peters sert aussi à ceux qui s'en font les partisans à instruire le procès du régime démocratique mis en place par la constitution de Weimar. Pour comprendre ce recours au colonialiste dans cette perspective, il suffit de garder à l'esprit que c'est dans la « *Los-von-Weimar-*

rem Unverstand selbst gesäet habt. Ihr habt den Acker gepflügt, als ihr Peters' Plänen, ein eigenes Kolonialreich, darin Deutsche politisch und wirtschaftlich herrschen, mit Hohnlächeln begegnet seid, als ihr zuließet, dass er durch einen Juden verfemt und vertrieben wurde. Ihr habt die Saat ausgestreut, als ihr euch für die Buren einsetztet. Ihr habt die Saat gedüngt, als ihr euch zum Schulmeister der Welt aufwarft und euer Wort hinausposauntet : „Am deutschen Wesen wird die Welt genesen.". Ihr sagt ihr tragt keine Schuld! Ihr habt an das Gottesgnadentum eures Kaisers geglaubt. Ihr habt der Regierung die Politik überlassen und euch selbst nur um eure Arbeit und um euer Geschäft gekümmert. Das war eure Schuld. Ihr fühltet euch nicht verantwortlich für das Schicksal eures Vaterlandes und eures Volkes. Deshalb konnte ein Mann wie Peters von Volksfremden vertrieben und verjagt werden, deshalb verhallte seine Stimme ungehört », Klampen, Erich zu : *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*. Berlin, Hans Siep, 1938, p. 215.

Bewegung[1] » qui fut animé par les propagandistes « antidémocratiques » de la République de Weimar que la question coloniale a été soulevée par les « conservateurs »[2]. On rendait coupable les dirigeants de cette République d'avoir contribué avant 1918 à la perte des colonies et de l'avoir ensuite acceptée. Ainsi, les ouvrages publiés sur Carl Peters à cette époque ont également tenté de montrer que la politique de la République devait être rejetée parce qu'elle constituait une trahison aux activités de ce « champion de la colonisation ». Les auteurs défendent la thèse selon laquelle la République de Weimar serait une « *bureaucratie socialiste* » et font le procès du socialisme en général qui, en raison de sa position idéologique, verrait dans la politique coloniale la manifestation du capitalisme mondial qu'il fallait combattre. Ce thème est présent à plus d'un titre dans le livre *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild* (1922) publié par Hans Traugott Schorn et mérite d'être examiné dans les détails. Cet auteur affirme avoir entendu le nom de Carl Peters pour la première fois pendant un cours de géographie alors qu'il était écolier à Ottweiler en Sarre et qu'il aurait rendu visite plus tard à Peters à Londres en 1907[3]. En prenant appui sur cette seule rencontre, il publia le livre visant à remettre à l'honneur celui qui était devenu pour lui un modèle. Non content de prendre la défense de son héros dans les exactions qui lui furent reprochées par les dirigeants de la social-démocratie allemande, Traugott Schorn les compare aux atrocités de la

[1] À propos de la Los-von-Weimar-Bewegung cf. Sontheimer, Kurt : *Antidemokratisches Denken in der Weimarer Republik. Die politischen Ideen des deutschen Nationalismus zwischen 1918 und 1933*. München, Nymphenburger, 1962, p. 382-385.

[2] Klaus Hildebrand a montré que cette propagande a été menée entre autres par les conservateurs, au sens de « disloyalty of the republic », c'est-à-dire ces gens qui en voulait à la République. Cf. Hildebrand, Klaus : *Vom Reich zum Weltreich. Hitler, NSDAP und koloniale Frage 1919-1945*. München, Fink, 1969, p. 52.

[3] Schorn, Hans Traugott : *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild*. Hamburg, Rüsch, 1922, p. 8.

révolution bolchevique de 1917. Pour lui, le socialisme international serait de loin plus condamnable que le colonialisme de Carl Peters :

> *Il y a des hommes qui reprochent « différentes actions condamnables » à Carl Peters et qui, par des frissons sincères et fertiles, cherchent à le plonger dans la braisière infernale. Il serait aussi normal que tous ces gens se demandent une fois ce que représentent pour eux les « différentes actions condamnables » menées par les révolutionnaires russes? On est souvent disposé à trouver des circonstances atténuantes à ces océans de meurtres, de sang et d'incendies, dans lesquels aussi bien des coupables que des innocents périssent. Si, comme le font les sociaux-démocrates, on accepte d'exalter ces actes commis par les Russes, pourquoi ne pas trouver également des circonstances atténuantes à Carl Peters? Laquelle des deux actions suivantes est une mauvaise chose pour nos intérêts : nous offrir une colonie deux fois plus grande que l'Allemagne ou bien vouloir offrir aux Russes une constitution libérale?*[1].

Mais, en critiquant le socialisme international, ce sont en fait les sociaux-démocrates allemands que Hans Traugott Schorn prend pour cibles. Dans un chapitre intitulé « *Lutte contre la bureaucratie et la social-démocratie* », il considère l'échec de Carl Peters comme une révélation du mauvais état de la société allemande antérieurement à 1918. À ses yeux, ce mauvais état serait le résultat d'un long processus de décadence de l'Allemagne :

> *L'affaire des pendaisons autour de Carl Peters est typique et symbolique du manque de liberté interne et de la servitude qui caractérisent la vie sociale et intellectuelle allemande de ces dernières décennies et qui ne pouvait conduire qu'à la perte de la souveraineté vis-à-vis de l'extérieur. En lieu et place d'une vie intellectuelle féconde et marquée par la concorde et favorisant la vérité, le bien, le beau, le droit, le devoir,*

[1] « Es wäre vielleicht jedoch auch am Platz, dass alle diejenigen, die jetzt Peters wegen der „Tatbestände der verschiedensten strafbaren Handlungen" mit ebenso aufrichtigen wie furchtbaren Gruseln in den größten Schmortopf der Hölle werfen möchten, einmal gefragt werden, was sie zu den russischen Revolutionären sagen? Wenn man geneigt ist, den Veranstaltern dieses Meeres von Mord, Blut und Brand, in dem nicht nur Schuldige, sondern auch viele Unschuldige umgekommen sind, mildernde Umstände zubilligen, oder wenn man, wie die Sozialisten es tun, sie sogar verherrlicht, - warum denn nicht mildernde Umstände auch für Peters? Oder ist es für unser Interesse eine schlechtere Sache, uns eine Kolonie, doppelt so groß wie Deutschland, zu erobern, als dem Russen eine liberale Verfassung geben zu wollen? », *ibid.*, p. 95.

> *l'amour, la liberté, etc., on a assisté à la montée en Allemagne d'un intellectualisme mécanique et d'un matérialisme étranger à Dieu et aux hommes. Ce matérialisme se manifesta typiquement à travers une jeunesse arrogante, des philistins et des bureaucrates intérieurement morts et vides, des ecclésiastiques ennuyeux, de spécialistes formés au pédantisme et de sociaux-démocrates bornés et prétentieux*[1].

Ecrit en 1922, ce texte présente les « dernières décennies » comme une période vide et dépourvue de vertus allemandes et de patriotisme. Le but de l'auteur dans cet extrait est de présenter Carl Peters comme un vrai allemand, un authentique patriote et ses ennemis, en l'occurrence les sociaux-démocrates, comme ceux qui symbolisent une Allemagne décadente. Car tout ce qui se rapporte à Carl Peters et par-là même à la lutte contre la social-démocratie, en général, et le combat contre la République de Weimar, en particulier, est présenté comme une contribution à la manifestation civique de la défense de la nation.

Il est clair que l'objectif final de Traugott Schorn est de parvenir à délégitimer les dirigeants socialistes de la République de Weimar. Non content de critiquer le socialisme international et la social-démocratie d'avant 1918, il divise la classe politique de la République en deux camps : les adeptes et les adversaires de l'esprit représenté par Carl Peters qui, dans la rhétorique, devient à la faveur d'une nouvelle métaphore, l'archétype du patriote allemand. Son but, à travers l'évocation du personnage de Peters, est de montrer où se situent les vrais patriotes. Ceux-ci se trouvent parmi les forces antidémocratiques alors que

[1] « Der « Fall Peters » ist typisch und charakteristisch für den Zustand der inneren Unfreiheit und Knechtschaft, der das deutsche Gesellschafts- und Geistesleben der letzten Jahrzehnte kennzeichnet und mit Naturnotwendigkeit auch zum Verluste der äußeren staatlichen Freiheit führen musste. Anstatt eines lebensspendenden und erhaltenden einheitlichen Geisteslebens, das Größen überindividueller Art wie die Wahrheit, das Gute, das Schöne, das Recht, die Pflicht, die Liebe, die Freiheit usw. bilden, hat sich ein mechanischer Intellektualismus und ein Gott und Menschheit fremder Materialismus ausgebildet, den eine blasierte Jugend, innerlich tote und hohle Philister und Bürokraten, langweilige Geistliche, pedantisch gelehrte Spezialisten und beschränkte, anmaßenden Sozialdemokraten typisch charakterisieren », *ibid.,* p. 44.

les socialistes ne seraient que des « apatrides ». C'est ce que suggère en tout cas l'extrait suivant :

> *Et vous, femmes et jeunes filles allemandes, regardez le monde avec courage ! Soyez fières de votre vie de femmes allemandes que les femmes aux mœurs dépravées des pays de la triple-entente peuvent vous envier ! Soyez des mères allemandes fidèles et des épouses aimantes, dignes, fortes et libres dans les moments dangereux ! Respectez le courage viril allemand et ignorez les individus apatrides et lâches qui ne sont pas dignes de consommer le pain produit par le sol allemand ! Aujourd'hui, celui qui remplit son devoir de patriote à l'égard de l'Etat et de ses concitoyens, celui-là suit l'exemple de Carl Peters. Alors il se présente comme un apôtre de l'esprit allemand et un ouvrier de la reconstruction de la patrie allemande, laquelle devra récupérer un jour l'Alsace qui lui a été volée, avec la cathédrale du maître Erwin* [von Steinbach], *et les provinces allemandes vendues à l'Est. C'est de cette manière que l'Allemagne pourrait régler son compte aux États-brigands de la triple-entente, non pas en passant par la révolution mondiale, mais le glaive allemand dans le poing et l'idéalisme allemand dans le cœur !*[1].

En fonction des propos cités ci-dessus, il est logique que Schorn appelle les Allemands à se soulever contre ces dirigeants socialistes, désignés ici dans le texte comme les apôtres de la révolution mondiale. De façon tout à fait conséquente, il les encourage tout simplement à mettre leurs pieds dans les traces de Carl Peters. C'est en appuyant sur son exemple qu'il exhorte la bourgeoisie allemande de la République de Weimar à lutter contre le socialisme afin de relever le Reich. Écoutons ce qu'il écrit à ce sujet :

[1] « Aber auch ihr schaut mutig in die Welt, deutsche Frauen und Jungfrauen! Seid stolz auf euer Deutsches Frauenleben, um das euch die sittenlosen Länder der Entente beneiden können! Seid treue deutsche Mütter und liebende Bräute, - stolz, stark und frei in der Stunde der Gefahr, - achtet deutschen Mannesmut und verachtet den vaterlandslosen, feigen Wicht, der nicht wert ist, das Brot deutscher Erde zu essen!. Erfüllt heute jeder in diesem Sinne seine Pflichten gegen Staat und Mitmenschen, dann handelt er nach dem Vorbilde von Carl Peters, - dann ist er ein Künder deutschen Geistes und ein Arbeiter an der Wiederaufrichtung des deutschen Vaterlandes, das einst wieder das geraubte Elsass mit Meister Erwins Dom und die verschacherten deutschen Provinzen im Osten erhalten und mit den Raubstaaten der Entente seine Abrechnung halten soll, nicht auf dem Wege der Weltrevolution, sondern mit dem deutschen Schwert in der Faust und dem deutschen Idealismus im Herzen! », *ibid.*, p. 103.

> *La patrie allemande elle-même est devenue aujourd'hui une communauté socialiste digne de malédiction. Une psychose d'humiliation volontaire face à la classe ouvrière a gagné même nos milieux intellectuels. Tout comme ceux qui constituaient le fondement de l'Etat, les bourgeois travailleurs et entrepreneurs, se sont jadis* [au temps de Peters] *comportés avec passivité envers la bureaucratie, de la même manière, ils se comportent aujourd'hui encore passivement vis-à-vis d'un socialisme violent et ennemi du travail et de la liberté qui exige que le peuple allemand anéantisse en lui tout ce qui est national et commence par penser « international »*[1].

5.5. Carl Peters au service de l'anglophobie

Les textes que nous avons étudiés montrent qu'en plus du procès des Allemands, le personnage de Carl Peters a été également mis au service d'un discours anglophobe. À cet égard, il faut reconnaître que Carl Peters ne cachait pas sa haine envers le monde anglo-saxon. Le titre de son tout dernier article avait qualifié l'Angleterre de « *notre ennemi le plus grand* »[2]. Il est vrai aussi qu'au sein des mouvements « nationalistes » allemands, on avait coutume d'afficher une antipathie pour la Grande-Bretagne[3]. Nous essayerons

[1] « Nun ist das deutsche Vaterland selbst ein solch fluchwürdiges sozialistisches Gemeinwesen geworden. Eine Psychose der Selbsterniedrigung gegenüber dem Arbeitertum erfasste selbst unsere Intellektuellen. Wie sich das Fundament des Staates, das arbeitende, unternehmende deutsche Bürgertum ehemals der Bürokratie gegenüber passiv verhielt, so heute gegenüber einem gewalttätigen, arbeitsscheuen, unfreien Sozialismus, der verlangt, dass das deutsche Volk alles nationale aus dem Herzen reißen und international denken soll », *ibid.*, p. 95.

[2] Peters, Carl : « England, unser eigentlichster Feind » (1918), in : *Gesammelte Schriften III*, p. 506. Voir aussi « Die anti-englische Bewegung in Deutschland » (1902), in : Le même : *Zur Weltpolitik*, (1912), p. 74.

[3] Les publications de la ligue pangermanique affichaient ouvertement des sentiments anglophobes. L'article de l'amiral Breusing paru en 1914, dans les *Alldeutsche Blätter*, proclame publiquement la haine que cet organe de propagande pangermanique manifeste contre la Grande-Bretagne. Il titrait : « Par ailleurs, je pense que l'hégémonie mondiale de l'Angleterre doit être démantelée » (Breusing, Admiral z. D. : « Im übrigen meine ich, dass Englands Weltherrschaft zu zerstören sei! », in : *Alldeutsche Blätter* 24 (1914), p. 333-334). Le chercheur allemand Helmut Stoecker parle, avec raison, de la ligue pangermanique comme étant « le groupe anglophobe autour de Carl Peters », Stoecker, Helmut : *Kamerun unter deutscher Kolonialherrschaft*, vol. 2., Berlin, Deutscher Verlag der Wissenschaften, 1968, p. 108.

d'examiner, dans cette partie du travail, la manière dont le personnage de Carl Peters a été « instrumentalisé » à diverses époques pour répandre un discours anglophobe.

Dans leur lutte contre l'hégémonie anglaise dans le monde, les auteurs que nous avons étudiés ont effectivement recouru au personnage de Carl Peters. Ceci apparaît déjà dans les textes de l'époque wilhelminienne. On soutenait à l'époque l'idée selon laquelle les sentiments anglophobes en Allemagne seraient légitimes et que les activités coloniales seraient la meilleure manière de s'opposer à la Grande-Bretagne. De fait, la colonisation allemande, en général, et les activités de Carl Peters, en particulier, apparaissent sous la plume des auteurs comme le moyen parfait de combattre la Grande-Bretagne. Frieda von Bülow, par exemple, fonde sa haine ouverte de l'Angleterre sur le fait que les Britanniques auraient toujours soutenu les ennemis de l'Allemagne dans les situations de crise. Sa thèse qui, à ses yeux, ne souffre d'aucune contradiction, est que la Grande-Bretagne aurait toujours cherché à détruire l'œuvre de Carl Peters dans les colonies. Dans son roman *Im Lande der Verheißung*, elle laisse son personnage Maleen écrire dans une lettre à Rainer à propos du traité Helgoland-Zanzibar du 1er juillet 1890 :

> *Entre-temps, Krome est arrivé au Caire ! Figure-toi qu'il a rapporté d'importants traités de l'intérieur* [du continent] *et que l'un des plus puissants Empires des Nègres de la région située sur la source du Nil s'est placé sous la protection allemande, et cela grâce aux succès diplomatiques de Krome. Mais malheureusement ! Oui malheureusement, l'Angleterre a eu vent de ses succès grâce aux informations fournies par ses missionnaires. Très promptement, elle a obtenu de notre gouvernement que les accords, que le docteur Krome viendrait à rapporter de l'intérieur, ne soient pas reconnus*[1].

[1] « Also Krome ist inzwischen bis Kairo gelangt! Denke Dir, er hat große Verträge aus dem Inneren mitgebracht, und eins der mächtigsten Negerreiche der Nilquellflussgegend hat sich durch Kromes diplomatische Erfolge unter deutschen Schutz gestellt. Aber leider, leider, hatte England von den Vorgängen dort durch seine Missionare Wind bekommen und hat sich von unserer Regierung ausbedungen, dass von vornherein alle Verträge, die Doktor Krome etwa aus dem Inneren mitbringen

L'intention de l'auteur est clairement de présenter l'Angleterre comme l'ennemie de l'Allemagne. Car le texte expose le traité Helgoland-Zanzibar comme le résultat d'une manœuvre anglaise dans le but de mettre fin aux activités de Carl Peters.

Comme la Grande-Bretagne représentait pour elle la puissance qui aurait fomenté la destruction du Reich, Frieda von Bülow investit Carl Peters dans son texte en quelque sorte de la mission de contrecarrer toutes les entreprises anglaises. Dans le même roman, Silffa désigne Ralf Krome comme un « modèle de l'anglophobe » :

> [**Silffa**] *: Cette colonie possède tous les atouts pour devenir une Inde allemande. C'est dommage que la région d'Ungudja, qui possède une vieille culture, nous ait échappé. Mais, Inch'Allah ! nous pouvons réparer cela.*
> [**Maleen**] *(elle l'écoutait attentivement) : Réparer ? Mais comment ?*
> [**Silffa**] *Avec des compensations dans la prochaine lutte de pouvoir contre l'Angleterre. J'ai récemment discuté de ce point avec Krome. Si nous possédions une demi-douzaine de Krome, alors nous ne le manquerions pas* [de réparer] [1].

Ce texte se passe de tout commentaire ; on retient des propos de Silffa que l'Allemagne n'a besoin que d'une poignée de gens comme Carl Peters pour remporter la lutte contre la Grande-Bretagne.

Après 1918, les sentiments anglophobes sont présents également dans les textes produits sur Carl Peters. Ils ressortent visiblement du révisionnisme

würde, für ungültig [sic] erklärt werden sollen », Bülow, Frieda Freiin von : *Im Lande der Verheißung. Ein deutscher Kolonial-Roman*. (1899), Dresden, Carl Reißner, 1914, p. 275.

[1] « „Diese Kolonie", sagte er, „hat alles in sich, um ein deutsches Indien zu werden. Dass wir uns Ungudja mit seiner alten Kultur haben entgehen lassen, ist schade, aber wir können es, Inshalla! noch einmal gut machen". Sie hörte ihm mit großen, aufmerksamen Augen zu. „Gut machen? Aber wie denn?" „Nun, etwa durch Kompensation bei dem nächsten Machtkampf mit England. Gerade über diesen Punkt habe ich neulich mit Krome gesprochen. Ich wollte, wir hätten ein halbes Dutzend solcher Kromes; dann könnt's uns nicht fehlen », *ibid.*, p. 306.

colonial, car, pour revendiquer les colonies perdues après la Première Guerre mondiale, les publications sur l'Afrique Orientale Allemande de cette époque ont propagé un fort sentiment anti-britannique. La Grande-Bretagne était, selon les auteurs de ces publications, la puissance qui aurait « dépouillé » l'Allemagne de cette colonie[1]. C'est cette attitude qu'on retrouve dans le livre *Carl Peters und sein Volk* d'Edith Salburg. Le roman s'ouvre sur une lettre fièrement signée de « *ton fils allemand Carl* »[2] que ce dernier écrit à sa mère de Londres. Le contenu de la lettre n'est autre chose qu'une charge contre les us et coutumes des Anglais ; on y lit des allégations comme : « *J'ai le crâne nu comme une anguille. Ici, ils se présentent comme cela pour éviter qu'on les saisisse* » ; « *Ce dont je peux me passer le mieux à Londres, c'est de ces faces d'Anglais. Mais, je t'en parlerai une autre fois* » ou encore « *Ici, on n'apprend pas le dixième de ce que nous apprenons, c'est clair* »[3]. L'historien allemand Klaus Hildebrand souligne que les préjugés à l'égard des Anglais dont nous avons ici des exemples faisaient partie de la propagande de guerre allemande contre la Grande-Bretagne et ont été repris ensuite à l'époque de la République de Weimar[4].

Dans la suite du roman d'Edith Salburg, les courants anticolonialistes allemands sont présentés comme le meilleur soutien qu'on puisse apporter aux ambitions territoriales de l'Angleterre. Les ennemis allemands de Carl Peters,

[1] En 1927, le capitaine Werner Schoenfeld, par exemple, publie un livre décrivant l'Afrique Orientale Allemande comme un *Pays volé* et propageant la haine contre l'Angleterre. Lire, Schoenfeld, Werner : *Geraubtes Land. Durchs freie Südafrika ins bedrohte Deutsch-Ost*. Hamburg, 1927, 468 pp.

[2] « Dein deutscher Sohn Carl », Salburg, Gräfin Edith : *Carl Peters und sein Volk. Der Roman des deutschen Kolonialgründers*. (1929), 4e éd., Weimar, Alexander Duncker, 1937, p. 7.

[3] « Mein Schädel ist glatt wie'n Aal. So sind sie hier, damit man sie nicht fassen kann », « Was ich in London am besten entbehren kann, das sind seine Visagen. Na! Davon aber ein anderes Mal » ; « Gelernt wird hier nicht der zehnte Teil von dem, was wir lernen, das steht fest », *ibid.*, p. 3 et 6.

[4] Hildebrand, Klaus : *Vom Reich zum Weltreich. Hitler, NSDAP und koloniale Frage 1919-1945*. München, Fink, 1969, p. 421.

les anticolonialistes, sont désignés comme des espions de la Grande-Bretagne. Lorsque la presse allemande reproche à Carl Peters ses aventures dans les colonies, l'auteur laisse son Carl Peters s'exclamer : « *Et tous les missionnaires, leur femme et leurs enfants, tous les bourlingueurs et tous les cercles de dames, qui s'habillent d'une manière exotique, versent des larmes. Et l'Angleterre rit à la fois secrètement et à gorge déployée !* »[1].

Le thème de l'anglophobie incarnée par Carl Peters se retrouve également dans les œuvres postérieures à 1933 dédiées au colonialiste. Il est très fortement présent dans le film *Carl Peters* projeté sur les écrans pour la première fois en 1941. Considéré comme un « *un film historique anti-britannique* »[2], ce film présente aussi l'image d'une Angleterre se réjouissant de tout ce qui fait le malheur de l'Allemagne. Le texte publicitaire, qui accompagne l'affiche du film, déplore en ces termes la désapprobation qui frappa les activités de Carl Peters par les autorités du Reich : « *Les Anglais se seraient terriblement réjouis s'ils avaient pris connaissance du contenu de cette conversation entre Carl Peters et le consul allemand* »[3]. Pour renforcer encore l'idée selon laquelle les Anglais tenaient par tous les moyens à nuire aux intérêts de l'Allemagne, ce texte relate

[1] « Und es weinen alle Missionare mit Weib und Kind, alle Weltenbummler, alle die wildenbekleidenden [sic] Damenkränzchen, es lacht England laut und leise », Salburg, Gräfin Edith : *op. cit.*, p. 106-107.

[2] « Ein antibritischer Historienfilm ». Cette formule est du livre *Die Chronik des Films. In Zusammenarbeit mit dem Deutschen Institut für Filmkunde*. Frankfurt am Main, Gütersloch, München, Chronik, 1994, p. 171. À propos de ce film, un chercheur Anglo-Saxon, David Welch, écrit avec raison : « *Dans le film Carl Peters, l'impérialisme britannique est vu comme la plus grande menace aux ambitions coloniales allemandes du dernier quart du XIX^e^ siècle* » / « In *Carl Peters*, British imperialism is seen as the main threat to Germany's colonial ambitions in the last quarter of the nineteenth century », Welch, David : *Propaganda and the German Cine-ma 1933-1945*. London, New York, I.P. Tauris, 2001, p. 228.

[3] « Die Engländer hätten sich ins Fäustchen gelacht, wenn sie dieses Gespräch zwischen Peters und dem Konsul hätten hören können », Selpin, Herbert : « Carl Peters », in : *Illustrierter Film-Kurier,* n° 3185, Berlin, 1941, p. 7 [cf. illustration n° 19].

en substance que des membres du *Secret Service* auraient tenté d'éliminer physiquement Carl Peters en lui faisant parvenir des fruits empoisonnés.

On ajoutera encore à propos du film *Carl Peters* que le personnage de Peters présente les caractéristiques les plus évidentes d'un anglophobe. Toute sa violence est orientée, non pas contre les populations africaines, mais contre les Anglais. Le réalisateur, Herbert Selpin, ne se contente pas seulement de le présenter comme le protecteur des Noirs contre la traite des esclaves menée par les Arabes avec le soutien de la Grande-Bretagne. Il va plus loin et invente même une scène au cours de laquelle son personnage donne une paire de gifles à un Anglais qui s'est permis de dire du mal des Allemands. Pour les promoteurs de ce film, ce geste devrait démontrer le fait qu'on ne saurait affirmer la germanité sans combattre l'Angleterre. Commentant la scène en question, le *Völkischer Beobachter* écrivait en 1941 : « *En Angleterre, nous le* [Peters] *voyons défendre sa germanité d'une manière virile* »[1].

S'étant intéressé au rôle du film *Carl Peters* comme œuvre de propagande nazie, Klaus Hildebrand souligne que le personnage de Carl Peters était devenu en 1941 un véritable instrument de la propagande de guerre. Pour lui, le recours à l'anglophobie dans ce film de 1941 doit être interprété ainsi : « *Le thème colonial* [du futur] *était devenu un moyen supplémentaire de montrer aux concitoyens la déloyauté d'« Albion »* [Grande-Bretagne]. *La propagande coloniale était maintenant devenue entièrement une arme de politique quelconque dans la Guerre mondiale* [...] »[2].

[1] « Wir sehen ihn in England mannhaft sein Deutschtum behaupten », Otto Küster dans le *Völkischer Beobachter* n° 82 du 23 mars 1941, p. 6. Cité par Hollstein, Dorothea : *Antisemitische Filmpropaganda. Die Darstellung des Juden im nationalsozialistischen Spielfilm*. Berlin, Pullach, Verlag Dokumentation, 1971, p. 128.

[2] « Der koloniale Stoff wurde als ein zusätzliches Mittel angesehen, den Volksgenossen die Treulosigkeit „Albions" vorzuführen. Koloniale Propaganda war nun vollends zu einer allgemeinpolitischen Waffe des Weltkrieges geworden [...] », Hildebrand, Klaus : *Vom Reich zum Weltreich. Hitler, NSDAP und koloniale Frage 1919-1945*. München, Fink, 1969, p. 435.

5.6. Carl Peters au service de l'idéologie « *Blut und Boden* »

Les défenseurs de l'idéologie « *Blut und Boden* » ont, comme les colonialistes, « instrumentalisé » le personnage de Carl Peters au service de leur cause. Cette conception exprime l'idée selon laquelle le peuple allemand serait une communauté de sang et de sol[1]. En rapport aux colonies, on distingue deux mouvements dans le discours sur le « sang et sol » : il y avait d'une part un groupe de propagandistes qui cherchaient à appliquer cette doctrine à la conquête de l'espace vital en Afrique et, d'autre part, un autre groupe pour qui elle devait permettre de réconcilier la paysannerie d'origine germanique (*Bauerntum*) avec l'esprit de conquête des Vikings (*Vikingertum*)[2]. Ces deux mouvements sont repérables dans les ouvrages publiés sur Carl Peters.

5.6.1. Le « sang et sol » allemand en Afrique

A priori, il peut sembler paradoxal d'utiliser l'idéologie « *Blut und Boden* » au service de la colonisation[3]. Les auteurs de l'époque hitlérienne ont

[1] La popularisation de cette idée est à mettre à l'actif de Richard Darré (1895-1953). Dans ses ouvrages *Das Bauerntum als Lebensquell der nordischen Rasse* (1928), *Neuadel aus Blut und Boden* (1930) et *Das Zuchtziel des deutschen Volkes* (1931), l'agronome de formation, présente les Germains du Nord comme des paysans sédentaires, en opposition aux Juifs, lesquels seraient condamnés au nomadisme. Pour lui, le paysan de l'Allemagne du Nord, solidement enraciné dans la nature et attaché à sa terre non polluée par la civilisation moderne, serait le noyau biologique de la race allemande. Il possèderait encore un sang à partir duquel il devrait être possible de recréer la noble race germanique. C'est grâce à cet engagement que le Führer Adolf Hitler confia à Richard Darré la mission de rédaction du premier programme agraire du N.S.D.A.P.. Cf. à ce propos, Corni, Gustavo et Gies, Horst : *„Blut und Boden". Rassenideologie und Agrarpolitik im Staat Hitlers*. Idstein, Schulz-Kirchner, 1994, pp. 17-20.

[2] Les idées développées dans cette partie du travail s'inspirent profondément de la thèse de Hildebrand, Klaus : *Vom Reich zum Weltreich. Hitler, NSDAP und koloniale Frage 1919-1945*. München, Fink, 1969, p. 314-316.

[3] Franz Xavier Ritter von Epp (1868-1946), le directeur du « *Kolonialpolitisches Amt* » du Parti national-socialiste était la tête de proue du mouvement ayant apporté le discours *Blut und Boden* dans

cependant estimé qu'il fallait placer Carl Peters au niveau de ceux qui ont essayé de faire vivre cet idéal, car il aurait œuvré en Afrique pour que s'épanouisse une société d'Allemands dont la paysannerie aurait été la cellule-mère.

Dans les romans parus sur Carl Peters après 1933, c'est à travers le thème de la glorification de la paysannerie (*Neuordnung der bäuerlichen Besitzverhältnisse*)[1], que la doctrine du « *Blut und Boden* » est développée. Les auteurs présentent les colonies acquises par Carl Peters comme des terres saines et vierges, sur lesquelles aurait pu s'établir une riche vie paysanne allemande. Dans cette logique, ils soutiennent l'idée selon laquelle Carl Peters avait été animé de la volonté d'entretenir le lien entre le sol (ici colonies) et le sang allemand, en proposant d'orienter le flux migratoire vers les colonies, plutôt que vers l'Amérique du Nord. Selon eux, les émigrants auraient risqué de perdre leur identité allemande en se laissant corrompre en Amérique, tandis que ce risque n'aurait pas existé dans « l'espace sans peuple » africain. Dans le roman *Maria in Petersland* de Josef Viera, le narrateur raisonne comme suit :

> *Pendant des générations, des millions d'Allemands ont accosté sur des côtes étrangères pour servir de main-d'œuvre dans les pays d'accueil. Depuis que les Allemands existent, des hommes ardents ont parcouru le monde. Leur*

le domaine colonial. Lire, à ce propos, le chapitre « Der weltanschauliche Disput zwischen Darré und von Epp », in : Hildebrand, Klaus : *op. cit.*, p. 314-390.

[1] L'héroïsation des us et coutumes des paysans Germains, repose sur le principe selon lequel la grandeur du peuple allemand dépendrait de sa possibilité à rester sain. (Voir à ce propos, Corni, Gustavo et Gies, Horst : *op. cit.*, p. 20). Depuis le XIX^{e} siècle, le social-darwinisme soutenait le culte du sang comme le moyen classificatoire des races. La prétendue « infériorité » de certains peuples résiderait dans la médiocre qualité de leur sang. Dans la perspective de la lutte pour la survie, Houston Stewart Chamberlain (1855-1927) proposait de protéger les « meilleures races » contre la corruption des « races détériorées » (Chamberlain, Houston Stewart : *Die Grundlagen des XIX. Jahrhunderts*, vol. II, 10e éd., München, F. Bruckmann, 1912. p. 867). La race aryenne, germanique ou simplement allemande nécessiterait une protection particulière parce que son sang, surtout dans les campagnes, demeure encore indemne de toute contamination. Adolf Hitler lui-même écrit : « Ainsi donc le but suprême de l'Etat racial doit être de conserver avec vigilance ces éléments primitifs de la Race qui confèrent beauté et dignité à une humanité supérieure et de créer des êtres à l'image du Seigneur et non des monstres qui tiennent le milieu entre l'homme et le singe », Hitler, Adolf : *Mein Kampf.* 2^{e} vol. München, 1925/27, p. 445.

> *sueur fertilisa la terre dans le monde. Malheureusement leur sang perdit de sa valeur au contact des sangs étrangers. Ce fut une malédiction !*
> *Mais, ce pays-ci, l'Afrique Orientale Allemande, était allemand. Les hommes ardents qui venaient s'installer ici demeuraient allemands. Leurs enfants restaient allemands. L'Afrique Orientale Allemande fut créée pour devenir un jour un nouvel État allemand comme les colonies et les dominions anglais étaient devenus des nouveaux États anglais. Elle* [le personnage principal, Maria] *ressentit comme une sensation de joie le fait d'être émigrée dans ce nouveau territoire. Avec un cœur plein de reconnaissance, elle se souvint de l'homme qui avait conquis cet immense espace pour la patrie. Dans tous les pays de langue anglaise, le nom de cet homme avait une résonance considérable : on désignait Carl Peters et Stanley avec les mêmes égards*[1].

Ainsi, les activités coloniales de Carl Peters sont présentées comme la possibilité offerte aux Allemands de vivre ailleurs, mais tout en demeurant de purs Allemands et en formant une communauté de sang et de sol.

Dans le film *Carl Peters* (1941), l'idée du « *Blut und Boden* » est illustrée également par le principe du lien indissociable entre le sol et le sang allemands (*unlösliche Verbundenheit von Blut und Boden*)[2]. D'une manière professionnelle, les réalisateurs de ce film ont récupéré l'image sacro-sainte de la mère allemande vue par les Nazis comme la protectrice du sol et du sang allemand, pour présenter le lien que Carl Peters établit entre le sol des colonies et le sang de la mère patrie. La représentation des Nationaux-socialistes selon

[1] « Millionen deutsche Menschen haben im Laufe von Geschlechtern fremde Gestade betreten, um Arbeitende zu werden in fremdem Land; denn seit es deutsche Menschen gibt, sind die Sehnsüchtigen unter ihnen um die Erde gewandert. Ihr Schweiß düngte die Erde der Welt; ihr Blut verlor sich im Blute Fremdstämmiger. Das war wie ein Fluch! Dieses Land aber, Deutsch-Ostafrika, war deutsch, die Sehnsüchtigen, die hierher kamen, blieben deutsch. Ihre Kinder blieben deutsch, Deutsch-Ostafrika war berufen, dermaleinst ein Neudeutschlandstaat zu werden, wie englische Kolonien und Dominions Neuenglandstaaten wurden. Sie empfand es als beglückendes Gefühl, Siedlerin zu sein auf dieser neuen deutschen Scholle. Und dankbaren Herzens entsann sie sich des Mannes, der diesen ungeheuren Raum für die Heimat erworben hatte. Sein Name hatte in allen englisch sprechenden Ländern einen hochgeachteten Klang, man nannte Carl Peters in einem Atem mit Stanley », Viera, Josef : *Maria in Petersland. Roman*. Breslau, Bergstadt, 1937, p. 37.

[2] Les idées développées ici sont inspirées de l'étude du psychanalyste Wilhelm Reich (1897-1957). Lire surtout le point « Familienbindung und nationales Empfinden », in : Reich, Wilhelm: *Die Massenpsychologie des Faschismus*. [1946] Wiesbaden, Marix, 2005, p. 63- 75.

laquelle la mère allemande est dans la famille ce que la Patrie représente pour le citoyen est transposé dans le domaine colonial. L'affiche publicitaire du film, qui consacre une page entière à la photographie de Carl Peters et de sa mère[1], témoigne de l'intérêt que les réalisateurs du film accordent aux rapports entre mère et fils, entre mère patrie et colonies. Bien que la mère n'occupe l'écran qu'un temps infime du film, ses trois brèves apparitions et évocations suffisent pour lui faire jouer le rôle qui lui est réservé : elle est vue à l'écran au début du film, est évoquée une seule fois durant le film et réapparaît à l'écran de nouveau à la fin du film. Nous suivrons ces trois étapes pour tenter d'observer à chaque niveau le rapport qui s'établi entre mère et fils, le sol et le sang, la mère patrie et les colonies.

En ce qui concerne le début du film, il montre les adieux de Carl Peters à sa mère avant son départ pour Zanzibar. Le réalisateur Herbert Selpin focalise l'attention du spectateur, non sur les traditionnels sentiments de tristesse qui accompagnent les douloureuses séparations entre mère et fils, mais sur la vision d'attachement au sang. La mère ne se soucie point du départ vers l'aventure de son fils, mais exprime avec assurance : « *Tu peux partir. Tu reviendras me trouver ici. Aussi longtemps que cela durera, je t'attendrai* ». À travers cette assurance de la mère, le spectateur (de l'époque nazie) est invité à penser que le sang de la mère et celui du fils sont indissolublement liés.

Ensuite, tout au long du film, le lien entre la mère et le fils est symbolisé par le thème de la nostalgie. Quand Carl Peters est à Berlin, il a la nostalgie des colonies et il se met à peindre le Kilimandjaro. Lorsqu'il se retrouve dans les colonies, il a la nostalgie de sa mère et peint le portrait de celle-ci qu'il garde comme gravure dans sa chambre. Marcia Klotz a caractérisé ces deux formes de nostalgie l'une de mal du pays « *Heimweh* » et l'autre du besoin de courir le

[1] Selpin, Herbert : Carl Peters. *Illustrierter Film-Kurier* n° 3185, Berlin, p. 8 [cf. illustration n° 19].

monde « *Fernweh* »[1]. Dans tous les cas, le réalisateur conjugue ici l'amour du fils pour sa mère et l'amour de Carl Peters pour les colonies.

À la fin du film, le même attachement entre la mère et le fils, symbolisant le lien entre le sang et le sol, est repris de nouveau en présentant l'exclusion de Carl Peters des activités coloniales. Le Reichstag ne condamne pas les pendaisons des serviteurs de Carl Peters au Kilimandjaro, mais l'attitude anglophobe du pionnier de la colonisation allemande. Contrairement à la sentence des députés qui, selon la logique du film, ne représenteraient pas le vrai peuple, la mère accueille Carl Peters les bras ouverts et lui souffle : « *Mon Carlemann ! Qu'ont-ils fait de toi ? Moi, je t'ai toujours attendu ici* ». L'amour indéfectible entre mère et fils symbolise le lien indissociable entre le sang et le sol. Ici, c'est la mère (sang) qui accepte le sol (le fils de retour des colonies).

5.6.2. Carl Peters et son engagement *völkisch* en Afrique

Dans son second aspect, le mouvement « *Blut und Boden* » s'est donné comme objectif de démontrer que la colonisation est une manière de réconcilier les Allemands avec eux-mêmes, les Vikings conquérants avec les Germains paysans[2]. Dans cette recherche effrénée et aveugle de la « *renaissance du peuple allemand* »[3], propre au mouvement *völkisch*, le personnage de Carl Peters a été

[1] Klotz, Marcia : *An interpretation of three national socialist films : Jud Süss, Carl Peters, Ohm Krüger.* Basel, 1996, p. 18.

[2] Joachim Warmbold a également remarqué cette tendance dans la littérature coloniale allemande. Lire, à ce propos, le chapitre « Germanenvolk auf Vorposten in Afrika », in : Warmbold, Joachim : *„Ein Stückchen neudeutsche Erd'..." Deutsche Kolonial-Literatur. Aspekte ihrer Geschichte, Eigenart und Wirkung, dargestellt am Beispiel Afrikas*. Frankfurt am Main, Haag und Herchen, 1982, p. 225-232.

[3] « Wiedergeburt des deutschen Volkstums », expression de Puschner, Uwe : *Die völkische Bewegung im Wilhelminischen Kaiserreich. Sprache, Rasse, Religion*. Darmstadt, WBG, 2001, p. 263.

également sollicité. Les auteurs soutiennent l'idée selon laquelle c'est le sentiment *völkisch* qui aurait poussé Carl Peters dans ses activités coloniales. Quand il s'agit d'illustrer cette affirmation, ils précisent que ce colonialiste aurait acquis cette vocation *völkisch* après la victoire de l'Allemagne sur la France à Sedan ; il aurait été animé de la volonté de reconstruire en Afrique orientale une vraie société allemande imprégnée des vertus germaniques. Paul Burg, par exemple, estime que Carl Peters a acquis ce sentiment d'appartenance « raciale» pendant qu'il était écolier. Dans son essai D*er Wiking der deutschen Kolonialpolitik* (1936), il raisonne comme suit :

> *Les impressions de la guerre de soixante-dix firent du lycéen de Lüneburg âgé de treize ans un patriote convaincu. Les brillantes victoires déclenchèrent le sentiment völkisch chez lui. La proclamation de l'empire allemand au château de Versailles lui donna la ferme conviction de se montrer digne de cette grande patrie et de contribuer à sa consolidation d'une manière ou d'une autre. S'il le fallait, il était près à sacrifier sa vie*[1].

Cette idée est défendue également chez Josef Prestel qui laisse suggérer que la création du Reich constitue l'élément déclencheur de la gestion du sentiment *völkisch* chez l'écolier Carl Peters :

> *Au début, Carl Peters fréquenta le lycée de Lunebourg. C'est là qu'il vécut les festivités ayant accompagné la victoire de Sedan : « Ces fêtes de la victoire furent un déclencheur puissant pour mon sentiment völkisch. À la fondation du Reich à Versailles, je jurai de me montrer digne de cette glorieuse patrie », avoue Carl Peters. Ecolier, il se fit remarquer par son endurance dans les marches et les luttes*[2].

[1] « Unter den Eindrücken des Siebziger Krieges wurde der dreizehnjährige Gymnasiast in Lüneburg zum bewussten nationalen Patrioten. Die glänzenden Siege entfachten mächtig das völkische Empfinden – die Gründung des Deutschen Reiches im Königsschlosse zu Versailles ließ schon damals den festen Entschluss in ihm entstehen, sich eines so großen Vaterlandes würdig zu erweisen und an seinem weiteren Ausbau irgendwie mitzuarbeiten, wenn nötig, dafür unterzugehen », Burg, Paul : *Carl Peters, der Wiking der deutschen Kolonialpolitik.* In : Le même : *Forscher, Kaufherren und Soldaten. Deutschlands Bahnbrecher in Afrika.* Leipzig, Hase & Koehler, (1936), p. 168.

[2] « Die höhere Schule besuchte Peters zunächst in Lüneburg, wo er die Siegesfeier von Sedan miterlebte : „Die Siegesfeiern entfachten mächtig das völkische Empfinden, die Gründung des deutschen

Dans une autre biographie de Carl Peters, Richard Wichterich fait dire au personnage de Carl Peters : « *Quand je serai grand, je me rendrai en Afrique. Mon père dit qu'il y a encore beaucoup de choses à faire là-bas* »[1]. Pour l'auteur, cette vocation de l'écolier Carl Peters, celle de s'investir plus tard dans la colonisation, est une expression d'idéal *völkisch* affirmé. Les paroles évoquées ci-dessus, Carl Peters les adresse à son maître, un vieil instituteur, qui apprenait à ses élèves la grandeur du Reich et les rendait sensibles à ce que signifiait le manque de colonies. Le monologue de l'instituteur, qui suit, montre que les auteurs ne font pas de différence entre la vocation *völkisch* de Carl Peters et la création d'une société purement allemande dans les colonies :

> *Ils le réussiront, ces enfants ! Là où la saine volonté völkisch existe avec abondance, comme chez le petit Carl* [Peters] *et beaucoup de ses camarades, c'est là que s'accomplira un jour ce qui a toujours animé les cœurs des Allemands depuis des millénaires et qui n'a jamais été réalisé entièrement : l'amour pour un peuple fort, uni et puissant sur un sol allemand libre*[2].

Ici, l'instituteur décrit la colonisation allemande en Afrique, évoquée par l'élève, comme la solution qui permet au peuple allemand de vivre dans l'unité et sur un même sol qui appartient à l'Allemagne. Autrement dit, ce que les auteurs

---

Reiches zu Versailles ließ schon damals den festen Entschluss in mir entstehen, mich eines so großen Vaterlandes würdig zu machen". Besonders tat er sich damals in Fußmärschen und Ringkämpfen hervor », Prestel, Josef : *Carl Peters, der deutsche Pionier in Ostafrika.* Berlin, Leipzig, Hermann Hillger, s.d., p. 4.

[1] « Wenn ich groß bin, gehe ich nach Afrika. Mein Vater sagt, da ist noch was zu machen », Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), p. 5.

[2] « Die werden's schaffen! Wo so viel gesundes völkisches Wollen drinsteckt, wie in dem kleinen Carl und in vielen anderen seiner Kameraden, da wird eines Tages doch vollendet werden, was seit Jahrtausenden in deutschen Herzen schlummert und nie restlos ausgetilgt werden konnte : Die Liebe zu einem starken einigen und mächtigen Volk auf freier deutscher Erde », *ibid.,* p. 6.

désignent ici par « sentiment *völkisch* », ce n'est rien d'autre que la possibilité offerte aux Allemands de vivre sur un même sol qui appartient aux Allemands.

Un auteur d'après 1933, Paul Baecker, montre comment le sentiment *völkisch* de Carl Peters participe de tout ce qui réconcilie les Allemands avec leurs ancêtres, en associant les valeurs dont ils ont hérité des Vikings à celles qui les lient aux anciens Germains. Dans son livre intitulé *Le dernier Viking* (1934), il souligne que la culture coloniale allemande aurait vu le jour au Moyen Âge grâce à l'ordre des chevaliers teutoniques, aurait été poursuivie ensuite à travers les activités de la ligue hanséatique et, enfin, aurait été mise en pratique par Frédéric-Guillaume, le Grand Électeur (1620-1688), en Afrique[1]. Pour lui, il s'agit là de la manifestation de l'esprit de conquérant hérité des Vikings qui serait devenue une spécificité des Allemands. Dans sa logique, Carl Peters contribue à ce que cet esprit de Viking se réconcilie avec le caractère purement germanique qui est la paysannerie. Pour illustrer comment l'action de Carl Peters ne saurait être dissociée, même si elle est nouvelle quant à sa forme, de l'œuvre des Vikings, ces peuples scandinaves qui déferlèrent sur l'Europe à

[1] Baecker, Paul : *Der letzte Wiking. Carl Peters erobert Ostafrika*. Berlin, Junge Generation, (1934). Voir surtout le point « *Deutschland als Kolonialmacht* », p. 72-92. **Ordre teutonique** : ordre militaire (1198) qui recrutait ses membres dans l'aristocratie allemande et qui propagea la culture germanique en Prusse. **Ligue Hanséatique** : c'était une association des cités marchandes de la Baltique et de la mer du Nord (XII^{e}-XVII^{e} siècle). Son noyau actif était formé par les marchands de Lübeck, Hambourg et Cologne et elle disposait des comptoirs à Bergen Londres, Bruges, etc. **Frédéric-Guillaume** (1620-1688) tenta d'installer sur la côte ouest-africaine (actuel Ghana) la colonie *Großfriedrichsburg* en 1683. À ce propos, cf. le point « Brandenburg-Preußen in Afrika », in : Gründer, Horst (éd.) : *« ...da und dort ein junges Deutschland gründen » Rassismus, Kolonien und kolonialer Gedanke vom 16. bis zum 20. Jahrhundert*. (München), dtv, 1999, pp. 25-27. Lire aussi Heyden, Ulrich van der : *Rote Adler an Afrikas Küste. Die brandenburgisch-preußische Kolonie Großfriedrichsburg in Westafrika*. Berlin, Selignow, 2001, 104 pp.

partir du VIII[e] siècle à la recherche de débouchés commerciaux et de butins[1] et que les Nazis prenaient aussi pour leurs ancêtres[2], Paul Baecker écrit :

> *La conquête des territoires lointains menée par les hommes de notre race a pris des formes diverses selon le temps, mais l'esprit est demeuré le même jusqu'à nos jours. C'était le même esprit HÉROÏQUE qui poussa les Vikings sur les mers et illumina très clairement les actes téméraires des hommes de la colonisation allemande. C'est dans le même esprit que Carl Peters défendit l'honneur de l'Allemagne sur le continent noir. Le commencement et la fin se conjuguent de nouveau en cet homme guidé, en apparence, par un romantisme aventurier et qui, en réalité, n'est pas seulement doté d'une forte et courageuse volonté, mais aussi qui, de surcroît, possède l'esprit le plus posé et le plus illuminé de tous les pionniers de la colonisation allemande du II[e] Reich : Ainsi, Carl Peters est le VIKING DE LA POLITIQUE COLONIALE ALLEMANDE*[3].

Comme ces auteurs ne mettent à aucun moment en doute leur conviction que les Allemands sont des descendants des Vikings, le personnage de Carl Peters prend à leurs yeux une nouvelle dimension ; il devient, par une sorte de filiation raciale, celui qui est chargé de transmettre aux nouvelles générations, celles du III[e] Reich, l'esprit colonial qui a toujours animé les hommes du Nord. Mais, ils ne s'arrêtent pas à cela ; ils affirment aussi que, ce faisant, Carl Peters

[1] Lire, à ce sujet, l'étude de Boyer, Régis : *Le mythe Viking dans les lettres françaises*. Paris, éd. du Porte-Glaive, 1986, p. 10-15.

[2] Lire par exemple Daitz, Werner : « Wikingertum. Ein Grundelement nordischer Rassenseele », in : Le même : *Der Weg zur Volkswirtschaft, Großraumwirtschaft und Großraumpolitik*. Dresden, Meinhold, 1943, p. 89-91. Lire aussi l'article de l'historien Pinder, Wilhelm : « Vom Wikingertum unserer Kultur im Spiegel der neueren deutschen Kunstentwicklung », in : *Forschungen und Fortschritte* n° 10. Berlin, 1934, p. 178-230.

[3] « Die Formen, in denen die Menschen unserer Rasse in die Weite strebten, wandelten sich nach dem Unterschied der Zeiten; der Geist blieb derselbe, bis in unsere Tage : es war der gleiche HEROISCHE Geist, der die Wikinger über die Meere trieb und der in der neuen deutschen Kolonialgeschichte am hellsten in den kühnen Zügen leuchtet, auf denen Carl Peters die Ehre des deutschen Namens durch den schwarzen Erdteil trug. In diesem Manne, um dessen Taten ein Schein Abenteuer der Romantik wittert und der doch nicht nur den kühnsten und stärksten Willen, sondern auch den kühlsten und stärksten Kopf unter den Kolonialpionieren des zweiten Reiches besaß, fügen sich Anfang und Ende wieder zusammen : So ist Carl Peters der WIKING DER DEUTSCHEN KOLONIALPOLITIK », Baecker, Paul : *Der letzte Wiking. Carl Peters erobert Ostafrika*. Berlin, Junge Generation, (1934), p. 8. Les lettres capitales sont celles du texte original.

offre la possibilité aux Allemands de vivre unis sur un sol qui appartient aux Allemands. Le même auteur cité ci-dessus établit un rapport naturel entre la mère patrie et les colonies :

> *Les colonies de peuplement sont celles qui ont le plus de valeur. Une vaste base de la vie paysanne peut s'y établir. Le peuple colonisateur scelle ainsi un nouveau LIEN ENTRE LE SANG ET LE SOL. Malgré la très grande importance financière et stratégique de l'Inde, le Canada, l'Afrique du Sud et l'Australie représentent les positions les plus fortes de l'empire mondial britannique. Ces pays constituent un renforcement important et immédiat de la FORCE DU PEUPLE anglais. Par leur nature, les territoires colonisés ont chacun une utilité particulière. Néanmoins, l'Afrique Orientale Allemande que Carl Peters nous a offerte se prête à devenir non seulement une colonie de peuplement, mais aussi une colonie de plantations et d'échanges*[1].

Comme on le voit ici, l'auteur affiche ouvertement sa préférence pour les colonies de peuplement parce que celles-ci sont, à ses yeux, le moyen idéal d'établir de nouveau le lien entre le sol et le sang allemands dans la nouvelle communauté.

5.7. Carl Peters au service de l'aryanisme

Les auteurs qui se sont intéressés à Carl Peters ont également mis son personnage au service de la propagation de l'aryanisme. Il s'agissait d'une doctrine développée par des idéologues du racisme comme Houston Stewart

[1] « Am wertvollsten sind Siedlungskolonien, in denen sich eine breite bäuerliche Grundlage herausbilden kann; in denen also das kolonisierende Volk sich eine neue feste VERBINDUNG VON BLUT UND BODEN schafft. Trotz der ungeheuren finanziellen und strategischen Bedeutung Indiens sind Kanada, Südafrika und Australien doch die stärksten Außenposten des britischen Weltreiches; Sie stellen eine große und unmittelbare Vermehrung der englischen VOLKSKRAFT dar. Naturgemäß dienen manche Kolonialgebiete verschiedenen Zwecken : Deutsch-Ostafrika, das uns Dr. Carl Peters erwarb, ist für Siedlung wie für Plantagenwirtschaft geeignet und zugleich Handelskolonie », Baecker, Paul : *Der letzte Wiking. Carl Peters erobert Ostafrika*. Berlin, Junge Generation, (1934), p. 8. Les lettres capitales sont celles du texte original.

Chamberlain (1855-1927)[1] et qui revendiquait la pureté raciale de la « race » germanique. Ce thème fut d'abord soutenu dans le discours colonial par les associations *völkisch* comme la ligue pangermanique dont un membre, Ludwig Kuhlenbeck, proclamait en 1905 que le « *blond Aryen* » était le « *véritable porteur de la culture européenne* »[2]. La prétendue supériorité raciale des Aryens constitua également un des piliers de l'idéologie raciste hitlérienne, le nazisme. Dans les textes étudiés, deux discours sont développés à ce propos : Carl Peters est présenté, d'une part, comme l'envoyé du « peuple originel » en Afrique et, d'autre part, comme un modèle de la lutte contre le mélange des races.

5.7.1. Carl Peters, un envoyé du « peuple originel » (*Urvolk*)

L'idée du « peuple originel » renvoie à la présentation par Fichte du peuple allemand comme peuple des origines (*Urvolk*)[3]. Dans les textes étudiés, le personnage de Carl Peters apparaît comme un représentant de ce « peuple originel ». Ce thème apparaît déjà chez les auteurs qui ont publié avant la Première Guerre mondiale et a accompagné la course pour les colonies. Le personnage de Carl Peters n'est pas évoqué, comme on pourrait s'y attendre,

[1] Dans son ouvrage *Arische Weltanschauung* (1905), Chamberlain emploie, par exemple, des expressions comme « la pensée aryenne », la « pureté raciale » pour désigner la « race germanique », celle qui se poserait au sommet de la hiérarchie des groupes humains. Chamberlain, Houston Stewart : *Arische Weltanschauung*. 7e éd., München, F. Bruckmann, 1934, p. 36-38. Lire aussi Seillière, Ernest : *Le Comte de Gobineau et l'aryanisme historique*. Paris, Plon, 1903, 450 pp.

[2] « Der Blonde Arier [ist] der eigentliche Träger der europäischen Kultur », Kuhlenbeck, Ludwig : « Die politischen Ergebnisse der Rassenforschung », in : *Alldeutsche Blätter* 24 (1905), p. 215. Texte cité par Puschner, Uwe : *Die völkische Bewegung im Wilhelminischen Kaiserreich. Sprache, Rasse, Religion*. Darmstadt, WBG, 2001, p. 91.

[3] Le thème du « peuple originel » existait déjà chez Fichte qui parlait des Allemands comme « *Urvolk* » et de la langue allemande comme « *Ursprache* », Fichte, Johann Gottlieb : *Discours à la nation allemande*. Traduit de l'allemand par J. Molitor. Paris, Alfred Cortes, 1923, p. 131.

dans le discours de cette époque selon lequel il n'existerait que deux races, celle des Blonds (*Blonde Rasse*) et celle des Noirs, la première se devant d'exterminer la deuxième[1]. Au contraire, il est utilisé contre les autres puissances coloniales concurrentes, pour montrer que les Allemands étaient des hommes spéciaux.

Cette présentation de Carl Peters comme un citoyen d'un peuple supérieur, on la trouve dans le roman *Im Lande der Verheißung* (1899) de Frieda von Bülow. S'adressant à Maleen, Ralf Krome démontre ainsi la supériorité des Allemands :

> *Ici à Ungudja, nous sommes provisoirement tous des représentants d'une grandeur qui se trouve cachée derrière nous. Il ne faut pas l'oublier. Vous par exemple, vous êtes la dame allemande, Dietlas, l'Allemand propriétaire de plantations, votre frère, le guerrier chevaleresque et moi, le représentant de la colonie. Nous devons donc nous sentir comme des personnalités officielles et nous comporter comme des princes régnants*[2].

Comme on peut le constater ici, ce qui représente la grandeur (supériorité) de ces personnages, ce n'est pas la fonction qui est la leur, mais uniquement le fait qu'ils soient des Allemands.

Toujours dans le même ordre d'idées, un autre auteur de cette époque, Friedrich Ruhle, se prête à une comparaison entre les Allemands et les Anglais. Dans le récit *Dr. Carl Peters* qu'il publie en 1895, le personnage de Carl Peters se présente ainsi aux Massaïs :

---

[1] Uwe Puschner mentionne un ouvrage publié en 1910 par Jörg Lanz von Liebenfels, intitulé *Das Sinnes- und Geistesleben der Blonden und Dunklen* et qui propageait l'idée selon laquelle la « race blonde » se devait de liquider la « race sombre ». Cf. Puschner, Uwe : *op. cit.*, p. 91.

[2] « „Hier in Ungudja", fuhr er fort, „sind wir vorläufig noch alle Vertreter und Repräsentanten irgend einer Größe, die hinter uns steht. Das darf man nicht aus den Augen lassen. Sie z.B. sind die deutsche Dame, Dietlas der deutsche Plantagenbesitzer, Ihr Bruder der ritterliche Kriegsmann, ich der Vertreter der Kolonie. Wir müssen uns also ebenso gut als offizielle Persönlichkeiten fühlen und danach benehmen, wie regierende Fürsten », Bülow, Frieda Freiin von : *Im Lande der Verheißung. Ein deutscher Kolonial-Roman*. (1899), Dresden, Carl Reißner, 1914, p. 44.

> *Vous devez savoir qu'il existe aussi des différences entre les Blancs. Il y a quelques années, un Blanc est venu chez vous ici. Eh bien ! Sachez que la tribu de ce Blanc là est différente de la nôtre comme la tribu des Watikuyu l'est de la vôtre. Ce Blanc qui était ici et que vous avez maltraité est un Anglais (Ingese). En ce qui me concerne, je viens de la tribu des Allemands (Baditschi). Nous préférons mourir que de nous laisser maltraiter de cette manière*[1].

Ainsi, les textes de l'époque wilhelminienne évoqués ici décrivent les Allemands comme un peuple supérieur aux Anglais et aux autres Européens et Carl Peters comme l'homme qui éveille la conscience du peuple « élu ». Dans les deux extraits cités ci-dessus, le but des auteurs est évident : il s'agit pour eux de montrer que les Allemands seuls avaient, en raison des vertus de leur race, les qualités requises pour se lancer dans la colonisation. Cette réflexion était, on le sait, propagée en Allemagne par les pangermanistes qui cherchaient ainsi à accompagner les ambitions territoriales de Guillaume II. Le pangermaniste Joseph-Ludwig Reimer écrivait par exemple en 1905 :

> *L'acquisition de pays non civilisés est plutôt une nécessité sociale et économique ; l'expropriation des Non Germains, une mesure dictée par l'intérêt de la race. Ces deux actes sont d'une égale importance. La colonisation devrait aller de pair avec les besoins des marchés ruraux et avec les réformes sociales réalisées dans le pays.* […] *La colonisation devra toujours être faite par des Allemands ou par des Germains, à défaut d'Allemand*[2].

[1] « Ihr müsst wissen, daß auch unter den Weißen Unterschiede vorhanden sind. Hier ist vor Jahren ein Weißer bei euch gewesen, dessen Stamm von unserem Stamme ebenso verschieden ist, wie z.B. die Watikuyu von den eurigen. Der Weiße, welcher hier war, war Engländer (Ingese), und ihr habt ihn schlecht behandelt. Ich aber gehöre zu dem Stamme der deutschen (Baditschi), und wir sterben lieber, als daß wir uns eine derartige Behandlung gefallen lassen. », Ruhle, Friedrich : *Dr. Carl Peters*. Münster, Verlag der Aschendorffschen Buchhandlung, 1895, p. 142.

[2] Reimer, Joseph-Ludwig : *Ein pangermanistisches Deutschland*. Berlin, 1905, p. 157. Texte cité selon la traduction de Andler, Charles (éd.) : *Le pangermanisme philosophique (1800 à 1914)*. Paris, Louis Conard, 1917, p. 371.

Avant de passer aux textes de l'époque du III[e] Reich, dans lesquels le discours « aryaniste » a été particulièrement développé, remarquons que les quelques auteurs de la République de Weimar qui se sont intéressés au personnage de Carl Peters n'ont pas développé cette idéologie.

À partir de 1933, en revanche, les auteurs se sont fondés sur les activités de Carl Peters pour affirmer que le peuple allemand avait le droit d'appartenir à la catégorie de Seigneurs (*Herrenmensch*), qu'il était le peuple élu (« *Herrenvolk* ») et représentait la race des maîtres (*Herrenrasse*)[1]. Dans son roman *Maria in Petersland*, Josef Viera souligne comment les qualités propres au sang allemand se font remarquer dans les colonies. D'un soldat noir, il écrit :

> *Le soldat noir étant un « Askari » britannique, il est normal qu'il considère Günter* [l'Allemand] *comme un ennemi de la nation pour laquelle il travaillait comme mercenaire. De Günter, il ne savait pas plus que le fait qu'il devait être gardé emprisonné derrière des barbelés. Pourtant, l'« Askari » baissait avec respect son regard à chaque fois que ses yeux croisaient ceux de l'Allemand. La raison en était très simple : il est impossible d'humilier ce sang qui coule dans les veines de Günter. Même si l'on emprisonne des hommes de cette race derrière des barbelés et qu'on les fait garder par des soldats nègres, cela n'enlève rien au fait que les porteurs de ce sang font partie de la race des seigneurs avec tous les devoirs qui en découlent*[2].

Trois enseignements, nous semble-t-il, sont à retenir de ce texte. Premièrement, le fait que cet « Askari » soit au service de la Grande-Bretagne n'enlève rien au fait qu'il doit et sait se comporter en inférieur par rapport aux Allemands.

[1] Cette revendication est pleinement présente dans le national-socialisme. Adolf Hitler lui-même parlait de l'Aryen comme « l'étincelle divine » « Göttlichen Funken des Ariers ». Hitler, Adolf : *Mein Kampf*. 2[e] vol. München, 1925/27, p. 317.

[2] « Der schwarze Soldat war ein britischer Askari, und es war ganz in der Ordnung, wenn er in Günter, von dem er nichts weiter wusste, als dass er hinter dem Stacheldraht gefangen zu halten war, einen Feind jener Nation sah, der er als Söldner diente. Und doch senkte der Askari jedes Mal respektvoll den Blick, so oft der Deutsche ihn ansah. Der Grund war sehr einfach : dieses Blut, dem Günter angehörte, kann man nicht demütigen. Selbst wenn man Angehörige dieser Rasse hinter Stacheldraht steckt und von Negern bewachen lässt, bleibt es doch Herrenblut, das freilich die Träger dieses Blutes verpflichtet », Viera, Josef : *Maria in Petersland. Roman*. Breslau, Bergstadt, 1937, p. 331-332.

Ensuite, l'auteur développe l'idée de la supériorité du sang allemand en s'appuyant sur un prétendu comportement exemplaire des « Askaris » : sans connaître ni le grade ni le nom du soldat allemand, l'« Askari » se rend compte que son prisonnier, parce qu'il est Allemand, est un être d'exception. Enfin, pour avoir choisi d'inscrire ces considérations dans un épisode qui se déroule dans le *Petersland*, le pays imaginaire de Carl Peters, l'auteur veut montrer ainsi au lecteur le rôle joué par ce dernier dans l'acceptation de l'idée de la supériorité du sang allemand par les indigènes des colonies.

L'idée selon laquelle le peuple allemand appartiendrait effectivement à la catégorie des « seigneurs » existe également chez Richard Wichterich. Dans son livre *Carl Peters erobert Ostafrika*, il décrit Carl Peters quasiment comme un modèle de l'Aryen, un être extraordinaire qui mérite quasiment la vénération : « *ILS* [Les Noirs] *DOIVENT CONSIDERATION ET CONFIANCE A CET HOMME. Cet Allemand est différent des messieurs blancs, belges ou anglais* »[1]. Dans ces lignes, Carl Peters devient en quelque sorte un être supérieur à tous les autres Européens. Cela se voit encore plus clairement à la fin du roman quand l'auteur lance cet appel à la jeunesse nazie :

> *De même que Carl Peters a compris la politique coloniale allemande et mené la colonisation, ainsi la jeunesse allemande sera-t-elle décidée à mener une lutte faite de courage et de sacrifice pour revendiquer le droit à la vie de l'Allemagne. Le peuple allemand s'est réveillé après des temps sombres. Il s'est ressourcé en lui-même et a rejeté le fardeau humiliant de ce qui venait de l'étranger. Voici venu une époque non seulement exigeante et difficile, mais aussi virile et lumineuse. Plus que jamais, le peuple allemand est exceptionnellement uni et conscient de ce que sa race a de fier et de grand*[2].

[1] « DIESEM MANN MÜSSEN SIE EBEN ACHTUNG UND VERTRAUEN ENTGEGENBRINGEN. Dieser Deutsche ist so anders als die weißen belgischen oder englischen Herren », Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), p. 51. Les lettres capitales sont celles du texte original.

[2] « So wie Carl Peters deutsche Kolonialpolitik verstanden und deutsche Kolonialarbeit geleistet hat, so wird auch die neue deutsche Jugend entschlossen sein, tapfer und opferbereit für Deutschlands Le-

À travers ces textes, Carl Peters apparaît tout simplement comme l'un des représentants les plus éminents du « peuple des origines ». Ayant étudié le film des Nazis *Carl Peters* (1941), la philologue allemande Dorothea Hollstein parvient à la même conclusion. Elle estime que les promoteurs de ce film ont choisi Hans Albers pour incarner Carl Peters parce qu'ils assimilaient son allure physique à celle de l'Aryen blond, tel qu'ils se le représentaient[1].

5.7.2. Carl Peters, un exemple dans la lutte contre le mélange des races

Dans les textes publiés sur Carl Peters, l'aryanisme est présent également à travers l'idée selon laquelle il existe une obligation de maintenir la race allemande pure, en la protégeant contre la « corruption sexuelle » des peuples dits inférieurs. Ce thème existe déjà dans les ouvrages parus avant l'avènement des Nazis et entre vraisemblablement dans la campagne menée par le mouvement *völkisch* qui qualifiait le mélange des races comme « *le crépuscule des Aryen*s »[2]. L'œuvre de Frieda von Bülow illustre à plus d'un titre ce refus du mélange des races. Connue pour son racisme envers les femmes non-

bensrecht zu kämpfen. Aus trüben Zeiten ist das deutsche Volk aufgewacht. Zu sich selbst hat es zurückgefunden, den niederzerrenden fremden Ballast hat es über Bord geworfen. Eine harte und schwere, aber auch eine männliche und lichtvolle Zeit ist angebrochen. In unerhörter Geschlossenheit steht das Volk der Deutschen zusammen, seiner stolzen Rasse und hohen Art bewusst », *ibd.,* p. 106.

[1] « Hans Albers verkörpert als Carl Peters schon äußerlich das Urbild des reinrassigen Ariers und überzeugten Nationalsozialisten », Hollstein, Dorothea : *Antisemitische Filmpropaganda. Die Darstellung des Juden im nationalsozialistischen Spielfilm*. Berlin, Pullach, Verlag Dokumentation, 1971, p. 128.

[2] Lire, à propos, le point « Arierdämmerung » dans Puschner, Uwe : *Die völkische Bewegung im Wilhelminischen Kaiserreich. Sprache, Rasse, Religion*. Darmstadt, WBG, 2001, p. 100-102.

allemandes[1], cette romancière manifeste ouvertement un mépris envers les femmes noires et, parfois, envers les femmes allemandes issues d'un mélange de race. Dans ses romans, les personnages féminins qui tournent autour des différents personnages de Carl Peters et qui ne sont pas de pures allemandes sont présentés comme des femmes de seconde catégorie.

Dans *Le vertige des tropiques* (1896), l'auteur s'en prend aux hommes allemands qui, sous l'effet de l'alcool, s'adonnent aux relations sexuelles avec des femmes noires. Le narrateur raconte : « *il arrivait qu'ils soient troublés par l'alcool, au point de s'introduire dans les huttes des Nègres pour prendre des femmes noires* »[2]. Pour l'auteur, il s'agit là d'une maladie qu'elle appelle « *le vertige des colonies* » (*Tropenkoller*). Dans le même roman, elle refuse de présenter Eva, la sœur consanguine d'Udo Biron, comme une vraie Allemande. Udo représente ici Carl Peters qui est présenté comme un vrai Germain, comme « *le monsieur-brute blonde de Nietzsche* »[3], tandis que Eva « *avait plutôt l'air d'une Bohémienne* »[4] simplement parce qu'elle est « *issue d'un second lit* [et] *avait pour mère une Hongroise* »[5]. Ainsi, aussi bien les femmes noires que les femmes issues d'un métissage sont présentées comme des femmes d'une classe inférieure à celle des Aryennes, et Frieda von Bülow ne supporte pas le concubinage des hommes allemands avec ces femmes.

---

[1] Lire, à ce propos, Wildenthal, Lora: « "When Men Are Weak" – The Imperial Feminism of Frieda von Bülow », *Gender & History* 10 (1998), p. 60-61.

[2] « [es] kam es vor, dass sie, alkoholumnebelt, wie sie waren, in Negerhütten eindrangen, um sich schwarze Weiber zu holen », Bülow, Frieda Freiin von : *Tropenkoller. Episode aus dem deutschen Kolonialleben*. Berlin, F. Fontane, 1905, p. 187.

[3] « ein Bild der „Blonden Herrenbestie" Nietzsches », Bülow, Frieda von : *Le vertige des tropiques. Episode de la vie aux colonies allemandes*. Traduit de l'allemand par Pierre de Pardiellan. Berlin, F. Fontane, 1902, p. 12.

[4] « seine den Zigeuner-Typus streifende Schwester », *ibid.*, p. 12.

[5] *Ibid.*, p. 14.

Dans son autre roman *Der Konsul* (1891), Frieda von Bülow revient sur le danger qu'engendrerait le mélange des races et critique cette fois le comportement des femmes allemandes qui se marient aux Juifs. Comme à son habitude, elle présente Josepha, une Allemande catholique ayant épousé le commerçant juif, Nathanael Lindenlaub, comme une Bohémienne (*Böhmin*) « *belle comme le péché* »[1]. Le lecteur est appelé à remarquer comment cette Allemande est corrompue par son époux juif au point de devenir une femme de mœurs légères. La rencontre entre Josepha et le consul allemand Max von Sylffa (Carl Peters) est racontée comme suit : Sylffa entre pour la première fois chez les Lindenlaub, se présente à Josepha et demande à voir son époux. Après lui avoir expliqué que Nathanael est absent, elle lui prend son chapeau pour l'accrocher à un mur, revient vers lui et l'embrasse sur la bouche. Sylffa la laisse d'abord faire puis, se rappelant qu'il vient d'embrasser la femme d'un Juif, il la repousse, réclame son chapeau et sort. Le narrateur décrit comme suit la pensée qui anime Sylffa en ce moment : « *Comment se fait-il qu'il ne ressentait que de l'aversion et du dégoût là où beaucoup d'autres se réjouissaient du plaisir qui leur était ainsi offert ? Était-il d'une meilleure nature que les autres et de ce fait aussi difficile ?* »[2]. Le narrateur ne répond à cette question. Mais, les mots que l'auteur utilise parlent à eux seuls ; dans le registre social-darwiniste, le terme « nature meilleure » signifie simplement « race meilleure ». À travers les deux romans, le lecteur est appelé à tirer la conclusion qu'un Allemand, donc un homme de race supérieure, ne devrait pas avoir de contacts sexuels avec les Non-Allemands.

[1] « schön wie die Sünde », Bülow, Frieda Freiin von : *Der Konsul. Vaterländischer Roman aus unseren Tagen*. Berlin, A. Fontane, 1891, p. 61.

[2] « Wie kam es nur, dass er nichts als Abneigung und Ekel fühlte, wo so viele Andere sich einfach des gebotenen Genusses freuten? War er von besserer Art als die Anderen und darum so wählerisch? », *ibid.*, p. 64.

Mais, comme on le sait, le refus du mélange des races a été activement propagé surtout par les Nazis qui s'appuyèrent également sur des thèmes coloniaux pour prôner l'interdiction du mariage mixte (*Mischehenverbot*)[1]. Chez les auteurs de l'époque nazie que nous avons étudiés, l'idée de la nocivité du mélange des races dans les colonies a été formulée à travers le thème de la « Cafrisation » (*Verkafferung*) des colons allemands, et donc de la race aryenne si des représentants ne sont pas d'une extrême vigilance[2]. Le « cafre » (*Kaffer*) désigne ici le citoyen allemand ayant été contaminé par les « *basses mœurs tropicales* ». Dans son étude sur la littérature coloniale allemande, Joachim Warmbold signale ce thème dans l'œuvre de Hans Grimm, l'auteur de *Peuple sans espace* qui, on le sait, a suscité l'engouement des Nazis pour les colonies[3]. Pour combattre cette « souillure de la race aryenne », les auteurs d'après 1933 ont soutenu la lutte contre le mariage mixte dans les colonies en s'appuyant entre autres sur le personnage de Carl Peters. Ils ont unanimement embelli l'épisode de sa vie qui le met en contact, en concubinage avec une femme noire. Cet épisode a été soit escamoté dans les récits, soit expliqué autrement.

[1] La législation national-socialiste définissait le mariage mixte comme une union entre un Aryen et un « non-Aryen ». Sur l'application du « *Blutschutzgesetz* » dans les colonies, lire l'étude de Kundrus, Birthe : « Von Windhoek nach Nürnberg ? Koloniale `Mischehenverbote´ und die nationalsozialistische Rassengesetzgebung », in : Le même (éd.) : *Phantasiereiche. Zur Kulturgeschichte des deutschen Kolonialismus*. Frankfurt am Main / New York, Campus Verlag, 2003, pp. 110- 131.

[2] Le dictionnaire colonial allemand définit le terme de « Verkafferung » comme suit : « Das Herabsinken eines Europäers auf die Kulturstufe des Eingeborenen, eine Erscheinung, für die man in anderen Schutzgebieten Vernegern oder Verkanakern gebraucht. Einsames Leben im Felde, in stetem Verkehr mit farbigen, ganz besonders aber die Mischehe mit jenen begünstigt diese bedauerliche Entartung weißer Ansiedler. Der verkafferte Europäer ist trotz bisweilen vorhandener persönlicher Intelligenz stets ein verlorenes Glied der weißen Bevölkerung, da ihm selbst in diesem besten Falle eine der wesentlichsten Förderungen der heimischen Kultur, das energische Wollen und das Festhalten an einem bestimmten Plane, völlig abgehen », Schnee, Heinrich (éd.) : *Deutsches Kolonial-Lexikon*, 3e vol., Leipzig, Quelle & Meyer, 1920, p. 606.

[3] Warmbold, Joachim : *„Ein Stückchen neudeutsche Erd'..." Deutsche Kolonial-Literatur. Aspekte ihrer Geschichte, Eigenart und Wirkung, dargestellt am Beispiel Afrikas*. Frankfurt am Main, Haag und Herchen, 1982, p. 253.

Paul Baecker, par exemple, envisage la colonisation allemande en Afrique orientale comme la suite des œuvres des missionnaires hanséatiques allemands et dans un cadre où « *Le mariage avec les étrangers leur était strictement interdit* »[1]. Il affirme que les exécutions ordonnées par Carl Peters au Kilimandjaro ne s'expliquent pas par une affaire de concubinage et exonère ainsi l'ancien commissaire du Reich du reproche de ne s'être pas comporté de façon digne de sa race :

> *En fait, il n'existait aucun rapport entre les deux exécutions qui, même du point de vue temporel, étaient beaucoup trop éloignées l'une de l'autre. Pourtant, la mission anglaise de Mossi, laquelle avait toujours eu sa part de responsabilité dans les émeutes, envoya un compte rendu au Gouvernement de Dar es-Salaam dans lequel elle affirmait que le Dr Peters a fait pendre son employé Mabruk et sa servante Jagodjo à cause des RELATIONS SEXUELLES*[2].

Dans le film *Carl Peters* (1941), la propagande autour de l'interdiction du mariage mixte se fait d'une manière très « professionnelle ». Ce refus du mélange des races y est tout simplement illustré par l'escamotage de la question. Pour éviter de raviver le souvenir du concubinage entre le « héros colonial » et une femme noire, l'évocation du débat du Reichstag dans ce film tourne autour de la question de savoir si Carl Peters brouillait, par son attitude, les relations entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne. Marcia Klotz qui analysa le film *Carl*

[1] « Besonders streng war ihnen die Heirat mit Fremden untersagt », Baecker, Paul : *Der letzte Wiking. Carl Peters erobert Ostafrika*. Berlin, Junge Generation, (1934), p. 83.

[2] « Obwohl die beiden Hinrichtungen nicht das Geringste miteinander zu tun hatten, ja auch zeitlich viel zu weit für irgendeinen inneren Zusammenhang auseinander lagen, sandte die englische Mission Moschi, die an den erwähnten Wühlereien seit jeher ihren Anteil gehabt hatte, an das Gouvernement nach Daressalam einen Bericht mit der Behauptung, Dr. Peters habe den Diener Mabruk und die Jagodjo wegen GESCHLECHTLICHER BEZIEHUNGEN hängen lassen », *ibid.*, p. 63. Les lettres capitales sont celles du texte original.

Peters constate que la propagande y réside dans le « *non-filmé* »[1], c'est-à-dire plus dans les épisodes délibérément ignorés que dans ceux qui sont portés à l'écran. Ici, l'interdiction de l'union mixte est propagée par le réalisateur Herbert Selpin à travers le silence des caméras : Carl Peters ne pouvait pas être mêlé à une affaire qu'on désignait à cette époque comme une « souillure de la race » (*Rassenschändung*[2]). Ainsi, l'interdiction de l'union mixte se transforme en interdiction d'en parler à propos de Carl Peters.

Par contre, pour montrer à quel point le mariage avec les non-Aryens peut être source de malheur, le réalisateur du film fait incarner à l'épouse du Juif Léo Kayser, une pure allemande, le rôle joué par Eve dans le jardin d'Eden, celui de la tentatrice. Ce personnage, joué par Erika Thellmann, montre clairement comment une femme aryenne mariée à un Juif peut se montrer basse, au point de monter son époux contre un Aryen, Carl Peters. C'est elle, en effet, qui explique à son mari Kayser que collaborer avec Peters revient à perdre une partie de son pouvoir. C'est de cette manière que le spectateur se voit confronté au danger qui guette les Aryens si les femmes allemandes épousent des non-Aryens.

En fin de compte, on peut retenir que l'utilisation du personnage de Carl Peters dans le discours « aryaniste » a permis d'atteindre un objectif double. Les auteurs l'ont d'abord présenté comme un échantillon d'un « peuple originel »

[1] Klotz, Marcia : *An interpretation of three national socialist films : Jud Süss, Carl Peters, Ohm Krüger.* Basel, 1996, p. 13.

[2] Lire, à ce propos, le document annexe n° 6 « Loi coloniale sur la protection du sang (allemand) » (1940) dans Kum'a N'dumbe III, Alexandre : *Hitler voulait l'Afrique. Le projet du 3e Reich sur le continent africain*. Paris, L'Harmattan, 1980, p. 365. Le § 2 de cette loi stipule clairement : « Sont interdits dans les colonies allemandes les mariages entre des Allemands ou des étrangers avec :

1. des indigènes,
2. des membres de la population autochtones de couleur venant des territoires africains non allemands, d'Australie ou des îles du pacifique,
3. des métis issus de relations entre les populations mentionnées sous le n° 2,
4. des métis issus de relations entre les populations mentionnées sous les numéros 1 à 3 ».

Le § 4 précise : « Dans les colonies allemandes, les relations sexuelles extra-conjugales entre personnes, qui, conformément au § 2, n'ont pas le droit de contacter mariage, sont interdites ».

(*Urvolk*) et un modèle de la « race des seigneurs » (*Herrenvolk*). Ensuite, sans grand souci de vérité historique, ils ont mis son personnage au service de la propagande pour le maintien d'une race aryenne « pure ».

5.8. Carl Peters au service de l'antisémitisme

La dernière doctrine au bénéfice de laquelle les auteurs que nous avons étudiés ont « instrumentalisé » le personnage de Carl Peters est l'antisémitisme. Avant tout, il nous semble indispensable, pour éviter tout malentendu, de préciser que les actes et les écrits de Carl Peters ne permettent pas de le présenter comme un antisémite. S'il s'affiche ouvertement comme le modèle de l'anglophobe, il affirme dans ce qu'il a écrit que ce n'est pas le Juif qui constitue le problème de l'Allemagne, mais plutôt l'Anglais. Il a d'ailleurs écrit un article très positif pour le judaïsme dans lequel il souhaite beaucoup de succès au mouvement sioniste[1]. Dans sa thèse sur la biographie politique de Carl Peters, Arne Perras mentionne que Carl Peters a voulu épouser une femme juive en 1902 et qu'il a même souhaité empêcher l'exclusion des Juifs de la ligue pangermanique[2]. Partant de ces remarques sur la position de Carl Peters face aux Juifs, l'historien Henry Martin Bair va même jusqu'à affirmer que c'est parce qu'il refusait l'antisémitisme, un des thèmes majeurs de l'idéologie pangermaniste, que Carl Peters ne se serait pas montré actif au sein de

[1] Carl Peters compare le sionisme au mouvement nationaliste allemand et écrit: « Unser Zeitalter ist eine Periode nationaler Bewegungen. Die Sehnsucht nach nationaler Einheit lag der deutschen und der italienischen Frage im vorigen Jahrhundert zugrunde. [...] Der Zionismus ist nichts als der Ausdruck derselben Willenserregung im Judentum ». L'article se termine sur ces mots : « Aus diesem Grunde können wir der zionistischen Bewegung nur vollen Erfolg wünschen », Peters, Carl : « Der Zionismus» (1903), in : *Gesammelte Schriften III*, pp. 321-324.

[2] Cf. Perras, Arne : *Carl Peters and German Imperialism 1856-1918 : A Political Biography*. Oxford, Clarendon Press, 2004, p. 183.

l'A.D.V.[1]. Malgré ce refus de l'antisémitisme que Carl Peters affichait ouvertement, il n'en demeure pas moins que son personnage se trouve mis au service de la diffusion des idées antisémites développées par les propagandistes *völkisch* et nationaux-socialistes. Dans ce but précis, les auteurs qui se sont intéressés à Peters développent deux arguments qui font partie de l'arsenal antisémite : d'une part, ils affirment que tous les personnages anticolonialistes et adversaires de Carl Peters étaient des Juifs, et d'autre part, ils tirent la conclusion qu'étant Aryen, Peters ne pouvait être qu'un ennemi naturel des Juifs.

5.8.1. Les Juifs auraient combattu Carl Peters

Pour mettre Carl Peters au service de leur antisémitisme, les auteurs des textes analysés soutiennent l'idée selon laquelle les personnages qui se sont opposés aux activités coloniales de Carl Peters étaient des Juifs. Dans son étude sur le mouvement *völkisch*, Max Robert Gerstenhauer a montré que ce mouvement voyait d'un mauvais œil la politique coloniale allemande parce qu'elle aurait été sous une « *puissante influence juive* »[2]. Dans les textes publiés sur Carl Peters, ce sentiment apparaît à partir de la République de Weimar. Dans le roman *Carl Peters und sein Volk* (1929) d'Edith Salburg, tous les personnages antagonistes de Carl Peters sont des Juifs. Parmi eux, on peut citer Ernst Vohsen (1853-1919). Dans la réalité comme dans l'intrigue du roman, le consul Vohsen

[1] Bair, Henry Martin : *Carl Peters and German colonisation. A study in the ideas and actions of imperialism*. Thèse, université de Stamford, Calif., 1968, p. 241.

[2] « starken jüdischen Einfluss », Gerstenhauer, Max Robert : *Der völkische Gedanke in Vergangenheit und Zukunft. Aus der Geschichte der völkischen Bewegung*. Leipzig, Armanen, 1933, p. 25.

remplace Carl Peters à la tête de la *D.O.A.G.*[1]. À propos de cette nouvelle nomination, l'auteur fait dire au personnage de Carl Peters :

> *Maintenant, c'est un Juif mercantile qui tient le gouvernail et représente la Compagnie Allemande d'Afrique orientale dans le monde entier. Nous les initiateurs du mouvement pouvons nous retirer. Les risques et les fatigues chevaleresques ont porté leurs fruits. La parole est maintenant à la bourse*[2].

C'est ce préjugé du Juif mercantile que l'auteur utilise pour dépeindre les personnages comme des Juifs opposés à Carl Peters. Dans le même roman, les personnages de Kayser et de Delbrück forment avec Vohsen, un juif, un véritable trio ligué contre Carl Peters. Ce dernier se plaint de la manière suivante :

> *J'ai encore mon poste de directeur* [de la D.O.A.G.] *conformément à mon contrat. Mais, Kayser et Delbrück traitent maintenant tout à travers cet Israélite Vohsen qui est descendu la-bas* [en Afrique orientale]. *Je pressens d'une manière prophétique que nous vivrons des choses suspectes sur la côte gardée sous la direction de ces trois personnes, et ils m'en rendront tout naturellement responsable*[3].

Dans la réalité, Clemens von Delbrück est secrétaire au ministère de l'intérieur et Paul Kayser le directeur des affaires coloniales du ministère des affaires étrangères. Dans le roman d'Edith Salburg, ces deux personnages apparaissent

[1] En 1888, le consul Vohsen remplace Carl Peters à la direction de la D.O.A.G. Cf. Müller, Fritz Ferdinand : *Deutschland, Sansibar, Ostafrika. Geschichte einer deutschen Kolonialeroberung 1884-1890*. Berlin, Rütten & Loening, 1959, p. 398.

[2] « Nun aber kommt ein Handelsjude ans Ruder und vertritt die Deutsch-Ostafrikanische Gesellschaft da in der Welt. Wir, ihre Urheber, können gehen. Die ritterlichen Wagnisse und Strapazen haben ihre Früchte getragen. Jetzt hat die Börse das Wort », Salburg, Gräfin Edith : *Carl Peters und sein Volk. Der Roman des deutschen Kolonialgründers*. (1929), 4e éd., Weimar, Alexander Duncker, 1937, p. 224.

[3] « Meine vertragsmäßige Stellung als Vorsitzender der Direktion [der D.O.A.G.] habe ich noch. Aber Kayser und Delbrück machen jetzt alles durch diesen Israeliten Vohsen, der bereits hinunter ist. Ich ahne es prophetisch, unter der Führung dieser drei werden wir an der erwachten Küste rasch Bedenkliches erleben. Das schieben Sie dann wohl auf mich », *ibid.*, p. 226.

avec Vohsen comme les représentants d'une sorte « d'amicale juive » vouée à combattre l'Allemand Peters.

Cette tentative de faire croire au lecteur que les Juifs étaient solidaires entre eux pour combattre les intérêts de l'Allemagne par le biais de Carl Peters s'est poursuivie pendant le III[e] Reich. Les auteurs d'après 1933 réfutent l'argumentation selon laquelle Carl Peters aurait dû sa perte aux socialistes. Pour eux, le facteur malfaisant de la société allemande du début du XX[e] siècle avait été moins la social-démocratie que le judaïsme politique. Dans son roman intitulé *Un destin allemand dans la lutte pour l'Afrique orientale* (1938), Erich zu Klampen s'intéresse à l'action du directeur des affaires coloniales, le Dr Kayser. Il explique notamment qu'il était certes un fonctionnaire fidèle à l'empereur, mais met surtout en relief qu'il était Juif et que cela ne pouvait que le vouer à la collaboration avec la social-démocratie, infectée selon lui par l'influence juive :

> *Peut-on s'imaginer que le secrétaire d'Etat, le fonctionnaire fidèle à l'empereur, puisse être d'intelligence avec August Bebel, le révolutionnaire et social-démocrate August Bebel ?*
> [Réponse] *: Impossible?*
> *Pourtant, il y a des hommes du Reich qui soutiennent qu'il existe une puissance internationale qui recherche la domination du monde : le judaïsme.*
> *Ils demandent : Qui était* [Karl] *Marx ?*
> [Réponse] *: Un Juif. Il fut le concepteur du programme des sociaux-démocrates.*
> *Ils demandent : Qui sont les dirigeants de la social-démocratie?*
> [Réponse] *: Ils avaient pour noms* [Ferdinand] *Lassalle et beaucoup d'autres – des Juifs !*
> *Mais, pourquoi ne demandez-vous pas qui étaient les adversaires politique de Carl Peters ?*
> [Réponse] *August Bebel, la social-démocratie juive et le Ministère des Affaires étrangères.*
> *Vous dites que le Ministère des Affaires étrangères n'était pas Juif, que des hommes de la plus vieille et de la plus pure noblesse avaient en mains les rênes à la Wilhelmstrasse* [siège du gouvernement].

> *Mais, qui combattit Carl Peters et intrigua contre lui?*
> [Réponse] *: Le directeur des affaires coloniales Kayser.*
> *Il a beau être conservateur et fidèle à l'empereur, il a beau rechercher la gloire et l'honneur de l'Empire allemand, il finira par écouter cette voix interne qui le prédispose à haïr et à détruire tout ce qui est allemand.*
> *Le directeur des affaires coloniales Kayser qui brada à l'Angleterre les possessions coloniales allemandes en Afrique orientale et qui anéantit le conquérant de l'Afrique Orientale Allemande Carl Peters est Juif*[1].

L'objectif d'Erich zu Klampen ici apparaît clairement : il s'agit de montrer que le danger qui planait sur le Reich était de même origine que celui qui menaçait la colonisation (les socialistes Karl Marx, Ferdinand Lassalle) et Carl Peters (August Bebel, Paul Kayser). Pour l'auteur, il n'y a aucun doute : tous les personnages qui s'opposèrent aux activités de Carl Peters étaient des Juifs. Ainsi, Carl Peters se trouve transformé à la fois en victime et en adversaire des Juifs.

Pour soutenir l'idée selon laquelle Carl Peters aurait été victime des manigances juives, les auteurs d'après 1933 font également recours au préjugé du « Juif mercantile ». Dans le livre *Ein Kämpfer um deutschen Raum* (1937) de Hubert Coerver, on retrouve cette idée quand il s'agit de présenter le remplacement de Carl Peters par Ernst Vohsen à la direction de la D.O.A.G. Dans l'extrait qui suit, le personnage de Vohsen, que l'auteur présente comme

[1] « Handelt der Staatssekretär, der kaisertreue Beamte, im Einvernehmen mit dem Revolutionär und Sozialdemokraten August Bebel? Unmöglich? Stehen nicht Männer im Reich auf, die da behaupten, es gibt eine internationale Macht, die die Weltherrschaft anstrebt, das Judentums. Sie fragen: Wer war Marx? Die Antwort, ein Jude. Er gab der Sozialdemokratie ihr Programm. Wer sind die Führer der Sozialdemokratie? Sie führen Namen: Lasalle und viele andere – Juden! Warum fragt ihr Männer nicht: Wer sind die Gegner von Peters. August Bebel, die jüdische Sozialdemokratie und das Auswärtige Amt. Ihr fragt: Das Auswärtige Amt ist doch nicht jüdisch. Männer vom ältesten und reinsten Adel herrschen in der Wilhelmstraße. Wer kämpft und intrigiert gegen Peters? Ministerialdirektor Kayser. Mag er sich konservativ und kaisertreu geben, mag er selbst nach Ruhm und Ehren im Kaiserreich streben, letzten Endes gehorcht er derselben inneren Stimme, die ihm befiehlt, alles Deutsche zu hassen und zu vernichten. Ministerialdirektor Kayser, der den Kolonialbesitz in Ostafrika an England verschleuderte, der den Eroberer Deutsch-Ostafrikas vernichtete, ist ein Jude », Klampen, Erich zu : *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*. Berlin, Hans Siep, 1938, p. 193-194.

un Juif, est rendu responsable des échecs de Carl Peters auprès du Sultan Saïd Bargash :

> *« Cela ne peut pas continuer ainsi en Afrique orientale », s'écria Carl Peters quand il apprit les nouvelles mesures prises par son successeur, le consul Vohsen. Le contrat que Carl Peters signa avec le Sultan a été purement et simplement considéré comme un chiffon de papier embarrassant par Vohsen, un commerçant véreux qui ne cherchait pas à cacher ses origines juives même d'une manière apparente, comme le fit son protecteur, le Dr Kayser*[1].

Les origines juives du Dr Kayser sont rappelées dans d'autres œuvres postérieures à 1933. Ainsi, dans la biographie qu'il consacra à Carl Peters en 1939, Hermann Böhme écrivait d'une manière laconique : « *Le conseiller spécial Dr Kayser était responsable de la majeure partie des difficultés que Carl Peters rencontra dans ses activités coloniales. Kayser était juif* »[2]. Dans le film *Carl Peters* (1941), tout est mis en œuvre pour mettre en avant que Kayser n'est pas un vrai Allemand, mais un Juif. Le personnage de Carl Peters désigne toujours Kayser en faisant remarquer que ce nom s'écrit avec « Y », et non pas « I ». Par ailleurs, pour montrer clairement au spectateur que le Dr Kayser était Juif, son prénom « Paul » a été carrément transformé en « Léo », un prénom qui sonne plus juif. Pour les auteurs d'après 1933, les origines juives de Kayser constituent une raison suffisante pour expliquer son opposition aux activités de l'Allemand Carl Peters.

[1] « „Es kann in Ostafrika nicht so weitergehen!", hatte Peters erklärt, als er von den Maßnahmen seines Nachfolgers, des Konsuls Vohsen, erfuhr. Der Vertrag mit dem Sultan wurde von dem gewiegten Geschäftsmann Vohsen, der sein Judentum auch äußerlich nicht wie sein hoher Gönner Dr. Kayser zu verbergen suchte, als lästiger Papierfetzen betrachtet », Coerver, Hubert : *Carl Peters. Ein Kämpfer um deutschen Raum*. Leipzig, Berlin, B.G. Teubner, 1937, p. 28. Même argumentation sur Vohsen dans Böhme, Hermann : *Carl Peters. Der Begründer von Deutsch-Ostafrika*. Leipzig, Reclam, 1939, p. 46

[2] « Einen wesentlichen Anteil an den Schwierigkeiten, denen Peters bisher und fortan in seiner Arbeit für die koloniale Sache begegnete, trug der Geheime Legationsrat Dr. Kayser. Kayser war Jude », Böhme, Hermann : *op. cit.*, p. 45.

On retrouve cet antisémitisme chez l'historien Walter Frank. Dans son introduction aux œuvres complètes de Carl Peters (1943), il critique le livre *Ich bin ich* (1927) de Balder Olden parce que, selon lui, l'auteur aurait en quelque sorte dénaturé le personnage de Carl Peters pour en faire un simple individu. Cela démontrerait de la part du « Juif » Balder Olden l'intention évidente de nuire par le biais de ce personnage à l'Allemagne, en proposant des grands Allemands comme Carl Peters des portraits visant à les abaisser :

> *Avec l'avènement de la démocratie, un écrivain Juif s'est permis de gagner de l'argent en profanant la dépouille de Carl Peters. Le Juif écrivit le roman « Ich bin ich » dans lequel il présente Carl Peters comme un démon de l'égocentrisme. En raisonnant ainsi, il a procédé à la manière des Juifs qui présentent les hommes exceptionnels de la germanité, en les séparant de leur peuple et de leurs œuvres et en les dépeignant comme des individus « intéressants », mais amoraux*[1].

L'antisémitisme de Walter Frank se remarque aussi dans l'idée qu'il se faisait d'Emin Pacha. Alors que Carl Peters lui-même avait reconnu la grandeur d'Emin Pacha, cet Allemand d'origine juive[2], Walter Frank soutient que, c'est parce qu'il n'avait rencontré Emin Pacha qu'une seule fois que Carl Peters s'était trompé de jugement sur ce Juif : « *Cette impression que Carl Peters avait d'Emin Pacha était fondée uniquement sur une fréquentation de quelques jours.*

[1] « Als die Demokratie kam, da hat ein jüdischer Literat noch aus der Schändung der Leiche von Carl Peters ein Geschäft gemacht. Der Jude schrieb den Roman „Ich bin ich" und zeichnete Carl Peters als einen Dämon der ich-Sucht, so wie die Juden mit Vorliebe die Ausnahmenmenschen des Germanentums, aus ihrem Volk und aus ihrem Werk herauszulösen und als „interessante", aber amoralische „Individuen" darzustellen suchten », Frank, Walter : « Einleitung : Carl Peters », in : *Gesammelte Schriften* I, p. 11.

[2] À propos de l'éloge de Peters à Emin Pacha, cf. Peters, Carl : *Afrikanische Köpfe. Charakterskizzen aus der neueren Geschichte Afrikas*. Berlin, Wien, Ullstein & Co., 1915, p. 158. Par ailleurs, le Major Liebert [futur Gouverneur de l'Afrique Orientale Allemande] tint en l'honneur d'Emin Pacha un discours très élogieux devant le Reichstag le 30 mai 1890 (Discours reproduit dans Olden, Balder : « Emin Pascha und Carl Peters », in : Hürlimann, Martin (éd.) : *Atlantis. Länder, Völker, Reisen.* Heft 1. Berlin, Wien, Zürich, Ernst Wasmuth, Januar 1929, p. 27.).

C'était une fausse impression »[1], affirme-t-il. Ces exemples illustrent la volonté des auteurs de présenter tous les Juifs comme les ennemis de Carl Peters et les adversaires politiques de ce dernier comme des Juifs.

5.8.2. Carl Peters, l'Aryen « anti-race » des Juifs

Les auteurs des textes analysés ne se contentent pas de mettre en avant que les ennemis de Carl Peters dans ses activités coloniales étaient des Juifs. Ils vont plus en faisant de Carl Peters un antisémite ; ils partent de l'idée qu'en tant qu'Allemand, Carl Peters était destiné à s'opposer de façon naturelle aux Juifs, l'« anti-race » (*Gegenrasse*[2]) du peuple allemand. On retrouve cette idée déjà chez les auteurs d'avant 1918. Ainsi, dans *Der Konsul* (1891) de Frieda von Bülow, Max von Sylffa, le personnage de Carl Peters dans la fiction romanesque est un antisémite. Il compare ainsi les Juifs aux Arabes :

> *Quelle différence entre l'allure calme et respectable de l'Arabe et le Juif, pensa-t-il* [Sylffa]*, pourtant ils sont issus de la même lignée. Certes, la ressemblance apparente entre eux est indéniable. Mais, où les Juifs ont-ils acquis cette servilité de chien, cet abominable mépris de soi qui les pousse à courber l'échine, alors qu'en principe leur âme est pleine de toutes les combines perfides possibles? D'où leur vient cette lâcheté qui s'accompagne d'un caractère importun et impudent. C'est que, spirituellement haut placés et issus d'une lignée richement douée, ils ont pourtant été, pendant des siècles, honnis et humiliés par des peuples barbares. Ils n'arrivent pas*

[1] « Der Eindruck, den Carl Peters von Emin Pascha hatte, beruhte auf der Bekanntschaft weniger Tage. Der Eindruck ist unrichtig », Peters, Carl : *Gesammelte Schriften*. Éd. par Walter Frank. 2e vol. Berlin, München, Beck, 1943, p. 485.

[2] Cette notion est formulé par l'idéologue du nazisme Alfred Rosenberg (1893-1946). Cf. Rosenberg, Alfred : *Der Mythus des 20. Jahrhunderts. Eine Wertung der seelisch-geistigen Gestaltenkämpfe unserer Zeit*. 9e éd. München, Hoheneichen, 1937, p. 304-306.

> *encore à sortir de cette pression et nous ne pouvons pas non plus cesser de les mépriser en raison de leur comportement servile*[1].

Après 1918, les publicistes qui se sont intéressés à Carl Peters ont repris l'idée selon laquelle l'action des Juifs a été nuisible aux Allemands en matière coloniale. Edith Salburg se place tout à fait dans cette logique quand elle insinue que l'ignorance du danger que représente la collaboration entre Allemands et Juifs aurait conduit Bismarck à désigner le Juif Kayser au poste de directeur des affaires coloniales :

> *Il* [Bismarck] *ignorait entièrement que le mélange des races était le danger qui bouleversait notre peuple. Pourtant, le conseiller spécial Kayser n'était pas étranger à Carl Peters.* […] *À chaque fois que Peters devait rencontrer ce monsieur avant de partir pour un voyage, il se rendait compte qu'il avait affaire à quelqu'un de très proche du Prince* [Bismarck]*, quelqu'un qui complotait contre lui en s'appuyant sans scrupules sur les fils* [de Bismarck][2].

C'est cependant sous le III[e] Reich que le thème d'inimitié naturelle entre Allemands et Juifs a été activement développé en s'appuyant sur l'œuvre de Carl Peters. Pour renforcer l'idée selon laquelle il existerait une incompatibilité naturelle entre les Germains et les Juifs, on oppose Carl Peters au directeur des

[1] « Welcher Unterschied zwischen dem ruhigen und würdevollen Auftreten des Arabers und dem des Juden, dachte er, und doch sind sie Stammverwandte. Die äußere Ähnlichkeit ist ja unverkennbar. Woher haben die Juden diese hündische Unterwürfigkeit, diese ekelhafte Selbstverachtung, die sie zum Kriechen bringt, während im Grunde ihrer Seele List und Heimtücke lauert? Woher diese Feigheit, die sich mit schamloser Aufdringlichkeit paart? Weil sie, ein geistig hochstehendes, reich veranlagtes Geschlecht, Jahrhunderte lang von roheren Völkern geknechtet und getreten worden sind. Sie können sich von diesem Druck immer noch nicht erholen und wir können immer noch nicht aufhören, sie ihres kriechenden Wesens halber zu verachten », Bülow, Frieda Freiin von : *Der Konsul. Vaterländischer Roman aus unseren Tagen*. Berlin, A. Fontane, 1891, p. 42-43.

[2] « Er [Bismarck] wusste nichts von den volkstumserschütternden Gefahren der Rassenmischung. Der Legationsrat Kayser war Peters nicht fremd. […] So oft Peters vor seiner Ausreise noch mit diesem Manne zu tun hatte, empfand er hier einen Einfluss aus des Fürsten nächster Nähe, der eine Wühlarbeit gegen ihn betrieb, gewissenlos gestützt auf die Söhne », Salburg, Gräfin Edith : *Carl Peters und sein Volk. Der Roman des deutschen Kolonialgründers*. (1929), 4e éd., Weimar, Alexander Duncker, 1937, p. 170.

affaires coloniales, le Dr Kayser, en faisant ressortir que le premier était allemand et le second Juif. Ainsi, faisant allusion à la sentence prononcée par le tribunal, à propos des pendaisons du Kilimandjaro, Erich zu Klampen écrit : « *Non, la sentence était connue d'avance, avant que la commission d'enquête ne siège. Elle a été prononcée par le plaignant lui-même, l'expert, l'ennemi de l'Allemagne, le Juif Kayser. Un Allemand devait succomber parce qu'un Juif le voulait ainsi* »[1]. Ce texte est symbolique du traitement de la vérité historique auquel les auteurs de l'époque nazie procèdent dans leur obsession de diaboliser les Juifs. On sait en effet que Kayser a longtemps protégé Peters dans l'affaire des pendaisons et que s'il a fini par ouvrir l'enquête disciplinaire le concernant, ce n'était pas parce qu'il était hostile à Peters pour d'obscures raisons « raciales », mais parce qu'il a agi sous la pression du Reichstag et de l'empereur Guillaume II[2]. Pourtant Erich zu Klampen affirme que c'est le « Juif Kayser » qui a prononcé le verdict qui frappa l'Allemand Peters.

L'incompatibilité entre Carl Peters et Kayser, parce que celui-ci était Juif, est également évoquée en 1941 par le journaliste Johann Froembgen qui procède en formulant les assertions suivantes :

> *Sa fonction était pour lui* [Kayser] *une position de force qu'il assumait selon les intérêts de sa race. Ainsi, dans la première grande lutte menée pour l'affirmation du nouveau Reich dans le monde, il s'est passé quelque chose de remarquable : À travers ces deux personnalités se confrontent deux principes différents et deux races. D'une part, il y a Carl Peters, le blond Bas-saxon, représentant d'une jeune et forte lignée allemande et, d'autre part, le Juif Kayser, représentant de cette puissance sinistre dont*

[1] « Nein, das Urteil war bereits gefällt, bevor die Untersuchungskommission zusammentrat. Das Urteil hat niemand anderes als der Kläger, der Sachverständige, der Feind Deutschlands, der Jude Kayser, gesprochen. Ein Deutscher musste zugrunde gehen, weil ein Jude es wollte », Klampen, Erich zu : *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*. Berlin, Hans Siep, 1938, p. 203.

[2] Lire, à ce propos, Reuss, Martin : « The disgrace and fall of Carl Peters : morality, politics and *Staatsräson* in the time of Wilhelm II. », in : *Central European history* 14. Atlanta, 1981, p. 128-129.

> *la vocation était de dominer toute la vie publique de l'Allemagne et de la décomposer*[1].

Au sujet de Kayser, un autre auteur de l'époque hitlérienne, Hermann Böhme, écrit encore : « *S'il est vrai que la raison primordiale de la haine et de la bassesse que manifestait Kayser contre l'Allemand jeune et ouvert qu'était Carl Peters était plus profonde – elle résidait dans l'opposition entre leur race – , il n'en demeure pas moins vrai que la motivation externe a été un incident mineur :* […] »[2].

On notera enfin que Kayser est présenté comme un échantillon de « l'anti-race » des juifs dans un dernier livre d'Alfred Funke intitulé *Der Mann, der Deutschland ein Imperium schaffen wollte* (1937). Le raisonnement de cet auteur dont toute l'argumentation fait de son livre une charge antisémite mérite d'être cité ici :

> *Pour mieux comprendre l'attitude du Dr Kayser vis-à-vis de Carl Peters, il faudrait examiner minutieusement la personne et la vie du conseiller secret Kayser. Kayser et Peters incarnent chacun inconsciemment des gênes incompatibles dans leur sang. Ces gênes liés à la conception profonde de la vie et du sens du devoir devraient conduire nécessairement à un conflit, à une inimitié, voire à une haine. D'origine juive, le Dr Kayser, qui n'est devenu chrétien qu'avec son entrée au service du Reich, était un arriviste qui avait en vue un seul but : faire carrière jusqu'au sommet de la réussite* [...]. *Le Prince Bismarck l'a caractérisé une fois comme son « ouvrage ambulant de références juridiques » pour vanter ses connaissances du droit. Plus que ce savoir, il avait également de bonnes relations avec le monde de la haute*

[1] « Für ihn [Kayser] war sein Amt eine Machtstellung, die er im Sinne seiner Rasse verwaltete. So fügte es sich merkwürdigerweise, dass in dem ersten großen Kampf, der für die Weltgeltung des neuen Reiches geführt wurde, in zwei Persönlichkeiten sich zwei Prinzipien, zwei Rassen gegenüberstanden! Peters, der blonde Niedersachse, Vertreter eines jungen, starken deutschen Geschlechtes, und Kayser, der Jude, Vertreter jener unheilvollen Macht, die im Begriffe stand, das gesamte öffentliche Leben Deutschlands zu erobern, um es zu zersetzen », Froembgen, Johann : *Wissmann, Peters, Krüger*. Stuttgart, Frank´sche Verlagshandlung, 1941, p. 128.

[2] « Wenn der eigentliche Grund zu dem Hass und der Niedertracht Kaysers gegen den jungen offenen Deutschen Carl Peters auch tiefer – nämlich im rassischen Gegensatz – gelegen hat, so hat den äußeren Anlaß ein geringfügiger Vorfall gegeben : [...] », Böhme, Hermann : *Carl Peters. Der Begründer von Deutsch-Ostafrika*. Leipzig, Reclam, 1939, p. 66.

> *finance, lequel voyait dans les prochains développements coloniaux un nouveau champ pour ses affaires et essayait de positionner ses hommes de confiance à des postes de responsabilité importants et à d'excellents postes économiques. Le plus haut représentant de ce mouvement* [Bernhard] *Dernburg est devenu secrétaire d'Etat au service des affaires coloniales. Depuis 1887, Kayser et Vohsen faisaient partie des protégés de cet influent cercle. Il est frappant de remarquer à cette époque comment s'infiltrèrent des éléments juifs dans les sphères de la politique coloniale de la Grande-Bretagne et du Reich* [....]. *Le Prince Bismarck avait, lors de l'attribution des concessions en Afrique du Sud-Ouest, décidé expressément que seuls des citoyens allemands pouvaient diriger des sociétés foncières, minières et ferroviaires. Après le départ de Bismarck, Kayser ignora purement et simplement cette injonction du chancelier et ouvrit ouvertement la porte au capital anglais dans les territoires protégés allemands. On sait que, de tout temps, ce capital a été d'orientation juive. Kayser n'était pas une exception ; le sentiment de sa race a été plus fort chez lui que les considérations liées à une politique coloniale qui, comme dans le cas de Carl Peters, n'était pas orienté vers les « affaires » mais avait pour préoccupation centrale la grandeur, le prestige et la conscience de soi-même du peuple allemand dans le monde entier*[1].

De ce texte, deux enseignements sont à retenir : l'auteur affirme, d'une part, qu'il a existé une incompatibilité naturelle entre « l'Aryen Carl Peters » et le Juif Kayser. D'autre part, l'auteur essaie de convaincre le lecteur qu'il y aurait eu

[1] « Man muss die Person und Laufbahn des Geheimrats Dr. Kayser näher betrachten, wenn man sein Verhalten gegen Peters richtig würdigen will. Kayser und Peters verkörpern unbewusste Gegensätze des Blutes, der inneren Lebensauffassung und des zielstrebigen Pflichtbewusstseins, die notwendigerweise zum Konflikt und darüber hinaus zu Feindschaft und Hass führen mussten. Dr. Kayser, jüdischer Abstammung, erst beim Eintritt in den Reichsdienst Christ geworden, war der Typ des Strebers, der nur ein einziges Ziel im Auge behielt : die amtliche Laufbahn zur Oberschicht der Erfolgreichen. [...] Fürst Bismarck hat ihn einmal sein „wandelndes juristisches Nachschlagebuch" genannt, in Würdigung der Fachkenntnisse Kaysers. Weit wichtiger für diesen waren aber seine Verbindung zur Großfinanz, die in der kommenden kolonialen Entwicklung ein neues Betätigungsfeld erblickte und ihre Vertrauensleute auf wichtige Amtstellen und hervorragende Wirtschaftsposten zu schieben musste. Ihr höchster Repräsentant ist Dernburg als Staatsekretär des Kolonialamts geworden. Seit 1887 waren Kayser und Vohsen Schützlinge dieser einflussreichen Kreise. Auffällig ist für jene Zeit das Einströmen jüdischer Elemente in die Kolonialpolitik Großbritanniens und des deutschen Reichs.[...] Fürst Bismarck hatte ausdrücklich bei den Erteilungen von Konzessionen in Südwestafrika bestimmt, dass nur deutsche Reichsangehörige in diesen Land-, Minen- und Eisenbahnengesellschaften sitzen sollten. Als Bismarck ging, setzte sich Kayser über diese Bestimmung einfach hinweg und öffnete dem englischen Kapital im deutschen Schutzgebiete Tür und Tor. Das Kapital war zu allen Zeiten jüdisch orientiert, auch in Kayser war das Rassegefühl stärker als die Rücksicht auf eine Kolonialpolitik, der es, wie bei Peters, nicht ums „Geschäft", sondern um die Größe, das Ansehen, das Selbstbewusstsein des deutschen Volkes in aller Welt ging », Funke, Alfred : *Carl Peters. Der Mann, der Deutschland ein Imperium schaffen wollte*. Berlin, Metten, 1937, p. 46-48.

une sorte de « conspiration juive » dont le but avait été de faire échouer une politique coloniale qui, menée par les Aryens, ne pouvait que servir des idéaux élevés. Ici, on a bien la preuve que l'histoire de Carl Peters est « instrumentalisé » pour propager l'antisémitisme dans l'opinion allemande et mettre en évidence les messages de la propagande officielle. Une preuve supplémentaire de cette intention est que l'auteur suggère que si les Juifs ont eu raison de Carl Peters, c'est parce que celui-ci ignorait ou minimisait le danger juif. C'est du moins ce que révèle l'extrait suivant qui, indirectement, met le doigt sur une faiblesse de Carl Peters, en quelque sorte sur un manque involontaire de conscience raciale chez lui :

> *Il n'y a pas de doute que le conseiller secret Kayser, directeur de la politique coloniale allemande, a ressenti une attirance pour des éléments qui, du point de vue racial, avaient avec lui des liens. Ainsi, si on veut juger d'une manière superficielle, on pourrait penser que l'Aryen Carl Peters de sang bas-saxon se serait opposé à Kayser par antisémitisme. Ceci, je le sais exactement, est cependant tout à fait inexact. En dépit de sa conscience germanique, il ne serait jamais venu à l'esprit de Carl Peters de s'opposer à une personne parce qu'elle était d'origine juive*[1].

On peut percevoir ainsi l'intention de l'auteur quand il « instrumentalise » le cas de Carl Peters : l'Allemand Peters avait échoué non seulement en raison de la conspiration juive. Il avait également manqué d'une conscience raciale aiguë, ce qui l'aurait rendu inapte à ce combat « efficace » que menaient les Nazis.

En définitive, quand ces auteurs utilisent Carl Peters et ses échecs à des fins antisémites, ils formulent à travers l'histoire de la colonisation l'idée selon laquelle là aussi une conspiration juive aurait été à l'œuvre contre tout ce qui

[1] « Zweifellos hat auch Geheimrat Kayser als Leiter der deutschen Kolonialpolitik innerliche Neigungen zu den Elementen verspürt, die rassenmäßig mit ihm verbunden waren, und bei oberflächlichem Urteil könnte der Verdacht entstehen, dass der Arier Peters von niedersächsischem Blute aus antisemitischen Gründen gegen Kayser in Kampfstellung geraten sei. Das trifft aber, wie ich genau weiß, durchaus nicht zu. Bei allem deutschen Bewusstsein hätte Peters nie einen Mann befehdet, weil dieser jüdischer Herkunft war », *ibid.*, p. 48.

était allemand. Les Juifs sont présentés par eux comme « l'anti-race » de la race aryenne et Carl Peters comme un « anti-Juif », mais un « anti-Juif » qui ne perçoit pas toujours la réalité du péril juif. C'est du moins l'opinion qu'une partie des auteurs veulent faire passer.

En fin de compte, dans le cadre de cette instrumentalisation du cas de Peters, le colonialiste demeure un personnage positif. S'il échoue, soutient une autre partie des auteurs étudiés, c'est parce qu'à son époque le lobby juif est trop puissant et qu'il a fallu attendre l'arrivée d'Hitler pour qu'il soit mis réellement en échec. Cette impression est véhiculée particulièrement par les promoteurs du film *Carl Peters* (1941). Après l'avoir présenté le long du film comme un personnage authentique de Germains, ils font échouer Carl Peters et expliquent cet échec par la puissance des intrigues des Juifs. Cela devait sensibiliser les Allemands au grand danger qu'était censé représenter le Juif. Ce dernier aurait été « *si puissant que seules les méthodes des nationaux-socialistes peuvent permettre à l'Aryen de le vaincre* », constate Dorothea Hollstein[1].

5.9. Le mythe de Carl Peters au service du discours *völkisch* et national-socialiste

Comme nous avons vu, l'œuvre et l'action coloniale de Carl Peters ont été utilisées comme modèle pour propager le discours *völkisch* puis national-socialiste pendant le règne de Guillaume II, la République de Weimar et le III[e] Reich. Son personnage apparaît toujours chez des auteurs, colonialistes, adversaires d'un régime démocratique et / ou adeptes du nazisme, à des

[1] « Er ist so mächtig, dass der Arier ihm nur mit nationalsozialistischen Methoden beikommen kann », Hollstein, Dorothea: *Antisemitische Filmpropaganda. Die Darstellung des Juden im nationalsozialistischen Spielfilm*. Berlin, Pullach, Verlag Dokumentation, 1971, p. 190.

moments « stratégiques » afin de permettre à ce conglomérat de propagandistes de défendre l'idée d'une Allemagne conforme à leurs visions. Dans cette propagande, le directeur de l'« institut pour l'histoire de la nouvelle Allemagne », Walter Frank (1905-1945), n'eut pas de difficultés à présenter les livres de Carl Peters comme ceux d'un « *grand éducateur de la nation allemande* »[1]. Les monuments aussi bien que les textes de fiction, les œuvres dramatiques et le film fondés sur les places publiques (grâce aux monuments et aux noms de rues), au théâtre, au cinéma et dans des ouvrages fictifs en se fondant sur le personnage de Carl Peters s'inspirent étroitement des écrits autobiographiques de ce dernier, tout en opérant des modifications de plusieurs éléments principaux pour attirer l'attention du lecteur, du spectateur et de l'opinion publique sur les rapprochements avec les visées politiques de leurs auteurs. Ces modifications qui révèlent les objectifs des auteurs, servent dans la propagande de la Première Guerre mondiale, dans l'entreprise de diffamation des Britanniques et offrent des arguments à l'expansionnisme allemand, lequel devait s'appliquer aussi bien aux aspirations territoriales en Europe de l'Est qu'à la propagande colonialiste pour l'Afrique. Enfin, ces œuvres servent à diaboliser les Juifs et les sociaux-démocrates et à présenter le héros colonial, Carl Peters, comme un homme qui savait intuitivement ce qui est mieux pour sa nation. Les discours répandus à son sujet ont accompagné la recherche de l'espace vital, développé le sentiment de rejet du monde anglo-saxon, soutenu le révisionnisme colonial, propagé les doctrines « *Blut und Boden* », l'aryanisme et l'antisémitisme et, enfin, contribué à déstabiliser la République de Weimar. Ainsi, le personnage du colonialiste Carl Peters n'est pas seulement utilisé au service de discours relatif à l'espace vital. C'est en fin de compte au service du national-socialisme qu'il s'est trouvé placé, après avoir été utilisé par les

[1] « Die Bücher von Carl Peters sind Taten. Sie stellen ihn unter die großen Erzieher der deutschen Nation », Frank, Walter : « Vorwort : Carl Peters », in : *Gesammelte Schriften* I, p. VI.

« *Völkischen* ». L'historien Heinz Schneppen a raison quand il affirme : « *Le nom de Carl Peters n'est pas uniquement solidement lié à l'histoire des colonies allemandes, il l'est également à celle du Troisième Reich* »[1].

[1] « Denn der Name Carl Peters ist nicht nur eng mit der Geschichte der deutschen Kolonien, sondern auch eng mit der des Dritten Reiches verbunden », Schneppen, Heinz : « Der Fall Carl Peters : Ein Kolonialbeamter vor Gericht », in : *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 49. Jahrgang, Heft 10, Berlin, (2001), p. 869.

6. CONCLUSION GENERALE

6.1. Le développement du mythe de Carl Peters

Nous avons essayé de comprendre l'évolution de l'image de Carl Peters dans l'opinion publique allemande et dans la littérature, ainsi que l'utilisation de son personnage dans la propagande politique. Pour ce faire, nous avons fait la distinction entre le personnage historique, le personnage mis en scène par Carl Peters lui-même et, enfin, le personnage tel qu'il fut présenté par des auteurs allemands dans des textes majoritairement fictionnels.

Dans une première partie, nous avons vu que Carl Peters a été un acteur de la colonisation allemande en Afrique orientale, mais un personnage dont l'œuvre et la portée de celle-ci dans le colonialisme allemand, en général, demeurent controversées chez bien des chercheurs. Selon leur époque et leurs motivations politiques, certains historiens voient en lui celui qui a donné une puissante impulsion à l'impérialisme allemand, tandis que d'autres le présentent comme une « épine » dans le pied du colonialisme allemand. L'étude de cette question a très peu intéressé notre approche. Nous nous sommes plutôt demandé, dans cette première partie du travail, ce qui a fait de Carl Peters un personnage public. Après avoir passé en revue la biographie du personnage historique, nous avons examiné le processus par lequel il est devenu « intéressant » pour le public allemand. En l'inscrivant dans un mouvement d'ensemble de la fin du XIX^{e} siècle, l'impérialisme, nous sommes parvenu surtout à poser plusieurs hypothèses. La première a été de penser que le personnage historique de Carl Peters fut, en fait, le produit de la propagande colonialiste menée par des publicistes du nationalisme (Hübbe-Schleiden) et des missions d'évangélisation (Friedrich Fabri). Ces campagnes de sensibilisation n'ont-elles pas préparé l'opinion publique allemande à accepter des personnages représentatifs de la colonisation allemande comme Carl Peters ? La seconde

hypothèse a consisté à concevoir que, par ses activités dans des pays « exotiques » et qui sortaient de l'ordinaire, Carl Peters a pu répondre à l'attente des Allemands de son époque. La troisième hypothèse, plus historique et qui a retenu le plus notre attention, est celle qui s'appuie sur l'analyse des décisions de la Conférence de Berlin sur le Congo. Elle suggère que l'acceptation de la politique coloniale par Bismarck après cette conférence a dû accélérer l'acceptation du personnage de Carl Peters par l'opinion publique. L'aura dont Carl Peters fut entourée date de l'époque où il put se lancer dans la colonisation grâce à la lettre de protection obtenue du Chancelier de fer. Dès lors, certains virent en lui un être extraordinaire, une sorte de « conquistador » obtenant de son propre chef des possessions d'Outre-mer pour le compte de son pays. Dans cette même partie, nous nous sommes intéressé à l'évolution de l'image de Carl Peters. En observant de plus près les événements qui ont marqué ses activités coloniales proprement dites, nous avons pu constater que les pendaisons qu'il ordonna au Kilimandjaro à l'encontre de ses serviteurs, alors qu'il était Commissaire du Reich, ont eu non seulement des retombées politico-juridiques sur sa carrière de colon, mais également des conséquences néfastes, quant à son image en Allemagne. Pour le commun des mortels, il n'était plus que « *Peters le Bourreau* ».

Dans une deuxième partie, notre étude a essayé de mettre en exergue la mise en scène, par Carl Peters lui-même, de son propre personnage. En étudiant les textes publiés par ce dernier, nous avons pu retenir une « auto-mythification » à deux niveaux. Avant tout commerçant et au service du Reich, il a d'abord tenté de se placer dans une attitude de justification de la colonisation, donc de convaincre l'opinion à s'intéresser aux activités coloniales. Cet engagement se lit dans les articles qu'il a publiés parallèlement à ses activités coloniales. Ce faisant, ses premiers écrits apparaissent comme une caisse de résonance de l'idéologie colonialiste. Ensuite, déçu d'avoir été écarté

des activités coloniales, il essaya une « auto-rédemption » de son personnage à travers des écrits, cette fois en majorité des autobiographies. Dans ces derniers ouvrages se dessine une glorification de ses propres « prouesses » coloniales et une tentative « mégalomane » de se présenter, non seulement comme le plus grand homme de la colonisation allemande, mais également comme un grand patriote.

Dans sa plus grande partie, notre travail est consacré à l'étude des textes que d'autres auteurs allemands ont publiés sur Carl Peters pendant l'ère wilhelminienne, la République de Weimar et le III^{e} Reich. Nous avons examiné dans la troisième partie les thèmes que ces auteurs ont développés autour du personnage et des activités de Carl Peters. À cette étape de l'étude, nous avons constaté que ses activités ont été légitimées comme autant de contributions à la grandeur de l'Allemagne. Le « mythe » de Carl Peters reflète en fait toutes les représentations de l'Allemagne au niveau du discours nationaliste. Peters symbolise les vertus des anciens Germains, des anciens saxons, des Prussiens, etc. Le mythe de Carl Peters sert ensuite à mettre en relief le charisme des grands Allemands et à faire l'apologie du chef attendu par un peuple en proie aux tares supposées de la démocratie. Le mythe de Carl Peters, c'est enfin, la justification de l'œuvre coloniale allemande à travers la légende de la fidélité des « Askaris », la défense de la colonisation comme un devoir racial, etc. Toutes ces représentations ont été mobilisées à diverses périodes de l'histoire allemande pour caractériser le personnage et les activités de Carl Peters.

Une ambition politique se trouve également à l'arrière-plan de la création du mythe de Carl Peters et de ces recours aux thèmes liés à l'histoire allemande : les divers auteurs se sont servis de son personnage dans la divulgation des doctrines chères aux nationalistes *völkisch* et nationaux-socialistes. Ce sont ces diverses formes de discours que nous avons examinés dans le dernier chapitre de ce travail. Nous avons constaté que le personnage de Carl Peters a servi à

justifier la recherche de l'espace vital, le révisionnisme colonial, les idées anglophobes, les idées « *Blut und Boden* », l'aryanisme, l'antisémitisme et la lutte contre la République de Weimar. Tous ces slogans et thèmes, très populaires pour certains, ne sont pas perçus directement dans l'action de Carl Peters ni dans ce qu'il a écrit. Et pourtant, ils ont été employés sans hésitations par les publicistes qui se sont intéressés à ce personnage. Ils n'ont ménagé aucun effort à la gloire du pionnier de la colonisation allemande et pour réhabiliter son personnage qui, selon eux, avait suivi « *L'itinéraire d'un patriote* »[1].

Notre étude du mythe de Carl Peters doit aussi se lire comme une observation limitée au cas de l'Allemagne d'un phénomène qui a certainement ses ramifications dans le monde anglo-saxon et surtout dans l'ancienne Afrique Orientale Allemande. On pourrait en effet examiner les éventuelles traces du personnage de Carl Peters dans la littérature (orale et écrite) en Afrique de l'Est. Ces interrogations peuvent faire l'objet d'une autre recherche. Peuvent faire également l'objet d'approfondissement les références à Carl Peters en Allemagne depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et de l'effondrement du nazisme jusqu'à nos jours. En guise de perspectives, nous pourrions rendre compte de la postérité de son personnage après 1945.

6.2. Survivance d'un mythe ?

Après 1945, la question d'une volonté de réhabiliter le personnage de Carl Peters n'est plus posée. Dans les remarques qui vont suivre, nous essayerons de rendre compte des débats d'historiens, de politiciens, de pédagogues, etc. autour de l'œuvre de Carl Peters depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à

[1] Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), 197 pp.

nos jours. Pour ce faire, nous examinerons les références à son personnage dans les lieux publics, les films, les articles de journaux, etc. En d'autres termes, il s'agit ici de la réception de l'œuvre de Carl Peters dans les « figures du souvenir », pour reprendre la formule de Jan Assmann[1]. Nous adopterons une démarche chronologique, en étudiant premièrement le contexte de la guerre froide et, ensuite, celui de l'Allemagne après la réunification.

6.2.1. Le contexte de la guerre froide

Après la Seconde Guerre mondiale et la chute du nazisme, le personnage de Carl Peters a cessé d'être un objet de création littéraire, mais il n'a pas quitté les esprits. À ce propos, l'historien Heinz Schneppen écrit :

> *Depuis 1945, le silence règne autour de Carl Peters en Allemagne. Mais, en Tanzanie, les souvenirs restent vivaces sur le « Mkono wa damu », l'homme aux mains tachées de sang. Contrairement au droit, l'histoire, elle, ne connaît pas la prescription juridique. Du point de vue politique, le dossier n'est pas clos aussi longtemps que le nom des rues dans les villes allemandes rappelle le nom de Carl Peters*[2].

[1] Par la formule « figures du souvenir » (*Erinnerungsfiguren*), Jan Assmann met en cause la conception de la « mémoire collective » chez Maurice Halbwachs qui parle des « images du souvenir ». Jan Assmann précise que la mémoire collective peut être construite par d'autres formes culturelles que les icônes. À ce propos, lire Assmann, Jan : « Kollektives Gedächtnis und kulturelle Identität », in : Assmann, Jan et Hölscher, Tonio (éd.) : *Kultur und Gedächtnis*. Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1988, p. 12, note 11. Voir aussi, Assmann, Jan : *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*. München, Beck, 3e éd., 2000, p. 38, note 19.

[2] « Seit 1945 ist es um Carl Peters in Deutschland still geworden. Aber in Tansania ist die Erinnerung an den « Mkono wa damu », den Mann mit den blutigen Händen, noch lebendig. Anders als das Recht kennt die Geschichte keine gesetzliche Verjährung. Politisch ist die Akte solange nicht geschlossen, wie in deutschen Städten Straßenamen an Carl Peters erinnern », Schneppen, Heinz : « Der Fall Carl Peters : Ein Kolonialbeamter vor Gericht », in : *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 49. Jahrgang, Heft 10, Berlin, (2001), p. 885.

Dans le contexte de la guerre froide, le pionnier de la colonisation allemande en Afrique orientale a été évoqué à trois fins. Premièrement, son personnage a servi dans une polémique idéologique qui opposa des chercheurs de la RDA et ceux de la RFA ; il a connu un traitement différent dans les deux Allemagnes.

Les activités de Carl Peters ont continué à être présentées de façon ponctuelle par certains auteurs de la RFA comme l'historien Percy Ernst Schramm dont l'orientation conservatrice est connue. Il a écrit en 1950 sur Carl Peters :

> *Très tôt, il se donna comme devoir de se montrer digne de sa germanité et de contribuer à la consolidation du Reich. Ce ne furent pas les expériences amères de l'Allemand d'Outre-mer dépourvu de toute protection, mais plutôt l'enthousiasme de Sedan qui le conduisit en Afrique, en faisant des détours*[1].

Les anciens Nazis quant à eux n'hésitèrent pas non plus à présenter Carl Peters comme un grand Allemand. La revue *Nation Europa*, créée en 1951 par Arthur Erhard, un ancien dirigeant SS, publia des articles sur le colonialiste. On peut citer ici l'article intitulé « Dr. Carl Peters » et signée d'une certaine Barbara Stübiger[2]. L'auteur de cet écrit présente Carl Peters comme l'apôtre de l'aspiration à l'espace vital, comme un grand Allemand qui « *jadis, fit de grands*

[1] « Er nahm es von früh auf als Verpflichtung, sich seines Deutschtums würdig zu erweisen und am Ausbau des Reiches mitzuhelfen. Nicht die bitteren Erfahrungen des schutzlosen Übersee-Deutschen, sondern die Begeisterung über Sedan führte ihn auf den Weg nach Afrika – allerdings auf Umwegen », Schramm, Percy Ernst : *Deutschland und Übersee. Der deutsche Handel mit anderen Kontinenten, insbesondere Afrika. Von Karl V. bis Bismarck. Ein Beitrag zur Geschichte der Rivalität im Wirtschaftsleben*. Braunschweig, Berlin, Hamburg, Kiel, Westermann, 1950, p. 407-408.

[2] Stübiger, Barbara : « Dr. Carl Peters », in : *Nation Europa. Monatszeitschrift im Dienste der europäischen Neuordnung.* Coburg, 1959, Heft 2. La revue *Nation Europa* deviendra plus tard *Nation und Europa.*

sacrifices personnels, afin d'obtenir, pour le compte de son peuple, l'espace vital en Afrique »[1].

Dans le contexte de la guerre froide, cette publication fut fortement critiquée par l'historien marxiste Kurt Büttner dans la revue de l'université Karl Marx de Leipzig (*Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität Leipzig*). Dans un article intitulé « Tentative de restauration d'un `héros colonial´ », Kurt Büttner examine la réapparition, en Allemagne de l'Ouest, de l'apologie de Carl Peters. Il pense que l'article de Barbara Stübiger évoqué ci-dessus est la manifestation de l'esprit du « capitalisme » et du « néocolonialisme » :

> *Dans ces allusions, le personnage de Carl Peters apparaît dans toute sa « grandeur ». Il symbolise ici les opinions et les ambitions des impérialistes. Ce barbare inhumain est aujourd'hui de nouveau sorti de l'oubli en Allemagne de l'Ouest et célébré comme un héros. À travers ces « héros » créés de toutes pièces, on peut facilement retrouver les intentions et les objectifs de la classe dirigeante. Dans ce Carl Peters ressuscité, les Africains, quant à eux, peuvent déceler les raisons qui motivent les ambitions de partenariat néocolonialiste en provenance de Bonn*[2].

Comme on le voit ici, l'auteur présente la tentative d'héroïsation de Carl Peters dans la *Nation Europa* comme la manifestation de « l'impérialisme ouest-allemand » et non pas comme le phénomène marginal qu'elle constituait.

[1] « [...] der einst große persönliche Opfer auf sich nahm, um seinem Volk in Afrika Lebensraum zu schaffen », *ibid.*, p. 37-38.

[2] « In diesen Äußerungen zeigt sich der ganze Peters in voller „Größe". Er brachte hier die Meinungen und Absichten der Imperialisten zum Ausdruck. Dieser unmenschliche Barbar wird heute in Westdeutschland wieder als Held aus der Versenkung hervorgeholt. Von den gemachten „Helden" einer herrschenden Klasse kann man sehr leicht auf ihre Absichten und Ziele schließen. Die Afrikaner können am wiederauferstandenen Carl Peters den wahren Kern der Bonner neokolonialistischen Partnerschaftsambitionen erkennen », Büttner, Kurt : « Restaurierungsversuche eines `Kolonialhelden´. Bemerkungen zur Einschätzung Carl Peters », in : *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität Leipzig. 9. Jahrgang.* 1959/1960, p. 394.

En RDA, à la même époque, Carl Peters était rejeté comme l'indique l'étude de Uwe Wieben : des élèves qui déposèrent des fleurs à Neuhaus (ancienne RDA) en septembre 1950 à l'occasion du 94e anniversaire de Carl Peters furent même punis de prison[1].

Deuxièmement, dans le contexte de la guerre froide, les pédagogues allemands ont eu également recours aux textes de Carl Peters, à ses activités coloniales et à ses monuments pour enseigner l'histoire coloniale de l'Allemagne[2]. À ce propos, Joachim Zeller écrit que : « *Les monuments de Carl Peters sont de véritables sources historiques pour l'enseignement de l'histoire* »[3]. On remarquera à cet égard que certains auteurs de manuels, volontairement ou non, tombèrent dans le piège de présenter Carl Peters comme une grande personnalité de l'histoire allemande. Ainsi, le livre d'histoire *Geschichte für morgen*[4], destiné aux collégiens (*Sekundarstufe I*) et datant de 1981, fait la part belle au pionnier de la colonisation allemande en Afrique orientale. Non content d'utiliser les termes à connotation raciste comme « villages de Nègres » (*Negerdörfer*), « esclaves nègres » (*Negersklaven*), « culture nègre » (*Negerkultur*)[5], Hans Heumann, l'auteur du manuel scolaire évoqué ci-dessus,

[1] Cf. Wieben, Uwe : *Carl Peters. Das Leben eines deutschen Kolonialisten*. Rostock, Neuer Hochschulschriftenverlag, 2000, p. 94.

[2] Voir, Wienhold, Lothar : « Pro & contra : `Kolonialpionier´ Carl Peters », in : *Geschichte lernen* Heft 31, 1993, pp. 23-24 ; Schacht, Holger u. Wagener, Elmar : « Carl Peters - nur ein Kind seiner Zeit? », in : *Praxis Geschichte, Heft 1 : Imperialismus*, 1993, pp. 26-30. ; Schneider, Gerhard : « Kriegsdenkmäler als Geschichtsquelle », in : Pandel, Hans-Jürgen (éd.) : *Medien im Geschichtsunterricht*. Düsseldorf, Schwann, 1986, pp. 293-330 ; Kaufmann, Günter : « Historische Denkmäler in Kiel. Ein Beispiel für den Umgang mit Denkmälern als historische Quellen », in : *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht,* n° 7, 1991, pp. 417-442 et n° 8, 1991, pp. 498-511.

[3] « Die Peters-Denkmäler eignen sich als historische Quellen für den Geschichtsunterricht », Zeller, Joachim : *op. cit.*, p. 364.

[4] Heumann, Hans (éd.) : *Geschichte für morgen. Arbeitsbuch für den Geschichtsunterricht in der Sekundarstufe I, vol. 3 : Die Grundlagen unserer Gesellschaft (1648-1919)*, Frankfurt am Main, Hirschgraben, 1981, 224 pp.

[5] *Ibid.*, p. 174-179.

présente Carl Peters comme le symbole de la colonisation allemande. Ce faisant, il limite de façon erronée le colonialisme allemand à l'Afrique orientale et à l'activité de Carl Peters. Ce retour à la glorification du personnage de Carl Peters dans un livre d'histoire a fait l'objet 1993 de vives critiques de la part de l'ethnologue Michael Preuß, dans un article intitulé « Racisme et colonialisme. La résurrection de Carl Peters dans le livre d'histoire ». Dans ce texte, Preuß écrit notamment :

> *Dans un style propre aux récits de voyage des explorateurs de l'époque, l'auteur choisit les passages mis en scènes par le « pionnier de la colonisation » Carl Peters (1856-1918) lui-même. Ces textes sur la « conquête » de l'Afrique orientale sont présentés comme support didactique pour l'enseignement de l'histoire du colonialisme (allemand).* [...] *Cela constitue déjà en soi un petit scandale*[1].

Troisièmement enfin, même dans le contexte de la guerre froide, l'usage ou non des allusions à Carl Peters a permis aux Allemands de se démarquer de l'histoire de l'Allemagne nazie. Ainsi, on note que dans la nouvelle édition de la collection *Die großen Deutschen* (1956-1958), les éditeurs font disparaître l'essai sur Carl Peters qui avait été publiée par Paul Baecker en 1936[2]. Par ailleurs, pour mettre en exergue le rôle des Nazis dans la propagande colonialiste, en 1989 on a gravé sur le mémorial de Carl Peters à Hanovre les phrases suivantes en guise d'avertissement :

---

[1] « Hier wird im Stil der zeitgenössischen Berichte von Afrikareisenden die (Selbst)Darstellung des « Kolonialpioniers » Carl Peters (1856-1918) der „Erwerbung" Ostafrikas als Einstiegstext zum Thema (deutscher) Kolonialismus vorangestellt. Das an sich ist schon [...] ein kleiner Skandal », Preuß, Michael : « Rassismus und Kolonialismus. Die Wiederauferstehung des Carl Peters im Geschichtsbuch », in : Essinger, Helmut et Uçar, Ali (éds.) : *Erziehung : Interkulturell. Politisch. Antirassistisch. Von der interkulturellen zur antirassistischen Erziehung. Ein Reader*. Felsberg, migro, 1993, p. 149.

[2] Baecker, Paul : *Carl Peters 1856-1918*. In : Andreas, Willy et Scholz, Wilhelm von (éds.) : *Die großen Deutschen. Neue deutsche Biographie*, vol. 4, Berlin, Propyläen, 1936, pp. 228-243. Dans la nouvelle édition de la collection *Die großen Deutschen* (1956-1958), le texte sur Carl Peters a disparu.

CE MONUMENT A ETE ERIGE EN 1935 PAR LES NATIONAUX-SOCIALISTES. IL A SERVI DANS L'APOLOGIE DU COLONIALISME ET DANS LA REPRESENTATION DES ALLEMANDS COMME UN PEUPLE DE SEIGNEURS. POUR NOUS, IL EST UN APPEL A DEFENDRE L'EGALITE DE TOUS LES HOMMES, DE TOUS LES PEUPLES ET DE TOUTES LES RACES, CONFORMEMENT A LA CHARTE DES DROITS DE L'HOMME[1].

Dans la même intention, celle de corriger les représentations diffusées par les Nazis en s'appuyant sur le personnage de Carl Peters, un film documentaire a été produit en 1978 par Detlef Bald et Peter Heller. À travers le titre de ce film *L'amour de l'Empire. Le sombre passé de l'Allemagne en Afrique*[2], les auteurs se démarquent de l'apologie de Carl Peters faite par les propagandistes de l'époque hitlérienne. Signalons enfin, sous cette rubrique, le débat sur la dénomination des rues renvoyant à Carl Peters. À Berlin par exemple, la rue Peters, dénommé ainsi depuis 1939, ne renvoie plus au pionnier de la colonisation depuis 1986, mais plutôt à Hans Peters (1896 - 1966), un homme politique du Parti chrétien démocrate (CDU)[3]. En se démarquant de l'utilisation qui fut faite de l'œuvre et du nom de Carl Peters par les Nazis, les hommes politiques allemands d'après 1945 ont mis Peters au service du devoir de mémoire. Le démontage en 1989 du mémorial de Carl Peters, qui était placé à

[1] « DIESES DENKMAL WURDE IM JAHRE 1935 VON DEN NATIONALSOZIALISTEN ERRICHTET : ES STAND FÜR : VERHERRLICHUNG DES KOLONIALISMUS UND DES HERRENMENSCHENTUMS. UNS ABER IST ES EINE MAHNUNG, DER CHARTA DER MENSCHENRECHTE ENTSPRECHEND UNS EINZUSETZEN FÜR DIE GLEICHBERECHTIGUNG ALLER MENSCHEN, VÖLKER UND RASSEN », texte cité par Zeller, Joachim : *Op. cit.*, p. 366. Mentionné aussi dans Schacht, Holger u. Wagener, Elmar : « Carl Peters - nur ein Kind seiner Zeit? », in : *Praxis Geschichte, Heft 1 : Imperialismus*, 1993, p. 30.

[2] Bald, Detlef / Heller, Peter / Hundsdörfer, Volkhard et Paschen, Joachim : *Die Liebe zum Imperium. Deutschlands dunkle Vergangenheit in Afrika. Dokumentarfilm.* 1978, 60'.

[3] Mentionné par Honold, Alexander : « Afrikanisches Viertel. Straßennamen als kolonialer Gedächtnisraum », in : Kundrus, Birthe (éd.) : *Phantasiereiche. Zur Kulturgeschichte des deutschen Kolonialismus*. Frankfurt am Main / New York, Campus Verlag, 2003, p. 320.

l'auberge de jeunesse d'Helgoland, est une illustration de cette attitude. Depuis 1989, ledit buste de Carl Peters est conservé dans le musée d'Helgoland (*Helgoländer Nordsee-Heimatmuseum*)[1]. On pourrait voir en cette initiative un signal fort envoyé aux nostalgiques de la colonisation.

6.2.2. Après la réunification de l'Allemagne

Après la chute du mur de Berlin, Carl Peters est principalement évoqué dans le but de construire la mémoire historique. On peut dire qu'il a fallu attendre la fin de la guerre froide pour voir le personnage de Carl Peters se « dépolitiser ». Les tendances idéologiques fortement marquées ont certes disparu des références à Carl Peters. Son personnage continue à servir à la cristallisation des souvenirs coloniaux de l'Allemagne. Mais, cette cristallisation se fait dans un but pédagogique très marqué. Ainsi, le bloc erratique, posé le 27 septembre 1931 devant la maison du pasteur Peters à Neuhaus sur l'Elbe et portant la mention « *À NOTRE DR CARL PETERS, FONDATEUR DE L'AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE. NÉ LE 27/9/1856* », porte depuis 1995 la mention supplémentaire suivante : « LA PERSONNALITÉ DU DR PETERS, SON ACTION ET SON MONUMENT SONT CONTROVERSÉS »[2].

On évoquera ici par ailleurs le film réalisé en 2002 par Peter Heller et intitulé « *l'Allemagne devient une puissance coloniale. Carl Peters conquiert l'Afrique Orientale Allemande* »[3] pour servir de support pédagogique pour

[1] Mentionné par Wieben, Uwe : *Carl Peters. Das Leben eines deutschen Kolonialisten*. Rostock, Neuer Hochschulschriftenverlag, 2000, p. 91.

[2] « DIE PERSÖNLICHKEIT DES DR. PETERS, IHR WIRKEN UND DER GEDENKSTEIN SIND UMSTRITTEN ». Mentionné par Wieben, Uwe : *Carl Peters. Das Leben eines deutschen Kolonialisten*. Rostock, Neuer Hochschulschriftenverlag, 2000, p. 93.

[3] Heller, Peter (réalisateur) : *Deutschland wird Kolonialmacht - Carl Peters erwirbt Deutsch-Ostafrika.* Film, 2002, 25'.

l'enseignement de l'histoire allemande. La fiche pédagogique accompagnant ce film, produit par la « *FWU Institut für Film und Bild* », se donne comme objectifs d'amener les élèves des lycées (*Klasse 8-13*) à :

> *-acquérir des connaissances sur la course à l'Afrique qui opposa les puissances européennes,*
> *-connaître et porter leur propre jugement sur les arguments par lesquels les conquêtes coloniales étaient justifiées,*
> *-repérer la disposition eurocentriste des justifications du colonialisme,*
> *-constater les conséquences du colonialisme sur l'Afrique,*
> *-acquérir la capacité à examiner de manière critique les contenus des films sur le colonialisme et en juger,*
> *-pouvoir juger la transformation d'une image historique, à l'exemple de Carl Peters*[1].

Sous cette même rubrique qui concerne notamment l'enseignement de l'histoire coloniale allemande, on peut encore mentionner les activités du lycée Johanneum de Lüneburg. Dans cette école que fréquenta jadis Carl Peters et où il tint le 26 septembre 1906, en tant qu'ancien écolier, le discours d'ouverture du 500è anniversaire de Johanneum, un groupe de travail sensibilise les élèves sur ce que fut Carl Peters, organise des séances d'exposés à son sujet, etc.[2].

---

[1] « .Kenntnis vom Wettlauf der europäischen Mächte um Afrika;
. Argumentation zur Begründung von kolonialen Erwerbungen kennen lernen und beurteilen;
. Eurozentrische Haltung der Darstellungen zum Kolonialismus erkennen;
. Einblick in die Folgen des Kolonialismus für Afrika gewinnen;
. Fähigkeit, filmische Inhalte zum Kolonialismus kritisch zu hinterfragen und zu bewerten;
. Fähigkeit, den Wandel eines Geschichtsbildes am Beispiel der Figur Carl Peters ' zu beurteilen », Heller, Peter (réalisateur) : Deutschland wird Kolonialmacht - Carl Peters erwirbt Deutsch -Ostafrika. Éd. par FWU. Das Medieninstitut der Länder, 2002, p. 2.

[2] Sous la rubrique « excellents élèves » (*Hervorragende Schüler*), le site Internet du lycée Johanneum de Lüneburg présente entre autres le personnage de Carl Peters. Cf. le site www.fh-lueneburg.de/u1/gym03/homepage/chronik/peters/peters.htm. À la date du 5 novembre 2004, le site expose : deux cartes de l'Afrique Orientale Allemande, plusieurs photos de Carl Peters et deux articles sur la vie et les activités de Carl Peters : *Carl Peters und die deutsche Kolonialpolitik* et *Der Fall Peters*.

La mémoire collective continue également à être présentée à travers les rues et places publiques qui rappellent l'œuvre de Carl Peters dans certaines villes. C'est ce que reconnaît Heinz Schneppen, quand il écrit :

> *Carl Peters fait partie des personnes les plus controversées de l'histoire allemande récente. Pourtant, des rues continuent d'honorer sa mémoire dans les villes allemandes comme Bielefeld, Bonn, Bottrop, Brême, Essen, Kaiserslautern, Mannheim et Munich*[1].

En résumé, on peut retenir que le personnage de Carl Peters a servi à certains moments dans le conflit idéologique qui opposa les deux Allemagnes pendant la guerre froide. Mais, à l'Est comme à l'Ouest de Berlin, en dehors de quelques cas isolés, on s'est totalement démarqué de l'apologie de Carl Peters qui avait eu cours jusqu'en 1945. Il n'en demeure pas moins qu'on ne peut pas dire que Carl Peters ait disparu de l'esprit de tous les Allemands.

[1] « Carl Peters gehört zu den umstrittensten Personen in der jüngeren deutschen Geschichte. Aber noch immer sind in deutschen Städten Straßen seinem Gedenken gewidmet : in Bielefeld, Bonn, Bottrop, Bremen, Essen, Kaiserslautern, Mannheim und München », Schneppen, Heinz : « Der Fall Carl Peters : Ein Kolonialbeamter vor Gericht », in : *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 49. Jahrgang, Heft 10, Berlin, (2001), p. 869. Arne Perras, pour sa part, dénombre au total 22 villes allemandes possédant une rue « Carl Peters ». (Perras, Arne : *Carl Peters and German Imperialism 1856-1918 : A Political Biography*. Oxford, Clarendon Press, 2004, p. 253)

7. BIBLIOGRAPHIE

7.1. Textes analysés

7.1.1. Ouvrages de Carl Peters : recueils d'articles, récits de voyage, journaux intimes, autobiographies, etc. (par ordre chronologique)

Peters, Carl : *Arthur Schopenhauer als Philosoph und Schriftsteller. Eine Skizze*. Berlin, Otto Hentze, 1880, 36 pp.

Peters, Carl : *Willenswelt und Weltwille. Studien und Ideen zu einer Weltanschauung*. Leipzig, Brockhaus, 1883, XIV, 404 pp.

Peters, Carl : *Deutsch-National. Kolonialpolitische Aufsätze*. Berlin, Walther u. Apolant, 1887, 186 pp.

Peters, Carl : *Die deutsch-ostafrikanische Kolonie in ihrer Entstehungsgeschichte und wirtschaftlichen Eigenart*. Berlin, Walther u. Apolant, 1889, 44 pp.

Peters, Carl : « Aus meinem afrikanischen Tagebuche », in : Westermann, George (éd.) : *Westermanns illustrierte deutsche Monatshefte*. vol. 69, Braunschweig, Westermann, 1891, pp. 521-544

Peters, Carl : *Die deutsche Emin-Pascha-Expedition.* München, Oldenburg, 1891, VI, 560 pp. (in : *Gesammelte Schriften* II)
Traductions :
- *New Light on Dark Africa : being the narrative of the German Emin Pasha Expedition.* Translated from the German by H.W. Dulcken. London, 1891, XVIII, 597 pp.
- *Au secours d'Emin-Pacha, 1889-1890*. Ouvrage traduit de l'allemand par J. Gourdault. Paris, Hachette, 1895, 357 pp.

Peters, Carl : *Das Deutsch-Ostafrikanische Schutzgebiet. Im amtlichen Auftrage. Mit 23 Vollbildern und 21 Textabbildungen, sowie 3 Karten in besonderer Mappe*. München / Leipzig, R. Oldenbourg, 1895, IX, 467 pp.

Peters, Carl : *Weitherzige Kolonialpolitik*. Berlin, Hermann Walther, 1898, 23 pp.

Peters, Carl : *Missbrauch der Amtsgewalt*. Berlin, Hermann Walther, 1899, 40 pp.

Peters, Carl : *Die Gründung von Deutsch-Ostafrika. Kolonialpolitische Erinnerungen und Betrachtungen.* Berlin, Schwetschke, 1906, VI, 276 pp.

Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand! Persönlicher Bericht des Gründers.* Leipzig, Voigtländer, 1912, 107 pp.
Autre édition : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand! Persönlicher Bericht des Gründers*. 3e éd. Leipzig, Koehler u. Voigtländer, (1940), 159 pp.

Peters, Carl : *Zur Weltpolitik*. Berlin, Siegismund, 1912, 383 pp.

Peters, Carl : *Afrikanische Köpfe, Charakterskizzen aus der neueren Geschichte Afrikas.* Berlin, Wien, Ullstein, 1915, 265 pp.

Peters, Carl : *Zum Weltkrieg*. Hamburg, Rüsch, 1917, 246 pp.

Peters, Carl : *Lebenserinnerungen*. Hamburg, Rüsch, 1918, 147 pp. (in *Gesammelte Schriften* I)

Peters, Carl : *Gesammelte Schriften*. Éd. par Walter Frank. Berlin, München, Beck, 1er et 2e vol. (1943, 516 pp. ; 558 pp.) ; 3e vol. (1944, 530 pp.). Cités comme *Gesammelte Schriften* I, *Gesammelte Schriften* II et *Gesammelte Schriften* III.

7.1.2. Ouvrages sur Carl Peters : romans, biographies romancées, chants, essais biographiques, journaux intimes, pièces de théâtre, un film, etc. (Par ordre alphabétique)

7.1.2.1. Les Wilhelminiens

Arendt, Otto : *Ein Meineid? Darstellung der Verhandlungen mit dem Kolonialdirektor Dr. Kayser über die Verwendung von Dr. Carl Peters im deutschen Kolonialdienst*. Berlin, Schwetschke, 1907, 63 pp.

Bülow, Frieda Freiin von : *Reiseskizzen und Tagebuchblätter aus Deutsch-Ostafrika*. Berlin, Walther & Apolant, 1889,Walther & Apolant, 1889, 196 pp.

Bülow, Frieda Freiin von : *Der Konsul. Vaterländischer Roman aus unseren Tagen*. Berlin, A. Fontane, 1891, 288 pp.

Bülow, Frieda Freiin von : « Allerhand Alltägliches aus Deutsch-Ostafrika », in : *Die Frau. Monatsschrift für das gesamte Frauenleben unserer Zeit*. 2. Jg, Heft 1, Berlin, 1894, p. 25-98

Bülow, Frieda Freiin von : *Tropenkoller. Episode aus dem deutschen Kolonialleben*. Berlin, F. Fontane, 1905, 290 pp.
Autres éditions : *Tropenkoller. Episode aus dem deutschen Kolonialleben*. 1896

Le vertige des tropiques. Episode de la vie aux colonies allemandes. Traduit de l'allemand par Pierre de Pardiellan. Berlin, F. Fontane, 1902, 261 pp.

Bülow, Frieda Freiin von : *Im Lande der Verheißung. Ein deutscher Kolonial-Roman*. Dresden, Carl Reißner, 1914, 411 pp.
Autres éditions : *Im Lande der Verheissung*. 1899

Im Lande der Verheissung. Ein Kolonialroman um Carl Peters. Berlin, Oswald Arnold, 1943

Funke, Alfred : *Afrikanischer Lorbeer. Kolonialroman*. Berlin, „VITA" Deutsches Verlagshaus, 1907, 556 pp.

Giesebrecht, Franz : *Ein deutscher Kolonialheld. Der Fall Peters in psychologischer Beleuchtung*. Zürich, C. Schmidt, 1897, 80 pp.

Hoffmann, Kurt : *Deutsche Lieder und Gesänge*. Dresden, Pierson, 1905, (Contient des chants sur Carl Peters p. 209-215)

Hofmeister, Rudolf : *Kulturbilder aus Deutsch-Ostafrika*. Bamberg, Handelsdruckerei, 1895, 31 pp.

Kardorff, Wilhelm von : *Bebel oder Peters. Die Amtstätigkeit des kaiserlichen Kommissars Dr. Carl Peters am Kilimandscharo 1891/92*. Berlin, Schwetschke, 1907, 50 pp.

Lichtenstein, Alfred : *Dr. Carl Peters*. Charlottenburg, Virgil, 1908, 28 pp. [*Persönlichkeiten. Illustrierte Essays über führende Geister unserer Tage,* vol. 6]

Paul, Albert Otto (éd.) : *Deutsche Forscher in Afrika*. Leipzig, Kunst und Wissenschaft, (1914), 40 pp. (Contient un petit essai biographique « Carl Peters », p. 24-30)

Rosenthal, Wilhelm : *Die Urteile der Disziplinargerichte gegen Dr. Carl Peters, Reichskommissar a. D.* München, G. Birk, 1907, 61 pp.

Rosenthal, Wilhelm : *Die Disziplinarurteile gegen den Reichskommissar a. D. Dr. Carl Peters. Eine sachliche Kritik*. Berlin, Schwetschke, 1907, 31 pp.

Ruhle, Friedrich : *Dr. Carl Peters.* Münster, Verlag der Aschendorffschen Buchhandlung, 1895, 202 pp. [Deutsche Afrikareisende der Gegenwart vol. 4]

Rumbaur, Otto : *Stanleys sämtliche Reisen in Afrika und Emin Paschas, Wissmanns, Dr. Peters Erlebnisse im dunkeln Erdteil*. 2 vol. Berlin, A. Weichert, s.d., 800 pp.

Scharlach, **Julius** : *Zur Verteidigung von Dr. Carl Peters. Rede vor dem Disziplinarhofe zu Berlin*. Berlin, Walther, 1898, 99 pp.

Tiedemann, Adolf von : *Tana-Baringo-Nil. Mit Carl Peters zu Emin Pascha.* Berlin, Walther & Apolant, [1ère éd. 1891], 2e éd.**,** 1892, 332 pp.

7.1.2.2. Les publicistes de la République de Weimar

Leutwein, Paul : *Carl Peters und seine weltpolitische Bedeutung*. In : Beissel, Rudolf et Barthel, Fritz (éds.) : *Karl May Jahrbuch 1920. 3. Jahr*. Dresden, Karl May-Verlag, 1919, pp. 401-436

Leutwein, Paul : *Carl Peters*. Lübeck, Charles Coleman, 1932, 44 pp.
Autre édition : *Carl Peters*. Lübeck, Charles Coleman, 1943, 44 pp. [*Colemans Kleine Biographien* hrsg. von Prof. Dr. Fritz Endres, Heft 35]

Olden, Balder : *Ich bin ich. Der Roman Carl Peters*. Berlin, Wegweiser, (1927), 307 pp.

Salburg, Gräfin Edith : *Carl Peters und sein Volk. Der Roman des deutschen Kolonialgründers*. Weimar, Alexander Duncker, 1929, 308 pp.
Autre édition : *Carl Peters und sein Volk. Der Roman des deutschen Kolonialgründers*. 4e éd. Weimar, Alexander Duncker, (1937), 308 pp.

Schorn, Hans Traugott : *Dr. Carl Peters. Ein Lebensbild*. Hamburg, Rüsch, 1922, 104 pp.

Weber, Hans Siegfried : *Carl Peters*. In : Arnim, Hans von (éd.) : *Kämpfer. Großes Menschentum aller Zeiten*. vol. 4. Berlin, Leipzig, Wien, Bern, Franz Schneider, (1923), pp. 169-200

7.1.2.3. Les auteurs du Troisième Reich

Baecker, Paul : *Der letzte Wiking. Carl Peters erobert Ostafrika*. Mit einem Nachwort von Geheimrat Dr. Ponfick, Vorstandsmitglied der Deutschen Kolonialgesellschaft. Berlin, Junge Generation, (1934), 95 pp. [Deutsches Volksbuch, Band 5]

Baecker, Paul : *Carl Peters 1856-1918*. In : Andreas, Willy et Scholz, Wilhelm von (éds.) : *Die großen Deutschen. Neue deutsche Biographie*. vol. 4. Berlin, Propyläen, 1936, pp. 228-243

Banse, Ewald : *Carl Peters*. In : Banse, Ewald : *Unsere großen Afrikaner. Das Leben deutscher Entdecker und Kolonialpioniere*. Berlin, Paschke, 1940, pp. 246-279

Böhme, Hermann (éd.) : *Carl Peters' Nationalpolitisches Vermächtnis. Der Deutsche und sein Lebensraum*. Hannover, Helwing, 1938, 106 pp.

Böhme, Hermann : *Carl Peters. Der Begründer von Deutsch-Ostafrika*. Leipzig, Reclam, 1939, 73 pp.

Buchhorn, Josef : *Weg in die Welt. Ein Schauspiel um den deutschen Mann Carl Peters*. Schöneberg, Max Schwabe, (1940), 153 pp.

Burg, Paul : *Carl Peters, der Wiking der deutschen Kolonialpolitik*. In : Burg, Paul : *Forscher, Kaufherren und Soldaten. Deutschlands Bahnbrecher in Afrika.* Leipzig, Hase & Koehler, (1936), pp. 165-191

Coerver, Hubert : *Carl Peters. Ein Kämpfer um deutschen Raum*. Leipzig, Berlin, B.G. Teubner, 1937, 48 pp.

Froembgen, Johann : *Wissmann*, *Peters, Krüger*. Stuttgart, Frank´sche Verlagshandlung, 1941, 222 pp. (*Carl Peters* : pp. 87 – 143)

Funke, Alfred : *Carl Peters. Der Mann, der Deutschland ein Imperium schaffen wollte*. Berlin, Metten, 1937, 64 pp.

Klaadt, Christian : *Carl Peters in Deutsch-Ost. Das Schicksal des großen deutschen Kolonialpioniers*. Berlin, Steiniger, (1941), 31 pp.

Klampen, Erich zu : *Carl Peters. Ein deutsches Schicksal im Kampf um Ostafrika*. Berlin, Hans Siep, 1938, 229 pp.

Prestel, Josef : *Carl Peters, der deutsche Pionier in Ostafrika.* Berlin, Leipzig, Hermann Hillger, s.d., 31 pp.

Reichsjugendführung der NSDAP (éd.) : *Carl Peters gewinnt Deutsch-Ostafrika.* Berlin, s. éd., 1939, 24 pp. [Blätter für Heimabendgestaltung im Deutschen Jungvolk n° 13]

Roegels, Fritz Carl : *Mit Carl Peters in Afrika*, Berlin, Otto Stollberg, (1933), 194 pp. [Deutschlands Kolonialhelden vol. 5]

Roloff, Ernst August : *Carl Peters*. Osnabrück, Fromm, 1941, 62 pp.

Selpin, Herbert : *Carl Peters*. *Film*. 1941, 110’

Viera, Josef : *Maria in Petersland. Roman*. Breslau, Bergstadt, 1937, 332 pp.

Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), 197 pp.

Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), 109 pp.

7.2. Littérature Secondaire

7.2.1. Etudes sur Carl Peters : thèses, articles et autres publications (Par ordre alphabétique)

Alldeutscher Verband (éd.) : « Dr. Carl Peters », in : *Alldeutsche Blätter,* n° 40, du 30 septembre 1916, p. 373

Alwens, Ludwig : « Die Träume des p.p. Peters. Ein Kapitel deutscher Kolonialgeschichte », in : Holtzbrinck, Georg von (éd.) : *Farmer, Forscher und Askaris. Erlebnisse aus unseren Kolonien*. Stuttgart, deutsche Verlags- Expedition, 1939, pp. 15-22

Bair, Henry Martin : *Carl Peters and German colonisation. A study in the ideas and actions of imperialism*. Thèse, université de Stamford, Calif., 1968, III, 270 pp.

Baumont, Maurice : « Carl Peters », in : Julien, Charles-André (éd.) : *Les techniciens de la colonisation (XIX^e^-XX^e^ siècles).* Paris, Presses Universitaires de France, 1947, pp. 17- 34

Bebel, August : « Schuldig des Mordes : Kolonialheld Carl Peters », in : Le même : *Ausgewählte Reden und Schriften*. vol. 4. Bearbeitet von Anneliese Beske u. a., München, New Providence, London, Paris, Saur, 1995, pp. 7-14

Büttner, Kurt : « Restaurierungsversuche eines `Kolonialhelden´. Bemerkungen zur Einschätzung Carl Peters », in : *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität Leipzig. 9. Jahrgang.* 1959/1960, pp. 389 – 394

Essner, Cornelia : « Carl Peters », in : La même : *Deutsche Afrikareisende im 19. Jahrhundert. Zur Sozialgeschichte des Reisens*. (Stuttgart), Steiner, 1985, pp. 89- 93

Geulen, Christian : « `The Final Frontier…´. Heimat, Nation und Kolonie um 1900 : Carl Peters », in : Kundrus, Birthe (éd.) : *Phantasiereiche. Zur Kulturgeschichte des deutschen Kolonialismus*. Frankfurt am Main, New York, Campus Verlag, 2003, pp. 35-55

Gottberg, Otto von : « Carl Peters nach eigenen Briefen », in : *Velhagen und Klasing*s *Monatshefte*. 41. Jahrgang. 2e vol. Berlin, Bielefeld, Leipzig, Wien, 1926/1927, p. 538-543 et 625-629

Hagen, Maximilian von : « Peters und Pfeil, die Begründer von Deutsch-Ostafrika », in : *Die Grenzboten,* Jg. 73, n° 29, Berlin, 1914, pp. 100-111.

Heller, Peter (réalisateur) : *Deutschland wird Kolonialmacht - Carl Peters erwirbt Deutsch-Ostafrika. Film*, 2002, 25'

Kamphuis, Sören : *Carl Peters und Deutsch-Ostafrika. Koloniale Propaganda, rassistische Ideologie und postkoloniale Mythenbildung*. Hausarbeit im Rahmen der Lehrveranstaltung „Ideologien zwischen Kaiserreich und Nationalsozialismus: Kontinuität oder Diskontinuität?". Sommersemester 1999 (überarbeitet im Dezember 2004). Éd. [dactylographié] par Peter Kremer, Düren, 2004, 69 pp.

Klotz, Marcia : *An interpretation of three national socialist films : Jud Süss, Carl Peters, Ohm Krüger.* Basel, 1996, 31 pp. [Basler Afrika Bibliographien n° 1]

Krätschell, Hermann : *Carl Peters. 1856-1918; Ein Beitrag zur Publizistik des imperialistischen Nationalismus in Deutschland*. Thèse, Berlin-Dahlem, 1956, 93 pp.

Olden, Balder : « Emin Pascha und Carl Peters », in : Hürlimann, Martin (éd.) : *Atlantis. Länder, Völker, Reisen.* Heft 1. Berlin, Wien, Zürich, Ernst Wasmuth, Januar 1929, pp. 25- 29

Perras, Arne : *Carl Peters and German Imperialism 1856-1918 : A Political Biography*. Oxford, Clarendon Press, 2004, XI, 286 pp.

Preuß, Michael : « Rassismus und Kolonialismus. Die Wiederauferstehung des Carl Peters im Geschichtsbuch », in : Essinger, Helmut et Uçar, Ali (éds.) : *Erziehung : Interkulturell. Politisch. Antirassistisch. Von der interkulturellen zur antirassistischen Erziehung. Ein Reader*. Felsberg, migro, 1993, pp. 148-152

Reuss, Martin : « The disgrace and fall of Carl Peters : morality, politics and *Staatsräson* in the time of Wilhelm II. », in : *Central European history* 14. Atlanta, 1981, pp. 110-141

Salewski, Michael : « Pathologischer Ehrgeiz. Carl Peters war eine Galionsfigur des Alldeutschen Verbands », in : *Frankfurter Allgemeine Zeitung* n° 182 du 8 août 2005, p. 6

Schacht, Holger u. Wagener, Elmar : « Carl Peters - nur ein Kind seiner Zeit? », in : *Geschichte, Heft 1 : Imperialismus*, 1993, pp. 26-30

Schnee, Heinrich : « Carl Peters », in : *Deutsches Biographisches Jahrbuch. 1917-1920*. Stuttgart, Berlin, Deutsche Verlagsanstalt, 1928, pp. 285-299

Schneppen, Heinz : « Der Fall Carl Peters : Ein Kolonialbeamter vor Gericht », in : *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 49. Jahrgang, Heft 10, Berlin, (2001), pp. 869-885

Selpin, Herbert : « Carl Peters », in : *Illustrierter Film-Kurier,* n° 3185, Berlin, 8 pp.

Steinborn, Rudy : « Der Sturz des Reichskommissars Dr. Carl Peters », in : *Archiv für Landes- und Volkskunde von Niedersachsen*. (1940), pp. 187-208

Wieben, Uwe : *Carl Peters. Das Leben eines deutschen Kolonialisten*. Rostock, Neuer Hochschulschriftenverlag, 2000, 109 pp.

Wieben, Uwe : « Dr. Carl Peters 1856-1918 », in : Le même : *Persönlichkeiten zwischen Elbe und Schaalsee*. Schwerin, cw-Verlagsgruppe, 2003, pp. 73-92

Wienhold, Lothar : « Pro & contra : `Kolonialpionier´ Carl Peters », in : *Geschichte lernen* Heft 31, 1993, pp. 23-24

Winfield, Judith Arthurs : *Carl Peters and Cecil Rhodes. A comparative study of imperialist theory and practice*. Thèse, université de Connecticut, 1972, V, 395 pp.

Zeller, Joachim : « `...Sein Wirken und der Gedenkstein sind umstritten´. Die Denkmäler für Carl Peters im Geschichtsunterricht », in : *Geschichte, Erziehung, Politik. Magazin für historische und politische Bildung* Heft 6, Berlin, 1997, pp. 363-367

Zimmer, Norbert : « Carl Peters. Zu seinem 100. Geburtstag am 27. September 1956», in : *Neues Archiv für Niedersachsen 8*, 1955 / 1956, pp. 285-298

7.2.2. Ouvrages sur l'histoire allemande, la colonisation allemande, le pangermanisme et le national-socialisme (Par ordre alphabétique)

Andler, Charles (éd.) : *Le pangermanisme colonial sous Guillaume II (de 1888 à 1914).* Paris, Conard, 1916, 335 pp.

Andler, Charles (éd.) : *Le pangermanisme philosophique (1800 à 1914).* Paris, Louis Conard, 1917, 398 pp.

Arendt, Hannah : *The origins of totalitarianism*. Harcourt, Brace and Company New York, 1951, 477 pp.
Elemente und Ursprünge totaler Herrschaft. Frankfurt am Main, Europäische Verlagsanstalt, 1955, 731 pp.
Les origines du totalitarisme. L'impérialisme. Traduit de l'Anglais par Martine Leiris, Paris, Fayard, 1982, 348 pp.

Arning, Wilhelm : *Deutsch-Ostafrika. Gestern und heute*. 2e éd., Berlin, Dietrich, Reimer, 1942, 425 pp.

Aydelotte, William O. : « Wollte Bismarck Kolonien? », in : Conze, Werner (éd.) : *Deutschland und Europa. Historische Studien zur Völker- und Staatsordnung des Abendlandes.* Düsseldorf, Droste, 1951, pp. 41-68

Bachmann, Peter et Knoth, Inge (éds.) : *Preußen. Legende und Wirklichkeit*. 3e éd., Berlin, Dietz, 1985, 335 pp.

Bade, Klaus J. : *Friedrich Fabri und der Imperialismus in der Bismarckzeit. Revolution, Depression, Expansion*. Freiburg, Atlantis, 1975, 579 pp.

Bade, Klaus J. : « Antisklavereibewegung in Deutschland und Kolonialkrieg in Deutsch-Ostafrika 1888-1890. Bismarck und Friedrich Fabri », in : *Geschichte und Gesellschaft* n° 3 (1977), p. 31-58

Bade, Klaus J. (éd.) : *Imperialismus und Kolonialmission. Kaiserliches Deutschland und koloniales Imperium*. (Wiesbaden), Steiner, (1982), 333 pp.

Baer, Martin et Schröter, Olaf : *Eine Kopfjagd. Deutsche in Ostafrika. Spuren kolonialer Herrschaft*. Berlin, Links, 2001, 220 pp.

Bald, Detlef : *Deutsch-Ostafrika 1900-1914. Eine Studie über Verwaltung, Interessengruppe und wirtschaftliche Erschließung*. München, Weltforum, 1970, 238 pp.

Bald, Detlef / Heller, Peter / Hundsdörfer, Volkhard et Paschen, Joachim : *Die Liebe zum Imperium. Deutschlands dunkle Vergangenheit in Afrika. Ein Lesebuch zum Film.* Bremen, Übersee-Museum, 1978, 220 pp.

Barth, Erwin : *Joseph Goebbels und die Formierung des Führer-Mythos 1917 bis 1934*. Erlangen, Jena, Palm u. Enke, 1999, 253 pp.

Bebel, August : *Ausgewählte Reden und Schriften*. vol. 4. Bearbeitet von Anneliese Beske u. a., München, New Providence, London, Paris, Saur, 1995, 526 pp.

Benninghoff-Lühl, Sibylle : *Deutsche Kolonialromane 1884 – 1914 in ihrem Entstehungs- und Wirkungszusammenhang*. Bremen, Übersee-Museum, 1983, 327 pp. [Reihe F Bremer Afrika Archiv Band 16]

Berghahn, Volker R. : « Zu den Zielen des deutschen Flottenbaus unter Wilhelm II. », in : *Historische Zeitschrift*, vol. 210, 1970, pp. 34-100

Berghahn, Volker R. : « Der Tirpitz-Plan und die Krisis des preußisch-deutschen Herrschaftssystems », in : Schottelius, Herbert et Deist, Wilhelm (éds.) : *Marine und Marinepolitik im kaiserlichen Deutschland 1871-1914*. Düsseldorf, Droste, 1972, pp. 89-115

Bizeul, Yves (éd.) : *Politische Mythen und Rituale in Deutschland, Frankreich und Polen*. Berlin, Duncker & Humblot, 2000, 234 pp. [Ordo Politicus vol. 34]

Breusing, Admiral z. D. : « Im übrigen meine ich, dass Englands Weltherrschaft zu zerstören sei! », in : *Alldeutsche Blätter* 24 (1914), pp. 333-334

Brunschwig, Henri : *Mythes et réalités de l'impérialisme colonial français 1871 – 1914*. Paris, Armand Colin, 1960, 204 pp.

Bühler, Johannes : « Arminius der Cherusker », in : *Neue Deutsche Biographie*. vol. 1. Berlin, Duncker u. Humblot, 1953, pp. 354-355

Bußmann, Walter : « Politische Ideologien zwischen Monarchie und Weimarer Republik. Ein Beitrag zur Ideengeschichte der Weimarer Republik», in : *Historische Zeitschrift*, vol. 190, 1960, pp. 55-77

Bückendorf, Jutta : *„Schwarz-weiß-rot über Ostafrika!". Deutsche Kolonialpläne und afrikanische Realität*. Münster, Lit, 1997, 492 pp.

Burger, Heinz Otto : *Renaissance. Humanismus. Reformation. Deutsche Literatur im europäischen Kontext*. Bad Homburg, Berlin, Zürich, Gehlen, 1969, 510 pp.

Büttner, Kurt : *Die Anfänge der deutschen Kolonialpolitik in Ostafrika. Eine kritische Untersuchung anhand unveröffentlichter Quellen*. Berlin, Akademie Verlag, 1959, 156 pp. [Studien zur Kolonialgeschichte und Geschichte der nationalen und kolonialen Befreiungsbewegung 1]

Büttner, Kurt et Loth, Heinrich (éds.) : *Philosophie der Eroberer und koloniale Wirklichkeit. Ostafrika 1884-191.* Berlin, Akademie Verlag, 1981, XXIII, 480 pp.

Büttner, Thea : *Geschichte Afrikas. Von den Anfängen bis zur Gegenwart*. 4 vol. Berlin, Akademie Verlag, 1976

Chamberlain, Houston Stewart : *Arische Weltanschauung*. 7e éd., München, F. Bruckmann, 1934, 94 pp.

Chamberlain, Houston Stewart : *Die Grundlagen des XIX. Jahrhunderts*, vol. II, 10e éd., München, F. Bruckmann, 1912, pp. 636-1240

Chickering, Roger : *We men who fell most German. A cultural study of the Pan-German League, 1886-1914*. Boston, London, Sydney, George Allen, 1984, 365 pp.

Cooper, Frederick : *Plantation Slavery on the East Coast of Africa*. New Haven, London, Yale University Press, 1977, 314 pp.

Cornevin, Robert : *Histoire de la colonisation allemande*. Paris, Presse universitaire de France, 1969, 128 pp. [Que sais-je ? 1331]

Corni, Gustavo et Gies, Horst : *„Blut und Boden". Rassenideologie und Agrarpolitik im Staat Hitlers*. Idstein, Schulz-Kirchner, 1994, 227 pp.

Craig, Gordon Alexander : *Deutsche Geschichte 1866-1945. Vom Norddeutschen Bund bis zum Ende des Dritten Reiches*. München, Beck, 1985, 806 pp.

Darwin, Charles : *De l'origine des espèces ou des lois du progrès chez les êtres organisés*. Traduction de Clémence-Auguste Royer. Paris, Guillaumin, 1862, 710 pp.

Deist, Wilhelm (éd.) : *Marine und Marinepolitik im kaiserlichen Deutschland 1871 bis 1914*. Düsseldorf, 1972, 328 pp.

Deist, Wilhelm : *Flottenpolitik und Flottenpropaganda. Das Nachrichtenbureau des Reichsmarineamtes 1897-1914*. Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1976, 334 pp.

Dillmann, Clemens : **«** Hundert Jahre deutsche Kolonialherrschaft. Ein Literaturessay », in : *Sozialwissenschaftliche Informationen für Unterricht und Studium Heft 4*. 1986, pp. 26-32

Djomo, Esaïe : *« Des Deutschen Feld, es ist die Welt! ». Pangermanismus in der Literatur des Kaiserreichs, dargestellt am Beispiel der deutschen Kolonialllyrik. Ein Beitrag zur Literatur im historischen Kontext.* Thèse, Saarbrücken. St. Ingbert, Röhrig, 1992, 296 pp. [Saarbrücker Beiträge zur Literaturwissenschaft; 31]

Dohnke, Kay ; Hopster, Norbert et Wirrer, Jan (éds.) : *Niederdeutsch im Nationalsozialismus. Studium zur regionalern Kultur im Faschismus*. Hildesheim, Georg Olm, 1994, 554 pp.

Doerry, Martin : *Übergangsmenschen. Die Mentalität der Wilhelminer und die Krise des Kaiserreichs*. München, Weinheim, Juventa, 1986, 197 pp.

Dörner, Andreas : *Politischer Mythos und symbolische Politik. Sinnstiftung durch symbolische Formen am Beispiel des Hermannsmythos*. Opladen, Westdeutscher Verlag, 1995, 421 pp.

Dülffer, Jost : « Deutsche Kolonialherrschaft in Afrika », in : *Neue Politische Literatur, 26. Jahrgang*. Wiesbaden, Steiner, 1981, pp. 458-473

Dülffer, Jost : « Bismarck und das Problem des europäischen Friedens », in : Le même (éd.) : *Otto von Bismarck. Person – Politik – Mythos*. Berlin, Akademie Verlag, 1993, pp. 107 – 121

Dukes, Jack Richard : *Helgoland, Zanzibar, East Afrika. Colonialism in German politics, 1884-1890*. Thèse, Urbana (Illinois), 1970, VI, 301 pp.

Dupeux, Louis : « Le prussianisme de la „Révolution conservatrice“ allemande (1919-1933) », in : Le même (éd.) : *Prusse et prussianisme aux XIXe et XXe siècles*. Colloque bilatéral franco-allemand, organisé les 13 et 14 mars 1987 par le centre d'études germaniques de Strasbourg [*Revue d'Allemagne* n° 19,3, pp. 245-252]

Faber, Karl-Georg : « Realpolitik als Ideologie. Die Bedeutung des Jahres 1866 für das politische Denken in Deutschland ». In : *Historische Zeitschrift*, vol. 203, 1966, pp. 1-45

Fabri, Friedrich : *Bedarf Deutschland der Colonien? Eine politisch-ökonomische Betrachtung*. Gotha, Andreas Perthes, 1879, VII, 108 pp.

Faulenbach, Bernd : *Ideologie des deutschen Weges. Die deutsche Geschichte in der Historiographie zwischen Kaiserreich und Nationalsozialismus*. München, Beck, (1980), IX, 516 pp.

Feuchtwanger, Edgar. J. : *Preußen. Mythos und Realität*. Frankfurt am Main, Akademie Verlag, 1972, VII, 309 pp.

Fesser, Gerd : *Der Traum vom Platz an der Sonne. Deutsche „Weltpolitik“ 1897-1914*. Bremen, Donat, 1996, 239 pp.

Fieldhouse, David K. : *Die Kolonialreiche seit dem 18. Jahrhundert*. (Fischer Weltgeschichte vol. 29). Frankfurt am Main,, Fischer, 1965, 364 pp.

Fohr-Prigent, Estelle : « La `Honte Noire´. Racisme et propagande allemande après la Première Guerre mondiale », in : *Relations Internationales, n° 106,* 2001, pp. 165-177

Frank, Walter : « Zunft und Nation. Discours du 19 octobre 1935 », in : Asendorf, Manfred (éd.) : *Aus der Aufklärung in die permanente Restauration. Geschichtswissenschaft in Deutschland*. Hamburg, Hoffmann u. Campe, 1974, pp. 334-343

Frank, Walter : « Der geheime Rat Paul Kayser. Teil II », in : *Historische Zeitschrift*, vol. 168, 1943, pp. 541-563

Fristeva, Julia : *Das weibliche Genie I. Hannah Arendt*. Berlin, Wien, Philo, 388 pp. [Aus dem französichen von Vincent von Wroblewsky]

Fröhlich, Michael : *Imperialismus. Deutsche Kolonial- und Weltpolitik 1880-1914*. (München), dtv, 1994, 222 pp.

Fröhlich, Michael : *Von Konfrontation zur Koexistenz. Die Deutsch-englische Beziehungen in Afrika zwischen 1884 und 1914.* Bochum, Brochmeyer, 1990, 371 pp.

Geissler, Rolf : *Dekadenz und Heroismus. Zeitroman und völkisch-nationalsozialistische Literaturkritik*. Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1964, 168 pp. [Schriftenreihe der Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte; n° 9]

Gerstenhauer, Max Robert : *Der völkische Gedanke in Vergangenheit und Zukunft. Aus der Geschichte der völkischen Bewegung*. Leipzig, Armanen, 1933, VII, 165 pp.

Giesebrecht, Franz (ed). : *Die Behandlung der Eingeborenen in den deutschen Kolonien. Ein Sammelwerk*. Berlin, Fischer, 1898, 194 pp.

Glaser, Hermann : *Spießer-Ideologie. Von der Zerstörung des deutschen Geistes im 19. und 20. Jahrhundert*. Köln, Wissenschaft und Politik, 1974, 215 pp.

Glaser, Horst Albert et Kleine-Roßbach, Sabine (éds.) : *Abenteurer als Helden der Literatur. Oder : Wie wurden oder machten sich Schwindler, Spione, Kolonialisten oder Militärs zu großen Gestalten der europäischen Literatur?* Stuttgart, Weimar, Metzler, 2002, 307 pp.

Grabert, W. et Mulot, Arnot : *Geschichte der deutschen Literatur*. 13^{e} éd., (München), Bayerischer Schulbuch-Verlag, 1969, 497 pp.

Graudenz, Karlheinz et Schindler, Hanns-Michael : *Die deutschen Kolonien. Über 100 Jahre Geschichte in Wort, Bild und Karte*. München, Südwest Verlag, 1984, 319 pp.

Grimm, Hans : *Volk ohne Raum*. München, Langen, 1926, 1299 pp.

Grossweiler, Kurt : « Junkertum und Faschismus », in : Seeber, Gustav et Noack, Karl-Heinz (éds.) : *Preußen in der deutschen Geschichte nach 1789*. Berlin, Akademie Verlag, 1983, p. 290-302

Gründer, Horst : *Christliche Mission und deutscher Imperialismus. Eine politische Geschichte ihrer Beziehungen während der deutschen Kolonialzeit (1884-1914) unter besonderer Berücksichtigung Afrikas und Chinas*. Paderborn, Schöningh, 1982, 444 pp.

Gründer, Horst : *Geschichte der deutschen Kolonien*. Paderborn, München, Wien, Zürich, Schöningh, 1985, 312 pp.

Gründer, Horst (éd.) : *« ...da und dort ein junges Deutschland gründen » Rassismus, Kolonien und kolonialer Gedanke vom 16. bis zum 20. Jahrhundert*. (München), dtv, 1999, 386 pp.

Gunthert, André : « L'ordre des images. Culture visuelle et propagande en Allemagne nazie », in : *Vingtième siècle, n° 72*, 2001, pp. 53-62

Haack, Friedrich-Wilhelm : *Wotans Wiederkehr. Blut-, Boden- und Rasse-Religion*. München, Claudius, 1981, 255 pp.

Haffner, Sebastian*. : Von Bismarck zu Hitler. Ein Rückblick*. München, Kindler, 1987, 330 pp.

Haffner, Sebastian : *Die sieben Todsünden des deutschen Reiches. Grundfehler der deutschen Politik nach Bismarck. Damals und auch heute.* Hamburg, Nannen, 1965, 142 pp.

Hagemann, Walter *: Publizistik im Dritten Reich. Ein Beitrag zur Methodik der Massenführung. Hamburg, Hansischer Gildenverlag, 1948, 515 pp*.

Hallgarten, George F. W. : « War Bismarck ein Imperialist? Die Außenpolitik des Reichsgründers im Licht der Gegenwart », in : *Geschichte in Wissenschaft und Unterricht 22*, 1971, pp. 257-265

Hansen, Wilhelm : « Fieberkurven der Arminiusbegeisterung. Das Hermannsdenkmal und seine Folgen », in : Korzus, Bernard (éd.) : *Das malerische und romantische Westfalen. Aspekte eines Buches*. Münster, Westfälisches Landesmuseum für Kunst und Kulturgeschichte, 1974, pp. 211-218

Hardtwig, Wolfgang : « Von Preußens Aufgabe in Deutschland zu Deutschlands Aufgabe in der Welt. Liberalismus und borussianisches Geschichtsbild zwischen Revolution und Imperialismus », in : *Historische Zeitschrift*, vol. 231, 1980, pp. 265-324

Hartmann, Petra : *Faust und Don Juan. Ein Verschmelzungsprozess, dargestellt anhand der Autoren: Wolfgang Amadeus Mozart, Johann Wolfgang von Goethe, Nikolaus Lenau, Christian Dietrich Grabbe, Gustav Kühne und Theodor Mundt*. Stuttgart, ibidem-Verlag, 1998, 145 pp.

Heiber, Helmut : *Walter Frank und sein Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschlands*. Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1966, 1273 pp.

Heine, Peter et Heyden Ulrich van der (éds.) : *Studien zur Geschichte des deutschen Kolonialismus in Afrika. Festschrift zum 60. Geburtstag von Peter Sebald*. Pfaffenweiler, Centaurus, 1995, 582 pp.

Helbig, Ludwig : *Imperialismus*. *Das deutsche Beispiel*. 2e éd. Frankfurt am Main, Berlin, München, Moritz Diesterweg, 1971, 138 pp.

Hesse, Otto Ernst : « Hermann der Cherusker », in : Arnim, Hans von (éd.) : *Kämpfer. Großes Menschentum aller Zeiten*. vol. 1. Berlin, Leipzig, Wien, Bern, Franz Schneider, (1923), pp. 79- 93

Heumann, Hans (éd.) : *Geschichte für morgen. Arbeitsbuch für den Geschichtsunterricht in der Sekundarstufe I*, v*ol. 3 : Die Grundlagen unserer Gesellschaft (1648-1919)*, Frankfurt am Main, Hirschgraben,1981, 224 pp.

Hildebrand, Klaus : *Vom Reich zum Weltreich. Hitler, NSDAP und koloniale Frage 1919-1945*. München, Fink, 1969, 955 pp.

Hiller von Gaertringen, Friedrich Frhr : « `Dolchstoß´-Diskussion und `Dolchstoßlegende´ im Wandel von vier Jahrzehten », in : Besson, Waldemar et Hiller von Gaetringen, Friedrich Frhr (éds.) : *Geschichte und Gegenwartsbewusstsein. Historische Betrachtungen und Untersuchungen. Festschrift für Hans Rothfels zum 70. Geburtstag*. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1963, pp. 122-160

Hillgruber, Andreas : « `Revisionismus´ – Kontinuität und Wandel in der Außenpolitik der Weimarer Republik », in : *Historische Zeitschrift*, vol. *237*, 1983, pp. 597-621

Hollstein, Dorothea : *Antisemitische Filmpropaganda. Die Darstellung des Juden im nationalsozialistischen Spielfilm*. Berlin, Pullach, Verlag Dokumentation, 1971, 367 pp.

Hübbe-Schleiden, Wilhelm : *Äthiopien. Studien über West-Afrika*. Hamburg, Friedrichsen, 1879, XVI, 412 pp.

Iliffe, John : *Tanganyika under German Rule. 1905-1912*. Cambridge, the university Press, 1969, 235 pp.

Jacob, Ernst Gerhard (éd.) : *Deutsche Kolonialpolitik in Dokumenten*. *Gedanken und Gestalten aus den letzten fünfzig Jahren*. Leipzig, Dietrich, 1938, 608 pp.

Kershaw, Ian : *Der Hitler-Mythos. Volksmeinung und Propaganda im Dritten Reich*. Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1980, 213 pp.

Ketteler, Wilhelm Emmanuel Freiherr von : *Deutschland nach dem Krieg von 1866*. Mainz, Kirchheim, 1867, VI, 231 pp.

Kirsch, Edgar : *Hans Grimm und der nordische Mensch*. München, Albert Langen / Georg Müller, 1938, 115 pp.

Ki-Zerbo, Joseph : *Histoire de l'Afrique Noire. D'hier à demain*. Paris, Hatier, 1978, 730 pp.

Klauss, Klaus : *Die deutsche Kolonialgesellschaft und die deutsche Kolonialpolitik. Von den Anfängen bis 1895*. Thèse, Berlin, Humboldt, 1966, 292 pp.

Klüver, Reymer : « Die Kaserne und die koloniale Kunst. Warum die Eröffnung des sogenannten Tansania-Parks in Hamburg weiter umstritten ist », in : *Süddeutsche Zeitung* n° 197 du mardi 27 août 2002, p. 3

Koch, Hannsjoachim W. : *Der Sozialdarwinismus. Seine Genese und sein Einfluss auf das imperialistische Denken*. München, Beck, 1973, 179 pp.

Koponen, Juhani : *Development for exploitation. German colonial policies in Mainland Tanzania, 1884-1914*. Hamburg, Helsinki, 1994, 740 pp. [Studien zur Afrikanischen Geschichte 10]

Kornemann, Ernst : « Die Varusschlacht. Die erste Befreiungstat auf deutscher Erde », in : Le même : *Gestalten und Reiche. Essays zur alten Geschichte*. Leipzig, Dieterich, 1943, pp. 274-303

Kott, Sandrine : *Bismarck*. Paris, Presses des Sciences Po, 2003, 357 pp.

Krebs, Siegfried : « Zwangsarbeit in der ehemaligen deutschen Kolonie Ostafrika », in : *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität Leipzig. 9. Jahrgang*. 1959-1960, pp. 395-400

Kreuzer, Guido : *Die schwarze Schmach. Der Roman des geschändeten Deutschland*. Leipzig, Leipziger Graphische Werke, 1921, 285 pp.

Kruck, Alfred : *Geschichte des Alldeutschen Verbandes 1890 – 1939*. Wiesbaden, Steiner, 1954, VI, 258 pp.

Krützen, Michaela : *Hans Albers. Eine deutsche Karriere*. Weinheim, Berlin, Quadriga, 1995, 458 pp.

Kum'a N'dumbe III, Alexandre : *Hitler voulait l'Afrique. Le projet du 3e Reich sur le continent africain*. Paris, L'Harmattan, 1980, 391 pp.

Kundrus, Birthe (éd.) : *Phantasiereiche. Zur Kulturgeschichte des deutschen Kolonialismus*. Frankfurt am Main, New York, Campus Verlag, 2003, 327 pp.

Kuntze, Paul H. : *Das neue Volksbuch der Kolonien*. Leipzig, Dollheimer, 1942, 229 pp.

Laak, Dirk van : « Die afrikanische Welt als Wille und deutsche Vorstellung. Jede Epoche träumt die nächste : von der nehmenden zur gebenden Kolonisierung », in : *Frankfurter Allgemeine Zeitung,* n° 192, du mardi 20 août 2002, p. 36

[**Langbehn, August Julius**] : *Rembrandt als Erzieher. Von einem Deutschen*. 71e éd. Leipzig, Hirschfeld, 1926, 380 pp.

Lange, Friedrich : *Reines Deutschtum. Grundzüge einer nationalen Weltanschauung. Mit einem Anhang : Nationale Arbeit und Erlebnisse*. 3e éd. Berlin, Alexander Duncker, 1904, 443 pp.

Lenk, Kurt : *Volk und Staat. Strukturwandel politischer Ideologien im 19. und 20. Jahrhundert*. Stuttgart, Berlin, Mainz, Kohlhammer, 1971, 196 pp.

Lettow-Vorbeck, General von : *Heia Safari!. Deutschlands Kampf in Ostafrika. Der deutschen Jugend unter Mitwirkung seines Mitkämpfers Hauptmann von Ruckteschell*. Leipzig, Köhler u. Amelang, 1920, 282 pp.

Lettow-Vorbeck, General von : *Meine Erinnerungen aus Ostafrika*. 2e éd., Berlin, Leipzig, Koehler, 1926, 302 pp.

Lettow-Vorbeck, Paul von : *Afrika, wie ich es wiedersah*. München, Lehmann, 1955, 84 pp.

Lettow-Vorbeck, General von : *Mein Leben*. Biberach, Koehler, 1957, 288 pp.

Leutwein, Paul (éd.) : *Dreißig Jahre deutsche Kolonialpolitik*. Mit weltpolitischen Vergleichen und Ausblicken. Berlin, Gersbach & Sohn, 1921, 413 pp.

Leutwein, Paul : *Die deutsche Kolonialfrage*. Berlin, Safari, 1937, 72 pp.

Ley, Michael et Schoeps, Julius H. (éds.) : *Der Nationalsozialismus als politische Religion*. Bodenheim, Philo-Verl-Ges., 1997, 280 pp.

Link, Jürgen : « Historische Analogien : Strukturen und Funktionen », in : *Kulturrevolution. Zeitschrift für angewandte Diskurstheorie*, n° 24, 1991, p. 3-9

Link, Jürgen et Wülfing, Wulf (éds.) : *Nationale Mythen und Symbole in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts. Strukturen und Funktionen von Konzepten nationaler Identität*. Stuttgart, Klett-Cotta, 1991, 311 pp.

Lote, René : *Histoire de la « culture » allemande. Vie politique et sociale. Science et philosophie. Littérature et beaux-arts. « Culture »? ou civilisation?* Paris, Félix Alcan, 1934, 316 pp.

Loth, Heinrich : « Die Gründung von Deutsch-Ostafrika und die christliche Mission», in : *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl- Marx-Universität Leipzig. 8. Jahrgang*. 1958/1959, pp. 339-347

Loth, Heinrich : « Die politische Zusammenarbeit der christlichen Mission mit der deutschen Kolonialmacht in Afrika », in : *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft. VII. Jahrgang*. *Heft 5*. 1959, p. 1337 – 1344

Loth, Heinrich : *Griff nach Ostafrika. Politik des deutschen Imperialismus und antikolonialer Kampf. Legende und Wirklichkeit*. Berlin, Deutscher Verlag der Wissenschaften, 1968, III, 208 pp.

Loth, Heinrich : *Propheten, Partisanen, Präsidenten. Afrikanische Volksführer und ihre Widersacher*. Berlin, Deutscher Verlag der Wissenschaft, 1973, 248 pp.

Louis, William Roger : *Das Ende des deutschen Kolonialreiches. Britischer Imperialismus und die deutschen Kolonien, 1914-1919*. Düsseldorf, Bertelsmann, 1971, 140 pp.

Markov, Walter : « Zu einigen Beziehungen der nationalen Bourgeoisie und der Rolle des Neokolonialismus », in : *Wissenschaftliche Zeitschrift der Karl-Marx-Universität Leipzig. 9. Jahrgang*. 1959/1960, pp. 473-482

Masson, Jean-Yves (éd.) : *Faust ou la mélancolie du savoir*. Actes du colloque organisé à l'université Paris X-Nanterre et Théâtre du Châtelet (Théâtre Musical de Paris) les 3, 4 et 5 mai 2001. Paris, Desjonquères, 2003, 253 pp.

Merensky, Alexander : *Wie erzieht man am besten den Neger zur Plantagen-Arbeit? Preisgekrönt von der Deutsch-Ostafrikanischen Gesellschaft*. Berlin, 1886, 39 pp.

Merlio, Gilbert : « Les germanistes français et le phénomène prussien », in : *Revue d'Allemagne,* Tome XIX, n° 3, pp.287-296

Meyer, Hans (éd.) : *Das deutsche Kolonialreich. Eine Länderkunde der deutschen Schutzgebiete. Erster Band : Ostafrika und Kamerun*. Leipzig, Wien, Verlag des Bibliographischen Instituts, 1909, XII, 650 pp.

Mommsen, Wolfgang J. : *Imperialismustheorien. Ein Überblick über die neueren Imperialismusinterpretationen*. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht, 1977, 132 pp. [Kleine Vandenhoeck-Reiche vol. 1424]

Mommsen, Wolfgang J. : *Der autoritäre Nationalstaat. Verfassung, Gesellschaft und Kultur des deutschen Kaiserreiches*. Frankfurt am Main, Fischer, 1990, 494 pp.

Mommsen, Wolfgang J. : *Das Zeitalter des Imperialismus.* Augsburg, Weltbild, 1998, 383 pp. [Weltbild Weltgeschichte vol. 28]

Müller, Fritz Ferdinand : *Deutschland, Zanzibar, Ostafrika. Geschichte einer deutschen Kolonialeroberung 1884-1890*. Berlin, Rütten & Loening, 1959, 581 pp.

Müller, Fritz Ferdinand : « Über neue Versuche einer Rehabilitierung des deutschen Kolonialismus und die koloniale Wirklichkeit in Deutsch-Ostafrika », in : *Wissenschaftliche Zeitschrift der Universität Berlin, 9. Jahrgang*. 1959/1960, pp. 77-84

Müller, Fritz Ferdinand : *Kolonien unter der Peitsche : eine Dokumentation*. Berlin, Rütten & Loening, 1962, 172 pp.

Neitzel, Sönke : *Weltreich oder Untergang. Die Weltreichslehre im Zeitalter des Imperialismus*. Mit einem Geleitwort von Winfried Baumgart. Paderborn, München, Wien, Zürich, Ferdinand Schöningh, 2000, 453 pp.

Nova, Fritz : *The national socialist Fuehrerprinzip and its background in German thought*. Thèse de l'université de Pennsylvanie, Philadelphie, 1943, pp. 95-113

Nussbaum, Manfred : *Vom „Kolonialenthusiasmus" zur Kolonialpolitik der Monopole. Zur deutschen Kolonialpolitik unter Bismarck, Caprivi, Hohenlohe*. Berlin, Akademie Verlag, 1962, 167 pp.

Nussbaum, Manfred : « Die gegenwärtige westdeutsche Historiographie zur deutschen Kolonialgeschichte », in : *Jahrbuch für Wirtschaftsgeschichte Teil II*. 1963, pp. 237-245

Oloukpona-Yinnon, Adjai Paulin : *« ...Notre place au soleil » ou l'Afrique des pangermanistes (1878-1918).* Paris, L'Harmattan, 1985, 183 pp.

Perroux, Francois : *Les mythes hitlériens*. Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1935, 156 pp.

Peters, Michael : *Der Alldeutsche Verband am Vorabend des Ersten Weltkrieges (1908-1914). Ein Beitrag zur Geschichte des völkischen Nationalismus im spätwilhelminischen Deutschland*. 2e éd., Frankfurt am Main, Berlin, Bern, New York, Paris, Wien, Peter Lang, 1996, 323 pp.

Pfeil, Joachim Graf von : *Zur Erwerbung von Deutsch-Ostafrika. Ein Beitrag zu seiner Geschichte*. Berlin, Curtius, 1907, 231 pp.

Poliakov, Léon : « Der germanistische Ursprungsmythos als Grundlage des völkischen Antisemitismus », in : Silbermann, Alphons et Schoeps, Julius H. (éds.) : *Antisemitismus nach dem Holocaust. Bestandsaufnahme und Erscheinungsformen in deutschsprachigen Ländern*. Köln, Wissenschaft u. Politik, 1986, pp. 91-104

Puschner, Uwe ; Schmitz, Walter et Ulbricht, Justus H. (éds.) : *Handbuch zur « Völkischen Bewegung » 1871-1918*. München, Saur, 1999, 978 pp.

Puschner, Uwe : *Die völkische Bewegung im Wilhelminischen Kaiserreich. Sprache, Rasse, Religion*. Darmstadt, WBG, 2001, 464 pp.

Reinhard, Wolfgang : « `Sozialimperialismus´ oder `Entkolonialisierung der Historie´? Kolonialkrise und `Hottentottenwahlen´ 1904-1907 », in : *Historisches Jahrbuch 97/98*. (1978), pp. 384-417

Reuth, Ralf Georg (éd.) : *Joseph Goebbels Tagebücher*. (En 5 vols.) München, Zürich, Riper, 1992

Ridé, Jacques : *L'image du Germain dans la pensée et la littérature allemandes de la redécouverte de Tacite à la fin du XVIe siècle. Contribution à l'étude de la genèse d'un mythe*. En 3 tomes. Paris, Champion, 1977, 625 pp. ; 1274 pp. ; 473 pp.

Rochau, August Ludwig von : *Grundsätze der Realpolitik, angewendet auf die staatlichen Zustände Deutschlands*. Stuttgart, Göpel, 1853, 224 pp.

Rosenberg, Alfred : *Der Mythus des 20. Jahrhunderts. Eine Wertung der seelisch-geistigen Gestaltenkämpfe unserer Zeit*. 9e éd. München, Hoheneichen, 1937, 712 pp.

Rudolph, Ludwig Ritter von : *Die Lüge, die nicht stirbt. Die „Dolchstoßlegende" von 1918*. Nürnberg, Glock u. Lutz, 1958, 146 pp.

Rundnagel, Erwin : « Der Mythos von Herzog Widukind », in : *Historische Zeitschrift*. vol. 155, 1937, pp. 232- 255 et pp. 475-505

Rundnagel, Erwin : « Der Tag von Verden », in : *Historische Zeitschrift*. vol. 157, 1938, pp. 457-490

Rundnagel, Erwin : « Der Ursprung der gegenwärtigen Beurteilung Widukinds und Karls des Großen », in : *Historische Zeitschrift*, vol. 160, 1939, pp. 90-103

Schallenberger, Horst : *Untersuchungen zum Geschichtsbild der Wilhelminischen Ära und der Weimarer Zeit. Eine vergleichende Schulbuchanalyse deutscher Schulgeschichtsbücher aus der Zeit von 1888 bis 1933*. Düsseldorf, A. Henn, (1964), 262 pp.

Scharlach, Julius : *Koloniale und politische Aufsätze und Reden*. Éd. par Heinrich Poschinger. Berlin, Mittler, 1903, 118 pp.

Seegert, Joachim : *Die dritte Heimat. Kolonialland, eine deutsche Schicksalsfrage*. Berlin, Leipzig, Bong, 1933, 125 pp.

Seegert, Joachim : *Koloniale Schicksalsstunde der weißen Rasse. Ein Aufriss, eine Abrechnung und eine Mahnung*. Berlin, Leipzig, Bong, 1934, 46 pp.

Seillière, Ernest : *Le Comte de Gobineau et l'aryanisme historique*. Paris, Plon, 1903, 450 pp.

Seillière, Ernest : *Houston Chamberlain. Le plus récent philosophe du pangermanisme mystique*. Paris, La renaissance du livre, 1909, 182 pp.

Sell, Manfred : *Das deutsch-englische Abkommen von 1890 über Helgoland und die afrikanischen Kolonien im Lichte der deutschen Presse*. Berlin, Bonn, Dümmler, 1926, 112 pp.

Sell, Manfred : *Die neue deutsche Kolonialpolitik*. München, Eher, 1933, 40 pp. [Nationalsozialistische Bibliothek ; n° 51]

Smith, Adam : *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*. Traduction de Paulette Taieb. Paris, Presses Universitaires de France, 1995, XLVII, 1429 pp.

Schäfer, Dietrich : *Staat und Welt. Eine geschichtliche Zeitbetrachtung*. Berlin, Elsner, 1922, VII, 302 pp.

Schmokel, Wolfe W. : *Der Traum vom Reich. Der deutsche Kolonialismus zwischen 1919 und 1945*. Gütersloh, Mohn, 1967, 214 pp.

Schnee, Heinrich : *Deutsch-Ostafrika im Weltkrieg. Wie wir lebten und kämpften*. Leipzig, Quelle und Meyer, 1919, XII, 439 pp.

Schnee, Heinrich (éd.) : *Deutsches Kolonial-Lexikon*. 3 vols. Leipzig, Quelle & Meyer, 1920

Schnee, Heinrich : *Die koloniale Schuldlüge*. 12e éd., München, Knorr & Hirth, 1940, 108 pp.

Schöllgen, Gregor : *Das Zeitalter des Imperialismus*. 2e éd. München, R. Oldenburg, 1991, 253 pp.

Schramm, Percy Ernst : *Deutschland und Übersee. Der deutsche Handel mit anderen Kontinenten, insbesondere Afrika. Von Karl V. bis Bismarck. Ein Beitrag zur Geschichte der Rivalität im Wirtschaftsleben*. Braunschweig, Berlin, Hamburg, Kiel, Westermann, 1950, 639 pp.

Schröder, Hans-Christoph : *Sozialismus und Imperialismus. Die Auseinandersetzung der deutschen Sozialdemokratie mit dem Imperialismusproblem und der „Weltpolitik" vor 1914*. Hannover, Literatur und Zeitgeschehen, 1968, 226 pp.

Schüßler, Wilhelm : *Adolf Lüderitz. Ein deutscher Kampf um Südafrika 1883-1886. Geschichte des ersten Kolonialpioniers im Zeitalter Bismarcks*. Bremen, 1936, 264 pp.

Schwarz, Marie-Theresia : *„Je weniger Afrika, desto besser". Die deutsche Kolonialkritik am Ende des 19. Jahrhunderts. Eine Untersuchung zur kolonialen Haltung von Linksliberalismus und Sozialdemokratie*. Frankfurt am Main, Berlin, Bern, Bruxelles, New-York, Wien, Lang, 1999, 402 pp.

Siemann, Wolfram : « Fahnen, Bilder und Medaillen. Medien politischer Kommunikation im 19. Jahrhundert », in : *Sozialwissenschaftliche Informationen für Unterricht und Studium Heft 3*. 1986, pp. 17-20

Sontheimer, Kurt : *Antidemokratisches Denken in der Weimarer Republik. Die politischen Ideen des deutschen Nationalismus zwischen 1918 und 1933*. München, Nymphenburger, 1962, 413 pp.

Speth, Rudolf : *Nation und Revolution. Politische Mythen im 19. Jahrhundert*. Opladen, Leske&Budrich, 2000, 502 pp.

Stratz, Rudolph : *Reisen und Reifen der Lebenserinnerungen*. 2e vol. Berlin, Scherl, 1926, 249 pp.

Streiffeler, Friedhelm : « Eine psychologische Deutung des Heldentums in der kolonialen Jugendliteratur », in : Mergner, Gottfried und Häfner, Ansgar (éds.) : *Der Afrikaner im deutschen Kinder- und Jugendbuch. Untersuchungen zur rassistischen Stereotypenbildung im deutschen Kinder- und Jugendbuch von der Aufklärung bis zum Nationalsozialismus*. Eine Ausstellung im Rahmen der 11. Oldenburger Kinder- und Jugendbuchmesse aus den Beständen der Universitätsbibliothek Oldenburg, aus Privatbesitz und Sammlungen. Oldenburg, Bibliotheks- und Informationssystem der Universität Oldenburg, 1985, p. 30-36

Sünner, Rüdiger : *Schwarze Sonne. Entfesselung und Missbrauch der Mythen in Nationalsozialismus und rechter Esoterik*. Freiburg, Basel, Wien, Herder, (1999), 255 pp.

Suret-Canale, Jean et Gatter, Frank Th. : *Protocoles et acte général de la Conférence de Berlin. 1884-1885*. Bremen, Übersee-Museum, 1984, 310 pp. [Bremer Afrika Archiv vol. 18]

Tetzlaff, Rainer : *Koloniale Entwicklung und Ausbeutung. Wirtschafts- und Sozialgeschichte Deutsch-Ostafrikas 1885-1914*. Berlin, Duncher & Humblot, 1970, 309 pp.

Tormin, Walter : *Geschichte der deutschen Parteien seit 1848*. Stuttgart, Berlin, Köln, Mainz, Kohlhammer, (1966), 304 pp.

Townsend, Mary E. : *Macht und Ende des deutschen Kolonialreiches*. Münster, Lit, 1988, 354 pp.

Treitschke, Heinrich von : *Politik. Vorlesungen gehalten an der Universität zu Berlin*, vol. 1., éd. par Max Cornicelius. Leipzig, Hirzel, 1911, 395 pp.

Wehler, Hans-Ulrich : *Imperialismus*. 3e éd. Köln, Kiepenheuer u. Witsch, 1976, II, 475 pp.

Wehler, Hans-Ulrich : *Bismarck und der Imperialismus*. 4e éd.. München, dtv, 1976, 586 pp.

Welch, David : *Propaganda and the German Cinema 1933-1945*. London, New York, I.P. Tauris, 2001, 311 pp.

Wenzel, Walter : *Wittekind in der deutschen Literatur*. Thèse, Münster, 1930, III, 159 pp.

Werner, Lothar : *Der Alldeutsche Verband 1890-1918. Ein Beitrag zur Geschichte der öffentlichen Meinung in Deutschland in den Jahren vor und während des Weltkrieges.* Berlin, Ebering, 1935, 294 pp.

Wiegels, Rainer et Woesler, Winfried (éds.) : *Arminius und die Varusschlacht. Geschichte – Mythos – Literatur*. Paderborn, München, Wien, Zürich, Schöningh, 1995, 434 pp.

Wild, Inge : « ` Mein Afrika !´ Zivilisationskritik und Sehnsucht nach dem Ursprung in deutschsprachigen Reiseberichten zu Schwarzafrika », in : *Jahrbuch Deutsch als Fremdsprache* 16 (1990), pp. 90-121

Wildenthal, Lora : « ”When Men Are Weak” – The Imperial Feminism of Frieda von Bülow », *Gender & History* 10 (1998), p. 53-77

Reich, Wilhelm : *Die Massenpsychologie des Faschismus*. [1946] Aus dem Englischen von Herbert Graf. Wiesbaden, Marix, 2005, 351 pp.

Wissmann, Hermann von : *Afrika. Schilderungen und Rathschläge zur Vorbereitung für den Aufenthalt und Dienst in den deutschen Schutzgebieten*. Berlin, Mittler, 1895, 108 pp.

Wülfing, Wulf, Bruns, Karin et Parr, Rolf : *Historische Mythologie der Deutschen.1798-1918*. München, Fink, 1991, 276 pp.

Zimmermann, Alfred : *Geschichte der Deutschen Kolonialpolitik*. Berlin, Mittler, 1914, XVI, 336 pp.

7.3. Ouvrages généraux

7.3.1. Dictionnaires et outils divers (Par ordre aphabétique)

Andreas, Billy et Scholz, Wilhelm von (éds.) : *Die großen Deutschen. Neue deutsche Biographie*. En 4 vol. Berlin, Propyläen, 1942/1943

Brockhaus. Die Enzyklopädie. En 24 vol. ; 20e éd., Leipzig, Mannheim, Leipzig, Brockhaus, 1987-1996

Brockhaus : *Conversations-Lexikon, oder encyclopädisches Handwörterbuch für gebildete Stände*. En 15 vol. Altenburg, 1864-1868

Brunel, Pierre (dir.) : *Dictionnaire des mythes littéraires*. Monaco, Rocher, 1988, 1440 pp.

Der Grosse Brockhaus. Handbuch des Wissens. 15e éd., vol. 9, Leipzig, Brockhaus, 1931

Die Chronik des Films. In Zusammenarbeit mit dem Deutschen Institut für Filmkunde. Frankfurt am Main, Gütersloch, München, Chronik, 1994

Encyclopaedia Universalis. En 20 corpus. Paris, 1968

Grand dictionnaire Encyclopédique Larousse. En 10 tomes. Paris, Larousse, 1982-1985

Hopps, Johannes (éd.) : *Reallexikon der germanischen Altertumskunde*. En 4 vol. Berlin, New-York, Walter de Gruyter, 1973

Kosch, Wilhelm : *Deutsches Literatur-Lexikon*. En 4 vol. ; 2e éd. Bern, A. Krancke, 1953

Larousse du XXe siècle. Edité sous la direction de Paul Augé. En 6 volumes. Paris, Larousse, 1928-1953

Le petit Larousse. Illustré. Paris, Larousse, 2002

Prinzler, Hans Helmut : *Chronik des deutschen Films. 1895-1994*. Stuttgart, Weimar, Metzler, 1995

Ritter, Joachim (éd.) : *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, vol. 6, Darmstadt, 1984

Wilpert, Gero von (éd.) : *Sachwörterbuch der Literatur*. 8e éd. Stuttgart, Kröner, 2001, 925 pp.

7.3.2. Autres ouvrages : histoire, littérature, politique, mythe, idéologie

Assmann, Jan : *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*. München, Beck, 3e éd., 2000, 344 pp.

Assmann, Jan et Hölscher, Tonio (éds.) : *Kultur und Gedächtnis*. Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1988, 371 pp.

Bader, Wolfgang et Riesz, János (éds.) : *Literatur und Kolonialismus I. Die Verarbeitung der kolonialen Expansion in der europäischen Literatur*. Frankfurt am Main, Bern, Peter Lang, (1983), 348 pp. (Bayreuther Beiträge zur Literaturwissenschaft; vol. 4)

Banuls, André : *Heinrich Mann. Le poète et la politique*. Paris, Klincksieck, 1966, 710 pp.

Barthes, Roland : *Mythologies*. Paris, Seuil, 1957, 233 pp.

Berg, Jan *et al.* (éds.) : *Sozialgeschichte der deutschen Literatur von 1918 bis zur Gegenwart*. (Frankfurt am Main), Fischer, (1981), 784 pp.

Bergsdorf, Wolfgang : *Littérature et politique en Allemagne. Tradition et actualité d'un conflit permanent*. Traduit de l'Allemand par Paul Falkenburger. Bonn, Bouvier, 1992, 158 pp.

Brahimi-Chapuis, Denise et Challande, René : *Littérature et politique*. Paris, Delagrave, (1976), 165 pp.

Denis, Benoît : *Littérature et engagement. De Pascal à Sartre*. Paris, Seuil, 2000, 316 pp.

Durand, Gilbert : *Figures mythiques et visages de l'œuvre. De la mythocritique à la mythanalyse*. Paris, Dunos, 1992, 362 pp.

Eco, Umberto : *Les limites de l'interprétation*. Traduit de l'Italien par Myriem Bouzaher. Paris, Grasset, 1992, 413 pp.

Fichte, Johann Gottlieb : *Discours à la nation allemande*. Traduit de l'allemand par J. Molitor. Paris, Alfred Cortes, 1923, XXXV, 245 pp.

Goethe, Johann Wolfgang von : *Goethe : Faust I et II*. Traduction de Jean Malaplate. Paris, Flammarion, 1984, 550 pp.

Goethe / Schiller : *Ballades de Goethe et de Schiller*. Introduction, traduction, notes de Léon Mis. Paris, Aubier, 1944, 427 pp.

Greimas, Algirdas Julien : *Sémantique structurale. Recherche de méthode*. Paris, Presses Universitaires de France, 1986, 262 pp.

Greimas, Algirdas Julien : « Pour une théorie de l'interprétation du récit mythique », in : Le même : *Du sens. Essais sémiotiques*. Paris, Seuil, 1970, pp. 185-230

Grün, Klaus-Jürgen : *Arthur Schopenhauer*. München, Beck, 2000, 134 pp.

Grunewald, Michel et Puscher, Uwe (eds.) : *Le milieu intellectuel conservateur en Allemagne, sa presse et ses réseaux (1890-1960)*. Bern, Peter Lang, 2003, 718 pp.

Halbwachs, Maurice : *La mémoire collective*. 2e éd., Paris, Presses Universitaires de France, 1968, 204 pp.

Haselstein, Ulla : *„Die Gabe der Zivilisation". Kultureller Austausch und literarische Textpraxis in Amerika 1682-1861*. München, Wilhelm Fink, 2000, 189 pp.

Hofmann, Sabine : *„Die Konstruktion kolonialer Wirklichkeit". Eine diskursanalytische Untersuchung französischer Karibik- texte des früheren 17. Jahrhunderts*. Frankfurt am Main, Campus, 2001, 263 pp.

Jansen, Werner : *Verratene Heimat. Roman*. 1932, Braunschweig, Berlin, Hamburg, Westermann, (1932), 278 pp.

Jasper, Willi : *Faust und die Deutschen*. Berlin, Rowohlt, 1998, III, 303 pp.

Jauß, Hans Robert : *Literaturgeschichte als Provokation der Literaturwissenschaft.* Konstanz, Univ.-Verl, 1969, 72 pp.

Jouan, François et Motte, André (éds.) : *Mythe et politique. Actes du Colloque de Lièges 14-16 septembre 1989*. Paris, Les belles Lettres, 1990, 325 pp.

Maunier, René : *Sociologie coloniale. Introduction à l'étude du contact des races*. Paris, Domat-Montchrestien, 1932, 217 pp.

Möller, Frank (éd.) : *Charismatische Führer der deutschen Nation*. München, Oldenbourg, 2004, 281 pp.

Parr, Rolf : *« Zwei Seelen wohnen, ach! in meiner Brust ». Strukturen und Funktionen der Mythisierung Bismarcks 1860-1918*. München, Fink, 1992, 247 pp.

Sartre, Jean-Paul : *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, 1947, 374 pp.

Schmidt-Henkel, Gerhard : *Mythos und Dichtung. Zur Begriffs- und Stilgeschichte der deutschen Literatur im 19. und 20. Jahrhundert*. Bad Homburg, Berlin, Zürich, gehlen, 1967, 295 pp.

Sprengler, Oswald : *Preußentum und Sozialismus* (1919). München, C.H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1921, 99 pp.

Spengler, Oswald : *Le déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle.* Tome I : *Forme et réalité* et tome II : *Perspectives de l'histoire universelle*. (1919-1923). Traduit de l'Allemand par M. Tazerout, Paris, Gallimard, 1948, 411 pp. et 467 pp.

Stevenson, William : *Der Löwe von Afrika*. *Der legendäre General Paul von Lettow-Vorbeck und sein Kampf um Ostafrika.* Roman. München, Goldmann, 1984, 493 pp.

Strothmann, Dietrich : *Nationalsozialistische Literaturpolitik. Ein Beitrag zur Publizistik im Dritten Reich*. 3e éd., Bonn, Bouvier, 1968, 507 pp.

Tchakhotine, Serge : *Le viol des foules par la propagande politique*. Paris, Gallimard, 1952, 605 pp.

Tepe, Peter (éd.) : *Arbeiten aus dem Schwerpunkt Mythos/Ideologie I.* Essen, Die Blaue Eule, (1999), 346 pp. [Illusionstheorie- Ideologiekritik- Mythosforschung vol. 7]

Wapnewski, Peter : « Literatur heute », in : *Meyers Enzyklopädisches Lexikon*. vol. 15, 1975, pp. 155-160

Warmbold, Joachim : *„Ein Stückchen neudeutsche Erd'..." Deutsche Kolonial-Literatur. Aspekte ihrer Geschichte, Eigenart und Wirkung, dargestellt am Beispiel Afrikas*. Frankfurt am Main, Haag und Herchen, 1982, II, 292 pp.
Traduction : *Germania in Africa. Germany's Colonial Literature*. New York, Bern, Frankfurt am Main, Paris, Peter Lang, 1989, 305 pp. [Studies in Modern German Literature, vol. 22]

Zimmermann, Peter : « Literatur im Dritten Reich », in : Berg, Jan *et al.* (éds.) : *Sozialgeschichte der deutschen Literatur von 1918 bis zur Gegenwart*. (Frankfurt am Main), Fischer, (1981), pp. 359 – 416

Zimmermann, Peter : « Heimatkunst », in : Trommler, Frank (éd.) : *Deutsche Literatur. Eine Sozialgeschichte. vol. 8 : Vom Naturalismus zum Expressionismus 1880- 1910*. Hamburg, Rowohlt, 1982, pp. 154 - 168

7.4. Autres sources citées

Alldeutsche Blätter. Mainz, Vermögensverwaltung des Alldeutschen Verbandes, 1910-1916
Anlagen zu den Stenographischen Berichten über die Verhandlungen des Reichstages. Berlin, 1870-1906
Deutsche Kolonialzeitung
Frankfurter Allgemeine Zeitung
Nord-Berliner

Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstages. Session IV, vols. II, III, VII. Berlin, 1896-1897
Tageszeitung Ruhr
Vorwärts. Das Berliner Volksblatt. Abendblatt der Hauptstadt, éd. par Wilhelm Liebknecht. Berlin, 1891-1900
Weser-Zeitung. Ein politisch-merkantilistisches Abendblatt. Bremen, 1896.
http://www.ntz.info/gen/n00497.html
http://www.german-navy.de/kriegsmarine/ships/fleettender/carlpeters/history.html
www.fh-lueneburg.de/u1/gym03/homepage/chronik/peters/peters.htm

8. INDEX DES NOMS PROPRES

Index des noms propres

A

Albers, Hans (1891-1960) 167, 268, 269, 341, 396
Albert le Grand (1200-1280) 206
Alexandre le Grand (356-323 avant J.-C.) 247
Alexandrie 125
Algérie 279
Alsace, Alsace-Lorraine 281, 311, 319
Angleterre (Grande-Bretagne) 7, 18, 32, 41, 50, 59, 93, 94, 108, 174, 196, 240, 247, 248, 276, 277, 279, 290, 295, 309, 311, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 351
Anschütz, Gerhard (1867-1948) 198
Arenberg, Hans Ludwig Prinz von (1849-1907) 50
Arendt, Hannah (1906-1975) 260, 261, 282, 387, 392
Arendt, Otto (1854-1936) 40, 42, 55, 91, 253, 263
Arminius (18 avant J.-C. - 19 après J.-C.) 139, 153, 159, 168, 194, 388, 404
Assmann, Jan 368, 406
Astier, Colette 61

B

Bach, Johann Sebastian (1685-1750) 101
Bair, Henry Martin 3, 5, 41, 347, 348, 384
Balder [Baldr] 138, 139, 142, 166, 168, 179, 194, 353, 381, 385
Bardowiet 172, 173
Bargash, Saïd (Sultan de Zanzibar) 27, 28, 33, 36, 111, 112, 113, 114, 352
Bechelaren, Rüdiger von 145, 219, 221, 234, 403
Beethoven, Ludwig van (1770-1827) 101
Behr-Bandelin, Comte (1834-1894) 24, 25, 294
Bennigsen, Rudolf von (1824-1902) 23, 170
Berlin, Conférence de 34
Bismarck, Otto von (1815-1898) X, 5, 6, 17, 18, 19, 22, 23, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 36, 37, 39, 40, 42, 43, 60, 61, 66, 72, 95, 113, 114, 116, 117, 126, 136, 139, 140, 149, 150, 166, 170, 181, 182, 190, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 235, 243, 245, 255, 256, 258, 266, 274, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 295, 296, 299, 300, 355, 357, 358, 365, 369, 387, 390, 393, 396, 399, 402, 403
Bizeul, Yves 388
Blücher, Gebhard Leberecht (ou Prince Blücher von Wahlstatt 1742-1819) 149, 150
Böhme, Hermann 178, 197, 199, 224, 239, 256, 298, 299, 352, 357
Bottrop 376
Bouganda (Ouganda) 44, 245, 246, 250
Brême 32, 376
Breusing, Admiral z.D. 59, 320, 388
Brunel, Pierre 4, 61, 405
Brunschwig, Henri 32, 388
Bruxelles 32, 43, 50, 55, 58, 135, 179, 402
Buchhorn, Josef 140, 192, 193, 201, 203, 204, 230, 249, 250, 293, 294, 299, 300, 382, 423, 433
Bückendorf, Jutta 44, 45, 389
Bülow, Bernhard von (1849-1929) 53, 271
Bülow, Frieda Freiin von (1857-1909) 135, 136, 144, 145, 155, 156, 185, 186, 187, 205, 208, 226, 227, 228, 243, 244, 253, 275, 276, 302, 303, 321, 322, 337, 341, 342, 343, 354, 355, 379, 380, 404
Burg, Paul 143, 151, 257, 331, 382
Büttner, Kurt 3, 6, 23, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 36, 38, 40, 43, 66, 74, 117, 242, 248, 370, 384, 389

C

Caire (Le) 126, 321
Cameroun 32, 50, 289, 296
Caprivi, Leo von (1831-1899) 17, 44, 116, 272, 399
Carthage 123, 124
Caton (dit l'ancien ou le Censeur 234-149 avant J.-C.) 123
César, Jules (100-44 avant J.-C.) 13, 247
Chaka (1787-1828, chef des Zoulous) 82, 102, 250
Chamberlain, Houston Stewart (1855-1927) 100, 327, 335, 336, 389, 401
Chamberlain, Joseph (1836-1914) 18
Charlemagne ou Charles I^{er} le Grand (742-814) 182
Chicago 106
Clive, Robert (1725-1774) 121
Coerver, Hubert 139, 291, 292, 352, 382
Cologne 44, 333
Colomb, Christophe (1450-1506) 56, 121
Congo IX, 28, 31, 32, 33, 34, 60, 178, 179, 365
Corni, Gustavo 326, 327, 389
Cortéz, Hernán Fernando (1485-1547) 110, 112

D

Dabezies, André 4
Dahomey (actuelle République du Bénin) 50
Dante, Alighieri (1265-1321) 161, 162
Dar es-Salaam 38, 41, 43, 175, 263, 264, 345
Darré, Richard (1895-1953) 174, 326, 327
Darwin, Charles (1809-1882) (Darwinisme) 89, 92, 101, 390
Decken, Klaus von der (1833-1865) 13, 303
Demandowski, Ewald von (dramaturge du N.S.D.A.P.) 267
Dernburg, Bernhard (1865-1937) 358
Déroulède, Paul (1846-1914) 91
Dinglreiter, Senta 308, 310
Djomo, Esaïe 137, 281, 390
Doerry, Martin 120, 169, 390
Don Juan 148, 394
Dörner, Andreas 390
Dschingis-Kahn (1155-1227) 124, 125
Dülffer, Jost 195, 390
Dupeux, Louis 184, 391

E

Eco, Umberto 126, 407
Edouard VII (1841-1910) 310
Egypte 42, 78, 127

Emin Pacha ou Eduard Schnitzer (1840-1892) IX, 39, 42, 43, 51, 54, 64, 66, 96, 97, 128, 129, 171, 181, 196, 239, 248, 288, 353
Engel, Karl (oncle maternel de Carl Peters) 16, 23, 118, 138, 285
Engesohden 262
Epp, Franz Xavier Ritter von (1868-1946) 161, 264, 265, 289, 326, 400
Erfurt 172, 173
Espagne (L') 125, 126, 306
Essen 83, 376, 409
Essner, Cornelia 14, 109, 384
Eulenspiegel, Till (1300-1350) 199, 200

F

Faber, Karl-.Georg 391
Fabri, Friedrich (1824-1891) 21, 22, 23, 37, 43, 71, 72, 73, 77, 84, 107, 243, 364, 387, 391
Fachoda 310
Faust 61, 95, 146, 147, 148, 149, 150, 152, 157, 158, 257, 319, 394, 398, 407, 408
Feine, Hans Erich 211
Fesser, Gerd 271, 391
Fichte, Johann Gottlieb (1762-1814) 101, 139, 149, 336, 407
Flemming 41
Fohr-Prigent, Estelle 233, 391
France (La) 21, 30, 32, 71, 110, 113, 119, 150, 190, 233, 271, 279, 281, 295, 306, 311, 331, 384, 389, 401, 407
Frank, Walter (1905-1945) 2, 3, 5, 6, 46, 52, 65, 66, 110, 152, 181, 199, 267, 353, 354, 361, 379, 394
Frédéric II le Grand (1712-1786), Roi de Prusse 13, 149, 208, 234
Frédéric-Guillaume, dit le Grand Électeur (1620-1688) 164, 192, 193, 205, 208, 333
Fremantle, Edmund Robert (1836-1929) 248
Froembgen, Johann 215, 284, 357, 383
Funke, Alfred 136, 139, 180, 181, 229, 257, 297, 357, 358, 380, 383

G

Gabon 22
Gatter, Frank Th. 32, 403
George V (1865-1936) 170
Germanicus (15 avant J.-C. – 19 après J.-C.) 159
Germanie (La) 180, 299
Geulen, Christian 34, 111, 130, 280, 384
Ghana 164, 193, 333
Gies, Horst 326, 327, 389
Giesebrecht, Franz 53, 97, 116, 135, 380, 392
Glaser, Hermann 13, 216, 261, 270, 392
Glaser, Horst Albert 392
Gobineau, Joseph Arthur de (1816-1882) 98, 100, 103, 336, 401
Godeffroy, (La maison) 201
Goebbels, Joseph (1897-1945) 167, 189, 190, 211, 216, 217, 218, 251, 267, 268, 269, 388, 400
Goethe, Johann Wolfgang von (1749-1832) 61, 95, 122, 147, 148, 149, 157, 158, 161, 162, 394, 407
Gottberg, Otto von 40, 42, 55, 235, 236, 384
Götz de Berlichingen (1480-1562) 161, 162, 163, 168, 194
Grabbe, Dietrich Christian (1801-1836) 148, 394
Gracchus, Caius (154-121 avant J.-C.) 13, 247
Gracchus, Tiberus (162-133 avant J.-C.) 13, 247
Greimas, Algirdas Julien (1917-1992) 109, 113, 114, 407
Griggs, James M. 106
Grimm, Hans (1875-1959) 202, 252, 292, 344, 392, 395
Grossweiler, Kurt 188, 392
Gründer, Horst 17, 33, 39, 44, 51, 78, 80, 84, 88, 89, 129, 193, 195, 196, 198, 241, 243, 245, 267, 289, 333, 393
Grunewald, Michel 150, 407
Guillaume I^{er} (1797-1888), Empereur d'Allemagne 33, 38, 40, 117, 162, 198
Guillaume II (1859-1941), Empereur d'Allemagne 15, 42, 53, 57, 147, 153, 187, 198, 203, 205, 210, 254, 271, 280, 282, 283, 338, 356, 360, 387, 420

H

Haeckel, Ernst (1834-1919) 89
Hagen (assassin de Siegfried dans les *Nibelungen*) 27, 60, 141, 153, 385
Hagen, Maximilian von 26, 60, 141
Halbwachs, Maurice 368, 407
Hambourg 173, 333
Hamilcar Barca (vers 290-229 avant J.-C.) 247
Hannibal (247-183 avant J.-C.) 123, 124, 247
Hanovre 16, 54, 127, 170, 173, 177, 181, 190, 262, 263, 265, 372, 421
Hansing & Co. 33
Hartung, Günter 168, 169
Hatzfeld, Paul Graf von 31
Hegel, Georg Wilhelm Friedrich (1770-1831) 101
Heiber, Helmut 52, 152, 394
Helbig, Ludwig 21, 90, 91, 394
Helgoland (-Zanzibar) IX, 34, 44, 45, 56, 265, 272, 273, 298, 299, 321, 322, 374, 391, 401, 421
Heller, Petter 6, 373, 374, 375, 385, 388
Hencker-Donnersmarck (Compagnie) 38
Henri I^{er} l'Oiseleur (875-936) 179, 180, 300
Henri le Lion (1129-1195) 180
Herkel, Jan (1786 - 1853) 91
Hesse, Otto Ernst 159, 394
Heumann, Hans 371, 394
Hildebrand, Klaus 139, 232, 247, 249, 265, 266, 269, 270, 289, 297, 316, 323, 325, 326, 327, 394
Hitler, Adolf (1889-1945) 139, 145, 199, 205, 210, 211, 215, 216, 217, 218, 221, 222, 223, 224, 232, 241, 247, 249, 265, 266, 270, 288, 289, 297, 316, 323, 325, 326, 327, 339, 346, 360, 393, 394, 395, 396, 417, 421
Höder (dieu germanique, fils du Wotan) 166
Hoechst (Compagnie) 38
Hoffmann, Kurt 137, 154, 171, 172, 272, 273, 380, 391
Hofmeister, Rudolf 48, 49, 50, 52, 135, 380
Hohenlohe, Prince Chlodwig de (1819-1901) 17, 23, 50, 51, 56, 57, 116, 271, 399
Hohenlohe-Langenburg, Hermann zu (1832-1913) 23
Honold, Alexander 373
Hübbe-Schleiden, Wilhelm (1846-1916) 22, 60, 77, 78, 103, 107, 125, 364, 395
Hübner, Herbert 200

Hugenberg, Alfred (1865-1951) 45, 60
Humboldt, Wilhelm von (1767-1835) 25, 101, 395
Hundsdörfer, Volkhard 6, 373, 388

I

Ilfeld 12, 212, 217, 420
Italie 182

J

Jagodja (servante et concubine de Carl Peters) 46, 136, 240
Jahn, Friedrich Ludwig (1778-1852) 149
Jansen, Werner 183, 197, 407
Jaspers, Karl (1883-1969) 260
Jeanne d'Arc (1412-1431) 61
Jühlke, Karl (1856-1886) 13, 27, 110, 167, 230, 303, 304
Julien, Charles-André 30, 71, 384

K

Kaiserslautern 376
Kant, Emmanuel (1724-1804) 14, 101, 139
Kardorff, Wilhelm von (1828-1907) 46, 52, 53, 137, 185, 264, 380
Kayser, Paul (1845-1898) 6, 40, 49, 50, 56, 57, 113, 114, 137, 158, 200, 249, 250, 346, 349, 350, 351, 352, 355, 356, 357, 358, 359, 379, 391
Ketteler, Emmanuel Wilhelm von (1811-1877) 192, 395
Kilimandjaro IX, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 52, 55, 56, 58, 106, 134, 138, 147, 154, 158, 160, 167, 198, 207, 240, 283, 303, 307, 329, 330, 345, 356, 365, 420
Kilvi Kisivani 38, 41
Kilvi Kivindje 38, 41
Kirk, John Sr (Consul général britannique à Zanzibar) 27
Ki-Zerbo, Joseph 2, 36, 395
Klaadt, Christian 286, 383
Klampen, Erich zu 139, 143, 178, 179, 180, 182, 183, 200, 201, 223, 237, 238, 239, 255, 256, 285, 309, 310, 311, 313, 314, 315, 350, 351, 356, 383
Klauss, Klaus 25, 395
Klotz, Marcia 329, 330, 345, 346, 385
Knoth, Inge 188, 387
Königgrätz (Sadowa) 287
Koponen, Juhani 52, 68, 126, 242, 395
Kott, Sandrine 197, 199, 396
Krätschell, Hermann 7, 35, 37, 38, 52, 53, 58, 59, 64, 65, 99, 102, 264, 385
Krebs, Siegfried 80, 396
Kreuzer, Guido 76, 233, 396
Kruck, Alfred 396
Krüger, Paul (ou Ohm 1825-1904) 215, 284, 330, 346, 357, 383, 385
Krupp, Alfred (1812-1887) 38, 116
Kundrus, Birthe 34, 111, 130, 280, 344, 373, 384, 396
Kuntze, Paul H. 220, 221, 396, 423, 431
Kusserow, Heinrich (1836-1900) 33
Küster, Otto 325

L

Laak, Dirk van 139, 225, 396
Lado 43
Langbehn, August Julius (1851-1907) 169, 174, 175, 396
Lange, Friedrich 24, 55, 66, 120, 169, 170, 171
Lassalle, Ferdinand (1825-1864) 350, 351
Leibnitz, Gottfried Wilhelm (1646-1716) 101
Leipzig 7, 14, 15, 16, 17, 31, 37, 40, 42, 44, 47, 66, 73, 74, 80, 81, 88, 99, 109, 125, 137, 139, 143, 150, 151, 159, 165, 169, 173, 183, 189, 200, 208, 221, 233, 234, 236, 240, 241, 242, 247, 249, 255, 257, 272, 273, 275, 279, 291, 299, 301, 308, 331, 332, 344, 348, 352, 357, 370, 378, 379, 380, 382, 383, 384, 392, 394, 395, 396, 397, 398, 401, 402, 403, 405, 423, 431, 434
Leist, Heinrich 50, 51
Léopold II (1835-1909) 31, 178
Lettow-Vorbeck, Paul von (1870-1964) 94, 137, 138, 233, 234, 235, 236, 238, 239, 241, 258, 310, 397, 408
Leue, August 41
Leutwein, Paul 138, 150, 160, 236, 311
Leutwein, Theodor 138
Lichtenstein, Alfred 137, 148, 207, 380
Lieber, Ernst 55
Liebert, Eduard von (1850-1934) 80, 202, 353
Lindau, Paul 65
Lingi 38, 41
Link, Jürgen 397
Lisbonne 181
Livingstone, David (1823-1873) 13, 129
Loki (dieu nord-germanique du feu) 166
Londres IX, 16, 17, 19, 20, 37, 54, 76, 92, 108, 138, 157, 174, 282, 285, 310, 316, 323, 333, 420, 422, 428
Loth, Heinrich 28, 66, 138, 225, 242, 255, 389, 397, 398
Lothaire de Supplinburg (1075-1137) 300
Lübeck 138, 151, 333, 381
Lüderitz, Adolf (1834-1886) 32, 88, 89, 166, 402
Lüneburg 12, 177, 331, 375, 420

M

Mabruk (serviteur de Carl Peters) 46, 136, 345
Mafungu Biniani (Sultan de Nguru) 95
Mahdi (révolte du) 82
Mann, Heinrich (1871-1950) 281, 406
Mann, Klaus (1906-1949) 95
Mann, Thomas (1875-1955) 142
Mannheim 376
Mareale (Sultan de Marangu) 240
Markov, Walter 398
Marx, Karl (1818-1883) 370
Massaïs 250, 251, 252, 337
Matthews, (Général anglais à Zanzibar) 28
Maunier, René 41, 408
Maximilien I^{er} (1459-1519) 162, 163
May, Karl (1842-1912) 111, 138, 160, 381
Mayence 192
Melbourne 106
Menchikov, Aleksander (1787-1868) 186
Mendelssohn-Bartholdy (Compagnie) 38
Merensky, Alexander (1837-1918) 80, 398
Mexique 110, 121, 126

Michel-Ange (Michelangelo Buonarotti 1475-1564) 161, 162
Miltiade (540-489 avant J.-C.) 13
Minkindani 38, 41
Miquel, Johannes von (1828-1901) 23
Mommsen, Wolfgang J. (1817-1903) 21, 44, 271, 398
Mozart, Wolfgang Amadeus (1756-1791) 101, 148, 394
Mpwapwa 128
Mtesa (roi du bouganda) 82, 250
Muinin Sagara (chef d'Usagara) 29
Münchhausen, Börries Freiherr von (1874-1945) 227
Münckler, Herfried 144, 153
Munich 52, 54, 57, 64, 255, 376

N

Nachtigal, Gustav (1834-1885) 32, 166
Napoléon I^{er} (1769-1821) 13, 126
Nassau (maison de) 247
Neitzel, Sönke 93, 270, 272, 275, 399
Neuhaus (sur l'Elbe) 12, 20, 137, 162, 169, 171, 172, 173, 183, 200, 211, 212, 262, 265, 287, 296, 371, 374, 420, 421, 424, 440
New York 34, 45, 106, 111, 116, 130, 252, 280, 324, 344, 373, 384, 387, 396, 399, 404, 409
Nguru 30, 238
Nietzsche, Friedrich Wilhelm (1844-1900) 144, 145, 342
Nil 43, 321
Noé (Arche de) 246
Nova, Fritz 205, 399
Nussbaum, Manfred 17, 116, 399

O

Oettker, Karl (publiciste) 103, 104
Olden, Balder (1882-1949) 138, 139, 142, 179, 353, 381, 385
Oloukpona-Yinnon, Adjai Paulin 38, 79, 271, 399
Otto, August 27, 110
Ouologuem, Yambo 83

P

Pabst, Fritz Th. 176, 190, 203, 212, 213, 217, 222, 230, 248, 287, 292, 293, 307, 332, 340, 383, 423, 430
Pangani 38, 41
Parr, Rolf 61, 404, 408
Paschen, Joachim 6, 373, 388
Paul, Albert Otto 137, 275, 380
Périclès (vers 495-429 avant J.-C.) 247
Perras, Arne 6, 53, 60, 99, 114, 115, 135, 347, 376, 385
Peters, Carl (Pasteur, père de Carl Peters) 12, 173
Peters, Elise (née Engel, mère de Carl Peters) 12
Peters, Hans (1896 - 1966) 373
Peters, Thea (née Herbers, épouse de Carl Peters) 139, 266, 267, 421, 422, 429
Pfeil, Joachim von (1857-1924) 26, 27, 29, 41, 60, 80, 86, 110, 112, 115, 141, 192, 193, 215, 235, 385, 400, 422, 425
Pitt, William, dit le Second Pitt (1759-1806) 247
Pizarro, Franzisco (1475-1541) 56
Portugal (Le) 32, 306
Prague 268
Prestel, Josef 331, 332, 383, 423, 434
Preuß, Michael 372, 385
Prusse (La) 82, 143, 149, 150, 184, 186, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 255, 258, 279, 282, 333, 391
Puschner, Uwe 141, 143, 149, 150, 169, 261, 270, 271, 272, 273, 280, 281, 330, 336, 337, 341, 400

R

Raleigh, Walter (1554-1618) 121
Raschdau, Ludwig 37
Ratisbonne (Regensburg) 172
Ratzel, Friedrich 272
Raule, Benjamin (1634-1708) 192, 193
Reich, Wilhelm (1897-1957) 328
Reichard, Paul 80, 253
Reuss, Martin 47, 49, 52, 54, 56, 356, 385
Rhodes, Cecil (1853-1902) 5, 24, 59, 106, 213, 230, 386
Rhodésie 230, 235
Richter, Eugen (1838-1906) 69
Ridé, Jacques 142, 400
Robert Warschauer (Compagnie) 38
Rochau, August Ludwig von (1810-1873) 195, 400
Roegels, Fritz Carl 383
Rohlfs, Gerhard (1831-1896, Consul du Reich à Zanzibar) 33, 80
Roloff, Ernst August 383
Rome 54, 75, 78, 123, 124, 255, 279
Rosenberg, Alfred (1893-1946) 223, 354, 400
Rosenthal, Wilhelm 53, 137, 381
Ruete (Madame, une sœur du Sultan Saïd Bargash) 28
Rumbaur, Otto 137, 381
Rundnagel, Erwin 182, 400, 401
Russie (La) 271, 299, 306, 311

S

Sadowa (Königgrätz) 287, 288, 310, 311
Salburg, Gräfin Edith 138, 174, 209, 244, 245, 254, 277, 278, 282, 301, 302, 304, 305, 323, 324, 348, 349, 355, 381
Salomon, Ernst von (1902-1972) 268
Samoa 201, 202
San Francisco 106
Saxe (La) 145, 169, 172, 175, 176, 178, 179, 180, 181, 182, 183
Schacht, Holger 4, 269, 371, 373, 386
Scharlach, Julius (1842-1908) 106, 107, 137, 158, 264, 381, 401
Schelling, Friedrich Wilhelm Joseph von (1775-1854) 101
Schiller, Friedrich von (1759-1805) 122, 123, 407
Schlözer, Kurd von 255, 256
Schnee, Heinrich (1871-1949) 6, 12, 13, 16, 47, 233, 236, 264, 265, 266, 289, 301, 344, 386, 402
Schneppen, Heinz 20, 30, 46, 52, 54, 57, 105, 240, 361, 362, 368, 376, 386
Schopenhauer, Arthur (1788-1860) 12, 13, 14, 20, 101, 378, 407
Schorn, Hans Traugott 138, 143, 149, 161, 162, 163, 164, 172, 173, 197, 198, 199, 210, 235, 278, 279, 316, 317, 318, 319, 382

Schramm, Percy Ernst (1894-1970) 5, 19, 28, 33, 369, 402
Schröter, Olaf 6, 31, 37, 44, 122, 226, 301, 387
Schulenburg, Rudolph von der 13
Schwarz, Marie-Theresia 42, 50, 55, 57, 135, 402
Schweikart, Hans 269
Schweinfurth, Georg 80
Sedan 119, 282, 286, 287, 288, 310, 311, 331, 369
Seegert, Joachim 241, 247, 249, 401
Seillière, Ernest 99, 336, 401
Sell, Manfred 44, 297, 401
Selpin, Herbert (1902 -1942) 268, 324, 325, 329, 346, 383, 386, 424, 436, 437, 438, 439
Shakespeare, William (1564-1616) 119
Siegfried (héros des *Nibelungen*) 80, 144, 145, 153, 165, 173, 188, 189, 208, 279, 382, 396
Siemann, Wolfram 402
Soden, Julius von (1846-1921) 46, 47, 105
Sontheimer 160, 261, 316, 402
Soudan 102
Spee, Maximilian von (1861-1914) 239
Spengler, Oswald (1880-1936) 146, 184, 185, 408
St. Paul-Illaire, Walter (1860-1910) 13
Stacy (marchand américain) 19, 116
Stanley, Henry Morton (1841-1904) 31, 42, 43, 44, 48, 49, 128, 129, 239, 328
Steinbach, Erwin von (1244-1318) 319
Steinborn, Rudy 312, 313, 386
Stratz, Rudolph 403
Streiffeler, Friedhelm 120, 135, 403
Stübiger, Barbara 369, 370
Suret-Canale, Jean 32, 403
Sydney 106, 263, 389

T

Tanga 38, 41
Tanganyika VII, 395
Tangata 38, 41
Tchakhotine, Serge 217, 409
Teutobourg (Bataille de) 159
Thellmann, Erika 346
Thémistocle (528-462 avant J.-C.) 13
Thinès, Georges 146
Thomas d'Aquin (1225-1274) 206
Tiedemann, Adolf von 137, 215, 381
Tirpitz, Alfred von (1849-1930) 201, 388
Townsend, Mary E. 32, 225, 239, 289, 296
Treitschke, Heinrich von (1834-1896) 98, 99, 107, 150, 403
Trieste 27
Tsingtau [Ts'ing-Tao] 239
Tucker 51

U

Ukami 30
Usadel, Georg 291, 292
Usagara IX, 27, 29, 30, 35, 39, 65, 95, 107, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 122, 215
Useguha 30

V

Varus ou Publius Quintilius Varus (vers 46 avant J.-C.-9 après J.-C.) 159
Venise 122
Versailles 119, 160, 166, 286, 287, 301, 306, 309, 311, 331, 332
Victoria (Lac) 43, 245
Viera, Josef (Josef Sebastian Vierasegerer) 140, 231, 237, 257, 308, 309, 327, 328, 339, 383
Virginie (actuelle Caroline du Nord) 121
Vohsen, Ernst (1853-1919) 348, 349, 350, 351, 352, 358
Vollmar, Georg von (1850-1922) 49

W

Wagener, Elmar 4, 269, 371, 373, 386
Wagner, Richard (1813-1883) 101
Weber, Ernst von (1830-1902) 37, 83
Weber, Hans Siegfried 164, 173, 208, 279
Wehler, Hans-Ulrich 6, 72, 197
Wichterich, Richard 139, 176, 190, 202, 203, 211, 212, 213, 214, 217, 222, 230, 231, 247, 248, 286, 287, 288, 292, 293, 307, 308, 332, 340, 367, 383, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 440
Widukind (743-804) 182, 183, 400
Wieben, Uwe 6, 60, 64, 116, 139, 142, 262, 371, 374, 386
Wienhold, Lothar 263, 371, 386
Winfield, Judith Arthurs 5, 24, 59, 106, 213, 386
Wissmann, Hermann von (1853-1905) 103, 128, 129, 215, 235, 236, 253, 284, 357, 383, 404
Witu 44, 96
Woltorf 54

Z

Zambèze 31
Zanzibar IX, 27, 28, 36, 40, 41, 44, 45, 54, 111, 112, 272, 295, 298, 301, 304, 321, 322, 329, 391, 399, 420
Zeller, Joachim 122, 129, 177, 232, 263, 264, 265, 266, 371, 373, 386
Zimmer, Norbert 8, 82, 386
Zimmer, Wolfgang 8
Zimmerer, Eugen von (1843 - 1918) 50

9. TABLE DES ABREVIATIONS

A.D.V. : Alldeutscher Verband (« Ligue pangermanique »)

D.K.G. : *Deutsche Kolonialgesellschaft* (« Ligue Coloniale Allemande »)

D.K.V. : *Deutscher Kolonialverein* (« Association Coloniale Allemande »)

D.O.A.G. : Deutsch-Ostafrikanische Gesellschaft (Compagnie Allemande d'Afrique orientale)

G.D.K. : *Gesellschaft für Deutsche Kolonisation* (« Compagnie pour la Colonisation Allemande »)

K.O.R.A.G. : *Koloniale Reichsarbeitsgemeinschaft* (Groupe de travail du Reich pour la Colonisation)

N.S.D.A.P. : *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei* (Parti national-socialiste)

R.K.A. : Reichskolonialamt

R.K.B. : *Reichskolonialbund* (Ligue Coloniale du Reich)

SA : Sturmabteilung (Section d'assaut, formation paramilitaire de l'Allemagne nazie)

SS : *SchutzStaffel* (échelon de protection, garde personnelle de Hitler)

10. ANNEXES

10.1. Chronologie en rapport avec les activités de Carl Peters

1856 - le 27 septembre : naissance à Neuhaus sur l'Elbe
1870 - entrée au lycée Johanneum de Lüneburg
1871 - entrée au lycée de Ilfeld
1876 - Peters est admis au baccalauréat (*Abitur*)
- Etudiant à l'université de Göttingen : histoire, géographie et philosophie
1877 - Etudiant à l'université de Tübingen et de Berlin
1879 - Fin d'étude en philosophie à Berlin et inscription en thèse
1880 - Obtention du diplôme d'aptitude à l'enseignement de l'histoire (*Staatsexamen)*
1881 - Emigration à Londres
1882 - Retour à Berlin

1883 - Début de l'agitation en faveur de la colonisation
1884 - Création de la « Compagnie pour la Colonisation Allemande »
- septembre : départ de l'expédition pour Zanzibar
1885 - 5 février : retour à Berlin
- 27 février : obtention de la lettre de protection du Reich
- 2 avril : création de la « Compagnie Allemande d'Afrique orientale Carl Peters et Compagnie »
- 16 mai : création de la revue *Kolonialpolitische Korrespondenz*
1887 - Création de la « Compagnie Allemande d'Afrique orientale »
- 4 avril : départ pour Zanzibar

1888 - février : Peters est écarté de la direction de la « Compagnie Allemande d'Afrique orientale »
1889 - février : Peters démissionne de la « Compagnie Allemande d'Afrique orientale » et prend la tête de l'expédition allemande de sauvetage d'Emin-Pacha
1891 - mars : Peters est nommé Commissaire territorial au Kilimandjaro
- pendaison de deux de ses serviteurs
1893 - Peters est rappelé à Berlin
1894 - mai : Peters obtient le titre de « Commissaire permanent du Reich » (*Etatsmässiger Reichskommissar*)
1896 - mars : Débat du Parlement sur l'affaire des pendaisons
- juillet : Peters s'exile à Londres
1905 - l'empereur Guillaume II restitue à Carl Peters son titre de « Commissaire du Reich » (*Reichskommissar a. D.).*

1909 - février : Peters épouse Thea Herbers
1914 - Peters obtient à titre de grâce une pension mensuelle et rentre à Berlin
1918 - 10 septembre : Peters est décédé

1931 - 31 juin : le premier monument de Carl Peters est inauguré sur l'île d'Helgoland
- 27 septembre : le deuxième monument est posé à Neuhaus
1934 - un timbre-poste affichant l'effigie de Carl Peters est mis en vente.
1935 - 27 septembre : le troisième monument est inauguré à Hanovre
1937 - 28 septembre : Adolf Hitler lève tous les effets juridiques de l'arrêt de la cour disciplinaire de Berlin, au profit de la veuve Thea Peters, née Herbers
1941 – le film *Carl Peters* (1941) passe dans les cinémas en Allemagne.

10.2. Table des illustrations

10.2.1. Les photos de Carl Peters

1. Carl Peters à 6 ans. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 6

2. Carl Peters, Karl Jühle et Joachim von Pfeil en 1884. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 15

3. Carl Peters en 1890. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 5

4. Carl Peters et Emin Pascha en juin 1890. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 105

5. Carl Peters et son serviteur Ramassan en 1894. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 149

6. Carl Peters à Londres en 1912. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 167

7. Carl Peters et Thea Peters, née Herbers, en 1917. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 187

8. La tombe de Carl Peters. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 188

10.2.2. Les illustrations à caractère apologétique

9. Carl Peters. Le Wicking. Tiré de Baecker, Paul : *Der letzte Wiking. Carl Peters erobert Ostafrika*. Mit einem Nachwort von Geheimrat Dr. Ponfick, Vorstandsmitglied der Deutschen Kolonialgesellschaft. Berlin, Junge Generation, (1934), p. 1 de couverture

10. Carl Peters. Le conquistador de l'Afrique Orientale Allemande. Tiré de Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), p. 1 de couverture

11. Carl Peters. Le plus grand pionnier de la colonisation allemande. Tiré de Kuntze, Paul H. : *Das neue Volksbuch der Kolonien*. Leipzig, Dollheimer, 1942, page de titre

12. Le lien entre Carl Peters et les Nazis à travers le drapeau. « Vom Deutschordenskreuz zur Petersflagge », in : Kuntze, Paul H. : *Das neue Volksbuch der Kolonien*. Leipzig, Dollheimer, 1942, p. 30

13. Le drapeau de la « Compagnie Allemande d'Afrique orientale » (*D.O.A.G. : Deutsch-Ostafrikanische Gesellschaft).* Tiré de Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand.* (1912), p. 96

14. Le timbre-Poste (1934) affichant Carl Peters. Tiré de Steer, G. L. : *Judgment on German Afrika*. London, Hodder and Stoughton, 1939, page de titre

15. Carl Peters, l'itinéraire qui mène au monde. Tiré de Buchhorn, Josef : *Weg in die Welt. Ein Schauspiel um den deutschen Mann Carl Peters*. Schöneberg, Max Schwabe, (1940), p. 1 de couverture

16. Carl Peters, le pionnier Allemand en Afrique orientale. Tiré de Prestel, Josef : *Carl Peters, der deutsche Pionier in Ostafrika.* Berlin, Leipzig, Hermann Hillger, s.d., p. 1 de couverture

17. Carl Peters paré de décorations d'honneur. Tiré de Reichsjugendführung der NSDAP (éd.) : *Carl Peters gewinnt Deutsch-Ostafrika.* Berlin, 1939, s. éd., p. 1 de couverture

18. Carl Peters hisse le drapeau allemand en Afrique. Tiré de Reichsjugend-führung der NSDAP (éd.) : *op. cit.*, p. 10

19. Affiche publicitaire du film *Carl Peters*. (Selpin, Herbert : Carl Peters. *Illustrierter Film-Kurier* n° 3185, Berlin, 1941)

20. Le deuxième monument, un bloc erratique, posé le 27 septembre 1931 devant la maison du pasteur Peters à Neuhaus sur l'Elbe. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 17 ; Inscription : « UNSEREM DR. CARL PETERS BEGRÜNDER VON DEUTSCH-OSTAFRIKA GEB. 27.9. 1856 »

Illustration n° 1: Carl Peters à 6 ans. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 6

Illustration n° 2 : Carl Peters, Karl Jühle et Joachim von Pfeil en 1884. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 15

Illustration n° 3 : Carl Peters en 1890. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 5

Illustration n° 4 : Carl Peters et Emin Pascha en juin 1890. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 105

Illustration n° 5 : Carl Peters et son serviteur Ramassan en 1894. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 149

Illustration n° 6 : Carl Peters à Londres en 1912. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 167

Illustration n° 7 : Carl Peters et Thea Peters, née Herbers; en 1917. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 187

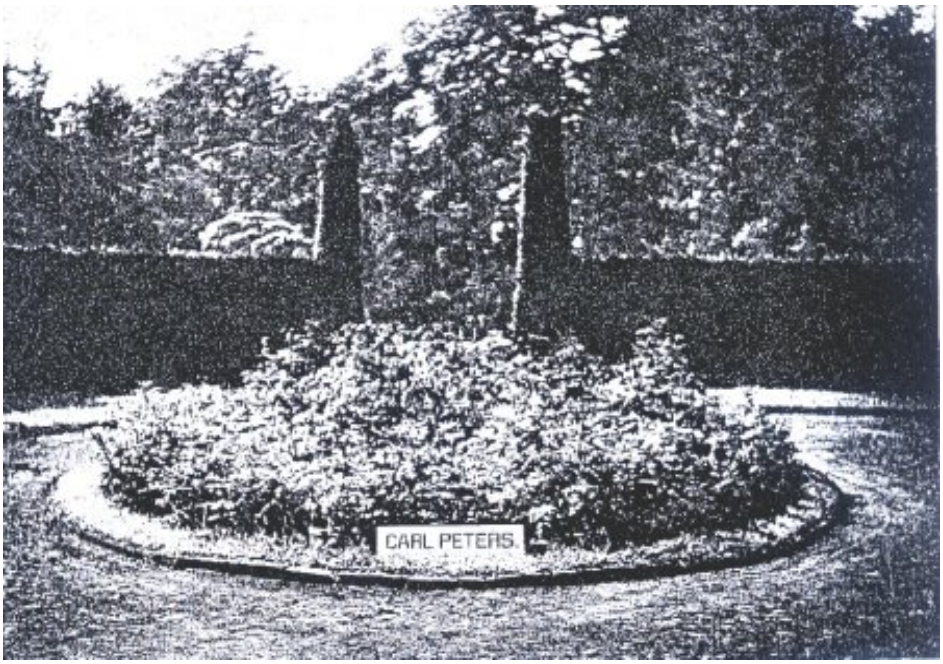


Illustration n° 8 : La tombe de Carl Peters. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 188

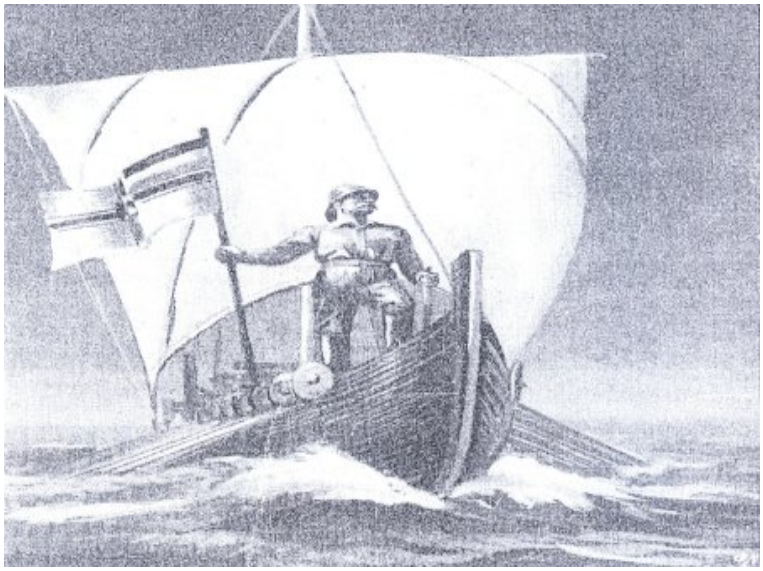


Illustration n° 9 : Carl Peters. Le Wicking. Tiré de Baecker, Paul : *Der letzte Wiking. Carl Peters erobert Ostafrika*. Berlin, Junge Generation, (1934), p. 1 de couverture

Illustration n° 10 : Carl Peters. Le conquistador de l'Afrique Orientale Allemande. Tiré de Wichterich, Richard et Pabst, Fritz Th. : *Carl Peters erobert Ostafrika*. Stuttgart, Thienemann, (1934), p. 1 de couverture

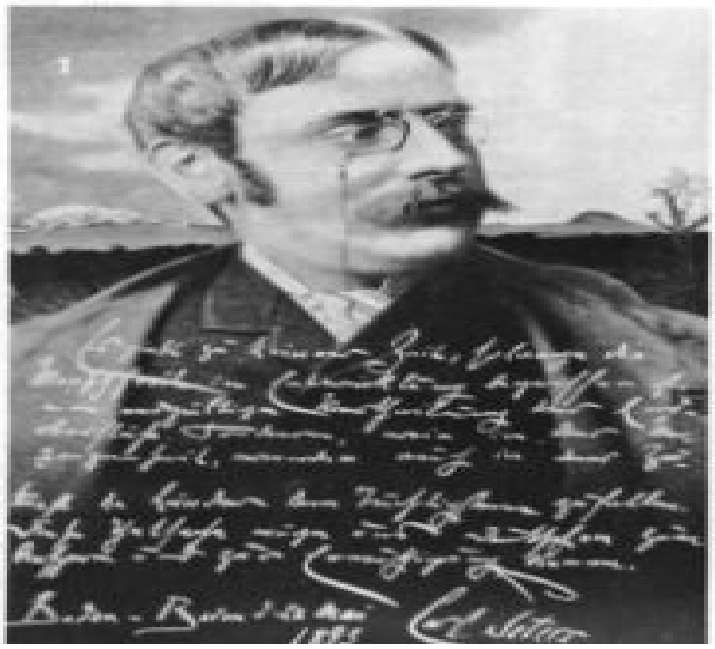
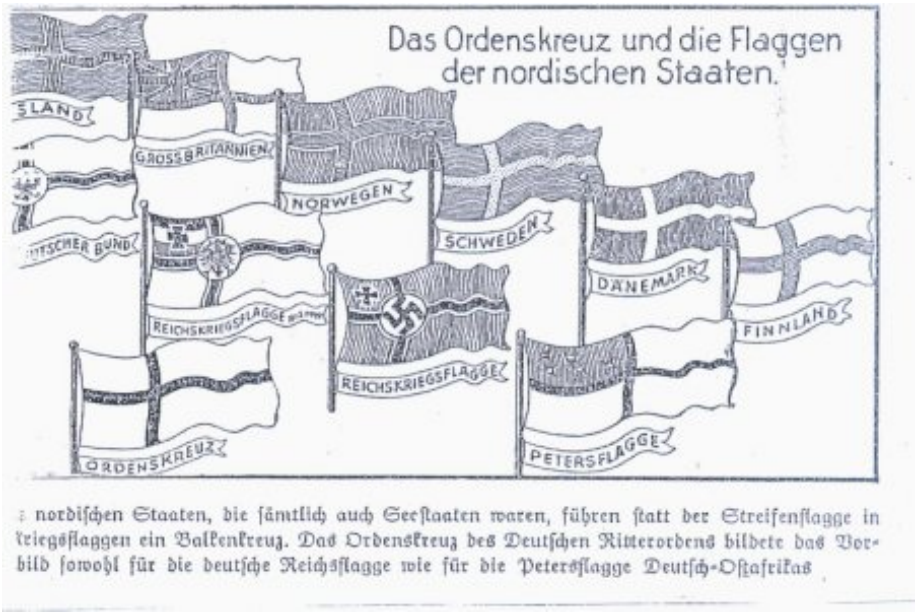


Illustration n° 11 : Carl Peters. Le plus grand pionnier de la colonisation allemande. Tiré de Kuntze, Paul H. : *Das neue Volksbuch der Kolonien*. Leipzig, Dollheimer, 1942, page de titre



nordischen Staaten, die sämtlich auch Seestaaten waren, führen statt der Streifenflagge in Kriegsflaggen ein Balkenkreuz. Das Ordenskreuz des Deutschen Ritterordens bildete das Vorbild sowohl für die deutsche Reichsflagge wie für die Petersflagge Deutsch-Ostafrikas

Illustration n° 12 : Le lien entre Carl Peters et les Nazis à travers le drapeau. « Vom Deutschordenskreuz zur Petersflagge », in : Kuntze, Paul H. : *Das neue Volksbuch der Kolonien*. Leipzig, Dollheimer, 1942, p. 30

(Eigenes Archiv)

Die Flagge der Oſtafrikaniſchen Geſellſchaft

„. . . wir wählten . . . links oben mit einem roten Eckfeld, in welchem die fünf weißen Sterne des ſüdlichen Kreuzes ſtrahlten."

Münzen und Siegel der Oſtafrikaniſchen Geſellſchaft zeigen als Symbol den Löwen mit erhobener Pranke

Illustration n° 13 : Le drapeau de la « Compagnie Allemande d'Afrique orientale » (*D.O.A.G. : Deutsch-Ostafrikanische Gesellschaft).* Tiré de Peters, Carl : *Wie Deutsch-Ostafrika entstand.* (1912), p. 96

Illustration n° 14 : Le timbre-Poste (1934) affichant Carl Peters. Tiré de Steer, G. L. : *Judgment on German Afrika*. London, Hodder and Stoughton, 1939, page de titre

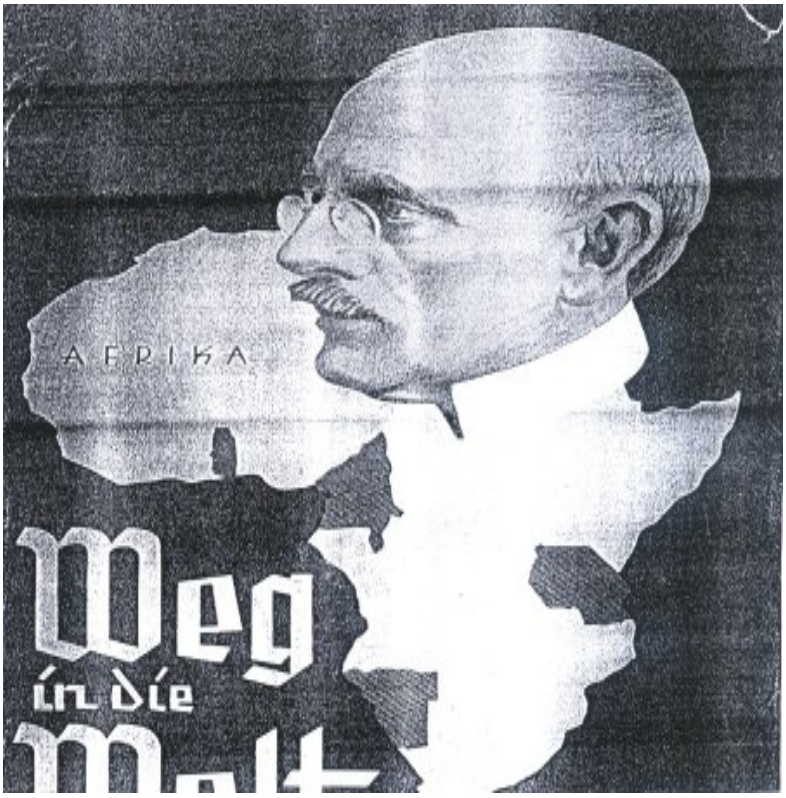


Illustration n° 15 : Carl Peters, l'itinéraire qui mène au monde. Tiré de Buchhorn, Josef : *Weg in die Welt. Ein Schauspiel um den deutschen Mann Carl Peters*. Schöneberg, Max Schwabe, (1940), p. 1 de couverture

Illustration n° 16 : Carl Peters, le pionnier Allemand en Afrique orientale. Tiré de Prestel, Josef : *Carl Peters, der deutsche Pionier in Ostafrika.* Berlin, Leipzig, Hermann Hillger, s.d., p. 1 de couverture

Illustration n° 17 : Carl Peters paré de décorations d'honneur. Tiré de Reichsjugendführung der NSDAP (éd.) : *Carl Peters gewinnt Deutsch-Ostafrika.* Berlin, 1939, s. éd., p. 1 de couverture

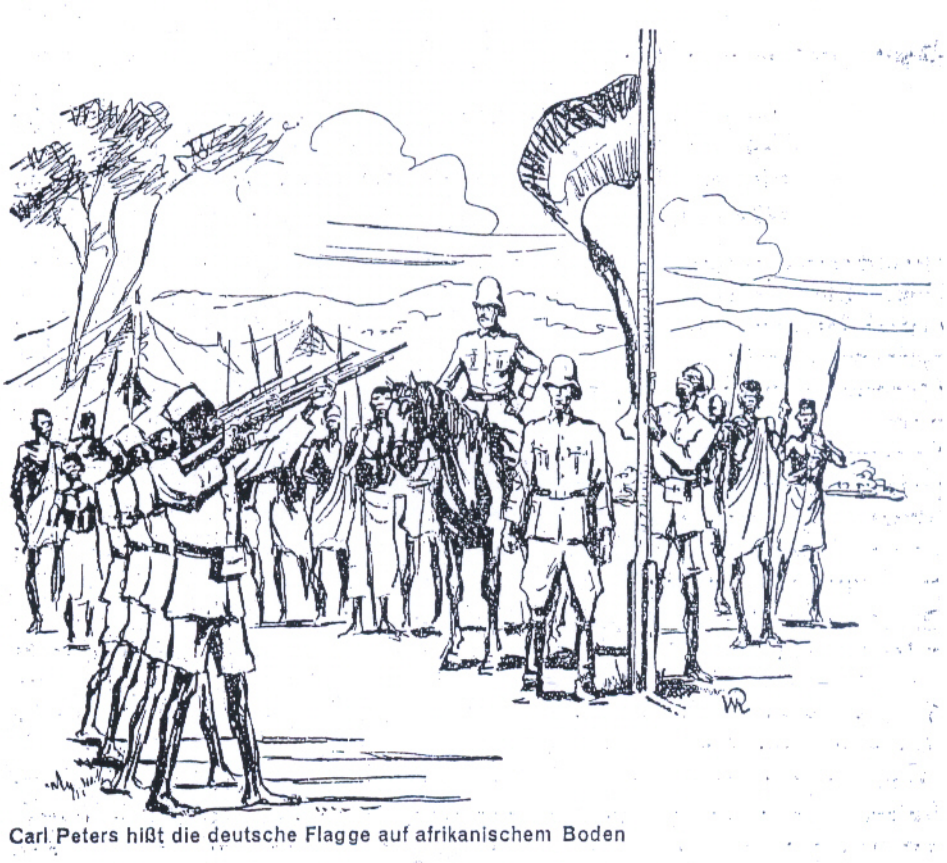


Illustration n° 18 : Carl Peters hisse le drapeau allemand en Afrique. Tiré de Reichsjugendführung der NSDAP (éd.) : *Carl Peters gewinnt Deutsch-Ostafrika.* Berlin, 1939, s. éd., p. 10

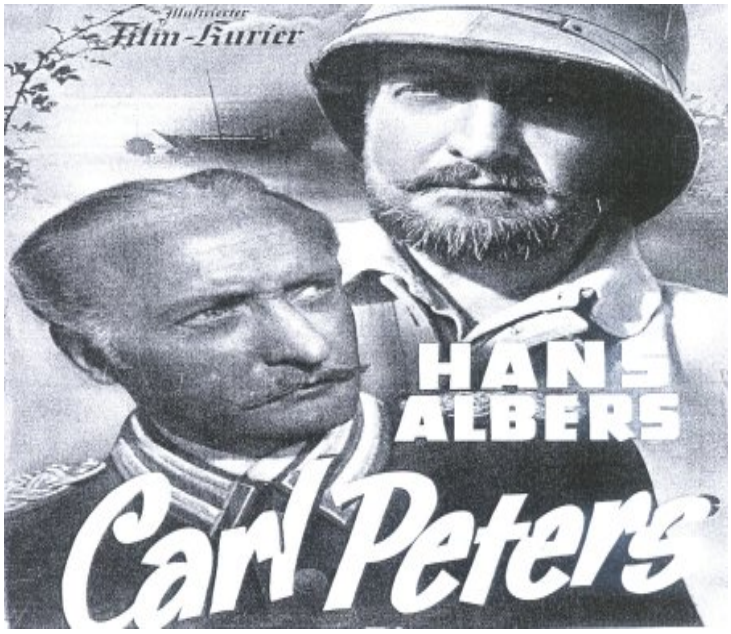


Illustration n° 19 p. 1 : Affiche publicitaire du film *Carl Peters*. (Selpin, Herbert : Carl Peters. *Illustrierter Film-Kurier* n° 3185, Berlin, 1941)

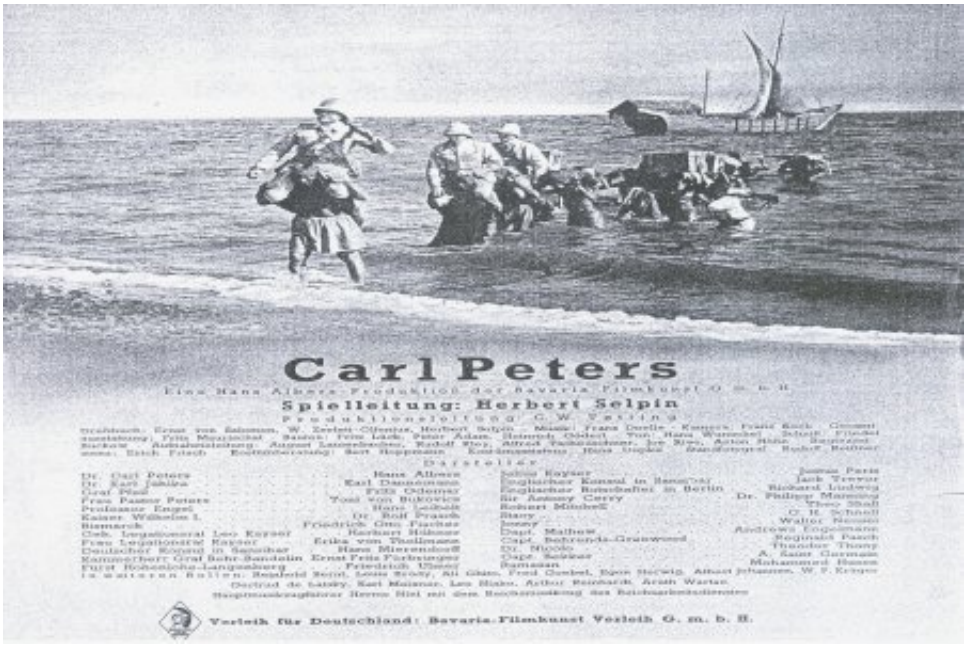


Illustration n° 19 p. 2 : Affiche publicitaire du film *Carl Peters*. (Selpin, Herbert : Carl Peters. *Illustrierter Film-Kurier* n° 3185, Berlin, 1941)

Illustration n° 19 p. 3 : Affiche publicitaire du film *Carl Peters*. (Selpin, Herbert : Carl Peters. *Illustrierter Film-Kurier* n° 3185, Berlin, 1941)

Illustration n° 19 p. 4 : Affiche publicitaire du film *Carl Peters*. (Selpin, Herbert : Carl Peters. *Illustrierter Film-Kurier* n° 3185, Berlin, 1941)

Illustration n° 19 p. 5 : Affiche publicitaire du film *Carl Peters*. (Selpin, Herbert : Carl Peters. *Illustrierter Film-Kurier* n° 3185, Berlin, 1941)

Illustration n° 19 p. 6 **: Affiche publicitaire du film *Carl Peters*. (Selpin, Herbert : Carl Peters. *Illustrierter Film-Kurier* n° 3185, Berlin, 1941)**

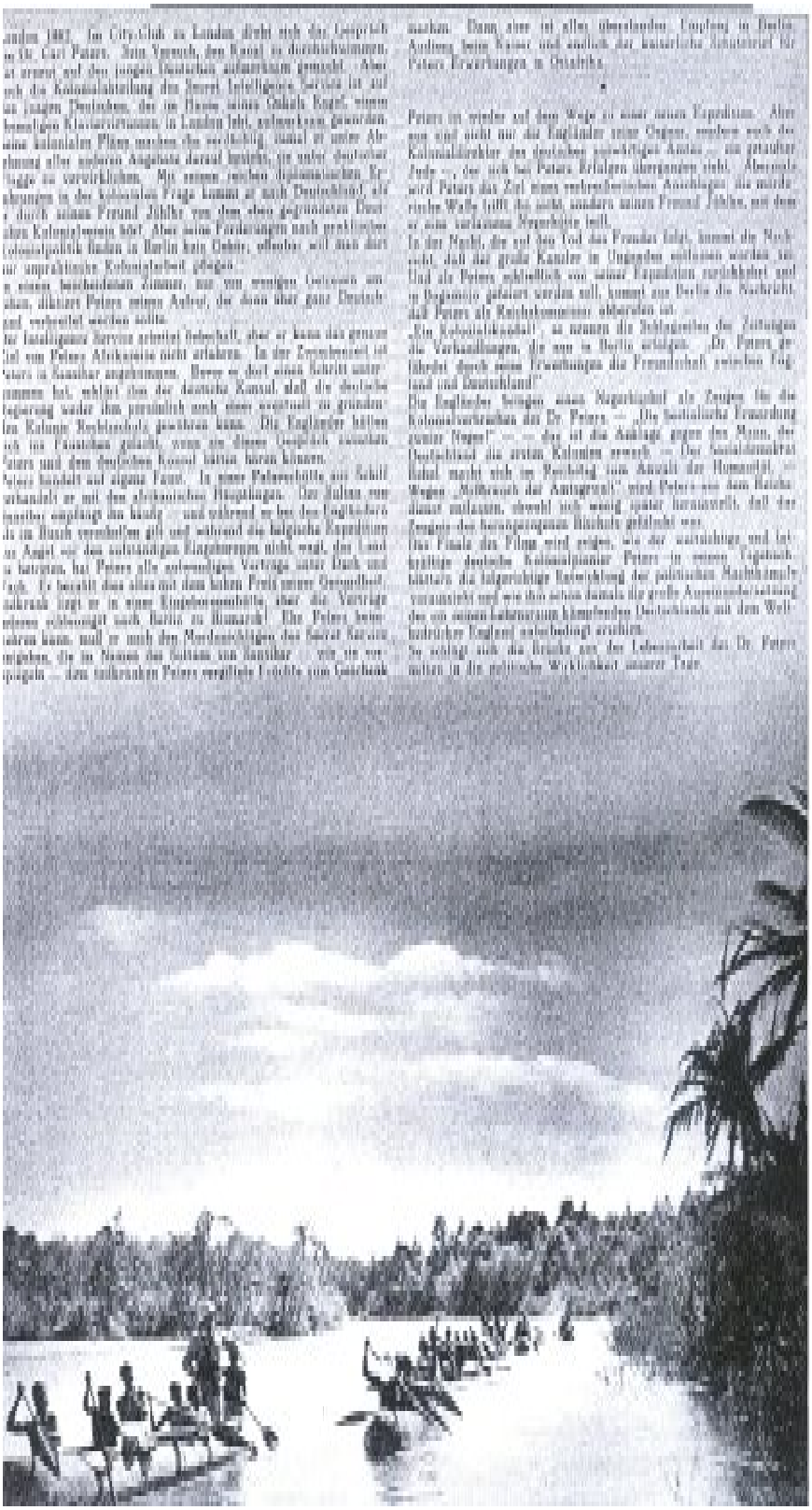


Illustration n° 19 p. 7 : Affiche publicitaire du film *Carl Peters*. (Selpin, Herbert : Carl Peters. *Illustrierter Film-Kurier* n° 3185, Berlin, 1941)

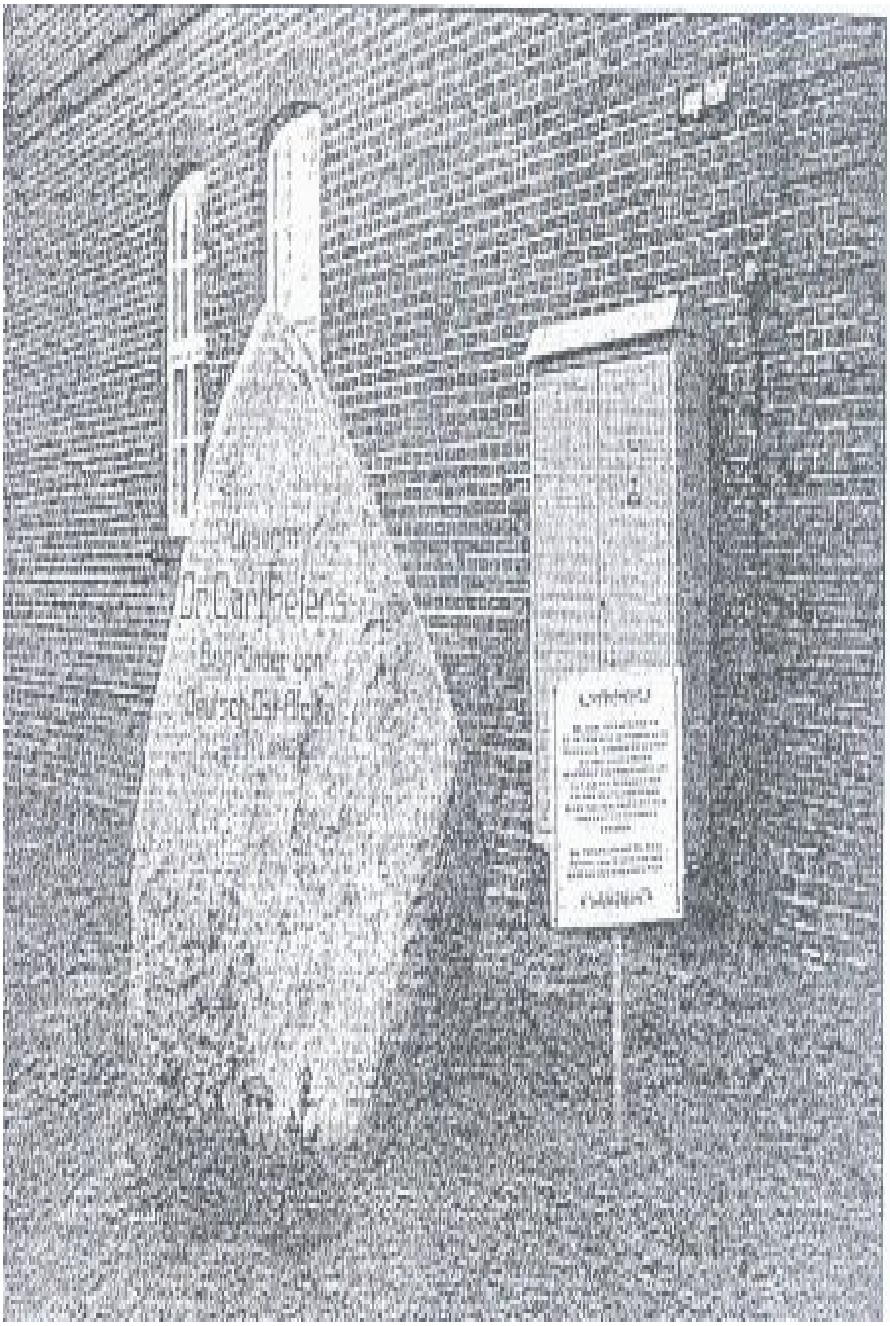


Illustration n° 20 : Le deuxième monument, un bloc erratique, posé le 27 septembre 1931 devant la maison du pasteur Peters à Neuhaus sur l'Elbe. Tiré de Wichterich, Richard : *Dr. Carl Peters. Der Weg eines Patrioten*. Berlin, Keil, (1934), p. 17.